



HAL
open science

Faire avec, faire milieu. Contribution à une anthropologie de la vie à partir de l'ethnographie du travail du tilleul dans les Baronnies provençales

Jeanne Robert

► To cite this version:

Jeanne Robert. Faire avec, faire milieu. Contribution à une anthropologie de la vie à partir de l'ethnographie du travail du tilleul dans les Baronnies provençales. Anthropologie sociale et ethnologie. Université Lumière Lyon 2, France; Ecole doctorale Sciences Sociales 483, 2021. Français. NNT : . tel-03907940

HAL Id: tel-03907940

<https://hal.science/tel-03907940>

Submitted on 20 Dec 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNIVERSITÉ LUMIÈRE LYON 2
ÉCOLE DOCTORALE SCIENCES SOCIALES - E.D. 483

THÈSE

préparée par

Jeanne-Martine ROBERT

au sein du

Laboratoire Environnement Ville Société - UMR 5600

dirigée par Pascal BEGUIN et Denis CERCLET

présentée en vue d'obtenir le grade de

Docteur en Anthropologie

FAIRE AVEC, FAIRE MILIEU

Contribution à une anthropologie de la vie à partir de
l'ethnographie du travail du tilleul dans les Baronnies provençales

Soutenue publiquement le 20 octobre 2021

Devant le jury composé de :

DIRECTEURS DE THÈSE

M. BÉGUIN Pascal, Professeur des Universités, Institut d'Études du Travail de Lyon - Université
Lyon 2, EVS UMR 5600, IMU

M. CERCLET Denis, Maître de conférence HDR, Université Lyon 2, EVS UMR 5600

RAPPORTEURS

Mme BAUDIN Carole, Professeure, He-arc Ingénierie, *Rapporteuse*

Mme CERF Marianne, Directrice de recherche, INRAe, *Rapporteuse*

M. RAUTENBERG Michel, Professeur des Universités, Université Jean Monnet, Centre Max
Weber UMR 5283

M. SABOURIN Éric, Chercheur CIRAD, CIRAD, Département Environnement et Sociétés ES,
UMR ART-DEV

*Au « flux du sang des morts
ravivant les fontaines. »
(Dominique A.)*

Remerciements

Cette thèse a pu voir le jour grâce à une multitude de gestes qui ont soutenu, conduit, aidé, entouré, encadré, soulevé, éclairé, allégé, agité, nourri le travail nécessaire à sa formation. Ces cinq années de traversée, de maturation, m'ont transformée et me font dire que cette thèse ne m'appartient pas car elle est tissée (et oui) de tous ces gestes. J'aimerais, à tous ceux et celles qui ont participé à ce travail, exprimer ma plus profonde gratitude.

À mes deux directeurs de thèse, Pascal Béguin et Denis Cerclet pour leur confiance, leur accompagnement et leur conseils éclairés,

À mes interlocuteurs du terrain qui m'ont montré, expliqué, transmis, raconté, enseigné leur travail,

À mes collègues, pour leur soutien et le travail fait ensemble,

À mes proches, partis, venus, toujours présents, tout juste arrivés, pour ce que nous avons partagé et ce qui reste à venir,

Aux discussions passionnées, aux rivières limpides, aux mains invisibles, aux pierres chaudes, aux arbres centenaires, à la ville bouleversée, à la poussière et aux gravas, à l'excès et la mesure, à la tranquillité du paysage, aux oiseaux nocturnes, à la marche, à la nage, aux nuits de pleine lune, à Dalida, à la chaleur, à l'éclat, à ces milliers de cigarettes fumées, aux enfants, aux bras toujours accueillants, au cache-cache, aux messages impromptus, aux pensées, aux livres partagés, à la béchamel, au canard, aux carottes crues et à l'espadon, au vin et à la physique quantique, au vent, aux saxos, à la lumière qui filtre, aux chattes et aux chiennes, aux louves et aux loutres, aux sommets et aux vallées ombragées, aux sorcières, à la miséricorde, au renoncement, à la nuit, aux blondes platines DJ, aux 14 maisons, aux champs qui bruissent, à la danse, à la naissance, à la beauté et à la joie, à l'imperfection,

Merci.

Il me semble que le chemin ne fait que commencer.

Tables des matières

TOME 1

Remerciements	2
Tables des matières	3
Table des figures (Tome 1)	7
Introduction : S'intéresser au tilleul ?	9
Première partie	
De l'expérience du terrain aux histoires de milieu	18
<i>Chapitre 1 : Une étude pour ressusciter les morts ?</i>	<i>19</i>
1.1. La formation d'une enquête	22
1.1.1. Une demande complexe	22
1.1.2. Les Baronnies, un espace rural diversifié en mutation	24
1.1.3. De l'économique au patrimonial, trajectoire de l'objet-tilleul	28
1.1.4. Apprivoiser l'objet-tilleul : quelle méthodologie ?	32
1.2. « Montrez que vous montrez »	33
1.2.1. Les entretiens comme mises en récit des histoires de tilleul	34
1.2.2. Les archives et les trous de mémoire	40
1.2.3. L'enquête ethnobotanique sur les cultivars : un point nodal	41
1.2.4. Observer et participer aux gestes du travail	44
1.3. Passer des faits de la culture au récit comme geste	46
<i>Chapitre 2 : Faire avec, faire milieu, la dimension vitale du travail</i>	<i>50</i>
2.1. Le milieu comme champ relationnel vital	50
2.1.1. Se faire un milieu : expression de la normativité vitale pour Canguilhem	51
2.1.1.1. De la physique à la sociologie, traversées d'un concept déterministe	51
2.1.1.2. Le renversement : l'Umwelt ou la bulle de perception d'Uexküll	54
2.1.1.3. Le vivant, totalité et tendance chez Goldstein	57
2.1.1.4. Le milieu, une formation centrée par le vivant	58
2.1.1.5. Comprendre de manière non analytique la formation des formes	59
2.1.2. Le milieu comme entremêlement de liaisons hétérogènes	61
2.1.2.1. La complexité écologique du milieu	61
2.1.2.2. Ingold et le processus relationnel continu de la vie	62
2.1.2.3. Le milieu, un champ continu au sein duquel se forme le discontinu	65
2.1.2.4. L'ensemble fluctuant des relations d'interpénétration réciproque	67
2.1.2.1. Un éventail ouvert de relations diverses	68
2.1.2.2. Disparité, hétérogénéité et multitude	70

2.2. Le milieu comme champ d'expérience et de développement	72
2.2.1. La recherche d'un accord entre le vivant et son environnement	72
2.2.1.1. Le chaos initial et la norme régulatrice	72
2.2.1.2. Le concept d'expérience chez Dewey : mouvement, trouble et harmonie	74
2.2.1.3. Environnement et milieu : les pôles de l'expérience pragmatique	76
2.2.2. De la maturation à la mésogenèse	79
2.2.2.1. La maturation : une plus grande intégration de l'être au monde	79
2.2.2.2. Le développement comme modulation du champ relationnel	80
2.2.2.3. Le développement dans un monde instable et fluctuant	83
2.3. Faire milieu, le tressage du vivant	84
2.3.1. Le processus de formation : du mélange à la complexité	85
2.3.1.1. La mésologie et le milieu comme moitié-moitié	86
2.3.1.2. La croissance comme complexification	87
2.3.1.3. Les choses sont un rassemblement de lignes	88
2.3.1.4. Le tressage du milieu	91
2.3.2. Le travail et le faire milieu	93
2.3.2.1. Faire : mettre en correspondance l'hétérogène et le multiple	94
2.3.2.2. Faire avec : le modèle de la respiration pour penser l'action	98
2.3.2.3. Faire avec ou l'art de faire milieu	99
2.3.2.4. Faire milieu : une certaine manière de faire tenir ensemble	102
2.3.2.5. Le travail comme faire milieu	105

Deuxième partie

« La fatalité a fait qu'il est sorti de toute beauté »

Mise en correspondance et tressage d'un milieu **107**

Chapitre 3 : « Si on avait pu filmer, on aurait raconté une autre histoire » 110

3.1. « Sur le marché, il a repéré un joli petit lot de tilleul » 110

 3.1.1. « Vous payerez à Jean Borel quinze sous » 110

 3.1.2. « Ah oui, le sauvage ! » 114

3.2. « À part que M. Delmas, il rigolait pas trop celui-là » 120

 3.2.1. « Il s'est mis en relation avec ce monsieur » 120

 3.2.2. « Ils avaient une équipe sur les bords de la route » 122

 3.2.3. « C'était des intermédiaires » 124

 3.2.4. « Après, on a eu un camion plus grand » 126

 3.2.5. « On arrivait à faire 150 cartons par jour » 130

Chapitre 4 : « Quand on fait ça tout la journée, on a le doigt coupé à force » 135

4.1. « Il est comme la Gousse de pois à peu près » 137

 4.1.1. « Y'en avait dix... Cent de variétés ! » 139

 4.1.2. « Il fallait trier toutes les feuilles le soir » 142

4.2. « Ça va craquer, crac ! » 148

4.3. « Fallait pas avoir un sécateur à la poche ! » 153

4.4. « Moi, je faisais que changer les échelles » 158

4.5. « On ramassait avec les quatre filles » 162

4.6. « Nous, on pique-niquait quand même »	164
4.7. « On allait à Venterol chez la tante Léontine »	167
Troisième partie	172
« C'était cocagne ! »	172
<i>La valuation comme « faire tenir ensemble »</i>	172
<i>Chapitre 5 : « Des lots sans histoire »</i>	174
5.1. « Là, on voyait du tilleul ! »	175
5.2. « Faire le prix »	178
5.3. « Ça se passe comme ça sur les marchés »	183
<i>Chapitre 6 : « C'était quand même une ambiance le tilleul »</i>	191
6.1. « C'est anecdotique mais ça fait partie d'un tout »	192
6.1.1. « Fruits, tilleul, lavande, légumes... »	192
6.1.2. « Plus les voir pour que ça fasse plus colère »	194
6.1.3. « Le tilleul, c'était un tiers des revenus »	199
6.2. « Ça donne une fièvre ! »	201
6.2.1. Million dollars, tilleul, tu vaux ça	201
6.2.2. « C'était la carte postale du bonheur »	204
6.2.3. « Quand t'as goûté à cette danse-là, tu ne peux plus faire que ça »	206
Quatrième partie	
De fureur et d'enthousiasme	
<i>Mort et vie du tilleul au regard de la normativité</i>	215
<i>Chapitre 7 : « Et après, que ça vaille plus rien »</i>	217
7.1. « Alors là, ça a calmé tout le monde »	217
7.1.1. « On est entré dans un autre système »	218
7.1.2. « Noires comme le pneu »	222
7.1.3. « Une année, je l'ai brûlé carrément »	224
7.2. « Le pot de fer contre le pot de terre »	229
7.2.1. « Parfois il faut résister »	229
7.2.2. « Déjà de nous faire venir c'était pas simple ! »	233
7.2.3. « Raconter autre chose »	238
7.3. Manque d'amour, manque d'argent : l'enterrement au détergent	243
7.3.1. « On veut donc tuer notre production »	244
7.3.2. « J'étais tellement amer... »	247
7.3.3. « C'est pour ça que c'est tombé à l'eau »	248
7.4. « Bientôt ce sera qu'un tas de buissons »	252
7.4.1. « C'est Jurassic Park, le tilleul »	252
7.4.2. « Après moi, plus personne »	254
7.4.3. « Les temps changent, l'époque c'est différent, maintenant c'est différent »	255
7.4.4. « Pauvre tilleul »	258

<i>Chapitre 8 : « On est toujours pas partis »</i>	263
8.1. « Ça commence avec le bio »	264
8.1.1. « Tout passe par une nouvelle organisation »	264
8.1.2. « Le prix est déjà fixé d'avance. Donc ça change tout »	266
8.1.3. « Il n'avait pas pensé à regarder sur le minitel »	270
8.1.4. « Y'a tilleul et tilleul »	271
8.2. « J'évite les Bénivay »	273
8.2.1. « Il appelle trop tard »	273
8.2.2. « C'est pas mieux taillé à Versailles ! Moi, j'optimise »	279
8.2.3. « Les gens trouvent ça très chiant très vite »	283
8.2.4. « Y'en a un sur le capot avec ma sœur »	286
8.3. « J'ai demandé aux anciens et j'ai aussi regardé sur internet »	290
8.3.1. « Avec ma petite moto, je me promène »	290
8.3.2. « Si on creuse, c'est ça qui est intéressant »	293
8.3.3. « Quand on fait du gabarit, on fait pas dans la dentelle »	296
Conclusion : L'obscur synthèse de l'hétérogène	301
Bibliographie	311
Résumé	323
Summary	324

TOME 2 (Annexes)

Table des Annexes	2
Cartes et tableaux	3
Photographies	9
Documents d'archives	40
Table des figures	79
Table des archives	81

Table des figures (Tome 1)

<i>Figure 1 : Tresser (J.M.Robert).....</i>	<i>8</i>
<i>Figure 2 : Schéma de l'image analytique de l'organisme fermé sur lui-même connecté à ce qui l'environne (extrait de Ingold, 2017, p. 130).....</i>	<i>63</i>
<i>Figure 3 : Schéma de l'image relationnelle de l'organisme comme rassemblement de lignes, comme nœud ouvert, lié à tout ce qui le traverse (extrait de Ingold, 2017, p. 130).....</i>	<i>65</i>
<i>Figure 4 : Schéma de l'interaction et de la correspondance (extrait de Ingold, 2017, p. 223).....</i>	<i>95</i>



Figure 1 : Tresser (J.M.Robert)

Introduction : S'intéresser au tilleul ?

Je ne connaissais du tilleul que le nom et les tisanes de Madeleine, un peu insipides, qu'elle préparait les après-midis que nous passions à jouer à la belote. Jusqu'en décembre 2016, où je réponds à une mission d'ethnographie de la culture du tilleul pour le compte du Parc Naturel Régional des Baronnies provençales. Je commence l'enquête de terrain mais rapidement naît un trouble, un sentiment d'ambivalence « *où quelque chose fait question* » (Pueyo, 2020, p. 218), une interrogation quant à l'intérêt de cette mission à laquelle j'ai répondu. A ce moment-là, je me trouve « *empêtrée* » (Schapp, 1953) dans des récits de cueillette et de commerce, de cultivars et de cartons, d'infusettes et de tronçonneuses, de fleurs et de foires, de passion et de crime. Car, dans l'histoire qui se forme, il y a un mort. Mais qui me semble encore bien vif... Le tilleul, un mort-vivant ?

L'étude se nomme « Redécouvrir le tilleul », signalant par son titre un retour vers une chose disparue. À la croisée de l'anthropologie, de l'ethnobotanique, de l'histoire, du paysage, de la botanique et du développement territorial, le projet d'enquête est complexe. Il soulève du désintérêt, voire de la colère, auprès de certains de mes interlocuteurs. Selon eux, le tilleul, en 2017, est mort et enterré, après un siècle de mise en culture liant le travail des négociants grossistes en plantes aromatiques à celle des cueilleurs. On me dit avec ironie que je fais de la « *paléontologie* » : « *Ici, on est dans un pays où on fait des études quand on veut ressusciter les morts. On s'intéresse au tilleul quand il est plus intéressant* ». Je me pose souvent la question : suis-je ici pour faire la chronique d'un meurtre, pour ressusciter un mort dont plus personne ne veut ? À quoi sert cette enquête ?

Ce démarrage peu encourageant est contrebalancé par la passion et la vitalité qui s'expriment lorsque d'autres cueilleurs me parlent de leur travail (anciens ou actuels, car la cueillette est encore bien vivante...). Les gestes du travail longuement détaillés et montrés me font voir tout un ensemble de manières de faire avec les arbres, mais aussi avec la famille, les voisins, les négociants, les autres productions... Sillonnant les 1 818 km² du Parc, j'apprends à reconnaître les formes diverses des tilleuls eux-mêmes. Discrets en hiver, les tilleuls en fleurs trament tout le paysage. Bordures de routes et de chemins, cours et jardins, champs et places publiques, le tilleul est partout. Les souvenirs et l'émotion

aussi. Puisque les cueilleurs, les négociants et les tilleuls sont encore présents et bien vivants, j'en viens à me poser une question. Qu'est-ce qui est mort dans cette histoire ?

L'idée qui prend forme, attablée autour d'un café ou sous les arbres en fleurs, c'est qu'il s'agit de quelque chose qui se joue dans le travail fait avec l'arbre, celui de sa taille, de sa greffe, de sa cueillette, du commerce de ses fleurs. Que ce quelque chose a à voir avec quelque chose de plus large, qui tresse une diversité de dimensions de l'existence, que l'on pourrait nommer la possibilité de vivre, ou le risque de mourir. Pour appréhender les rapports entre vie et travail tels qu'ils se dessinaient sur le terrain, je me suis positionnée à un croisement disciplinaire, entre anthropologie, ergonomie et philosophie.

Le travail, en tant qu'objet de recherche, et comparativement à d'autres objets, est peu constitué en anthropologie (Gibert & Monjaret, 2021). Deux tendances ont marqué l'évolution de cette catégorie d'analyse problématique (Godelier, 1993), héritière de la révolution industrielle du 18^{ème} siècle (Schwimmer, 1979). D'un côté, une approche matérialiste et économiste, dans laquelle le travail est producteur de la valeur (Firth, 1979) et organisateur des rapports sociaux. On trouve ainsi la définition du travail par Maurice Godelier comme « *les diverses manières inventées par l'homme pour agir sur son environnement naturel et en extraire les moyens matériels de son existence sociale* » (Godelier, 1993, p. 717). Le travail est lié à la production de l'utile (Schwimmer, 1979) ou comme une forme de contrôle de l'humain sur la nature et sur les autres (Wallman, 1979). D'un autre côté, le concept est soumis à des analyses comparatives afin de savoir s'il peut, ou non, être utilisé pour décrire des activités dans des sociétés où ce terme n'existe pas (Chamoux, 1994; Schwimmer, 1979). Cette interrogation touche aussi les situations de travail de la société occidentale car, comme Alain Caillé le relève, il y a peu d'évidence du type de réalités que le mot désigne (Caillé, 2001).

De ce débat sur l'usage du concept de travail, je retiens la proposition de Pascale Absi : « *Ne peut-on pas reconnaître que le travail est avant tout une représentation sociale au contenu mouvant, y compris quand il est pris comme outil analytique ?* » (Absi, 2010, p. 95). Confrontée à la question du travail des prostituées, elle analyse les modalités d'insertion concrètes d'une activité dans un champ professionnel afin de ne pas « *confondre l'objet travail construit par les sciences sociales et le travail au sens des acteurs* » (Absi, 2010, p. 96). Je suis donc partie des gestes et des histoires du travail que les cueilleurs et les négociants m'ont racontés et montrés, c'est-à-dire de « *ce que font les*

gens au travail, par eux-mêmes et entre eux » (Arborio, 2008). Cette approche m'a permis de ne pas dissocier le travail de la cueillette des autres sphères de la vie, évitant de reproduire a priori la « *séparation des sphères de l'activité propre à la modernité* » (Pereira, 2015, p. 149) qui ne semblait pas correspondre aux manières de faire des cueilleurs. M'inscrivant dans le cadre d'une « *anthropologie pragmatique* », l'objectif n'a pas été d'interpréter « *le sens de ce qu'ils font* » mais de décrire « *ce qu'ils font* » (Bazin, 2008), c'est-à-dire de suivre ce qui se passe dans les gestes du travail et de comprendre par là ce qu'ils ont à voir avec la vie et la mort.

Cette question des rapports entre vie et travail est au cœur de l'ergonomie. Selon la définition de Teiger (Teiger, 1993), le travail est conçu comme « *une activité finalisée, réalisée de façon individuelle ou collective par un homme ou une femme donné, dans une temporalité donnée, située dans un contexte particulier qui fixe les contraintes de la situation. Cette activité n'est pas neutre, elle engage et transforme en retour celui (celle) qui l'accomplit* ». En cela, elle engage quelque chose de la vie des travailleurs. Cette approche du travail est héritière d'une distinction forgée par le courant de « l'ergonomie de l'activité » pour défendre l'existence d'un écart entre « *les principes présumés du taylorisme et la réalité in situ du travail industriel* » (Schwartz, 2007, p. 129). La distinction entre « *travail prescrit* » et « *travail réel* » révèle « *ce qui distingue l'Humain de la machine* » (Béguin, 2006, p. 2) : l'activité.

L'activité est une notion forgée pour rendre compte de l'unité de l'être humain et qui « *a pour objectif de recoudre des parties de l'être humain auparavant séparées, disloquées* » (Schwartz, 2007). « *Étrange pouvoir* », obscur et énigmatique, « *dynamiquement capable d'unifier toutes nos "facultés"* » (Schwartz, 2007), l'activité désigne ce qui se trame dans l'action, dans la synergie des facultés séparées par l'analyse, tels que l'esprit, l'âme, la conscience, la sensibilité, le corps, les sentiments, mais aussi la mémoire et l'imaginaire, en prise avec *le hic et le nunc* lié aux circonstances. « *Obscure synergie des hétérogènes en nous* », l'activité désigne ces « *étranges médiations* » entre l'individuel et le collectif, entre les niveaux macroscopiques et microscopiques de la vie sociale sur lesquelles repose le travail réel (Schwartz, 2007).

Les liens entre vie et activité en ergonomie sont héritiers de la pensée de Georges Canguilhem. Médecin et philosophe des sciences, Canguilhem récuse une vision mécaniste et déterministe des processus du vivant. Il déploie une pensée de la normativité, comme

expression de la capacité du vivant à s'orienter dans un monde chaotique selon ses « *exigences de vivant* » (Canguilhem, 2011, p. 497). Le vivant développe des normes afin de composer avec son environnement, de réunifier son expérience (Roth, 2010) et de rendre ainsi possible sa vie. L'activité est l'expression de cette normativité, c'est-à-dire « *d'un débat toujours renouvelé entre des normes anonymes venant de l'environnement, et des normes que chaque être vivant produit et essaie de promouvoir* » (Schwartz, 2007, p. 128). Elle « *s'enracine dans l'effort spontané du vivant pour dominer le milieu et l'organiser selon ses valeurs de vivant* » (Canguilhem, 1966, p. 156). L'activité est donc cette « *source de créativité, qui exploite, interprète et réorganise le donné et le déjà décidé* » (Béguin, 2005, p. 31) et qui fait du travail « *une réponse originale, qui doit articuler et recomposer dans l'action un ensemble très vaste de déterminants parfois contradictoires* » (Béguin, 2006, p. 3). S'y joue, pour les travailleurs, leur santé, entendue comme un concept « *beaucoup plus englobant que dans le strict sens médical* » (Schwartz, 2007, p. 131). La santé, c'est un « *élan vital de conformation d'un environnement en milieu* », c'est-à-dire la capacité à modifier cet environnement « *pour y affirmer ses normes et son projet de vie* », à « *créer des rapports de cohérence, [à] créer* », et qui permet de « *trouver une place parmi les autres* » (Pueyo, 2020, p. 185).

Je pose l'hypothèse que, lorsque les cueilleurs me parlent de vie et de mort au sujet du travail de la cueillette, ils parlent de la normativité de l'activité, que « ce qu'ils font » a à voir avec ce mouvement vital de formation de milieu. Cette idée centrale de la thèse demande cependant à être travaillée au regard de la spécificité du travail du tilleul. En quoi les gestes de cueillette, de taille, de greffe, les relations entre négociants et cueilleurs, les foires où s'achetait le tilleul relèvent de cette normativité ? Comment décrire ce qu'est un milieu lorsque le travail se déploie sur des échelles de temps et d'espace très variés ?

Pour répondre à ces questions, je m'appuie sur l'anthropologie de Tim Ingold et sa théorie du « faire » qui relie théorie de l'action et théorie de l'environnement dans une perspective écologique. S'inspirant de la critique du modèle hylémorphique portée par Simondon et de l'écologie de la perception de Gibson (Ingold, 2019), Ingold s'oppose à un modèle transcendantal de l'action selon lequel les formes émergeraient d'une idée appliquée de manière verticale à une matière inerte. Ce qu'il appelle « faire » est entendu comme la participation active de celui qui fait à un champ de matières et de forces qui permet l'émergence processuelle des « choses » (qu'elles soient objets ou personnes). Le faire est une mise en correspondance, un tressage, de phénomènes multiples et hétérogènes

qui lie celui qui fait avec tout ce qui l'environne et donne lieu aux ontogenèses, c'est-à-dire aux processus de formation des formes.

Je postule que le milieu de Canguilhem repose sur un « faire » tel que l'entend Ingold car le faire est un modèle des processus par lesquels les vivants tissent leurs vies aux autres vies, par lesquels les vies s'enchevêtrent les unes aux autres et composent une maillage : « *une série de lignes qui se mélangent les unes aux autres* ». L'environnement est alors conçu, non pas comme « *ce qui entoure - ce qui est "là-dehors" et non "ici-dedans"* » mais comme « *une zone d'interpénétration à l'intérieur de laquelle nos vies et celles des autres s'entremêlent en un ensemble homogène* » (Ingold, 2018, p. 13). Ainsi, « faire » participe de la vie, de « *l'éclosion créatrice d'un champ complet de relations à l'intérieur desquelles les êtres apparaissent et adoptent les formes particulières qui les caractérisent, chacun en relation avec les autres* » (Ingold, 2012, p. 179). L'idée de la mise en correspondance comme tressage du divers qui permet l'éclosion des formes vivantes me semble éclairer ce qui se passe dans l'activité normative, c'est-à-dire la conformation d'un environnement en un milieu. Je pense en conséquence le milieu tissé par le travail, non pas selon une dimension spatiale, mais relationnelle, comme champ de liaisons de l'hétérogène. Seulement, si l'environnement est ce dans quoi et par quoi nous sommes tissés, qu'est-ce qui le distingue du milieu normé par l'activité de cueillette ?

Pour répondre à cette question, je fais un dernier tressage avec la pensée du philosophe John Dewey. Revendiquant un empirisme expérimental, Dewey forme une pensée qui part de la perception de l'environnement avec lequel l'humain interagit, donnant une place centrale à l'expérience de situations intrinsèquement incertaines et problématiques qu'il cherche à déterminer et à unifier (Dewey, 2014). C'est « *l'expérience esthétique* » du vivant qui cherche à retrouver le sentiment d'harmonie entre lui et son environnement par le biais d'une enquête où est mise en jeu la valeur des moyens et fins dans l'action. Le processus de valuation, qui est lié à la résolution de l'enquête, engage des « *conduites* » (Prairat, 2014, p. 170) qui sont la matrice de la formation des valeurs. Si le milieu et l'environnement sont des champs de liaisons au sein duquel les formes apparaissent, je garde de la théorie de l'expérience esthétique l'idée que le milieu est relatif à cette expérience d'intégration harmonieuse qui permet le déploiement et la continuité de la vie. Il est relatif à la possibilité d'opérer des synthèses créatrices qui reposent sur le tressage du multiple et de l'hétérogène. Ce tressage permet de « faire tenir ensemble » les diverses dimensions de l'existence.

Arrivée à ce point, mon hypothèse principale est donc de décrire les gestes du travail de la cueillette comme des gestes du « faire milieu ». Je postule que c'est au regard de la formation d'un milieu que s'évalue la valeur du travail fait avec le tilleul et, par résonance, la valeur du tilleul, à savoir s'il est mort ou vivant, s'il est « *quelque chose* » ou s'il n'est « *plus rien* ».

Cette hypothèse enrichit l'enjeu de départ du terrain : ethnographier la culture du tilleul dans le cadre du projet de développement territorial du PNR des Baronnies provençales. En quoi ce déplacement de la culture au milieu a quelque utilité pour ce projet ? Indexée sur son prix, la valeur du tilleul paraît être un problème économique lié à la crise de ses marchés et de sa filière. Sa vie et sa mort pourraient être simplement entendues à la lumière de cette crise. Baisse des prix, fin des foires, mort du tilleul. Au regard de la théorie de la normativité et du faire, je postule que cette question est plus complexe, c'est-à-dire qu'elle est liée à une grande diversité de phénomènes et à un geste, celui du « faire milieu », par la mise en correspondance de l'hétérogène et du multiple. Autrement dit, que la valeur du tilleul est vitale et que le développement d'un territoire, entendu comme la possibilité de continuer à y vivre et d'y vivre en santé, a à voir avec le tressage d'un milieu.

Parce que je voulais comprendre ce qui mourrait et ce qui vivait, la direction que j'ai prise pour appréhender le travail fait avec le tilleul nous éloigne d'un certain nombre d'approches des rapports entre les humains et ce qui les environne. Elle ne relève pas de l'ethnobotanique entendue comme la connaissance des « *modes de classement spécifiques d'une culture, les ordonnancements propres à une société dans son effort pour aménager, comprendre, utiliser l'univers au sein duquel elle se développe* » (Piault, 1986, p. 6). Elle se distingue de l'anthropologie de la nature de Philippe Descola qui a pour objectif de saisir les diverses manières dont les humains, à partir d'un « *équipement biologique identique* » (Descola, Ingold, & Lussault, 2014, p. 42), composent des mondes en créant des contrastes d'ordre cognitif (Descola et al., 2014). Il ne s'agit pas non plus de décrire les réseaux et agencements qui donnent forme aux relations entre humains et non-humains (Houdart & Thiery, 2011). Bien qu'abordant la question de la vie, mon approche ne relève pas des questions soulevées par les dialogues entre biologie, neurosciences et sciences sociales (Cerlet, 2014a). Ni exactement des théories de l'écologie de l'action telle que celle du cours d'action centrée sur les rapports entre action, entendement et sensorialité (Baudin & Maillard, 2021) ou entre cognition et interactions sociales (Krueger, 2011).

La problématique que je construis repose sur trois orientations. Tout d'abord, mon entrée est résolument pragmatique, point sur lequel, bien que n'ayant pas souscrit aux mêmes écoles de pensée, les trois auteurs que j'ai choisi de faire dialoguer se rejoignent. Leurs points de convergence concernent la réhabilitation de la créativité de l'action et l'importance des rapports entre le vivant et ce qui l'environne comme expérience matricielle à l'intérieur de laquelle se développe le vivant, de manière incertaine, problématique et créatrice.

Centré sur l'action et non sur la signification de l'action, Ingold s'oppose ainsi aux penseurs de la sémiologie et de la sémiotique, « *intoxiqués par l'idée* » selon laquelle « *la vie ne serait que signes* » :

The challenge for the living organism is not to represent the world in its absence. It is to participate from within in the world's very presencing, in its continual coming into being, self-making or autopoiesis¹. (Ingold, 2019, p. 479)

Pour Canguilhem, l'action, est « *la prolongation de ce débat immémorial* », celui du vivant avec son environnement, qui, depuis son « *expérience perspective et pragmatique* » (Canguilhem, 1965, p. 195), s'oriente, se débat et compose avec cet environnement pour y vivre. Il inverse les rapports entre action et connaissance et pense que l'entendement, « *naît de l'action, et pour être plus précis, de l'action contrariée* » (Roth, 2010). Il ne souscrit ni au rationalisme pour lequel la pratique ne serait qu'une « *question d'application* » (Roth, 2010, p. 242), ni au positivisme qu'il qualifie de « *philosophie de l'après-coup* » (Roth, 2010, p. 264). L'action est première, elle est intrinsèquement originale puisqu'elle traite des « *rencontres* » avec *le hic et le nunc*, avec l'imprévisible. Sa pensée résonne avec celle de Dewey qui, attaché à déconstruire les dualismes philosophiques (Pereira, 2015), interroge « *le divorce entre la théorie et la pratique* » (Dewey, 2014, p. 299) hérité des dualismes de la philosophie grecque qui ont déprécié la pratique afin de valoriser la pensée comme manière de réduire l'incertitude (Dewey, 2014). Cette « *dépréciation de l'action, de l'agir et du faire* » (Dewey, 2014, p. 27), « *cette conception méprisante de la pratique et cette vision exaltée d'une connaissance séparée de l'action* » (Dewey, 2014, p. 28) ont nourri une vision du travail

¹ « *Le défi pour l'organisme vivant n'est pas de se représenter le monde en son absence. Il s'agit de participer de l'intérieur à la présence même du monde, à son avènement continu, à son auto-fabrication ou autopoïèse* » (ma traduction)

comme « *pénible, exténuant, signe d'une malédiction primitive, imposé par la contrainte et les pressions de la nécessité* » (Dewey, 2014, p. 27).

Ensuite, mon approche « écologise » le travail en l'intégrant dans une pensée systémique. Celle-ci s'écarte de la question des déterminismes, d'une « *vision mécaniste et statique [qui cherche] les facteurs déterminants, déterminés* », pour s'intéresser de manière plus souple aux zones de flou produites par « *la très grande complexité d'interactions en présence, où les pondérations évoluent constamment* » (Schippers, 1986, p. 12), s'inscrivent dans le temps long et interrogent des processus de co-évolution (Cercllet, 2010). Il s'agit alors de suivre ce mouvement « *global et pourtant localisé qui se perpétue parce que les individus se réalisent eux-mêmes, ensemble, dans un flux ininterrompu* » (Cercllet, 2014a, p. 24).

Pour faire le lien entre pensée systémique, mouvement et pragmatique, je choisis de regarder le travail à partir de ses gestes, en tant qu'il « *n'y a d'action que de "la main" et de "ses gestes". Ce qui signifie, si l'on généralise, que parler d'une action de l'esprit est au mieux une métaphore pour comprendre l'intérieur de la "boîte noire", au pire une usurpation* » (Canguilhem, 2011). Je considère ces gestes comme des gestes du « faire milieu » en tant qu'ils permettent quelque chose du développement de la vie par le tressage du multiple et de l'hétérogène. Je m'inscris ici dans la lignée de l'analyse des gestes de Vilém Flusser pour qui les gestes concrets (comme écrire, se raser, téléphoner, mais aussi chercher, détruire et faire) manifestent « *la façon dont nous sommes dans le monde* » (Vilém Flusser, 2014, p. 319). Reprenant la position de Bazin, je ne pense pas que ce « faire milieu » est la signification du geste de travail. Il n'en est pas le sens caché, ni la symbolique. Il est ce geste. Faire, c'est faire milieu. Et ce geste est créativité car il repose sur l'art de composer, de « faire avec » tout ce qui nous environne.

Enfin, « *être sensible au fait que le terrain est toujours situé dans l'histoire* » (Weber, 2008, p. 214), et ce d'autant plus que les entretiens ont pris la forme de récits, m'a orienté vers la description du développement de ces gestes dans le temps long. Je ne comprends pas ce développement comme « *une augmentation linéaire des possibilités* » (Béguin, 2010, p. 69), mais plutôt comme « *l'exploration d'un espace de possibles* » (Béguin, 2010, p. 140), c'est-à-dire comme l'expression de la normativité des cueilleurs et des négociants. Les trois parties ethnographiques ne sont donc pas strictement chronologiques. Elle retracent, par « *l'alternance de stabilité remarquable et de soudaines*

variations » (Weber, 2008, p. 214), les changements du « faire milieu ». Cette approche me permet de prendre en compte la diversité des phénomènes avec lesquelles les travailleurs composent, qu'ils tressent en des ensembles cohérents et mouvants par répétition, changement et résonnance.

Après avoir rendu compte de la manière dont j'ai choisi de tisser cette histoire en réponse à mon « empêchement » sur le terrain, je développerai ces idées en m'attachant au concept de milieu. Sans retracer toute la trajectoire de ce concept polymorphe et pluridisciplinaire, « *de ses divers champs de constitution et de validité, celle des milieux théoriques multiples où s'est poursuivie et achevée son histoire* », (Foucault cité par Béguin, 2005, p. 34), j'aurai pour objectif de le travailler en dialogue avec les théories de Canguilhem, d'Ingold et de Dewey afin d'en faire un champ expérientiel lié à l'intégration et au tressage des humains à ce qui les environne par leurs gestes de travail, par leur « faire avec ».

Ce point de départ théorique donnera lieu à une mise en histoire des récits des cueilleurs et des négociants pour suivre trois mouvements : celui de la formation d'un milieu et de sa valuation, celui de son défilage et celui de son retissage selon de nouveaux gestes de travail dans un environnement chaotique, mouvant, traversé par de multiples phénomènes de nature diverses. Les trois parties d'ethnographie auront pour objet la description, non pas du « *où vit-on ?* » qui est l'une des questions du milieu (Schwartz, 2020), mais celle du « *comment* » vit-on, qui est l'objectif de l'ethnographie (Becker, 2002), selon des cycles de « *vie-mort-vie* » (Estés, 2017).

Nous suivrons trois lignes de développement : celle du travail des négociants, celle du travail des cueilleurs et celle du tilleul en tant que végétal. Dans une première partie, je décrirai la mise en correspondance d'un végétal par les gestes de travail. Nous verrons ensuite comment ce tressage amène à une valuation du tilleul liée à l'expérience intégratrice, cohérente que son travail permet. Nous finirons en suivant le mouvement de désajustement des gestes du travail des cueilleurs et des négociants qui mènent à l'enterrement du tilleul, mais auquel succède une reprise qui exprime la normativité des cueilleurs par la prolifération de leurs manières de « faire avec » pour « faire milieu ».

Première partie

De l'expérience du terrain aux histoires de milieu

Chapitre 1 : Une étude pour ressusciter les morts ?

Le choix de rendre compte, sous la forme d'une histoire, des manières de travailler avec le tilleul a pris forme dans un processus sur le long cours. En retraçant ici la trajectoire du travail de terrain, il s'agit de rendre compte d'un questionnement de recherche progressif lié à une démarche de production de connaissances (Morrissette et al., 2014) qui articule « *observations, entretiens et recherches documentaires* » (p. 9). Ce processus repose sur une expérience, au sens pragmatique et phénoménologique, c'est-à-dire une enquête, une exploration, une expérimentation, une pratique (Pueyo, 2020). C'est une succession de « *situations d'épreuve constituées aussi bien de découvertes et d'ouvertures, que de malentendus ou d'erreurs* » (Givre & Chauliac, 2020), « *un parcours jalonné d'embûches, de carrefours, d'impasses, de bifurcations, de reliefs* » (Morrissette et al., 2014, p. 10). Le compte-rendu de ces épreuves a pour objectif de rendre compte des situations d'enquête en tant qu'elles ont permis la formation d'une question, la maturation d'un point de vue dans une démarche spécifique, celle du terrain ethnographique qui « *exige de "coller" aux aspérités du terrain, à sa singularité et à ses contingences, de s'en imprégner sans s'y noyer, d'y "flâner" sans s'y perdre* » (Morrissette et al., 2014, p. 10).

Dans le récit de ces mésaventures, il ne s'agit pas d'analyser l'ethnographe lui-même mais de rendre compte d'un parcours où se bricole une démarche dans une série d'ajustements (Morrissette et al., 2014) en résonance avec les événements et les personnes rencontrées : « *la connaissance n'est pas une tâche solitaire qui consiste seulement à interpréter ou à simuler les actions des autres mais elle émerge de l'inscription de soi - aussi comme étranger - dans un processus local* » (Cerlet, 2014b, p. 62). Ancrée dans « *la dynamique des activités, des actions et des interactions de l'ethnographe-enquêteur et de ses enquêtés, acteurs et lecteurs* » (Cefaï, 2010a, p. 550), l'enquête de terrain est une « *spirale d'expérience* » qui trouve « *son point d'impulsion dans les multiples troubles pratiques ou énigmes théoriques qui grèvent la compréhension de l'enquêteur et qui se déroule dans le va-et-vient entre les multiples opérations d'interaction, d'observation, d'enregistrement, d'échantillonnage, de codage et d'analyse* » (Cefaï, 2010a, p. 8).

L'expérience de terrain est nécessairement sensible (c'est une tautologie). Elle « vibre de fureur, d'amour, de colère, d'enthousiasme et de joie » (Cefaï, 2010b, p. 559), tant pour ceux que l'ethnologue côtoie que pour lui-même. Elle suit des intrigues car « n'importe quel terrain est traversé d'histoires dans lesquelles s'empêtre l'ethnologue, qui se transmutent en récits de bouche à oreille » (Cefaï, 2010b, p. 558). L'ethnologue est « témoin d'une multiplicité d'épisodes d'une histoire complexe et confuse en train de se "faire" devant lui, mais pas tout à fait sans lui, dont il ne connaît ni les antécédents, ni l'intrigue » (Bazin, 2008, p. 487). S'il ne faut pas en estomper les « mésaventures et désappointements » (Demazière, 2008), c'est parce que la connaissance croît dans cette rencontre, cette sensibilité, ces affects qui ont une fonction heuristique.

Les situations d'enquête, en tant qu'elles ont été heureuses, douloureuses, déstabilisantes, incertaines, permettent de pouvoir dire quelque chose du monde tel qu'il est expérimenté par l'enquête. La démarche réflexive repose donc sur une objectivation de cette expérience de terrain afin de restituer les conditions d'énonciation de l'histoire qui sera racontée. La situation d'enquête est « un nœud d'histoires qui s'entrelacent les unes aux autres et qui attendent d'être racontées » (Cefaï, 2010b, p. 553). Alors, l'ethnologue doit se laisser travailler par ses données, se laisser « emporter par des histoires avant de les mettre en récit » (Cefaï, 2010b, p. 559). Il doit s'en laisser affecter pour mieux les comprendre. Se noue, dans cette expérience, « un engagement spécifique » (Cefaï, 2010b). Je pourrais dire : un « empêtrement » spécifique pour user des termes de Wilhelm Schapp, c'est-à-dire un enchevêtrement singulier de l'ethnologue avec tout ce qu'il rencontre, écoute, ressent. Il s'agit alors de rendre compte d'un parcours d'apprentissage au sens d'Ingold, c'est-à-dire d'une manière de connaître une chose qui « demande de croître en elle et de la laisser croître en soi, de telle manière qu'elle devienne une partie de ce que l'on est » (Ingold, 2017, p. 19). La mise en récit du terrain a pour objectif de rendre compte de cette intrication, de cet enchevêtrement qui est, dans le cadre de cette thèse, le motif principal de la vie.

Le commandement d'honnêteté (donné par Vilém Flusser) s'applique au terrain lui-même, car il en est la condition de connaissance : « Tu n'isoleras pas les phénomènes de leur contexte ! » (Flusser, 2005, p. 39). La réflexivité méthodologique, telle qu'elle est défendue ici, relève donc d'une épistémologie particulière (qui est au fondement de cette thèse et de l'histoire qu'elle raconte) : celle qui récuse la coupure entre l'objet et le sujet de la connaissance qui sont pour Flusser « des extrapolations abstraites d'une relation

concrète » (Flusser, 2014). Héritée selon lui, de la bourgeoisie révolutionnaire qui a imposé la manipulation des objets inanimés comme « *geste de la recherche* » dite « *pure* », cette coupure crée une nature faite de « *phénomènes coupés de tout contexte concret* », dont l'humain devient le sujet transcendant. Récusant cette définition du « *geste de chercher* » qu'il juge aliénante et criminelle, Flusser pose que le monde est la circonstance de l'humain. « *Le chercheur n'est pas un sujet solipsiste qui plane au dessus du monde. Il y en a toujours d'autres avec lui dans le monde. [...] Il y a la foule des événements qui le touchent de près, "ses problèmes vitaux"* » (p. 111). De là, découle un autre geste de chercher qui « *abolit l'anthropologie bourgeoise avec ses faux problèmes d'idéalisme et de réalisme* », la « *distinction bourgeoise entre la science, la technique et la politique* ». Intersubjective, dialogique, et processuelle, la recherche « *part de l'expérience, concrète, pleine, vivante. [...] C'est un départ esthétique, si par aistheton nous voulons dire "l'expérience vitale"* » (p. 110). C'est un geste intéressé, c'est-à-dire qui se mêle de ce qui l'intéresse et qui s'y trouve mêlé, un geste de proximité dynamique qui ne mesure pas des distance entre des objets et des sujet en « *cm/sec* », mais en termes d'espairs, de crainte et de projet (Vilém Flusser, 2014).

Je vais donc raconter ici l'histoire de l'expérience du terrain en tant que je me suis trouvée empêtrée² dans des histoires de tilleuls, de cueillette et de commerce, de botanique et de paysage, de vie et de mort, car « *on ne connaît pas d'abord quelque chose pour ensuite y être empêtré, mais connaître et être empêtré, c'est un tout ou, comme nous préférons dire : surgir et être empêtré, c'est tout un* » (Schapp, 1953, p. 150). Et que c'est de cet empêtrement que j'en suis venue à vouloir raconter l'histoire d'un geste, celui qui donne vie aux choses par la mise en correspondance du divers et du multiple, celui du faire milieu. Je partirai de la situation initiale de l'enquête pour traverser les différentes étapes de production de données (entretiens, archives, observation) en tant qu'expériences d'apprentissage, d'intéressement, d'entremêlement, de formation d'une question.

² « *Nous voulons atteindre quiconque à qui l'histoire arrive et qui se tient en son centre et en fait partie* » (Schapp, 1953).

1.1. La formation d'une enquête

1.1.1. Une demande complexe

Je donne comme commencement à cette histoire la publication d'une consultation pour une enquête ethnologique sur la « culture » du tilleul et ses enjeux sociaux » pour le compte du Parc Naturel Régional des Baronnies provençales³, en décembre 2016. Inscrite sans financement en première année de thèse sur le sujet du travail des modèles vivants, je réponds à cette consultation car je vis dans les Baronnies à cette époque. La commande paraît simple, elle est structurée selon deux volets. Premièrement, retracer les pratiques et représentations liées au tilleul dans les Baronnies. Deuxièmement, réaliser un inventaire participatif des variétés cultivées de tilleul. Un versant nommé « anthropologie sociale » et l'autre « ethnobotanique ».

Ce projet d'enquête s'inscrit dans l'histoire longue des relations entre les Parcs naturels et les ethnologues qui dès les années 1980 sont recrutés, parmi d'autres disciplines, pour des missions de recherche : « *par leurs objectifs, leurs formes d'organisation, les parcs offrent donc à l'ethnologie de la France des terrains de recherche et des champs d'application particulièrement intéressants* » (Chevalier, 1983, p. 56). En témoigne la littérature au sujet des processus de patrimonialisation (Givre, 2010, 2015, 2019; Rautenberg, 2003; Tardy & Rautenberg, 2013) ou encore de la recension des savoir-faire (ethnobotaniques et artisanaux entre autres, tels que réalisés par Martel, 1994; Musset & Dore, 2006; Olivier, 2013; Tarbouriech, 2009). Le travail des ethnologues pour les Parcs pose la question plus générale de la recherche dite « appliquée », terme qui soulève bien des controverses aussi bien au sujet de sa validité, de ses conditions que de son appellation (Albert, 1995a ; Aubry, 1987; Baré, Albert, Gruénais, Hubert, & Lenclud, 2008; Givre & Chauliac, 2020). En France tout au moins, la défense d'une connaissance qui réponde à des enjeux définis hors de la sphère académique rencontre une forte opposition (Givre & Chauliac, 2020).

De par la constitution du comité scientifique qui préside au recrutement et mes échanges ultérieurs avec eux, je comprends progressivement que la formulation de la

³ Le PNR des Baronnies provençales sera nommé « le Parc » pour la suite du document.

commande résulte du tissage d'attentes assez diverses, tant du point de vue disciplinaire que du point de vue des résultats.

Ainsi, lors de l'entretien, je me trouve face à un botaniste, une ethnobotaniste, une anthropologue et deux agents de l'équipe technique du Parc : un chargé de mission Cultures et Patrimoines et un chargé de mission Paysages. Luc, botaniste, insiste notamment sur le fait qu'il existe des tilleuls « *sauvages* » qui n'ont « *jamais été touché par la main de l'homme* » sur le territoire des Baronnie, restant ainsi fidèle à la définition actuelle du « sauvage » comme chose « *indemne de toute intervention humaine* » (Micoud, 2000, p. 70). Si cette insistance sur le sauvage m'étonne un peu dans le cadre d'une étude sur les tilleuls cultivés, je comprendrai par la suite que cela justifie sa présence dans le projet de recherche : « *s'il n'y pas de sauvage, je n'ai pas de raison d'être là* ». Les entretiens que j'effectue par la suite avec les différentes personnes qui ont participé à l'écriture du projet me permettent de prendre la mesure de la diversité des attentes. L'enquête est un objet complexe du point de vue de la demande car s'y joue plusieurs lignes de tension. Je finis par comprendre que le volet ethnobotanique doit intégrer des connaissances botaniques précises en collaboration avec Luc, notamment pour répondre aux questions sur les liens entre populations sauvages et populations cultivées. La connaissance des usages (la manière dont les gens désignent les arbres, les variétés, les manières particulières de cueillir...) doit intégrer les enjeux actuels de la filière. La connaissance de l'histoire de la culture du tilleul ne doit pas le transformer en un patrimoine passéiste mais laisser émerger des débats actuels entre des groupes d'acteurs. « L'inventaire ethnobotanique » correspond à une demande du Parc mais pour d'autres, ce doit être un outil pour tisser des liens avec une partie des acteurs de la filière de production du tilleul.

Le projet se dessine au croisement de plusieurs manières de faire de l'anthropologie, de plusieurs disciplines convoquées par l'étude (histoire, botanique, sciences du paysage, économie) et de différents enjeux d'actions pour l'équipe du Parc. En effet, les connaissances attendues s'inscrivent dans plusieurs volets de rationalité de l'action : conservation écologique d'une biodiversité dite « naturelle » ou « sauvage », patrimonialisation de « *savoir-faire territoriaux* » (Givre, 2010), développement économique de la filière. Les attendus révèle une problématique spécifique de l'équipe : une tension entre préservation et valorisation du patrimoine, aménagement du territoire et développement local (Givre, 2010). Avant de voir comment cette tension impacte la

formation du projet de recherche sur la culture du tilleul, je vais rapidement présenter quelques traits du territoire des Baronnies et du Parc qui permettent de saisir la trajectoire de « l'objet-tilleul » dans l'histoire des actions menées par l'équipe du Parc.

1.1.2. Les Baronnies, un espace rural diversifié en mutation

Il existe deux « Baronnies » en France, la première se trouve dans les Pyrénées, la deuxième dans le Sud-Est de la France. Les Baronnies provençales sont une zone, à la fois historique et paysagère, qui est le socle du Parc et le milieu écologique du tilleul. Cet espace rural se caractérise par sa géomorphologie complexe, sa grande diversité écologique et la forte empreinte du travail agricole. Située entre le massif des Alpes et la vallée du Rhône, les Baronnies font « *le lien entre la plaine du Rhône à l'ouest, la vallée de la Durance à l'est, le bassin versant de la Drôme au nord et le Mont Ventoux et la montagne de Lure au sud* » (PNRBP, 2010, p. 14⁴) sur une surface de 1 818 km². (figure 1⁵)

Les Baronnies provençales sont un espace de moyenne montagne composé au centre d'un massif montagneux (qui a une altitude comprise entre 500 et 1757 mètres) et de deux « *marches* » (deux plaines « *au relief plus calme* ») à l'Est et à l'Ouest. Le massif des Baronnies a pour particularité d'être formé par « *l'action conjuguée des plissements pyrénéo-provençaux dans le sens est-ouest, et alpins dans le sens nord-sud* ». Il en résulte un massif aux plissements contraires qui forment des reliefs complexes, des gorges, des défilés et des vallées encaissées, orientés dans toutes les directions. Ces reliefs forment un espace cloisonné et compartimenté. Irriguées « *par un important réseau de rivières* », plusieurs vallées structurent les voies de communication qui forment des bassins de vie qui restent marqués « *par des difficultés de communication* » (figure 2)

Cette particularité géomorphologique est alliée à une grande « *hétérogénéité des matières* » (falaises de calcaire, collines boisées, monticules de marnes, strates rocheuses...) et à un climat qui est marqué par une « *double influence alpine et méditerranéenne* ». Ce climat nommé « *méso-méditerranéen* » se caractérise par d'importantes variations saisonnières. Y sont distinguées « *deux zones climatiques : un*

⁴ Une grande partie des données présentées ici sont celles du « Diagnostic territorial Parc naturel régional des Baronnies Provençales » (PNRBP, 2010). Pour alléger la lecture, toutes les citations de cette partie 1.1.2 se réfèrent à ce document.

⁵ Les renvois font référence aux documents (Figures et Archives) rassemblés dans le Tome 2 des Annexes.

climat méso-méditerranéen des basses et des moyennes vallées entre 300 et 650 mètres d'altitude [...] et le climat sub-méditerranéen à tendance montagnarde des hautes vallées et des montagnes supérieures à 650 mètres ».

Allié au relief complexe du massif, le climat spécifique de la région favorise une grande diversité floristique qui relève par endroits du climat méditerranéen, et par d'autres du climat montagnard. Cependant, loin d'être un facteur d'éclatement du paysage qui en ferait une « *zone de transition* », cette mosaïque paysagère constituée « *d'enclaves* » caractérise les Baronnies provençales. Cette situation crée, de plus, des conditions viables pour des végétaux qui n'appartiennent pas spécifiquement au climat méditerranéen ou montagnard. C'est le cas des tilleuls qui « *peuvent prendre des teintes que le climat ne leur accorde pas au nord* » et qui, par conséquent, forment là une population singulière, dans la zone Sud de leur implantation en Europe.

Le paysage des Baronnies est donc formé de vallées enclavées, avec « *peu de grandes surfaces planes étendues, favorables à l'agriculture et aux déplacements* » disposant d'une végétation variée et d'un climat contrasté. Les pratiques agricoles ont adapté les cultures à ces caractéristiques par une grande diversification et un étagement. Historiquement, les choix se sont portés vers les plantes à cultures « *sèches* » (plantes aromatiques du type thym, romarin, lavande) et vers les plantes ou arbres peu exigeants, même s'ils demandent de l'eau et de l'engrais (oliviers, fruitiers de plein vent, vignes). Allié à l'élevage de moutons, l'agriculture dans les Baronnies s'est basée sur la polyvalence et la complémentarité des productions.

Ces cultures sont toujours d'actualité, même si certaines ont disparu ou évolué, comme les fruitiers de plein vent qui ont été remplacés par la culture de fruitiers en verger. Les principales cultures qui marquent les Baronnies actuellement sont l'olivier, la vigne, la lavande, et l'abricotier et le pommier. Cependant, aucune n'est présente de manière homogène sur le territoire, sans que « *des zones géographiques soient dédiées à une activité agricole spécifique* ». Une pluralité de facteurs influencent la répartition de cette mosaïque : altitude, exposition, type de sols... Par conséquent, les vignes, oliviers et vergers d'abricotiers se situent plutôt à l'ouest, les champs de lavande plus au centre du massif, les vergers de pommiers et les champs de fourrages à l'est. La seule exception culturelle à cette répartition est le tilleul que l'on trouve cultivé dans toutes les vallées, du nord au sud, de l'est à l'ouest, en bas des vallées et en haut des cols.

La production du tilleul est actuellement considérée comme une production minoritaire mais elle a très fortement contribué à l'identité des Baronnies du fait de son importance économique tout au long du 20^{ème} siècle. Comme la lavande, le tilleul s'inscrit dans le secteur de la filière des PPAM, les Plantes à Parfum Aromatiques et Médicinales, dont le creuset se situe en Haute-Provence et auquel les Baronnies sont historiquement liées par ces deux productions.

La majeure partie du paysage des Baronnies est fortement marquée par cette mosaïque de cultures, ainsi que par la forêt. Celle-ci « *couvre 60% du territoire* » et les paysages cultivés en occupent « *plus d'un quart* ». Les Baronnies sont un espace profondément rural, très faiblement urbanisé. La densité est une des plus faibles de France (16,4 habitants au km²). La partie centrale du massif est la partie la moins occupée du territoire qui concentre dans ses deux plaines, à l'est et à l'ouest, les centres urbains.

L'économie locale est marquée par l'agriculture et, selon les filières, par une partie des activités de transformation connexes. L'agriculture représente « *17,9% des emplois* » du territoire⁶. Il est recensé, en 2010, 2100 exploitations agricoles sur les 130 communes. La « *population agricole a malgré tout tendance à décroître, comme partout en France depuis plusieurs décennies* » et la part des surfaces agricoles a diminué jusqu'aux années 2000, en lien avec « *la disparition d'une partie des exploitations agricoles ainsi qu'à la restructuration et à la professionnalisation d'une autre partie.* ».

L'exode rural⁷ a plus fortement touché le centre du massif que les centres urbains périphériques. Il est cependant relativisé par plusieurs flux de nouveaux habitants, qui, pour certains, ont un fort impact sur la dynamique du foncier agricole et le développement de l'agriculture, à savoir des « *néo-ruraux* » à partir des années 1970, des « *post-ruraux* » plus récemment, ainsi que des acquéreurs étrangers qui transforment les anciennes propriétés en résidence secondaire ou en jardins.

Cette situation a créé une tension entre la hausse du prix du foncier et les candidats à l'agriculture qui ne bénéficient pas d'une acquisition de terres par héritage. Cette tension autour du développement de l'agriculture sur le territoire est accrue par le vieillissement de

⁶ À comparer avec « *les 5,4 % d'emplois agricoles de la Drôme et les 5,2 % des Hautes-Alpes* ».

⁷ « *L'émigration commence au milieu du 19^e siècle jusqu'aux années 1950. Par la suite, l'évolution n'est pas uniforme, si les centres urbains gagnent en population, les plus petites communes continuent d'en perdre.* »

l'âge moyen des agriculteurs⁸, les difficultés à trouver un repreneur de l'exploitation au sein du groupe familial et la faible part de terres agricoles vendues.

L'essor des cultures « *à plus fort rendement dans les fonds de vallées et dans les secteurs de plaine* » change la dynamique des paysages cultivés du fait d'une tendance à l'abandon de certaines terres au privilège de l'intensification du travail d'autres terres. Cependant, cette tendance à l'intensification ne va pas nécessairement avec une spécialisation de la production. En effet, pour la majeure partie des agriculteurs, la diversification et la complémentarité des productions reste un principe d'organisation, alliée pour la moitié d'entre eux à une polyactivité professionnelle puisque « *un agriculteur sur deux l'est à titre secondaire et retire plus de la moitié de ses revenus d'une autre activité* ». La part de l'agriculture biologique dans ces développements est forte, notamment dans la partie drômoise qui regroupe 80% des 150 producteurs labellisés AB (Agriculture Biologique), la Drôme étant le département dont 10% de la SAU⁹ est en agriculture biologique. La culture du tilleul et ses évolutions, comme nous pourrons le voir par la suite, s'inscrit pleinement dans ces organisations culturelles et ces développements économiques.

L'économie locale est largement soutenue par le tourisme qui crée une source de développement pour l'agriculture tout autant qu'une source de tension entre agriculteurs et résidents secondaires. La filière PPAM notamment, à laquelle est affiliée la culture du tilleul, a participé de la formation d'une certaine image du terroir et soutenue le développement touristique du territoire.

Cette ouverture relative du territoire et son attractivité qualifiée de « *forte* » en 2010 vient changer l'image d'un « *rural profond* » où les Baronnie seraient définies comme « *périphériques, trop pauvres pour maintenir leurs habitants, repliées sur des ressources trop faibles pour nourrir leur population, isolées des grandes voies de communication* ». Pris dans plusieurs mouvements hétérogènes de longue durée, les Baronnie sont qualifiées à la fois comme « *des espaces fragiles (faible densité de population, déprise agricole) et des espaces en cours de requalification* » (Roux, Vollet, & Pecqueur, 2006, p. 20).

⁸ « *Le tiers des agriculteurs exploitants ont plus de 50 ans et 10 % seulement moins de 30* ».

⁹ SAU : Surface Agricole Utilisée

1.1.3. De l'économique au patrimonial, trajectoire de l'objet-tilleul

Dans ce mouvement, le Parc est un des acteurs institutionnels qui participe des processus de requalification du territoire et de ses ressources. Le Parc est une entité administrative qui a pour mission de porter un « *projet d'aménagement et de développement* » d'un territoire « *rural* » à « *forte valeur patrimoniale et paysagère* » (PNRBP, s. d.) défini comme un espace « *fragile et original* » (PNRBP, 2018). Sans pouvoir législatif, les compétences du Parc sont données par ses missions « *définies par le code de l'environnement* » (PNRBP, 2018) et inscrites dans une Charte signée en 2012, à savoir : « *valoriser les atouts naturels et humains des Baronnies provençales, développer une économie basée sur l'identité locale, concevoir un aménagement solidaire et durable* » (PNRBP, 2015). Les missions du Parc ont pour objectif de concilier « *activités humaines et préservation de l'environnement* » (PNRBP, 2015).

Le Parc naturel régional des Baronnies provençales fait partie des 53 parcs naturels régionaux de France. Il recouvre une superficie de 1 818 km² et regroupe 35 855 habitants¹⁰, soit « *une population comparable à celle d'autres Parcs préalpins* » sur « *une surface d'une fois et demi plus grande* » que celle des parcs naturels régionaux voisins (Vercors, Luberon ou Verdon). Il recoupe d'autres territoires administratifs : régions, département, « *Pays* »¹¹, intercommunalités et communes. Les Baronnies Provençales « *se situent pour les deux tiers en région Auvergne Rhône-Alpes, sur le Département de la Drôme et pour un tiers sur la région Provence-Alpes-Côte d'Azur, dans le Département des Hautes-Alpes* » (PNRBP, 2010, p. 14). Il constitue la partie montagne de deux Pays : le Pays Une autre Provence et le Pays Sisteronais-Buëch. Il inclut totalement ou partiellement le territoire de 12 communautés de communes et regroupe en 2018, 97 communes et 1 commune associée sur les 130 communes de son périmètre d'étude initial. Toutes les communes de la zone des Baronnies n'ont pas adhéré à la Charte du Parc (figures 3 et 4).

Le Parc est une collectivité territoriale dont la création relève d'une construction politique autour d'une cohérence paysagère et historique, elle-même sujette à débat

¹⁰ 35 855 habitants (communes et commune associée – INSEE 2019) / 107 470 habitants (communes, commune associée et villes-portes – INSEE 2019) (PNRBP, s. d.)

¹¹ Le Pays est une catégorie administrative française d'aménagement à caractère géographique désignant un territoire présentant une « *cohésion géographique, économique, culturelle ou sociale, à l'échelle d'un bassin de vie ou d'emploi* » afin d'exprimer « *la communauté d'intérêts économiques, culturels et sociaux de ses membres* » et de permettre l'étude et la réalisation de projets de développement. Source : [https://fr.wikipedia.org/wiki/Pays_\(aménagement_du_territoire\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Pays_(aménagement_du_territoire)) (Consulté le 18/06/2021).

politique. Cette construction a démarré en 1993 et s'est concrétisée en 2015 par le décret de classement du Parc. Il repose sur la coopération des collectivités concernées par le périmètre du Parc, soit l'ensemble des collectivités détaillées ci-dessus. Il est géré par un Syndicat Mixte et « *administré par des élus réunis en Comité Syndical, qui s'appuient sur des instances de proposition (commissions, conseil scientifique)* » (PNRBP, 2018). Les élus sont issus des collectivités associées au Parc. Le fonctionnement du Parc inclut aussi des coopérations avec les Villes-Portes et les autres entités administratives ayant pour mission la gestion des ressources incluses dans le projet de développement du Parc, soit une multitude de partenaires « *associatifs et privés* » (PNRBP, 2012), tel que le Conservatoire Botanique Alpin (CBNA) de Gap-Charance¹² avec lequel se déroulera une partie de l'enquête de terrain sur le tilleul.

Son fonctionnement repose donc sur un « *entrelacement* » (Roux, 2006) complexe de territoires administratifs et de compétences. Il en résulte un maillage qui lie des acteurs très hétérogènes aux rationalités diverses. Les actions sont mises en œuvre par une équipe technique salariée avec l'objectif de mobiliser des habitants¹³, usagers et travailleurs du territoire. L'équipe est constituée d'une dizaine de chargés de mission dont les compétences sont définies de manière thématique : agriculture, patrimoine, paysage, tourisme, éducation, environnement... La décision et la mise en œuvre des actions nécessitent un travail d'ajustement d'acteurs aux visées diverses qui repose lui-même sur des processus de requalification permanente des objets visés par les actions. C'est ce qui m'apparaît lors des entretiens avec l'équipe du Parc lorsque je regroupe les documents internes sur le « dossier tilleul » et tente de saisir les enjeux de l'enquête que je dois mener¹⁴.

À la création du Parc, le tilleul est identifié comme l'une des cultures-phares liées à l'identité du territoire. Au moment de l'écriture de la Charte, il est pressenti par une partie des acteurs, lors du vote participatif, pour être l'un des emblèmes du Parc et apparaître sur le logo. Il figure en deuxième position juste après la lavande. C'est cependant celle-ci, avec

¹² Le CBNA est « *un organisme public dédié à la connaissance et la préservation de la flore et des végétations des Alpes françaises et de leurs piémonts* ». Source : <http://www.cbn-alpin.fr/> (Consulté le 05/05/2021).

¹³ « *Terme vague et générique qui, à défaut d'une définition précise, s'oppose à "visiteurs" ou "touristes"* » (Givre, 2010, p. 140) et qui désigne les populations visées par les actions d'un Parc naturel.

¹⁴ Les paragraphes suivants sont issus du croisement des données internes au Parc et des entretiens réalisés avec les agents de l'équipe technique.

la montagne et les champs, du fait de « *l'importance de l'enjeu de paysages identitaires autour de la lavande* » (PNRBP, 2012, p. 11) qui est choisie pour emblème.

Dans la Charte, le tilleul apparaît à quatre reprises dans les orientations et mesures de développement. La première orientation, « *fonder l'évolution des Baronnies Provençales sur la préservation et la valorisation des différents atouts naturels et humains* », le présente comme l'un des « *marqueurs territoriaux* » à conserver, avec les autres PPAM : lavande, thym, romarin... Il est défini comme « *un marqueur culturel, visuel et sensoriel du paysage des Baronnies Provençales* ». Dans ce cadre, des actions de promotion des « *productions emblématiques* » et de structuration sont prévues afin de « *relancer une cueillette du tilleul officinal des Baronnies et maintenir les tilleuls, arbres caractéristiques du territoire au travers, notamment, de nouvelles formes d'organisation sociale et solidaire de la cueillette conservant les savoir-faire et l'histoire locale* ». Dans la deuxième orientation « *relocaliser une économie fondée sur l'identité et la valorisation des ressources territoriales* », le tilleul fait partie de la liste des « *filières emblématiques* » à accompagner. Dans la troisième orientation relative à l'aménagement du territoire et en lien avec la première orientation de préservation de la biodiversité, les alignements de tilleuls de bord de route sont identifiés comme un patrimoine fortement impacté par les aménagements routiers et une « *formation à la valeur patrimoniale du patrimoine arboré auprès du personnel chargé de l'entretien des bords de route est prévue* ».

Le tilleul est donc construit comme objet des actions du Parc selon cinq registres : une production historique, une production inscrite dans le secteur des PPAM, une filière agricole, un patrimoine culturel et naturel. Dans un premier temps, les actions portées par le Parc sont plutôt orientées vers le soutien de sa filière, son inscription dans le secteur des PPAM et du tourisme. Une des premières actions du Parc intégrant le tilleul est l'opération de distribution d'infusettes de plantes produites localement (tilleul, thym, romarin, fenouil, lavande, mélisse) réalisées par une entreprise locale d'herboristerie. Elles sont distribuées dans le réseau des hébergeurs (gîtes, chambres d'hôte..), des Offices de Tourisme et par la Maison des Plantes aromatiques et médicinales. Le Parc soutient le Syndicat des Producteurs de Tilleul Officinal des Baronnies¹⁵ sur un projet d'IGP¹⁶ « Tilleul des

¹⁵ Désormais nommé le Syndicat

¹⁶ IGP : Indication géographique protégée qui « identifie un produit agricole, brut ou transformé, dont la qualité, la réputation ou d'autres caractéristiques sont liées à son origine géographique. Source : <https://www.inao.gouv.fr/Les-signes-officiels-de-la-qualite-et-de-l-origine-SIQO/Indication-geographique-protgee> (Consulté le 09/03/2021).

Baronnies », notamment par le financement d'une étude réalisée par l'ISARA¹⁷ sur les enjeux et les possibilités de réalisation d'une appellation contrôlée (ISARA, 2002). En 2007, le Parc travaille avec le Syndicat sur le cahier des charges de l'IGP et apporte un soutien à l'animation du Syndicat qui n'a plus de salarié à cette fonction. En 2014, une étude sur les « *constituants aromatiques et polyphénoliques des fleurs de tilleul* » des Baronnies est financée par le Parc et réalisée par le Dr Edmond Bourny, pharmacien au LPPAM¹⁸ (D. E. Bourny, 2014). En 2016, le Parc apporte un soutien pour mettre en place une certification collective des tilleuls en qualité biologique en lien avec le Syndicat. Enfin, la même année, le Parc organise une réunion qui rassemble le Syndicat, les acheteurs de tilleul de la région (soit une dizaine d'entreprises) autour de la question de la structuration de la filière.

L'implication du Parc sur la dimension économique est cependant réorientée. Prise dans ces années-là entre marasme économique et reprise progressive de l'activité de commercialisation, la production de tilleul n'est pas identifiée par les élus comme une filière suffisamment dynamique pour être investie dans le cadre des projets de développement économique du Parc. C'est plutôt l'aspect patrimonial du tilleul qui fait consensus, car les divisions sont fortes sur la valeur à accorder à cette production que beaucoup jugent dépassée et moribonde. Cet intérêt pour la dimension patrimoniale est cependant critiqué par les acteurs de la filière qui disent avoir besoin d'un soutien sur la relance de la production.

En 2014, Alexandre, chargé de mission Patrimoine et Culture au Parc, rencontre Luc, botaniste au CBNA. Un projet de partenariat émerge de cette rencontre : travailler sur le tilleul des Baronnies. Cette orientation naît d'une conjonction d'intérêts liés à leurs missions institutionnelles respectives. Premièrement, le tilleul existe à l'état sauvage et à l'état cultivé, il peut donc être étudié du point de vue des sciences naturalistes et du point de vue des sciences sociales. Deuxièmement, les tillaies qui abritent les tilleuls sauvages dans les Baronnies sont des habitats répertoriés Natura 2000¹⁹, une zone prioritaire de

¹⁷ ISARA: Institut Supérieur d'Agriculture Rhône-Alpes

¹⁸ Laboratoire Provençal des Plantes Aromatiques et Médicinales.

¹⁹ Outils de la politique européenne de préservation de la biodiversité, les sites Natura 2000 visent une meilleure prise en compte des enjeux de biodiversité dans les activités humaines. Ces sites sont désignés pour protéger un certain nombre d'habitats et d'espèces représentatifs de la biodiversité européenne. Source : <http://www.natura2000.fr/natura-2000/qu-est-ce-que-natura-2000> (Consulté le 17/06/2021).

conservation écologique. Enfin, ces habitats n'ont pas été étudiés d'un point de vue botanique et le lien entre les populations sauvages et les populations cultivées n'a pas été étudié d'un point de vue scientifique. Une première étude est réalisée en 2016 par Anna-Karine Jean, stagiaire au CBNA Elle porte sur la caractérisation des populations de *Tilia platyphyllos* situées sur le territoire du Parc (Jean, 2016).

1.1.4. Apprivoiser l'objet-tilleul : quelle méthodologie ?

C'est dans la continuité de cette étude, que se forme le projet d'enquête ethnologique sur la culture du tilleul, inscrivant plus avant la dimension patrimoniale de l'objet-tilleul. Cependant, de par la composition de son comité scientifique et de sa prise en charge par deux chargés de mission, le tilleul reste un objet de connaissance et d'intérêts fortement hybride, marqué par des tensions constitutives du fonctionnement du Parc. La trajectoire du dossier révèle le caractère polymorphe et parfois antagoniste de son processus de qualification. Je peux en repérer deux lignes à ce moment-là. Premièrement, l'opposition entre une nature « sauvage » à préserver des usages et celle d'une culture ressource pour le travail. Deuxièmement, l'opposition entre la dimension patrimoniale, vécue par certains comme une muséification, et la dimension économique, ramenée à la question de l'actualité des potentialités de développement du territoire à la valeur marchande de la production. Même si l'interdépendance des sphères patrimoniale, économique, écologique et culturelle est défendue par les agents du Parc et par la Charte, les orientations successives du projet témoignent de ces tensions qui seront avivées lors de la suite de l'enquête.

Au moment des premiers entretiens menés avec les agents du Parc et le comité scientifique, je dirais que le tilleul m'apparaît encore comme un « objet de connaissance ». Pris dans un réseau de pratiques et de projets, dans un processus de « *construction des objets naturels* » par les sujets humains (Selmi, 2006, p. 5), « l'objet-tilleul » paraît être au centre d'un « *champ de forces dans lequel s'affrontent des représentations contradictoires* » (Selmi, 2006, p. 7) qui rendent compte des médiations par lesquelles les différents acteurs appréhendent cet objet, des représentations qui seraient à la source de controverses au sujet de cet objet « *à la croisée de l'espace domestique et du sauvage* » (Selmi, 2006), du passé et de l'avenir.

En réponse à la consultation, je propose trois axes de recherche pour mener l'enquête : la diversité des savoirs liés à la pluralité des usages dans le temps long, les liens entre les pratiques et les attachements spécifiques qu'ils déploient, la dimension territoriale de ces usages en prenant en compte l'imbrication des activités liées au tilleul avec les autres activités de travail. Basée sur une approche écologique des rapports « humains-environnement », je me donne comme objectif de rendre compte de leur interdépendance afin d'appréhender une certaine manière « d'habiter » dans les Baronnie. M'appuyant sur les données établies et sur la demande formulée par le document de consultation initial, je dessine une méthodologie d'enquête avec trois volets qui visent à rentrer en contact avec la diversité des acteurs ciblés par le Parc : une enquête par entretiens sur les savoir-faire anciens et sur les pratiques actuelles (cueillette et commercialisation), l'observation participante à la cueillette et aux événements de promotion de la filière, un inventaire participatif des connaissances « ethnobotaniques » sur les tilleuls cultivés. C'est avec ces idées que s'initie la « spirale d'expérience » du terrain.

1.2. « Montrez que vous montrez »

Cette citation de Berthold Brecht²⁰ est un guide à l'objectivation du terrain comme processus de restitution des conditions d'énonciation de l'histoire que je raconte. L'ensemble de la démarche d'enquête a reposé sur une approche qualitative, portant un intérêt aux discours et aux pratiques des enquêtés, à l'écoute de leurs manières de faire et de leurs manières de raconter. Embauchée en février 2017, je commence le terrain par une phase d'entretiens qui s'étire jusqu'à la fin du terrain en août 2017. Je complète cette phase par quelques recherches aux archives municipales de Buis-les-Baronnies. J'attends la floraison en juin pour commencer l'observation participante : pour cueillir et assister aux événements promotionnels qui se déroule entre juin et juillet. L'enquête ethnobotanique se déroule entre avril et juin 2017. Les phases de l'enquête se sont chevauchées, créant des résonances entre les données produites et les questions qui se posaient au fur et à mesure, dans un enchevêtrement parfois heuristique, parfois déroutant.

²⁰ Ouverture du poème de Bertold Brecht « *Das Zeigen muss gezeigt werden* ». Citation extraite de Bec, 2007, p. 4.

1.2.1. Les entretiens comme mises en récit des histoires de tilleul

Les entretiens ont représenté une part majeure de l'enquête de terrain, à la fois par le temps que j'y ai consacré et la richesse des histoires qui m'ont été racontées. Cette phase a cependant été particulièrement épuisante et, dès le départ, angoissante. Je retrouve cette phrase dans mon carnet de terrain de février 2017 : « *Jusqu'ou aller ? J'ai deux problèmes : un d'échelle spatiale, un d'échelle temporelle* ». J'en ajouterai aujourd'hui un troisième, « d'échelle sociale ». Je prends petit à petit la démesure du terrain potentiel : les 1 818 km² d'étendue du territoire du Parc sont largement débordés par les zones de cueillette et de commercialisation qui s'étend pour la première du Diois au Vaucluse et pour la deuxième du Diois aux Bouches du Rhône, mais dont certains acteurs peuvent se trouver à Paris, aux Etats-Unis ou en Australie. Du point de vue temporel, les premières sources historiques remontent à la fin du 19^{ème} siècle. Du point de vue social, s'intéresser à la mémoire des anciens cueilleurs m'offre la possibilité de rencontrer à peu près l'ensemble des habitants des Baronnies âgés de plus de 30 ans, car le tilleul, « *tout le monde en cueillait* » me dit-on... Il ne s'agit pas ici d'une exagération liée à une emphase imprécise, mais d'une réalité : durant plusieurs décennies, la plupart des habitants des Baronnies, quelque soit leur catégorie professionnelle et leur âge, cueillait le tilleul en juin et juillet. De plus, la cueillette et sa commercialisation mettent en lien une diversité d'acteurs aux activités socio-professionnelles diverses et étend ainsi le nombre de personnes qui travaillent avec le tilleul.

Pour parer à cette situation difficile mais similaire à d'autres terrains qui allient ampleur du territoire et diversité des acteurs concernés (Dupré, 2002, p. 19), je tente de mettre en place des découpages : par secteurs d'activités, par zones géographiques... Mais rapidement, je me fais happée par l'absence de contours fixes. Une chose en amenant à une autre, je cours d'un entretien à l'autre pour tenter d'appréhender cette chose nommée « tilleul ». Il en ressort un panel de 69 entretiens semi-directifs de une heure à trois heures (voir la carte des entretiens et la tableau des personnes interviewées : figures 5 et 6). Au-delà de la démesure du travail, non seulement pour mener ces entretiens, mais aussi de retranscription et d'analyse, je me suis inquiétée de cette avalanche de rencontres. Ai-je succombé à la tentation de « *faire du chiffre* » comme « *gage de conformité à la science "normale" (au sens de Kuhn)* » (Beaud, 1996, p. 233) me laissant guider par « *l'espèce de Surmoi quantitatif qui incite le chercheur à multiplier le nombre de ses*

entretiens » (Beaud, 1996, p. 234) ? Rétrospectivement, il me semble que je me suis laissée happée par le phénomène du milieu, tel que je l’appréhende ici, ce maillage de liens qui a donné forme à la « culture du tilleul ». En parcourant le territoire du Parc dans tous les sens et au-delà, j’ai suivi des « *lignes de croissance* » (Ingold, 2017), diachroniques et synchroniques pour recouper des pratiques et des discours, diversifier les points de vue, remonter le temps, suivre l’actualité...

Je rencontre donc, sur cette période, des cueilleurs (actifs et retraités, agriculteurs et salariés, actuels et anciens), des négociants (actuels et anciens), des transformateurs, des apiculteurs, des pépiniéristes, des pharmaciens, des membres actuels et anciens du Syndicat des Producteurs de Tilleul et de la Confrérie des Chevaliers du Tilleul, des techniciens de la Maison des Plantes et des Offices du Tourisme, des salariés d’entreprises liées au tourisme, des élus des mairies du territoire, des techniciens des Services Techniques Municipaux et de la DDT²¹. Sans contours fixes, sans frontières, ce maillage s’étend possiblement à l’infini et ce n’est que la temporalité de l’enquête qui m’a rappelé la nécessité de mettre un terme, finalement arbitraire, à cette exploration.

Celle-ci m’a permis de prendre la mesure de l’ampleur du tilleul comme phénomène de travail, phénomène économique et phénomène affectif. Les entretiens, par la scansion de certaines phrases, répétées parfois à l’identique, ont eu sur moi une impression forte et m’ont obligé à prendre au sérieux des affirmations, difficiles à vérifier autrement, telles que « *tout le monde cueillait le tilleul* », « *plus personne ne cueille aujourd’hui* », « *le tilleul c’est plus rien* », « *le tilleul, c’est une passion* ». La description des techniques de travail, des ambiances de cueillette et des foires m’ont laissé la sensation d’un chorus dont la précision de répétition, avec quelques variantes significatives, me donnait l’image d’une « *singularité collective* » (Manceron, 2010, p. 166). Quelque chose s’était passé là, qui avait touché, embarqué toute une région, une expérience singulière. La répétition et l’entremêlement des histoires individuelles ont dessiné un écheveau où se trouvaient liés cueilleurs, négociants, élus, techniciens, femmes, hommes, grands-parents, enfants, tilleuls, fleurs, chemins, champs, échelles...

²¹ DDT : Direction Départementale des Territoires. Elle est « *chargée de la mise en œuvre des politiques agricoles, d’environnement, d’aménagement et d’urbanisme, de logement et de construction, de prévention des risques, de transport, ainsi que l’organisation du territoire* ». Source : <http://www.drome.gouv.fr/direction-departementale-des-territoires-ddt-r1215.html> (Consulté le 04/02/2021). Ses services ont notamment à charge l’entretien des arbres de bord de route dont font partie beaucoup d’alignements de tilleuls dans les Baronnies.

Pour mener les entretiens, je prends contact par téléphone avant de me déplacer, les heures de route nécessaires pour passer d'une vallée à une autre et l'éloignement des fermes des axes principaux me laissant peu d'initiatives de déambulation fortuite. Ces premiers moments sont « *stratégiques* » car ils donnent déjà un climat à l'entretien (Demazière, 2008, p. 15). Commençant mon enquête en plein hiver, je pense profiter de l'absence de travaux agricoles liés au tilleul pour mener une première phase de rencontres avec les acteurs actuels et historiques de la filière dont la liste m'a été donnée par le document de consultation :

Des structures locales de sensibilisation et de formation : l'Institut des Plantes Aromatiques et médicinales de Buis-les-Baronnies, le Centre de Formation Professionnelle et Promotion Agricole de Nyons dans le cadre de ses formations portant sur les plantes aromatiques, la Confrérie des Chevaliers du tilleul, basée à Buis-les-Baronnies ; des structures professionnelles dans le cadre du transfert de données collectées : le syndicat des producteurs du tilleul, Agribiodrôme.

Les personnes-clés semblent être bien identifiées dès le départ. Mais les premières prises de contact avec les acteurs historiques me laissent un peu déboussolée : certains bottent en touche au téléphone. Ainsi, un des anciens présidents du Syndicat de producteurs m'indique n'avoir pas grand-chose à me dire :

Je n'ai fait que la boîte aux lettres. Voyez avec les autres.

Je n'arrive pas à rencontrer une partie des acteurs historiques de la filière ou alors très tardivement dans l'été. D'autres, au contraire, semblent contents de ma sollicitation. Je finis par comprendre que se joue là des attentes vis-à-vis d'un soutien du Parc à leurs actions. Je suis alors assez mal à l'aise car les débouchés de cette étude me sont inconnus, tout autant que les intentions du « Parc », c'est-à-dire des élus et de l'équipe technique. Je tends alors à minimiser l'importance du travail que j'effectue sous le couvert d'un intérêt un peu trop « sage » pour la mémoire de la cueillette.

Les réactions à ma sollicitation avec la casquette d'agent du Parc soulèvent deux types de réactions. Celle, enthousiaste, des partenaires habituels du Parc qui m'accordent très volontiers du temps pour les entretiens. Et une autre plus réticente. Celle-ci s'explique par deux motifs qui me sont donnés de manière très directe lors de la prise de contact téléphonique : soit une méfiance liée aux oppositions anciennes et actuelles à la formation

du Parc, soit une déception liée à l'écroulement de la filière. Les deux peuvent se lier, comme pour la citation donnée en introduction :

Ici, on est dans un pays où on fait des études quand on veut ressusciter les morts. On s'intéresse au tilleul quand il est plus intéressant. (Jacques²²)

Ce qui est une manière de me dire que cette étude ne sert à rien et que le Parc ferait mieux de s'occuper d'autre chose que de cultures jugées moribondes. Evelyne me dit, avec un peu de lassitude dans la voix : « *On est devenus des musées, il faut qu'on s'y habitue* ». Plusieurs personnes opposées au Parc, acceptent cependant de m'accueillir car je suis introduite par des amis ou des personnes du cercle familial. Le sujet du tilleul ouvre les portes. Luc le remarque aussi, qui me dit un peu plus tard : « *Dès que tu dis que c'est pour le tilleul... C'est bon vous pouvez venir !* ».

Les entretiens se déroulent sous le signe d'une ambivalence constante que je finis par comprendre comme une déception, voire une rancœur encore vivace, à l'égard de cette cueillette et des événements qui ont provoqué l'écroulement de la filière. Ambivalence de la passion déçue, c'est l'attachement au tilleul qui s'exprime ainsi. En tout cas, c'est ainsi que je finis par comprendre les paroles des anciens cueilleurs qui peuvent parler longuement et avec intérêt de leurs techniques de cueillette pour couper court brutalement à toute question sur l'actualité de la cueillette : « *Y'a plus personne* », « *C'est mort* », « *Vous me donneriez de l'or que j'y retournerai pas !* ».

Ces affirmations m'apparaissent d'autant plus étonnantes que je finis par pouvoir faire des entretiens avec des négociants et des cueilleurs toujours en activité. Il est vrai que l'accès à ces derniers n'est pas simple. Agriculteurs, cueilleurs de plantes sauvages, retraités ou salariés, leur statut est très hétérogène. Peu se connaissent et eux-mêmes peuvent m'affirmer que plus personne ne cueille. C'est par le biais d'entreprises ou au fil de certains entretiens que je finis par accéder à quelques noms qui ne se donnent qu'au compte-goutte.

De ces entretiens, je forme petit à petit l'image d'un grand tissu mité qui me laisse avec une sensation ambivalente et une énigme. La sensation d'un contraste, dans les

²² Les personnes rencontrées ont été anonymisées par le changement de leurs prénoms, à l'exception des personnes citées dans les documents à caractère public (archives et ouvrages publiés), les membres de l'équipe de recherche « élargie » et Georges Coutton qui a accepté d'apparaître sous son nom.

mêmes villages parfois, d'une cueillette en plein essor ou déjà six pieds sous terre. Vivante ou morte, la cueillette ? Et l'énigme de ce maillage tout effiloché par le centre. Pourquoi, en suivant des lignes vivaces, je tombe tout à coup dans des trous ?

Le contenu des entretiens est structuré autour des techniques de travail du tilleul. Selon Demazière (2008), l'entretien, malgré le fait qu'il ne soit pas, en soi, une méthode d'enquête car son usage recouvre une grande diversité de pratiques, permet de saisir les expériences vécues. Les descriptions des manières de travailler avec le tilleul ont entraîné une mise en récit de ce vécu : vécu des moments de cueillette et de vente sur les foires, mais aussi un vécu plus « large », celui du monde auquel est lié la cueillette pour chacun.

La description des techniques de travail met en jeu deux dimensions systémiques. Premièrement, ce à quoi le travail du tilleul est lié à « l'instant T » de la cueillette comme l'organisation des phases de taille, cueillette, séchage et vente en lien avec les événements climatiques, le rythme de floraison du tilleul et la temporalité des autres productions ou des autres activités professionnelles. Deuxièmement, ce à quoi est lié le travail du tilleul sur le temps des mutations du monde rural. La majorité des entretiens dérivent très rapidement sur les évolutions du travail agricole, le déploiement de la mécanisation, les réglementations, l'industrialisation, le mondialisation des marchés, les modifications des relations et des pratiques commerciales, le sens du métier d'agriculteur, la place du collectif familial, les relations d'entraide au travail, l'histoire des luttes syndicales, l'arrivée dans le pays et l'installation, la transmission des exploitations, la déprise agricole...

Les entretiens avec les négociants, les techniciens municipaux, les élus abordent aussi les pratiques de travail. Les évolutions du travail du tilleul, avec ses spécificités, sont toujours intégrées à des ensembles de pratiques plus larges. Il est impacté par des changements dans d'autres sphères, comme des consortiums d'entreprises, des réglementations dans la pharmacopée ou dans la gestion des réseaux routiers, des pratiques de consommation alimentaire ou des pratiques médicinales...

J'ai la sensation, en tirant un fil, celui des manières de travailler avec le tilleul, d'emporter tout un ensemble de phénomènes disparates, hétérogènes, d'entraîner tout un tissu de pratiques et de vécus qui mettent en jeu toutes les dimensions de l'existence et dessinent des trajectoires plus larges. La crise de la filière - la mort du tilleul - est

exemplaire sur ce point. Elle est à chaque fois le point d'entrée des entretiens, le point de départ des récits. À partir de ce point, les interviewés relatent toute leur histoire avec le tilleul. La crise est toujours discutée à la lumière de ces événements et évolutions de longue haleine qui mettent en récit des trajectoires de vie, individuelle et collective (à l'échelle de la famille ou du village ou de la région toute entière). Elle ne met pas en lumière des rapports de causalité directe et univoque, malgré les accusations portées à l'encontre de certains phénomènes, tel que l'industrialisation du commerce du tilleul. Mais plutôt un faisceau de phénomènes très hétérogènes, non synchronisés a priori mais qui, en se liant, finissent par produire cette sensation d'un grand tissu défilé.

Le vécu de toutes ces transformations oscille entre deux pôles : celui du désespoir, du déclin, et celui de l'enthousiasme, du renouvellement. Cette ambivalence me laisse plusieurs fois démunie, voire très émue, notamment quand je quitte une ferme isolée où un ancien cueilleur me décrit un monde rural en déshérence, à deux pas de la tombe. Je me suis donc attachée à comprendre cette ambivalence et ces écarts, ces lignes vivaces et ces effilochements, d'en retracer les mouvements à la lumière d'une certaine idée du milieu comme tissage de liens et condition de la vie et de la mort.

Le traitement des entretiens dans la partie ethnographique tente de répondre à ces différents enjeux qui sont apparus au fur et à mesure de l'enquête : le choral et ses variations, l'aspect systémique des dimensions de la vie liées à l'expérience du travail d'un point de vue micro et macro, la mise en récit de la vie et de la mort. Pour cela, j'ai fait le choix de restreindre le nombre d'entretiens qui sont utilisés dans le récit ethnographique, faisant ainsi le pari de « *faire confiance aux possibilités de cet instrument d'enquête, notamment celle de faire apparaître la cohérence d'attitudes et de conduites sociales, en inscrivant celles-ci dans une histoire ou une trajectoire à la fois personnelle et collective* » (Beaud, 1996, p. 233). Les citations extraites sont traitées sans que soit traduites les situations d'entretiens auxquelles elles sont relatives, sans que soient entièrement restitués « *les personnalités, les émotions, les affects, les silences, les doutes, les rêves, les modes de narration qui constituent la trame des histoires de vie* » (Manceron, 2010, p. 167).

Ce choix est risqué car le lecteur serait en droit de se demander, comme l'ethnologue Vanessa Manceron au sujet de son terrain : « *Mais où est passée Mme V. ?* » (2010, p. 157).

Les discours cités, illustrent, témoignent décrivent des faits, les commentent et énoncent des jugements de valeur. C'est un peu comme si les histoires de vie distillées par touche dispersée prenaient un sens collectif, dès lors que la parole des uns pouvait incarner et/ou être incarnée par celle des autres, soit comme partie du tout social ou comme tout d'une partie du social. (2010, p. 166)

Ce moment délicat où « *s'opère le passage d'une narration à l'autre* » (p. 157) relève ici d'un choix : celui de restituer « *une singularité collective* » (p. 167) par la mise en forme d'un « *nouveau récit, le récit des récits* » (p. 157) qui recourt à « *des images "holistes" pour produire un effet d'ensemble* » (Kilani, 2000, p. 54). Ce récit est celui de la formation d'un milieu qui a pour question centrale le rapport vital d'une individualité à tout ce qui l'entourne. Faisant le pari du tressage, il s'agit de rendre compte d'une « *cohérence d'une autre nature* » (Manceron, 2010, p. 166), non pas celle qui oppose individu et collectif, mais plutôt celle d'une singularité, à ses échelles individuelle et collective, qui émerge des liens tissés par les vivants à ce qui les entoure.

1.2.2. Les archives et les trous de mémoire

Les entretiens m'ont emmenée dans des histoires que j'ai mises en perspective avec un recueil de documents d'archives. Ce travail, sans être central dans l'ethnographie et sans être mené de manière systématique, a permis de resituer discours et affects dans un enchevêtrement d'événements et d'inscrire l'histoire de la cueillette dans un flux d'événements.

Ce travail avait déjà été commencé par le chargé de mission Culture et Patrimoine avant mon arrivée, notamment aux archives départementales. Il concerne la genèse de la culture du tilleul où nous découvrons petit à petit que le « récit choral » sur la naissance du tilleul a des dimensions quelques peu mythiques et imprécises du point de vue historique. Les sources sont rares et précaires. Le tilleul brille surtout par son silence avant les années 1880, ce qui est en contradiction avec les récits d'une culture « *ancestrale* », « *vieille de deux siècles* » (voir par exemple Gervasoni, 1999, p. 92). Nous trouvons cependant petit à petit des pistes sur un nœud de genèse qui reste encore à documenter plus précisément, quelque part entre 1850 et 1890, mais dont les lignes s'effilochent parfois jusqu'au 18^{ème} siècle.

Bulletins municipaux, coupures de journaux, statistiques agricoles, archives des syndicats d'initiatives... L'exploration des archives municipales de Buis-les-Baronnies me permet de donner quelques dates plus précises aux différents événements qui ont marqué l'histoire du tilleul, d'en saisir les résonnances affectives dans les entretiens, notamment la colère liée à l'effondrement du marché. Elle me permet aussi de mieux comprendre le rôle des acteurs du territoire, hors filière, dans l'animation des actions de revalorisation.

Je mobilise de plus, dans l'ethnographie, un certain nombre de témoignages écrits issus de livres, de thèses, mais aussi de rédactions scolaires, écrites par des habitants (souvent cueilleurs par ailleurs) me permettant de compléter ou de soutenir certains aspects soulevés par les entretiens.

Enfin, des archives personnelles me sont partagées en plusieurs occasions. Les deux premières lors d'entretiens avec des anciens cueilleurs affiliés au Syndicat de producteurs. Si le Syndicat des années 1995-2000 m'est déjà bien connu au moment de l'entretien, la découverte des archives du premier Syndicat des années 1980 me laisse abasourdie, d'autant plus que, mis à part les concernés eux-mêmes, personne parmi les interviewés par la suite ne se souvient de cette phase du Syndicat. Les ruptures sont nettes et vont nourrir cette sensation d'un tissu effiloché et d'une boucle infinie qui recommence, identique, à chaque crise de la filière, comme ignorante de sa propre histoire. On me montre aussi des photos des foires de Buis-les Baronnies, de la Charce et de Villefranche-le-Château, des coupures de journaux, des reportages télévisés enregistrés sur vidéo-cassette. Ces archives font résonner la dimension affective liée à la cueillette et à l'enterrement de la filière. Le traitement des archives dans l'ethnographie est fait de manière à discuter et enrichir les citations d'entretien afin de construire le récit de la formation d'un milieu et de son effilochement.

1.2.3. L'enquête ethnobotanique sur les cultivars : un point nodal

Selon le document de consultation, le volet d'enquête ethnobotanique a pour objectif le recensement de tilleuls cultivés sur trois zones d'enquête. Il a pour objectif secondaire de faire du lien avec les acteurs de la filière en les mobilisant via une méthodologie qui se doit d'être participative. L'idée était de rassembler quelques connaisseurs des variétés cultivées et d'« herboriser » les tilleuls tout en recueillant les connaissances culturelles et les pratiques de plantation, de taille et de greffe.

La mise en œuvre de cette participation a révélé la faiblesse de l'intérêt des acteurs historiques de la filière à la question du tilleul. De nouveau, certains bottent en touche lorsque je les sollicite pour organiser des « balades » ethnobotaniques dans leur village. À Villefranche-le-Château, la balade se transforme en entretien collectif sur la mémoire des pratiques de cueillette avec des personnes âgées, dont une cueille encore le tilleul. Dans cinq autres lieux, j'organise des rencontres avec quelques anciens cueilleurs en présence de « l'équipe d'enquête étendue », à savoir Luc, Alexandre et Charles (le botaniste et les deux chargés de mission Patrimoine et Paysage) afin de recenser les cultivars, autrement nommés « qualités de tilleul » par les cueilleurs. Luc est spécifiquement en charge de l'herborisation, soit du relevé des inflorescences et des feuilles et Charles des relevés de paysage. Tous les quatre, nous participons aux échanges, discutons des différences et ressemblances, amenons nos propres connaissances en l'état sur l'histoire, les cultivars... (figures 7 à 11).

Luc a pour objectif de trouver une clé d'identification des cultivars afin de faire un travail comparatif avec l'étude menée par Anna-Karine Jean sur les populations de tilleuls sauvages. Il cherche à connaître les liens entre populations sauvages et cultivées. Son herborisation donne lieu à des discussions serrées avec les cueilleurs sur les catégories mobilisées par ceux-ci pour décrire les arbres. C'est la catégorie de « sauvage » qui amène aux discussions les plus ardues. Les cueilleurs connaissent bien le « sauvage » du botaniste, celui qui n'a « *jamais été touché par la main de l'homme* », c'est-à-dire les forêts de tillaies sauvages des montagnes. Mais ils désignent aussi de « sauvages » toute une série de tilleuls qui ne relèvent pas du premier sauvage. Ce sont surtout les tilleuls qui ne sont plus taillés mais qui relèvent pour le botaniste du domaine du cultivé.

On pourrait voir apparaître ici la fameuse distinction entre discours « emic » et « etic » construite en anthropologie pour distinguer les « *savoirs indigènes* » et le « *savoir scientifique occidental* », basée sur la distinction entre « *le monde unique de la nature et les multiples mondes de la culture* » (Ingold, 2018, p. 372). Elles me semblent plutôt révélatrice, si l'on suit la proposition d'Ingold, de différences d'engagement actif dans le monde (p. 370), sans rapport de vérité les unes par rapport aux autres. L'intérêt du dialogue qui se noue entre les cueilleurs, le botaniste, l'anthropologue, le paysagiste et l'historien est plutôt de faire émerger un monde commun que l'on discute ensemble, sur lequel on peut faire des hypothèses collectives, même si elles seront formalisées par les dits « scientifiques » que nous sommes comme des hypothèses transcrites dans des

documents académiques, notamment sous la forme d'une publication post-enquête (Garraud, Robert, Ronzani, & Vernin, 2019). Ce que nous discutons, autour d'une table de jardin à Bénivay, le long des chemins à Laborel, sous les tilleuls de Vercoiran, ce sont des gestes, des dynamiques à long terme, des mouvements, des flux, des poussées, des mélanges, des tressages, des « *processus de croissance* » au sens de Tim Ingold (2017) qui donneront lieu à deux hypothèses principales concernant l'histoire de la formation d'un milieu.

La première hypothèse est celle de la formation, durant le processus de genèse, d'une « *seconde nature* » (Garraud et al., 2019) qui permet de penser quelque chose qui fasse se rencontrer les dynamiques humaines et végétales et qui exprime la singularité de la formation du tilleul dans les Baronnie sans que celle-ci relève de manière identitaire et univoque seulement des unes ou des autres. Questionnant la distinction entre nature et culture (Latour, 2010), cette « *seconde nature* » relève d'un « *complexe patrimonial* » tel que défini par Tardy et Rautenberg (2013) : elle est caractérisée non seulement par les données naturalistes, mais aussi par les pratiques qui sont à l'origine de cette diversité biologique (p. 120).

La deuxième hypothèse est celle du geste central de la greffe qui, en formant des dizaines et des dizaines de « *qualités* » de tilleul, de variétés cultivées, « fait milieu ». Le geste de greffe permet de mettre en correspondance les caractéristiques du tilleul avec les critères du commerce et les conditions de travail et d'existence des cueilleurs. Il est l'un des gestes de tressage qui permet de donner forme à un certain tilleul et surtout qui rend possible le travail de cueillette. C'est en tout cas une des hypothèses fondatrices de cette thèse. On pourrait dire que, dans le cours de cette enquête ethnobotanique et de ses résonances, nous sommes passés d'un savoir pluridisciplinaire à une connaissance transdisciplinaire. Nous sommes passés d'un « *recours à plusieurs disciplines, autour d'un même thème, en abordant un objet d'étude selon différents points de vue de spécialistes, en faisant coexister plusieurs domaines, dans un objectif de complémentarité* » à « *un rassemblement des savoirs* » (Pomade, 2018, p. 16), à un enchevêtrement des connaissances pour la formation d'idées communes.

1.2.4. Observer et participer aux gestes du travail

L'observation participante a été la phase d'enquête la plus tardive. Elle s'est déroulée en juin et juillet, à l'époque de la cueillette et des événements de valorisation publics. Ces deux parties de l'observation m'ont laissé avec deux sentiments très différents, tout comme les entretiens, celui d'un folklore un peu vieillot et moribond d'un côté, et celui d'un travail en pleine vitalité de l'autre.

Ma présence lors des événements de valorisation publics a plus été du ressort de l'observation tout court, que de la participation. Ainsi, je me rends au Ban du Tilleul et au Chapitre²³ organisés par la Confrérie début juin et début juillet à Bénivay et à Buis²⁴. Les Chevaliers de la Confrérie sont majoritairement des anciens cueilleurs qui organisent ces événements pour faire la promotion du tilleul. J'assiste aux événements « Cueillette du Tilleul en Baronnie » et « Tilleul en Baronnie » organisés par la Maison des Plantes début juin et début juillet. Je participe à l'après-midi de découverte de la cueillette organisée par l'Office de Tourisme de Montbrun-les-Bains. Enfin, je tiens, avec Alexandre, le stand sur le tilleul à la fête « Savoirs et Gestes d'Autrefois » à Laborel. Ces différents événements rassemblent d'abord les touristes présents, majoritairement des retraités, durant la haute saison, mis à part le Ban du Tilleul où sont plutôt présents les habitants du village de Bénivay et alentours et la journée « Tilleul en Baronnie » qui amène un public plus familial. Du côté des « acteurs de la filière », j'y rencontre quelques producteurs, majoritairement des cueilleurs de PPAM, une seule entreprise et le Syndicat des producteurs.

Ces événements sont d'abord l'occasion d'échanger sous formes de discussions libres avec les acteurs de la filière, les organisateurs des événements et les touristes de passage. J'y croise autant de personnes qui parlent du tilleul avec passion, que d'autres désabusées qui comparent ces événements aux anciennes foires marchandes de vente du tilleul. Ce sont des moments où est facilement évoqué, avec des accents nostalgiques du passé ou critiques du présent, le souvenir de ces temps passés qui prennent des accents mythiques. Malgré l'engagement des personnes organisatrices des événements publics, ces événements me laissent avec le sentiment d'une vie collective liée à la production peu

²³ Le Ban du Tilleul est un événement qui marque l'ouverture de la saison de la cueillette. Le Chapitre de la Confrérie est une cérémonie publique annuelle durant laquelle de nouveaux Chevaliers sont intronisés au sein de la Confrérie.

²⁴ Buis désigne la ville de Buis-les-Baronnies.

dynamique. Les cueilleurs semblent mener leur barque de leur côté, tandis que les anciens cueilleurs, pour la plupart retraités, me parlent de la cueillette comme d'un temps passé et révolu.

À l'inverse des entretiens, participer à la cueillette a été moins évident car, si avant « *tout le monde cueillait le tilleul* », « *aujourd'hui plus personne ne cueille* ». Du moins, c'est ce que l'on me répète à longueur d'entretiens. J'arrive cependant à faire plusieurs journées de cueillette selon différentes configurations de travail (figure 12). La participation me permet de suivre le cours d'action, de suivre l'enchevêtrement des étapes de taille, de cueillette et de séchage, la « *chorégraphie* » (Baudin, 2021) de la cueillette qui n'a pas seulement pour objectif de décrire « *des stratégies cognitives, collectives voire physiques mais de contempler ce qui se déploie dans ces interprétations chorégraphiques, [...] les tensions et relâchements physiques, psychiques, émotionnelles, le corps dans sa gestion de l'espace, du temps, des choses et des autres* » (p. 59).

Participer, ou plus simplement ici, cueillir me permet d'expérimenter le rythme du travail sur la journée et dans leur succession, de ressaisir « *des cohérences à l'œuvre dans des contextes d'activité* » (Cefaï, 2010b, p. 9). Je peux assister à différents moments qui sont habituellement peu racontés dans les entretiens, tel que le repérage des arbres mûrs pour la récolte, l'installation du chantier de cueillette et sa maintenance, notamment l'installation des échelles, le déplacement des fleurs cueillies pour qu'elles ne s'abîment pas durant la journée, le suivi du séchage. Elle me permet de suivre les hésitations dans le choix de certains gestes de taille ou dans l'enchaînement des actions les unes aux autres avec une attention portée à l'ajustement du rythme de la taille et de la cueillette. L'aspect systémique et rythmique du déroulé de la cueillette est un des éléments les plus frappants : ce qui doit être « tenu ensemble » pour qu'elle puisse se dérouler au mieux, la fragilité de certains enchaînements, les accidents de parcours, les retours en arrière dans le déroulé.

La participation à la cueillette me permet d'éprouver. Éprouver par « *empathie kinesthésique* » (Baudin, 2021) les sensations du travail. Éprouver le geste de la cueillette lui-même qui se fait dans un apprentissage : entendre si le son fait par la bractée qui se détache est le même son sec et rapide que ceux des voisins de cueillette. Éprouver l'embrouillamini des fleurs et des feuilles dans la chaleur de la main et s'énerver sur ces cultivars moins bien « triés » que d'autres. Éprouver la longueur des journées passées assise, dans la douceur de l'ombre des arbres, dans le bruit des abeilles et du vent, dans les

vagues des discussions et des silences qui s'entrelacent au rythme du « *crac* » des bractées qui se détachent. Éprouver sur des journées entières l'odeur entêtante et enivrante des fleurs qui emplit l'air et qui adoucit la fatigue des longues journées.

Cette phase de l'enquête de terrain m'a permis de suivre le travail actuel de la cueillette, ou plutôt les manières de travailler avec le tilleul, c'est-à-dire de suivre « *les acteurs dans leurs modes d'engagement dans la situation et de saisir comment ils s'en débrouillent, en font l'expérience en maîtrisent le cours* » (Cefaï, 2010b, p. 552). Elle provoque des résonnances avec les vécus de la cueillette tels qu'ils me sont racontés durant les entretiens. Émergent de cette expérience plusieurs sensations qui guident le travail de mise en récit ethnographique. Tout d'abord, l'importance du « *champ sensoriel* » (Robert, 2016) et la manière dont cette « *multisensorialité* » (Howes, 2010) imprègne l'émotion des cueilleurs, actuels et anciens, lorsqu'ils parlent de la cueillette. La centralité des rythmes et des ajustements systémiques permanents dans un cours d'action maintenu dans un équilibre précaire. La créativité des manières de « faire avec » le tilleul et la situation. La prolifération de ces manières de « faire avec » qui dessinent, non pas un objet achevé, mais des processus de formation en cours. Les effets de ces manières de « faire avec » sur différentes dimensions de la vie collective : sur la famille, le voisinage, le paysage, le travail...

Les éléments qui ont mûri lors de cette phase d'observation participante sont particulièrement traités dans le dernier chapitre de la thèse. Il ne servent pas à clore une histoire mais bien plutôt à montrer le mouvement permanent et ouvert de formation des milieux de travail et de vie.

1.3. Passer des faits de la culture au récit comme geste

Partie initialement d'une demande à tiroirs sur la culture du tilleul qui semblait dessiner un « objet-tilleul » sous forme de puzzle de représentations et de pratiques, je me suis trouvée progressivement « empêtrée » dans les histoires du tilleul. Épuisée par la démesure de l'enquête, qui comme les histoires, est sans fin (Cefaï, 2010a, p. 557), je finis le temps du terrain submergée par « *une mer de récits* » (p. 556), qu'il s'agisse des entretiens, des histoires de cultivars, des archives ou des pratiques de cueillette qui sont, elles aussi, prises dans des flots de paroles, dans des mises en récits, à même le cours d'action.

Ces récits, je ne les traite pas ici comme des représentations d'un réel, passé ou en cours. Comme le propose Jean Bazin, elles ne sont pas révélatrices d'un « *sens caché que j'aurais à déchiffrer* » (Bazin, 2008, p. 361), dédoublant le réel de ce que les personnes sont en train de faire, lorsqu'ils cueillent ou lorsqu'ils me racontent leurs histoires, d'un « *système transcendant de normes et de valeurs* » (p. 361), d'une symbolique « *qui n'aurait d'existence que mentale* » (p. 437) et qui serait révélatrice « *des diverses manières dont, en référence à des valeurs, les humains donnent un sens à leur monde* » (p. 442). S'opposant à une approche sémiologique de la culture, Bazin rappelle que « *nous n'observons pas des comportements humains, dont il faudrait en plus chercher le sens, nous sommes témoins d'actions* » (p. 444). Anthropologie « *pragmatique* » donc. Paroles et gestes doivent être suivis de la même manière : comme ce que les gens *font*, dans une situation à laquelle, en tant qu'observateur curieux et acteur ignorant, nous participons et dont nous pouvons dresser un état (Bazin, 2008).

Ce qu'ils disent fait partie de ce qu'ils font. Je peux, certes, rendre compte à la fois de ce qu'ils font et de ce qu'ils en disent. [...] Mais je n'ai pas d'un côté l'action et de l'autre le sens. (p. 462)

Je prends donc ici le parti de traiter les histoires qui m'ont été racontées, à la manière des gestes du travail, comme des actes, ceux d'une mise en récit, individuelle et collective. Les histoires sont « *l'embrouillamini des événements qui arrivent aux acteurs, qui les affectent pratiquement et dont ils s'accommodent dans l'action et l'organisation narrative des expériences, partagées jusque dans la dispute, qu'ils font de ces événements* » (Cefaï, 2010b, p. 551). Elles sont le réel en acte en tant que la vie humaine puisse être perçue comme « *des réseaux d'histoires - réelles, potentielles, virtuelles - qui s'entrelacent et s'entrechoquent les unes avec les autres* » (p. 555). C'est le point de vue de Schapp qui estime que les histoires sont le lieu du réel, là où se trouve « *l'être empêtré dans des histoires* » (Schapp, 1953), là où l'humain se trouve enchevêtré, intriqué, mais aussi impliqué avec ses « *co-empêtrés* », c'est-à-dire les autres, et je rajoute ici, avec tout ce qui l'environne et avec quoi il doit vivre.

En tant qu'acte, les récits ne sont donc pas le reflet figé d'un réel signifié. Elles participent de situations, c'est-à-dire d'une « *configuration singulière par définition temporaire* » (Bazin, 2008, p. 429). Elles sont partie prenante du cours d'une « *histoire complexe et confuse en train de se "faire"* » (p. 487) dans laquelle toutes les actions

« *s'affectent mutuellement [et] concourent à faire advenir ce qui advient* » (p. 369). Les récits « *sont des histoires de faits et de faire(s)* » nous rappelle Valérie Pueyo à la lecture de Ricœur (Pueyo, 2020, p. 149), qui permettent de faire quelque chose « *du changement, du trouble, des bousculades de l'ordre, des dés-harmonies* ». Par les récits, les narrateurs organisent « *leur expérience en racontant des histoires qui leur arrivent* » (Cefaï, 2010b, p. 582). Les récits participent donc d'une « *mise en ordre* » (p. 151) d'expériences en cours, d'un engagement dans la situation, elles manifestent le mouvement de vies en train de se faire et de se défaire.

En tant qu'acte enfin, les récits nécessitent d'être rattachés au monde auxquels ils sont liés car « *chaque action implique tout un monde* » (Bazin, 2008, p. 361). Les récits ne pourraient être des significations à interpréter que pour un observateur qui isole les gestes de leur contexte, « *de même qu'une phrase isolée de son contexte a besoin d'une interprétation* » (p. 445). Les récit n'ont pas un sens caché, mais ils sont « *sensés* » (p. 459) car ils sont relatifs à un monde au sein duquel ils se déploient et qu'ils participent à former.

La description du travail du tilleul et des récits qui en sont faits implique donc de comprendre tout un ensemble de phénomènes auxquels ils sont liés. Ces phénomènes ne sont pas figés et ne sont pas d'une seule nature. Ils ne sont pas uniquement « *de travail* » ou « *économique* » ou « *affectif* ». C'est d'ailleurs ce qui se révèle lors des entretiens et dans l'observation du travail : les récits ne cessent de lier les choses les unes aux autres, de mettre en exergue le caractère dynamique et systémique des gestes qui, lorsque l'on en suit un, emporte avec lui bien des dimensions de l'existence, alors que celles-ci sont habituellement divisées en disciplines ou en champs de recherche. On trouve ici un écho à une proposition fondamentale de l'anthropologie en tant que discipline, celle du fait social total de Marcel Mauss : ne pas rendre compte des sociétés humaines figées dans « *un état statique ou plutôt cadavérique* » ou « *décomposées et disséquées en règles de droit, en valeur et en prix* » (Mauss, 1950, p. 275) mais « *percevoir l'essentiel, le mouvement du tout, l'aspect vivant, l'aspect fugitif* » de la vie « *d'êtres complets et complexes* » (p. 276).

Sans prétendre ici répondre à un tel projet en faisant de la cueillette du tilleul un fait social total, je prends cependant le parti de suivre cette ligne, cette indication, qui entre en résonance avec la manière dont m'ont été raconté et dont j'ai entendu les choses. Le propos est alors ici de mettre en récit ces récits. Il ne s'agit pas d'un acte de vérité

surplombante. Mais d'un geste de recomposition qui se propose d'être une histoire parmi celle des autres, car « *le réel est si complexe que nous ne pouvons pas l'unifier en une seule histoire. Il n'y a pas d'histoire unique. Il y a une diversité d'histoires acceptables et valables* » (Béguin, 2010, p. 77). Mon récit ethnographique n'est pas « *la transmission d'une information* » (Rodrigues, 2019, p. 58). Il s'enchevêtre à ceux qui existent déjà, il est tissé « *de beaucoup d'autres histoires où un autre est empêtré* » (p. 60). Il s'intrique dans l'histoire des autres et les prolonge, « *par son inscription dans un réseau de relations et les horizons présents* » (p. 58) chez le lecteur. Il participe des histoires du tilleul.

Je rentre donc ici dans un rôle de narratrice, de celle qui, non seulement reçoit et collecte, mais aussi fait les histoires (Cefaï, 2010b, p. 551) pour « *redonner leur densité matérielle, leur épaisseur d'expérience et leur profondeur temporelle aux actions - et les ouvrir sur des histoires* » (p. 553). Je tenterai donc de ne pas « cacher » mon travail de narration, mais d'en montrer le travail de tressage, de « montrer que je montre » pour reprendre la formule de Brecht.

Pour finir, l'histoire que j'ai choisi de raconter n'est pas celle « *d'objets et d'institutions, de lieux et d'environnement* » ni même de faits, de pratiques, de représentations, de grammaires ou de stratégies (p. 555). C'est l'histoire d'un geste, celui que je nomme « faire milieu » et qui a à voir avec la manière dont les choses naissent, se déploient et meurent. Le récit de lignes qui s'étirent en tous sens, se tressent et se défilent.

Chapitre 2 : Faire avec, faire milieu, la dimension vitale du travail

L'hypothèse d'un geste que je nomme « faire milieu », qui aurait à voir avec la vie et la mort selon un motif du tressage de l'hétérogène et du multiple, est née de la rencontre de l'expérience du terrain avec la lecture de trois auteurs : Georges Canguilhem, Tim Ingold et John Dewey. Ces trois auteurs n'ont jamais dialogué ensemble. Il me semble pourtant qu'ils ont en commun deux préoccupations : celle d'une philosophie qui rende compte de la spécificité des formations vivantes et celle d'une théorie de l'action qui rende compte de la créativité des processus de formation. J'ai donc choisi de faire entendre les résonances entre leurs pensées car, à la lecture de leurs ouvrages, c'est comme si chacun amenait une réponse à des questions laissées ouvertes par les autres. Entre fidélité et libre appropriation, l'exercice est périlleux. Je suivrai les fils de leurs pensées, en tentant de les nouer à des endroits qui me semblent entrer en correspondance.

Le dialogue que je tisse a pour but de faire une proposition théorique quant au concept de milieu qui puisse ouvrir des pistes de réflexion aux observateurs et aux acteurs engagés dans la transformation du monde, notamment concernant les situations de travail. Il a pour objectif de rendre compte de quelque chose que j'ai observé, ressenti sur le terrain et que je souhaite rendre aux personnes qui me l'ont partagé.

2.1. Le milieu comme champ relationnel vital

Le concept de milieu est un concept mutant, qui a traversé les époques et les disciplines (Taylan, 2018). Il a été mobilisé pour rendre compte des relations entre le vivant²⁵ et ce qui l'environne, comme conditions de la vie. Je m'en empare en mettant mes pas dans ceux de Canguilhem qui fait du milieu le résultat de l'activité du vivant pris comme une totalité agissant selon ses propres normes de vie. J'approfondis cette définition au regard des approches écologiques du milieu, notamment celle d'Ingold. Ce croisement a

²⁵ L'usage du terme vivant désigne « ce qui est en vie », la vie étant définie ici (nous le verrons à plusieurs reprises) comme « formation de formes », m'appuyant sur les définitions de Canguilhem (Canguilhem, 1965) et d'Ingold (Ingold, 2018). Il ne se réfère pas à ce que Micoud nomme « l'unicité du vivant » produite par le rassemblement « dans un seul ensemble contemporain » d'une diversité d'espèces vivantes par la biologie moléculaire et la génétique à partir du partage « d'une même chaîne ADN » (Micoud, 2000, p. 73).

pour objectif de produire une image, celle du milieu comme champ de relations multiples et hétérogènes, centré par le vivant. L'intérêt que je porte à cette multiplicité de relations comme matrice de l'existence est ancrée sur une bascule épistémologique défendue par Canguilhem et par Ingold : pour être compris, le vivant ne peut pas être analysé. Il ne peut être séparé de ce qui l'environne. Il doit être appréhendé comme une totalité qui comprend le champ de relations au sein duquel il prend forme et vie. Le vivant est enchevêtré à ce qu'il rencontre, côtoie et qui le traverse.

2.1.1. Se faire un milieu : expression de la normativité vitale pour Canguilhem

Canguilhem forme une théorie du milieu en réaction aux théories mécaniques et déterministes du vivant. Pour en saisir les enjeux, je retracerai sa position telle qu'il l'énonce dans un article de référence « Le vivant et son milieu » (Canguilhem, 1965) et en m'appuyant sur les commentaires qui lui ont été apportés. Lorsque le concept de milieu est mobilisé, il porte avec lui deux questions. D'un côté, il interroge la nature des relations entre une chose et ce qui l'environne : le vivant est-il déterminé par ce qui l'environne ou libre créateur de son existence ? D'un autre, il questionne la nature du milieu : le milieu est-il un ensemble d'éléments organiques ou inorganiques ? Canguilhem s'intéresse plus particulièrement à la première de ces deux questions pour défendre une approche biologique de la vie. Il participe ainsi au « *retournement* » épistémologique du concept (Canguilhem, 1965) : d'abord mobilisé pour rendre compte du déterminisme des conditions d'existence sur les formes vivantes, le milieu, avec Canguilhem, est défini comme l'expression de la créativité du vivant.

2.1.1.1. De la physique à la sociologie, traversées d'un concept déterministe

Canguilhem attribue la naissance du concept de milieu à Newton qui l'utilise comme principe d'explication mécanique « *de l'action à distance d'individus physiques distincts* » dans le cadre de la physique (Canguilhem, 1965, p. 166). Ce que Newton nomme « *ether* » est un « *intermédiaire entre deux corps* » qui pénètre ces corps (p. 166). Il est donc milieu en deux sens, ce qui explique, selon Canguilhem, que la notion soit reprise sous ce terme par les physiciens mécanistes : il est « *au milieu* » des corps et il est « *leur milieu* » puisque les corps sont au milieu du fluide (p. 166). Cette double dimension du concept de milieu ne sera cependant pas toujours reprise dans ses usages ultérieurs. En

effet, le déplacement en biologie du concept de milieu se fait, selon Canguilhem, à partir de l'aspect mécanique de la notion, amputée de son caractère relatif à des centres ; centres de forces chez Newton, organismes chez les biologistes des 18^{ème} et 19^{ème} siècles.

Dans le domaine de la biologie évolutionniste, le rôle du milieu sera l'enjeu d'un débat, entre lamarckiens et darwiniens, sur les causes de la diversité des formes vivantes et de leur évolution, comme l'évoque explicitement le titre d'un chapitre de la « Philosophie zoologique » de Lamarck : « *De l'influence des circonstances sur les actions et les habitudes des animaux et celles des actions et des habitudes de ces corps vivants, comme causes qui modifient leur organisation et leurs parties* » (Chamois, 2016a, p. 173). Les milieux (au pluriel) sont d'abord, chez Lamarck, « *les fluides comme l'eau, l'air et la lumière* » (Canguilhem, 1965, p. 168) qui, avec le lieu et climat, font partie des « *circonstances influentes* », c'est-à-dire « *l'ensemble des actions qui s'exercent sur un vivant* » (p. 168). Dans la théorie lamarckienne, le vivant doit s'adapter à ces circonstances influentes et changeantes en « *se déformant pour survivre* » (p. 174) et durer dans un milieu indifférent, extérieur et étranger à sa vie (p. 174). Par la suite du débat, ce n'est pas tant la nature du milieu qui est discutée que son impact. En effet, Darwin minore l'impact du milieu sur l'évolution du vivant au profit des relations interspèces, avec les autres vivants, « *proies ou prédateurs* » (p. 176)²⁶ qui forment l'entourage d'un vivant. Cependant, la définition du milieu par Darwin ne diffère pas complètement de celle de Lamarck, puisqu'il consiste en un « *ensemble de forces physiques* » (p. 176) à caractère « *biogéographique* » (p. 177).

Le concept de milieu joue un rôle ambivalent quant à la question du déterminisme dans la philosophie positiviste d'Auguste Comte. Dans sa réflexion pour donner une autonomie à la biologie, l'écartant à la fois de « *la métaphysique vitaliste qui tend à nier toute influence sur l'organisme* » et de « *la physique mécaniste qui perd la spécificité de l'organisme parmi les corps* » (Taylan, 2010, p. 2), Comte pense la vie comme « *corrélacion entre l'organisme et le milieu* ». Cependant, s'il concède une spécificité à l'action du vivant sur le milieu et notamment à l'action humaine, celle-ci reste

²⁶ Canguilhem précise qu'aucun caractère totalement finaliste ou mécaniste ne peut être attribué entièrement à l'une ou l'autre de ces deux courants, car chacun des auteurs caractérise le vivant par des dimensions différentes, l'un par la durée (Lamarck), l'autre par l'interdépendance (Darwin) (p. 177).

« *négligeable* » car subordonnée aux forces physiques. Elle reste « *sous la domination du milieu* » (Taylan, 2010, p. 3). Cette vision mécanique de l'influence du milieu sur les individus est le trait qui sera gardé de sa doctrine par la suite. Comte élargit la définition du milieu qui comprend « *l'ensemble des circonstances nécessaires à l'existence de chaque organisme* » (Canguilhem, 1965, p. 170) mais il réduit le rapport de l'organisme au milieu à un rapport mathématique : celui d'un ensemble de variables, tous « *facteurs capables d'être expérimentalement étudiés et quantifiés par la mesure* » : pesanteur, pression, mouvement, chaleur, électricité... (p. 171).

Cette manière de penser les relations entre les organismes et le milieu s'est trouvée par la suite appliquée dans le domaine de la physiologie (Chamois, 2016a, p. 175) à la question des mouvements des organismes dans le milieu qui se trouve « *investi de tous pouvoirs à l'égard des individus* » (Canguilhem, 1965, p. 178). Les mouvements sont réduits à des réflexes, définis comme une « *réponse élémentaire d'un segment du corps à un stimulus physique élémentaire* » (p. 179) et permettant « *d'expliquer toutes les conduites du vivant* » (p. 179) qui se trouve alors, dans le milieu, en « *situation de conditionnement* » (p. 180). Les singularités individuelles sont donc considérées comme des effets de déterminations environnementales, sans que la notion d'environnement ne fasse l'objet d'une analyse précise (p. 172). Le milieu, en tant que principe d'individuation des êtres vivants, apparaît comme la cause de leurs caractéristiques physiologiques et comportementales (p. 174-175).

Si Comte a élargi l'acception du milieu, sa dénaturalisation et son extension au domaine de la vie sociale sont théorisés par Taine, philosophe et élève de Comte. Le milieu, pour Taine, est « *une force primordiale de l'état moral élémentaire des peuples* » (Feuerhahn, 2009, p. 431). Il écrit une théorie de l'art qui accentue le caractère déterministe du milieu en pluralisant le concept. Ainsi, l'existence d'une œuvre doit se comprendre dans un rapport de causalité graduée avec différents niveaux d'englobement, notamment l'ensemble de l'œuvre, les familles d'artistes, l'époque (Chamois, 2016a, p. 174). Incluant « *les conditions naturelles et sociales* » (Feuerhahn, 2009, p. 431), le milieu prend un sens de plus en plus large et flou. Il devient « *synonyme de "contexte", d'"environnement", voire simplement d'"entourage"* » (Chamois, 2016a, p. 174), ce qui sera reproché à Taine par certains auteurs (Feuerhahn, 2009).

C'est aussi l'hypothèse de la géographie « *déterministe* » (Chamois, 2016a, p. 174) qui interprète « *la pluralité des modes de vie des humains comme un décalque, sur le plan social, de la pluralité des milieux, sur le plan environnemental* » (Chamois, 2016a, p. 174) et notamment le type de « *climat* ». La théorie française du « *Milieu* », c'est-à-dire de la « *détermination naturelle de la vie des peuples* » (Feuerhahn, 2009, p. 430) est assez mal reçue en Allemagne. Nietzsche dit de cette théorie du Milieu qu'elle est « *une vraie théorie de névrosé* » (Feuerhahn, 2017, p. 22) qui est à cette époque « *le plus à ses aises : tout exerce de l'influence, le résultat en est l'homme lui-même* » (Feuerhahn, 2009, p. 432).

Si Canguilhem lit dans l'œuvre de Comte une intuition des rapports dialectiques entre organisme et milieu, celle-ci cède « *immédiatement devant le prestige des forces mécaniques* » de l'époque (Canguilhem, 1965, p. 171). Par conséquent, le terme milieu utilisé « *sans qualificatif* » (p. 172) par Comte lui fait perdre l'intuition d'une formation centrée, encore présente chez Lamarck via la notion de « *circonstances* » (p. 172). Dans cette conception des rapports entre les vivants et ce qui les environne, « *le milieu est vraiment un pur système de rapports sans supports* » (p. 172), c'est-à-dire sans que le vivant soit pris en compte dans sa spécificité de centre. Son modèle est celui du plan indéfiniment extensible, continu et homogène (p. 172). Canguilhem y voit d'ailleurs la permanence, non assumée, d'un absolu d'ordre métaphysique et théologique, bien plus que proprement scientifique (p. 194). S'opposant à ces théories déterministes, Canguilhem forme une idée du milieu comme étant centré par le vivant en s'appuyant sur les travaux de deux biologistes : Jacob von Uexküll et Kurt Goldstein.

2.1.1.2. Le renversement : l'Umwelt ou la bulle de perception d'Uexküll

En réaction à la théorie française déterministe du Milieu portée par Taine, le biologiste Uexküll tente « *d'introduire le mot d'Umwelt pour désigner ce monde qui est le produit de l'organisme* » (Chamois, 2016a, p. 176). Pour cela, Uexküll fait une distinction entre le milieu de comportement qu'il nomme *Umwelt* et le milieu géographique qu'il nomme *Umgebung* :

Quand on observe les relations des êtres vivants au monde extérieur, il faut soigneusement distinguer quatre concepts : *Umgebung*, *Wohnwelt*, *Milieu* et *Umwelt*... L'expression *Milieu* vient de l'historien Taine. Un mot que nous pourrions traduire par *Wohnwelt* si son concept n'était pas chargé d'une signification qui le dépasse. La théorie du milieu

affirme en effet que chaque sujet vivant est formé par son milieu. (Feuerhahn, 2009, p. 435)

Uexküll va successivement changer de terme (milieu puis *Umwelt*, puis *Merkwelt*) (Feuerhahn, 2009) afin de désigner ce monde propre à chaque être vivant produit par « *la sélection que tout organisme opère parmi les stimuli de son environnement* » (Chamois, 2016a, p. 176). En effet, « *l'animal opère une sélection parmi les effets des forces du monde extérieur* » (Feuerhahn, 2009, p. 426). Il n'est pas une matière inerte soumise aux forces du monde (Uexküll, 1956). Cette sélection parmi les excitations du monde extérieur est liée à l'organisation sensorielle des êtres vivants qui « *isolent un extrait (Ausschnitt) déterminé du monde extérieur* » (Feuerhahn, 2009, p. 426) qu'il nomme *Umwelt*.

Uexküll illustre son propos avec l'exemple de la tique dont le mouvement est guidé par trois organes sensoriels pour parvenir à son objectif : se fixer sur un animal au sang chaud et se reproduire. De manière successive, elle est guidée d'abord par l'odeur, puis par la chaleur et enfin par la peau.

De tous les effets dégagés par le corps du mammifère, il n'y en a que trois, et dans un certain ordre, qui deviennent des excitations. (Uexküll, 1956, p. 23)

En l'absence de ces stimuli, une tique peut rester immobile pour une longue période de temps :

Pendant un temps considérable, l'animal peut rester totalement indifférent, insensible à toutes les excitations qui émanent d'un milieu comme la forêt, et la seule excitation qui soit capable de déclencher son mouvement, à l'exclusion de toute autre, c'est l'odeur de beurre rance. (Canguilhem, 1969/1992, p. 186-187)

Les stimuli sont donc construits *en tant que stimuli* par l'appareil perceptif de l'animal (Chamois, 2016a, p. 177). Ils sont le résultat d'un processus de construction « *en fonction de sa constitution physiologique propre* » (Chamois, 2016a, p. 178). Le milieu (*Umwelt*) est « *le corrélat de l'organisation sensorielle de l'espèce à laquelle l'animal appartient* » (Feuerhahn, 2009, p. 426). Pour Uexküll, chaque espèce vit donc dans un espace-temps qui lui est singulier (Chamois, 2016a, p. 181). C'est un espace subjectif car « *totalement dépendant du sujet qui le perçoit* » (Chamois, 2016a, p. 181). Cette subjectivité ne se définit pas par une capacité d'un être à se penser soi-même, prioritairement tournée sur soi (Macherey, 2016). Il s'agit de la subjectivité « *d'un être que*

son organisation corporelle [...] met en rapport avec d'autres êtres naturels, vivants ou non vivants, à l'égard desquels il est amené à entretenir des rapports de préférence ou d'exclusion » (p. 9).

Comme chaque espèce est ouverte « *sur un ensemble de stimuli particuliers* » (Chamois, 2016a, p. 178), il existe des hiatus perceptifs entre les espèces n'ayant pas la même organisation. Ces hiatus créent une pluralisation de *l'Umwelt*, qui sont nécessairement des *Umwelten* : à chaque être correspond un monde perceptif différent et « *chaque objet devient quelque chose de complètement différent lorsqu'il pénètre dans un Umwelt différent* » (Chamois, 2016a, p. 182).

Pour illustrer ces mondes différenciés, Uexküll développe une parabole : « *celle d'un chêne et ses habitants* » (Macherey, 2016, p. 9), image « *de ce qui se produit en grand dans l'arbre de vie de la nature* » (Uexküll, 1956, p. 80). Pour chacun des animaux qui y vivent, la chouette, le renard, la fourmi, mais aussi le bûcheron, le chêne est perçu différemment : tanière, poste d'observation, nourriture, bois de chauffage.... « *La même réalité naturelle fait l'objet de découpe différente* » et le chêne, image d'un sujet-monde, « *porte et renferme tous les milieux* » qui sont chacun comme « *un empire dans l'empire* » (Macherey, 2016, p. 9).

Uexküll développe donc une vision perspectiviste du milieu : « *le milieu n'est pas universellement partagé, il est irréductible à chaque espèce* » (Feuerhahn, 2009, p. 426). Chaque *Umwelt* est comme une « *bulle de savon* » (Uexküll, 1956, p. 36), « *un empire autonome, enfermé dans les limites de son ordre propre* » (Macherey, 2016, p. 9). C'est un monde privé qui exclut non seulement toutes les autres espèces mais aussi tous les autres individus (Chamois, 2016a, p. 182) car la subjectivité pour Uexküll opère aussi bien au niveau collectif qu'au niveau individuel. C'est un monde homogène, car structuré par les seuls stimuli ayant un sens pour l'organisme, incommensurable et fermé sur lui-même.

De la notion d'*Umwelt*, Canguilhem garde principalement le caractère centré : le milieu perceptif du vivant est centré par lui en fonction de son organisation propre et définit une orientation. Ce caractère de centralité du milieu récuse toute possibilité de réduire le vivant à une machine qui serait soumise à un pur déterminisme : le vivant s'oriente, il fait des choix. Le vivant n'est pas « *une machine répondant par des*

mouvements à des excitations, [...] mais un machiniste qui répond à des signaux par des opérations » (Canguilhem, 1965, p. 185).

2.1.1.3. Le vivant, totalité et tendance chez Goldstein

Kurt Goldstein, le deuxième biologiste dont s'inspire Canguilhem, rejoint ce point de vue dans sa théorie du réflexe. Selon lui, le réflexe n'est pas « *une réaction isolée ou gratuite* » (Canguilhem, 1965, p. 187). A contrario, il est directement « *fonction de l'ouverture du sens à l'égard des excitations et de son orientation par rapport à elles* » (p. 187).

Le milieu ne peut imposer aucun mouvement à un organisme que si cet organisme se propose d'abord au milieu selon certaines orientations propres. Une réaction forcée, c'est une réaction pathologique. (p. 187)

Le comportement d'un animal relève d'un « *comportement privilégié* » (p. 187), d'une orientation qui est relative, non seulement à l'organisation perceptive du vivant mais, rajoute Goldstein, qui dépend aussi « *de la signification d'une situation perdue dans son ensemble* » (p. 187). Ceci veut dire que l'action du vivant engage la totalité de son organisme et de la situation dans laquelle il se trouve.

L'animal ne réagit pas par une somme de réactions moléculaires à un milieu décomposable en éléments d'excitation, mais comme un tout à un environnement saisi comme un complexe. [...] Les excitants séparés, cela a un sens pour la science humaine, cela n'a aucun sens pour la sensibilité d'un vivant. (p. 187).

C'est l'idée de totalité et de cohérence qui permet de donner sens à l'orientation du vivant. Cette idée donne une autre dimension au milieu qui m'intéresse tout particulièrement.

C'est la position d'un vivant se référant à l'expérience qu'il vit en sa totalité, qui donne au milieu le sens de conditions d'existence. Seul un vivant [...] peut coordonner un milieu. (p. 122)

Il y a deux idées qui m'intéressent tout particulièrement dans ce que relève Canguilhem de la pensée de Goldstein. Premièrement, c'est l'idée que le vivant est engagé en tant que totalité dans une situation perçue comme un ensemble. Deuxièmement, c'est que le vivant établit alors un certain rapport avec ce qui l'environne que Goldstein définit comme « *un débat (Auseinandersetzung) avec le milieu* » (p. 187). Cette idée du milieu, se

démarque de la bulle fermée et homogène de l'Umwelt. Le milieu est coordonné, conformé par le vivant mais celui-ci est en débat avec ce milieu : son orientation n'est pas toute donnée d'avance, il cherche et fait des choix dans la situation.

2.1.1.4. Le milieu, une formation centrée par le vivant

Pour Canguilhem, Uexküll et Goldstein participent d'un renversement du concept de milieu. Le concept retourne à sa signification originelle : celle d'une totalité centrée et non pas d'un espace homogène infini. Canguilhem en tire des conclusions sur les rapports du vivant à son milieu. Vivre, c'est pour chaque vivant, « *rayonner, organiser son milieu* » (p. 188), c'est « *se faire son milieu* » (p. 184). Le vivant est une totalité ayant une orientation propre, une tendance qui oriente sa perception et donc son ouverture au monde.

La fonction de l'organisme dans sa totalité est d'établir des cohérences entre ses besoins de vivant et ses conditions d'existence. Cette cohérence n'est pas le fruit du hasard, elle est le fruit des choix du vivant lui-même qui s'oriente et oriente son action en fonction de ses besoins propres dans un environnement singulier. Les mouvements du vivant doivent se comprendre comme des « *régulations pour les besoins qui les commandent et auxquels par conséquent leur sens est essentiel* » (p. 187). Le vivant agit selon « *ses normes vitales propres* » (p. 188).

Ce que Canguilhem nomme la normativité du vivant n'est pas la normalité des moyennes statistiques comme il l'explique dans sa thèse de médecine « *Le normal et le pathologique* » (Canguilhem, 1966). Ce n'est pas l'absence de maladies qui fait la santé. C'est au contraire, la capacité de l'organisme d'inventer ses propres normes d'existence, développant ses propres tendances et remplissant les fonctions de son organisme pris dans sa totalité. La maladie ou la santé sont donc forcément singulières, car relatives au vécu d'un individu. Elles ne sont pas relatives à des règles sociales de comportement, fruits de processus de normalisation.

Dans la pensée de Canguilhem, vitalité, normativité et créativité deviennent des synonymes. La vie est entendue comme « *activité d'opposition à l'inertie et à l'indifférence* » (p. 173) ; la première étant définie comme une réponse mécanique à des mouvements physiques, la deuxième comme l'absence de subjectivité propre au vivant. Pour Canguilhem, être sujet n'est pas relatif à l'introspection, ni à la réflexivité. Être sujet, c'est choisir et distinguer. À ce titre, tout être vivant est sujet car il est activement engagé

dans son environnement qu'il perçoit et dans lequel il agit en fonction de ses besoins et orientations propres (Canguilhem, 1969/1992, p. 185). Le milieu est l'expression de la capacité normative d'un vivant qui « *impose ses exigences* » à son environnement (p. 184).

Je reviendrai dans la troisième partie sur ce rapport d'imposition ou de domination qui semble parfois résumer le rapport du vivant à son milieu pour Canguilhem. Ce que je retiens pour le moment de sa conceptualisation du milieu, c'est que le milieu est une condition à la vie, non pas parce qu'il préexiste au vivant ou parce qu'il le conditionne mais parce qu'il est le fruit de cette part de l'activité qui rend possible la vie. Il est l'expression de la créativité vitale du vivant en cohérence avec un environnement dans lequel il agit en tant que totalité.

2.1.1.5. Comprendre de manière non analytique la formation des formes

Si Canguilhem forme une telle pensée du milieu, c'est en réaction avec un certain modèle épistémique, celui de la physique et de la chimie, qui « *en cherchant à réduire la spécificité du vivant, ne faisaient en somme que rester fidèles à leur intention profonde qui est de déterminer les lois entre objets, valables hors de toute référence à un centre absolu de référence* » (Canguilhem, 1965, p. 122). « *Le milieu est pensé comme un environnement indifférencié (au sens où il ne dépend pas de l'individu qui y évolue)* » (Chamois, 2016a, p. 175), ce qui concourt à faire de ce concept un « *instrument universel de dissolution des synthèses organiques individualisées dans l'anonymat des éléments et des mouvements universels* » (Canguilhem, 1965, p. 172). Ce qui explique, pour Canguilhem, le prestige de cette notion « *pour la pensée analytique* ».

Pour Canguilhem, c'est le modèle épistémique de la connaissance analytique qui doit être critiqué car il ne permet pas de rendre compte de la « *spécificité du vivant* » (Feuerhahn, 2009, p. 420). Ainsi, la connaissance des mouvements physiques et chimiques peut rendre compte d'un certain nombre de phénomènes, mais non pas du vivant lui-même :

Le vivant, dans le milieu physique, est lumière et chaleur ; il est carbone et oxygène, il est calcium et pesanteur. Il répond par des contractions musculaires à des excitations sensorielles, il répond grattage à chatouillement, fuite à explosion. Mais on doit se demander : où est le vivant ? Nous voyons bien des individus, mais ce sont des objets ; nous voyons des gestes, mais ce sont des déplacements ; des

centres mais ce sont des environnements ; des machinistes
mais ce sont des machines. (Canguilhem, 1965, p. 180)

Ce modèle épistémique réduit la connaissance à l'analyse (p. 11) qui, elle, a pour principe de « *décomposer, réduire, expliquer, identifier, mesurer, mettre en équations* » (p. 11) les phénomènes dont elle tente de rendre compte. Or les formes vivantes ne peuvent pas être saisies comme « *une partie ou un segment, ni une somme de parties ou de segments* » (p. 31) :

Elles peuvent être saisies dans une vision, jamais dans une division. Car diviser c'est, à la limite, et selon l'étymologie, faire le vide, et une forme, n'étant que comme un tout, ne saurait être vidée de rien. (p. 14)

Pour préciser ce point, Canguilhem prend l'exemple du fonctionnement de la membrane cellulaire dont il récuse qu'il soit défini par « *une somme de lois physico-chimiques* » permettant de caractériser sa perméabilité par « *les équilibres réalisés sur les deux faces* » (p. 40). Au contraire, le vrai problème biologique « *consiste à comprendre que cette perméabilité soit variable, adaptée, sélective* » (p. 40). Ces trois fonctions ne peuvent se comprendre que si les formes vivantes sont saisies comme des synthèses au caractère idiosyncrasique dont la fonction (p. 14-15) est garantie par la polyvalence et l'intégration de leurs parties. Les formes vivantes sont « *des totalités dont le sens réside dans leur tendance à se réaliser comme telles au cours de leur confrontation avec leur milieu* » (p. 14).

Ce positionnement l'amène par conséquent à développer une philosophie de la vie qu'il nomme biologie. Il défend la nécessité d'une science qui parte de l'originalité des phénomènes vitaux, d'une connaissance qui suive « *le comportement de la vie* » (p. 29), qui comprenne « *la matière dans la vie et la science de la matière, qui est la science tout court, dans l'activité du vivant* » (p. 122). Pour lui, la physique et la chimie doivent être considérées comme des parties d'une connaissance du vivant « *plus vaste et plus compréhensive* » (p. 122) portée par un véritable sens biologique qui doit rendre compte de « *l'instabilité et l'irrégularité des actes de la vie* » (p. 121), elle-même définie comme « *formation de formes* » (p. 14).

2.1.2. Le milieu comme entremêlement de liaisons hétérogènes

Comprendre le milieu comme condition de la vie, en suivant la pensée de Canguilhem, me porte à interroger la « formation de formes », autrement dit la morphogenèse, au prisme de la mésogenèse (la formation d'un milieu). Dans cette thèse, je m'intéresse tout particulièrement à une dimension de ces processus : celle de la multitude avec lequel le vivant est en prise, en « débat ». C'est l'apport de l'approche écologique que Canguilhem présente comme une étape dans le renversement du concept de milieu. J'approfondirai cette approche au regard de « *l'écologie de la vie* » défendue par Ingold (2018), afin de saisir le vivant et son milieu comme une totalité systémique, ouverte, traversée par l'hétérogène, loin de l'image d'une bulle fermée et dominée par le vivant.

2.1.2.1. La complexité écologique du milieu

Selon Canguilhem, le renversement de la théorie déterministe du milieu est initié, avant Uexküll, par la géographie possibiliste. Pour Feuerhan, l'école de géographie de Vidal de La Blache a défendu cette approche « *possibiliste* » des rapports entre les êtres et leur environnement, contrant ainsi l'idée d'un pur déterminisme naturel, dans le combat avec l'école durkheimienne qui leur opposait l'idée d'un « *milieu social* » (Feuerhahn, 2017, p. 28-29). Vidal de la Blache a participé à l'introduction du terme anglais *environment* afin de caractériser les phénomènes de l'*Okologie* naissante de Haeckel, cette science qui étudie « *les mutuelles relations de tous les organismes vivants en un seul et même lieu, leur adaptation au milieu qui les environne* » » (p. 31). Selon Haeckel, le terme « *écologie* » désigne « *la science des relations des organismes avec le monde environnant, auquel nous pouvons rattacher toutes les "conditions d'existence" au sens large. Ces dernières sont de nature organique ou inorganique et jouent toutes [...] un rôle prépondérant dans la conformation des organismes car elles les contraignent à s'adapter à elles* »²⁷ (cité par (Debourdeau, 2013, p. 53-54). C'est ainsi que Vidal de la Blache a promu « *une écologie humaine [...] privilégiant les relations de l'homme avec le reste du vivant, espèces végétales et animales* » (Feuerhahn, 2017, p. 29). Suivant cette même lignée, Lucien Febvre, historien, propose de ne plus parler d'influence de l'environnement : « *c'est un problème de rapports et non pas d'"influences"* » (p. 30).

²⁷ E. Haeckel, *Generelle Morphologie der Organismen*, 1966.

Pour Canguilhem, cet apport de la géographie est dû à la nature des phénomènes auxquels sont confrontés les géographes. Ces phénomènes sont des « *complexes d'éléments dont les actions se limitent réciproquement et où les effets des causes deviennent causes à leur tour, modifiant les causes qui leur ont donné naissance* » (Canguilhem, 1965, p. 181). Le modèle de connaissance de l'écologie ne repose donc pas sur une « *causalité à sens unique* » (p. 137) mais sur la pensée « *d'une structure globale avec relations et influences réciproques* » (p. 137) :

La végétation est répartie en ensembles naturels où des espèces se limitent réciproquement et où par conséquent, chacun contribue à créer pour les autres un équilibre. L'ensemble de ces espèces végétales finit par constituer son propre milieu. (p. 181)

L'approche écologique est donc une théorie systémique, relationnelle et dynamique du développement du vivant. En partant des relations que les vivants entretiennent les uns avec les autres, le milieu n'est pas tant une dimension de l'espace qu'un complexe de relations qui créent les conditions de la vie, de la formation des formes. Un complexe dans lequel les vivants s'affectent les uns les autres et qui génère des possibilités pour la vie.

2.1.2.2. Ingold et le processus relationnel continu de la vie

Pour Ingold, cette approche écologique, qu'il nomme « *conventionnelle* », est cependant insuffisante pour penser les rapports d'interdépendance qui sont le creuset des processus de morphogenèse. Selon lui, elle est restée attachée aux principes de la pensée analytique. Ce qu'il nomme la « *pensée de la modernité* » a instauré une ligne de partage entre les sciences naturelles et sociales, entre les humains et le monde, en niant la continuité des phénomènes vivants (Ingold, 2018). La pensée analytique ne peut alors décrire le vivant que par le biais de points, ou phénomènes discontinus, qu'elle relie par la suite. C'est de ce travail qui « *consiste à reconnecter les points qu'on a préalablement analysés* », ce travail de recomposition a posteriori de ce qu'elle a préalablement séparé (Citton & Walentowitz, 2012, p. 10), que la pensée analytique tire sa force et sa légitimité.

Pour Ingold, ces découpages font des êtres des « *systèmes clos* » (Ingold, 2018, p. 34) qui interagissent a posteriori avec leur environnement, qui est un espace extérieur qui les « *entoure* ». Comme le reprennent Citton et Walentowitz en commentant Ingold :

Nous concevons les êtres comme limités par des membranes séparant un intérieur d'un extérieur. C'est seulement dans un

second temps que nous envisageons (parfois) de reconnecter un être avec tel ou tel aspect particulier de son « environnement ». D'abord, je trace un cercle, puis je le dote de certaines connexions : telle est la logique de l'inversion pratiquée par les modernes, qui demeure intacte dans la plupart des discours environnementalistes. (p. 2)

Pour illustrer cette manière de penser un vivant et ce qui l'environne, Ingold propose ce schéma :

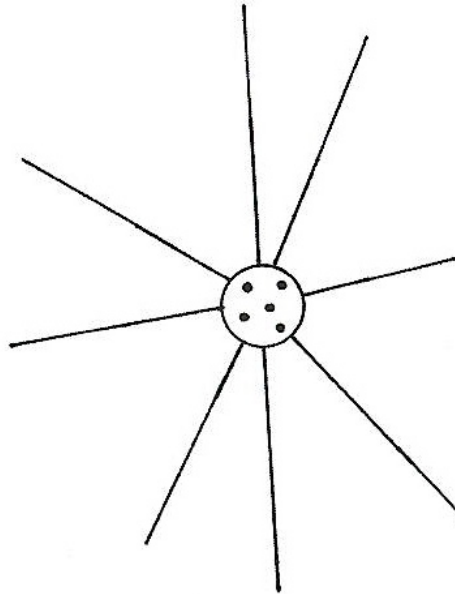


Figure 2 : Schéma de l'image analytique de l'organisme fermé sur lui-même connecté à ce qui l'environne (extrait de Ingold, 2017, p. 130)

Ce schéma illustre la coupure analytique qui rend possible de penser les objets de la physique, les organismes de la biologie ou les individus de la sociologie comme des formes fermées sur elles-mêmes, entourées par un environnement : « nous sommes dedans, il est notre extérieur ; nous sommes en lui comme le jaune est dans l'œuf, dans un rapport de contenu à contenant » (p. 2).

La critique portée par Ingold aux découpages de la pensée analytique résonne avec celle portée par Canguilhem. Canguilhem y répond par l'idée du vivant comme totalité orientée et par celle de l'intégration des fonctions organiques à l'ensemble. Ingold, lui, insiste sur la dimension relationnelle de la vie, qui est une autre manière de penser la dimension de la totalité.

Poussant plus loin que « *l'écologie conventionnelle* » la pensée relationnelle, Ingold pense cette totalité comme un ensemble systémique liant l'organisme et son environnement, au-delà des frontières habituellement acceptées pour définir chacune des entités. Pour caractériser ce système, Ingold s'appuie sur les travaux de Gregory Bateson, auquel il emprunte son titre « *Écologie de l'esprit* ». Bateson critique la séparation opérée par la « *science naturelle dominante* » (Ingold, 2018, p. 27) entre l'esprit et la nature. Il défend l'idée que l'esprit n'est pas confiné dans le corps individuel, opposé à un monde naturel qui est « *dehors* » mais qu'il est « *immanent à l'ensemble du système de relations qu'entretiennent les organismes et leurs environnements* » (p. 27). Pour Bateson, le monde mental n'est pas limité par la peau (p. 28).

Toutefois, si Ingold reprend la question de Bateson, c'est pour caractériser, non pas l'esprit, mais la vie (p. 27). Cette question devient : « *Comment définir cette chose que nous désignons par l'expression : « organisme + environnement » ?* » (p. 33). Pour Ingold, ce signe « + » est considéré par « *l'écologie conventionnelle comme une simple addition d'une chose à une autre, chacune d'entre elles ayant sa propre intégrité, relativement indépendante de leurs relations mutuelles* » (p. 35).

L'organisme est donc spécifié par son génotype, antérieurement à son entrée dans l'environnement ; l'environnement est pour sa part spécifié comme un ensemble de contraintes physiques avant même que des organismes ne viennent l'occuper. (p. 35)

Ingold propose, à l'inverse, de partir de « *l'ensemble constitué par l'organisme-dans-son-environnement* » en tant que « *totalité indivisible* » qui forme un « *système de développement* » (p. 35), dont l'écologie de la vie doit étudier les dynamiques, tout comme l'écologie de l'esprit ne s'intéressait pas au fonctionnement du cerveau mais à l'ensemble des processus d'informations qui forment un écosystème liant l'organisme et son environnement. Pour rendre compte de sa position, Ingold propose un deuxième schéma pour figurer cet ensemble systémique. C'est ce schéma qui me sert de fil conducteur dans mon histoire de milieu. J'y reviendrai à plusieurs occasions. Pour le moment, ce schéma me permet d'engager le pas suivant : la continuité relationnelle que défend Ingold l'amène à proposer un modèle ouvert de l'organisme. Celui-ci n'est plus relié à ce qui l'entoure mais lié à ce qui le traverse.

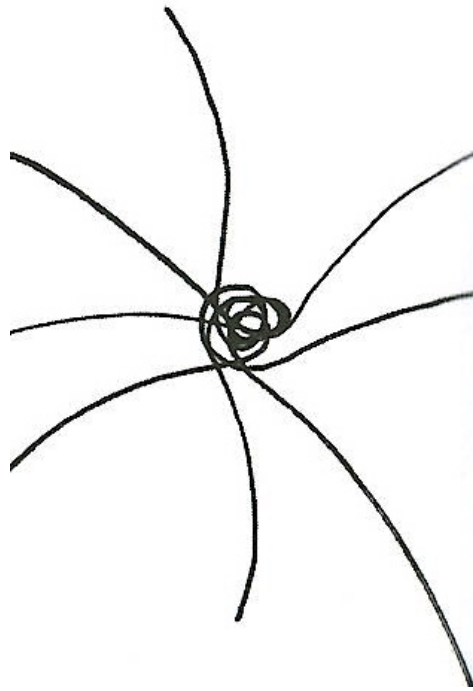


Figure 3 : Schéma de l'image relationnelle de l'organisme comme rassemblement de lignes, comme nœud ouvert, lié à tout ce qui le traverse (extrait de Ingold, 2017, p. 130)

2.1.2.3. Le milieu, un champ continu au sein duquel se forme le discontinu

Par sa théorie de l'ensemble « *organisme-dans-son-environnement* », Ingold s'inscrit dans un débat scientifique que Canguilhem présente comme étant celui des rapports du continu au discontinu. Pour penser la vie, dit Canguilhem, il faut répondre aux « *deux exigences intellectuelles de discontinuité et de continuité incessamment affrontées au cours de l'élucidation théorique qui se poursuit depuis que les hommes pensent* » (1965, p. 99). Il prend alors comme exemple les débats relatifs à la théorie cellulaire et à la genèse de l'organisme. Ce débat a donné lieu à deux images fondamentales qui expriment ces deux exigences.

La première image est celle de la cellule comme unité vivante absolument simple, dont l'assemblage ou l'agglomération produit les organismes complexes (p. 76) : « *la cellule est le seul composant de tous les êtres vivants, [...] toute cellule provient d'une cellule préexistante* » (p. 59). Image de la plus petite structure cloisonnée, telle une petite chambre, la cellule est l'image de l'individualité qui se définit par la négative : « *l'individu est un être à la limite du non-être, étant ce qui ne peut plus être fragmenté sans perdre ses caractères propres. C'est un minimum d'être* » (p. 89). Cette définition de l'individualité

est pour Canguilhem la manifestation de la pensée analytique qui opère par division. Celle-ci porte la science, dit-il en reprenant J. Perrin, à « *expliquer du visible compliqué par de l'invisible simple* » (p. 84).

La deuxième image est celle du plasmide comme fluide générateur au sein duquel émergent les cellules. Elle est portée par les opposants à la théorie cellulaire. Elle produit un renversement des rapports entre organisme et cellule. Canguilhem cite alors H. Bergson : « *très probablement, ce ne sont pas les cellules qui ont fait l'individu par voie d'association ; c'est plutôt l'individu qui a fait les cellules par voie de dissociation* » (p. 82). Cette vision répond à la nécessité de penser l'organisme comme une totalité, ce qui ne permet pas de penser les cellules comme des systèmes fermés (p. 93). Ce que soutient H. Peterson cité par Canguilhem : les cellules ne doivent pas être considérées comme des organismes indépendants élémentaires mais comme des parties d'un tout (p. 94). L'inversion qui est opérée ici porte sur les rapports de la cellule à l'organisme. Elle porte aussi sur les rapports de l'organisme à ce qui l'environne. C'est alors le milieu, comme fluide générateur, qui assure le pôle de la continuité primaire au sein duquel émerge des discontinuités, les organismes.

Récusant la définition de l'individualité comme étant « *un minimum d'être* », c'est-à-dire ce qui ne peut plus être découpé, Canguilhem rappelle que « *aucun être en soi n'est un minimum. L'individu suppose nécessairement en soi sa relation avec un être plus vaste, il appelle [...] un fond de continuité sur lequel sa discontinuité se détache. En ce sens, il n'y a aucune raison d'arrêter aux limites de la cellule le pouvoir de l'individualité* » (p. 89).

Pour Canguilhem, Gobineau est l'auteur qui permet le mieux de penser ce renversement des rapports entre continuité et discontinuité. Gobineau pense l'individualité comme un terme dans un rapport et non pas comme une borne, une limite (p. 90) : « *l'autre terme du rapport, il l'appelle le milieu* » (p. 90).

Il ne suffit pas qu'un être individuel soit pourvu de l'ensemble bien complet des éléments qui lui reviennent pour qu'il lui soit loisible de subsister. Sans un milieu spécial, il n'est pas, et s'il était, il ne pourrait pas durer une seconde. Il y a donc nécessité absolue à ce que tout ce qui vit vive dans un milieu qui lui convient. En conséquence, rien n'est plus important pour le maintien des êtres, c'est-à-dire pour la perpétuité de la vie, que les milieux... Et le fait est si incontestable que ce n'est qu'avec grand-peine, et en faisant

abstraction d'une foule de conditions de la vie, que l'on arrive à détacher, à isoler, à considérer à part la cellule, parente si proche de la monade, pour y pouvoir signaler la première forme vitale, bien rudimentaire assurément, et qui toutefois présentant encore la dualité, doit être signalée comme étant elle-même un milieu. (p. 91)

L'individu, en déduit Canguilhem, est une abstraction intellectuelle (p. 82) dont il n'est pas possible de savoir si elle est une réalité, une illusion ou un idéal (p. 99) puisque le problème que la notion soulève n'est pas « *proprement scientifique* » (p. 99) et que les réponses qui y sont apportées « *se greffent sur d'antiques images, [...] sur des mythes* » (p. 99). L'organisme et le milieu, respectivement images de la discontinuité et de la continuité, ne sont pas des objets (l'un limité et l'autre illimité) qui s'excluent. Ce sont les termes d'un « *rapport mobile* » (p. 90).

2.1.2.4. L'ensemble fluctuant des relations d'interpénétration réciproque

Lorsque je suis ce débat quant aux rapports entre individualité et milieu, il me semble que la pensée d'Ingold s'inscrit résolument dans le même paradigme que Canguilhem : penser la vie nécessite de comprendre la forme (image de la discontinuité) comme émergeant au sein de la continuité (le milieu chez Canguilhem, l'environnement chez Ingold). Le milieu est la condition de la vie parce qu'il est un « *champ générateur continu au sein duquel les formes* » prennent forme (Ingold, 2018, p. 27). La forme vivante qu'est l'organisme n'est alors pas « *une entité individuelle, mais l'incarnation d'un processus de vie* » (p. 148) dans un champ générateur à l'intérieur duquel les formes organiques sont engagées (p. 147).

Ce renversement entre continuité et discontinuité rend particulièrement compte de l'importance des échanges entre les formes vivantes et leur milieu. Il en découle une vision non substantielle des formes. Les formes sont ouvertes et prennent forme par les échanges avec ce qui les environne. Les êtres « *ne restent en vie qu'aussi longtemps que subsiste un échange continu de matériaux à travers des couches de peau en extension et en mutation constante* » (p. 13). Si « *aucune créature ne peut vivre à l'intérieur de ses limites cutanées* » (Dewey, 2010, p. 45), le corps lui-même doit être considéré au-delà de ses limites ectodermiques car il fonctionne avec ce qui l'environne comme une ensemble systémique. Du fait des échanges permanents entre un être et ce qui l'environne, les êtres vivants sont des « *systèmes ouverts* » (Cerclet, 2010, p. 178), des « *systèmes sans borne* » (Theureau, 2004). L'être vivant, n'est pas limité par sa peau : il est un « *organisme*

étendu » (Dutreuil & Pocheville, 2015, p. 32). C'est la position de Canguilhem au sujet de la théorie cellulaire : la cellule est une « *aire sans délimitation topographique stricte* » (Canguilhem, 1965, p. 91) et son ouverture est la condition pour que le corps puisse fonctionner comme un tout (p. 93). Les formes vivantes ne peuvent être considérées comme forcloses sur elles-mêmes. Elle ne sont donc pas définies par leurs limites mais par « *l'ensemble du système de relations qui fait de l'organisme ce qu'il est* » (Ingold, 2018, p. 27).

Cette position renverse ce nous entendons par « *environnement* », dit Ingold. Il n'est plus possible de le concevoir comme ce qui entoure (ce qui est « *là-dehors* » et non « *ici dedans* »), « *mais comme une zone d'interpénétration à l'intérieur de laquelle nos vies et celles des autres s'entremêlent en un ensemble homogène* » (Ingold, 2018, p. 13). L'ensemble « *organisme + environnement* » est « *l'ensemble fluctuant des relations d'interpénétration réciproque entre des vivants et leurs milieux d'existence, ensemble qui constitue une totalité à la fois indécomposable, inanalysable, et en cours permanent de transformation* » (Macherey, 2016, p. 13).

Si ce champ de relation est une condition pour la vie, ce n'est pas uniquement parce que le vivant s'y « *débat* », mais parce que, enchevêtré, le vivant s'y déploie. Si la vie est « *formation des formes* », alors celle-ci repose sur la formation d'un champ de relations. Autrement dit, la morphogenèse est une mésogenèse.

2.1.2.1. Un éventail ouvert de relations diverses

Si l'on considère le vivant pris dans un système de relations, son expérience primordiale est alors celle d'un monde traversé par le divers et l'hétérogène. Dans cet « *ensemble fluctuant des relations d'interpénétration réciproque* », chaque vivant est donc, non pas entouré, mais traversé par la multitude. Cette multitude ne se tient pas aux confins de la « *bulle de savon* » de chaque vivant, ainsi que le pensait Uexküll. C'est ce que souligne Macherey dans son commentaire du concept de milieu. Il reprend ainsi la critique de Goldstein à propos de l'image du chêne proposée par Uexküll, celle d'un « *immeuble à plusieurs étages dont les différents occupants seraient confinés dans des appartements séparés* » (Macherey, 2016, p. 10).

Ce ne serait possible que si chaque organisme individuel vivait solidement encastré dans un monde à part, son environnement, et si pour lui le reste du monde n'existait

pas. [...] En réalité, la situation est toute différente. Chaque organisme vit dans un monde qui est loin de ne contenir que des excitations adéquates à cet organisme, il ne vit point dans son seul « environnement », mais dans un monde où toutes les autres excitations possibles se font sentir et agissent sur lui. (p. 9)

Enchevêtrés, les vivants ne cessent de se rencontrer. Si chacun des vivants trace son chemin suivant sa propre tendance, c'est au milieu des autres (Canguilhem, 1965, p. 49). L'image de cet entrecroisement est donnée par Canguilhem qui convoque le personnage du mendiant de la pièce de théâtre de Jean Giraudoux, « Électre ». Ce personnage se demande quelle faute auraient commis les hérissons pour être condamnés à traverser les routes et s'y faire écraser (p. 49). Contre cet anthropocentrisme, Canguilhem pose que « *les routes* » n'ont de valeur, c'est-à-dire de sens biologique que pour les humains. Les hérissons, tout comme le font le lapin, le lion, la libellule, la paracémie ou le streptocoque, vivent dans leurs propres milieux qu'ils explorent « *à leur manière de hérisson* », « *en fonction de leurs impulsions alimentaires ou sexuelles* » (p. 49). On retrouve ici la cohérence entre organisme et milieu. Cependant, si les hérissons ne traversent jamais de « *route* » à proprement parler, leur propre terrain de chasse et d'amour, est traversé, coupé, lacéré par les routes humaines « *avec les conséquences fatales que l'on sait, précisément car celles-ci n'ont aucun sens biologique pour eux* » (p. 49). Apparaît ici, selon Macherey, « *la conflictualité immanente à la notion de milieu* » :

La réalité effective des mouvements vitaux accomplis à l'intérieur des différents espaces vitaux est affectée par les diverses formes que sont exposés à prendre leurs croisements, à l'intérieur d'un monde où, en permanence, ils interfèrent ou risquent d'interférer. (Macherey, 2016, p. 10)

Cependant, cet entrecroisement n'est pas uniquement conflictuel, voire mortel. Il est aussi un champ de communicabilité possible, comme le souligne Camille Chamois (2016a). Selon elle, la théorie d'Uexküll exclut toute communicabilité entre les différents *Umwelt*. Tout comme le fait Macherey, elle critique cette vision de l'*Umwelt* comme espace irréductible. Elle critique la notion de perception chez Uexküll qui lui semble trop vague et empêche, selon elle, de distinguer une pluralité de niveaux sémiotiques, c'est-à-dire de modalités perceptives. Le caractère subjectif doit alors être entendu non comme un caractère privatif ou incommensurable mais comme un caractère relatif. En effet, la pluralisation des *Umwelten* n'implique ni la clôture de l'*Umwelt* ni « *une autonomie par rapport aux autres Umwelten* » (p. 183). Reprenant des travaux

ethnographiques récents sur les relations entre humains et animaux, l'auteure décrit tout un éventail de possibilités de communicabilité entre les *Umwelten*, ce qu'elle nomme « *une prise en charge de la différence de points de vue* », voire de nécessité réciproque. Ceci lui permet d'éviter l'opposition rigide entre « *appartenir au même Umwelt* » et « *évoluer dans des Umwelten hétérogènes* », pour introduire « *des degrés de communautés plus nombreux et plus précis* » (p. 189). Cet apport de Chamois tempère le caractère conflictuel des milieux soulevé par Macherey, pour ouvrir un éventail de possibilités de relations entre les vivants.

Ce point me permet d'approfondir l'image du milieu comme système « *organisme + environnement* » proposé par Ingold. Parce qu'il est traversé par la multitude et l'hétérogène et que de multiples relations sont possibles, cet « *enchevêtrement de vies* » n'est pas homogène, il est constitué de qualités diverses. Ceci me semble être un apport significatif à la notion de champ relationnel portée par Ingold qui ne traite pas, dans son modèle, des différences d'entremêlement.

2.1.2.2. Disparité, hétérogénéité et multitude

Pour conclure cette première étape, j'ai noué la pensée de Canguilhem à celle d'Ingold. En partant d'une même définition de la vie comme processus de formation des formes, ils en défendent les phénomènes d'émergence, de continuité, de totalité, de cohérence et de variabilité dont ne peut rendre compte la pensée analytique. Ils insistent tous les deux sur ce point afin de différencier l'organisme des machines (Canguilhem, 1965; Ingold, 2018). Pour chacun d'entre eux, il s'agit de rendre compte des processus de formation des formes par un modèle épistémique non analytique, chacun insistant sur une dimension de ces processus (la totalité centrée pour Canguilhem, la continuité relationnelle pour Ingold).

Leurs deux projets philosophiques sont une réponse à la critique qu'ils forment chacun à l'encontre du postulat objectiviste, celui qui place l'humain hors du monde et le met en position de survol, sujet devant un monde d'objets : « *l'homme « se tient face à la nature comme devant un objet étranger, indéfinissable* » (Canguilhem, 1965, p. 111). Selon Ingold, cette division permet aux humains d'asseoir une supériorité ontologique sur le reste du vivant (Ingold, 2012). Canguilhem remet en question cette position de surplomb et d'« *ironie tempérée de pitié* » (Canguilhem, 1965, p. 13) de la science vis-à-vis du reste du vivant :

Quelle lumière sommes-nous assurés de contempler pour déclarer aveugles tous autres yeux que ceux de l'homme ?
Quelle signification sommes-nous donc certains d'avoir donné à la vie en nous pour déclarer stupides tous autres comportements que nos gestes ? (p. 13)

Qu'il s'agisse de la biologie ou de « *l'écologie de la vie* » (Ingold, 2018), ce que je garde de chacun d'eux est l'impératif épistémologique de replacer le vivant en continuité avec « ce qui l'environne ».

De ce premier entrelacs, je peux tirer les trois idées suivantes. Premièrement, le milieu n'est pas un espace défini par des limites, ni même par un rapport (dedans/dehors). C'est un champ relationnel bigarré, animé, au sein duquel le vivant est intrinsèquement lié à tout ce qui le traverse et le côtoie. Je passe ici d'une rationalité substantielle à une rationalité relationnelle (Guy, 2016), d'un espace géométrique à un espace « *mésologique* », c'est-à-dire défini par les relations entre les vivants et ce qui les traverse (Hubert, 2018).

Deuxièmement, ce champ de relations n'est pas homogène. C'est un champ, certes référé à un centre actif (le sujet vivant de Canguilhem), mais qui reste ouvert et dans lequel le vivant se trouve enchevêtré avec tout ce qui le traverse. Ce « tout » est hétérogène. Le vivant y rencontre, non seulement les autres vivants, mais une multiplicité de phénomènes et d'objets. Dans cette thèse, je prends en compte l'ensemble de ces phénomènes, dépassant l'habituelle distinction entre « *conditions organiques* » (les autres vivants) et « *inorganiques* » (la lumière, la chaleur) (Debourdeau, 2013). C'est-à-dire que je m'intéresse non seulement aux cueilleurs et aux négociants, mais aussi aux arbres, au climat et aux maisons, mais aussi aux règles de droit ou aux événements. C'est de cette diversité qu'est traversé le milieu des vivants. Mon propos n'est pas d'aplanir cette diversité par un même traitement (les cueilleurs ne vivent pas de la même manière avec leurs enfants qu'avec une législation). Il s'agit pour moi de prendre en compte toute cette diversité dans la vie des cueilleurs.

Troisièmement, cet enchevêtrement n'est pas inerte, ni uniforme. Il est animé d'une multiplicité de relations possibles (depuis la communication harmonieuse jusqu'à l'accident mortel). Le milieu ne se caractérise pas uniquement par un type d'action à sens unique entre un organisme délimité et un environnement. Il est un champ de relations en

tous sens dans lequel les êtres sont comme enchevêtrés et avec lequel ils se « débattent », pour reprendre l'expression de Goldstein.

Cependant, à partir de ces trois points, quelques questions apparaissent. Tout type d'enchevêtrement permet-il la morphogenèse ? En quoi l'hétérogène et le multiple sont des risques ou des ressources pour la vie ? Quelles doivent être les caractéristiques de ce champ relationnel pour que la vie soit possible ?

2.2. Le milieu comme champ d'expérience et de développement

Pour répondre à ces questions, je mets en dialogue dans cette partie la théorie de la normativité de Canguilhem avec celle de l'expérience de John Dewey. Ce dialogue m'amènera à poser deux dimensions à l'expérience que fait le vivant de ce qui le traverse : celle de l'accord et celle du désaccord, la première étant une condition de la vie. Ceci me permettra de proposer une distinction entre deux champs d'expérience du vivant, celui de l'environnement et celui du milieu. Nous verrons que cet accord, nécessitant une re-formation ou une trans-formation permanente du vivant, engage son développement au sein d'un monde marqué par la disparité et le mouvement.

2.2.1. La recherche d'un accord entre le vivant et son environnement

2.2.1.1. Le chaos initial et la norme régulatrice

À lire attentivement le vocabulaire mobilisé par Canguilhem (1965, 1966) pour décrire le monde dans lequel se trouve initialement plongé le vivant, on voit se former une image du chaos. Ce monde est désordonné, chaotique, marqué par les variations, les écarts, les fluctuations qui peuvent être brutales. Il est caractérisé par l'agitation, la confusion, traversé par des événements nouveaux, soudains, des « *ruptures inchoatives* » (Macherey, 2016, p. 25). C'est un monde de la différence, du disparate, un univers de la multiplicité où les choses sont désassemblées (Canguilhem, 1965). Ce chaos est dû à la multitude des vivants et des choses qui suivent leurs orientations propres, comme nous l'avons vu avec Macherey.

Ce qui rend cet environnement vivable, c'est, pour Canguilhem, la normativité du vivant. Le vivant est sujet, il choisit, sélectionne des stimuli et édicte des normes de comportement afin de pouvoir vivre au sein cette multitude disparate. Les normes expriment une nécessité car elles ont à voir avec les choix que doit faire sans cesse le vivant. La préférence et l'exclusion sont la marque de la capacité de choisir qui le caractérise. Cette exclusion crée, par effet d'opposition, une règle. La norme ne commence à être règle « *qu'en faisant règle et cette fonction de correction surgit de l'infraction même* » (Canguilhem, 1966, p. 229).

Une norme, en effet, n'est la possibilité d'une référence que lorsqu'elle a été instituée ou choisie comme expression d'une préférence et comme instrument d'une volonté de substitution d'un état de choses satisfaisant à un état de choses décevant. (p. 228)

La norme du vivant n'est donc pas une « *loi de la nature* », elle ne n'impose pas. La norme « *se propose comme un mode possible d'unification d'un divers, de résorption d'une différence, de règlement d'un différend* » (p. 226). La norme est une règle : elle sert « *à faire droit, à dresser, à redresser, à imposer une exigence à une existence, à un donné dont la variété, le disparate s'offrent au regard de l'exigence, comme un indéterminé hostile plus encore qu'étranger* » (p. 227).

La normativité crée en quelque sorte un « *environnement négatif* » dit Canguilhem, en s'appuyant sur la formule de Goldstein.

C'est de cet environnement en quelque sorte négatif dont [le vivant] doit venir à bout. En réalité, il se fait sans cesse un choix parmi les événements du monde selon qu'ils « *appartiennent* » à l'organisme ou qu'ils n'appartiennent pas à l'organisme. L'environnement d'un organisme n'est point quelque chose d'achevé, mais il se forme sans cesse à nouveau dans la mesure où l'organisme vit et agit. (Goldstein, 1951, p. 69-70)

Négatif ne veut pas dire contradictoire. C'est un univers qui n'est pas hostile par essence mais par occurrence, qui est pour le vivant son possible et son risque. Le vivant pour Canguilhem se situe donc « *absolument, soit positivement, soit négativement, dans l'existence* » (Canguilhem, 1966, p. 191). Les normes marquent l'expérience du vivant en deux pôles opposés :

Il ne s'agit pas d'un rapport de contradiction et d'extériorité, mais d'un rapport d'inversion et de polarité. La norme, en

dépréciant tout ce que la référence à elle interdit de tenir pour normal, crée d'elle-même la possibilité d'une inversion des termes. [...] C'est qu'une norme n'a aucun sens de norme toute seule toute simple. La possibilité de référence et de règle qu'elle offre contient, du fait qu'il ne s'agit que d'une possibilité, la latitude d'une autre possibilité qui ne peut être qu'inverse. (p. 227)

La norme crée donc un environnement négatif et son pôle opposé, un milieu « positif », c'est-à-dire vivable. Négatif ici signifie l'opposé du positif, comme les deux pôles électriques d'une pile qui se qualifient en s'opposant et qui, par là même, se nécessitent et se renvoient l'un à l'autre. C'est un environnement négatif en termes de valeurs, c'est-à-dire de ce que les choses valent pour la vie du vivant en question.

Reprenant l'image de « *l'organisme + environnement* » comme ensemble systémique marqué par le chaos et le disparate, au sein duquel les vivants sont enchevêtrés, la normativité nous permet de donner deux qualités à cet enchevêtrement. L'une où la vie est possible, l'autre où elle est rendue difficile, voire impossible. Dans le cas où la vie est rendue possible, il me semble que ce n'est pas du fait que l'hétérogénéité soit réduite à néant, mais qu'elle y soit « normée ». Pour comprendre ce qui permet de passer d'une qualité à l'autre, la théorie de l'expérience de John Dewey me fournit un modèle des relations dont le vivant a besoin pour que sa vie soit possible.

2.2.1.2. Le concept d'expérience chez Dewey : mouvement, trouble et harmonie

Dewey, dans son ouvrage, « *L'art comme expérience* » (2010), conceptualise la notion d'expérience. Son point de départ est le fait que « *l'existence se déroule dans un environnement ; pas seulement dans cet environnement mais aussi à cause de lui, par le biais de ses interactions avec lui* » (Dewey, 2010, p. 45). Autrement dit « *l'interaction de l'être vivant avec son environnement fait partie du processus même de la vie* » (p. 81). La position de Dewey, quant à ces interactions entre le vivant et son environnement, ne penche pas du côté d'un déterminisme mécanique. Ces échanges vitaux sont soumis à l'ambivalence de l'environnement aux dangers duquel l'être vivant est à chaque instant exposé et dans lequel il doit puiser des ressources pour satisfaire ses besoins (p. 45-46). Les êtres vivants sont constamment confrontés à des facteurs d'opposition et de conflit (p. 47), à des objets qui sont « *à la fois des adjuvants et des opposants* » (p. 51).

L'être vivant perd et rétablit de façon récurrente l'équilibre qui existe entre lui et son environnement. [...] Dans un

monde achevé, le sommeil et la veille ne pourraient être distingués. Dans un monde totalement perturbé, on ne pourrait même pas lutter contre nos conditions de vie. (p. 51)

La relation à l'environnement n'est donc ni uniquement une lutte ni une harmonie donnée d'avance mais une alternance entre des moments d'accord et de désaccord. L'être vivant passe par une alternance de moments où « *l'organisme n'est pas dans le ton par rapport au cours des choses qui l'entourent* » et d'autres « *où il se remet à l'unisson* » (p. 46). Le monde des vivants est fait « *d'une combinaison de mouvements et de points culminants, de ruptures et d'unions reformées* » (p. 51).

L'état d'unisson ne « *s'établit pas de façon mécanique et inerte mais avec pour origine et pour cause une tension* » (p. 47). En effet, l'être vivant est plongé dans le « *flux tourbillonnant du changement* » (p. 51), ce qui génère de manière récurrente une disharmonie entre les besoins du vivant et ses conditions d'existence. C'est ce que Dewey nomme « *un trouble* ». Le trouble va pousser le vivant à mener une « *enquête* » pour résoudre cette tension. Il est à noter que cette enquête n'est pas relative à toutes les situations d'action. En sont exclues les actions où le comportement est « *direct* » (Dewey, 2008, p. 218) telles que les impulsions vitales (p. 219) ou les actions routinières. Il s'agit uniquement des situations où « *quelque chose fait question : quand il y a des difficultés à écarter, un besoin, un manque ou une privation à combler, un conflit entre tendances à résoudre en changeant les conditions existantes* » (p. 218). Le trouble est relatif à des conditions existantes, à une situation en changement.

La résolution du trouble, de l'irrégularité est atteinte « *lorsqu'on conclut un accord avec notre environnement* » (Dewey, 2010, p. 51). À cet état d'unisson, l'être « *répond avec des sentiments harmonieux* ». Cet état harmonieux qualifie « *une expérience* », que Dewey distingue de « *l'expérience* » : « *nous vivons une expérience lorsque le matériau qui fait l'objet de l'expérience va jusqu'au bout de sa réalisation* » (p. 80). Une expérience, en ce sens, est un « *tout qui perdure* » (p. 82), elle a « *une unité en propre* » (p. 83), les différentes parties se succèdent « *en douceur, sans heurt ni espaces vides* » (p. 82). Elle est dite « *complète* » ou « *esthétique* » lorsqu'elle atteint une conclusion, lorsque « *les énergies qui l'animent ont accompli la tâche qui leur incombe* » (p. 89). Cette expérience esthétique n'est pas réservée aux œuvres d'art et aux artistes. Pour Dewey, il s'agit bien plutôt de l'expérience ordinaire du sentiment d'harmonie entre l'être et son environnement. Ce sentiment d'harmonie repose sur un accord, une cohérence établie par

« des relations entre les interactions harmonieuses que les énergies établissent entre elles » (p. 47) C'est la concordance, la continuité (Béguin, 2010), l'accord trouvé qui produit le sentiment esthétique. Et cet accord, cette continuité sont nécessaires à la vie.

La proposition de Dewey me semble donc éclairer ce pourquoi le disparate est un risque potentiel pour la vie. De manière primordiale, le monde dans lequel est plongé le vivant n'est pas a priori ajusté, accordé à ses besoins. Le vivant doit résoudre ce trouble par une enquête qui lui permettra de s'accorder à ce monde chaotique, mouvant. Le cœur et le résultat de cette enquête, c'est ce que Canguilhem nomme la normativité : le développement de manières de faire pour se réaccorder à la disparité et à l'hétérogénéité des phénomènes qui traversent le vivant dans un environnement instable qui se désaccorde sans cesse aux besoins du vivant.

2.2.1.3. Environnement et milieu : les pôles de l'expérience pragmatique

Je n'oublie pas que de parler ainsi d'environnement ou de milieu reste quelque peu périlleux car j'y garde l'image d'un tout homogène auquel le vivant s'accorde. Si je reviens à l'image du milieu comme champ ouvert et hétérogène, alors, il semble plus précis de dire que le vivant doit s'accorder à une multitude de phénomènes qu'il rencontre, des phénomènes hétérogènes, de qualités diverses et avec lesquels il va s'accorder de manière variée. Il n'y a pas une manière de s'accorder pourrait-on dire.

Je reviendrai dans la troisième partie sur la multitude des manières de s'accorder. Avant, je voudrais proposer une distinction pour saisir ces deux aspects de l'expérience du vivant : celui du chaos et celui de l'harmonie. On a vu que Canguilhem distinguait un environnement « négatif », c'est-à-dire un monde désaccordé, désordonné et chaotique dans lequel est plongé le vivant. L'environnement « positif » est le milieu. Il est relatif à ce monde réglé, ordonné, apaisé même, qui est le fruit des choix, des normes du vivant. Le passage de l'un à l'autre se fait par la recherche de l'accord, la résolution du trouble.

Il est important de dire que ces deux pôles ne correspondent pas à des espaces séparés dans lesquels on entrerait puis sortirait. Si l'on pense aux hérissons qui traversent les routes, ils ne sont jamais « hors de leur milieu » puisque celui-ci n'est pas un espace défini par des limites. Ils expérimentent par contre une « rupture inchoative », un événement disruptif avec lequel ils ne trouveront pas « d'accord ». Celui-ci, dans leur cas,

est mortel. Ce qui n'est pas le cas de tous les phénomènes avec lesquels le vivant ne s'accorde pas totalement.

Les deux pôles de l'environnement, positif et négatif, sont relatifs pour le vivant au « *champ de son expérience pragmatique* » (Canguilhem, 1965, p. 195). Ils sont relatifs à ce que le vivant expérimente alors qu'il est en prise de manière concrète, active et engagée avec une diversité de phénomènes. Je propose de nommer ces deux pôles : l'un l'environnement, et l'autre le milieu.

Cette distinction ne reprend pas la différence proposée par Uexküll entre *Umwelt* et *Umgebung*. Pour rappel, l'*Umwelt* est un prélèvement électif dans l'*Umgebung*. C'est un monde subjectif, centré, « *constitué par et pour l'organisme* » (Chamois, 2016b, p. 179). L'*Umgebung*, c'est l'environnement géographique producteur d'excitations dont le nombre est théoriquement illimité mais dont l'animal ne retient que quelques signaux significatifs pour lui. *Umwelt* et *Umgebung* forment un binôme qui désignent deux aspects de l'expérience perceptive du vivant : ce qui produit des excitations (*Umgebung*) et la part qui en est perçue (*Umwelt*).

Uexküll, dans la parabole du chêne, pense les rapports de ces deux termes comme les parties d'un tout. Les *Umwelten* sont des parties, des « *petits mondes* » subjectifs, personnels, à l'intérieur de l'*Umgebung*, d'un grand tout, du « *grand monde universel* ». La vision de Uexküll nourrit la division entre univers objectif et mondes subjectifs. Une division qui trace une ligne d'opposition tenace entre sciences naturelles et sciences sociales, les premières comme tenantes d'une vérité neutre et objective, les deuxièmes étant tenues de relater les récits issus de la pure subjectivité, c'est-à-dire relatifs et personnels. Cette tension tient au mythe qui lie objectivité, neutralité et sortie de l'observateur du champ de l'observation (Laplantine, 2005).

Cette vision est aussi la source des concepts de nature et de culture en anthropologie. Malgré la critique largement portée par la discipline sur l'inadéquation de cette division, au point d'en devenir un poncif, et qu'on trouve aussi bien chez Ingold, que Latour (Latour, 2010) ou Descola (Descola, 2013, 2015), celle-ci continue d'opérer dans l'épistémologie académique, notamment dans le débat concernant la diversité culturelle et la distinction entre la connaissance « *émique* » et « *étique* ».

En effet, comme le soutient Tim Ingold, l'invention de la « *raison universelle* » a fondé une certaine forme de relativisme culturel. Celui-ci a pour source l'image d'un monde comme « *réalité isolée et autonome, indifférent aux schémas culturels qui pourraient lui être appliqués* » et l'idée que « *tout schéma culturel* » « *organise ou s'adapte à la nature et au monde de la réalité* » produisant ainsi des « *visions du monde* » (Ingold, 2018, p. 370). C'est ce qu'Ingold nomme la logique de l'inversion, qui « *a permis d'établir la distinction, que l'anthropologie a longtemps tenue pour acquise, entre le monde unique de la nature et les multiples mondes de la culture* » (p. 372). Il récuse cette manière de penser une réalité et ses modélisations, pour défendre un monde que nous habitons :

Pour des hommes réels, habitant un monde réel, ce monde se révèle à travers l'engagement actif par lequel ils s'impliquent. Il s'agit d'un monde historique, qui ne cesse d'émerger dans le contexte de cet engagement, tout comme ces hommes émergent eux-mêmes dans le processus de l'habiter. (p. 370)

On retrouve cette même critique de la notion de réalité chez Canguilhem :

La qualification de réel ne peut en rigueur convenir qu'à l'univers absolu, qu'au milieu universel d'éléments et de mouvements avérés par la science, dont la reconnaissance comme tel s'accompagne de la disqualification au titre d'illusions ou d'erreurs vitales, de tous les milieux propres subjectivement centrés, y compris celui de l'homme. (Canguilhem, 1969/1992, p. 197)

M'inscrivant dans la lignée de ces deux auteurs, ma proposition de distinguer environnement et milieu ne s'appuie pas sur la distinction entre réalités émiques et réalité étique. Le milieu n'est pas un univers subjectif, résultat de l'interprétation d'un monde objectif. Les milieux ne sont pas les contenus d'un grand contenant (p. 197).

M'appuyant sur Canguilhem et Dewey, je propose de penser l'environnement et le milieu comme deux pôles de l'expérience pragmatique du vivant. L'environnement est ce vécu d'un monde dans lequel est plongé le vivant « *dès sa naissance (si ce n'est avant)* » (Ingold, 2018, p. 367), un univers produisant une infinité d'excitations, traversé par tous les autres vivants, un univers profus et chaotique où le vivant se trouve enchevêtré. L'environnement est relatif à l'expérience du trouble, du disparate et de la multitude en tant qu'ils lui sont désaccordés. Le milieu est cette expérience d'un accord trouvé entre des besoins et une situation chaotique et changeante, cette intégration harmonieuse du vivant à

ce qui le traverse. Environnement et milieu ne sont pas deux champs de relation distincts. Ce sont des qualités de ce champ, des qualités vécues, ressenties. Milieu et environnement sont des termes relatifs : relatifs l'un à l'autre et relatifs au vécu du vivant en fonction de sa situation.

Le milieu en tant que champ d'expérience esthétique est vital puisque cette expérience est la condition pour que persiste le vivant. Comme le dit Dewey : « *si le fossé entre l'organisme et son environnement est trop large, la créature meurt* » (Dewey, 2010, p. 46). Ce point m'amène un pas plus avant dans la question des rapports entre le vivant et ce qui le traverse : la formation d'un champ relationnel accordé, c'est-à-dire la mésogenèse nécessaire à la vie, nécessite une intégration du vivant à ce qui le traverse. Comme le soulignait Ingold, le « + » n'est pas un simple addition. Cette intégration du vivant à l'hétérogène engage un développement au sens d'Ingold, une maturation au sens de Dewey.

Compte-tenu que la distinction que je pose est développée dans le cadre de cette thèse, elle ne relève pas du champ lexical des trois auteurs que je mobilise. L'usage des deux termes (environnement et milieu) pour la suite de ce texte s'appuiera à cette distinction, sauf pour les citations extraites des textes des auteurs.

2.2.2. De la maturation à la mésogenèse

2.2.2.1. La maturation : une plus grande intégration de l'être au monde

Selon Dewey, du fait de son alternance avec des moments de déphasage (2010, p. 46), de décalage (p. 47), le sentiment d'harmonie lié à l'expérience esthétique n'est pas un retour pour le vivant à un état antérieur : « *il est enrichi par l'état de disparité et de résistance qu'il a traversé avec succès* » (p. 46). L'ordre, l'unisson, la cohérence sont des résultats actifs qui se développent en incluant « *une grande variété de changements et de transformations* » (p. 47). L'harmonie produit une plus grande intégration qui ne « *consiste pas à ajouter quelque chose à la somme de ce que nous savions déjà* » (p. 90). Elle implique au contraire « *un processus de reconstruction* » (p. 91) qui consiste à « *passer d'un ensemble de données disjointes, émietées, à un objet, [procédant ainsi à] une mise en forme [...] : une réorganisation, un tout unifié, une composition* » (Pueyo, 2020, p. 141). Cet affrontement « *produit une transformation des [facteurs d'opposition et de conflit] en aspects distincts d'une vie plus significative et plus puissante* » (Dewey, 2010, p. 47). Ce que

Dewey nomme « *le miracle de l'adaptation organique et vitale* » a lieu par le biais « *d'une expansion (et non d'une contraction et d'une adaptation passive)* » (p. 47).

Dans l'expérience esthétique, la distinction entre le soi et l'objet n'est pas reçue (p. 40) puisque l'expérience esthétique consiste exactement en une coopération de l'organisme et de son environnement qui les intègre intimement l'un l'autre (p. 47). C'est une forme de « *vitalité plus intense* » (p. 54) fondée sur « *une nouvelle relation avec notre environnement, une relation qui contient en puissance de nouvelles adaptations que nous devons effectuer* » (p. 52).

Au lieu de signifier l'enfermement dans nos propres sentiments et sensations, elle signifie un commerce actif et alerte avec le monde. À son plus haut degré, elle est synonyme d'interpénétration totale du soi avec le monde des objets et des événements. Au lieu de signifier l'abandon au caprice et au désordre, elle fournit l'unique manifestation d'une stabilité qui n'est pas stagnation mais mouvement rythmé et évolution. (p. 54-55)

Une expérience esthétique, au sens de Dewey, engendre une « *maturation* » (p. 89) qui doit s'entendre comme une reconstruction, une recomposition qui a pour but de rétablir l'accord entre l'être et l'environnement, c'est-à-dire leur plus grande intégration. La vie repose donc sur un processus de maturation qui transforme le vivant et qui est une condition de la perpétuation de son existence. L'expérience esthétique ou la formation d'un milieu met en mouvement le vivant. Cette maturation est un développement, au sens d'Ingold, qui repose sur une exploration des possibles, telle que définie par Canguilhem.

2.2.2.2. Le développement comme modulation du champ relationnel

La raison du développement du vivant peut être pensée selon deux modèles, que Béguin (2010) nomme développement vertical et développement horizontal. Le développement vertical est une vision du changement comme « *augmentation linéaire des possibilités* » (p. 69), comme « *la réalisation d'un potentiel* » (p. 140) pré-encodé dans le vivant :

Le développement est représenté comme un processus de libération d'un potentiel préexistant qui ne demandait qu'à s'exprimer, mais qui, en l'état initial, se trouve enveloppé et étouffé par un ensemble d'obstacles. (p. 140)

Au contraire, le développement horizontal est une « *métaphore spatiale du développement où celui-ci est appréhendé comme l'exploration d'un espace de possibles* »

(p. 140). La thèse d'un accord vital entre le vivant et son environnement qui engendre une maturation repose sur un modèle horizontal du développement. Cet accord engage en effet un développement sur le plan des relations entretenues par le vivant avec ce qui le traverse.

Comme le souligne Canguilhem, ce développement est caractéristique du vivant. L'évolution d'un être ne tient à la préformation d'une finalité dans un germe (Canguilhem, 1965, p. 153). Le vivant a plus de potentialités que de finalités (p. 152) et celles-ci prennent forme dans les interactions entre le vivant et son environnement (p. 184) : « *la vie est expérience, c'est-à-dire improvisation, utilisation des occurrences ; elle est tentative en tout sens* » (p. 152) et « *l'expérience c'est la fonction générale de tout vivant, c'est-à-dire son débat (Auseinandersetzung dit Goldstein) avec le milieu* » (p. 28).

Je propose donc de penser que, si la vie est mouvement, si la vie « *n'est pas une chose mais un processus* » (Ingold, 2018), c'est parce que rester en vie suppose pour le vivant un processus d'intégration à l'environnement qui nécessite une « *réorganisation* » (Béguin, 2010, p. 69) permanente. Le vivant, par la recherche de l'accord vital doit sans cesse, non seulement composer avec, mais se recomposer. C'est une des raisons pour lesquelles son unité est précaire.

Suivant l'hypothèse que la mésogenèse est la condition de la morphogenèse, il s'en suit que cette intégration harmonieuse du vivant à son environnement est un développement du champ relationnel qui lui donne forme et vie. Comme le propose Ingold, le développement du vivant doit donc être défini « *comme la modulation temporelle d'un champ relationnel total* » (Ingold, 2018, p. 153). Ce champ relationnel est la matrice du vivant et c'est par son engagement au sein de ce champ qu'il prend forme.

L'immersion du débutant, depuis la naissance (si ce n'est avant), dans un champ relationnel comprend les autres humains, les animaux, les plantes et toutes les caractéristiques du paysage - tous s'ajoutant à un environnement. Tout enfant humain normal vient au monde en étant déjà situé dans un tel champ, et à mesure qu'il grandit, développant ses propres structures de connaissance et formes de réaction, il devient également un agent autonome capable de s'engager dans de nouvelles relations.
(p. 367)

La formation d'un milieu, comme champ d'une expérience esthétique, est donc relative à l'engagement de nouvelles liaisons qui mettent en jeu le processus de formation du vivant. L'individualité des formes vivantes émerge de leur position dans le champ

continu, bigarré et mouvant de l'environnement. C'est ce que reprend Ingold au sujet des rapports entre homogénéité et continuité :

Pourquoi la continuité expérientielle devrait-elle nécessairement impliquer l'uniformité ? Et pourquoi, inversement, le fait de souligner la différence devrait-il impliquer la discontinuité ? Doit-on en conclure que les hommes ne peuvent habiter un seul monde qu'à condition qu'ils soient tous semblables, et qu'ils doivent, s'ils diffèrent, nécessairement habiter des mondes distincts ? (p. 373)

Pour lui, ce modèle est erroné car il fait de la différence le fruit d'une opposition. C'est un modèle de « *l'identité-par-contraste* » (p. 375) dans lequel « *les cultures se constituent par opposition les unes aux autres* », dit-il en reprenant J.A. Boon (p. 375). Ingold s'appuie sur E.R. Leach qui critique ce modèle : « *Je m'identifie moi-même à un collectif nous qui est dès lors opposé à un autre* » (p. 375). À ce modèle, Ingold oppose celui de l'identité relationnelle. Celle-ci est donnée « *par la position d'une personne dans un champ ou réseau continu* » (p. 377). La différence devient « *une fonction de l'engagement avec les autres dans un processus social continu* » et non une « *fonction discontinuée* » (p. 375).

Il soutient avec G. H. Mead que :

Le soi et ses identités spécifiques sont constitués par leurs positions respectives dans l'ensemble du processus social. Le fait d'être impliqués dans cet ensemble ne détruit pas les différences entre individus ; au contraire, c'est parce qu'ils participent à un seul monde social, et qu'ils sont engagés dans un champ continu de relations dynamiques, que les hommes se différencient les uns des autres. (p. 374).

À ce sujet, Ingold rappelle l'étymologie allemande du terme communauté (*Gemeinschaft*) qui désignait « *une qualité particulière des relations, marquée par la familiarité et la proximité des engagements mutuels* », constituant ainsi « *un réseau de relations interpersonnelles continu et illimité* » (p. 375-376). Ce modèle s'oppose à l'idée d'une communauté qui se définit d'abord par ses frontières. Le « nous » s'étend vers l'extérieur à partir du centre expérientiel où une personne vit dans le monde. Il n'est pas contenu dans le monde-de-vie d'un « je » qui se définirait par ses limites et par un mouvement d'exclusion (p. 376).

Cette idée est en continuité avec l'image d'un ensemble systémique ouvert présenté en première partie. Ce qu'elle amène ici, avec la notion de développement, ce sont deux autres idées. Premièrement, la singularité des formes vivantes est donnée par leur engagement, par leur débat avec le milieu, par leurs tentatives en tout sens, par leur enquête, par leurs manières singulières de s'accorder à l'hétérogène et au disparate. Deuxièmement, l'unité des formes vivantes n'est ni donnée, ni acquise, elle est provisoire, ce qui explique que la vie soit pensée comme mouvement.

2.2.2.3. Le développement dans un monde instable et fluctuant

La vie comme mouvement est, en effet, un des traits les plus caractéristiques des multiples images de la vie chez Canguilhem comme chez Ingold. Ce à quoi s'oppose la vie pour Canguilhem est « *l'inertie* ». On trouve chez Ingold l'insistance à définir la vie à partir des processus. Ils sont tous les deux proches de l'étymologie du vivant : est vivant ce qui est animé. L'étymologie de animé n'est pas « avoir une âme », mais « *ce qui est en mouvement* »²⁸. Mais comme le rappelle Canguilhem (1965), ce mouvement n'est pas celui des machines animées qui ne font que mimer le mouvement vital. Le mouvement vital est créatif. Ce mouvement naît de la nécessité pour le vivant de s'intégrer à son environnement, de s'accorder au divers, au disparate. Le développement du vivant engendre une transformation perpétuelle qui l'ouvre sur un devenir et qui repose sur une action de recomposition permanente. Je pourrais dire ici que la permanence des formes est fonction d'une incessante recomposition.

C'est en ce sens que l'on peut comprendre l'insistance d'Ingold à définir la vie à partir des processus : la vie est « *le processus à l'intérieur duquel les formes s'engendrent et se maintiennent* » (Ingold, 2018, p. 35). S'opposant à l'idée que la vie soit un « *effet de l'injection d'une forme préalable dans une substance matérielle* » (p. 34), il la pense au contraire comme « *un mouvement qui se construit progressivement dans des structures émergentes* » : « *la croissance n'est pas simplement révélatrice, c'est en elle que la forme est engendrée* » (p. 149).

Parce que la vie est mouvement, l'unité des formes vivantes n'est pas garantie par ses frontières. Elles sont ouvertes, formées par un champ de relations. Elles sont donc animées par la dynamique de tout ce qu'elles intègrent, de tout avec quoi elles doivent

²⁸ Définition du CNRTL : <https://www.cnrtl.fr/definition/animé> (Consulté le 15/03/2021).

s'accorder. Cet accord reste précaire non seulement parce que les formes vivantes sont des systèmes instables mais aussi parce qu'elles doivent s'accorder à l'instabilité d'une situation et de ce qui la compose. Cet accord est défait par le mouvement des phénomènes, par l'enchevêtrement du vivant avec tout ce qui vit selon d'autres normes que les siennes. Ce qui est en jeu dans cet accord est, pour le vivant, la condition de sa propre unité.

Ce que l'homme recherche parce qu'il l'a perdu, ou plus exactement parce qu'il pressent que d'autres êtres que lui le possèdent – un accord sans problème entre des exigences et des réalités, une expérience dont la jouissance continue qu'on en retirerait garantirait la solidité définitive de son unité. (Canguilhem, 1965, p. 13).

Ce que l'on entend bien dans cette formule, c'est l'inquiétude du vivant face à une unité qui n'est pas donnée une fois pour toutes. Celle-ci est sans cesse en cours de reformation car elle est traversée par le mouvement de la multitude et de l'hétérogène auquel le vivant doit s'accorder. L'unité du vivant est à l'image d'un tressage de flux et de phénomènes qu'il lui faut accorder, mettre en correspondance. C'est en tout cas, l'hypothèse que je vais développer dans la troisième partie.

2.3. Faire milieu, le tressage du vivant

Suivant ces dernières réflexions, je pourrai reprendre les choses ainsi : la vie des êtres vivants prend forme au sein d'un monde marqué par l'hétérogénéité, la multiplicité et par le mouvement. Leur existence ne peut se former et perdurer qu'à la condition de relations qui créent une harmonie, un accord entre leurs besoins et tout ce qui les traverse et qui vit selon d'autres normes que les leurs. Le milieu, en tant qu'expérience esthétique, est une condition d'existence pour garantir l'unité du vivant. Cette unité n'est pas une identité à soi, forclosée sur elle-même. Elle est garantie par une intégration permanente du vivant à ce qui le traverse puisque celui-ci est un système ouvert dont la vie ne peut perdurer qu'à la condition qu'il soit lié, accordé, intégré. La formation de la vie relève d'un processus qui consiste à se lier à la multitude hétérogène d'une manière qui garantisse la cohérence du vivant. Ce processus, je propose de le penser comme un geste, celui du tressage. Ce geste permet au vivant de « faire milieu ».

Dans cette troisième partie, j'ouvre donc la question du milieu, de la vie et de la mort à la question de l'action, et tout particulièrement à un certain type d'action humaine

qu'est le travail, à partir de ce geste de tressage. Pour arriver à ce point qui me permettra ensuite de commencer l'histoire des gestes du travail du tilleul, j'approfondis l'idée de tressage et de complexité des formes vivantes, à la fois comme modèle de la morphogénèse et comme modèle de l'action. Je m'appuie pour cela sur la théorie de la croissance et du « faire » proposée par Ingold. Nouée en un dernier mouvement avec la pensée de Dewey et de Canguilhem, cette théorie me permet de penser le faire comme un « faire avec ». Et le « faire avec » comme un « faire milieu ».

2.3.1. Le processus de formation : du mélange à la complexité

Je choisis l'image du tressage pour décrire le geste du faire milieu car elle me permet de répondre à plusieurs idées qui ont été discutées. Le tressage renvoie à un geste. Il renvoie à un verbe d'action et, en tant que nom, il désigne aussi le résultat de cette action. Le tressage est une activité de formation par l'entrecroisement. Le tressage ne connaît pas de centre, de substance première. Il est rassemblement de lignes d'une manière à ce qu'elles tiennent ensemble. Il tient par la répétition rythmique d'un geste. Enfin, le tressage répond à l'exigence de la complexité qui est apparue au fur et à mesure de notre parcours. Le vivant est enchevêtré à la multitude, il est formé par un champ de relations, il doit s'intégrer à cet ensemble disparate et s'y lier. Ce à quoi il se lie le met en mouvement. Il est animé par ce par quoi il est tressé. L'image du tressage me permet de penser le mouvement et l'instabilité des formes vivantes en tant qu'elles sont traversées et formées par la multitude. La forme de la tresse me permet de ne pas donner l'image de formes fixes, fermées, mais celle d'un rassemblement de lignes qui s'étirent en tout sens, tenues provisoirement ensemble par la répétition d'un geste, en devenir.

L'image du tressage que je choisis s'inscrit dans une histoire longue de la pensée du milieu. En effet, les auteurs qui se sont penchés sur cette question ont tous pensé la manière de décrire la relation entre un vivant et son milieu. Corrélation chez Comte, débat chez Goldstein, dialectique chez Canguilhem, mutuelles relations et réciprocité en écologie, interpénétration chez Ingold, intégration chez Dewey. Dans un courant de pensée qui a fait du milieu son concept de prédilection, la mésologie, cette relation est pensée comme un « *entrelieu* ». Bien que l'entrelieu semble se rapprocher du tressage, cette image porte une dualité à la base de la formation des formes, alors que je choisis le tressage pour penser la multiplicité et l'hétérogénéité qui traverse et donne forme aux formes. Je

reviendrai dans un premier temps sur la mésologie afin de la distinguer du processus de croissance au sens d'Ingold qui me sert comme image du tressage.

2.3.1.1. La mésologie et le milieu comme moitié-moitié

La mésologie désigne la « *science des milieux* ». Celle-ci ne consiste pas en une discipline. Instituée par Robin comme domaine de la biologie (Berque, 2013), la mésologie est aujourd'hui un courant philosophique qui s'inspire de la relecture par Augustin Berque des textes de Watsuji, un philosophe japonais. La mésologie se distingue par son effort pour penser la formation de l'être dans son rapport avec le milieu qui se réalise sous la forme d'un couplage. Soutenant à leur manière le couple continuité-discontinuité, les auteurs de la mésologie travaillent à penser l'émergence de l'individualité au sein du multiple et de l'hétérogène. Pour cela, l'humain est défini comme un « *être individuel et social* » (Stevens et al., 2008, p. 49). Il a une double dimension qui constitue « *la structure duelle de l'existence humaine* » :

L'homme ne constitue un individu qu'au sein de la société ;
de même la société ne peut se concevoir qu'à travers les
individus. (p. 50)

L'être humain est « *ningen* », c'est-à-dire qu'il est un individu et un lien, il est un « *entre-lien* ». L'être humain est « *un être entre les hommes, un être parmi. Il est celui qui ek-siste, dans la mesure où il est au-dehors de lui-même, dans la relation aux autres humains et aux milieux qui le constituent* » (p. 49). Ce rapport entre continuité et discontinuité est repris par Berque par le néologisme « *médiance* » (Berque, 2016). Ce terme a pour objectif de traduire l'idée suivante :

Dans l'humain se combinent dynamiquement (i.e. en un moment, comme deux forces en mécanique) deux moitiés, l'une individuelle, le *hito* 人, et l'autre commune, l'*aida* 間, entrelieu qui se tisse entre les personnes et avec les choses, constituant historiquement un certain milieu. De cette combinaison entre l'individu et son milieu émerge l'humain, *ningen* 人間. Ainsi, l'humain est nécessairement médial (*fūdoteki* 風土的). (Berque, 2013, p. 61)

Le rapport entre l'individu et le social est ici traduit en termes de « parties » qui se rencontrent pour former un tout. L'humain est « moitié-moitié ». Il est moitié cherchant sa moitié pour le compléter :

Le couplage entre le corps animal (individuel) et le corps social (commun), dont Leroi-Gourhan (1964) – sur des bases positivistes sans rapport avec la phénoménologie – a fait le moteur de l'émergence de notre espèce, n'est autre que la médiance. [...] Dany-Robert Dufour (2005) a montré qu'il en résulte structurellement, chez l'individu, le besoin de s'aliéner à un Autre qui le complète, notamment à ce que les monothéismes ont appelé Dieu ; couplage qui, derechef, n'est autre que la médiance. (p. 62)

On trouve ici, un amalgame (que l'on retrouvera chez Canguilhem) de deux questions qui sont pourtant distinctes : l'individualité et le multiple, l'animal et l'humain. L'individualité est étrangement encore associée au caractère « animal », et le multiple à l'humain. Mais surtout, les termes de l'individuel et du multiple sont initialement pensés comme des parties contraires qui doivent s'unir pour résoudre leur contradiction. C'est une pensée du « à la fois, à la fois » ou du « moitié-moitié » qui peine à résoudre la binarité que pourtant elle dénonce. Il me semble donc que l'image de l'entrelieu, pour autant qu'elle se rapproche du tressage, reste réglée sur une pensée du « moitié-moitié » et manque à éclairer, ce qui m'intéresse ici : l'hétérogénéité et la multitude qui traverse le vivant et avec lequel il doit composer pour rester en vie.

2.3.1.2. La croissance comme complexification

Pour penser cette relation de tressage, qui n'est pas assemblage de deux parties distinctes, la notion de croissance chez Ingold m'apporte les images nécessaires. Ingold développe une métaphore qu'il applique à toutes formes (vivantes ou non) car, dans son livre « Faire », dont est issue cette métaphore, son propos est de théoriser les processus de formation, non pas de rendre compte de la spécificité des formes vivantes. Il prend alors l'image du tumulus pour parler du processus de croissance :

Un tumulus n'a pas de fondation et il n'est jamais non plus achevé. On peut toujours y ajouter de nouveaux matériaux. La croissance d'un tumulus peut se poursuivre indéfiniment. Au fur et à mesure qu'il s'élève, il s'élargit en même temps à sa base. (Ingold, 2017, p. 168)

Le tumulus « *semble être fait sur la terre et fait de terre* » (p. 181), il « *devient terre* » (p. 169). « *Ouvert au monde* », le tumulus n'est pas un objet « *achevé, posé sur ses fondations et bien différencié de ce qu'il y a autour de lui* » (p. 172). Il n'est pas le résultat d'une construction et il est impossible de lui définir des limites précises. C'est un « *site de croissance et de régénération où la terre se mélange à l'air et à l'humidité de l'atmosphère dans la production continue de la vie* » (p. 172). Le tumulus est comme une

plante qui ne croît pas *sur* la terre, mais *dans* la terre dont elle tire sa subsistance, tout comme le reste du vivant.

Métabolisés et décomposés par le processus de la vie, les matériaux qu'on extrait de la terre y retournent tôt ou tard sous la forme de nouveaux nutriments. En ce sens, la terre ne cesse de croître. (p. 170)

Il semble que l'on retrouve ici une intuition de la mésologie, celle du mélange :

Si l'on se réfère à l'étymologie indo-européenne de ce mot « l'homme » est celui « qui est né de la terre », il ne peut donc se concevoir hors de sa terre, de la terre qui l'a fait croître. Autrement dit, l'être humain est un être concret : il est celui qui croît avec la terre, et non un indivis abstrait de son milieu. (Stevens et al., 2008, p. 49)

Cependant, la pensée de la croissance chez Ingold n'aboutit pas à une « pensée de la moitié-moitié » qui peut apparaître dans la médiance. Le tumulus est un site de croissance : il est ouvert, il croît par les échanges qu'il établit avec tout ce qui le traverse. Ce qui veut dire qu'il se mêle, qu'il est « fait de » tout ce qui le traverse, c'est-à-dire de choses multiples et hétérogènes. Le terme de croissance chez Ingold se réfère au développement horizontal tel que nous l'avons vu précédemment. Le vivant, image de la discontinuité, se forme par intégration du continu, qui on l'a vu, n'est pas homogénéité. Croître c'est se mêler, c'est être mêlé à. L'hétérogénéité se trouve à l'intérieur du vivant comme principe de croissance.

2.3.1.3. Les choses sont un rassemblement de lignes

Pour ce qui concerne la vie humaine, ce que l'on peut ajouter à l'image du tumulus, c'est non seulement son orientation propre telle que l'a définie Canguilhem, mais aussi la diversité de l'hétérogène par lequel il est traversé : air, eau, odeurs, nourriture, soleil, vent, chaleur, froid, musique, paroles, poésies, instruments, arbres, humains, lois, fêtes... la liste est infinie et infiniment bigarrée. Ce qui me semble important de reprendre ici est que sa forme ne se définit pas par son homogénéité mais par sa *complexité* qui est un certain arrangement de l'hétérogénéité.

Cette idée vient confondre un des présupposés de certaines théories du vivant comme le montre Canguilhem au sujet de la théorie cellulaire (1965). Nous avons vu plus haut que la théorie cellulaire remet en question les rapports du continu au discontinu. Si la cellule reste ouverte, c'est-à-dire inscrite dans la continuité, il faut en penser la complexité,

c'est-à-dire l'hétérogénéité qui la traverse et la forme. En effet, une idée sous-jacente de cette théorie est que la structure élémentaire du vivant est la simplicité qui vient expliquer, par agrégation, la formation de systèmes complexes. L'individualité ne peut s'expliquer que par son caractère simple pour pouvoir rester insécable. C'est d'ailleurs en ces termes que se pose le débat concernant la découverte des virus-protéines qui oblige à repenser les rapports de l'individualité et de la simplicité.

Mais pourquoi vouloir que les virus-protéines soient à la fois vivants et simples puisque leur découverte vient précisément battre en brèche la conception, sous nom de cellule, d'un élément à la fois simple et vivant ? Pourquoi vouloir qu'ils soient à la fois vivants et simples puisqu'on reconnaît que, s'il y a en eux une annonce de la vie, c'est par leur complexité ? (p. 90)

C'est contre cette même idée d'homogénéité qu'Ingold réfute le modèle de l'identité-par-contraste qui, en assimilant la différence à la frontière entre les groupes, crée une uniformité artificielle à l'intérieur des catégories :

La différence est traduite dans le discours de l'homogénéité, à tel point qu'elle en vient à être conçue comme une propriété des frontières, de la discontinuité et des contrastes, par opposition à l'uniformité qui est censée dominer à l'intérieur de ces mêmes frontières. (Ingold, 2018, p. 376)

Le vivant croît par complexification, c'est-à-dire par tressage – le tressage étant étymologiquement la racine du terme complexe²⁹.

Il convient d'attacher au mot *complexe* un sens d'hétérogénéité qualitative, se superposant à la multiplicité quantitative. Celle-ci intervient seule au contraire dans la signification du mot *composé*. Pour rentrer dans le vocabulaire philosophique courant, on peut dire que *le complexe est de l'ordre de la compréhension, le composé de l'ordre de l'extension*. (Lamouche, 1954, p. 352-353).

Il me semble que la mésologie tente de penser cette complexité mais en restant dans le vocabulaire du composé. À l'inverse l'image de la croissance comme mélange nous permet de penser la complexité du vivant comme un tressage. L'image du tressage appelle à la fois la continuité des fils qui sont chacun différents et leur entremêlement, fruit d'une action. Le tressage permet de penser la complexité, « c'est-à-dire sortir d'un système de

²⁹ Le terme « complexe » signifie « ce qui est tissé ensemble ». Il est formé des termes latin « cum » (ensemble, avec) et « plexus » participe du verbe « plecto » (tresser, entrelacer). Le terme « complexus » donne alors « comprendre, embrasser, étreindre ». Source : <https://www.dicolatin.com/Dico/LatinFrancais> (consulté le 04/09/2020).

pensée qui tend à disjoindre ce qui doit être associé pour penser le mouvement, le changement, les effets de réciprocité » (Cerclet, 2010, p. 172). Le vivant est à l'image de la forêt que déploie Ingold :

Percevoir une forêt de l'intérieur, c'est s'immerger au sein de ces enchevêtrements incessants de la vie. C'est voir chaque arbre non pas comme un individu isolé et circonscrit mais comme un bouquet de fibres bien serrées dans un tronc, se déployant au-dessus du sol jusqu'à la canopée et, en dessous, par ses racines. Ce n'est plus seulement voir la forêt comme une mosaïque d'entités individuelles mais comme un labyrinthe de lignes. (Ingold, 2017, p. 190)

Les êtres sont comme un « *bouquet de fibres* » (p. 190), ils sont comme des « *nœuds* » nous dit Ingold, reprenant ainsi l'image proposée en première partie pour distinguer les systèmes fermés de la pensée analytique et les systèmes ouverts de l'écologie de la vie. Les êtres vivants sont des « *nexus composés de fils noués dont les extrémités détendues se répandent dans toutes les directions en se mêlant à d'autres fils dans d'autres "nœuds"* » (Ingold, 2018, p. 10). Les nœuds sont « *des lieux où beaucoup de lignes de fuite se rassemblent en se resserrant* » « *constitués de toutes sortes d'exemples de ce que l'art textile peut produire : des tresses, toutes sortes de nœuds, des boucles, des croisements ou des entrelacs* » (Ingold, 2017, p. 279).

Après tout qu'est-ce qu'une chose ou une personne, sinon un tissage de lignes – les voies du développement et du mouvement – à partir des éléments qui la constituent ? À l'origine, le terme anglais *thing* (« chose ») signifiait à la fois un rassemblement de personnes et un lieu où l'on se réunissait pour délibérer et résoudre des affaires. Comme le dérivé du mot le suggère, toute chose est *un parlement de lignes*. (Ingold, 2011, p. 12)

Ingold en vient à défaire la distinction entre objet et personne, pour proposer de regarder ces deux entités comme des choses, c'est-à-dire comme des rassemblements de matières et de forces, des rassemblements de lignes. Les choses se développent horizontalement, elles croissent selon des processus de rassemblement, d'entrecroisement, de tressage.

La vie est donc mouvement et processus car les êtres vivent dans un environnement animé du mouvement de toutes les choses et qu'ils doivent se recomposer pour former des accords. La vie est mouvement car cet accord est tressage. Ce qui signifie que les formes

vivantes sont tressées de forces et de matières hétérogènes qu'elles ont intégrées, qui les traversent et qui sont chacune animées de leur propre vitalité.

La tentative (vouée à l'échec) d'exprimer des processus de croissance et de devenir dans le langage de la causalité ne leur convient en aucune manière. Comme nous l'avons vu, la générativité de l'action est celle de la vie animée elle-même, et réside dans la vitalité de ses matériaux. (Ingold, 2017, p. 205)

La croissance, comme complexification, engendre un devenir : les choses sont animées par la vitalité des forces qui les traversent.

Ce devenir est semblable à des lignes qu'Ingold qualifie d'« *abstraites* ». Il les distingue ainsi des lignes géométriques. Abstraites ne veut pas dire immatérielles. Ce sont au contraire des lignes qui expriment des champs de force, des « *axes générateurs* » (p. 286).

Même si le temps de la vie est linéaire, sa linéarité est d'un type bien spécifique. Elle n'appartient pas à la catégorie des lignes qui vont d'un point à un autre, reliées successivement d'instantants présents regroupés sur un axe diachronique à des lieux spatialement représentés sur un axe synchronique. Il s'agit plutôt d'une ligne qui grandit et se développe à partir d'extrémités qui croissent comme des racines ou plantes rampantes. (Ingold, 2011, p. 154-155)

Ce sont des lignes d'action et de force, des lignes de croissance qui se trouvent dans « *le mouvement de l'animal, dans la croissance d'un arbre, dans le mouvement de traîne du nuage dans le ciel, dans l'érosion de la montagne...* » (Ingold, 2017, p. 287). Ces lignes ne sont pas l'expression de la trajectoire d'une substance homogène. Ces lignes sont des tresses. Elles sont animées par le rassemblement des forces qui les constituent. Sans centre, ni cœur, les choses sont des tresses dont la vitalité produit ces lignes abstraites.

2.3.1.4. Le tressage du milieu

Je comprends les lignes d'Ingold comme étant celles de l'environnement chaotique et mouvant. Elles dessinent les dynamiques de ce champ relationnel qui est un enchevêtrement désordonné. Les lignes de cet enchevêtrement qui constitue l'environnement sont tracées par ceux qui habitent le monde, par ce qu'ils font en vivant dans le monde. « *Généralement sinueuses et irrégulières, leur entrecroisement forme un*

tissu uni aux liens serrés » (Ingold, 2011, p. 108), une « *architexture* » dit-il en reprenant H. Lefebvre (p.108).

Le milieu, en tant qu'expérience esthétique, résulte de ce maillage tissé par les vivants pour s'accorder en rassemblant les lignes hétérogènes qui les traversent en une tresse. Le milieu est un tissu qui manifeste le travail d'autoformation du vivant. Il est un maillage. Je me rapproche évidemment ici d'une image archaïque de la vie comme fil. Le milieu est tissé par « *tous les fils en partie insoupçonnés dont est tissée la trame qui nous enlance* » (Feuerhahn, 2017, p. 31) Ce tissu, je ne le comprends pas comme une étendue spatiale ou comme un objet aux propriétés fixées dans le temps. Il est un champ de liaisons mouvant.

Le maillage se distingue, pour Ingold, du réseau, marquant ici sa distinction avec la théorie de l'acteur-réseau de Latour (Latour, 2007) Ingold définit le réseau comme « *des lignes reliées par des points* » (Ingold, 2011, p. 108).

Les lignes du réseau forment des connexions : chacune se connecte à un ensemble de points donnés, traçant à l'avance les possibilités d'un mouvement d'un point à l'autre. Ces lignes ne survivent pas donc dans la durée : le réseau est une pure construction spatiale. (Ingold, 2017, p. 278)

Les lignes du réseau correspondent aux lignes d'occupation du monde (Ingold, 2011, p. 110) : celles qui ont été tracées sur des cartes vierges par les puissances impériales pour faciliter « *le passage d'hommes et de matériel vers des sites de peuplement et d'exploitation et [assurer] l'acheminement en retour des richesses qui y ont été extraites* » (p. 110). Droites et régulières, les lignes se croisent en des « *points nodaux qui symbolisent une forme d'autorité* » et « *divisent également, découpant la surface occupée en plusieurs blocs de territoire* » (p. 110). Ce sont des « *lignes géométriques* » qui, « *privées de tout ce qui leur restait de tactile* », se trouvent « *à la base de la loi, de la raison et de la pensée analytique* » (Ingold, 2017, p. 283). A contrario, les lignes du maillage sont celles de la vie :

Les lignes du maillage [...] procèdent du mouvement ou d'un processus de croissance. Ce sont des « *lignes de fuite* » temporelles. Tout être animé, tandis qu'il se fraie un chemin à travers et au milieu de ceux de tous les autres, doit improviser son propre cheminement et, par là même, ouvrir une autre ligne. (p. 278)

Chaque vivant « *de l'intérieur, participe d'un monde en train de se faire et [...], en traçant un chemin de vie, contribue à son tissage et à son maillage* » (Ingold, 2011, p. 108). « *Le monde habité est un maillage réticulaire de ces pistes qui, tant que la vie suit son cours, continue à se tisser* » (p. 110). C'est « *un enchevêtrement de trajectoires en extension permanente qui compose la texture du monde* » (Ingold, 2018, p. 259).

En se tordant, se nouant, se contorsionnant, se liant et se ramifiant par les racines, les troncs et les branches, chaque arbre témoigne d'un processus de croissance s'effectuant en liaison avec celui de ses voisins, marqué également par les pluies, le vent, la lumière et le changement des saisons. (Ingold, 2017, p. 190)

Le vivant est pris dans cet enchevêtrement continu, il croît à l'intérieur de cet enchevêtrement, tressant son existence. Faire milieu, pour le vivant, consiste à se tresser, à développer sa ligne en se tressant à celles des autres. Considéré comme une expérience de l'accord et de l'harmonie, le milieu peut être caractérisé plus encore comme expérience du tressage, et l'environnement comme celle du défilage. Le milieu serait plus proche d'une qualité, qu'un espace défini par une dualité de fonction. Cette qualité émerge de l'activité de tressage du vivant qui tente ainsi de garantir « *la solidité définitive de son unité* » (Canguilhem, 1965, p. 13). Ce tressage qui est un recentrement, n'opère pas par simple agrégation ou concentration. Ce tressage opère par une mise en cohérence, une mise en correspondance qui engage le vivant dans une écoute et une réceptivité des choses du monde.

2.3.2. Le travail et le faire milieu

Arrivée à ce point, je reviens à ma question première, celle qui a guidé le travail de thèse : en quoi le travail fait avec le tilleul a à voir avec la vie et la mort ? La lecture de Canguilhem, Dewey et Ingold m'a amené à parler du vivant en général. Pour Canguilhem et Ingold, cette réflexion sur le vivant se fait sur des bases biologiques qu'ils mettent en dialogue pour penser la vie humaine et certaines de ses spécificités. Cette transversalité s'explique par le projet qu'ils ont chacun : rendre compte de la vie humaine en tant qu'elle fait partie du régime du vivant, assurant ainsi une continuité entre des connaissances issues des sciences naturelles et des sciences sociales.

Pour ma part, je me suis nourrie de leurs travaux, sans pour autant rentrer dans une discussion entre biologie et anthropologie. J'ai produit une image, celle du tressage pour

rendre compte du processus de formation des choses en tant qu'elles sont ouvertes, instables, en devenir. Je l'ai fait en dialogue avec ce que Canguilhem, Ingold et Dewey apportent à la question des rapports entre le vivant et ce qui l'environne. Si les deux premières parties ont convoqué des images propres à la biologie, telle que les réflexions sur la cellule ou la normativité des hérissons, le propos est maintenant de voir ce que l'image du tressage m'apporte pour penser les rapports du travail avec la vie. Je m'appuie ici sur la théorie du « faire » développée par Ingold qu'il rapporte aux processus de croissance tels qu'ils ont été présentés ci-dessus, pour penser un « faire milieu » que je pense comme un « faire avec ».

2.3.2.1. Faire : mettre en correspondance l'hétérogène et le multiple

Pour commencer, il est important de dire que je considère, ici, le travail comme l'une des catégories de l'action humaine, comme un « faire » parmi d'autres. C'est pourquoi je mobilise Ingold car sa théorie du faire est une modélisation de l'action humaine. Cette théorie m'intéresse car c'est une théorie qui repose sur des images de tressage.

Ingold dans son livre « Faire. Anthropologie, archéologie art et architecture » (2017) a pour ambition de décrire la morphogénèse, c'est-à-dire les processus de formation des formes via une théorie de la matière et de l'action humaine. Son ouvrage a pour but de comprendre « l'essence du faire ». Il s'inspire pour cela de l'analyse de pratiques artisanales : tissage de paniers, tressage de corde, montage d'horloge...

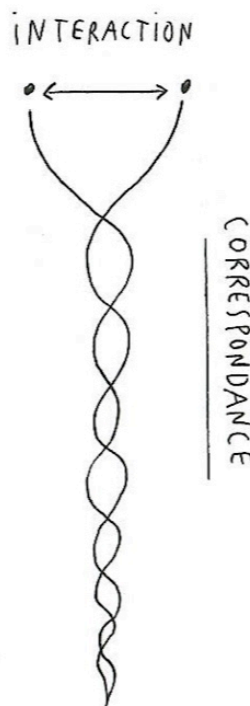
Son point de départ est la critique portée par Simondon au modèle hylémorphique qu'il reprend pour la commenter. Le modèle hylémorphique postule que les matières sont identiques à des objets inanimés, attendant de recevoir l'action humaine qui va les transformer en artefacts, en objets achevés. Cette action est guidée par un projet, une vision mentale, une projection abstraite qui existe a priori et qu'il s'agit pour les humains d'imposer sur la matière. Simondon a exposé cette théorie et sa réfutation dans son livre « L'individuation à la lumière des notions de forme et d'information ». Avec l'exemple de la brique de terre, il défend que la brique ne résulte pas de l'imposition d'une forme (le moule) sur une matière (l'argile), mais d'un processus qui met en lien deux chaînes de formation :

Il faudrait pouvoir entrer dans le moule avec l'argile, se faire
à la fois moule et argile, vivre et ressentir leur *opération*

commune pour pouvoir penser la prise de forme en elle-même. (Simondon cité par Quéré, 2015, p. 5)

Dans cette idée, la forme n'est pas le résultat de la « *contra-position égale de forces opposées* » (Ingold, 2017 p. 67). La forme est « *en émergence* » en tant « *qu'équilibre des forces plus ou moins transitoires* » (Ingold, 2017, p. 67). Sa morphogénèse est engendrée au sein d'un champ de forces actives. Ce champ de force ne résulte pas de l'interaction des matières mais de leur « *mise en correspondance* ».

La correspondance est un terme-clé qui permet, selon Ingold, de dépasser les apories du modèle de l'interaction. Dans l'interaction, le préfixe « *inter* » signifie « *que les parties interagissantes sont très proches l'une de l'autre, comme si elles pouvaient être reliées par quelque forme de passerelle. Une telle opération nous conduit hors du temps, coupant les voies du mouvement et du devenir* » (p. 225). Ingold reprend ici une critique que j'ai exposé en amont, à savoir celle de la pensée analytique qui fait des êtres des formes fermées définies par leurs limites. Ingold veut penser un monde de matières en devenir et non un monde d'objets achevés.



7.10 Interaction et correspondance.

Figure 4 : Schéma de l'interaction et de la correspondance (extrait de Ingold, 2017, p. 223)

Ingold reproche donc au modèle de l'interaction, non pas la réciprocité des actions qui affectent le vivant, mais le fait suivant : dans l'interaction les entités qui interagissent sont des entités closes. Le modèle de l'interaction empêche de penser leur fluidité et leur enchevêtrement, leur tressage. La mise en correspondance, au contraire, consiste à *faire avec* la matière, c'est-à-dire à s'y lier :

Correspondre, c'est fusionner les mouvements de sa propre conscience sensible avec les flux et les courants de la vie animée. Une telle fusion, où la sensibilité et les matériaux s'imbriquent les uns dans les autres en un double cordage jusqu'à devenir indifférenciables... c'est précisément l'essence du faire. (p. 227)

« Faire » place celui qui fait dans « *un monde de matières actives* » avec lesquelles il doit travailler, c'est-à-dire « *unir ses forces* » aux leurs, s'insérant dans les processus de formation en cours. Faire consiste à « *suivre* » les matériaux en « *cherchant à anticiper ce qui pourrait émerger* » (p. 60). Pour cela, le praticien unit, aux flux des matières, le flux de sa propre conscience sensible. Je pourrai dire qu'il se tresse aux matières pour les assembler.

La mise en correspondance est une image du tressage où les choses prennent forme dans leur rencontre, par leur liaison, respectant ainsi la description de Simondon. Faire n'est donc pas l'acte d'« *imposer une forme préconçue à une substance matérielle brute* », mais consiste en un « *processus de mise en correspondance* » (p. 80). La mise en correspondance repose sur la mise en cohérence de matières animées qui vont, en s'assemblant, faire émerger une forme. Ingold distingue la mise en correspondance de l'assemblage et de l'articulation. L'articulation est définie comme la « *concaténation d'éléments rigides fixés aux jointures* » (p. 232). On retrouve ici encore sa critique de la pensée des entités fermées sur elles-mêmes et identiques dans le temps. L'articulation est une image de la même lignée que celle de l'interaction ou que celle du réseau. La mise en correspondance, quant à elle, est relative à un processus où les choses se transforment en se liant.

Faire consiste donc à *lier* des choses et non pas à mettre en relation des objets. Cette distinction entre lien et relation n'est pas donnée par Ingold. Je propose de penser que la relation est ce qui existe entre deux entités en tant que rapport objectivé. La relation est le lien décrit par un observateur extérieur, objectivé a posteriori. C'est un objet réflexif. Le lien, a contrario, est ce qui tresse, assemble des éléments. Il génère une forme, comme

on peut parler en cuisine de lier une sauce. Le beurre et la farine ne sont pas articulés, ils s'affectent l'un l'autre certes, mais ils deviennent autre chose. On peut objectiver la relation du beurre et de la farine, comment ils ont interagi. Mais quelque chose s'est passé : c'est la liaison. Faire consiste donc, non pas à mettre en relation, mais à lier ensemble, à tresser des éléments hétérogènes pour les rendre, à plus ou moins long terme, solidaires. Faire consiste à rassembler en mettant en correspondance des éléments isolés, c'est donner forme à des choses qui sont étymologiquement « *des rassemblements de matériaux en mouvement* » (p. 187) dit Ingold en citant Heidegger.

Ce que je relève ici c'est que la formation des choses ne connaît pas d'achèvement. Faire est un « *processus de croissance* » (p. 80) qui se déroule au sein d'un « *environnement capricieux et inconstant* » (p. 113) un champ relationnel chaotique et désordonné auquel les choses sont liées. Faire ne se limite au geste créateur : c'est un processus à long terme car il repose sur « *des efforts et une vigilance pour réussir à tenir les choses ensemble* » (p. 200), pour qu'elles restent solidaires et que soit assurée la cohésion de matériaux « *qui ne sont pas nécessairement disposés à prendre la forme qu'on voulait leur donner, ni même à la conserver* » (p. 113).

Comme le dit Ingold au sujet de l'architecture, une maison n'est pas achevée au moment de la livraison des plans de l'architecte, ni même au moment de la fin des travaux d'aménagement. Une maison n'est jamais achevée, elle ne peut que perdurer à la mesure des efforts des habitants pour maintenir son unité.

Le vrai travail de construction commence lorsque les résidents entament une lutte incessante contre les dégâts infligés par les insectes et les rongeurs, contre le pourrissement et les infestations de champignons ainsi que les effets corrosifs des intempéries... (p. 113)

La prise de forme, au sein d'un monde qui ne cesse « *de se modifier tous azimuts, de se développer, de dépérir et de renaître, sans avoir d'égards pour les efforts tenaces des êtres humains visant à la contrôler ou à la fixer en lui imposant certaines formes* » (p. 112) est nécessairement précaire. L'unité d'une chose est soumise à la fluidité des faits, à la vitalité des lignes qui la tresse. Ce sont des « *substances-en-devenir* » dit Ingold, reprenant les idées de Deleuze et Guattari (p. 207). Une chose émerge et perdure par les mouvements répétés de tressage pour la faire tenir ensemble. Les structures ne préexistent pas aux formes, elles émergent de la répétition rythmique du faire qui tente de maintenir les formes

en tentant de « *faire échec à leur instabilité chronique, [...] de lutter contre leur désintégration ou leur métamorphose* » (Ingold, 2017, p. 200). La forme relève d'un processus de croissance mouvementé, inachevé et son unité est relative à un équilibre des forces précaire qui est en permanence sujet à se défaire.

2.3.2.2. Faire avec : le modèle de la respiration pour penser l'action

En prenant le parti de penser le faire comme une rencontre, comme une mise en correspondance, ceci me permet de repenser le modèle de l'action sur le modèle de la respiration. L'inspiration et l'expiration sont deux aspects de la respiration qui ne peuvent exister l'un sans l'autre. Il est impossible de dire que c'est seulement l'une ou l'autre qui définit ce que veut dire respirer. Faire fonctionne comme la respiration. Faire se traduit par deux mouvements complémentaires : celui de l'extériorisation et celui de la réceptivité.

On retrouve cette image chez Dewey au sujet de l'expérience esthétique : le sentiment d'harmonie qui procède de « *la liaison intrinsèque du soi et du monde* » se réalise « *via la réciprocité du pâtir et de l'agir* » (Dewey, 2010, p. 404). « *L'expérience, comme la respiration, est une série d'inspirations et d'expirations* » (p. 113) qui sont intimement liées les unes aux autres comme les phases de vol et de pauses d'un oiseau, dit-il en référence à William James.

Chaque lieu de repos au sein de l'expérience correspond à une phase où sont éprouvées, absorbées et assimilées les conséquences de l'action antérieure. [...] Les phases d'assimilation sont les éléments correspondants dans le rythme et elles confèrent une unité au tout ; elles préviennent l'œuvre de l'absence de lignes directrices causée par une simple succession d'excitations. (p. 113)

Les phases d'intériorisation sont des phases d'assimilation qui « *confèrent une unité au tout* » (p. 114). L'expérience ne naît pas seulement du fait d'éprouver ou d'agir. Elle naît de la relation entre ces deux phases. C'est, pour Ingold, le même processus qui donne forme aux choses :

Tel un électron pris dans un champ de force et d'énergie, un corps se meut et est mû, non pas parce qu'il est poussé par une sorte d'agentivité interne, enveloppée sur elle-même, mais parce qu'il se réunit aussi vite qu'il se disperse, passant sans cesse d'un état à l'autre, expirant et inspirant alternativement. (Ingold, 2017, p. 202)

La formation des formes repose sur cette alternance de phases.

De la même manière, un corps vivant ne se maintient qu'en prélevant en permanence des matériaux de son environnement, en les transformant et en les utilisant à travers les processus de respiration et de métabolisation. (p. 220)

La phase d'inspiration, de réceptivité est une phase active, il se passe quelque chose, il se fait quelque chose. « *La réceptivité n'est pas la passivité* » nous dit Dewey, puisqu'elle ne consiste pas à « *intégrer le produit qui se trouve sous ses yeux sous forme définitive* » (Dewey, 2010, p. 107). La perception est réception, c'est « *un acte de libération d'énergie, qui rend apte à recevoir et non de rétention d'énergie, pour pouvoir assimiler* » (p. 109). Il s'agit d'une « *activité comparable à celle du créateur* » (p. 107) qui nécessite que nous rassemblions notre énergie pour « *la mettre au service de notre faculté de réaction, pour être en mesure d'assimiler* » (p. 109). Cette idée est aussi défendue par Ingold : « *voir, entendre et toucher ne sont pas des réactions passives du corps à des stimuli extérieurs, mais des processus d'attention actives et intentionnelle au monde, d'ajustement permanent des organes récepteurs* » (Ingold, 2018, p. 365-366). La réceptivité est une activité en soi qui nécessite un engagement *avec* et une réorganisation de celui qui reçoit.

Percevoir c'est accorder ses mouvements en contrepoint aux modulations du jour et de la nuit, de la lumière et du soleil, du vent et du climat. [...] Ce n'est pas rechercher les choses que l'on pourrait y trouver, ni discerner des formes solidifiées, mais se joindre à elles dans les flux et les mouvements matériels qui contribuent à leur – et à notre – formation. (Ingold, 2018, p. 267-268)

La formation des formes relève donc d'un processus actif dont l'une des phases est faite de réceptivité, d'intériorisation et d'intégration. Pour revenir à l'image de la tresse, tresser est un geste composé de deux phases conjointes qui alternent, celle de la réceptivité et celle de l'extériorisation. Ceci m'amène à apporter une première pierre à la question du travail. Celui-ci est souvent défini par ce qu'il produit. Mais ceci réduit l'activité de travail à une seule des phases de l'action, celle de l'extériorisation. Il me semble cependant que cette emphase sur l'extériorité oblitère une partie de ce qui est nécessaire pour agir, pour faire quelque chose, celle de la réceptivité qui permet de « faire avec ».

2.3.2.3. Faire avec ou l'art de faire milieu

La mise en correspondance ou le tressage du faire repose donc sur un « faire avec » qui se déploie en trois dimensions. Faire c'est « faire avec » car, en premier lieu, nous

sommes engagés dans des situations singulières avec lesquelles nous devons composer, telles qu'elles se présentent. Ce n'est pas « se contenter » ou « accepter », c'est faire face, s'occuper, traiter avec la situation telle qu'elle est. Deuxièmement, en faisant, nous nous engageons *avec* les choses (vivantes ou inertes), les flux et les matériaux :

Loin de se tenir à distance d'un monde passif en attente de recevoir les projets qui lui seraient imposés, le mieux qu'il puisse faire est de s'insérer dans les processus déjà en cours, lesquels engendrent les formes du monde vivant qui nous environne (les plantes et les animaux les vagues de l'eau, la neige et le sable, les rochers et les nuages), en ajoutant sa propre force aux forces et aux énergies déjà en jeu. (Ingold, 2017, p. 60)

Troisièmement, en faisant, nous sommes sensibles et réceptifs à la dynamique propre de ce avec quoi l'on travaille, nous entrons en dialogue. Faire *avec*, c'est un principe de réalité qui nécessite de se mettre activement à l'écoute de ce avec quoi on travaille. Ce « faire avec » me permet d'approfondir ce que désigne la norme chez Canguilhem en tant qu'elle est le principe du vivant pour « faire milieu », ce en quoi consiste ce « débat » avec le milieu.

Le vocabulaire souvent tranché de Canguilhem laisse entendre que la normativité repose sur des décisions qui prennent l'allure d'un rapport de pouvoir, voire de domination du vivant à ce qui l'environne : « *entre le vivant et son milieu, le rapport s'établit comme un débat où le vivant apporte ses normes propres d'appréciation des situations, où il domine le milieu et se l'accommode* » (Canguilhem, 1965, p. 187). Cependant, le concept de normativité chez Canguilhem implique un rapport plus complexe, comme nous l'avons vu au sujet de la membrane cellulaire dont le fonctionnement est variable et adapté. La normativité repose plutôt sur une capacité de composition :

Ce rapport ne consiste pas essentiellement comme on pourrait le croire en une lutte, une opposition. Cela concerne l'état pathologique. Une vie qui s'affirme contre, c'est déjà une vie menacée. Les mouvements de force, comme par exemple les réactions musculaires d'extension, traduisent la domination de l'extérieur sur l'organisme. Une vie saine, une vie confiante dans son existence, dans ses valeurs, c'est une vie en flexion, une vie en souplesse, presque en douceur. (p. 146)

Le vivant *fait avec* son environnement et sa réceptivité n'est pas l'antonyme de son activité, bien au contraire. D'ailleurs l'antonyme de réceptif est résistant, et non pas actif.

Il m'apparaît à la lecture de ce passage que l'emphase de Canguilhem quant à un vivant qui domine son milieu, qui institue ses normes, impose ses exigences, doit être comprise notamment comme une manière de récuser les théories mécanistes qui font du vivant un être dominé par les influences de l'environnement.

Normer ne se réduit donc pas à un rapport de force, d'expression et de domination sur l'environnement. C'est un rapport de composition entre le vivant qui ressent son besoin et son environnement qui est ressource pour répondre au besoin, résoudre un hiatus. C'est d'ailleurs la position de Goldstein qui inspire les travaux de Canguilhem et qui décrit « *l'activité créatrice [...] par laquelle l'organisme compose avec le milieu ambiant de façon à pouvoir se réaliser lui-même, c'est-à-dire exister.* » (p. 29). C'est aussi celle de Schwartz en ergonomie qui reprend la pensée de Canguilhem : « *le propre du vivant est de composer son milieu* » (Schwartz, 2020). On retrouve cette idée chez Béguin au sujet de la formation des mondes professionnels qui reposent sur des rapports de composition et d'ajustement afin de « *mettre en résonance des sphères hétérogènes de valeurs, de manières de penser et d'agir pour faire œuvre commune* » (Béguin, 2010, p. 140). Composer, c'est un travail d'ajustement, de mise en correspondance. Faire avec, c'est l'expression de la normativité du vivant.

Ceci déplace complètement le débat à savoir si le vivant s'adapte ou s'approprie l'environnement. Étrangement, ces deux termes sont opposés, comme le sont l'expressivité et la réceptivité. L'adaptation est souvent présentée comme une forme de passivité, entendue comme soumission, face aux événements du monde. L'appropriation, elle, apparaît comme une emprise par le vivant sur le monde qui le fait sien, et le domine, encore une fois. Cependant, si nous partons de l'idée que toute réceptivité engendre une expressivité et que toute action nécessite une intériorisation, il me semble plus juste de comprendre que l'adaptation est une réponse créative du vivant dans un environnement caractérisé par ses « *ruptures inchoatives* » (Macherey, 2016, p. 25). Elle consiste en un ajustement, en une mise en cohérence. De même, l'appropriation reste trop souvent analysée à partir des actes qui l'expriment (marquage de territoire, objets...). Mais, comme le souligne très rapidement Serfaty dans son article sur l'appropriation, l'appropriation d'un objet se fait « *à travers l'intériorisation des savoirs, de savoir-faire, et de capacités dont cette production a été l'occasion* » (Serfaty-Garzon, 2003, p. 28).

« Faire milieu » ne consiste pas uniquement à agir sur quelque chose, mais bien d'abord à en recevoir le mouvement, à en assimiler la disparité, à se lier à son hétérogénéité. Comme le souligne Dewey, « *dans un monde constamment menacé par le désordre [...] les êtres vivants continuent de vivre en prenant avantage de toutes les formes d'ordre qui les entourent et en les incorporant* » (2010, p. 47-48). Pour faire milieu, nous intériorisons le monde pour agir « au sein de », pour « faire avec ». Faire milieu, comme « faire avec », ne relève pas d'une action désincarnée, isolée et autoritaire d'affirmation du vivant contre le monde qui l'entourne.

2.3.2.4. Faire milieu : une certaine manière de faire tenir ensemble

Dans l'art de faire avec, se joue la créativité propre au vivant. En effet, pour Canguilhem l'expérience du vivant est « *une "création" sans cesse renouvelée* » (Roth, 2010, p. 268).

Or, comme l'ont bien vu Kant et Alain, l'expérience est toujours à quelque degré une rencontre, c'est-à-dire une aventure avec son lot d'« imprévisible » et d'« inattendu » qu'aucune connaissance supposée parfaite ne saurait anticiper en totalité. (p. 267)

L'expérience est une « rencontre » et l'art du faire est l'art de « traiter ces rencontres » (Schwartz, 2008, p. 127). Les normes édictées par le vivant pour faire milieu ne doivent donc pas être comprises comme des normes transcendantes. Au contraire, elles émergent dans cette rencontre du vivant avec son environnement. Elles se forment comme des résolutions possibles du trouble, de l'écart entre le vivant, ses besoins et sa situation. Elles sont une réponse possible à la situation. C'est d'ailleurs pourquoi, pour Canguilhem, la santé, en tant qu'elle exprime la normativité du vivant, est relative à la capacité pour un vivant à établir et à pouvoir changer ses propres normes d'existence. L'humain est sain « *lorsqu'il est capable de plusieurs normes* » (Canguilhem, 1966, p. 130). « *En tant qu'elle est possible dans une multitude de situations existantes et éventuelles* », la normativité fait référence à « *une certaine capacité à reconfigurer soi-même des normes dans une situation elle-même changeante* » (Pueyo, 2020, p. 186).

Cette manière de penser la variabilité et la créativité de la norme est liée à un certain pragmatisme sous-jacent à la pensée de Canguilhem, sans que celui-ci ne se soit rattaché à ce courant philosophique. Comme le souligne Macherey, les normes, « *de*

manière complètement immanentes, sont produites par le mouvement même de la vie » (Macherey, 2009, p. 63).

Les normes ne se présentent pas comme des règles formelles s'appliquant à l'extérieur à des contenus élaborés indépendamment d'elles, mais elles définissent leur allure et exercent leur puissance à même les processus au cours desquels leur matière ou objet se constitue peu à peu et prend forme. (Macherey, 2009, p. 6)

Les normes prennent donc forme dans le cours de l'action, dans « *l'expérience pragmatique* » du vivant. Elles sont relatives à un processus de valuation tel qu'il est défini par Dewey.

Si l'on reprend la théorie de Dewey, le vivant ressent un trouble, un problème lorsqu'il y a un écart entre ses besoins et la situation. Il mène une enquête qui va lui permettre de se réaccorder à l'environnement, générant ainsi une plus grande intégration de son être à cet environnement. Cette enquête est un processus de production de valeurs pour Dewey : un processus de valuation. Dewey expose sa théorie de la valuation dans une discussion des rapports entre moyens et fins (2008).

Selon lui, il n'est pas possible d'établir « *une distinction tranchée [...] entre fins et moyens* » (p. 217), cette distinction étant due selon lui à « *l'influence de préjugés théoriques fallacieux* » (p. 219). Ceux-ci nourrissent la croyance que des fins puissent avoir une valeur « *indépendamment de la valuation des moyens par lesquels on les atteint* » (p. 219). Cette croyance repose sur deux idées erronées : que des fins sont des idéaux qui devraient « *être indépendants de l'existence* » (p. 222) et que ce sont des « *fins-en-soi* » qui ne peuvent pas être aussi des moyens. À l'inverse, Dewey pense que les fins « *trouvent leurs origines dans les impulsions vitales* » (p. 222). Elles émergent dans des conditions concrètes auxquelles elles sont relatives. Une fin est une « *fin-en-vue* » qui émerge conjointement avec le désir qui se manifeste lorsque « *"quelque chose fait question" dans une situation existante* » (p. 217). Ce quelque chose est lié à un manque, « *source de conflit entre les éléments existants* » (p. 217). On retrouve ici la source de l'expérience esthétique, le vécu du désaccord entre l'être vivant et le monde.

Une valuation n'a lieu que lorsque quelque chose fait question : quand il y a des difficultés à écarter, un besoin, un manque ou une privation à combler, un conflit entre tendances à résoudre en changeant les conditions existantes. Ce fait prouve à son tour qu'un élément intellectuel – un

élément d'enquête – est présent chaque fois qu'il y a une valuation. Car la fin-en-vue est formée et projetée comme celle qui, si on la poursuit, répondra au besoin ou au manque existant et résoudra le conflit observé. (p. 218)

La valuation concerne donc les moyens mis en œuvre pour atteindre une fin-en-vue et « *orienter l'activité de façon à instituer un état de choses unifié* » (p. 218). Les valeurs ne sont donc pas des idéaux moraux désynchronisés de l'action et qui préexisterait aux situations concrètes et aux problèmes que les vivants se posent. Une chose ne prend de la valeur que lorsqu'on commence à la valoriser, c'est-à-dire lorsque l'on prend soin et que l'on fait usage d'une chose « *en tant que moyen* » (p. 221).

« *Ces valeurs ne sont pas des normes morales in abstracto* » (Pueyo, 2020, p. 142). Les valeurs prennent forme, tout comme les normes de Canguilhem, dans l'action. Elles émergent, de manière non téléologique (Béguin, 2010) dans le « débat » avec l'environnement. Les valeurs n'existent pas antérieurement à l'action. Elles sont le fruit d'une enquête ou d'un choix face à une situation qui est d'abord vécue comme chaotique, discordante ou désaccordée.

« *Loin des finalités transcendantes échappant au sujet, elles sont ce à quoi nous tenons et ce par quoi nous tenons* » (Pueyo, 2020, p. 142). En ce sens, les valeurs sont relatives à ce qui lie, comme le contrat qui, étymologiquement, est « *une corde qui nous tire ou nous tracte ensemble* » (Ingold, 2017, p. 282). Elles sont relatives aux actes, pensées, émotions, choses qui permettent de rassembler l'hétérogène, de le mettre en correspondance, de faire tenir les choses ensemble. M'appuyant sur la pensée de Dewey, les valeurs me semblent être relatives à ce qui fait tenir ensemble et permet la formation des formes, la vie.

Par là, la valuation m'apparaît très proche de la normativité. Normes et valeurs sont à la fois des règles et des comportements dans l'action. Elles sont plurielles et adaptées en situation. Elles expriment par là la cohérence de l'action du vivant qui est nécessaire pour sa vie. Elles sont relatives à une *certaine manière de faire tenir* les choses ensemble, à une certaine manière de tresser l'hétérogène et le multiple. Ces *manières de faire tenir ensemble* exprime la créativité du vivant et engage son devenir puisque s'y joue sa reformation incessante.

2.3.2.5. Le travail comme faire milieu

Pour conclure cette partie problématique et ouvrir sur l'ethnographie, je vais de nouveau revenir à la question première : en quoi le travail peut-il avoir à faire avec la vie et le mort ? Je pose donc ici une série d'hypothèses.

Je considère le travail comme une catégorie du faire. Je m'intéresse ici plus particulièrement à ce qui se passe quand on travaille, plutôt qu'au travail comme situation sociale. En m'appuyant sur la théorie du faire d'Ingold, comme théorie de l'action, je pense le travailler comme cette activité dans laquelle s'engagent les humains pour adjoindre leurs énergies à un champ de matières et de forces afin de les mettre en correspondance pour donner forme à des choses. Par conséquent, travailler nécessite une écoute, une réceptivité, une intériorisation de la vitalité des matières et des forces afin de « *coopérer avec son propre travail* » (Ingold, 2017, p. 270). En ce sens, je pense le travailler comme un « faire avec ».

Puisque dans le « faire avec » se joue la formation du vivant lui-même, qui se lie et se tresse à ce à quoi il donne forme, j'étends cette proposition au travailler. En tant que « faire avec », travailler est une expression, parmi d'autres, de la normativité. Il est une expression de cet effort vital pour garantir sa propre unité en liant les choses ensemble. Travailler porte en germe la question de la santé puisqu'il est une des manières de faire milieu. Je propose alors de penser que la santé et le travailler sont liés par des problématiques de liaison et de déliaison, de tressage et de défilage, de dispersion et de rassemblement des lignes qui traversent et constituent le vivant. Travailler participe de la formation des choses et de la continuité de l'existence en tant qu'il permet, ou non, de faire tenir l'hétérogène et le multiple ensemble.

Cette dernière proposition s'appuie sur la transversalité disciplinaire de Canguilhem qui réintègre la vie humaine dans le régime du vivant. Il considère ainsi que des activités proprement humaines, comme par exemple l'activité de connaissance scientifique, sont comme « *une méthode générale de résolution directe ou indirecte des tensions entre l'homme et son milieu* » qui permet aux humains de trouver « *un nouvel équilibre avec le monde, une nouvelle forme et une nouvelle organisation* » (Canguilhem, 1969/1992, p. 12). M'inscrivant dans cette lignée, je pose l'hypothèse que les manières de travailler avec le tilleul expriment la normativité des travailleurs. Ceux-ci, en faisant « avec » le tilleul, tentent de faire milieu, c'est-à-dire de composer avec un environnement multiple,

hétérogène et mouvant et d'assurer ainsi l'unité de leur existence par un tressage du multiple et de l'hétérogène, selon des manières de vivre et de travailler qu'ils se donnent comme possibles. C'est par ces manières de faire que sont initiées les mésogenèses nécessaires à la formation des choses.

Deuxième partie

« La fatalité a fait qu'il est sorti de toute beauté »

Mise en correspondance et tressage d'un milieu

Dans cette première partie d'ethnographie, je vais raconter l'histoire de la formation d'un certain tilleul, le « tilleul des Baronnies » à partir des récits (entretiens et documents d'archives) de mes « co-empêtrés ». Il s'agit de restituer, non pas un épisode, mais un mouvement, celui d'un « faire milieu » qui est généré par les gestes des travailleurs, négociants et cueilleurs. Cette histoire comporte plusieurs enjeux : suivre des processus de formation en cours, montrer les gestes du tressage de phénomènes mouvants et hétérogènes, rendre compte de phénomènes d'incorporation, d'intégration et de recomposition, suivre les résonnances de cette mise en correspondance à l'échelle de toute une région et dans les différentes dimensions de l'existence... C'est l'histoire d'un mouvement de genèse qui est une mésogenèse. Rendre compte de l'aspect systémique est une gageure dans ces histoires-là car tout se tient. Il faut bien commencer la narration quelque part, sans pouvoir tout embrasser d'un coup. Cette histoire commence dans la formation d'un nœud où se lient trois lignes : celle des tilleuls dans les Baronnies, celle du commerce des plantes aromatiques et celle de l'agriculture paysanne. Dans ce nœud, s'initie un mouvement de mise en correspondance réciproque. Je commencerai par raconter la formation d'un certain commerce et d'un paysage singulier comme rencontre entre des gestes commerciaux et des gestes de plantations. Le travail de tressage des cueilleurs sera traité dans un deuxième chapitre.

Pour initier le récit de ce « faire milieu », je choisis une histoire révélatrice de ce nœud singulier qui se tisse entre les années 1880 et 1920 dans les Baronnies. C'est l'histoire de la formation du « tilleul de Bénivay », le plus célèbre cultivar³⁰ des Baronnies, le standard de la qualité commerciale de la région. Il porte le nom d'un village proche de Buis-les-Baronnies, Bénivay-Ollon. La seule trace écrite que j'ai trouvée de cette histoire est celle de l'ouvrage « Histoire du Buis » de Claude Bernard :

M. Couillet, désirant greffer une plantation importante [de tilleul] au début de ce siècle, trouva sur le marché du Buis un petit lot d'une très belle qualité qui avait été ramassé par M. Borel de Vergol sur un arbre sauvage ayant poussé spontanément au bord de la rivière du quartier de la Courge. M. Couillet préleva sur cet arbre des greffons qui ont donné naissance à la variété dite Bénivay, particulièrement appréciée sur le marché. (Bernard, 1956)

³⁰ Cultivar ou variété cultivée. Mot-valise emprunté à l'anglais et formé à partir de deux mots « Cultigene variety »

On trouve ici les trois lignes du nœud : un tilleul sauvage au bord d'une rivière, un marché à Buis, un cueilleur qui plante des tilleuls et qui a un projet de greffe de ces arbres. Lors d'une première balade ethnobotanique à Bénivay, nous rencontrons sa petite-nièce qui nous rapporte l'histoire, presque mot pour mot.

Le tilleul sauvage, il était petit, il était court. Il était mélangé aux feuilles, un peu plus difficile à cueillir. Et, en fait, c'est mon grand-père et mon grand oncle qui s'appelaient Paul et Auguste Couillet qui avaient greffé la variété qui s'appelle le Bénivay. Il était allé au marché du Buis pour vendre son tilleul. Et puis, sur le marché, il a repéré un joli petit lot de tilleul. Y'en avait pas beaucoup, il était juste dans un tablier. Vous savez, les tabliers que les femmes mettaient pour laver. Il avait remarqué qu'il était beau et qu'il sentait bon, il était parfumé. Il n'y avait personne à côté de ce lot de tilleul. Il a attendu que la personne revienne de ses courses. Et puis il a demandé où était l'arbre, s'il pouvait aller chercher des greffons, ça l'intéressait. C'était à Reilhanette, un tilleul au bord de la rivière. Et puis, quelqu'un m'avait dit, des années après, que ce tilleul, il existait toujours mais qu'il était beaucoup envahi, entouré. Donc, il a greffé. Puis, il a donné des greffons. Voilà, la variété Bénivay vient de chez nous. Même que les voisins, ils disaient que les gens l'appelaient le « Couillet ».

Malgré la différence des personnages (d'un côté une paysanne, de l'autre M. Borel), les deux versions recourent un certain nombre d'éléments au sujet de la formation du tilleul dans les Baronnie. Tout d'abord, on pouvait trouver, au tout début du 20^{ème} siècle, du tilleul sur le marché de Buis-les-Baronnies. Ensuite, le commerce de la fleur de tilleul était suffisamment développé pour qu'un paysan estime que ce tilleul-là était particulièrement beau par rapport à d'autres tilleuls et qu'il était plus approprié au commerce et à la culture. Et enfin que ce commerce devait être suffisamment significatif pour qu'il ait le projet de planter et de greffer un verger de tilleul et pour que d'autres paysans s'intéressent à ce cultivar, allant jusqu'à en voler de nuit. À l'inverse, cette histoire nous permet de saisir en négatif que ce commerce ne devait pas être si ancien pour que ce même paysan ne sache pas où trouver un « beau » tilleul à greffer dans son verger. Elle atteste aussi de la connaissance des populations de tilleuls sauvages dans la région et de sa domestication en cours.

Chapitre 3 : « Si on avait pu filmer, on aurait raconté une autre histoire »

Ce premier chapitre d'ethnographie, parce qu'il raconte un moment de genèse, comporte deux risques majeurs, celui « *de résumer en un point unique, en une espèce de big-bang fondateur, toutes les causalités* » et celle de créer une sensation de « *fatalité portée par une rétrospection linéaire implacable* » (Pueyo, 2020, p. 152). Pour ne pas réduire le passé en « *une ligne unique et ininterrompue* » (p. 152), je tente ici de retracer des trajectoires de lignes « *de mouvement ou de croissance* » (Ingold, 2011, p. 224), non ajustées a priori qui vont se rencontrer lors du développement d'un commerce de plantes aromatiques et médicinales dans les Baronniees et qui participe d'un processus de domestication des tilleuls sauvages qui avait commencé bien avant et pour d'autres raisons.

3.1. « Sur le marché, il a repéré un joli petit lot de tilleul »

Présents sous formes de forêts sauvages dans les montagnes des Baronniees, les tilleuls sont « domestiqués » selon un processus discontinu et non programmé dont nous avons trouvé les archives les plus anciennes au 18^{ème} siècle. Lorsque le commerce des fleurs de tilleul se met en place dans les années 1880 dans les Baronniees, les négociants ne créent pas une ressource ad hoc. Ils trouvent une ressource dans les arbres plantés le long des bords de route. C'est par la suite que les paysans développent de manière plus systématique et à grande échelle des plantations de tilleuls cultivés sur leurs terrains.

3.1.1. « Vous payerez à Jean Borel quinze sous »

Le tilleul, en comparaison d'autres essences, a une présence plutôt discrète dans les Baronniees avant la fin du 19^{ème} siècle. En effet, le tilleul est un arbre au produit considéré comme inexistant, comme le montre cette instruction pour la plantation le long des routes nationales datée du 17 juin 1851 : « *Enfin certains arbres de pur agrément et d'un mauvais produit, tels que le tilleul et le marronnier d'Inde, devront être repoussés par les*

ingénieurs » (cf. Archive 1³¹). Le tilleul n'est donc pas une essence retenue pour les plantations de grande envergure des routes impériales et royales. Les plantations le long de ces routes au 18^{ème} siècle ont pour objectif de fournir de l'ombre aux voyageurs et des ressources aux personnes chargées de leur entretien (Garraud et al., 2019). D'autres essences lui sont généralement préférées pour leur rusticité telle que l'orme, le hêtre, les peupliers, le platane, l'acacia, l'érable et le pin (cf. Archive 1). C'est surtout le mûrier qui est le plus représenté du fait du développement de la culture des vers à soie dans la région. Sur ces routes nationales, les tilleuls ne font leur apparition qu'au « *milieu des années 1870 sur les bords de la route nationale 94 entre Nyons et les Hautes-Alpes* » (Garraud et al., 2019, p. 70). Nous n'avons pas trouvé de traces certaines de l'origine des arbres qui sont plantés sur ces routes.

Des tilleuls sont tout de même plantés, notamment par les services vicinaux, avant 1870, sur les places publiques ou le long des talus contre les crues ou comme limite de propriétés, comme ceux plantés à Barret-de-Lioure, à Buis en 1720 (Garraud et al., 2019). Lors d'une sortie avec Luc dans les forêts du secteur du village d'Orpierre, nous trouvons des tilleuls plus que centenaires, plantés en alignement régulier, et dont la taille et la situation (en hauteur dans les montagnes) nous laissent à penser qu'ils servaient à la fois à marquer une limite de terres et à fournir du fourrage aux troupeaux de moutons (figure 13).

Des documents d'archive laissent à penser qu'une partie de ces arbres sont issus des forêts de tilleuls sauvages. C'est le cas de la plus ancienne archive trouvée à ce jour et qui date de 1729. Des billets de paiement de cette époque indiquent que le trésorier de Buis réglait des sommes souvent modestes à deux gardes champêtres pour avoir récupéré des « *tillots* » dans la montagne de Bluye qui se trouve au sud de Buis :

Vous payerez à Jean Borel quinze sous pour achat de deux
tillots et les avoir apporté et avoir fait les deux trous et les
avoir plantés. (cf. Archive 2)

Cependant, cet usage en bord de route, cour de ferme, limite de terres ou place des villages, reste anecdotique en comparaison des plantations d'autres essences d'arbres sur ces espaces, jusqu'au milieu du 19^{ème} siècle. À partir de ce moment, le tilleul est choisi comme arbre de bord de route pour les routes communales et départementales par les

³¹ Les documents d'archives (publiques ou personnelles) sont présents dans les Annexes.

services vicinaux lors des travaux de réfection. Liautaud datent ces premières plantations des années 1875 :

Les premières plantations furent effectuées vers 1875-1880 par le service vicinal de la Drôme ; cet arbre fut choisi pour son ombre abondante et son adaptation au climat. Comme il en existait déjà dans les forêts communales, on a pu, à peu de frais se procurer les plants nécessaires. (Liautaud, 1959, p. 66)

Selon les archives consultées, ces plantations ont en fait commencé dès les années 1850, lors des travaux de réorganisation des chemins vicinaux réalisés sous l'autorité d'agents originaires du territoire (Garraud et al., 2019), comme cela a pu être le cas lors de l'ouverture de la route entre Buis et Laborel qui passe par le col de Perty (figure 14).

Les plants sont issus des forêts de tilleuls sauvages de la région. Liautaud retrouve plusieurs mentions de ces tilleuls sauvages dans les ouvrages botaniques : dans les forêts de Bésignan, du Mont Ventoux, de Rioms, de Saint-Auban, de Montauban et de la vallée du Toulourenc (Liautaud, 1959). Ce sont ces populations qui ont été étudiées dans le cadre du stage de Anna-Karine Jean en 2016. Les résultats corroborent les données des archives et des entretiens sur la présence de ces forêts de tilleuls sauvages. L'étude permet de les caractériser.

Il s'agit de forêts d'une seule espèce de tilleul, le *Tilia platyphyllos*. Son habitat prend la forme de tillaies-ébraies diffuses situées entre 900 mètres et 1400 mètres d'altitude. Elles s'étendent sur une surface de 400 à 600 hectares disséminés au pied des principales crêtes des Baronnies (Garraud et al., 2019). Sur les photographies, les tillaies se repèrent par leur couleur vert clair en haut des falaises (figures 15 et 16).

Ce sont des populations relictuelles de l'ère glaciaire, des *isolate* de forêts boréales. Elles occupaient alors une aire plus importante, aux côtés du bouleau et de l'érable, profitant de la régression des glaces et d'un climat plus doux et plus humide. Aujourd'hui en concurrence avec le hêtre, les tillaies forment des « *festons-guirlandes* » dans les pentes sous falaise en ubac. On les repère facilement au printemps grâce à leur feuillage d'un vert-jaune vif. Elles se déploient là où le hêtre ne peut plus se développer : dans des éboulis froids et actifs, faits de gros blocs calcaires. Dans ces environnements, les tilleuls atteignent 20 mètres de haut et ils poussent en cépées, c'est-à-dire par « touffe de rejets ». Ces rejets donnent entre dix et trente troncs pour chaque individu (figure 17).

Ce sont donc des arbres de l'espèce *Platyphyllos* qui se trouve plantés le long des routes. À l'encontre des hypothèses formulées par le botaniste Pigott dans son ouvrage de référence sur le tilleul (Pigott, 2012), les tilleuls dans les Baronnies ne sont pas des hybrides de *Tilia Platyphyllos* et de *Tilia Cordata*, le fameux tilleul commun ou intermédiaire, autrement nommé « *tilleul de Hollande* » issu des serres de Haarlem en Hollande au 18^{ème} siècle et qui était l'arbre privilégié comme arbre d'ornement (Garraud et al., 2019).

Cependant, il manque une étape dans ce geste de domestication qui paraît direct et par lequel le sauvage est implanté dans les vallées. En effet, M. Coulet ne trouve pas son beau greffon dans les hauteurs d'une montagne, ni en bordure de route. Il le trouve « en bas », dans les gorges du Toulourenc, vers le village d'Aulan. Le volet ethnobotanique de l'enquête de 2017 a mené l'équipe jusque dans ces gorges à la recherche de ce « Bénivay sauvage » qui aurait donné les fameux greffons.

Nous avons retrouvé et mis en herbier les Bénivay sauvages de Reilhanette. Ils poussent en toute discrétion sous forme de cépées le long du torrent du Toulourenc, à seulement 400 mètres d'altitude, sous une chaleur écrasante. Leurs attributs sont proches de ceux des tilleuls de montagne, quoique dans une version à très grandes feuilles qui les apparente justement aux tilleuls dits Bénivay. (Garraud et al., 2019, p. 73)

Cette présence de tilleuls « sauvages » « en bas », selon Luc, ne peut être la conséquence d'une dissémination et d'un croisement spontanés des tilleuls sauvages des montagnes. En effet, les populations de tilleuls sauvages des montagnes « *sont dans tous les sens du terme des vestiges : produisant des semis fréquents mais souvent voués à l'échec (sauf en cas d'ouverture de chablis par le vent) avec une dynamique reproductive extrêmement faible* » (p. 71) :

Le long isolement des tillaies les unes par rapport aux autres, des milliers d'années durant, a émoussé leur compatibilité génétique, les confinant à des relations endogames. On ne se mélange plus entre populations de tilleuls sauvages d'une montagne à l'autre (même pas entre cousins !), mais seulement en vase clos au sein d'une même tillaie, où, malgré une variabilité naturelle encore importante, on a tous un « air de famille » prononcé. Les îlots de tilleuls sont trop loin les uns des autres, et hors de question d'espérer pouvoir utiliser les fonds de vallée comme confortables zones de rencontre : c'est bien trop loin pour une samare de tilleul capable de ne parcourir que quelques mètres. (p. 71)

La présence du tilleul sauvage de Bénivay dans les gorges du Toulourenc donne lieu à l'hypothèse de la formation d'une « seconde nature » dans laquelle M. Couillet trouve opportunément au début du 20^{ème} siècle un greffon de tilleul « sauvage » en bord de rivière, tout adapté au nouveau marché. Selon Luc Garraud, ce sont les plantations de bord de route ou en bord de rivière qui ont mis en présence des tilleuls issus de tillaies différentes et donné lieu à la formation de cette seconde nature « en bas ».

Ce faisant, on aurait involontairement mis en présence dans les villages des arbres issus de tillaies sauvages différentes, jusque là isolées entre elles et théoriquement incompatibles génétiquement. Dans ces laboratoires ou « pouponnières » fortuites aux conditions de vie faciles, cadres d'un brassage intense, des croisements naturels « réussis » entre tilleuls sauvages auraient pu avoir lieu. Ce brassage revigorant et quelques heureux hasards botaniques auraient produit spontanément la gamme diversifiée de quelques cinquante « qualités » de tilleuls connus des Baronnies. (p. 70)

Cette hypothèse permet d'expliquer la diversité morphologique des cultivars de tilleuls que Luc a pu observer, alors que ceux-ci auraient dû présenter, en tant que plantes cultivées et sélectionnées, des caractères proches. La formation de cette « seconde nature » se fait de manière fortuite. Elle passe par une série de gestes humains, ceux des plantations de tilleuls dans les espaces publics et en bordure de rivière à partir de plants issus du biotope primaire des tillaies sauvages. Elle est issue de la rencontre du geste de plantation avec les dynamiques propres du tilleul qui vont se développer dans leur nouvel environnement. Cette « seconde nature » va constituer une ressource pour le travail de greffe, mais non pour les plantations ni pour la cueillette en elle-même.

3.1.2. « Ah oui, le sauvage ! »

Dans les années 1880, ce sont d'abord les arbres de bord de route qui sont une ressource pour le développement du commerce. Les négociants organisent la cueillette de ces arbres qui, « *plantés 20 ou 30 ans auparavant par le Service vicinal de la Drôme, devint appréciable* » (Susplugas, Lalaurie, & Privat, 1961, p. 74). Puis, la domestication des tilleuls s'amplifie au début du 20^{ème} siècle : en réponse au développement du commerce de plantes aromatiques, les plantations se multiplient. Louise se souvient des récoltes menées « *sous la houlette de M. Maigre de Laborel, conseiller général du canton et négociant en fleurs de tilleul* » sur les tilleuls du col de Perty :

C'est lui qui a incité les gens à planter des tilleuls au bord des routes. Ils ont commencé à donner avant la guerre. Ils appartenaient à la commune. (Louise)

Les paysans se tournent aussi vers les forêts de tilleuls sauvages :

Les premiers tilleuls qui se ramassaient, c'était dans la montagne ou bien sur le bord de route ou sur les places publiques [...] Le voisin et mon père, ils y sont allés pour en ramasser deux ou trois kilos dans la montagne. Ça devait être juste. Ils y allaient pour faire quatre sous. (Paul).

C'est mon grand père qui m'expliquait. Quand le tilleul commençait, ils allaient le cueillir dans la nature. (Nicolas)

Louis se souvient être allé cueillir le tilleul directement dans les forêts avant que chacun ne commence à planter des tilleuls chez soi : « *Quand y'en avait moins dans le village, on allait à quelques jeunes dans le bois* ».

- Alain : Ils allaient ramasser dans les bois.
- Fabienne : Ah oui, le sauvage !
(- Vos parents allaient chercher du sauvage ?)
- Alain : Ah oui, oui, oui ! On y a eu ramassé.
- (- Et vous alliez le cueillir où, le sauvage ?)
- Alain : Dans les bois.
- Fabienne : À Cornillac.
- Pierre : Y'en a dans les hauteurs dans le bois là-haut. Il fallait deux heures pour y aller à pied. À pied ! On n'avait pas le 4X4 à l'époque !
- Fabienne : Et après, il fallait porter le tilleul sur le dos !

Les fleurs de tilleuls sont ensuite récoltées sur les arbres plantés par les paysans sur leurs propres terres. Selon Bouvard, les plantations de tilleuls par les paysans commencent entre 1910 et 1920 (Bouvard, 1946). C'est ce que raconte Paul au sujet de son enfance :

Du tilleul, à l'époque, y'en avait point ! Celui qui en avait un, il le gardait. Y'en avait un peu sur les places publiques. Y'en avait deux ou trois sur la place publique du vieux village là, qui avaient du être plantés à la fin de la guerre de [18]70. Après la guerre de [19]14, ils avaient plantés des peupliers. Les tilleuls, les gens en avaient un ou deux par maison. Après, y'en a qui s'en est planté.

Pour Liautaud, le bassin initial des plantations se situe « *au confluent du Toulourenc et de l'Ouvèze, c'est-à-dire aux environs de Mollans* » (Liautaud, 1959, p. 56) pour s'étendre par la suite au reste des Baronnies, ce qui recoupe l'histoire du tilleul de Bénivay.

De Mollans, le tilleul a gagné le bassin de l'Ouvèze, il a créé sur son passage de nombreux centres de production autour de Sainte Euphémie, Saint Auban, Montguers, Montauban et Rioms. La basse vallée de l'Ouvèze dut également être atteinte et les plantations commencèrent à apparaître vers Entrechaux, Vaison-la-Romaine, Roaix et même Rasteau où s'établit semble-t-il la limite Ouest de la culture. (Liautaud, 1959, p. 56)

Les plantations par les paysans ont un but de production : la récolte des fleurs pour le commerce.

Quand ils ont vu que y'avait de l'intérêt, ils en ont planté pour étendre la récolte. (Nicolas)

Quand ils ont vu que ça pouvait faire un petit revenu, tous les propriétaires se sont mis à en planter. Un peu avant la guerre, et beaucoup après. (Louise)

Il s'agit ici de la Première Guerre Mondiale et on recroise ici la période à laquelle Jean-Auguste Coulet a pour projet de planter un verger de tilleuls. Comme pour les routes vicinales, les plants sont issus des forêts : « 90% des tilleuls qu'il y avait, les gens étaient allés les chercher dans la montagne » (Paul), dans les forêts en haut des montagnes, dans les tillaies sauvages.

Y'en a dans les hauteurs, dans le bois, là-haut. Ils étaient à plus de 1000 mètres d'altitude. [...] Au printemps, on prenait la pioche : « Ah tiens, y'a un petit tilleul là ! » On l'arrachait et on le plantait. Et aujourd'hui, on le ramasse. (Pierre).

On montait dans la Fournache. On prenait le casse-croûte. On choisissait des pas trop gros derrière la montagne. On les arrachait et on les plantait. (Virgile)

Pourquoi ils allaient à la Tussie ou à la Vanige chercher du tilleul ? Parce que c'était les endroits où n'allaient pas les troupeaux. Car les troupeaux ratiboisaient les jeunes plants de tilleul. (Louise)

Chasseurs et bergers « *se promènent* » dans les hauteurs et repèrent ainsi les plants :

Ils allaient à la chasse et ils repéraient. C'est comme ça qu'ils repéraient des qualités de tilleul qu'ils trouvaient intéressantes. (Louise)

En 1959, Liautaud décrit la technique de bouturage :

La reproduction fut d'abord assurée par des boutures prélevées dans les forêts de la région ; plus tard par des

plants provenant de pépinières. On repique après trois ou quatre ans et lorsque les racines sont pourvues d'un système racinaire suffisant, on les implante définitivement dans le lieu choisi. Il est intéressant de noter qu'aucun tilleul ne provient de la germination des graines, on sait que celles-ci peuvent rester plusieurs années en latence. (Liataud, 1959, p. 60)

Les plantations sont faites à partir de « *petits tilleuls* » sauvages, qui sont mis en pépinière pendant quatre à six ans, puis replantés à l'endroit choisi. Lors des entretiens, les techniques qui me sont expliquées sont identiques à celles du début du siècle.

D'un point de vue paysager, l'étude botanique et paysagère a permis de distinguer deux grandes catégories dans les formes de plantations : les tilleuls plantés en premier lieu pour l'ornement et les tilleuls cultivés plantés d'abord pour la production (Harel, 2020). Les tilleuls d'ornement sont souvent proches des habitations ou des voies de passage (p. 14). On trouve ici aussi plusieurs catégories de tilleuls d'ornement. Premièrement les tilleuls d'alignement qui sont plantés « *selon une ligne, simple ou doublée d'une seconde lui faisant face* » (p. 14). C'est une population homogène, peu diversifiée morphologiquement et génétiquement (Garraud, 2018). Ils peuvent être plantés pour marquer des « *chemins d'accès d'entrées des propriétés privées* », mais aussi des rues ou des promenades publiques (figures 18 et 19).

Ensuite les tilleuls routiers, plantés en limite de route et de chemin, en ligne simple ou doublée (figure 20) : « *s'il n'y a qu'une seule ligne, elle est plantée du côté « talus » de la route pour assurer un soutien de ce talus* » (Harel, 2020, p. 14).

Enfin, les tilleuls de place et de lieux publics, « *sélectionné pour l'ombrage* » et « *peu diversifiés génétiquement* » (Garraud, 2018). Ils sont le plus souvent plantés « *seuls ou, s'ils sont plusieurs, les arbres sont éloignés, de part et d'autres de la place* » (Harel, 2020, p. 14) (figure 21). Ils nomment souvent les commerces proches (comme le bar des Tilleuls à Laborel) (Garraud, 2018). Les tilleuls de bornage servent à marquer le bord de chemin, de parcelles, de croisée de chemins forestiers (Garraud, 2018) (figure 22). Et enfin, les tilleuls de parcs et jardin qui entrent dans une « *composition paysagère, à visée esthétique* » et à vocation d'ombrage (Garraud, 2018).

Les tilleuls cultivés ont une fonction ornementale secondaire, voire anecdotique. On trouve ici surtout des vergers d'appoint, des grands vergers et des vergers pâturés

(Harel, 2020, p. 13). Les vergers d'appoint se situent surtout sur des terrains inexploitable du fait de leur forme ou de leur type de sol. Situés à proximité des bâtiments, « *la distance entre les arbres est variable selon les contraintes du terrain d'implantation* » (p. 13) (figures 23, 24, 25, 26). Les grands vergers sont plantés sur le modèle des vergers fruitiers avec des distances homogènes et en alignement, dans des dimensions moindres (figures 28 et 29).

Enfin, on trouve des tilleuls « *haute tige plantés en plein champ, avec une couverture végétale majoritairement composée de graminées* » (p. 13) (figure 27). Dans ces trois configurations, on peut trouver des arbres isolés ou des regroupements d'arbres.

Les regroupements sont nommés « vergers » par les cueilleurs, bien que les plantations en alignement comme pour les vergers fruitiers de la région restent un cas rare. La description nous amène plutôt vers des éparpillements, des lignes ou des arbres isolés. En effet, en dehors des vergers, les tilleuls sont majoritairement plantés dans les cours et les jardins à proximité des maisons (figures 33, 34, 35) ou en bord de chemin et en bordure de champ (figures 30, 31, 32) : « *On plantait au bord de la route, tout autour de la route* » (Virgile). Les raisons quant à ce choix d'implantation singulier semble être la polyvalence du tilleul et l'organisation de la polyculture. Le tilleul remplit d'autres fonctions : l'ombrage, la délimitation des terres et la tenue des sols, notamment en bordure de chemin, puisque le tilleul « *a des racines pénétrantes* » (Francis).

- Paul : Nous, on en a plantés pour l'ombre aussi.
- Evelyne : On les a plantés pour l'ombre, les tilleuls
- Paul : Non, pour la production. Ils servaient aux deux.
- Evelyne : Mais ceux qui sont proches de la maison !
- Paul : Oui, mais quand ils ont été plantés, autant la maison, elle était à 50 mètres !³²

Ainsi placés, les tilleuls, « *ne prenaient pas la place d'autres cultures* » (Bouvard, 1946a). La dizaine de tilleuls que Roland a vu ses parents planter dans sa jeunesse sont situés « *en bord de champ comme ça, ça dérangeait pas* ». Alain explique que « *[les anciens], quand ils arrachaient un petit tilleul, ils allaient toujours le planter dans un coin, pour pas qu'il gêne* ». Sa belle-sœur rajoute : « *Ils voulaient utiliser le terrain pour autre chose, c'est la rentabilité* ». Les tilleuls, plantés « au bord de », « le long de » (à l'exception des vergers plein champ) se glissent dans les interstices, ils comblent les

³² Paul fait référence aux évolutions du bâtiment qui s'est agrandi avec les années.

espaces non productifs en remplissant plusieurs fonctions, ils complètent. Les paysans ajustent les plantations à leur système d'agriculture.

Les plantations initiées au début du siècle deviennent massives dans l'après-guerre, aux alentours des années 1950-1960. Pour Francis, les tilleuls ont été plantés par son arrière grand-père dans les années 1950. Richard a planté avec son père « *toute une série de sauvages en bordure de champ* ». Odette plante 18 tilleuls sur ses terres. Laurent a en « *une vingtaine en haut et trois devant la maison* ». Louis à Sainte Colombe en plante une trentaine. Joël, 45 tilleuls dans le même champ. Fernand plante 50 tilleuls sur ses terres au retour de son service militaire. Les plantations perdurent jusqu'aux années 1990, date des dernières plantations dont j'ai entendu parler et du plus grand verger que j'ai pu voir, composé d'une centaine d'arbres. En 1959, Liautaud estime « *le nombre de tilleuls en exploitation entre dix et douze mille en environ* » (Liautaud, 1959, p. 62). En 1980, dans sa thèse de pharmacie, Lionel Gervasoni donne pour nombre de tilleuls plantés dans les Baronnies, le chiffre de 30 000 arbres mis en culture pour la cueillette des fleurs.

Ce geste de plantation, d'abord parsemé puis plus intensif, s'ajustant aux systèmes productifs en place, donne forme à un paysage singulier où le tilleul cultivé est partout : dans les villages, sur les places, le long des rues, dans les cours d'école, le long des axes routiers, au bord des chemins, en plein champ ou en bordure de parcelles, à l'entrées des propriétés, dans le jardin, au milieu de la cour... Les tilleuls sont comme tissés au territoire, de manière diffuse et discontinue (figures 36, 37, 38). Les arbres apparaissent, isolés ou par petits groupes, au milieu des champs. Suivant les courbes des routes en alignement. La traversée des villages au moment de la floraison est impressionnante à cet égard. Plutôt discrets en plein hiver, les tilleuls débordent des cours, des places, agrippés sur les bords de talus, moutonnant le long des chemins.

Cette expansion des plantations se fait en écho au développement du commerce et de la cueillette. En effet, la présence des tilleuls sauvages et plantés n'explique pas à elle seule comment un « *élément anonyme de la forêt primitive* » devient « *une des ressources le plus importantes du pays* » (Liautaud, 1959, p. 31). La formation du paysage du tilleul exprime la mise en correspondance de pratiques culturelles avec le développement d'un commerce de plantes aromatiques qui va donner progressivement forme à un certain tilleul.

3.2. « À part que M. Delmas, il rigolait pas trop celui-là »

Certains récits font du tilleul une culture ancestrale, liée à la création d'une foire agricole à Buis-les-Baronnies : « *C'est ainsi que la première foire au tilleul de Buis-les-Baronnies naquît, en l'an de grâce 1808, foire qui ne cessera d'exister depuis lors et qui se déroule inexorablement chaque année les premiers mercredis du mois de juillet* » (Gervasoni, 1999, p. 79). Ce qui fait dire à son auteur que « *le commerce du tilleul dans les Baronnies se pratique depuis plus de deux siècles* » (p. 92). Cependant, le développement des plantations suit la courbe du développement du commerce des fleurs de tilleul qui s'initie plutôt à la fin du 19^{ème} siècle. Le développement du commerce va s'organiser très progressivement. D'abord l'apanage des courtiers ou des épiciers installés dans les villages, le commerce va petit à petit être pris en charge par un nombre limité de négociants grossistes implantés dans la région. Ces derniers ajustent leurs pratiques de travail à des réseaux de distribution vers les pharmacies et les hôpitaux dans un premier temps. Ils font alors un travail de mise en correspondance entre les fleurs de tilleul achetées directement aux cueilleurs et leurs acheteurs via un travail de conditionnement. Cette mise en correspondance donne forme à un certain tilleul caractérisé par ses qualités visuelles.

3.2.1. « Il s'est mis en relation avec ce monsieur »

Avant la deuxième moitié du 19^{ème} siècle, « *l'absence du tilleul dans les inventaires des herboristes de la montagne de Lure ou la rareté de son utilisation dans les inventaires des hôpitaux au 18^{ème} siècle montrent que, si les usages médicaux du tilleul sont connus, les usages anciens de la plante sont ténus* » (Garraud et al., 2019, p. 65). C'est à partir des années 1880, que se dessine un développement du commerce de la fleur de tilleul dans les Baronnies. Celui-ci se fait en se liant à deux dynamiques. La première est la présence de courtiers et de foires agricoles dans la région. La deuxième est celle du développement du commerce des plantes aromatiques et médicinales, dont le Sud-Est de la France constitue une zone d'approvisionnement et de commerce importante. Les transactions liées au commerce du tilleul s'inscrivent dans un commerce plus large de plantes à destination de l'industrie pharmaceutique et cosmétique.

Le tilleul *Platyphyllos* est une espèce dite « officinal », c'est-à-dire inscrite dans la pharmacopée française, dont l'usage est reconnu et le commerce autorisé. La tisane de

tilleul est utilisée à cette époque comme boisson dans les hôpitaux (Frogerais, 2018, p. 4). Il est vendu en pharmacie, en vrac ou sous forme de tisanes mélangées. Ce sont avec les pharmacies, les herboristes, les fabricants de produits pharmaceutiques (très souvent aussi des herboristes selon Pacaut (1946)) et les coopératives pharmaceutiques que les négociants des Baronnie vont se lier et développer la vente de fleurs de tilleul en gros au niveau national et international. Le tilleul intéresse l'industrie à Paris, au Benelux, en Suisse, mais pas « *l'Allemagne ni l'Italie qui consomment du tilleul argenté* » (Maurice). Ce sont des entreprises comme « *l'Herboristerie Lyonnaise, la Pharmacie Bonneval à Lyon* » (Maurice) qui achètent du tilleul. Ou encore la Coopérative pharmaceutique française de Melun. Fondée en 1907 par Albert Salmon, la « Cooper de Melun » est, en 1930, l'un des deux « *grands organismes dominants* » (Faure, 1996, p. 687) du marché et participe « *considérablement au commerce pharmaceutique* » (Pacaut, 1946, p. 62).

La rencontre entre la Cooper et un négociant du village de Laborel est un des moments-clés dans le développement du commerce du tilleul dans les Baronnie qui repose sur le tressage des liens entre négociants locaux et acheteurs : « *Louis Maigre avait établi des relations avec la Coopérative pharmaceutique de Melun qui était un gros réseau de distribution à plus de 18 000 pharmaciens* » (Jacques). Georges raconte comment les relations commerciales se sont nouées :

À l'origine, c'est Yvette Maigre. C'est un de ses oncles qui avait commencé ce commerce du tilleul avec la Cooper. Et mon père après, il a pris la succession. Il a connu M. Cottard et c'est avec M. Cottard qu'il a fait ses affaires. Ce M. Maigre est décédé. Mon père travaillait pour lui, c'était son chauffeur à l'époque. [...] Mon père était issu d'une famille de sept enfants. Il a bien fallu qu'il se débrouille, qu'il gagne sa vie. Il s'est mis en relation avec ce monsieur de la Cooper de Melun. Et puis voilà, le courant a dû bien passer. Et après, moi, j'ai pris la succession. Ça a été plus facile. À part que M. Delmas, il ne rigolait pas trop celui-là. C'est des gens carrés mais il ne fallait pas... Il fallait faire son travail comme il faut.

Fournisseur en tilleul des Baronnie, Georges explique que la Cooper a pour clients 80% des pharmacies en France. Jusqu'en 1995, la Cooper lui commande chaque année plusieurs dizaines de tonnes de tilleul des Baronnie. Cet acheteur vient régulièrement assister à la foire du tilleul de Buis où s'achète le tonnage le plus important de tilleul « *parce qu'il voulait savoir ce qui se passait, savoir un peu le prix officiel* » (Georges). Des liens se tissent entre les familles.

Le commerce du tilleul s'inscrit aussi, avec le négoce de la lavande, dans le développement du commerce des plantes à parfum. Sans présumer qu'il s'agisse du tilleul des Baronnies, les savons de la marque Rimmel sont un exemple du développement des cosmétiques à base de plantes aromatiques. En 1866, l'entreprise lance un « *Savon Tilia* » qui est, selon la réclame :

Une des plus heureuses créations de la Maison RIMMEL. Le célèbre parfumeur a su y adjoindre les principes éminemment hygiéniques des fleurs du tilleul : son parfum est doux et distingué. (cf. Archive 3)

Cela correspond « *au développement de la parfumerie grasse qui étend ses réseaux dans le sud de la Drôme et des Hautes-Alpes* » (Garraud et al., 2019, p. 65). La fin du 19^{ème} siècle voit donc apparaître un réseau de négociants en fleurs de lavande et de tilleul qui non seulement s'approvisionnent mais sont aussi implantés dans les Baronnies et aux alentours.

3.2.2. « Ils avaient une équipe sur les bords de la route »

Quand le commerce émerge, il n'y a pas de cueilleurs de tilleul à proprement parler et encore moins de plantations cultivées. Les négociants embauchent des salariés et font cueillir les arbres de bord de route.

Une année, vers 1932, ils étaient plusieurs entrepreneurs, ils ont ramassé 3500 kilos de sec sur Montauban. Du tilleul de la commune, pas des particuliers. (Chassaing & Ramel, 2012, p. 200)

Les négociants remontent le long des vallées, suivant la floraison des arbres de bord de route, comme cet « *expéditeur qui avait commencé sur Nyons et en avait ramassé jusqu'à Montbrun* » (Paul). Les cueilleurs affluent en suivant cette trajectoire, se déplaçant de vallées en vallées.

Comme il fallait une main-d'œuvre très importante, tous les gens étaient réquisitionnés pour aller cueillir. Ce qui leur faisait quatre sous parce qu'ils étaient pauvres ici. (Louise)

Ici, par exemple, la commune, elle en avait un bon peu de tilleul. Alors, c'était des gens qui le vendaient aux enchères et ils prenaient du monde. Ils prenaient quelqu'un pour déplacer les échelles. Il montait des pleins cars du Buis pour venir ramasser du tilleul sur Montauban. (Arlette)

Les tilleuls appartiennent aux communes et sont mis en adjudication : le droit de cueillette est mis aux enchères.

Les tilleuls de bord de route étaient loués par ce monsieur qui s'occupait de faire cueillir, de faire sécher et de commercialiser le tilleul récolté. (Louise)

La première délibération concernant l'adjudication de fleurs de tilleuls des arbres de bord de route à Vercoiran date de 1888 (M. Bourny & Ruegg, 2012, p. 40-41). On trouve dans les archives de Buis trace de ces adjudications qui au départ intéressent principalement les négociants.

Par la soumission en date du 9 mai 1909, M. Ricou Eugène, négociant à Vercoiran, sollicite l'autorisation d'enlever en 1909 la récolte de la fleur des tilleuls plantés sur les routes départementales n°4 et 5 dans le canton de Buis. M. Ricou a fait la meilleure offre pour enlever la récolte de la fleur des tilleuls. Le prix de 130.00 francs, de beaucoup inférieur à celui de 1908, est réglé par la baisse qui s'est produite sur la fin de 1908 sur cette marchandise. Les offres reçues pour le même objet sont de 124 francs et 128 francs consenties par M. M. Mouton et Pinet tous deux négociants à Mollans. M Bernard herboriste au Buis nous a déclaré verbalement faire une offre de 128.00 francs. M Ricou ayant des moyens suffisants pour assurer la bonne exécution du marché qu'il sollicite peut être autorisé à enlever en 1909 la fleur des tilleuls des Routes départementales n° 4 et 5 dans le canton de Buis. (cf. Archive 4)

On trouve un document similaire en 1913, cette fois-ci à l'avantage de M. Clier, négociant à Propiac pour la somme de 400 francs (cf. Archive 5). On peut noter qu'en cinq ans, le prix de l'adjudication, pour la même zone, a quadruplé. Cette pratique continue jusque dans les années 1950-1960 avec les frères Ducros, originaires du village de Sainte-Euphémie, situé à une dizaine quelques kilomètres de Buis.

Sur la route, y'a eu longtemps les Ducros qui en ont beaucoup ramassé. Y'avait Charas de la Rochette. Il en venait de partout. [...] Ducros, ils ramassaient. Ils avaient une équipe sur les bords de la route. Ils partaient de Buis et ils allaient jusqu'au col de Perty. [Ils embauchaient] des gens du village [qui] retournaient chez eux le soir, ils redescendaient. (Lucien)

On retrouve le nom de ces deux négociants dans les archives municipales des adjudications à Buis pour l'année 1952 :

Récolte 1952 :

9 lots proposés - Adjudication le 25 mai 1952.

Lot 1. M. PASCAL Gustave - Buis les Baronnies 2 000 F

Lot 2. M. DUCROS Gilbert - Sainte Euphémie 4 100 F

Lot 3 M. VEYRIER Jean - Mollans 600 F

Lot 4. M. DUCROS Gilbert - Sainte Euphémie 1 000 F

Lot 5. M CHARROL Etienne - Buis les Baronnies 5 500 F

Lot 6. M. BALME Louis - Buis-les-Baronnies 4 300 F

Lot 7. M. TRUC Léon - Mollans 1 000 F

Lot 8. M BONIFACE Auguste - Mollans 1 600 F

Lot 9. M. CHARRAS Henri - La Rochette 4 100 F

Pour un montant total de 24 000 F. (cf. Archive 6)

Dans ces documents des années 1950, le nombre de cueilleurs qui ne sont pas négociants augmente alors que celui des négociants acheteurs de tilleul diminue. Les paysans prennent progressivement en charge le travail de cueillette, tandis qu'une dizaine de négociants concentrent petit à petit l'ensemble des achats. Leur travail se recentre sur l'achat et la vente, le conditionnement et le transport du tilleul.

3.2.3. « C'était des intermédiaires »

Le commerce se développe par le travail de négociants implantés localement qui servent d'intermédiaires vers les grands acheteurs. Les premiers acheteurs de tilleul, jusqu'à l'après deuxième guerre mondiale, sont plutôt des petits collecteurs, des intermédiaires « *installés à Rémuzat, à Sahune, ou à Verclause, qui assuraient le lien avec les marchés régionaux* » (Chassaing & Ramel, 2012, p. 29). Ce sont de « *petits acheteurs* » qui achètent les produits des fermes environnantes : « *Ils achetaient les œufs, les lapins, la lavande, le tilleul...* » (Roland). « *Y'avait des petits commerçants, des épiciers de partout* » (Thierry).

Ils faisaient les fruits et les volailles, les œufs... C'était les coquetiers. Tortel faisait plus coopérative agricole : il vendait les semences, les engrais. Et en même temps, il achetait les fruits, le tilleul, la lavande, les huiles essentielles. Il avait un local, un garage à la Motte. Il revendait à Nyons le jeudi ou à d'autres négociants. C'était des intermédiaires. Ce n'était pas des épiciers. Ils achetaient tout ce qu'ils pouvaient et allaient le revendre. Certains c'était local. Un autre emmenait à Marseille. Monnier allait sur Carpentras. (Patrick)

Chaque vallée a son lot d'acheteurs intermédiaires. Roland estime leur nombre à « *une cinquantaine qui expédiaient depuis Carpentras* ». Si certains ont organisé des cueillettes, comme nous l'avons vu, la plupart de ces acheteurs passent dans les communes

pour acheter le tilleul directement aux cueilleurs. À Bruis, « *il y avait deux, trois commerçants par village, ils passaient avant et donnaient un acompte pour réserver la récolte. Ils passaient les uns après les autres* » (Gilbert). Idem plus bas dans la vallée de l'Oule : « *Au début où on ramassait, les marchands, ils passaient sur place, ils venaient voir. Il en passait un, deux, trois, quatre, cinq... On vendait à celui qui donnait le plus, bien sûr* » (Alain). Le passage des petits courtiers permet aux cueilleurs de vendre sans se déplacer.

C'était une chose qui était facile. Ça ne faisait pas huit jours que vous l'aviez ramassé, sitôt sec, les collecteurs étaient là. Ils venaient chez nous avec la jardinière. Quinze jours après, vous aviez votre argent. Il y avait Clier à Verclause, Rolland et Martin à Rémuzat, Romieu à Sainte Jalle. Presque tous les commerçants achetaient le tilleul. Et je vous le dis, ils étaient pressés. Une fois qu'il était ramassé, un mois après, il n'y avait pas un propriétaire qui n'ait vendu son tilleul. (Chassaing & Ramel, 2012, p. 195)

Ils vous payaient quand ils avaient vendu. Certains payaient tout de suite. C'est le jeu de la négoce. Maintenant, on se déplace, on peut donner un coup de fil. Avant, ils ne savaient pas. C'était un peu « à la merci de »... Enfin... Certains étaient honnêtes, d'autres étaient plus voleurs, plus filous. Roulet avait des paroles, il se tenait à ce qu'il avait dit. D'autres étaient plus ou moins fiables. (Patrick)

Ces courtiers en tilleul jouent le rôle d'intermédiaires pour le compte d'autres courtiers qui deviennent plus importants :

Les Ducros ont acheté en masse. Ils ont acheté tous les petits acheteurs. Ils faisaient la ramasse pour eux et ils remettaient à Ducros. C'était du courtage. (Roland)

Ceux-ci prennent la forme d'entreprises grossistes en herboristerie. C'est, par la suite, moins d'une dizaine d'entreprises, dont la plupart sont initialement installées dans les Baronnie ou aux alentours, qui gèrent le marché du tilleul et dont on appelle les négociants par leurs noms. Les trois établissements Saisse, Coutton et Ducros sont des exemples de ce modèle de négociants qui ont débuté « petits » courtiers pour prendre de l'envergure avec les années et devenir, selon les souvenirs, les trois plus importants acheteurs de tilleul. Pour l'entreprise Saisse, on me donne le chiffre de 300 tonnes de tilleul (français et importés) acheté et revendu dans les années 1990. L'entreprise des frères Ducros a une autre trajectoire, même si son départ est le même : Gilbert et Marc Ducros

commencent en reprenant le négoce de leur père qui est « *courtier en plantes aromatiques* » et en fruits (Gervasoni, 1999, p. 84) :

Le Père Ducros a monté un commerce de fruits. Il a bouffé la grenouille, ça n'a pas marché. Ça a duré cinq, six ans.
(Roland)

Marc et Gilbert Ducros développent le commerce des « *plantes et aromates locaux* » (Gervasoni, 1999, p. 84). La P.M.E Ducros est officiellement créée en 1963 et devient l'un des principaux employeurs du Buis jusqu'à la fin des années 1980 (Gervasoni, 1999, p. 86). Ces entreprises qui achètent le tilleul en gros font le lien avec le marché national et international. Ce sont elles qui rassemblent la production de fleurs au moment des foires annuelles dédiées au tilleul qui se multiplient au rythme de l'expansion du commerce.

3.2.4. « Après, on a eu un camion plus grand »

L'expansion économique de ces entreprises est liée à une diversité de phénomènes, tels que le développement des plantations de tilleul qui augmente le volume de fleurs cueillies et leur propre travail de liaison avec leurs acheteurs. La région des Baronnie est décrite comme un territoire enclavé, éloigné de la vallée du Rhône ou de la Durance. L'ouverture du territoire, via les déploiements des réseaux de circulation, joue un rôle dans cette croissance en permettant des liaisons plus régulières et intensives avec les autres régions. Tout un maillage de lieux de stockage, de véhicules et de voies de transport se tisse qui met en circulation des tonnes de tilleul de plus en plus importantes sous forme de volumes conditionnés, acheminés et envoyés depuis les Baronnie au reste du territoire national.

En 1907, est inaugurée une ligne de chemin de fer entre Buis et Orange. En l'absence de voitures pour le transport, ce train ouvre la vallée à des opportunités de transports de marchandises qui sont difficilement vendues sur les foires, comme les fruits (Bouvard, 1946a, p. 397). Le commerce du tilleul profite aussi de la proximité relative de la ville de Carpentras à partir de laquelle sont expédiés la plus grande partie de la production. Georges, du fait de la position du village de Laborel, envoie, lui, sa marchandise depuis la gare d'Eyguian.

Pour [envoyer à] Melun, y'avait une gare à Eyguians. Y'avait un wagon qui était mis a quai. Georges avait loué un quai désaffecté. On mettait le tilleul en cartons et la SNCF les transportait jusqu'à Melun. [...] On emmenait à Lyon chez Giffard et au Thé Eléphant à Marseille... Il avait une fourgonnette et on descendait à Marseille. (Gilles)

Par la suite, il achète des entrepôts à Laborel et la Cooper y affrète ses propres camions. Il garde un « *grand garage* » à Buis pour stocker une partie du tilleul qu'il achète sur la foire de Buis :

On achetait toujours cinq, six tonnes, des fois sept tonnes, sur le marché de Buis. Mais pour ça, il aurait fallu sept camions pour l'amener. On avait la fourgonnette. Après, on a eu un camion plus grand mais on chargeait 800-1000 kilos dessus. (Georges)

Le transport par camions s'intensifie dans les années 1970-1980 avec la réfection et l'agrandissement d'une des routes les plus importantes, celle qui longe la vallée de l'Ouvèze et traverse les Baronnie d'Est en Ouest. Elle contribue, par le passage des camions qu'elle facilite, « *au développement de l'herboristerie industrielle incarné durant trente ans par les fameux établissements Ducros* » (Gervasoni, 1999, p. 79). Les Ducros sont d'abord implantés à Sainte Euphémie-sur-Ouvèze, leur village d'origine. Ils vont par la suite acquérir des locaux dans la ville de Buis, des entrepôts et des ateliers de transformation (Gervasoni, 1999, p. 85). Ils sont connus pour les deux semi-remorques avec lesquels ils enlèvent le tilleul lors des foires.

La formation d'un commerce de tilleul sous forme de « volumes » se fait par la croissance du trafic ferroviaire et routier en lien avec la multiplication de foires commerciales dédiées au tilleul. Les foires au tilleul s'inscrivent dans un maillage de foires agricoles qui dessinent une tradition commerçante ancienne qui date du 14^{ème} siècle (Bouvard, 1946b, p. 384) et qui ont pour fonction de rassembler et de vendre les productions locales à des commerçants qui viennent des autres régions. Ainsi, aux foires de Buis, se retrouvaient des marchands du Gard, du Vaucluse, des Bouches-du-Rhône, des Hauts et Basses-Alpes et du Haut Dauphiné (p. 386). En 1946, Andrée Bouvard note que Buis compte encore 12 foires par an mais qu'elles « *n'attirent guère encore que les négociants de Carpentras, d'Orange et d'Avignon qui viennent les uns chercher les olives, le tilleul ou la lavande, les autres vendre leur pacotille à bon marché* » (p. 416).

La foire au tilleul de Buis est initialement une foire agricole où se vendait, entre autres, les produits de la sériculture (Bouvard, 1946b). Elle se déroule le premier mercredi du mois de juillet et devient progressivement, suivant la croissance du commerce, une foire uniquement dédiée au tilleul (figure 82)

Avec l'expansion du négoce du tilleul, les foires dédiées au tilleul se multiplient. On trouve une mention de la création d'un marché en 1912 à Carpentras qui intègre des « *produits nouvellement apparus aux productions locales traditionnelles tenues jusqu'alors à l'écart des circuits de distribution. [...] Un marché à la lavande, au thym, au tilleul et aux plantes aromatiques* ». (Azémar & de la Pradelle, 1981, p. 83). En amont de celle du Buis, il y a une foire à Vaison-la-Romaine et une foire à Mollans-sur-Ouvèze. Buis connaît une deuxième foire, « *le retour* », le deuxième mercredi du mois de juillet (Gervasoni, 1999, p. 90). Ensuite, le tilleul se vend sur les foires de Nyons, Villefranche-le-Château, La Charce et, plus loin, Luc-en-Diois. Toutes les foires au tilleul ne sont pas créées en même temps, les plus tardives sont celles de La Charce qui date 1986 et celle de Luc-en-Diois de 1987.

- Fabienne : Ça n'existait pas La Charce.
- Pierre : Ça s'est créé après. On allait à Villefranche[-le-Château] et à Buis-les-Baronnies.
- Alain : Les gars d'ici, ils le portaient à la Charce.
- Fabienne : Après, on allait tous à La Charce forcément. Il fallait honorer cette foire qui était dans le secteur bien sûr. Mais ça n'a pas duré très longtemps. Peut-être dix ans.

La multiplication des foires tresse un maillage de lieux de vente dans les différentes vallées, rassemblant un plus grand volume de tilleul. Les dates sont donc ajustées au rythme de la floraison du tilleul, suivant les décalages de floraison du tilleul entre les vallées les plus chaudes et les plus froides.

Le premier mercredi de juillet, le tilleul était sec au Buis. Mais, ici, il n'était pas sec. Et donc, y'avait le deuxième mercredi où le tilleul de St Auban était sec. (Marc)

Nyons, Vaison, Mollans et Buis sont les villes au climat le plus chaud et par conséquent les premières foires dans le calendrier.

La multiplication des foires signe la croissance du commerce des fleurs qui s'exprime par une augmentation des volumes achetés durant toute la première partie du 20^{ème} siècle. Selon J. Marin, dans son « Histoire du Buis et des anciennes Baronnies du

Dauphiné » datée de 1912, c'est au début du siècle que la récolte devint appréciable : en 1904, « *les prix de la vente des fleurs suffit à couvrir les dépenses des communes nécessitées par la voirie* » (cité dans Liautaud, 1959, p. 68). La « Notice des produits agricoles du Ministère de l'Agriculture » de 1908 note 4 000 kg de fleurs produites (p. 68). En 1925, Desmoulins note 35 tonnes en moyenne (Desmoulins, 1925, p. 63). Les 4 tonnes de tilleul produites en 1908 vont être multipliées par 50 et atteindre 193 tonnes en 1939 (Susplugas et al., 1961). En 1944, la production de la zone des Baronnies atteint 300 tonnes. En 1946, Bouvard note, pour la commune de Buis 20 tonnes de tilleul, pour Mollans 10 tonnes, pour Bénivay 3 tonnes. « *La commune la plus pauvre en tilleul [de la vallée] en fournit environ 1.000 kgs pour l'exportation* » (Bouvard, 1946b, p. 401). En 1959, selon Liautaud, le volume vendu sur les foires correspond à un peu plus de la moitié de la production de la région, le reste étant acheté « *directement du producteur au grossiste* » (1959, p. 63). À cette date, il se vend en moyenne entre 50 et 100 tonnes sur la foire du Buis en une journée, 7 à 10 tonnes pour Vaison et Nyons (p. 63). Après une baisse entre 1947 et 1954, la production record du tilleul est atteinte en 1958 avec 400 tonnes de tilleul (p. 73). Les années d'après-guerre sont celles où le tonnage de tilleul vendu dans les Baronnies est le plus important de tout le siècle.

Suivant cette croissance, la production de tilleul des Baronnies prend le pas sur celles des autres régions. Liautaud (1959) recense en 1930, 19 départements qui produisent du tilleul, dont les départements de la Drôme, du Vaucluse, des Hautes-Alpes et Basses Alpes pour la zone des Baronnies. En 25 ans, la partie produite en dehors de la zone des Baronnies baisse considérablement, passant de 78 à 38 tonnes, pendant que celle des Baronnies ne cesse d'augmenter de 10% en moyenne chaque année. Quant au tilleul importé, en 1922, Desmoulins (1925) note 687 tonnes de tilleul importés. Selon Susplugas, les tonnages importés oscillent entre 268 tonnes et 172 tonnes entre 1955 et 1957. Les pays d'importation du tilleul en 1954 sont la Tchécoslovaquie, la Yougoslavie, la Hongrie, la Belgique, la Pologne, la Bulgarie et l'Italie (Liautaud, 1959). Durant cette période, la consommation de tilleul sur le territoire français oscille autour d'une moyenne de 300 tonnes avec un maximum de 500 tonnes en 1957, l'année de la « *grippe asiatique* » (Liautaud, 1959). Selon la part des volumes importés, le tilleul des Baronnies représente donc 90% de la production française et de 40% à 90% de la consommation nationale dont plus de la moitié est achetée sur les foires annuelles dédiées au tilleul.

Cette augmentation des volumes est en correspondance avec un élargissement des zones de production. Initialement située autour de la zone de Buis-les-Baronnies, la zone de production comprend en 1961 « *les cantons de Buis-les-Baronnies, Dieulefit, Luc-en-Diois, La-Motte-Chalençon, Nyons, Rémuzat, Séderon ; dans les Basses-Alpes, la vallée du Jabron jusqu'à Sisteron compris ; dans les Hautes-Alpes, les cantons de Laragne, Orpierre, Ribiers, Rosans, Serres; en Vaucluse, les cantons de Carpentras, Malaucène, Vaison-la-Romaine* » (Susplugas et al., 1961, p. 72).

Pour couvrir cette zone, le système des foires est allié avec un maillage qui lie petits collecteurs et entreprises grossistes et qui permet à ces derniers de trouver plus de tilleul et étend les zones où ils peuvent se fournir :

Moi, j'avais des courtiers, et je passais aussi dans les fermes. Je passais un peu de partout vers Buis. J'allais jusqu'à Die. J'allais jusque du côté de Laragne, jusqu'à Tresclevoux, toutes ces vallées là-bas. J'allais jusqu'à Châteauneuf-de-Chabre, la Méouge... Et sur la Méouge, je passais avec un monsieur qui était épicier. Donc, c'est l'épicier, des fois il récoltait. Je ne payais pas les gens. Je payais à lui le tilleul et les gens devaient un peu d'argent à l'épicier. Et comme ça, il récupérait. Après, j'avais Peyronnel, un monsieur qui était aussi courtier pour nous. Il faisait toute la région de Rémuzat, La Charce. Lui, il achetait pour nous et il nous le livrait ici. Et moi, je le payais à la commission. Sinon, je n'aurais pas trouvé des quantités pareilles. (Georges).

3.2.5. « On arrivait à faire 150 cartons par jour »

Le travail des grossistes ne se limite pas aux transactions d'achat et de vente du tilleul. Ceux-ci stockent, conditionnent, transportent le tilleul. Ce travail se fait par une transformation du tilleul tel qu'il est acheté sur les foires pour le mettre en correspondance avec les pratiques des acheteurs finaux. Cette transformation se fait par une succession de gestes et donne lieu à la formation progressive d'un certain tilleul qui est qualifié par ses caractéristiques visuelles. Le travail de Georges avec la Cooper est exemplaire à ce titre.

Parmi les grossistes locaux, Georges et son père sont connus pour acheter un tilleul d'une certaine qualité : « *Lui, il voulait que du très beau tilleul. [...] C'est lui qui raflait le plus beau tilleul car il le vendait à la Coopérative pharmaceutique de Melun qui avait une exigence de qualité draconiennes* » (Louise). De fait, les clients de Georges demandent du tilleul en bractée entière non brisée.

Moi, je commercialisais que du tilleul entier. Pas des bris, pas que des... La Cooper voulait que je trie pour enlever les débris de tilleul. Et je leur vendais les débris. Et, eux, les faisaient couper je sais pas où, pour après en faire des sachets. (Georges)

« *La Cooper, ils vendaient en petits sachets, il fallait que ce soit équilibré, que ce soit joli* » (Gilles). Pour former cette qualité de tilleul, Georges déploie toute une série de gestes de travail depuis le stockage jusqu'à l'expédition.

Le premier geste est celui du stockage qui rassemble les bourras³³ amené par les cueilleurs sur les foires en tonnes de tilleul, stockées dans des hangars puis transportées jusqu'au lieu de conditionnement (figure 88) :

Tout était vidé puis réempaqueté. Après, il allait en chercher là-bas quand il en avait besoin, à Buis-les-Baronnies. Soit il le chargeait dans les bourras, soit dans des cartons. Il ramenait les cartons directement de Buis pour ne pas le transvaser encore une fois. (Gilles)

Le conditionnement se fait sous forme de cartons, ce qui correspond aux pratiques de conditionnement des plantes qui, avant les années 1950, « *sont conditionnées en vrac dans des boîtes en carton* » (Frogerais, 2018, p. 8).

Au début, quand mon père faisait le commerce du tilleul, il faisait des cartons de cinq, dix kilos. Moi, j'ai continué à faire ça aussi. Et c'était vendu en l'état. La Coopérative de Melun vendait aux pharmacies en cartons de cinq kilos ou dix kilos. Et à l'hôpital, pareil. (Georges)

Les cartons sont ensuite acheminés par train ou par camion, vers leur destination. Georges envoie les cartons depuis la gare d'Eyguians ou livre à des « *boîtes comme Gifrer qui font leurs produits pharmaceutiques. Il y avait des Belges, des Hollandais, des herboristeries...* ».

La qualité visuelle repose sur une opération de tri des fleurs et d'attention dans les gestes de conditionnement, deux opérations réalisées à la main. Ces deux opérations prennent une part importante du temps de travail.

Il faut le stocker le tilleul et après, faut l'emballer, faut le trier. [...] Ça prenait un temps fou. Toute l'année, on faisait que ça rien que pour la Cooper. On arrivait à faire un semi-

³³ Un bourras est un morceau de toile de jute de quatre à cinq mètres carrés dont on noue les coins opposés pour le fermer. Il sert pour le transport des récoltes (figure 96).

remorque et demi. Donc, ça faisait trois semi-remorques sur deux mois. Après, il fallait les charger les semi-remorques ! On en montait 3700- 4000 kilos dans un semi-remorque. (Georges)

Pour trier, chaque année Georges embauche un ou deux jeunes qui se souviennent des opérations de tri et de conditionnement :

Il faisait ça l'hiver. Dans l'entrepôt qu'il y avait au village, on déchargeait le camion. Les bourrassées étaient vidées. Ça faisait un grand tas de tilleul énorme et y'avait plein de bourrassées partout. Et après, l'hiver, il passait du temps à trier le tilleul. Enlever les bouts de bois, les cailloux qu'il pouvait y avoir. Enlever quelques feuilles. On triait. (Martin)

À deux, on arrivait à faire 150 cartons par jour. Fallait coller [les cartons], remplir, prendre le tas qui était trié. Il fallait déjà deux ou trois jours pour trier un tas. Tout était fait à la main. On était deux ! Ça usait les mains, on avait les doigts qui saignaient à la fin. Les peaux, elles s'arrachaient. (Georges)

Pour amoindrir le temps de tri, Georges sélectionne les lots de tilleul :

J'avais sélectionné beaucoup de lots qui étaient sans histoire. J'étais sûr de ce que j'allais trouver. Je n'allais pas trouver des saletés. Je n'allais pas trouver des feuilles. Je n'allais pas trouver des trucs qu'on n'aime pas, des merdes de chats et compagnie, ou des plumes de pigeons... Parce que des plumes de pigeons, quand y'en a dans les tilleuls, pour les trier, je vous dis pas ! J'avais sélectionné quelques beaux lots où j'étais franchement tranquille. (Georges)

Cela lui évite les déconvenues quand les bourras sont ouverts et qu'il trouve à l'intérieur « *du moche* » ou d'autres choses : « *On trouvait un peu de tout, des crottes de chat, des pierres... Des loirs vivants dans le bourras une fois* ».

Une fois le beau tilleul trié, séparé du « moche » et de tout ce qui n'est pas du tilleul, la mise en carton est l'étape délicate suivante : il s'agit de ne pas écraser le tilleul pour que les bractées restent entières.

Il fallait faire attention parce que, le tilleul sec, c'est très cassant. Selon comment tu le menais... Si tu l'appuyais trop... [Pour remplir un carton de] dix kilos, il fallait un peu le tasser, mais pas trop. Sinon toute la fleur se retrouvait au bas du carton. C'était un boulot ! Parfois, on l'humidifiait un peu la veille pour qu'il soit moins cassant. Le carton, il fallait qu'il fasse dix kilos. Il fallait maîtriser tout la montée du carton pour bien que ce soit régulier. Il fallait anticiper, il

fallait prévoir. Les jours de mistral, y'a des jours où on n'y allait pas, parce que le tilleul est trop sec. (Gilles)

Dans cette opération, toutes les variétés de tilleul ne se valent pas :

Le tilleul de la Charce... Il ressemblait au Bénivay. Mais, il était beaucoup plus cartonneux, plus rigide que le Bénivay. La bractée était beaucoup plus épaisse. Et c'était du tilleul qui restait en l'air ! Pour mettre dans un carton, c'est de la folie ! Mettre 10 kilos en carton avec du tilleul de la Charce, c'était... Pfff...! On appuyait dessus et hooop ! [Il remontait]. Il fallait garder une main au milieu et tasser dans les quatre coins. C'était un travail ! (Georges)

Les gestes de Georges manifestent le travail de mise en correspondance entre un végétal tel qu'il est travaillé par des cueilleurs et ce même végétal tel qu'il est commercialisé par des acheteurs. C'est un travail de mise en correspondance entre le tilleul cueilli et vendu en bourras d'un côté et les modes de commercialisation de l'autre.

Par cette mise en correspondance, c'est un certain tilleul qui prend forme : c'est celui qui est nommé dans un premier temps le beau « tilleul de Carpentras ». Le mode de conditionnement joue un rôle central dans cette formation. Présenté en vrac dans des grands cartons, c'est l'aspect visuel qui va qualifier le tilleul. C'est le fameux tilleul de Bénivay qui devient le standard commercial du « beau tilleul », de couleur jaune et aux grandes bractées souples (figure 45). C'est un standard visuel. Ce tilleul va prendre le nom de la principale gare d'expédition des cartons. Malgré le fait que « *la ville de Carpentras ne récolte pas du tout de tilleul et ses environs pas davantage* » (Bouvard, 1946b, p. 401), Desmoulins note que, avant 1925, « *le négoce de cette cité détenait la presque totalité de ce produit* » (1925, p. 61) : « *tout était expédié depuis Carpentras* » (Georges).

Il s'appelait « tilleul de Carpentras » parce que y'avait pas de gare ici. La gare d'expédition, c'était Carpentras. Et c'était ce qui était écrit sur l'étiquette. (Maurice)

Cette dénomination n'est donc pas relative à la zone de production mais à celle de son lieu d'expédition. Le tilleul porte un nom qui exprime les pratiques de travail des négociants.

Par un entrecroisement de documents d'archives et d'entretiens, j'ai retracé dans ce chapitre un premier mouvement de liaison qui génère un processus de formation, celui du

tilleul, aujourd'hui nommé des Baronnie, mais d'abord nommé tilleul de Carpentras. Dans ce premier mouvement, se rencontrent et se tressent progressivement des sphères disparates, celle d'un végétal, d'un commerce et d'une agriculture. Par les gestes de plantation et les gestes de la commercialisation, se tisse un milieu, c'est-à-dire un maillage plus ou moins ajusté de lignes qui relie des arbres, des fleurs, des trains et des camions, des cartons, des foires, des paysans, des courtiers... Ce maillage, pour reprendre l'image d'Ingold, n'est pas un réseau. Ce ne sont pas seulement des objets articulés les uns aux autres. Se jouent là des effets d'ajustement réciproque et de résonance qui ont un effet sur les choses qui y sont engagées et qui participent de leurs lignes de croissance. Dans ce mouvement de formation d'un milieu, les gestes du travail des cueilleurs sont particulièrement révélateurs de ce mouvement de co-formation et révèlent la multiplicité des phénomènes qu'ils tressent ensemble pour « faire avec » tout ce qui les traverse et avec quoi ils vivent.

Chapitre 4 : « Quand on fait ça tout la journée, on a le doigt coupé à force »

Nous sommes arrivés dans le chapitre précédent au point de formation d'un certain tilleul ajusté aux pratiques commerciales: un « beau » tilleul, de couleur jaune et aux longues bractées. Ce beau tilleul doit avoir les bractées entières, non brisées, sans tâche et les fleurs à maturité (figure 46). Il y a plusieurs fleurs par bractées et la floraison de ces fleurs doit être à son maximum, soit ni trop en boutons, ni trop « *boulée* ». La fleur donne un fruit à coque qui a la forme d'une petite boule. « *Un tilleul boulé* », c'est un tilleul « *qui a passé* », il est en fruits. Pour le négoce, le critère de maturité des fleurs se fait lorsque :

- Un tiers des fleurs est déjà fécondée (le gynécée apparaît)
- Un tiers des fleurs vient d'éclore dans les heures précédentes (dans la nuit en général)
- Le dernier tiers restant sous forme de boutons. (Gervasoni, 1999, p. 34)

La formation de ce tilleul par les cueilleurs relève d'un travail de composition avec les caractéristiques de la fleur de tilleul dont la principale est sa vulnérabilité. Premièrement, la durée de la maturité des fleurs est courte et la floraison est quasiment simultanée sur un arbre : « *une fleur met trois jours pour fleurir et faner et donc la floraison d'un arbre met une dizaine de jours pour faire son cycle de floraison* » (Garraud, 2018).

Le temps de cueillette des fleurs d'un arbre est relativement court : « *le délai maximal d'une récolte est de l'ordre d'une demi-journée, ce qui laisse peu de temps aux récoltants pour cueillir la fleur au moment opportun* » (Gervasoni, 1999, p. 34). La floraison, de plus, est vulnérable aux phénomènes météorologiques-

Parce que le tilleul, s'il fait très chaud, il avance rapidement. Et s'il fait des pluies ça le fait avancer aussi. Mon cousin disait : « S'il pleut, le tilleul va se mettre à pédaler ! ». Ça faisait avancer le tilleul. Ça précipitait sa maturité. (Gilles)

La pluie a aussi un effet sur l'état des bractées parce qu'elle accélère le cycle de végétation ou qu'elle peut abîmer les fleurs : « *un arbre à maturité peut être totalement*

ravagé par une averse de quelques minutes » (Gervasoni, 1999, p. 34). Le vent abîme les bractées :

Le vent du Nord, ça abîme. Les fleurs, elles sont mangées
par le vent. Y'a plus que le tronc, y'a plus de feuille.
(Virgile)

À l'inverse, une trop grande humidité les fait « rouiller » : des tâches brunes apparaissent sur la bractée et sur les fleurs (figure 47). La floraison se fait donc un temps court et est vulnérable au moindre changement météorologique. Enfin, les bractées réagissent fortement aux manutentions : mises au soleil une fois cueillies, elles peuvent brunir. De plus, quand elles ont séché, elles se brisent très facilement, ce qui rend les manutentions délicates.

Les cueilleurs développent une série de gestes de travail qui engagent l'arbre, les fleurs, mais aussi des outils, des lieux, des collectifs, des déplacements et des rythmes de travail. Ces différentes dimensions sont ajustées les unes aux autres afin de rendre le travail de formation du tilleul possible.

Je décrirai dans ce chapitre les gestes du travail des cueilleurs qui révèlent leurs manières de « faire avec » : faire avec les critères du commerce et les tilleuls tels qu'ils sont et se développent, mais aussi avec la famille, les voisins, les bourras, les greniers... Et aussi avec le climat, les autres activités professionnelles, l'arrivée de nouvelles techniques... Pour reprendre le langage d'Ingold, autant de « choses » en mouvement, animées par la vitalité des lignes qui les traversent et qu'il faut mettre en cohérence. Il s'agit dans cette partie de décrire comment les gestes du travail composent avec ces phénomènes, les tressent pour rendre possible le travail. Ces gestes de travail ne sont pas des objets figés derrière une vitrine d'exposition. Ils ont leur propre développement dans le temps et l'espace, ils se propagent, se partagent, se perdent, se transforment. En s'essaimant, par la répétition, une forme émerge, celle d'une technique de cueillette partagée, avec ses rythmes et son organisation propres. Les spécificités de ces gestes rendent compte de l'aspect tressé des choses. Liées à la singularité d'un lieu, d'une personne, d'une organisation, d'une temporalité, elles révèlent le travail de mise en cohérence, l'attention, la répétition, les « *efforts tenaces* » nécessités pour donner forme aux choses et « *faire échec à leur instabilité chronique* » (Ingold, 2017, p. 200).

4.1. « Il est comme la Gousse de pois à peu près »

Je rencontre Lucien, agriculteur à la retraite et ancien cueilleur. Nous sommes installés devant la maison et devant nous, le jardin. Le long du jardin sur la gauche, cinq ou six tilleuls en fleurs. Un autre à côté de la maison. Lucien m'emmène voir de près les bractées pour me montrer les cultivars, que l'on nomme ici « *qualités de tilleul* » et qu'il a lui-même greffés.

- Lucien : Ça, c'est une de Saint Auban, mais alors... Une qualité qui est lourde...! Le Cabanon... Parce que les greffons venaient d'un endroit où y'a un cabanon... Au-dessus, c'est du Montguers. Il vient de Montguers... Les deux autres c'est le fameux Bénivay... Le Petit... C'est le Roumégas, un quartier de Buis-les-Baronnies... Le Verdal, ou Verdaou, je ne sais pas pourquoi... Un autre Bénivay... Et celui au-dessus, un Blanc.

- Fanny : Il est très clair et mûr très tôt.

- Lucien : Là, c'est un Gousse de pois... Y'a de la Salade... Il est comme le Gousse de pois, à peu près. La feuille, un peu plus recroquevillée peut-être. Ce qui est drôle, c'est sa feuille qui est large, plus que les autres... Le Finet... Le Finet, c'est le contraire ! Une fleur qui a la languette bien étroite et longue... Le Muscat... Qui faisait la meilleure infusion. Le Muscat, il était bon, mais y'en n'a plus dessus. Ça a disparu.

Dans cette présentation, c'est tout un tableau de famille qui s'esquisse avec des plus lourds, des plus fins, des qui sèchent mieux, des meilleurs au goût, des plus beaux... (figure 48) Le développement de la greffe des tilleuls provoque une prolifération des cultivars dont chacun peut être spécifié, singularisé en fonction de la manière dont il réagit au climat et aux manutentions du travail. Ce travail de greffe émerge au début du 20^{ème} siècle, à peu près à la date de la fameuse histoire du tilleul de Bénivay, au moment où les paysans plantent des tilleuls sur leurs propres terres.

Sans la greffe, les tilleuls restent sauvages. Le sauvage, c'est à la fois « *celui qu'on trouve dans les bois* » (Arlette), mais aussi les tilleuls des bords de route qui n'ont pas été greffés. Contrairement aux plants, les témoignages ne précisent pas l'origine des greffons. L'histoire du tilleul de Bénivay et quelques témoignages laissent entendre que ceux-ci peuvent se découvrir dans les haies et les bords de chemin ou de rivière, parmi des repousses spontanées de tilleul, dans la fameuse « seconde nature » ou même dans la montagne :

J'en ai un qui est sauvage. Il est plus joli que le Bénivay. C'est un plant que j'ai planté. La fatalité a fait qu'il est sorti de toute beauté. [Je l'ai trouvé] dans une haie. Le voisin a dit : « Moi, j'en ai des tilleuls ». Je suis parti. J'y suis allé et j'en ai ramené trois. (Paul)

La greffe se développe au cours de la première moitié du 20ème siècle. Pour la plupart des interlocuteurs (à la retraite au moment des entretiens), ce sont leurs parents qui ont greffé les arbres. Thierry situe les greffes dans sa vallée depuis l'après-guerre³⁴. On trouve des mentions de ces greffes dans l'ouvrage de Desmoulins de 1925 et dans celui de Liautaud de 1959.

Dans les nouvelles plantations, on s'efforcera de ne multiplier que celles qui présentent des caractères susceptibles de favoriser la cueillette des fleurs : port ramassé (en boule), fleurs grandes, rapprochées et pendantes, se détachant nettement, des feuilles à pétiole court, redressées à contre-sens. (Desmoulins, 1925, p. 64-65)

Pour obtenir une floraison plus importante ou une inflorescence plus développée, on a recours à la greffe à partir de tilleuls sélectionnés. (Liautaud, 1959, p. 61)

Avec le développement de la greffe, les tilleuls sauvages des forêts sont abandonnés pour la cueillette. On cherche à développer les caractéristiques qui permettent d'accorder les critères du marché (un « *beau tilleul* ») et ceux de la cueillette manuelle des inflorescences. Le travail de greffe est un des premiers gestes de mise en correspondance du tilleul aux caractéristiques du marché et aux conditions d'existence des paysans.

Dans le temps, le tilleul qu'il y avait, c'était tout mélangé avec les feuilles. Celui qui voulait en ramasser un peu, il n'avait pas intérêt à fumer ! Je ne le dis pas pour rire. Parce que le tilleul greffé, c'est pas vieux. (Paul)

Le tilleul-maître c'est mon grand-père qui l'avait amené. Il l'avait planté et il avait remarqué qu'il en ramassait beaucoup plus que d'autres. Alors, il n'avait greffé que de celui-là. Le Lombard, on l'appelait. Ça s'était dit. C'est pour ça que c'est cette variété-là qu'il y a le plus à Verclause. (Chassaing & Ramel, 2012, p. 200)

En cherchant à changer les caractéristiques visuelles et mécaniques du tilleul, la greffe participe du travail de mise en correspondance entre deux manières de travailler le tilleul, celle des négociants et celle des cueilleurs. Il met aussi en correspondance une

³⁴ Deuxième Guerre Mondiale

multiplicité de critères en lien avec les différentes étapes de ce travail. De manière significative, les noms des cultivars de tilleul s'appellent dans la région des « qualités » de tilleul, un mot qui dit la singularisation et la pluralisation d'un tilleul conçu initialement comme une masse anonyme.

4.1.1. « Y'en avait dix... Cent de variétés ! »

Avec la greffe, le tilleul devient les tilleuls : « *Au début, y'avait pas trop de tilleuls, mais après les gens ont greffé. [...] Y'en avait dix...cent de variétés !* » (Georges). Ce développement n'est pas homogène, il varie selon les vallées. La gamme minimale de variation est de deux qualités : « *Y'a du Bénivay et puis le reste c'est du tilleul* » (Gilles). Non loin de là, Louis détaille : « *Y'avait du machin sauvage, du greffé et du Bénivay* ». La distinction minimale est donc celle du cultivar standard du négoce. La gamme la plus facilement rencontrée est une suite de trois ou quatre qualités. Elle correspond à une diversification, non plus commerciale, mais climatique. Il s'agit de tilleuls plus ou moins précoces et tardifs en floraison. Dans la vallée de Buis, la gamme de Virgile est la plus fréquemment rencontrée : « *On avait trois qualités : le Mondé, le Bénivay, le Verdal* ». Le Bénivay a une floraison en milieu de saison, le Mondé plus tôt et le Verdal plus tard. Enfin, dans certains villages, la diversification des cultivars peut aller jusqu'à une dizaine de qualités, nommées et identifiées selon toute une série de caractéristiques, depuis la date de floraison jusqu'au changement de couleur de la bractée, en passant par la perte d'eau au séchage.

On trouve donc une grande variation dans la singularisation du tilleul, depuis les plus petites gammes (qui répondent a minima au critère principal des négociants) jusqu'aux plus diversifiées (qui comprennent l'ensemble des critères du travail des cueilleurs). Les deux critères les plus communs (et qui se retrouvent d'ailleurs dans la qualité Bénivay) sont « *joli et facile, bien trié* » (Paul). Ces deux critères de base croisent le critère visuel du négoce avec le critère manuel de la cueillette.

Les noms des qualités peuvent différer grandement d'une vallée à l'autre, ne pas se retrouver ou se croiser sans nécessairement désigner le même cultivar³⁵. Cette variation peut se comprendre par une diversité de phénomènes qui ne sont évidemment pas

³⁵ L'hypothèse est que, dans la comparaison entre vallées, certains cultivars soient identiques d'un point de vue botanique, tout en ayant des noms différents et que, par ailleurs, un même nom puisse désigner des cultivars différents.

exclusifs. Une partie des différences peut se comprendre par l'intérêt porté à la question du tilleul. C'est ce que désigne Michel lorsqu'il parle « *de groupes d'actifs vers Bénivay qui ont fait des greffes* ». Mais surtout par les réseaux d'interconnaissance. Ainsi le Bénivay circule de Sainte Euphémie au village de Sainte Jalle :

À Sainte Jalle, y'a pas beaucoup de tilleuls. Je ne sais pas les qualités qu'ils ont. Chez ton frère, ils ont du Bénivay parce qu'ils ont pris les greffons ici. (Lucien)

Le développement de la greffe se fait surtout par les échanges de greffons entre cueilleurs. Louise se souvient qu'il y avait « *beaucoup d'échanges* » de greffons. À Sainte Colombe, Louis a reçu des greffons du tilleul de Bénivay par un négociant en tilleul de Laborel. Les cueilleurs échangent avec leurs voisins, avec leurs connaissances. Ils vont chercher dans un village une qualité dont ils ont entendu parler. Ainsi, Régine va à Propiac chercher une variété « *qui, même sec, ne se brisait pas* ». Victor qui a ramené à son village « *celui des Poignées de Vercoiran* » (Fernand). Certains cultivars en viennent à n'exister qu'à certains endroits, comme pour cette qualité spécifique de Saint Auban : « *Le Saint Vallier, ils en parlent pas à Buis* » (Norbert). Des cueilleurs ont développé des qualités plus adaptées au climat de leur vallée. C'est le cas du Sainte Marie qui remplace le Bénivay dans la haute vallée de l'Oule : « *Le Bénivay, il fait guère bien parce qu'il craint le froid* » (Thierry). Un cultivar peut aussi changer de nom en étant greffé dans un autre village, comme pour le Lombard de Verclause :

Et à Pelonne, il est connu pour celui de la Font de Martel. Parce que le quartier où il est, le premier arbre de cette qualité, ça s'appelle la Fontaine de Martel. (Chassaing & Ramel, 2012)

Tout comme le Lucien qui est un greffon « *pris sur un tilleul sauvage. Il existe toujours devant la maison d'un Monsieur qui s'appelait Lucien* » mais c'est originairement le même que « *le Gros de l'Alambic* » (Louise).

Et encore, sous un même nom, on peut trouver une grande variation de critères botaniques, qui auraient peut-être donné lieu dans une autre allée à une différenciation par le nom, comme pour le Bénivay de Laborel :

Y'a plein de sortes de tilleuls. [...] Y'a plusieurs sortes de Bénivay. Il y en avait un avec neuf fleurs, mais je ne connais pas son nom. Il pesait lourd. (Laurent)

Enfin, on peut connaître les qualités sans les nommer : « *des arbres par-ci, par-là, avec des qualités qu'on ne savait pas trop ce que c'était* » (Louise).

Dans cette grande famille de cultivars, il devient difficile, voire impossible, de refaire l'arbre généalogique et de comprendre, seulement avec les témoignages, les liens entre toutes les qualités de tilleul au sein de l'espèce *Platyphyllos*. Ceci est particulièrement exacerbé car ce sont souvent les générations antérieures aux personnes rencontrées qui ont fait les greffes. Les raisons données aux noms vont de l'hypothèse à la certitude, mais on y retrouve plusieurs critères.

- Lucien : Y'a le Vone, c'est le plus beau tilleul. De longues fleurs, large... Ça c'est beau. Ça devait venir d'une femme qui s'appelait Yvonne !

- Fanny : On ne sait pas trop son origine à celui-là. [...] Les noms correspondent un peu aux noms des familles.

- Lucien : Le Brulat, c'est le nom d'une maison de Vercoiran. C'était des Brulat [qui habitaient là]. C'était un précoce, bien précoce. Un que j'ai jamais su le nom, c'est celui qui est vers le lavoir là-haut. Il fleurit bonne heure aussi. Mais je ne sais pas comment il s'appelle. [...]

- Fanny : Du Colombier, je sais pas pourquoi, si c'était le nom du quartier...

En 1959, Liautaud relève trois critères :

Chaque exploitant entretient une qualité particulière à laquelle il donne un nom spécial en rapport avec le lieu d'origine du greffon (Bénivay, Montmorin, Montguers, Cabanon), soit avec le nom du propriétaire fournisseur du greffon (Bourdélon) ou encore avec l'aspect de l'inflorescence (Fleurs de pois, Muscat, Brunet, Sauvage...). (Liautaud, 1959, p. 61)

On peut y rajouter l'emplacement, comme l'Alambic ou le Château (Garraud et al., 2019) : « *On donnait le nom du tilleul à l'endroit où il se trouvait. On les baptisait : le Colombier, le Fontaine d'Aumage...* » (Nicolas).

À côté de la localisation, on trouve des noms relatifs aux caractéristiques des inflorescences en réponse au travail de la cueillette comme les caractéristiques temporelles de sa floraison (le Précoce, le Tardif) et les caractéristiques « mécaniques » de ses inflorescences, qui évoquent les gestes et les étapes de transformation de la cueillette et du séchage. On trouve ainsi le Rouget (qui rougit au séchage), le Poignée (qui fait de grosses poignées à la cueillette) ou encore le Fil de fer :

Au village de Montauban, y'a du Fil de fer. Ça ressemblait à un fil de fer. Et dur ! Tu ne pouvais pas le ramasser. (Fanny)

Le Poignée de Cramy, il se disait qu'il faisait des rendements extraordinaires. Y'a du tilleul qui rougit quand il est sec. Y'a des tilleuls qui restaient verts quand ils étaient secs. (Nicolas)

L'extension du répertoire des noms de cultivars laisse ainsi entrevoir à la fois les réseaux d'échanges et les critères de diversification qui amènent à cette démultiplication du tilleul. J'y vois à l'œuvre la créativité inhérente au geste du « faire milieu » qui fait se rencontrer, dans le geste de travail, des choses hétérogènes. Il s'ensuit une prolifération des cultivars, chacun répétant le même geste de greffe, mais en s'ajustant à la singularité de la vallée, du porte-greffe et du greffon, du donneur de greffon, de la localisation du tilleul... La greffe rend particulièrement visible la complexité de ce geste : rendre cohérente la multiplicité des contraintes du travail des cueilleurs et des négociants.

4.1.2. « Il fallait trier toutes les feuilles le soir »

Avec la multiplication des cultivars, les cueilleurs développent une connaissance fine et circonstanciée des caractéristiques agronomiques qui singularisent les cultivars les uns par rapport aux autres : l'intensité, la durée et la temporalité de la floraison, la solidité des branches de l'arbre, la couleur des fleurs (blanc, jaune, vert), le nombre de fleurs par bractées (de deux à sept), la longueur des bractées (de deux centimètres à vingt centimètres), la facilité à être cueilli, l'organisation des fleurs et des feuilles (s'il est « *mêlé* » ou non), la réaction des bractées au séchage (le volume d'eau qu'elles perdent), le changement de couleur (gris, jaune, rouge), leur souplesse, l'odeur à la floraison et au séchage, le goût de la tisane (Garraud et al., 2019). Ces différences sont d'importance pour les cueilleurs car elles ont un impact significatif sur leur travail qui commence à la plantation des tilleuls et qui va jusqu'à la vente de leur production aux négociants. La diversification des cultivars répond à une diversité de phénomènes. Elle les intègre et les met en cohérence.

Ainsi, pour répondre à la rapidité de floraison et allonger le temps de cueillette, les cultivars tardifs et précoces sont multipliés.

Nous, on avait trois variétés en fait. On avait du Verdal, C'était le tardif celui-là. On avait du Mondé. Il est précoce. Et quand on commençait à cueillir celui-là, après on

enchaînait. Le Bénivay était fleuri. Et après, on avait quelques arbres de Verdal. (Régine)

Les qualités tardives et précoces permettent d'allonger le temps de la cueillette, en condensant la cueillette sur le même lieu (figure 49). Ainsi, le père de Louise « *avait échelonné les qualités pour cueillir trois semaines. Il en avait mis dans des ubacs qui étaient plus tardifs* ». L'échelonnement des floraisons permet aussi de mieux jongler avec les autres productions dont la maturité se chevauche :

- Lucien : Souvent, on ramassait de la cerise jusqu'à trois ou quatre heures de l'après-midi. Y'en a un qui le portait au marché. Et dès qu'on avait fini de ramasser la cerise, on se mettait un peu au tilleul.
- Fanny : Et puis, y'a des jours, le tilleul ne mûrissait pas.
- Lucien : Avec le bien précoce, on faisait que le tilleul.

La solidité du bois des cultivars impacte la manière de poser les échelles pour la cueillette et le risque d'accident.

Le Géant et le Saint Vallier sont plus cassants, on les taille moins. On dit que la « brou vient ». C'est le bois de l'année qui part avec si on tire trop fort. Le Verdal, quand il a beaucoup d'eau, il est moins cassant. (Fernand)

Mais surtout les cultivars choisis peuvent changer le volume de bractées cueillies.

Certaines qualités, vous en ramassiez plus que d'autres. Une fois, celui de la maison n'était pas prêt, alors un voisin me dit : « Si tu venais un peu m'aider en attendant que le tien mûrisse ! ». Il me dit qu'il n'est pas très beau, pas très avantageux à ramasser. On a passé la journée. On a fini l'arbre, on en avait ramassé onze kilos chacun. Ça ne faisait guère ! Quelques jours après, je ramassais chez moi, J'en ai ramassé 52 kilos ! La majorité des tilleuls de Verclause sont de cette variété que j'ai ramassée ce jour-là. (Chassaing & Ramel, 2012, p. 200)

Ainsi, la fille de Joël cueille entre 17 kilos et 25 kilos de tilleul frais à la journée : « *Ça dépend des variétés* ».

Le nombre de fleurs et l'épaisseur des bractées jouent sur ce volume (figures 52, 53, 54), mais aussi la disposition des bractées et des feuilles et leur longueur car elles changent l'efficacité du geste de cueillette :

- Paul : Les feuilles, elles tombent parce qu'elles sont lourdes. Mais quelque fois, au bout, y'a une petite feuille qui, pour beaucoup de variétés, remonte. Donc, tu as accès à

la rangée de tilleul que tu vas arracher sans problème. Et y'a d'autres variétés où cette feuille, ou d'autres feuilles, se mélange au tilleul. Ces variétés, les gens ne les ont pas pris pour greffer parce que c'est une gêne. À l'époque, si y'avait trop de feuilles dans le tilleul, ça lui enlevait de la valeur.
- Evelyne : Et puis tu en ramassais moins !

Les greffeurs vont privilégier le tilleul dit « *bien trié* » (figures 50 et 51).

L'Aveugle, les fleurs et les feuilles sont très triées. Les fleurs pendent bien. Y'a pas besoin de forcer beaucoup pour le cueillir. Ça vient tout seul. Il est très florifère. C'est celui-là qu'on gardait pour la tisane. (Raymond)

Et oui, avant il se ramassait, même le petit tilleul. Il n'était pas trié. Les feuilles... Ce n'était pas intéressant. Il fallait trier toutes les feuilles le soir parce que les acheteurs, ils ne voulaient pas les feuilles. (Odette)

Pour gagner en rentabilité, les greffeurs portent attention aux différences de perte d'eau au moment du séchage : en fonction des variétés, le tilleul perd entre deux tiers et trois quart de son poids initial. Dans un cas, il faut quatre kilos de tilleul frais pour obtenir un kilo de tilleul sec. Dans l'autre, il faut cueillir seulement trois kilos de tilleul frais pour vendre un kilo de tilleul sec. Cette différence, au vu du temps nécessaire pour cueillir le tilleul sur l'arbre, est significative puisqu'elle change la rentabilité du temps passé à cueillir.

Le Fil de fer, c'est un tilleul très dur. C'est pour ça qu'on l'appelle Fil de fer. On s'accroche les doigts. La nervure de la bractée est très dure. Mais il déjette³⁶ peu. D'habitude, c'est quatre kilos de frais pour un kilo de sec. Lui, il déjetait beaucoup moins. (Louise)

Certaines des caractéristiques des cultivars concernent l'aspect visuel des bractées qui impacte le prix de vente aux grossistes. Relativement à toutes les manutentions du séchage et du transport, les qualités qui produisent un tilleul qui ne devient pas friable sont plus appréciées. Le changement de couleur au séchage est regardé avec attention : les bractées peuvent prendre une couleur blanche ou jaune, ce qui les rapproche du standard du Bénivay, mais elles peuvent aussi rester vertes, devenir rougeâtres ou même grises, une couleur qui les disqualifie lors de la vente. Les différences de temps de séchage des qualités impactent non seulement la rotation des volumes de tilleul dans les greniers mais surtout les rend plus ou moins susceptibles aux tâches dues à une exposition à l'humidité.

³⁶ Déjeter : perdre son eau.

On voit ici que la formation d'un certain tilleul se fait tout au long du processus de la cueillette qui concerne la mise en correspondance de singularités et de critères de travail.

Seulement deux caractéristiques des cultivars sont relatives à la consommation du tilleul sous forme de tisane : l'odeur des fleurs et le goût de la tisane. Deux caractéristiques qui sont liées et qui, à l'exception de la qualité Muscat, singularisent le tilleul sauvage : « *Quand il est pas greffé, il est parfumé, quand ils allaient le ramasser là-haut dans la montagne, il a du parfum* » (Paul). Ce tilleul sauvage est aussi nommé « *petit tilleul* » du fait de la petite taille de ses bractées.

- Pierre : Y'en a dans les hauteurs dans le bois là-haut.
- Fabienne : Il a quoi... Trois centimètres de long, à peine ! Mais alors, quelle odeur ! C'était incomparable !
- Alain : Il fleurissait un peu plus tard, étant donné que c'est en hauteur. Ils étaient à plus de 1 000 mètres d'altitude.
- Pierre : On le vendait. On le gardait un peu.
- Fabienne : Pour la consommation personnelle
- Alain : On ne prenait pas le gros comme ça pour l'infusion.

C'est le tilleul que l'on garde pour l'infusion et qui n'est pas vendu.

On boit des tisanes tous les soirs. On prenait du sauvage qui était plus petit et qui avait plus de fleurs. (Louis)

C'est le sauvage qui est meilleur. Il est plus parfumé. On cueille deux, trois kilos qu'on garde pour la maison. On boit un peu de tilleul l'hiver. (Richard)

Un cultivar fait exception : le Muscat, qui est gardé pour la consommation.

À Saint Auban, y'avait plusieurs lots qui étaient vendus par la municipalité. Et y'avait un tilleul qui n'était jamais dans le lot, jamais vendu. On l'appelle le Muscat. Je sais pas pourquoi on appelle celui-là Muscat. Et celui-là était réservé pour les gens qui n'avaient pas de tilleul. Ils pouvaient en cueillir tant qu'ils voulaient pour faire la tisane toute l'année. Celui-là, il était cadeau, mais tout seul. La tisane était meilleure, elle était plus parfumée. (Norbert)

Privilegié pour la tisane, le Muscat connaît le même traitement que le sauvage. Il est distingué de la production à destination du négoce et se situe à l'opposé du Bénivay auquel il est renvoyé dans les comparaisons. Le Bénivay, quant à lui, est disqualifié pour l'infusion : c'est « *le gros* » avec lequel on ne fait jamais de tisane puisqu'il a moins de fleurs (Paul). Il « *n'a pas de goût, il est insipide* » (Louise). C'est « *pas le meilleur mais c'est le plus joli* » (Chassaing & Ramel, 2012, p. 66). Sa beauté est indexée aux critères

visuels du marché : il « *était joli parce qu'il restait blanc* » (Paul), il a de « *grandes fleurs* » (Roland) et une bractée large (Norbert).

Il s'en regreffait beaucoup de Cabanon en Bénivay. Le Bénivay, il s'en ramasse plus. C'est plus facile d'obtenir une jolie couleur de marchandise. C'est primordial pour l'achat. (Roland)

Malgré sa valorisation par le négoce, le Bénivay a des caractéristiques qui rendent le travail des cueilleurs difficile. Pour Louise, « *le Bénivay c'est le plus fragile* » des cultivars.

- Paul: C'était le tilleul renommé des Baronnie. Tout le monde greffait de ce tilleul, mais il avait un système de branchage qui n'était pas trop adéquat pour le ramasser.

- Evelyne : C'est celui qui casse

- Paul : Pour mettre les échelles, y'avait pas de charpente. Le tilleul, de lui-même, il poussait avec des branches droites.

L'absence de fourche conséquente s'explique par une arborisation terminale insuffisamment solide, caractéristique de la variété Bénivay. (Gervasoni, 1999, p. 39)

De plus, le Bénivay accroche : la bractée résiste, il est « *dur* » à cueillir.

La cueillette de Bénivay, ça coupait le doigt parce que c'était un tilleul très dur à arracher. Quand on fait ça toute la journée, on a le doigt coupé à force. (Norbert)

La mère de Richard explique que, pour la cueillette du Bénivay, elle se mettait un plastique au doigt pour éviter ces blessures.

On voit apparaître dans les descriptions et les comparaisons des cultivars tout le travail d'ajustement entre la multitude de critères du travail de la cueillette et du négoce.

Virgile énumère les cultivars dans l'ordre de floraison et les compare :

Le Bénivay est un peu plus beau. Le Verdal est mélangé aux feuilles. Tu ne peux pas prendre une poignée sans avoir une feuille. Y'a toujours une feuille au milieu. Le Saint Vallier est un peu comme le Bénivay. Il passe d'un coup, il prend des boules tout de suite. Il vient juste après le Mondé. À faire presque ensemble. Il est pas mal, un peu moins en poignée que le Bénivay.

On voit que les qualités sont pensées les unes par rapport aux autres.

Le plus précoce, c'est le Cabanon. Il a une petite fleur et je ne sais pas comment vous l'appelez. À la même période de

floraison, il y a le Rousset. Il a une petite fleur aussi. Quand il sèche, il devient roux... Le plus tardif sans être tardif : c'est le Saint Sauveur. Je suppose qu'il est originaire de l'Abbas. Il reste correct quand il sèche. Le Cabanon aussi. L'inconvénient qu'il avait, on peut dire qu'il avait, c'est la dernière feuille qui était mêlée. Y'avait plein de feuilles dans la sacquette, ça faisait pas un joli lot... Le fameux Bénivay qui a une grande fleur... Le Vone... Il a une langue plus large que le Bénivay. Au séchage, il était encore plus joli, plus clair et il déjette légèrement moins que le Bénivay... Le Cabanon... C'est le plus lourd en poids vert mais en poids sec, il était pareil. Un bon quatre kilos pour un kilo de sec. Sa fleur était plus grosse... Le Gousse de pois, il fait un peu comme une gousse. Il a une grande fleur et une langue moins longue. Sa maturité, c'est entre les premiers et le Bénivay... Le Verdal... Il est mûr après les autres. Il a de petites feuilles. Il se ramassait bien, il n'est pas dur à faire venir. Il restait de couleur correcte, un peu plus vert. (Roland)

La discussion des avantages et inconvénients des cultivars révèle l'intrication des différentes étapes du travail les uns aux autres.

Le Cabanon, il était trop humide, il séchait mal. On le payait moins. Le Cramy, il était mûr en même temps. Il était plus beau, on le préférait. (Fernand)

- Norbert : Tout le monde a un tilleul Cabanon parce qu'il est très précoce, il est très lourd. Quand on cueillait le tilleul, on le pesait. Quelqu'un qui cueillait bien le tilleul arrivait à cueillir cent kilos, cent kilos dans la journée !
- Maurice : Combien ?
- Norbert : Cent kilos !
- Maurice : Ça c'était la fourchette haute...
- Norbert : C'est un tilleul facile à cueillir
- Yvonne : Et puis il est lourd !
- Maurice : L'autre remarque sur le Cabanon, il pèse mais il déjette moins. Ça veut dire qu'avec trois kilos, à peu près, on a un kilo de sec. Tandis que, les autres variétés étaient beaucoup plus développées en taille, et bien il faut pas loin de quatre kilos pour en avoir un !
- Norbert : Oui, ça c'est important.

Le Lucien... La bractée est presque aussi grande que le Bénivay s'il est sur un bon terrain et que c'est une bonne année. Il est très florifère. Il est très odorant, très agréable à cueillir. Il déjette pas mal. Il est très joli, bien blond. Le Cave... La bractée est plus courte. Il est plus nerveux, plus vert. Il passe très vite. La bractée est grande et il déjette plus. Le Cave, il passe en deux, trois jours. Le Lucien, trois, quatre, cinq jours. L'Aveugle il passe très vite. Mais ici ! Car ici, c'est très spécial. Un Lucien à Ruissas, ça n'a rien à voir. (Louise)

Avec la diversification des cultivars, se développe un système de culture, tous étant enchevêtrés les uns aux autres avec leurs avantages et leurs inconvénients. Le geste de greffe n'est pas fermé sur lui-même, il intègre divers phénomènes de l'environnement pour les mettre en correspondance. Une qualité, c'est une distinction, une singularisation certes, mais au sein d'un travail complexe, c'est à dire d'un travail qui tisse les éléments les uns aux autres, ajuste les étapes et les processus les uns aux autres pour arriver à la formation d'un tilleul pour le commerce.

4.2. « Ça va craquer, crac ! »

La description minutieuse des qualités de tilleul est liée aux gestes de la cueillette. Elle permet d'approcher une sensorialité spécifique qui mobilise odorat, vue et sensations tactiles. La greffe rapproche le tilleul du geste de la main, du geste de cueillette ou de séchage. On sent le poids, l'entremêlement des feuilles et des fleurs, les sons des bractées quand elles sont cueillies ou séchées. C'est dans ce geste que se joue en grande partie la dextérité de la cueillette.

Avec mes cousins, j'arrive aux tilleuls de mon grand-père qui se situent au Pont-Neuf. On attaque par un Bénivay. Un de mes cousins attache l'échelle à l'arbre pour qu'elle ne tombe pas. Je prends la sacquette et je monte sur l'échelle. À ma première poignée de tilleul, je constate que cette année, il colle³⁷. Une fois que ma saquette est pleine, je verse le tilleul sur les bourras bien au soleil pour le faire sécher. Toutes les heures, je me lave les mains car ça colle. On peut dire que je suis rien qu'un amateur. (Extrait de rédaction, cf. Archive 7)

Ce geste que l'on m'apprend sur le terrain s'est formé dans un dialogue avec la manière dont le tilleul développe ses bractées et ses feuilles. La branche de tilleul se présente ainsi : elle est faite d'une ramification de rameaux. À chaque rameau, les fleurs pendent, alignées en bractées. Juste au dessus d'elles, se trouvent les feuilles qui les chapeautent. La position des bractées par rapport aux feuilles se voit bien de face. Les cultivars dont les feuilles sont bien « triées », c'est-à-dire qui restent à l'horizontal, sont privilégiés car il est plus facile de passer la main pour attraper les fleurs.

- Maurice : À un moment donné, quand le tilleul est prêt, qu'il est fleuri, pfuit ! [Il fait le signe d'une feuille qui

³⁷ « Le tilleul colle » : certaines années, les pucerons produisent un miellat sur les fleurs qui rendent les bractées collantes.

remonte à l'horizontale] Les feuilles remontent, c'est comme ça.

- Norbert : Ça se sépare naturellement.

- Maurice : Et c'est plus facile pour envoyer la main.

Pour cueillir, il s'agit de passer la main entre les bractées et les feuilles pour attraper toutes les bractées d'un coup sans prendre de feuilles. On passe la main et on tire d'un coup sec : « *Crac* ». Et on passe au rameau suivant. Le bruit de la cueillette avance ainsi : « *Crac, crac, crac, crac* ». Ce bruit sec signifie un geste sûr qui a ramené plusieurs bractées en un seul geste. Son rythme dénote un bon cueilleur ou un cueilleur débutant (figures 55, 56, 57).

Je prends dans ma main gauche, la petite branche, je la tiens de façon que les feuilles se dirigent en haut et les fleurs en bas. Avec la main droite, j'attrape les fleurs et je tire. Quand j'ai une bonne poignée, je la pose sur le « bourras ». (Extrait de rédaction, cf. Archive 8)

La cueillette dans les arbres est préférée car ce geste y est plus facile : les branches au sol rendent un peu plus difficile son exécution (figures 58 et 59).

Les bractées sont plus difficiles à ramasser en bas que dans l'arbre. Dans l'arbre, elles sont dans le bon sens. En bas, elles sont un peu fanées, fripées, elles ont chauffé. Elles sont plus en bazar, elles s'agrippent plus.

Au sol, les branches coupées s'entassent en tas. Lorsque l'on prend une branche qui vient d'être coupée, les fleurs et les feuilles sont encore très toniques, elles ne sont pas trop mêlées les unes aux autres. Il suffit alors de tourner la branche pour que les fleurs et les feuilles se présentent à la main comme sur l'arbre. Au contraire, s'il s'agit d'une branche qui est entassée depuis une heure ou deux, les fleurs et les feuilles sont plus molles et se sont mêlées, presque collées les unes aux autres. On voit moins bien l'organisation des branchettes, il faut un peu secouer la branche. Le geste est moins sûr et moins rapide. Au moment de passer la main, on a alors plus de chances de ramener quelques feuilles qu'il faudra trier. Autant de temps de perdu.

Les fleurs ne se cueillent pas une par une, mais par « *poignées* ». La poignée se forme petit à petit à chaque geste. À chaque branchette, on passe la main et crac ! La poignée grossit de quelques fleurs supplémentaires. Les fleurs s'emmêlent un peu les unes aux autres. « *Elles se tricotent* » me dit Pascale. Ce geste paraît simple : passer la main, attraper les fleurs, tirer d'un coup sec. Il demande du temps pour devenir rapide et ne pas

attraper de feuilles avec les fleurs. Il faut avoir l'œil préparé pour que le geste soit efficace :

Y'en a qui ont plus ou moins l'enchaînement. Quand vous envoyez la main comme ça, vous avez déjà l'œil. Vous avez préparé l'œil là où vous allez envoyer la main. Le meilleur enchaînement, c'est celui-là. (Gilbert)

Le geste garde un équilibre entre rapidité et souplesse car il intègre à la fois la « productivité » mais aussi la forme « belle » que doit garder le tilleul.

L'apprentissage est long. Faut pas trop le serrer, sinon les bords sont craquelés. Il faut faire des grosses poignées et il faut qu'il soit bien trié. (Nicolas)

Le passage de la fleur cueillie aux volumes de tilleul stockés commence à la poignée, puis passe par la saquette et enfin par les bourras. La saquette est un petit sac en toile de jute bricolé par les cueilleurs juste pour la cueillette du tilleul (figure 60).

[Le sac de jute est cousu] sur un anneau (métallique ou de bois) de 30 à 40 cm de diamètre. Le but de cet anneau est de maintenir le sac en position ouverte. Sur cet anneau, vient se fixer un crochet par l'intermédiaire de deux cordelettes elles-mêmes nouées sur l'anneau. Le crochet servira à suspendre la saquette aux branches du tilleul ou aux barreaux de l'échelle. (Gervasoni, 1999, p. 38)

Pour faire l'anneau, Régine entoure un cercle de tonneau de chiffons pour ne pas se couper. Elle le bricole aussi avec une branche de genêt tenue par un fil de fer. Une fois pleine, la saquette est vidée sur un des bourras qui est étalé au sol (figures 62 et 63). Le bourras sert pour transporter toutes les récoltes. Il est utilisé pour le tilleul car il évite que les fleurs ne soient trop écrasées quand elles sont transportées. Le bourras sert à transporter la récolte, d'abord vers les greniers pour le séchage, puis sur les foires là où il est vendu.

Pour que les fleurs gardent un bel aspect une fois cueillies, les bourras sont placés à l'ombre des arbres pour que le soleil ne fasse pas noircir les fleurs. Ensuite, les fleurs sont emmenées à sécher au milieu ou à la fin de la journée, selon l'emplacement des greniers.

On le faisait sécher sur le plancher en bois, dans le grenier. Il était vite sec. (Louis)

Le séchage, du fait de sa durée, nécessite d'avoir des espaces suffisamment grands puisque plusieurs journées de cueillette sèchent en même temps sans pouvoir être mélangées avant plusieurs jours. L'humidité fait noircir les fleurs. Elles sont emmenées à

sécher dans les greniers des granges et des maisons car il fait chaud là-haut ! Pour accélérer le séchage et éviter que les fleurs ne noircissent, elles sont étalées, à l'aide d'une fourche ou d'un râteau, en fines couches, jusqu'à dix centimètres d'épaisseur (figures 64 et 65).

Une fois par jour, les fleurs sont retournées pour qu'elles sèchent plus rapidement. Une couche de tilleul étalée ainsi, par très grande chaleur, sèche entre trois et quatre jours. Il faut compter plus de temps si la météo tourne à la pluie. Une fois le tilleul séché, il est mis de côté, en tas et les cueilleurs opèrent une rotation. Toutes ces opérations de manipulation nécessitent un grand soin car la bractée de tilleul est très cassante une fois séchée et les bractées brisées dévaluent la qualité visuelle du tilleul sur les foires.

- Odette : Pour le faire sécher comme il faut, c'était du travail aussi quand même.
- Arlette : Plusieurs fois par jour ! Il fallait faire attention en le remuant de ne pas le casser.

Le séchage se passe le plus souvent une fois la cueillette de la journée finie. Elle rallonge d'autant le temps de travail et représente un travail assez physique, surtout lorsqu'il s'agit de monter plusieurs dizaines ou centaines de kilos de tilleul frais tous les soirs. Les greniers, de ce point de vue là, rajoutent des difficultés :

C'était pénible. Comme on ne pouvait pas être droit, il fallait être à genoux. C'était pénible, on le montait par l'échelle.
[...] Moi, je lavais le grenier toute les années avant le tilleul.
(Odette)

Les bourras sont montés dans les greniers par les échelles ou par un système de poulies, la « *taiole* » : une « *poulie scellée au dessus de la fenêtre* » (Gervasoni, 1999, p. 38). Fait notable, ce système de greniers avec poulie ne concerne pas uniquement les bâtiments des fermes, mais aussi les maisons d'habitation des cueilleurs non agriculteurs. Pour gagner de l'espace, accélérer le temps de séchage et éviter les manipulations de retournement des fleurs, certains cueilleurs mettent en place un système de claies accrochées en hauteur.

On avait des claies qu'on installait de partout avant. C'était des cadres en bois avec du grillage ou des roseaux tressés. Ça c'était encore plus pénible que de ramasser. Il fallait monter ça dans les greniers, tourner celui de la veille, étendre celui de journée... C'était mortel ça ! Il valait mieux ramasser ! Quand il était sec, il fallait tout ramasser,

l'entasser comme il faut, le couvrir pour pas que les mites se mettent dessus... (Lucien)

Une fois séché, le tilleul est protégé des mites pour arriver aux foires dans le meilleur aspect visuel possible : sans tâche, d'une couleur vive (du blanc au vert en passant par le jaune), sans noircissure, sans brisure, sans mite.

Compte-tenu des diverses opérations et du soin qui doit y être apporté ainsi que de la caractéristique du geste de travail, la productivité de la cueillette des fleurs de tilleul s'indexe sur un relativement faible volume de rendement à la journée. Il s'estime en kilos de tilleul frais.

- Paul : Celui qui voulait ramasser 30 kilos par jour, il fallait commencer à cinq heures du matin et finir à la nuit !
- Evelyne : On ne commençait jamais à cinq heures !
- Paul : Tu ne ramassais pas 30 kilos !

Comme le note Liautaud, « *un ouvrier, selon son habileté, en ramasse 30 à 40 kilos par jour* » (Liautaud, 1959, p. 78). Lors de la première cueillette que je fais, je ne dépasse pas les onze kilos de tilleul frais sur une journée de huit heures de cueillette. Les cueilleurs estiment que je ne suis pas une trop mauvaise débutante... À l'inverse, les meilleurs cueilleurs peuvent compter jusqu'à 50 kilos de tilleul frais par jour. Ce chiffre soulève souvent des exclamations du type : « *40, 50 kg par jour ! Ils ne posent pas les échelles ! Et puis c'est du beau !* » (Laurent).

Cette femme, elle ramassait que par terre. Elle arrivait à ramasser 60 kilos par jour. Quelqu'un taillait pour elle. Normalement, t'étais basé sur 22-25 kilos. (Raymond)

Le geste de la cueillette s'inscrit dans une succession de gestes qui entrent en résonance et qui s'affectent les uns les autres. Le travail de greffe est un des gestes qui a des résonances sur le rythme des autres gestes, mais ce n'est pas le seul. Le geste de la cueillette s'insère dans un système de travail où les différents gestes s'ajustent les uns aux autres.

4.3. « Fallait pas avoir un sécateur à la poche ! »

Initialement, les tilleuls, qu'ils soient plantés en bord de route ou plantés sur les terres des paysans, ne sont pas taillés, sauf les rejets au pied³⁸. La couronne pousse librement et les tilleuls ressemblent à « *des peupliers* » qui poussent en hauteur.

Jusqu'à avant la dernière guerre, il ne fallait surtout pas couper un seul rameau à l'arbre. Il ne fallait pas tailler. Il ne fallait pas casser une branche quand on le ramassait. Mon papa me racontait que, lors de la cueillette au bord de la route, la cueillette était surveillée par un garde forestier qui passait et repassait, qui donnait des conseils. Si quelqu'un mettait trop de feuilles, il le réprimandait vertement et il répétait à longueur de journées : « Et surtout, faites attention de ne pas casser un seul petit brou ! » Un rameau de tilleul, ça s'appelle un brou. Si une ramasseuse cassait un petit rameau, elle le mettait dans sa sacquette pour que le garde ne le voit pas. (Louise)

Cette règle est liée aux premiers temps de la cueillette : « *Avant, si tu cassais une branche, tu prenais une branlée.* » (Thierry). Pierre et Alain en discutent au sujet de leur père :

- Pierre : Il ne taillait pas. Il disait que ça abîme les tilleuls de tailler. Il ne les taillait pas, lui.
- Alain : Fallait pas avoir un sécateur à la poche !
- Pierre : Il ne fallait pas couper une branche !
- Fabienne : Parce que ça abîmait les arbres.
- Pierre : Si y'avait une branche, il faisait un crochet. Il la tirait.

Patrick se rappelle de l'époque de ses parents :

Certains voulaient pas toucher à l'arbre, il fallait pas couper une branche. Mes parents, quand moi j'étais tout gamin, ils ne taillaient pas. On a des arbres immenses vers Chalancon. Les échelles étaient très longues pour aller cueillir le petit tilleul qui était sauvage.

Pour cueillir des arbres qui ne sont pas taillés, il est nécessaire de trouver les moyens de monter en hauteur pour cueillir les fleurs qui se trouvent en haut de l'arbre : des échelles très grandes, des paliers ou encore des échelles fixées les unes aux autres.

³⁸ La forme spontanée du tilleul est la cépée. Chaque année, des rejets poussent en bas du tronc de l'arbre. La forme d'un tronc unique est due à la taille des rejets annuels qui l'empêche de former un bouquet de troncs tel qu'on peut l'observer dans les tillaies sauvages. Il n'est donc pas tout à fait exact de dire que les tilleuls ne sont pas du tout taillés. Cette question des rejets est tellement peu présente que la forme « naturelle » de l'arbre est souvent présentée comme étant celle avec un tronc et un port haut (voir par exemple Gervasoni, 1999).

Dans le temps, ils ne taillaient pas. Ils étaient contents quand le tilleul était haut. L'expéditeur, il avait commencé sur Nyons et il en avait ramassé jusqu'à Montbrun. Les tilleuls étaient tellement hauts qu'il attachait deux échelles, l'une à la cime de l'autre... ! Ils montaient à quatorze, quinze mètres ! [...] Le Bonnet de Roussieux³⁹... Le même tilleul, y'avait trois planchers dedans ! Il devait avoir 30 mètres de haut ! Trois planchers pour ramasser ! (Paul).

J'avais ramassé du tilleul chez mon beau-frère. On avait fini à Bruis. Il avait mis l'échelle. Après, il mettait la remorque. Il mettait l'échelle sur la remorque. Et après, à la cime, carrément à la cime, des planchers carrément ! (Alain)

Louis évoque aussi la manière dont lui-même montait des planchers dans les tilleuls, mais en taillant le cœur de l'arbre :

Ici, c'était des grands arbres, des échelles de neuf mètres. On faisait un plancher dans l'arbre. On les laissait trop pousser. On coupait les branches de l'intérieur pour laisser passer le soleil. On taillait juste l'intérieur de l'arbre. Y'en a qui avaient au moins 15 mètres de haut.

Le geste de la taille des tilleuls se développe entre les années 1950 et 1970. La datation et les raisons de ce changement restent incertaines. On trouve trace d'une préconisation en 1925, mais sans qu'elle soit devenue un geste. Ainsi, dans le « Rapport de l'Office Régional Agricole du Midi » écrit à l'occasion du Concours des Primes d'honneur du Ministère de l'Agriculture, la taille des tilleuls y est évoquée comme un élément qui permettrait d'améliorer la rentabilité de la cueillette :

Tous les moyens susceptibles de faciliter la cueillette doivent donc être envisagés dans les futures plantations. [...] Plus grande serait encore l'économie de temps au cours de la cueillette, si on s'attachait, par la taille, à donner à l'arbre une forme permettant un accès plus facile de ses diverses parties fructifères. Cette pratique serait d'autant plus aisée que le tilleul est un arbre qui se prête le mieux à toutes les formes. (Desmoulins, 1925, p. 6)

En 1959, la taille semble avoir déjà été mise en œuvre dans certaines régions, puisque Liautaud note :

Il faut cependant pratiquer la taille : le tilleul a tendance à se développer en hauteur et il faut limiter sa croissance et favoriser son étalement en vue de faciliter la cueillette. (Liautaud, 1959, p. 61)

³⁹ Le tilleul qui s'appelle « le Bonnet » et qui se trouve à Roussieux.

Les informations les plus précises me sont données par deux cueilleurs de la vallée de l'Oule. Pour Thierry, « *ça fait 50 ans qu'ils se taillent les tilleuls* », soit depuis les années 1970 :

Grassot, ça a été le premier à tailler les tilleuls à Sainte Marie. Mon grand-père avait une ferme et il allait travailler à Nyons. Ils les taillaient déjà à Nyons. Les arbres étaient plus faciles. [Il s'est dit :] « Moi, je vais faire pareil ». Le tilleul était plus joli.

Son histoire recoupe celle de Patrick sur la période. Et le motif en est presque identique : le changement se fait en intégrant une technique venue d'une autre région, mais ici, ce sont les techniques de taille des fruitiers qui sont intégrées pour la taille du tilleul.

Dans les années 1960, 1965, 1970, on a commencé à tailler. Mon père travaillait en commun avec une autre personne qui avait une ouverture, qui venait d'ailleurs. Et ils ont commencé à tailler. C'était timide. Mais, ils coupaient des branches. Dans les années 1970, on y allait à la tronçonneuse. [Les branches qui montaient et qu'on coupait], c'était des arbres qu'on coupait ! On reformait l'arbre. Il fallait trois, quatre ans pour pouvoir faire des cueillettes raisonnables et avec moins de risques. Idem pour la greffe. Ça a commencé à circuler. Avec cette personne, ils avaient une entraide sur le tilleul et la lavande. L'autre avait des pommiers. Mes parents cueillaient. Ils faisaient la cueillette ensemble. C'était une personne née en Algérie, elle avait vu d'autres choses. Ils avaient des fruitiers. Il avait des idées nouvelles, il apportait une ouverture. On ne se rend pas compte quand ça se passe. Y'en a un qui commence, qui a l'idée...

Le geste de la taille s'essaime jusqu'à devenir un geste de travail partagé par tous les cueilleurs. Je retrouve les mêmes principes d'un entretien à l'autre.

Si tu veux le contenir, tu tailles les bords et tu tailles les bourgeons. Si tu veux le faire grandir, tu coupes les autres et tu laisses le bout. (Richard)

On lui donne une forme arrondie, pas trop haut pour l'échelle. On éclaircit l'intérieur. On dépointe les branches qui vont vers l'extérieur pour maintenir la distance avec l'échelle pour pouvoir cueillir. (Patrick)

C'est soit l'ombre, soit tu ramasses ton tilleul. Ils disaient qu'il fallait qu'une hirondelle passe à l'intérieur sans toucher. L'échelle est de six mètres. Au dessus, on taille tou. Et après, on descend vers le bas. [...] Nous, on les ratatine toutes les années. On les ressert. Il ne faut pas faire croiser

les branches. Ce n'est pas solide et pas pratique pour poser les échelles. (Fernand)

Les branches qui se croisent, il ne faut pas les laisser monter. (Lucien)

La répétition de ces gestes donnent forme à deux types de taille que Liautaud recense en 1950 : en éventail et en gobelet. Soixante ans après Liautaud, Harel, en 2020, recense une seule taille de formation pour les tilleuls cultivés. C'est la taille en gobelet qui s'est imposée.

Ils ont un nombre de charpentières supérieur à quatre, sont ouverts ou pleins, avec ou sans fourches. Les gobelets ouverts, sans fourche, ont une couronne dégagée, vide (figure 10). Dans cette configuration, la cueillette se fait par les extérieurs de la couronne à l'aide d'une échelle autoportante. Les gobelets pleins, avec fourches, permettent de poser l'échelle à l'intérieur de l'arbre et d'évoluer en grim pant à l'intérieur de la couronne. (figure 11). Il existe également des gobelets à charpentières coudées (figure 12). (Harel, 2020, p. 17) (Voir les dessins en annexe : figure 69).

Cette formation connaît une variation avec moins de charpentières : les vases. Sur le même principe que les gobelets, ils ne possèdent que quatre charpentières principales, souvent massives. Dans les deux cas, « *l'objectif est d'obtenir une boule à toit plat* » (Harel, 2020, p. 17).

Le tilleul est taillé « *bien rond* » (Denise). Cette forme s'essaime par la répétition des gestes de taille et le tilleul taillé ainsi rond devient *le* tilleul (figure 70):

Le tilleul est un arbre rond. Il faut une harmonie au niveau des branches. Le reste peut être taillé. » (Thierry)

Le tilleul taillé en boule, c'est l'image du bel arbre bien taillé, bien entretenu et auquel la plupart accordent un soin méticuleux.

Ce qui était incroyable, à chaque fois, quand c'est fini de ramasser et de tailler, c'est tout rond ! Je me disais toujours : « Mais, comment ils font ? ». À la fin, c'est tout rond. C'est tout beau, c'est tout magnifique. (Evelyne)

Le développement de cette forme de tilleul semble répondre à un tressage de différents critères. Premièrement, il s'agit de limiter la hauteur et d'avoir un meilleur accès aux branches.

On ne les taille pour pas qu'ils grandissent trop. On les raccourcit. (Thierry).

Deuxièmement, favoriser l'ensoleillement des fleurs, ainsi que le décrit Liataud :

- La taille en éventail orientée nord-sud afin que l'arbre soit éclairé des deux côtés.

- La taille en gobelet consistant à ébrancher le plus possible à l'intérieur de l'arbre afin que la plus grande partie de la floraison bénéficie de l'influence du soleil. (Liataud, 1959, p. 61)

L'ensoleillement favorise la croissance des bractées. En étant plus longues, elles se rapprochent du standard commercial. Elles grandissent, grossissent et pèsent plus lourd (figure 67).

Le but de cette taille étant de privilégier l'ensoleillement des fleurs qui les fera grossir au maximum de leur possibilité, d'où le gain esthétique. (Gervasoni, 1999, p. 43)

Troisièmement, avoir un accès plus facile aux fleurs.

Si les arbres sont plus éclaircis, les fleurs profitent du soleil. Y'a pas tout qui est mélangé, embrouillé. (Thierry).

Quatrièmement, créer des fourches solides qui permettent de poser les échelles (figure 68).

Le tilleul, il faut, dès le départ, le tailler comme il faut pour qu'il y ait les fourches pour mettre l'échelle. (Odette).

Enfin, adapter l'arbre au système de travail, comme dans les familles de Louise et d'Evelyne où l'on taille les tilleuls de manière à ce qu'ils ne gênent pas les autres travaux :

À Roussieux, y'en a qui fauchaient dessous [le tilleul] et laissaient les branches bien descendre pour en ramasser le plus possible de par terre [sans monter sur des échelles]. (Evelyne).

On était obligés de laisser une certaine hauteur pour laisser passer les charrettes. Les tilleuls avaient pas beaucoup de branches en bas pour attacher [les échelles]. Donc, on mettait, par en-dessous, des étais, des estançons, pour que l'échelle soit solide. (Louise)

Pour les cueilleurs, le développement du geste de la taille impacte l'ensemble de la cueillette :

Quand tu as bien taillé, tu fais vite le tour. (Virgile)

C'est un geste qui doit être répété chaque année pour maintenir le tilleul dans sa forme et garantir la pérennité de la cueillette.

Les gros, gros tilleuls étaient ramassables parce qu'ils étaient taillés. Ils étaient entretenus. C'était un arbre facile de ramasser. L'arbre était façonné, il restait que les grosses branches. Ils mettaient des morceaux de bois entre [les branches] qu'ils attachaient. Et après, ils posaient les échelles. On était bien au cœur de l'arbre. (Paul)

Si on reste deux ans, trois ans sans tailler, alors après, pour les ramasser ... c'est méchant ! (Alain)

Cependant, le geste de taille a ses risques et doit être mesuré. Le tronc est sensible au soleil s'il est trop exposé et devient fragile avec le temps, augmentant le risque d'accident.

Il est aussi important de ne pas trop éclaircir le sommet de l'arbre (surtout sur le côté Nord de l'arbre exposé au rayonnement solaire) car le feuillage joue le rôle de filtre solaire. Ainsi il évite que le soleil ne brûle progressivement les branches charpentières. Ceci se voit nettement sur les vieux arbres où toutes les charpentières supérieures sont fibrosées sur leur face tournée vers le ciel. (Gervasoni, 1999, p. 43)

Le développement du geste de taille montre que celui-ci intègre des phénomènes au long cours, comme l'arrivée de nouveaux habitants dans les campagnes ou le développement des techniques liées aux nouvelles cultures de fruitiers, sans que ceux-ci soient la cause de la naissance de ce geste. On observe, plus qu'une rationalité à sens unique, une multiplicité de phénomènes en cours. Le développement du geste intègre aussi l'ensemble du système de travail et s'adapte aux caractéristiques de croissance des arbres et les affectent en retour. Elle affecte notamment l'organisation des équipes de cueillette.

4.4. « Moi, je faisais que changer les échelles »

La cueillette, reposant sur un geste manuel, nécessite « *un personnel nombreux et expérimenté* » (Liataud, 1959) pour produire les tonnes de tilleul qui sont vendues sur les foires. Les premiers cueilleurs sont les équipes embauchées pour la cueillette des arbres de bord de route ou les paysans qui vont cueillir des tilleuls sauvages dans les bois. Quand les

paysans développent la culture des tilleuls à leur propre compte, ils doivent former des collectifs de cueilleurs qui se répartissent entre eux les différents gestes du travail.

Il y a ceux qui posent les échelles, ceux qui taillent, ceux qui cueillent dans l'arbre et ceux qui cueillent au sol. Pour les couples ou les binômes d'amis qui cueillent à deux, souvent l'un taille pendant que l'autre cueille : « *Roland mettait les attaches [des échelles]. Moi je taillais. Lui ramassait en bas* » (Florence) (figure 74). La répartition des tâches est souvent présentée de manière genrée : « *Les hommes étaient sur les échelles, les femmes étaient en bas* » (Denise). Cependant, cette présentation est peu représentative de la cueillette, puisqu'elle rajoute : « *Moi, je suis montée sans problème et je saurais tailler* ». De fait, les femmes cueillent dans l'arbre. Selon Louise, ce sont d'ailleurs les femmes qui « *étaient des bien plus fortes cueilleuses que les hommes !* ».

La répartition des gestes est souvent plus générationnelle.

Quand les enfants étaient petits, y'avait toujours les grands-pères et les grands-mères qui étaient là. Ils étaient en bas de l'arbre. Ils ramassaient ce qui tombait de la taille. Y'a ceux qui ramassaient sur les échelles. Et y'avait souvent un ou deux hommes pour tailler et poser les échelles, nettoyer l'intérieur de l'arbre avec une serpette, toutes les petites branches pour que l'arbre soit bien aéré. (Evelyne)

Dans cette organisation, presque chorégraphiée, de la cueillette, la pose des échelles représente un moment-clé. Elle permet d'accéder aux branches les plus hautes, là où les fleurs sont les plus belles et les plus faciles à cueillir (figures 75 et 76). Mais leur installation est un enjeu vital car elles montent, pour les plus hautes jusqu'à 12 mètres de hauteur. Les chutes depuis les échelles sont parfois mortelles.

Les échelles du tilleul sont spécifiquement fabriquées pour la cueillette du tilleul. Elles sont beaucoup plus grandes que les échelles destinées aux oliviers ou aux cerisiers. Les plus petites sont de six mètres de long, les plus grandes de douze mètres. Les échelles de plus de six mètres sont adaptées aux arbres plantés en bord de talus ou sur des terrains en pente. Pour Alain, c'est d'ailleurs le défaut des premières plantations qui ont été faites dans des endroits reculés et sur les talus, « *après pour le cueillir, il fallait des échelles... plus haut que ça ! [il montre la maison]* ». Ce que reprend Laurent : « *C'était dur sur les bords de route, avec les talus... Il fallait des échelles de dix, douze mètres* ».

La pose de l'échelle, compte tenu de sa hauteur et de son poids, est décrite comme une épreuve de force. Les femmes rencontrées, qui posent les échelles seules, parlent plutôt d'une épreuve d'équilibre :

Je l'ai toujours changée l'échelle. Mon papa, quand il m'a appris, il faut tenir l'équilibre. Et après, c'est pas pénible. (Odette)

Pour mettre l'échelle à la verticale, « *on se mettait à deux, un qui tenait l'en bas et un qui l'enlevait* » (Pierre). Pour « *l'enlever* », il faut la faire monter à la verticale, barreau par barreau. Gervasoni décrit avec précision la technique de la pose de l'échelle, une fois mise à la verticale :

La manutention se fait par une seule personne qui saisit les barreaux de la partie inférieure de l'échelle tout en calant un des montants au creux de son épaule et contre la face interne de la cuisse. L'échelle prend place dans une fourche. Elle est introduite latéralement pour mieux se faufiler entre les branches puis vient se mettre en place sur la fourche choisie. (Gervasoni, 1999, p. 39)

Cette manipulation d'échelles de six à douze mètres se passe en plein champ ou en bord de route, sur des terrains accidentés en pente et soumis au vent. Les échelles sont généralement posées par un ou deux hommes qui consacrent leur temps à cette tâche. À l'époque des négociants qui font cueillir les arbres de bord de route, des poseurs d'échelles sont embauchés uniquement pour cette tâche.

Quand on était cinq, six, il fallait un homme qui faisait que ça. Aller les détacher, les enlever, les replacer les rattacher, tailler. [...] Mon papa était très costaud. Il était réquisitionné uniquement pour poser les échelles. Y'avait des chantiers avec vingt personnes pour cueillir. Il était l'un de ceux qui étaient employés pour poser les échelles. (Louise)

Les échelles, elles ont douze mètres de haut. On était deux, trois sur la même échelle. Moi, je faisais que changer les échelles et tailler. (Paul)

La pose de l'échelle est une tâche spécifique qui requiert habileté et attention, notamment au moment de fixer l'échelle.

La récolte du tilleul, c'était harassant. On avait des échelles de neuf mètres. Il ne fallait pas abîmer les arbres. (Chassaing & Ramel, 2012, p. 66)

Les échelles du tilleul ont deux formes différentes, pour pouvoir se glisser entre les branches. Tantôt, elles sont construites sur un seul montant dans lequel s'insère les barreaux. Tantôt, elles sont formées de deux montants qui sont légèrement obliques afin de mieux s'insérer entre les branchages et se caler sur une fourche de l'arbre de manière stable (Figure 71).

Les branches sont cassantes. Y'en a des handicapés.... Y'a des échelles de plusieurs catégories. Moi, j'en ai jusqu'à sept mètres. Après, c'est trop haut. C'est du travail pour poser. C'est lourd, c'est pas facile. Elles sont demi-pointues. Les pointues, pour les petits arbres, ça va. Mais ça tient moins bien sur les grands arbres, elles peuvent tourner. Il faut faire comme il faut. (Virgile)

Le tilleul est décrit comme un arbre souple qui casse facilement. Les échelles sont lourdes et les cueilleurs y passent la journée, parfois à deux ou trois personnes sur la même échelle. Il ne faut pas que la branche casse ou que l'échelle tourne sur elle-même.

- Roland: Il fallait une certaine bravoure pour monter sur les vieux tilleuls.
- Florence : Au Poët[-en-Percip], les tilleuls étaient plantés entre les rochers. C'était même un peu dangereux.

Poser une échelle est donc une étape importante : stabiliser au sol sur des terrains accidentés, choisir la bonne fourche et lier l'échelle à l'arbre avec des cordes (figures 72 et 73).

Les costauds mettaient les échelles. Y'a une technique pour les placer et les attacher. Il fallait pas y passer trop de temps. (Ronan)

L'échelle est fixée par un système de cordage et de nœuds. Lorsque Gervasoni décrit cette technique, il insiste sur les points de sécurité :

Il est *impératif* de n'utiliser qu'une *seule corde* qui lie le premier montant de l'échelle à la branche qui le supporte puis le deuxième montant à la deuxième branche de la fourche tout en *mettant en tension* les deux nœuds pour éviter que la fourche ne se fende en deux sous le poids du tailleur. (Gervasoni, 1999, p. 41, surligné par l'auteur)

Au cas où l'arbre ne soit pas taillé de façon à avoir de bonnes fourches ou que celles-ci ne soient pas assez solides, une barre de bois est fixée aux fourches de l'arbre sur laquelle s'appuie l'échelle.

4.5. « On ramassait avec les quatre filles »

Pour mener la cueillette, la plupart des cueilleurs s'appuient sur la main-d'œuvre familiale.

On allait ramasser chez mon grand-oncle qui en avait pas mal. [...] À la ferme, ils étaient trois. La grande-tante était un peu handicapée, elle ramassait par terre. Mon cousin montait les échelles. Il les attachait, les réattachait parce qu'il avait toujours peur que quelqu'un tombe. Il fixait des bouts de bois dans le tilleul pour ne pas se fixer sur les branches du tilleul, mais sur une barre bien comme il faut. Il coupait un peu pour qu'il soit plus facile à ramasser. Nous, on montait sur les échelles. Mon grand-oncle, à quatre heures, partait garder ses brebis. [...] Y'avait mon frère, moi et puis le demi-frère de mon cousin. C'était quelqu'un de l'assistance qui avait été élevé là-haut à la ferme, qui, lui, était manœuvre, maçon, et qui prenait ses congés pour venir ramasser le tilleul, en fonction de sa maturité. (Gilles)

Dans la plupart des cas, chez les paysans, la cueillette repose sur le collectif familial qui travaille déjà à la ferme, comme chez Virgile ou chez Louis (figures 77, 78, 79).

Avec mon beau-frère, mes deux sœurs. On était nombreux, cinq ou six. Il y en avait un ou deux qui cueillaient de par terre et les autres étaient autour de l'arbre. (Virgile)

On ramassait avec les quatre filles, l'oncle, le grand-père et le grand-oncle. (Louis)

Le développement de la taille permet d'agrandir les collectifs en intégrant les personnes âgées et les enfants qui cueillent les fleurs sur les branches coupées, sans avoir à monter dans les arbres. Pour permettre aux enfants de cueillir, les parents fabriquent des petites sacquettes à leur taille afin qu'ils cueillent sur le bas des échelles. La progression dans l'échelle et dans les tâches difficiles accompagne l'avancée en âge et en dextérité. Ce qui se passe pour Louise qui mène la ferme seule à la suite de ses parents :

Ma maman m'avait fait ma petite sacquette quand j'avais quatre, cinq ans. J'ai commencé à monter en bas sur l'échelle à ma maman. Puis, j'ai grimpé de plus en plus. Puis, je faisais mon échelle comme les autres. Les derniers temps, c'est moi qui attachais les échelles et qui taillais les arbres.

Pour ceux qui n'ont pas de collectif familial assez important, c'est sur les amis et le voisinage que repose la formation des collectifs de cueillette. Robert organise une cueillette collective avec d'autres agriculteurs : « *On allait sur Vinsobres, Chateauneuf et ici [Condorcet]. On faisait le Bénivay sur les trois lieux puis on repassait pour le sauvage sur les trois lieux. On se donnait du temps et chacun gardait sa récolte.* »

La constitution des collectifs fonctionne sur l'entraide agricole, dans des systèmes de « *réciprocité positive* » (Sabourin, 2007, p. 203) :

Y'avait les cousins de la Saulce qui, eux, étaient arboriculteurs et qui n'avaient pas grand chose à faire [quand c'était le tilleul chez nous]. Et eux, ils venaient ramasser le tilleul ici. Et puis à l'automne, quand il fallait ramasser les fruits, il allait là-bas, ramasser les fruits. On appelait ça : « se rendre le temps ». Quelqu'un venait passer du temps pour toi. Et toi, tu allais passer du temps pour lui. (Gilles)

Dans un certain nombre de fermes, des cueilleurs sont embauchés pour la cueillette, au même titre que sur d'autres travaux saisonniers : « *il arrivait qu'on prenne du monde quand on était pas assez pour le ramasser* » (Chassaing & Ramel, 2012, p. 195). Chez Yvonne, en 1990, « *on embauchait* » encore. C'est aussi le cas de Didier dont la famille embauche des saisonniers pour la cueillette du tilleul et celle des fruits, en plus de la main-d'œuvre familiale :

C'était en 1986, j'avais 21 ans chez Didier. Y'avait le pépé et la mémé sur des chaises, avec leurs tabliers et les toiles de jute. Y'avait Didier et puis le père. C'était des jeunes étudiants qui venaient. Y'avait même des Parisiens. On était payé au kilo. Chacun avait son bourras. (Ronan)

Aux dires des cueilleurs, on peut estimer qu'une petite production annuelle est inférieure à 150 kilos de tilleul sec. Une production moyenne se situe entre 150 kilos et 250 kilos de tilleul sec pour un groupe de trois à cinq cueilleurs (souvent le collectif familial).

À trois, nous avons eu fait 150 kilos de sec. (Chassaing & Ramel, 2012, p. 195)

On a eu fait 200 et quelques kilos à tous les deux. (Fanny)

Chez Virgile, en famille à cinq cueilleurs, ils produisent 200-250 kilos de tilleul sec. Philippe, lui, estime à 250 kilos la moyenne de tilleul sec produit par famille. On

retrouve ce chiffre chez Roland pour les chiffres de son enfance. Chez Louis, dans le carnet où sont notées toutes les productions et les rentrées d'argent, sa femme retrouve l'année où ils ont vendu leur plus gros volume. C'était 280 kilos en 1994. Leur moyenne de production se situe entre 220 et 280 kilos de tilleul sec. Louise, chez qui on cueille à quatre ou cinq personnes, dit : « *En 1973, ça a été la dernière cueillette de tilleul. On a fait 380 kilos de sec. C'était beaucoup pour nous.* ». Les grosses productions sont estimées aux alentours de 500 kilos de tilleul sec.

Les voisins, ils faisaient 500 kilos avant. L'autre, 400 kilos.
Ici, pareil. (Thierry).

Le record, c'est 747 kilos de sec ! Ça en représente du
tilleul. Il faut en cueillir ! (Joël)

Au delà des 500 kilos, ceux qui arrivent à produire jusqu'à une tonne de tilleul sec sont considérés comme des exceptions.

Avant, y'en a qui faisaient jusqu'à 1200 kilos de sec ! On a
jamais fait ça, parce qu'on était pas nombreux à la maison.
(Lucien)

La quantité de tilleul produit est donc liée à un ensemble de gestes : celui de la greffe, celui de la taille, celui du geste de cueillette, celui du nombre de personnes et celui du nombre d'heures passées à la cueillette.

- Alain : Une famille. Deux dessus, deux en bas. Bah, là, tu ramasses !
- Fabienne : Tu fais 200, 300 kilos.
- Pierre : Tu te rappelles qu'on était à quatre. On arrivait à 500 kilos. Deux par terre, deux dessus.
- Fabienne : Mais, il faut faire des heures aussi.

4.6. « Nous, on pique-niquait quand même »

Les journées du tilleul ont un rythme particulier.

- Odette : Mais, ça dure pas longtemps...
- Arlette : Mais, justement, il faut se dépêcher !

Elles sont rythmées par la rapidité de la floraison et la particularité du geste de cueillette, poignée de fleurs par poignée de fleurs.

- Alain : Il faisait 120 kilos.

- Fabienne : Mais, tout seul, il fait ça, lui ! Il fait beaucoup d'heures. Il commence à quatre heures du matin jusqu'à...
- Alain : Ah, mais le soir, on ne les compte pas ! Parce que si on fait que 35 heures...
- Fabienne : Il faut faire beaucoup d'heures. C'est ça le souci.

Malgré les ajustements de greffe, de taille et de collectifs, le geste de cueillette, pour produire des volumes en des temps assez courts, nécessite de longues journées de cueillette au rythme soutenu.

- Paul : Y'en a qui devaient en ramasser peut-être 700 kilos à la saison. Ils étaient trois de la même famille. Ils en prenaient encore deux ou trois pour y aider. Et ils dînaient sur l'échelle.
- Evelyne : Nous, on pique-niquait quand même.
- Paul : Eux, ils mangeaient sur l'échelle.

Durant ces journées, l'enchaînement des gestes permet une maximisation des volumes produits, créant ainsi une chorégraphie d'ensemble. Elle commence par le « top-départ » de la cueillette qui se fait d'un jour sur l'autre et nécessite une coordination pour ne pas rater les quelques jours de floraison, notamment quand les tilleuls sont situés sur d'autres terres.

À Montauban, mon oncle en avait un qui était tardif. Il ne le ramassait pas. Alors, il me téléphonait : « Ça y est, ton tilleul est mûr, tu montes ?! ». (Fanny).

Il faut surveiller le tilleul au jour le jour.

On a deux maisons. Une au village, une en haut. Mon petit-fils a appelé pour dire qu'ils étaient mûrs en bas. Mais, le temps de finir, c'était un jour trop tard. (Laurent)

Pour agrandir l'espace-temps de la cueillette, la cueillette est commencée quand seulement deux boutons se sont ouverts. Le temps de cueillir l'arbre, les dernières bractées comportent des fleurs et des fruits. La cueillette commence avec la pose des échelles, puis les cueilleurs, hommes et femmes, montent dans l'arbre. Les cueilleurs peuvent être deux ou trois par échelle. La meilleure place, que les cueilleurs s'arrachent, est en haut de l'arbre, là où le soleil favorise les plus grandes bractées. Louise se souvient de l'époque des équipes de cueilleurs embauchés pour les tilleuls de bord de route :

C'était la bagarre pour qui arriverait le premier ou la première en haut car c'est là que le tilleul est le plus beau. Le tilleul qui pousse en haut de l'arbre, on appelle ça « la

caramel ». Parce que les bractées peuvent passer du simple au double entre le haut de l'arbre et le bas de l'arbre. Il y avait des disputes, des vols. Il fallait qu'ils surveillent leurs bourrasées. Il y avait des bagarres terribles.

Ce que raconte aussi Fanny : « *Tout le monde se disputait la cime de l'échelle, parce que c'était le plus joli* ».

Commence ensuite la ronde autour de l'arbre : pour parer à la floraison rapide du tilleul, la cueillette commence si possible par le côté de l'arbre le plus exposé au soleil, celui qui mûrit plus vite : « *en commençant la cueillette de l'arbre par le côté Sud-Est, toujours mature en premier, pour finir par le côté Nord. Les récoltants tournent autour des tilleuls dans le sens des aiguilles d'une montre.* » (Gervasoni, 1999, p. 45) « *On taillait les arbres, on faisait le tour avec les échelles et on laissait pas un brin de tilleul* », raconte Virgile.

Les journées passées debout sur les barreaux d'échelles sont fatigantes et quelques cueilleurs bricolent des aménagements, comme Louis qui avait « *fait un petit plateau pour s'asseoir, accroché aux barreaux de l'échelle avec deux crochets* ». Pour éviter de tomber, Louise explique qu'elle portait « *des chaussures style Pataugas de façon à ne pas déraper sur les barreaux* ». La hauteur, la fatigue... La cueillette est une épreuve d'habileté, d'endurance et d'attention :

C'était du travail pour en faire. Même si on est pas mauvais, pour en faire beaucoup, c'est difficile. (Fanny)

C'était casse-gueule l'échelle. Y'avait le vent, le vertige. C'est clafi d'abeilles, faut pas flipper. Elles piquent si tu les coincés dans la main. (Ronan)

Certains cueilleurs « *s'attachaient aux échelles* » pour éviter de tomber :

Surtout quand on était à l'envers. Quand on était face au centre de l'arbre, y'avait pas de danger. Mais, pas de tilleul ! Là où le tilleul était le plus beau, c'était au bout des rameaux, qui étaient loin de l'échelle. Il fallait se retourner. On était face au vide. Mais, au milieu de tout cet environnement, on ne voyait pas le vide. Il y avait toutes les branches, toutes les fleurs. On se sentait protégé par tout ça. Mais, il fallait quand même faire attention. (Louise)

Les journées de cueillette commencent souvent au lever du jour pour finir une fois la nuit tombée. « *Le tilleul, c'est des heures, c'est tout. C'est le nombre d'heures que vous êtes sur l'arbre.* » (Gilbert). Louise se souvient de sa mère qui cueillait les arbres de bord

de route du col de Perty : « *Ma maman partait de La Combe à vélo à quatre heures du matin.* ». Odette et Arlette racontent commencer avant l'aube :

- Arlette : Moi, je ramassais chez les autres à Mollans, ça me faisait lever à cinq heures du matin.
- Odette : J'ai commencé que j'y voyais à peine !

Pierre et Alain cueillaient avant d'aller au travail et continuaient en rentrant le soir : « *On commençait à sept, huit heures. Et le soir, on finissait à 20h. L'été, à 20h, il fait encore jour, il fait soleil* » (Fabienne). Mais leur oncle et leur voisin commencent la cueillette bien plus tôt :

- Alain : C'était notre oncle. Il commençait, c'était juste, juste jour. Le soir, c'était nuit, y'en avait encore par terre. Il éclairait la lampe dehors et il ramassait encore.
- Pierre : Moi j'en avais un de voisin, il peut te le dire. [Le tilleul] que j'ai là devant, le matin, je me levais : « Qui c'est qui a ramassé le tilleul ? ». Il avait la lampe au pied : « Je ramasse tout à la lampe ! »
- Fabienne : À quatre heures du matin !
- Pierre : Il se levait, j'ouvrais les volets, y'avait plus de tilleul.

Quant aux cueilleurs de Rémuzat: « *Ils mettaient des ampoules dans les arbres pour pouvoir ramasser la nuit ! C'était des durs ceux là !* ».

4.7. « On allait à Venterol chez la tante Léontine »

Commencés par les gestes de plantation et de greffe, les gestes du travail s'enchaînent de manière très condensée au moment de la cueillette dans une chorégraphie où l'ensemble des gestes sont ajustés les uns aux autres. Dans la succession des étapes, la cueillette rassemble de plus en plus de personnes et draine les groupes de cueilleurs tout le long des vallées, des zones les plus chaudes aux zones les plus froides, suivant le gradient de floraison.

- Pierre : Quand on était jeunes, on commençait à Venterol là-bas, plus loin que Nyons. On montait, on montait et puis on arrivait ici. On le faisait nous deux.
- Fabienne : On allait à Venterol chez la tante Léontine.
- Alain : C'est vrai que ça dure pas longtemps. Ici, c'est quinze jours.
- Pierre : On montait l'échelle sur la 2CV.
- Alain : On remontait et on s'arrêtait ici. Des fois, un peu à Cornillac, en passant.

- Pierre : Un gars de Nyons, il commençait à Nyons et il finissait à Montmorin. Il travaillait à la poste. C'était son mois de congé aussi. Parce qu'ici, si on ramassait dix jours... Alors que si tu commences à Nyons ! Dix jours là-bas, dix jours à Sahune...

La floraison du tilleul dans les Baronnies se déroule entre début juin et fin juillet, « *en fonction des individus, de l'altitude, de la saison, de l'orientation* » (Garraud, 2018). La floraison s'étale selon la température qui peut différer selon deux paramètres : l'altitude et le type de climat : « *il y a des écarts entre les vallées* » (Odette). Dans des villages comme le Poët-en-Percip, qui se trouve à 1 000 mètres d'altitude avec un climat méditerranéen, la floraison est plus avancée que dans des régions plus basses mais au climat alpin, comme dans « *le canton de Sederon (vallée du Jabron), Luc-en-Diois, Laragne, Rosans et Serres* » (Gervasoni, 1999, p. 35).

Ces écarts peuvent être de plusieurs semaines entre certaines zones :

Bernard : Dans la vallée de Montmorin, le tilleul avait quinze jours d'écart. Le village était à 500 mètres [d'altitude] donc c'était vers le 20-25 juin. Mais, en montagne, à 1000 mètres, c'était le 25 juillet. Un mois après ! À Montmorin, c'était entre le 7 et le 18 juillet à peu près qu'on cueillait le tilleul. On était juste, juste en vacances.

Les itinéraires de cueillette, en plus des cultivars, permettent d'allonger le temps de la cueillette : « *Il y en avait un peu de toutes les variétés, c'était échelonné. Il y avait des fermes en altitude.* » (Chassaing & Ramel, 2012, p. 212). Les cueilleurs se déplacent jusqu'à des terres éloignées, comme pour Aimée qui habite Cornillac : « *On avait même un tilleul à Rémuzat au Rif* » (Chassaing & Ramel, 2012, p. 162).

Mon beau-père cueillait depuis Suze-la-Rousse et il allait au-dessus de Sédron. Ça durait presque deux mois. On lui prêtait les greniers. (Michel)

La longueur des itinéraires est variable selon l'éloignement du maillage familial et amical. Certains restent autour du village et dans les hameaux proches :

On partait d'en bas et on remontait jusqu'ici. On cueillait les tilleuls des voisins. Il m'avait dit : « Je te le donne ». (Laurent)

Les itinéraires de moyenne durée remontent plusieurs villages le long des vallées intermédiaires :

Mes parents avaient commencé une cueillette itinérante : Sahune, Rottier, Chamoche. Ils n'avaient pas les mêmes moyens de locomotion. (Patrick)

Ou suivent les vallées principales sur des distances importantes :

Il partait de Rémuzat, il passait à Sainte Jalle et jusqu'à Condorcet. Il connaissait des gens qui ne récoltaient plus. C'était des fermes d'été. Les gens venaient pour les vacances. Ils n'étaient pas forcément là quand le tilleul était en fleurs. (Denise)

Ya des gens qui partaient d'en bas. De Roaix jusqu'à Saint Auban. (Virgile)

Les itinéraires, pour certains, traversent toute la région :

Les gens du Vaucluse ! C'était l'époque où ils avaient terminé leurs cerises. Pas encore trop des abricots. Les melons étaient pas mûrs. J'ai une tante qui venait cueillir à la Roche-sur-le-Buis. Ensuite à Montguers, celui de Montauban. Puis, elle finissait à Ruissas. Puis, au Col de Perty. [Les gens du Vaucluse] rentraient tous les soirs parce qu'il fallait faire sécher. Il y a eu un exode massif de gens qui se sont mariés dans le Vaucluse. Ces gens revenaient cueillir dans leurs familles. Ma tante et mon cousin, ils dormaient sur place. Ils n'avaient pas de voiture. Je pense qu'ils étaient payés au kilo frais parce qu'ils n'avaient aucun moyen de ramener le tilleul. (Louise)

Les itinéraires tissent un maillage qui file le maillage des relations familiales.

On ramassait notre tilleul. Après, on allait chez ma sœur à Roussieux. (Evelyne)

- Lucien : Au début, on allait ramasser au Buis. On ramassait à Lemps.

- Fanny : Chez mon oncle.

- Lucien : On en ramassait un à l'entrée du Buis. Puis, un petit lot de tilleul quand on monte là. Après, on montait à Lemps avec les échelles, la remorque.

- Fanny : Puis à Montauban. Mon oncle en avait un qui était tardif. Il ne le ramassait pas.

Ce maillage peut aussi se faire en cueillant le tilleul chez les « particuliers ».

On prenait un lot de tilleul d'une bonne femme qui habitait à Nyons vers les anciens abattoirs. Je ramassais ce lot avec un italien, un copain. Dans un moment un peu creux, on en a fait un paquet. (Lucien)

Je suis allée en ramasser jusqu'à Châteauneuf-de-Chabre. Il y avait trois tilleuls en bord de route. (Odette)

Joël cueille le tilleul du médecin, tandis que René cueille le tilleul de chez lui le matin avec sa femme avant d'aller à l'école où il est instituteur. Là, il profite des récréations pour cueillir le tilleul de la cour.

Dans cette partie, depuis la plantation jusqu'aux itinéraires en passant par le conditionnement, les gestes du travail me semblent relever du « faire milieu » depuis trois points de vue. Premièrement, ils sont une réponse normative à une perception de la situation et des choses dans leur singularité et leur dynamique, dans leur mouvement..

Ainsi considéré, le geste est le moyen d'atteindre une finalité, dans un réajustement constant avec les éléments du milieu dans lequel il se déroule, selon un phrasé propre à chacun, qui met en jeu les dimensions perceptives et perçues. (Baudin & Maillard, 2021, p. 11)

Les gestes expriment l'adaptation créative des cueilleurs et des négociants aux changements et à la dynamique propre des choses (comme la fragilité de la fleur). Si l'on suit l'étymologie de ce terme, leurs gestes témoignent de leur capacité à lier les choses : « *"adapter" provient du latin "apere" (lier, attacher), dont le participe passé "aptus" (apte) ajouté à la locution "ad" (à, vers) a donné le verbe "adaptare" (ajuster à, en vue de)* » (Simonet, 2009, p. 393). Leurs geste de travail lient, ajustent, mettent en correspondance fleurs, cartons, bourras, échelles, famille, versants, soleil. Ils donnent forme à un ensemble systémique où les choses sont rendues solidaires (Ingold, 2017, p. 254). Au fur et à mesure du temps, avec la pousse des plants, l'expansion des cultivars, les réseaux de relations entre négociants et cueilleurs, « *une certaine cohérence s'installe* » : les choses « *commencent à se conjuguer les unes aux autres, elles prennent place, se solidarisant toujours davantage* » (Ingold, 2017, p. 157). Ils ont réussi à « *créer des liens [...] de sorte qu'elles entrent les unes avec les autres en correspondance* » (p. 157).

Deuxièmement, par leur chorégraphie, les gestes de travail mettent en cohérence une diversité en mouvement, nécessaire au développement de l'activité. Par là, ces gestes manifestent la créativité des négociants et des cueilleurs qui « *comme tout individu engagé dans l'action et devant faire face à la variabilité et à la singularité des situations rencontrées, ajustent en permanence leur action et leurs connaissances, s'adaptent à des changements, et créent des nouveautés techniques et organisationnelles* » (Goulet,

Pervanchon, Conteau, & Cerf, 2008, p. 53). Ils participent de « *genèses instrumentales* » : « *ces activités de déplacement, de métamorphoses ou d'anamorphoses par lesquelles le sujet construit les ressources de sa propre action* » (Béguin, 2005, p. 31) en modifiant la situation de travail, en la conformant. Les gestes de travail révèlent, non seulement la « *dimension productive* » de l'activité, mais aussi sa « *dimension constructive* » (Rabardel & Samurçay, 2006). Ils participent de la poursuite de buts « *relatifs à l'effectuation du travail* » et de la construction des ressources pour l'action en développant des instruments (Robert, Ruiz, Béguin, & Pueyo, 2019, p. 3). En s'appuyant sur la définition de Pastré, on peut voir que les cueilleurs, par là, se « *transforment aussi eux-mêmes en enrichissant leur répertoire cognitif, leurs compétences et leurs concepts professionnels* » (Robert et al., 2019). Cette activité constructive relève du faire milieu.

Troisièmement, par leur dimension rythmique (Cerclet, 2014a) et les entrelacs qu'ils composent, ils sont au principe des processus de formation. Répétés, transmis, ils donnent lieu à une mésogenèse où les choses s'accordent, à une « *zone d'interpénétration à l'intérieur de laquelle [les vies] s'entremêlent en un ensemble homogène* » (Ingold, 2018, p. 13). Ce milieu, je le pense avec le motif du maillage proposé par Tim Ingold. En suivant les itinéraires de cueillette, les transmissions de greffons, mais aussi l'enchaînement rythmique des geste de la taille, des échelles, du séchage, des poignées, des bourras, c'est tout un ensemble de liaisons qui se dessine, où les gestes et les choses sont liées. Elles sont accordées. Elles sont ajustées les unes aux autres pour tenir ensemble et donner forme, non pas à un objet fixe, mais à un entrelacs, un tressage de matières, de tensions, de corps, de lignes. Les gestes du travail m'apparaissent comme des gestes de tressage car chacun lie, dans son effectuation, des lignes, des phénomènes hétérogènes, parfois distants dans le temps. Ce sont des gestes synthétiques, c'est-à-dire qui, selon l'étymologie « mettent ensemble » les choses en les tressant : ce sont des gestes de la complexité, ils sont intégrateurs de dimensions disparates.

Troisième partie

« C'était cocagne ! »

La valuation comme « faire tenir ensemble »

Dans cette partie, nous verrons que le travail du tilleul trouve une sorte de moment d'apogée au moment des foires qui sont le moment le plus emblématique de la production du tilleul. C'est le moment le plus choral du travail car c'est le moment où se retrouvent les cueilleurs de différentes vallées et là où se rencontrent cueilleurs et négociants. C'est là que se négocie le prix du tilleul, autrement dit que se forme sa valeur d'un point de vue monétaire. S'y joue, en présence, la poursuite de la mise en correspondance de deux « *mondes professionnels* » au sens de Béguin, c'est-à-dire « *un ensemble d'arrière plans conceptuels, axiologiques et praxiques qui forment système avec l'objet de l'action* » (Béguin, 2010, p. 11). Ce qui se joue dans la négociation du prix est la formation d'un « *monde commun* » (p. 11) par la mise en adéquation de tout un ensemble de phénomènes et de gestes de travail.

Cependant, la formation de la valeur monétaire s'inscrit dans un processus plus large, celui du « faire milieu » pour les cueilleurs, comme pour les négociants. La valeur du tilleul n'est pas uniquement, ni même principalement relative à sa dimension économique. Elle est relative à un processus de valuation au sens de John Dewey, c'est-à-dire un processus par lequel les choses prennent de la valeur pour autant qu'elles permettent aux cueilleurs et aux négociants de tenir et de faire tenir ensemble les diverses dimensions de l'existence. L'argent et les foires sont des moments de cette expérience plus globale. Ce sont des épiphénomènes qui n'ont de valeur que pour autant qu'ils participent d'un phénomène bien plus large, diffus, qui touche à l'ensemble de la vie sociale telle qu'elle est vécue et mise en mouvement dans le travail du tilleul : celui du faire milieu.

Chapitre 5 : « Des lots sans histoire »

L'étape de l'achat et de la vente du tilleul sur les foires est le seul moment où se rencontrent physiquement les cueilleurs et les négociants. C'est là que le tilleul passe des « bourras » aux camions, des centaines de kilos aux centaines de tonnes, du produit d'une cueillette manuelle aux volumes d'un commerce de gros. C'est le moment où le tilleul passe des mains des cueilleurs à ceux des négociants, là où se vérifie l'adéquation des gestes des cueilleurs à ceux des négociants, la mise en correspondance de leurs mondes professionnels.

Cette étape se joue par la négociation du prix d'achat du tilleul. C'est le moment où il se « fait » et sa formation révèle que cette mise en correspondance n'est pas juste une adéquation à des critères de qualité. Elle est liée à une pluralité de phénomènes mouvants avec lesquels cueilleurs et négociants composent et qui sont différents pour les uns et les autres. La négociation du prix ne se fait pas sans heurt ni tension. Ces tensions expriment ce travail de mise en correspondance de dynamiques très hétérogènes avec lesquelles négociants et cueilleurs doivent composer afin de « faire milieu », c'est-à-dire parvenir à assurer leurs conditions d'existence dans un univers chaotique. Elles donnent lieu à une série de d'ajustements réciproques et de « *manières de faire* » avec un environnement mouvant et chaotique (Certeau, 1990). Ces « *manières de faire* » sont comme des « *tactiques que déterminent l'absence d'un propre* » (p. 60) :

Mille façons de jouer/déjouer le jeu de l'autre, c'est-à-dire l'espace institué par d'autres, [qui] caractérisent l'activité subtile, tenace, résistante, de groupes qui faute d'avoir un propre, doivent se débrouiller dans un réseau de forces et de représentations établies. (p. 60)

Se faire un propre est « *l'acte de circonscrire un propre dans un monde ensorcelé par les pouvoirs de l'autre* » qui « *permet de capitaliser des avantages acquis, de préparer des expansions futures et de se donner une indépendance par rapport à la variabilité des circonstances* » (p. 59-60). Il est un espace « *ouvert à l'inventivité, au changement* » (Biard, 2020). Les fluctuations de la formation du prix et les tensions qui y sont liées permettent de suivre ces « *manières de faire avec* » et d'apercevoir des lignes de cet environnement mouvant auquel les foires sont liées de manière systémique.

5.1. « Là, on voyait du tilleul ! »

Le moment des foires centralise la production de la cueillette. Le tilleul passe des mains des cueilleurs à celle des négociants et devient, par addition de tous les bourras, des volumes de matière première stockés dans les hangars et les camions. Ce passage se fait selon un processus, une succession d'étapes et de gestes qui forme une chorégraphie collective très précise, ritualisée, quasiment identique durant tout le siècle, comme en témoignent les plus anciens récits trouvés à ce jour (De Poumeyrol, 1930, cf. Archive 10).

La foire du Buis commence tôt le matin. Les cueilleurs sont présents « *dès le lever du jour* » (Gervasoni, 1999, p. 81). Ils amènent par centaines les bourras de tilleul séché. Ceux-ci sont arrimés pour le trajet sur tous les moyens de transport disponibles (figures 82, 83, 84) : « *à dos d'homme* » (p. 81), par charrettes, voitures, camionnettes...

Oui, c'était dur. Il fallait arriver tôt sur la digue. Je me souviens de mon enfance. Y'avait du tilleul tout le long de la digue. Des tonnes de bourras les unes sur les autres.
(Régine)

Arrivés à Buis, les cueilleurs s'alignent des deux côtés de la digue qui fait environ 250 mètres de long et exposent tout ou partie de leur cueillette (figures 87 et 88). Les négociants, eux aussi, sont présents avant l'ouverture. Ils sont à l'écart, ensemble, assis au café ou debout sous les platanes. Les camions qui vont transporter le tilleul sont positionnés au bout de la digue. La balance romaine (« *la romaine* ») est amenée, elle est portée par deux employés municipaux. Elle sert à peser tous les bourras vendus sur le marché.

À huit heures, la foire est ouverte. En 1963, « *c'est le "Grand Sain"* », le garde-champêtre qui « *donnait toujours le signal de l'ouverture du marché en décrochant le drapeau tricolore du majestueux peuplier, l'arbre de la liberté qui trônait au centre de la place* » (Bourdelon, 2016). En 1998, « *le Yves va siffler : le marché est ouvert* » (Gervasoni, 1999, p. 82). Les négociants se dispersent sur la digue. La négociation peut commencer.

D'abord, ils faisaient un tour de marché. Ils regardaient un peu ce qui les intéressait. Puis ils descendaient, ils remontaient. Ils faisaient un peu le va-et-vient. Ils marchandait. Autant après, ils revenaient. Et le prix, parfois, il était un peu coupé en deux. (Régine)

Les négociants passent de lot en lot, de cueilleur en cueilleur.

- L'herboriste : - Bonjour !
- Bonjour !
-L'herboriste : Combien ?
- 90.
- L'herboriste : -Trop cher.
- 85.
- L'herboriste : 80, c'est le prix cette année.
(On s'interroge du regard) : - D'accord.
(Gervasoni, 1999, p. 82)

[séquence 1 : images de la foire. On voit Régine sur la digue devant son C15 rempli de tilleul. Un négociant ouvre la porte du C15 et regarde le tilleul]

- Le négociant : Combien ?

- Régine : 85.

Le marchand referme la porte du C15 et repart.

[séquence 2 : un autre négociant s'approche du C15]

- Régine : 85.

- Le négociant - Ah non ! On a mis la barre à 80 !

(Séquence visionnée de l'émission « Faut pas rêver », s. d., Archives personnelles)

Régine, filmée pour cette scène du reportage « Faut pas rêver », me commente le tournage 20 ans plus tard :

[L'équipe de l'émission] m'avait prévenue : Tachez de tenir un bon prix ! Que je vende pas trop vite pour la transaction du tilleul. [...] C'est M. Saisse qui passe. Au prix que j'ai demandé, j'avais la bourrassée dans un C15, il laisse retomber la porte. Et un autre qui s'appelait Guy Gozzi. Alors lui, quand je lui demande le prix, il me répond : « Vous pouvez toujours rêver, c'est la seule chose qui est gratuite ! » J'ai dit : « C'est dommage que ce ne soit pas tombé dans le micro ! ». (Régine)

Une fois que le cueilleur et le négociant se sont mis d'accord, le cueilleur reçoit un bordereau indiquant le prix d'achat de son tilleul. Ce moment de fixation du prix est sans retour :

Ils n'étaient pas obligés de vendre. Mais, une fois qu'ils avaient dit OK, ils ne pouvaient plus faire monter les prix. Et donc ensuite, une fois qu'ils avaient leur ticket, ils trimballaient leurs bourrassées jusqu'à l'entrepôt pour qu'on les pèse et qu'on leur paye. (Martin)

Les cueilleurs emmènent leurs bourras à la pesée puis auprès des hangars ou des camions du négociant concerné (figures 89-90).

Commence maintenant la course pour acheminer le tilleul à la balance et au camion de l'acheteur. Un bourras sur le dos ou deux bourras empilés à bout de quatre bras, on se fraie un chemin dans la foule des bourras en mouvement, telles des fourmis, vers l'escalier puis vers la pesée. (Gervasoni, 1999, p. 83)

Une fois les bourras pesés, ils sont chargés dans les camions ou versés dans les hangars des négociants. Ensuite, le cueilleur se rend avec son bordereau à la « *caisse* » pour recevoir l'argent en espèces ou en chèque (figures 92, 93, 94) :

Sur le marché, [les négociants] avaient leur bourras. On revidait dans leurs bourras. Et quand ils avaient emballé le tilleul et tout, on s'approchait de la cabine du camion. Ils nous faisaient le chèque. (Lucien).

La caisse, selon les négociants, c'est la cabine du camion ou « *la secrétaire de l'herboriste, assise dans la berline de son patron et assistée d'un "gorille", [qui] signe les chèques à la chaîne après un bref calcul que l'on a déjà fait mille fois de tête* » (Gervasoni, 1999, p. 83), ou encore, ce sont Laurence et Sylvie, installées dans le hangar à côté de la « romaine » :

Quand ils avaient pesé, les récoltants, avec les tickets qu'on leur avait donnés, ils nous donnaient le prix. Et nous, on sortait l'argent. Et en général, ils voulaient quand même plutôt du liquide. Donc c'est te dire le liquide qu'on avait ! [...] Les paysans, ils étaient pressés. Il fallait se dépêcher de sortir l'argent. Il fallait toujours compter deux fois. On avait un peu la trouille de se tromper, de ne pas ramener la bonne somme à la fin. [...] Il fallait bosser ! Nous, à la caisse avec Laurence, on ne rigolait pas ! Il fallait qu'on soit sérieuses quand on faisait les multiplications, les prix et tout ça ! (Sylvie)

Les négociations peuvent durer jusqu'aux alentours de midi : « *On descendait tout, on déballait tout ça dans le camion. À deux heures de l'après-midi, on était encore là-bas* » (Lucien). Une fois le tilleul vendu, les cueilleurs rentrent chez eux ou s'éparpillent dans les cafés, les restaurants ou dans le reste du marché. Les négociants repartent en emmenant tout ou partie du volume de tilleul qu'ils ont acheté. Le tilleul est passé aux mains des négociants.

Je ne sais pas où ça va. Une fois que c'est parti chez eux, ce n'est plus de notre ressort. (Thierry).

- Pierre : Je sais pas s'ils revendaient aux pharmacies. Ça ne me regardait pas. Ils en faisaient ce qu'ils voulaient...

- Fabienne : Y'en a qui faisaient des emballages en cartons.
Donc, ça partait... En produits pharmaceutiques,
certainement.

Les cueilleurs n'en connaissent pas la destination. C'est la dernière étape de leur travail.

Ce processus rend la production visible aux yeux de tous et marque profondément les souvenirs.

La foire au tilleul était belle. Là, on voyait du tilleul !
(Raymond)

Je l'ai vu arriver avec le camion avec 400 kilos de tilleul là-
bas au Buis ! (Alain)

Ducros, il venait avec deux semi-remorques ! Oh, les tonnes
de tilleul que j'ai vu moi ici ! (Arlette)

Par l'accumulation progressive du tilleul et la présence de tous (cueilleurs et négociants), les foires deviennent des centres, c'est-à-dire des nœuds au sens d'Ingold, là où s'entrelacent les lignes. Elles donnent forme à la production.

- Pierre : À Buis, y'avait un tonnage ! Il fallait partir le matin
à six heures. Et des fois, on passait qu'à midi !

- Alain : Oh oui...

- Pierre : Midi !

- Alain : Ducros, il arrivait quand même avec un semi et il
portait pas tout. Il fallait qu'il revienne un autre soir. Il en
restait encore !

Y'avait une montagne de tilleul là-bas ! On amenait dans les
bourras et on vidait dans un hangar. On vidait sur du tilleul
qui avait déjà un an ou deux. C'était impressionnant ce
paquet de tilleul ! (Lucien)

C'est dans ce rassemblement des lignes, dans ce nœud, que « *les choses se passent* » :

Le prix se faisait là, le premier mercredi de juillet. Des
expéditeurs internationaux venaient là, des Allemands. Les
herboristeries de Lyon, ils arrivaient la veille. (Maurice)

5.2. « Faire le prix »

La chose qui apparaît la plus visible dans le rassemblement de lignes, ce qui s'y passe, c'est la formation du prix du tilleul. Durant ce processus, la formation du prix ne se

résume pas à la rencontre logique, mathématique et inéluctable d'une offre et d'une demande. Elle relève d'un tressage, c'est-à-dire du rassemblement et de la mise en cohérence de multiples lignes. La mise en cohérence repose sur la connexion, la cohésion qui au sens étymologique désigne le fait d'« être attaché ensemble »⁴⁰. Ce tressage permet de décrire les phénomènes avec lesquels négociants et cueilleurs composent. Ce geste n'a rien de mécanique, il suit des mouvements de fluctuations et d'ajustements. Il est incertain et c'est pour ça qu'il est dit que le prix « se fait ».

La grosse foire, c'était celle de Buis-les-Baronnies. Y'avait la foire à Vaison la veille le mardi. Ils commençaient déjà à faire les prix. Et puis, celle de Buis. C'est là qu'il s'en achetait le plus. (René)

Le travail du prix se fait en plusieurs étapes durant tout le mois des foires, de fin juin à fin juillet. Au départ, il est encore incertain, même pour les négociants.

Mais quand on commence, justement, on ne sait pas exactement. [...] Par exemple, l'année d'avant, il a fini à un certain prix. Bon, on recommence à peu près pareil. [...] Le marché de Vaison et la foire de Mollans nous fixaient un peu le prix. « Tiens, le tilleul a fait tant à Mollans, il nous faut demander tant... ». C'était un peu le départ... (Georges)

Le prix s'ajuste et se précise progressivement.

À Vaison, ça se décantait. Y'avait beaucoup moins de tilleul. Après, ça ne bougeait plus. Il avait été payé 35 francs par exemple à Vaison. Et disons, qu'à Buis, ça dépendait un peu du tilleul qu'il y avait. Ça pouvait monter jusqu'à 40 francs. Ou alors, ça ne bougeait pas de 35 francs. Et après, c'était ça le prix. Le joli tilleul était à « tant ». Et puis voilà. (René)

Cet ajustement se fait pour les négociants en partant de leurs « besoins » : « *Les besoins ! Tout le monde avait des commandes ou espérait avoir des commandes* » (Georges). Reste, raconte Georges, que les négociants ont des besoins différents et qu'ils les découvrent au fur et à mesure du déroulement de la foire.

Puis, si on voit qu'on n'achète pas, comment vous faites ? Vous augmentez vos prix ! Vous passez sur le marché... Oh, la digue du Buis, elle est longue ! Si vous faites toute la digue du Buis, vous n'avez pas acheté un kilo, c'est qu'il y a un problème ! C'est que les autres achètent plus cher que

⁴⁰ Définition du CNRTL : <https://www.cnrtl.fr/definition/cohesion> (Consulté le 16/04/2021).

vous. Si vous voyez partir les lots. Donc, vous êtes bien obligé, forcé... (Georges)

En concurrence les uns avec les autres, pour obtenir les tonnes de tilleul dont ils ont besoin au meilleur prix, les négociants forment le prix de l'année dans une relative incertitude, dans un rassemblement d'indices, notamment dans le comportement de leurs confrères-concurrents au démarrage de la foire à 8h :

Si tout le monde a besoin, tout le monde va se précipiter. Et après, les prix montent. [...] Quand on trainait une heure, c'est qu'on en a pas trop besoin. Moi, je finissais par le dire. J'en avais marre, je disais : « J'y vais et puis voilà ! ». « Ah bah on va y aller... ». Et ils bougeaient pas trop parce qu'ils n'avaient pas besoin. Et quand ils avaient besoin... À 8h, ça ouvrait. À 8h01, tout le monde était parti ! (Georges)

Le prix se découvre par essais-erreurs dans la négociation avec les cueilleurs :

Il fallait partir... rapide ! J'ai des offres, j'ai un prix. Tac ! Un euro ! Pfiou, ben non... : « Bah on m'en offre plus que ça ! ». « Ah bon ? Et alors c'est quoi ? ». « Eh bah, je ne te dis pas ! ». Ils ne disaient pas, les paysans, le prix qu'on leur avait offert et qu'ils avaient refusé. (Georges)

Georges doit alors s'ajuster et changer les prix proposés.

Il faut réagir tout de suite ! [...] Si vous passez par exemple, vous voulez acheter cette bourrassée là, à 40. Vous passiez, vous faisiez un prix... Hop ! : « Non, je ne te le vends pas à ce prix là ! » Hop ! Passe un autre derrière qui dit : « 50 ! ». Après, vous êtes bien obligé de suivre à un moment donné, si vous voulez acheter quelque chose. Et ça, ça pouvait fluctuer. (Georges)

La formation du prix se joue dans une complexité quelque peu contradictoire. Tout en étant en interdépendance, les négociants jouent les uns contre les autres. Cette contradiction est d'autant plus problématique que la formation du « bon prix » impacte la possibilité de répondre aux commandes.

Et après, si vous achetiez plus cher que tout le monde, tout le monde venait vous voir ! C'était vraiment quelque chose de...[...] On ne se rend pas compte de ce que ça pouvait être. C'était une décision de toute l'année ça ! Si vous loupiez deux ou trois marchés comme ça, vous faisiez quoi après ? Quand vous avez promis d'en livrer 25 ou 30 tonnes... Maintenant ça me... Mais, j'étais un peu angoissé avant d'arriver là-bas. C'est un sport ! [...] Ça vous fait sourire mais pour moi c'était un peu... Quand j'allais à

Buis... « Comment ça allait se passer cette fois ci ?! ».
(Georges)

La formation du prix met en jeu l'ajustement d'un ensemble de phénomènes en un système complexe : les « besoins » des négociants prennent en compte « *les variations de la consommation, dans la production et dans les importations* » (Liautaud, 1959, p. 79), ainsi que les prix des autres produits :

On avait déjà traité avec la Bulgarie et la Pologne. Il ne faut jamais négliger les produits étrangers. Et puis, on se voyait avant. C'est la loi de l'offre et de la demande. C'est un système capitaliste. Et puis, il y avait les autres marchés. Si la verveine montait, le tilleul aussi. (Jacques)

Si le prix donné par les négociants relève d'un tressage de phénomènes qui relèvent de leur monde professionnel, il se forme, non pas par imposition, mais dans la négociation avec les cueilleurs, qui eux tentent d'avoir le prix le plus haut.

On était sur la digue et on attendait l'ouverture du marché.
Et dès que le marché avait sonné, les marchands passaient.
C'était au plus offrant. (Lucien)

Pour savoir à quel prix accepter de vendre, les cueilleurs se trouvent de la même incertitude que les négociants et récoltent des informations sur les foires précédentes.

Je me souviens qu'il fallait savoir combien s'était vendu le tilleul le mardi, la veille. (Norbert)

Régine confirme que « *les gens se renseignaient un peu* » :

Ça commençait. Les gens se disaient : « Ah ! Tu sais le prix qu'il a fait à Vaison ? Combien ils ont payé le tilleul ? ».

Pour avoir le meilleur prix, il s'agit de « *tenir le prix* » pour le faire monter. C'est un jeu de longue haleine qui se joue entre négociants et cueilleurs pour former le prix de l'année.

Les marchands, ils sont en groupe pour vous avoir à la patience. Ils étaient en bas aux platanes et ils discutaient. Ils tapaient la causette. Et, à l'ouverture du marché, personne ne bougeait. Ils attendaient au moins une heure pour passer sur le marché. La vente, elle était rude quand même, je trouve.
(Régine)

Ce qui fait bouger le prix durant la négociation c'est la mise en correspondance du volume que les négociants veulent acheter avec le volume de tilleul cueilli : la balance

entre l'offre et la demande. L'« offre », le volume de tilleul cueilli est lui-même lié aux manières de penser et de faire des cueilleurs, leur propre système d'ajustement de phénomènes mouvants. Dans ce système, les variations climatiques jouent un rôle central. Elles impactent la floraison du tilleul : il y a de bonnes et de mauvaises années. Le gel peut réduire drastiquement le volume de tilleul à cueillir. Elles impactent aussi les autres productions qui arrivent en même temps que le tilleul, comme les abricots, les cerises ou le foin. Lors d'une mauvaise année d'abricot ou de cerises, le tilleul est davantage cueilli. Les prix des productions de fruitiers font varier l'investissement de la cueillette de tilleul, selon s'ils sont plus ou moins élevés. Cet ajustement complexe se déroule dans le temps long car les cueilleurs vont aussi prendre en compte le prix du tilleul de l'année précédente. Un prix élevé amène souvent plus de cueilleurs à s'intéresser au tilleul l'année d'après, faisant augmenter le volume produit et jouant sur la balance de l'offre et de la demande.

Lorsque la production est supérieure à la consommation, le tilleul n'est pas entièrement vendu dans l'année. À la récolte suivante, il reste des stocks et les grossistes achètent moins et moins cher, ce qui entraîne une chute des cours. Le tilleul devenant alors moins rentable, les producteurs n'y trouvent plus leur intérêt et de ce fait, la production diminue et peut devenir inférieure à la consommation pour l'année suivant la récolte et aussitôt les cours remontent. (Liataud, 1959)

Les choix que font les cueilleurs ajustent un ensemble d'activités les unes par rapport aux autres. Ils les mettent en cohérence en les tressant ensemble. La balance entre l'offre et la demande se trouve prise dans des systèmes complexes d'équilibre qui prennent en compte des phénomènes hétérogènes et instables. Dans la négociation, se rencontrent deux « *mondes professionnels* » (Béguin, 2010), c'est-à-dire que se rencontrent des manières de penser, de faire les choses et de les juger qui sont en cohérence avec un ensemble d'autres phénomènes. C'est la raison pour laquelle l'idée que le prix se fait par l'équilibre spontané d'une offre et d'une demande réduit la complexité du phénomène. Cette « écologie » du système induit une fluctuation permanente des prix d'une année sur l'autre, ce qui explique l'incertitude initiale au démarrage des foires.

Nos prix montaient comme ça. Des fois, ça montait de un euro, un euro cinquante. Des fois, c'est de dix euros que ça montait ! Vingt ! [...] À Villefranche, j'avais commencé à 50 et il avait fini à 100. Et j'avais dit à Ducros : « Pourquoi vous avez fait une chose comme ça ? ». Il me dit : « Tu as fait comme nous, tu as suivi, tu en as acheté aussi ! ». Je lui ai dit : « Mais j'étais bien obligé ! Si je voulais en

acheter ! ». Voilà la réponse que m'ont fait les Ducros.
(Georges)

5.3. « Ça se passe comme ça sur les marchés »

Pour composer avec cette instabilité et cette incertitude de la formation du prix, les cueilleurs et les négociants développent des « *manières de faire* » (Certeau, 1990), des tactiques pour réduire l'hétéronomie avec laquelle ils sont en prise, celle due aux phénomènes avec lesquels ils composent et celle induite par les manières de faire des autres, qu'ils soient cueilleurs ou négociants. Ces tactiques se déploient durant les foires, au moment de la négociation, mais aussi par un maillage de relations commerciales en dehors des foires. Elles mettent en jeu des « *jugements d'authenticité* » au sens de Bessy et Chateauraynaud.

Les acteurs ont besoin de perceptions communes. Or rien ne prédispose naturellement à percevoir les mêmes choses dans le monde. L'entrée par la perception suppose de renoncer à distinguer a priori le subjectif et l'objectif, le particulier et le général. Le programme consiste plutôt à décrire les façons dont les acteurs font communiquer leurs expériences et élaborent des représentations durables en les ancrant dans des dispositifs collectifs. Le jugement d'authenticité est décisif dans ces processus puisqu'il repose sur les liens tissés entre les corps, les matériaux et les représentations.
(Bessy & Chateauraynaud, 1995, p. 229)

Au moment de la négociation, va se jouer l'adéquation du travail de mise en correspondance du tilleul par les cueilleurs avec les critères des négociants et donner lieu à la formation du prix, comme expression de cet accord sur l'authenticité du tilleul. Le premier critère de la négociation porte sur la qualité visuelle du tilleul, c'est-à-dire sa conformité avec le standard commercial : un tilleul aux grandes bractées, jaune, sans tache et sans brisure.

Ce qui faisait varier le prix du tilleul, c'est déjà s'il avait été bien séché, s'il était joli, s'il avait été ramassé comme il faut.
(René)

Chaque détail de non-conformité donne prise aux négociants pour faire varier le prix (figure 99).

- Hector : Les marchands, ils marchandait. Ils faisaient baisser, baisser... !
- Odette : Y'avait quelque fois une feuille...

- Hector : Ou un peu d'humidité qu'il y avait eu... Il était un peu noir...

À partir de la qualité standard correspondant au cultivar de Bénivay, les différences visuelles donnent lieu à des écarts de prix

Le Bénivay, il valait, à l'époque, 40 francs. Le Mondé, un petit peu moins. Le Mondé, c'était plus petit, en fait plus parfumé. Parce que le Bénivay, la bractée est beaucoup plus belle. Mais bon... À l'œil, c'est beaucoup plus joli. (Georges)

Les cueilleurs différencient donc les cultivars quand ils le peuvent : « *On ne mélangeait pas les variétés. On ne donnait pas le même prix* ». Louise dissocie « *le Bénivay et le petit qui est vendu à part. Quand le Bénivay était pas bien beau, on mélangeait tout et on faisait une seule qualité* ».

Une fois sur les foires, les cueilleurs « *tiennent le prix* » en faisant jouer la qualité, c'est-à-dire l'authenticité de leurs lots. Parfois certains « *remballaient leur tilleul et l'amenait la semaine d'après en espérant que les prix montent* ». Il s'agit de tenir dans le temps.

Un marchand pouvait passer plusieurs fois, proposer un prix. Le vendeur acceptait ou refusait. Souvent, il refusait et il demandait un peu plus. C'était des tractations. Les plus beaux lots, les vendeurs tenaient autant qu'ils pouvaient ! Comme pour les abricots... Ça se passe comme ça sur les marchés. (Louise)

Ce jugement d'authenticité est mis en scène par les cueilleurs et mis à l'épreuve par les négociants. Le tilleul est emmené dans les bourras qui restent fermés. Le tilleul dépasse par les quatre ouvertures et les cueilleurs s'arrangent pour que le tilleul visible soit le plus beau (figure 96).

- Paul : À Buis, ils attachaient bien. Ils faisaient bien sortir le joli tilleul

- Evelyne : Ah oui, y'avait tout un art du tilleul ! Comme sur les photos. Les gens avaient le goût de présenter leur beau tilleul. La bourrassée était bien fermée. Et, sur les côtés, ils sortaient ce beau tilleul. On voyait bien la feuille. Quand le marchand venait, il n'avait pas besoin de fouiller dedans. Il voyait le tilleul comme il était.

Mais « *dans les bourras, on voit pas tout* », alors certains négociants qui ont des hangars sur place profitent du moment où ils vident les bourras pour vérifier l'authenticité du lot, ce qui donne lieu à de nouvelles négociations.

- René : Parce que des fois, le tilleul, il avait plus de petites boules que de fleurs. Alors, quand des fois, on trouvait qu'il est pas terrible, on disait : « Celui-là, quand même ! ». Des fois, tu trouvais du noir dans les bourrassées, qui avait moisi. Des fois, tu trouvais des morceaux de plâtre.

- Sylvie : Pas mal de crottes de pigeons aussi. Parce que comme il séchait dans les galetas...

- René : Des merdes de chat... Alors on disait : « Attendez, on va voir ce que dit le chef ! ». Soit Georges, soit l'oncle. Parce que, quand ils montraient la bourrassée, ce qu'il y avait sur le dessus, c'était joli. C'était toujours joli. Et après, quand tu vidais... Y'en avait pas beaucoup parce qu'ils savaient que de toutes façons, on allait le vider. Y'en avait quelques-uns qui essayaient peut-être de tricher. Ce n'était pas la majorité.

Une autre manière de certains cueilleurs est de jouer sur l'humidité des lots :

L'astuce, c'était que le lot de tilleul était pesé par un peseur public. Il roulait sa bascule et il passait entre les bourrassées. Et il les pesait. Et puis, les gens, ils vendaient, ils ne vendaient pas... Ce n'était pas grave ! Ils avaient un ticket, le ticket du poids brut. Puis, ils le remettaient à sécher et, le mercredi d'après, ils le ramenaient ! (Norbert)

Profitant de la capacité du tilleul à se réhumidifier et donc à reprendre du poids, certains l'amènent directement aux négociants les jours de pluie.

Ceux qui en avait beaucoup, y'en a qui le gardait au début. Ils attendaient un peu pour le vendre. Et puis après, ils l'apportaient ici les jours comme hier, où il pleuvait. Si ça avait été un jour comme hier où il y avait l'orage, c'était pas étonnant de voir, le soir, arriver un mec ou deux avec le tilleul, parce qu'il reprenait un peu d'humidité. (René)

Pour vérifier l'authenticité du lot, les négociants « *envoient la main* » (figures 97 et 98) :

- Maurice : Et si le tilleul n'était pas sec, il avait bien la main. Vous savez ce que ça veut dire ? Si vous envoyez la main dans une bourrassée sèche, ça se brise, vous avez le son.

- Marc : Le son, oui.

- Maurice : S'il a la main, il est encore un poil pâteux.

Quand on achetait le tilleul à la foire du Buis... Cette année, il était mur très tôt, début juin à Buis... Donc, à la foire de Buis, il était très sec. Mais des années, il fleurissait très tard. Il fallait une semaine à dix jours pour que le tilleul soit bien sec. Y'en a qui nous l'ont amené, ils l'avaient ramassé de la veille. Je me mettais au milieu de la bourrassée. On disait avec la main qu'on sentait. On mettait la main dans la bourrassée pour savoir si y'en n'avait pas qui avait été ramassé la veille ou deux jours avant et qui était pas sec. Le problème, ce tilleul, c'est qu'il faisait pourrir l'autre, comme il n'était pas aéré, pas séché. (Georges)

Certains cultivars, comme le Lombard qui garde une couleur verte au séchage, suscitent la méfiance :

Il a une teinte qui reste, une fois sec. Le Bénivay est blanc quand il est sec. Celui-là, au contraire, il reste vert. Quand arrive le commencement des marchés, vous en mettez un bourras. Il y en a vite qui envoient voir s'il est sec ! (Chassaing & Ramel, 2012, p. 200)

L'accord sur le prix reste donc relatif : il est mis à l'épreuve, il est sujet à controverse. Pour peser dans la balance, les récriminations servent de tactique dans le jeu de la négociation :

Tu peux être sûr qu'à chaque fois qu'on te pose le ticket sur la table pour te faire payer : « Ah bah, cette année, on n'a pas été bien payé quand même », « Tout le travail que c'est ! ». T'as des réflexions. Y'en avait plein. [...] [Ou encore] : « Ah bah, je le vends toujours à Georges, mais si ça continue, on va peut-être le vendre ailleurs ! ». Et puis, d'année en année, c'était des gens qui l'amenaient toujours au même endroit. (Martin)

Pour tenir dans le jeu de la négociation, les négociants, eux, ont plusieurs manières de faire. D'un côté, certains se mettent d'accord en amont sur une moyenne de prix de départ. D'autres jouent le secret :

On ne va pas dire à l'autre combien on va le payer quand même ! Combien on espère...[...] Parce que, même si on arrive à parler avec le commerçant d'à côté... Est-ce qu'il va vous dire la vérité, lui ? Vous ne savez pas ! On peut se dire : « On le paye combien aujourd'hui alors ? ». « Ben... 40... ». Alors, peut-être, oui... Mais après, s'il se paye 50 ou 30... ! (Georges)

Les controverses entre les deux mondes professionnels s'attachent au prix. Elles installent un climat de méfiance entre cueilleurs et négociants qui s'exprime par les accusations réciproques de malhonnêteté, chaque « parti » accusant l'autre de tricher :

En plus, c'était des coquins là-bas. Parce que le tilleul, avant de nous le vendre, ils le mettaient deux ou trois jours dans la cave. Donc le tilleul, il ne se brisait pas trop ! Il était revenu. Il était tout revenu [Il fait le geste sur la table]. Mais après, ça sèche quand même le tilleul ! Parce qu'un tilleul bien sec, il a de 11 à 15% d'humidité, bien sec. Si vous le faites monter à 20%, vous voyez un peu... Sur 100 kilos... (Georges)

Ils passaient à l'automne, même l'hiver. C'était un peu des coquins. D'abord, ils achetaient sur place ce qui était à la foire. Ils pouvaient sélectionner les plus belles qualités, le tilleul déjà bien sec. Nous, on était en train de le cueillir. Donc, il était plus lourd. Ce n'était pas économique de venir le chercher trop tôt. Il fallait qu'il soit bien sec. (Louise)

Cette méfiance est nourrie par les discordances qui apparaissent dans les gestes du travail, comme au moment où le tilleul, négocié pied à pied sur la qualité des bractées, est stocké et entassé dans les hangars.

Il avait loué aussi, à Buis-les-Baronnies, un entrepôt. Parce qu'on ne pouvait pas tout ramener dans le camion. Donc, il en ramenait un camion, on le chargeait plei. Et le rest, c'était dans l'entrepôt. C'était une grande remise. Tu mettais au fond. Et même, quand y'en avait beaucoup, on le tassait en y marchant dessus. (Martin)

Pour amoindrir les confrontations et réduire la part d'incertitude et d'hétéronomie des foires, une partie des cueilleurs et des négociants se lient en dehors des foires.

Nous, on allait loin pour le chercher, très loin. Dans le Diois, à Luc-en-Diois et tous les pays autour, tous les petits villages. C'est un facteur qui m'a amené là-bas. Il connaissait des gens qui ramassaient le tilleul. Alors, c'est lui qui m'a mené [...] Et après, j'allais dans les fermes à Buis. (Georges)

Les déplacements sur les foires sont l'occasion de passer chez les cueilleurs :

La foire de La Charce, j'aimais bien, parce que quand on partait de la foire, après, on passait dans... On allait chercher des bourrassées ailleurs. Chez des gens qui ne l'amenaient pas sur la foire. On allait acheter directement chez les gens. (Martin)

Pour Georges, ces relations lui permettent d'ajuster sa trésorerie et d'étaler les périodes de tri.

On commençait de livrer au mois de septembre. Ça me faisait payer du tilleul au mois de juillet. Et en général,

c'était payé cash, ça ! Mais en général, la Cooper nous prêtait de l'argent pour acheter du tilleul. Sinon, ce n'était pas possible. (Georges)

Ou encore de faciliter l'étape du tri en sélectionnant avant « *des lots sans histoire* » :

À Laborel, les tilleuls étaient bien travaillés. Ils étaient nickels ! On ne trouvait rien dedans. [...] Pas de saleté. Le grenier était balayé avant de mettre à sécher le tilleul. Et plutôt deux fois qu'une.

Pour les cueilleurs, cela évite le déplacement des bourras jusqu'aux foires : « *Des fois y'en a qui portait qu'une bourrassée et c'était le témoin si on peut dire. Puis ils venaient ici le prendre* » (Raymond). C'est aussi ce que faisait le père de Louise qui n'avait pas de voiture : « *Mon papa avait pour habitude d'emmenner un échantillon dans une boîte à chaussure à la foire de Villefranche le 22 juillet* ». Cueilleurs et négociants développent des coopérations qui composent avec leurs contraintes respectives.

Je vendais à Coutton, c'était plus simple. Il venait le chercher quand il avait besoin. (Laurent).

Avec Coutton, j'ai travaillé de [19]73 à 2008. Au début, je faisais le marché. Lui, il me payait le prix fort. Mais il me payait plus tard. (Joël)

Nous, on a jamais fait ça, parce que c'était Ducros qui nous l'achetait parce qu'ils se connaissaient bien. On allait à la foire. Ducros disait : « Tu as du tilleul ? ». Lucien disait : « Oui, j'en ai environ ça ». Ducros disait : « Je t'en donne ça ». Et on l'amenait chez lui. C'était plus intéressant que de rester sur le marché à attendre. (Fanny)

C'est sur l'assurance d'un prix non négocié et d'un tilleul « certifié authentique » que se tisse la confiance.

Moi, je me souviens chaque année avoir payé aux même personnes. Malgré le fait qu'il y ait une foire, plusieurs acheteurs...Y'avait un genre de fidélité. Je ne sais pas sur quel pourcentage des gens qui amenaient leur tilleul. Mais y'avait quand même plein de gens qui vendaient à la même personne. Ça, c'est clair. [...] On arrivait le matin et y'avait déjà des bourrassées entreposées devant l'entrepôt. Des gens qui l'amenaient directement chez nous. Et donc, même des gens qui n'avaient pas de prix ! (Sylvie)

Y'en a qui venaient nous l'amener à Buis sans passer par la foire. Ils savaient qu'on allait leur payer le prix du marché.

Si on ne leur payait pas le prix du marché, ils ne venaient plus, à qualité égale. (Georges)

Les relations sur les foires sont plus fluctuantes :

Sur le marché, ça arrivait que je vende à Ducros, à Onnick. Y'a un tas d'acheteurs que je connaissais qui essayaient d'avoir mon tilleul. (Joël)

Ces relations de coopération développent des liens plus personnels : « *on connaissait bien les gars, ils nous disaient : Je te l'amènerai à la foire ...* » et tisse des relations commerciales durables :

Après, j'ai traité avec Coutton. On n'a plus bougé. J'ai fait au moins 20 ans avec Coutton. Je n'allais plus sur le marché. Quand y'a eu la crise, ça ne m'a pas concerné. Enfin si, le prix. Mais j'avais dit à Coutton: « Je te préviens ». Le minimum, les 35 euros que je voulais, il me les avait payés. (Joël)

Des fois, il en vendait un peu à d'autres. Il me faisait des infidélités ! (rires) Pas beaucoup, mais bon ! (Georges au sujet de Joël)

- Fanny : Tu aimais bien travailler avec Ducros. Y'en a qui n'aimaient pas. C'est peut-être parce qu'ils se connaissaient bien.

- Lucien : Il ne le regardait même pas, le tilleul.

- Fanny : On avait des relations assez amicales. Ça dépend aussi un peu comment on les connaît. Quand c'est quelqu'un qu'on ne connaît pas, on n'a pas le même contact aussi.

- Lucien : J'étais content de Coutton à Laborel.

Dans cette histoire de foires et de prix, il me semble qu'on peut relever deux choses. La première c'est que la formation du prix se joue dans la rencontre de deux mondes professionnels. Cette rencontre met en jeu la fabrication d'un « *monde commun* » au sens de Béguin: c'est-à-dire la possibilité « *d'articuler au sein d'un même processus des positions hétérogènes pour faire œuvre commune* » (2010, p. 129). Cependant, dans le cas du tilleul, les modalités de la fabrication d'une « *œuvre commune* » ne sont pas définies a priori. On voit ici que, dans chacun des mondes professionnels, si les acteurs partagent « *des implicites conceptuels, axiologiques et praxiques* », leurs « *manières de faire avec* » selon ces implicites restent hétérogènes. De plus, elles se forment dans le temps long et sont aussi rejouées, réajustées en situation. Enfin, si les tactiques mettent en scène des épreuves du jugement d'authenticité remises en jeu à chaque foire, les coopérations, elles,

reposent sur une adéquation des contraintes respectives qui tisse des relations de confiance durables.

Il me semble que définir la fabrication de ce monde commun comme un processus de mise en correspondance du divers, de l'hétérogène et du mouvant nous permet de penser deux choses. D'abord que ce monde commun peut être une des expressions possibles du « faire milieu », donc l'expression de la normativité vitale (Béguin, 2010). Ensuite, qu'elle engage la transformation des uns et des autres selon un processus continu et non homogène. L'image de la mise en correspondance ajoute ici une dimension supplémentaire à celle de « l'articulation ». Si je reprends ici la distinction proposée par Ingold entre réseau et maillage, la mise en correspondance décrit des « choses » qui sont des nœuds ouverts dont les lignes qui les traversent les lient au reste du monde. La formation d'un monde commun engage alors la transformation des acteurs concernés, que celle-ci passe par un changement de perception, de sensibilité, de manières de penser ou de faire les choses. Cette transformation engage une intégration de l'hétérogène et repose sur un processus ouvert.

Deuxièmement, la formation du prix apparaît comme un objet du monde commun. Elle donne lieu à la fixation temporaire d'une valeur monétaire. Cette valeur n'est pas intrinsèque aux fleurs de tilleul. Elle repose sur des processus complexes d'ajustements, de mise en correspondance de phénomènes proches (à savoir si un concurrent se lève de table rapidement pour aller sur la foire) et de phénomènes moins immédiats (comme le prix des marchés de l'abricot ou de la verveine). Le prix relève d'un processus de formation au sens d'Ingold : il se « fait ». Il lie cueilleurs et négociants, mais aussi un ensemble disparate d'événements, selon des modalités diverses. C'est une chose qu'il me paraît important de souligner par rapport à la théorie du tissage d'Ingold. De la tricherie au contrat, du rapport de force à la coopération, il y a bien des manières différentes de tresser les choses ensemble, de « faire avec » pour « faire milieu ».

Chapitre 6 : « C’était quand même une ambiance le tilleul »

La cueillette du tilleul est une culture de rapport⁴¹. Il semble évident qu’elle soit évaluée à l’aune de l’argent qu’elle apporte et que le processus de formation de son prix soit un enjeu central. Je viens d’argumenter que ce processus est un enjeu du travail ensemble et qu’il est lié à la mise en correspondance d’une complexité de phénomènes. Je rajouterai dans ce chapitre que, non seulement l’argent du tilleul ne vaut pas en soi, qu’il vaut au regard de ce qu’il permet de faire, mais surtout que la valeur monétaire n’est qu’une dimension de la valeur du tilleul aux yeux des cueilleurs.

Ce que vaut le tilleul se mesure plutôt au regard de l’expérience qu’il permet de vivre, celle de la réponse à un besoin vital, celui de l’équilibre et de l’harmonie entre les différentes dimensions de l’existence. Dans un monde chaotique, la valeur du tilleul est relative à ce qu’il permet de mettre en correspondance, de tresser, de faire tenir ensemble. Elle se forme dans un processus de valuation tel que défini par Dewey : impulsées par des besoins vitaux dans une situation problématique c’est-à-dire disharmonique, les fins poursuivies par les humains sont atteintes par la mise en œuvre de moyens. Ces moyens ne prennent de la valeur, ils ne sont « valués », que pour autant qu’ils permettent de reformer un « *état de choses unifié* » (Dewey, 2010, p. 218). La valuation pour Dewey est un processus lié au cours d’action et il est relatif au vécu d’une expérience esthétique, c’est-à-dire un sentiment d’harmonie provoqué par une plus grande intégration du vivant à son environnement.

La manière dont le tilleul permet cette expérience esthétique, entendue comme l’expression du « faire milieu », se développe à mon sens sur deux volets. Le premier est son rôle de complément dans un système de polyactivité où il participe à l’équilibre dynamique et précaire des systèmes de travail. Le deuxième est lié à l’expérience même du travail de la cueillette qui permet d’intégrer, de réunir, de lier les différentes dimensions de l’existence des cueilleurs.

⁴¹ Par distinction avec les cultures vivrières d’autosubsistance, les cultures de rapport ont pour finalité d’être vendues et de « rapporter » un revenu.

6.1. « C'est anecdotique mais ça fait partie d'un tout »

La cueillette du tilleul se développe comme une production parmi d'autres activités, agricoles ou non. Elle est un élément dans un ensemble qui forme des systèmes de travail. Son développement montre la manière dont les cueilleurs travaillent de manière à conserver des formes d'équilibre au sein de ces systèmes. Cet équilibre n'est pas un état stable et immuable. Il est précaire car il est intégré au sein d'un ensemble d'autres phénomènes en mouvement. Il doit être préservé, conservé selon des ajustements qui en montrent le caractère dynamique, en transformation permanente. Il exprime la nécessité d'un « faire avec » permanent, d'une respiration continue. Par conséquent, il me semble intéressant de noter que la mesure de la valeur du tilleul n'est pas relative à la quantité d'argent qu'il apporte, mais à sa qualité de complément, à la place et au rôle qu'il joue. Le tilleul vaut pour ce qu'il permet d'équilibrer, il vaut en tant que partie de l'ensemble : « *Le tilleul, c'est anecdotique mais ça fait partie d'un tout.* » (Paul).

6.1.1. « Fruits, tilleul, lavande, légumes... »

Dans le nœud où se forme la cueillette du tilleul à la fin du 19^{ème} siècle, se tressent trois lignes : celle développement du commerce des plantes aromatiques, celle des plantations de tilleul et celle d'une crise agricole de grande ampleur. Cette crise traverse la deuxième moitié du 19^{ème} siècle.

À cette époque, l'agriculture dans les Baronnies est basée sur la polyculture et marquée par les cultures vivrières : « *les productions agricoles étaient avant tout destinées à nourrir la famille* » (Chassaing & Ramel, 2012, p. 29). Les cultures dominantes sont les céréales, dont le blé, le seigle, l'avoine et l'épeautre (Bouvard, 1946a, p. 154), ce dernier offrant « *l'avantage de pousser sur des sols pauvres* » (Chassaing & Ramel, 2012, p. 29). Des prairies de fauche sont entretenues pour nourrir les bêtes de trait (vaches, bœufs, mulets et chevaux). Les bois qui se trouvent sur les pentes des montagnes sont des ressources en bois de chauffage et pour la pâture des élevages ovins (p. 29). On trouve aussi des fruitiers (pommiers, poiriers, noyers, amandiers), des légumes et du chanvre (Bouvard, 1946, p. 156). Enfin, « *dans les secteurs bien exposés, et parfois aménagés en terrasses, on pouvait cultiver l'olivier ou la vigne* » (Chassaing & Ramel, 2012, p. 29). Au-delà de la vallée de Rémuzat, la culture du noyer permet d'obtenir « *une huile pour l'alimentation* » (p. 29)

À côté de ces cultures vivrières, on trouve des cultures de rapport, dont font partie l'olivier et la vigne. La production fruitière est « *bien et anciennement implantée* » (p. 29) telle celle de la prune reine-claude dans la vallée de Rémuzat, ainsi que la production des amandes, la culture de la garance et les plantations de mûriers pour l'élevage des vers à soie. Cette dernière connaît un plein essor à partir des années 1820 et représente aux yeux des habitants de la région, alliée aux oliviers, « *une grande richesse* » (Bouvard, 1946a, p. 162).

À la fin du 19^{ème} siècle, se succèdent des phénomènes qui déséquilibrent les systèmes de polyculture en place. C'est d'abord la crise du phylloxéra qui touche les vignes à partir de 1870. En quelques années, la plupart des vignes disparaissent. Les paysans arrachent, sans les remplacer, les plants touchés par la maladie (Bouvard, 1946b, p. 394). Le commerce de la garance s'éteint suite à son remplacement par l'alizarine artificielle (p. 394). Enfin, c'est la sériculture qui s'effondre à partir des années 1880 du fait de la concurrence étrangère de la soie venue de Chine et du Japon. La baisse des cours a pour conséquence l'abandon progressif de la sériculture dans la région.

Les paysans doivent faire face à « *la défaillance de presque tous leurs produits de rapport* », hormis les oliviers (p. 395), entre les années 1870 et 1890. Et dans le cadre d'un système de polyculture, l'interdépendance des cultures rend difficile les transitions lorsque plusieurs productions sont mises en difficulté. C'est l'hypothèse de Bouvard au sujet de cette période de début de siècle dans le canton de Buis :

Pour se consacrer aux fruits, il aurait fallu abandonner les céréales, car, sous les arbres, le blé ne pousse pas. Or les céréales représentaient encore la subsistance de la famille et l'on ne savait pas si les cerises et les abricots se vendraient assez bien pour permettre d'acheter les grains qui manqueraient. Il est vrai qu'on aurait pu planter les arbres fruitiers dans la vallée, mais il aurait fallu arracher les mûriers qui ombrageaient toutes les prairies et il n'était pas certain que la sériculture ne reprendrait pas un jour. Ainsi, le paysan s'accrochait-il aux dernières cultures défaillantes et, si la besogne était trop rude, il s'en allait, quittant ses montagnes pour les plaines du Vaucluse. (Bouvard, 1946b, p. 397)

Selon Bouvard, des années 1880 aux années 1920, « *on ne fit presque rien pour un essor nouveau dans le domaine agricole* » car les paysans n'étaient « *plus assez riches pour abandonner les anciennes cultures et se lancer dans les spéculations nouvelles* »

(p. 397). Ce triste paysage dressé par l'auteure est révélateur de l'interdépendance des différentes productions dans un système de polyculture. Cependant, son analyse qui décrit l'absence de toute initiative durant près de trente ans paraît inexacte. Il semble plutôt que ces trente années soient celles de la transformation d'un système agricole en un autre, le temps que de nouvelles activités se mettent en correspondance avec des marchés, leur donnant, seulement alors, une existence aux yeux des analystes et des statisticiens.

En effet, trois cultures se développent progressivement pour remplacer les productions de rapport tout fraîchement déstabilisées : la cueillette de la lavande, celle du tilleul et la culture de nouveaux fruitiers (abricotiers et cerisiers). Pour le tilleul, il s'agit au départ d'une cueillette d'appoint. La mise en culture des arbres ne se met pas en place en 1880, mais plutôt aux alentours des années 1900-1910. C'est aussi à partir des années 1910 que le tilleul apparaît dans les statistiques agricoles de Buis-les-Baronnies : la mention du tilleul est d'abord rajoutée à la main avant d'être intégré au formulaire par la suite (Garraud et al., 2019).

Le nouveau système de polyculture qui se met en place concerne surtout les cultures destinées à la vente : « *fruits, tilleul, lavande, légumes, C'était assez de produits de rapport pour qu'on fût libre d'abandonner complètement les éléments ruinés de l'économie ancienne* » (Bouvard, 1946b, p. 404). Considérée par Bouvard comme des éléments apportant « *une note franchement moderne* » (p. 411) à l'agriculture de la région, ces diverses productions restent par la suite des éléments-clés dans le système agricole de la région tout au long du 20^{ème} siècle. Elles signent un mouvement d'adaptation des paysans aux circonstances, c'est-à-dire un geste de normativité créatrice, un travail de mise en correspondance de leurs ressources avec le contexte économique.

6.1.2. « Plus les voir pour que ça fasse plus colère »

Durant cette période, ces nouvelles productions s'inscrivent dans un ensemble très diversifié. Les paysans mènent plusieurs élevages et cultures ensemble, chacun apportant une ressource spécifique. Ainsi les parents de Patrick à la Motte-Chalancon qui avaient « *une petite ferme, quelques moutons, des céréales, le jardin, les volailles, les chèvres, la lavande, comme les gens d'ici* ». Chez Virgile, à Beauvoisin, « *c'est la vigne, les brebis, les fruitiers, les abricots, un peu de céréales, le blé, l'orge* ». En témoignent aussi les récits du livre « *Récits du pays de Rémuzat* » (2012). À Lempis, Julia évoque « *le troupeau de*

moutons, les lavandes, un peu de tilleul, quelques fruits pas en verger : des poires, [...] des pommes, [...] des noix » (p. 217) mais aussi les vignes, les volailles, un ou deux cochons, les lavandes (p. 217). À Cornillac, Aimée liste : « *On faisait les foins pour les moutons, on faisait quelques tommes, on semait du blé, [...] on a eu jusqu'à deux cochons. On avait deux petites vignes pour le vin.* » (p. 163). Ce à quoi elle ajoute : le travail du bois, le tissage des paniers, le pain, mais aussi « *des vers à soie, des prunes, des pommes, des poires, on vendait quelques coings, beaucoup de tilleul* » (p. 163). À cette large diversité de cultures, s'ajoutent le petit ou gros gibier de la chasse, comme l'évoque Paul : « *Avant, aller à la chasse, c'était un revenu, comme les terres* » (Paul), Ainsi, Adrienne évoque son village de Montréal-les-Sources :

Chaque famille avait son troupeau d'une vingtaine de moutons, quelques chèvres, un poulailier, un cochon. Il y avait une dizaine de familles. On vivait un peu en autarcie. Les cultures étaient différentes d'aujourd'hui, chacun avait son coin à blé, des amandiers, des pommes de terre, des tilleuls. Il n'y avait pas beaucoup d'arbres fruitiers, quelques pommiers et poiriers seulement. Les travaux du champ, c'était tout à la main. (p. 86)

La mécanisation progressive du travail agricole, dès les années 1910, mais surtout dans les années 1940 (p. 30) change en partie cette large palette d'activités. L'arrivée des tracteurs est un événement important, c'est un investissement qui change durablement le travail. On se souvient de la marque. Virgile qui évoque le premier tracteur acheté par son beau-frère donne sans hésiter la date de cet achat, sans pouvoir donner avec certitude sa propre date de naissance ou celle de son arrivée à la ferme de sa sœur. Comme l'expliquent Bernard et Christiane dans ce même recueil de récits : « *L'agriculture a énormément changé. On travaillait tous les parcelles avec le cheval c'était un peu plus facile. Quand on a eu le matériel, on s'est mis à défricher, à tomber les talus, à agrandir... Maintenant les parcelles en pente s'abandonnent de plus en plus* » (p. 167).

La spécialisation qu'entraîne le travail mécanisé demeure relative dans la région et ne remet pas en question le système de polyculture dans la majorité des fermes. Certains continuent une large palette d'activités comme le voisin de Thierry : « *Il fait onze trucs, j'ai compté une fois* ». Mais pour la plupart, la litanie se fait à partir des années 1950-1960 sur un rythme ternaire ou quaternaire. Dans la vallée de Sainte Euphémie comme chez Nicolas : « *c'est la même exploitation que mes parents mais ça a grossi un peu : lavande, fourrage, brebis, tilleul* ». Chez Roland, c'est « *une petite exploitation, y'a cerises,*

abricots, lavandin ». Alors que Flavie, originaire du Poët-en-Percip, se rappelle que là-bas, « *y'avait le tilleul, la lavande, les brebis* ». Vers Laborel, chez Laurent, c'est « *lavande, foin, tilleul* ». Un peu plus bas, chez Louis, c'est « *la lavande, le troupeau, le tilleul* ». Dans le canton de Buis, chez Francis, c'est « *vignes, oliviers, amandiers, abricots, cerises* ». Dans la vallée de l'Oule, chez Thierry, c'est « *brebis, noyer, tilleul* », chez Alain, c'était « *lavande, troupeau, tilleul, prunes* ».

Dans ces systèmes de polyculture, la place donnée au tilleul oscille en fonction des autres productions en place :

- Fanny : Il se cueillait moins de tilleul dans la vallée de Sainte Jalle que dans vallée de l'Ouvèze.
- Lucien : Là-bas, c'est plutôt la moisson.
- Fanny : Ce n'est pas bien les mêmes cultures quand même. Y'a beaucoup de tilleul dans la vallée de l'Ouvèze. (Lucien)

La cueillette du tilleul s'insère comme un facteur d'équilibre dans des systèmes de travail maintenus par maints ajustements. Ces ajustements se font au long cours, au fil des décennies en fonction des revirements économiques des marchés et des changements législatifs. La petite prune dans la région de Rémuzat est assez exemplaire à ce titre. Culture de rapport, la prune reine-claude permet des apports d'argent importants : « *Ça se vendait bien, il n'y a pas une famille qui ait soldé un partage ou acheté le premier tracteur sans sa récolte de prunes* » (Chassaing & Ramel, 2012, p. 166).

Ici, y'a deux fermes. [L'une], 29 000 francs. Et l'autre, 27 000 francs. À l'époque, ça faisait une fortune. Et la même année, les prunes qu'il a récoltées ont payé la maison [...]
La récolte d'une année a payé les deux fermes. (Paul)

Ce témoignage éclaire la manière dont les agriculteurs font évoluer leurs cultures face à ce type de changement :

La reine-claude était un peu petite pour l'industrie. Et puis, un beau jour, marché commun, terminé ! On n'en a plus vendu un kilo. Il a fallu tout arracher. Deux années de suite, il en est resté 50 tonnes sur les arbres. Après, il encore fallu payer le bulldozer pour les arracher. Plus les voir pour que ça fasse plus colère. (Paul)

Nos 50 tonnes de prunes, du jour au lendemain, plus personne n'a voulu les acheter. Qu'est ce qu'on en fait ? Bah rien. Donc les arbres, ils ont cassé. C'était catastrophique. L'année d'après, ce n'est pas reparti. Il a tout arraché parce qu'il ne voulait plus les voir. (Evelyne)

L'arrachage des cultures répond souvent à cette nécessité de changement pour les cultures de rapport qui ne se vendent plus. C'est un geste de normativité pour mettre en correspondance leur système de travail avec des phénomènes hétéronomes qui déstabilisent des équilibres précaires, difficiles à maintenir. « *Et ça, c'est une mutation, mais qui un peu comme une punition, parce que y'avait un revenu et, d'un coup, il y est plus. Alors vite il faut trouver autre chose* » (Evelyne). Il faut alors équilibrer le système des cultures en faisant jouer la ressource de la polyactivité en même temps qu'est réfléchi un autre investissement.

Après, on a augmenté le troupeau pour compenser... Comme on avait planté des pruniers pour enlever le troupeau ! Non, mais, pas de blague ! Quand je suis parti à l'armée, on avait cinq vaches. On portait le lait en vélo. Comme je partais à l'armée, on a mis les brebis. Après, on a dit : « On enlève les brebis, on met les pruniers ». (Paul)

L'arrachage intervient une fois qu'une culture de rapport semble définitivement invendable. Avant cela, peuvent se passer une ou plusieurs années à attendre et observer ce qu'il se passe sur les marchés économiques. Dans ce temps-là, le travail est investi sur les autres cultures. C'est le cas du tilleul quand arrive la culture des cerises qui mûrissent à la même période. Thierry, qui cueille encore aujourd'hui du tilleul, parle de cette circulation entre les productions sur plusieurs décennies : « *J'en faisais beaucoup moins [du tilleul] quand j'avais les cerises. Mais comme [aujourd'hui], ça se vend plus...* ».

Ces ajustements se font aussi tout au long du cycle annuel des productions. Sur une année, la saison du tilleul entre en complémentarité ou en concurrence avec les autres productions en fonction de l'importance données aux autres cultures d'un point de vue économique et vivrier, mais aussi en fonction des conditions climatiques. Le gel, des chaleurs précoces ou tardives, des pluies, les vents... Chaque année remet en jeu l'équilibre des ressources les unes par rapport aux autres. Une récolte de cerises gelée laisse de la place à la récolte du tilleul. À l'inverse, une mauvaise récolte de tilleul peut être compensée par une meilleure récolte de lavande.

Il y avait aussi les amandiers. Beaucoup mais pas de verger. Et très peu de lavande. L'abricot a débuté dans les années 1970, à la Bâtie-Verdun. Il y avait des poiriers, des noyers, des cerisiers, des pommiers. Mais, c'était des arbres de plein vent. Alors, avec l'arrivée du tracteur, tous ces arbres ont disparu. En 1956, il a fait jusqu'à moins trente degrés. Ça a

bousillé les amandiers, raclé tout le blé. Seul le tilleul a tenu.
Ça, ça ne gèle pas. (Chassaing & Ramel, 2012, p. 64)

Sauf avarie, les agriculteurs essaient de « *tout faire* », notamment quand les cultures mûrissent au même moment, comme les foins et les cerises.

Ce qui était embêtant, c'est que les cerises étaient en même temps. Il fallait travailler double si on voulait faire les cerises et le tilleul. On se faisait attraper. On ne faisait pas tout. Mais, ça faisait de la peine de laisser les cerises. Ça ne fait pas le même effet que si le tilleul reste sur l'arbre. (Virgile)

Cerises et tilleul, c'était les deux récoltes. Souvent, on ramassait de la cerise jusqu'à trois ou quatre heures de l'après-midi. Y'en a un qui le portait au marché. Et dès qu'on avait fini de ramasser la cerise, on se mettait un peu au tilleul. (Fanny)

Le « *problème du foin* » se pose lui pour les éleveurs :

Le tilleul, c'est une période courte mais de forte végétation pour quoi que ce soit. Si on ramasse le foin après le tilleul, il a trop séché, trop mûri. Il est moins de qualité. Ça se chevauche un peu parfois. Mais quand on finit le foin, on se met au tilleul. (Nicolas)

Comme ça se chevauchait avec le foin, ils pouvaient négliger le tilleul si la météo avait fait que les foins étaient en même temps. Ils avaient besoin de nourrir le troupeau. Et après, y'avait la lavande, juste après le tilleul. C'était un peu entre les deux. C'était si y'avait le temps. Y'avait d'autres choses plus importantes. (Patrick)

Pour Thierry, avec les foins, « *on s'arrange* ». Chez Fanny et Paul, on fait les deux en même temps : « *pendant le tilleul, on arrachait le foin* ».

Y'avait les cerises. Ça t'arrivait de te barrer pour faire un truc. Quand c'est comme ça, on fait tout ensemble. Si t'as un champ à faucher, parfois il te faut trois heures pour faucher un champ. Donc, il partait trois heures. Il allait faire son champ. Y'avait aussi son neveu qui faisait le changement d'échelle [pour la cueillette du tilleul]. Si l'un s'absentait, l'autre faisait. Parce qu'en plus du reste, y'avait les brebis ! Y'avait un troupeau ! Franchement, je me demande comment on faisait pour tout faire. Plus les enfants à élever... Plus l'école... Tout !

Et Paul de rajouter : « *Et travailler à l'extérieur pour gagner quatre sous de plus* ».

6.1.3. « Le tilleul, c'était un tiers des revenus »

Les « *quatre sous* » de Paul élargissent l'intégration du tilleul dans un système de polyculture à son intégration dans un système de polyactivité. Celle-ci concerne non seulement les agriculteurs qui travaillent à l'extérieur des fermes, mais aussi les salariés qui complètent leurs salaires avec des revenus d'appoint issus du travail agricole, comme dans la famille de Denise. Sa mère ne travaillait pas à l'extérieur de la maison, son père était salarié à la mairie. Ils avaient un jardin, ils louaient des terres et ils cueillaient le tilleul.

Le tilleul fait partie des ressources dans ce système de travail qui rassemble des activités très hétérogènes. Celui-ci peut paraître éclaté du fait de la diversité des tâches et des lieux de travail. Mon hypothèse est qu'il repose surtout sur un travail de tressage des activités les unes aux autres pour rendre cohérents l'alternance des rythmes et l'enchaînement des activités. René et Sylvie me racontent comment, alors qu'ils étaient jeunes instituteurs, ils tressaient la cueillette au reste de leur journée de travail.

- René : À Reilhanette, je me levais tôt. Je cueillais avant de partir. Et on cueillait encore le soir en rentrant.
- Sylvie : J'avais trois élèves à Reilhanette. J'avais le temps de cueillir le tilleul ! (rires)
- René : Moi, j'en avais cinq à Beauvoisin. J'en prenais trois, je faisais le ramassage scolaire. Je leur faisais la classe. On mangeait ensemble. Et le temps qu'ils jouaient, moi, je ramassais du tilleul.

Le tilleul est cueilli par des agriculteurs, par des salariés, par des retraités : « *tout le monde cueillait le tilleul* ». La liste des métiers des cueilleurs est longue, si ce n'est infinie : une « *population très hétéroclite* » (Gervasoni, 1999, p. 37). Cueillaient le tilleul toutes les personnes qui peuvent se libérer du temps pour cueillir le tilleul, soit entre deux activités, soit en posant leurs congés annuels.

- Pierre : Voilà, on prenait les congés.
- Fabienne : Monsieur était fonctionnaire.
- Pierre : Mon mois de congés, il était là, sur les tilleuls.
- Fabienne : Parce qu'on a connu ça les vacances. C'est des drôles de vacances, c'est formidable ! Mais, bon, celui qui est sur l'échelle, c'est autre chose !

La cueillette des fleurs de tilleul joue un rôle de complément dans un système basé sur l'interdépendance des ressources et marqué par le caractère précaire du travail agricole

ou l'insuffisance des ressources salariales. Il s'insère dans un système d'activités qui allient activités vivrières et activités de rapport et dans lequel il est fréquent de faire feu de tout bois : « *À la campagne, il y avait plein de choses qui faisaient revenu* » (Evelyne).

Nous, à l'époque où on a débuté, on vendait tout. Mon premier argent, j'avais sept ans. Des peaux de lapin. Je les faisais sécher. Un gars, il passait, je vendais les peaux de lapin. (Alain)

L'argent du tilleul joue le rôle de complément dans un système économique basé sur l'interdépendance :

Je pense que l'argent du tilleul, il rentrait dans économies des ménages en même temps que celui de la lavande et que celui des troupeaux... (Louise)

Quand j'étais gamin, le tilleul, c'était un tiers des revenus. Le deuxième revenu un peu plus important, c'était l'élevage. En troisième, c'était la lavande. (Roland)

Ce que je peux dessiner comme geste, par l'histoire de l'intégration du tilleul dans l'économie et le travail des agriculteurs, des salariés ou des retraités, c'est un geste de maintenance d'équilibres systémiques, où tout se tient, tout en étant pris dans le mouvement d'une multitude de phénomènes. La manière dont les agriculteurs ajustent leurs productions, arrachent, replantent, remplacent, échangent, montre une normativité créatrice qui repose sur leurs capacités de composition :

Contrairement à ce qu'on a trop dit, l'agriculteur savait s'adapter à tout, parce qu'il le fallait : il n'avait pas le choix ! Qu'il s'agisse de catastrophes imprévues (phylloxéra, plâtre du ver à soie) ou d'innovations heureuses (culture de la pomme de terre, de la lavande), il lui fallait très vite modifier toutes ses habitudes et une partie de son outillage dans l'espoir unique de « s'en tirer ». Comme, malgré cela, il manquait toujours un sou pour faire un franc, il recherchait des ressources d'appoint. De là une prolifération d'initiatives, d'astuces, d'expériences nouvelles, d'artisanats auxiliaires à même la ferme... » (P. Martel, 2000)

La cueillette du tilleul participe de ce travail incessant d'ajustement, de recherche d'équilibre. Ce qui se joue pour les cueilleurs est la maintenance d'ordres qui reposent sur des équilibres précaires. La maintenance de ces équilibres donne forme à l'existence.

Il y a dans la vie, même en-dessous du niveau de la vie, quelque chose qui est plus que simplement flux et

transformation. On parvient à une forme toutes les fois qu'un équilibre stable, bien que mouvant, est atteint. Les transformations sont imbriquées les unes dans les autres et se soutiennent mutuellement. L'ordre n'est pas imposé de l'extérieur mais est fait des relations entre les interactions harmonieuses que les énergies établissent entre elles. (Dewey, 2010, p. 47)

Cet ordonnancement des activités émerge de l'intégration des phénomènes à leurs systèmes de travail qui sont en développement

On ne peut qu'admirer l'ordre dans un monde constamment menacé par le désordre, un monde où les êtres vivants peuvent continuer à vivre uniquement en prenant avantage de toutes les formes d'ordre qui les entourent, et en les incorporant. (Dewey, 2010, p. 48)

Dans cet équilibre, la cueillette prend une place de « *complément* ». Ce caractère complémentaire ne signifie pas que le tilleul soit superflu. Non pas seulement parce qu'il peut représenter le tiers des revenus d'un système de polyculture ternaire, mais surtout parce que dans des systèmes de polyactivité, la cohérence de l'ensemble repose sur la complémentarité. Un complément c'est, selon sa définition, un « *élément nécessaire devant être intégré à un ensemble pour former un tout complet, de manière que rien d'essentiel ou d'utile ne lui manque* »⁴².

6.2. « Ça donne une fièvre ! »

Le tilleul est une culture de rapport mais l'argent que rapporte le tilleul ne vaut pas en soi. Il vaut pour ce qu'il permet de faire : maintenir un équilibre. Son caractère complémentaire souligne cette fonction. Cependant, la valeur donnée au tilleul ne se résume pas à sa dimension monétaire. Elle émerge d'un processus de valuation qui intègre la cueillette et son argent dans une expérience vitale plus large, celle du milieu comme mise en correspondance des différentes dimensions de l'existence des cueilleurs.

6.2.1. Million dollars, tilleul, tu vauX ça

Le tilleul, c'est « *un complément de revenus* » (Patrick) qui s'intègre dans un système économique et dont la valeur se jauge en rapport avec les caractéristiques et

⁴² Définition du CNRTL : <https://www.cnrtl.fr/definition/complément> (Consulté le 18/02/2021).

l'évolution de ce système. Avec les foires du mois de juillet, la cueillette est la première récolte vendue à la sortie de l'hiver : « *Le tilleul, on le ramassait. Dès qu'il était sec, c'était les premiers sous qui rentraient dans la maison* » (Paul).

C'était le premier argent. Les agneaux, ça vient après. Et après la lavande. (Laurent).

Les négociants réglait souvent directement en liquide : le tilleul se « *payait cash* » (Philippe). « *Premier argent frais qu'on avait à la ferme* » (Marc), il succède à l'hiver où les cueilleurs vit sur les réserves : « *À la fin de l'hiver, y'avait presque plus rien à la cave, ça tirait un peu* » (Louise).

Cet « *argent frais* », pour certains cueilleurs, « *c'est une grande révolution dans tous les foyers de la région [...] À ce moment-là, ça représentait beaucoup d'argent* » (Louise).

Le bien-être qu'a apporté cet argent frais ! Ça n'a pas apporté le beurre dans les épinards. Ça a apporté les épinards ! Pour les hommes, l'achat de produits manufacturés, de machines-outils, l'amélioration de l'habitat, des maisons. Ils ont pu arranger leur toiture, des choses comme ça. Pour les femmes, elles allaient aux foires du Buis acheter des nouveaux ustensiles ménagers, des vêtements, des chaussures, des choses pour les enfants, des choses nécessaires. Ça a correspondu à un besoin vital. [...] Ça a apporté l'indispensable et un petit plus quand il restait un peu. Ça a été un progrès extraordinaire. (Louise)

L'importance de cet argent se mesure à ce qu'il permet de faire. Pour certains, l'argent du tilleul, c'est d'abord pour « *pour pouvoir manger* » (Laurent). Pour d'autres, c'est le souvenir des investissements, parce « *quand on avait 15,16 ans, on pouvait faire quelque chose avec le tilleul* » (Pierre), comme la moto de Paul : « *c'est deux années de tilleul qui me l'ont acheté, ma moto, je l'avais payée 80 000 francs* », ou celle de Gilles :

On avait ramassé beaucoup de tilleul parce qu'on voulait s'acheter une petite Trial Yamaha 125m³. On a acheté cette moto avec le bénéfice du tilleul. Il valait 50 francs y'a 40 ans. Je l'avais payée 400 francs.

Les sommes sont importantes selon les époques :

On gagnait 1600 francs, c'était en 1950, 1955. Parce qu'on retenait quelque chose pour la nourriture. Même si on mangeait beaucoup de pommes de terre déjà, à cette époque-là. (Arlette)

Je me souviens. Y'a des gens qui repartaient avec l'équivalent aujourd'hui de 2 ou 3000 euros que je leur donnais. Ce n'était pas rien. (Martin)

Et sa valeur de complément est centrale :

Le tilleul, c'était primordial dans la région. Avec un mois de récolte, on mangeait six mois de l'année. (Chassaing & Ramel, 2012, p. 64)

Je raconte toujours ça. Quand on dit que le tilleul ne valait plus rien. Dans ce mois-là où j'ai ramassé le matin et le soir et un peu à midi, le tilleul que j'avais ramassé, je l'avais vendu et il m'avait donné 600 francs. Et à l'époque je gagnais 700 francs, tu te rends compte ! (René)

L'argent du tilleul permet des investissements importants, comme pour Pierre qui a fait construire « *tout l'en bas de la maison* ». Il permet le remboursement des emprunts :

Ça payait l'emprunt de la maison. Les premiers sous qu'on faisait, je les mettais de côté pour payer l'emprunt. (Lucien)

Il permet l'accès à un revenu, un sujet qui, selon Fabienne, s'est aggravé dans les années 1980 du fait de l'endettement des agriculteurs :

Dans les années 1980, c'était fortement conseillé ici, il fallait qu'il y ait un revenu. Donc l'épouse allait travailler à l'extérieur. Avec les emprunts qu'ils ont, ils ne pouvaient pas s'en sortir.

Quelle que soit sa part dans l'économie de chaque foyer, l'argent du tilleul participe d'un ensemble qui se forme par ajustements réciproques. Chez Louise, l'argent des lapins servait à l'épicerie et aux vêtements tandis que l'argent du tilleul était mis de côté :

Tous les trois ans, on prenait le maçon et on faisait faire un travail à la maison. On a fait installer un chauffe-eau électrique. C'était l'argent du tilleul de deux ans. Les deux chambres au fond de l'appartement, c'était l'argent du tilleul de plusieurs années. [...] Mes parents n'ont jamais eu de sécurité sociale. C'est l'argent du tilleul qu'on gardait en cagnotte.

Le tilleul, dans la famille de Denise, c'est de « *l'argent pour compléter le petit salaire* » de son père. Il lui permet de payer seule ses études, sa première moto et son permis et ainsi ne « *pas prendre sur l'argent des parents* ». Pour les communes aussi, la mise en adjudication des tilleuls municipaux permet d'apporter un revenu supplémentaire qui est soutenu par les pouvoirs publics car la cueillette « *procure quelques ressources aux*

communes » (p. 91), telle cette lettre du préfet de Marseille (Liautaud, 1959, p. 70) datée de 1959. L'argent du tilleul s'intègre comme un complément dans l'économie domestique ou publique. Il permet de maintenir des équilibres lors de changements ou de bouleversement importants :

J'ai cueilli pendant les périodes de chômage... J'étais licencié économique. Chômage. Boulot. Licencié. Chômage. J'ai connu plusieurs licenciements économiques successifs. Ça a été une période difficile, dans les années 1980. Donc, on faisait la cueillette du tilleul. Mon père avait gardé l'exploitation et il était à la retraite. (Patrick)

L'argent du tilleul ne vaut pas par « substance ». Sa valeur est indexée à ses usages et à son rôle dans le maintien des équilibres économiques. Il est pris dans un processus de valuation, comme moyen pour atteindre « *des fins-en-vue* » (Dewey, 2008) qui ont à voir avec la possibilité de vivre et de se développer dans un monde mouvementé.

6.2.2. « C'était la carte postale du bonheur »

L'argent du tilleul « *joue un grand rôle dans le budget des agriculteurs car il leur est tout bénéfice* » (Extrait de rédaction, cf. Archive 11). Tout bénéfice, car le tilleul, « *il ne se travaille pas* » (Laurent). Cette expression me surprend au vu du travail intense de la cueillette elle-même : les échelles sont très lourdes et difficiles à poser, les journées de cueillette sont longues, le séchage soigné, la taille ardue...

- Fanny : Celui qui taille quand y'a une équipe, ce n'est pas celui qui en fait le moins
- Lucien : C'est plus pénible que de ramasser.

Cette notion de *travail* n'est pas relative à la pénibilité et encore moins à l'idée de production. Elle est relative à la préparation : la préparation des sols, les tailles hivernales des autres productions.

La période de la cueillette, c'était quinze jours. Après, on s'occupait plus de ces arbres. C'est différent pour les fruitiers. Il y a un temps pour les tailler, un temps pour travailler les terres. (Raymond)

Le travail de la cueillette, puisqu'il y en a un, commence à la cueillette et se termine aux foires. Les plantations et les greffes ne demandent pas de suivi et aucun investissement financier : « *il ne coûte rien, c'était un bon apport* » (Louis).

C'était un rapport intéressant le tilleul. Ça ne demandait pas de travail comme on disait. On ne parlait pas de pesticides, d'insecticides... Les lavandes, c'était le début du désherbant. Donc, le désherbant coûtait. Il fallait les biner à la pioche. Les lavandes, ça demandait du boulot ! Alors que le tilleul, pas du tout. Et en plus, ça faisait de l'ombre. On le ramasse et puis c'est tout ! Alors que les lavandes, il faut les biner... (Gilles)

« *C'était secondaire en termes de travail, pas en tant que revenus* » (Paul). La notion de travail dont il est question ici ne désigne pas le travail de mise en correspondance, qui a lieu aussi par la taille des tilleuls, les gestes de la cueillette, le séchage. Il évoque selon moi la qualité de ce geste-là. Le fait qu'il y ait peu de maintenance des arbres tout au long de l'année laisse cette sensation d'une facilité, comme d'un accord donné de lui-même entre les cueilleurs et l'arbre. Peu de préoccupation, peu d'investissement, peu de maintenance, le tilleul semble se donner.

C'était cocagne ! Car c'est quelque chose qui ne demande aucun entretien. Toute la récolte, c'était net. Il fallait avoir les échelles et la main-d'œuvre. À ce moment-là, il y avait plusieurs enfants dans chaque famille, donc la main-d'œuvre est là. (Louise)

L'absence de travail désigne le fait que les choses nécessaires à la cueillette semblent déjà réunies et accordées. Le tilleul prend le caractère providentiel de la cueillette sauvage alors même que les arbres sont cultivés. Cela met en discussion le statut de la cueillette : selon les interlocuteurs, le tilleul, c'est ou ça n'est pas une production, c'est ou ça n'est pas une culture. Le cœur du débat est lié à la manière dont les agriculteurs perçoivent leur propre travail : un long et permanent travail de suivi, d'ajustements, de préparation, d'entretien, de choix et d'investissements qui sont autant de paris concernant l'avenir incertain des marchés et du climat. Et ce, dans un pays dont les terres sont qualifiées de pauvres, d'arides et de difficiles (Bouvard, 1946a, p. 108), où les terres planes, fertiles et irriguées sont rares. Elles nécessitent un travail ardu et beaucoup de main-d'œuvre « *C'est un pays pauvre* » (Laurent), « *on ramassait le tilleul et après le tilleul, c'était la lavande. C'était dur mais c'était ce qu'il y avait pour vivre* » (Roland).

Dans un pays marqué par la dureté du travail agricole, la cueillette prend le caractère d'une « *manne* » tombée du ciel. « *Principale richesse du pays* » pour Bouvard en 1946, le tilleul est pour certains « *la plus belle récolte* » (Lucien). Le peu de travail, au sens agricole du terme, qu'il demande et l'argent qu'il apporte font du tilleul « *l'or de*

Baronnies ». Cette valuation est liée au fait que « la fin-en-vue » de la cueillette est atteinte avec un travail de mise en correspondance moins ardu que pour d'autres productions. Avec l'exubérance des foires, la centralisation des tonnes de tilleul, cette valuation touche les foires et l'image commerciale du tilleul. Le tilleul des Baronnies est, en 1946 selon Bouvard « *la fleur la plus réputée de l'Europe, sinon du monde entier, celle qui a le meilleur arôme et qui, en tout cas, atteint les prix les plus élevés* » (Desmoulins, 1925, p. 63). La qualité du tilleul est imputée au climat des Baronnies (Liautaud, 1959; Susplugas et al., 1961), mais aussi au travail de sélection et au travail de cueillette. La foire de Buis devient une « *foire européenne* », la « *Capitale du tilleul* » (cf. Archive 9), le « *Wall Street des infusions* » (Bosmans, 2001). Cette valuation engage, au delà de l'argent, l'ensemble de l'expérience du travail du tilleul, comme celle d'une expérience esthétique où les dimensions de l'existence s'accordent les unes aux autres.

6.2.3. « Quand t'as goûté à cette danse-là, tu ne peux plus faire que ça »

Il me propose de passer voir la cueillette. Sur la route, je m'arrête devant la maison. Il est 16h, c'est un dimanche après-midi. Ils sont là, toutes les sœurs, les belles-sœurs, les neveux. La mère et une voisine. Le beau-frère amène les branches fraîches coupées au fur et à mesure. Aller-retour incessant des arbres au groupe, du groupe aux arbres. À l'ombre du cabanon, ils sont assis sur des chaises. Au milieu, le tas de branches à cueillir. Entre deux chaises, les bourras où l'on fait tomber les poignées de fleurs. Ça discute, ça papote, du voisinage, de la récolte de cette année. Les personnes âgées m'avaient parlé du parfum du tilleul, de son odeur entêtante, enivrante. J'avais pensé que, peut-être, ils exagéraient. Par nostalgie. Mais le parfum est là, accentué par les gestes du travail quand les mains serrent les fleurs dans les poignées. Le parfum délicat m'enveloppe au fur et à mesure que les tas de fleurs grandissent. Quand les bourras sont pleins, il m'emmène voir le grenier où sont étalées les bractées pour sécher. Pénombre éclairée par la lumière des fleurs. Le parfum est démultiplié dans l'air chaud du grenier. Il envahit. Et il se poursuit. Après plusieurs journées de cueillette immergée dans ce parfum, je le retrouve le long des chemins, dans les villages, en passant près des maisons, sur mes mains. (Carnets de terrain, été 2017)

En suivant la pensée de Dewey, je propose de penser que la valeur du tilleul est liée à une expérience vitale, celle de l'harmonie entre les différentes dimensions de l'existence et que cette harmonie engage toute la sensibilité des cueilleurs : elle est relative à

« l'expérience esthétique ». Lorsque je fais mes premières journées de cueillette, l'une des choses qui me frappe le plus est l'odeur entêtante, parfois enivrante des fleurs. Les journées se passent à l'ombre des tilleuls, entourée de monceaux de fleurs qui sont passées dans mes mains. Le son répétitif et doux des bractées cueillies rythme le temps. Il se mêle au vent, aux discussions qui parfois se perdent dans la répétition des gestes. Longueur du temps, ritournelle des gestes, parfum qui imprègne, présence des autres, des arbres, des fleurs, autant d'aspects qui marquent l'expérience sensorielle du tilleul et s'exprime dans les récits.

Car à sa beauté, il faut ajouter ce parfum suave et insistant qui baigne l'entour et rend l'air vivant. [...] C'est limpide, fluide, frais et sensuel à la fois. Cela se répand dans la maison par toutes les baies, accompagne le vin du repas, baigne chaque geste et enveloppe les habitants dans leur sommeil. [...] La cueillette et le séchage étirent le plaisir jusqu'au marché. Ce jour-là au Buis, dans l'aube, toute la ville est tilleul. Où que se dirigent les pas, le parfum est là, léger, rieur, mais présent. (texte de G. Bontempelli, extrait de Mourier, 1997)

Le parfum des fleurs participe du plaisir de la cueillette et de l'attachement :

Le grenier, ça sentait bon ! (Denise).

Ah moi, j'ai adoré ramasser ce tilleul. Ça a un parfum...
Quand je sens ça, moi... (elle prend une grande inspiration).
Vous êtes pris dans le... Malgré la fatigue, y'a rien à faire...
Vous ne vous rendez pas compte, le tilleul, il vous saoule !
[...] Il faut commencer en haut. Et quand vous êtes en haut,
vous êtes... au paradis ! (Arlette)

Deux anciennes cueilleuses, avec la malice dans les yeux, m'expliquent que, au moins, quand elles sont là-haut dans les fleurs et le soleil, elles sont tranquilles pour la journée, personne ne vient les solliciter : « *On était bien au haut du tilleul !* »

Quand on est en haut de l'arbre c'est un bonheur. C'est très fourni, très dru. Du bonheur, la caramel. (Louise)

Le plaisir est celui de l'entremêlement harmonieux « *des choses et des corps* » (Baudin, 2021) qui sont ajustés et permettent le déroulement rythmé des gestes. Le plaisir de la cueillette ne tient pas au seul parfum des fleurs, mais à un « *champ sensoriel* » (Robert, 2016) qui se forme par l'entrelacement des sens dans l'expérience. Le plaisir repose sur une multisensorialité (Howes, 2010) qui lie les sens les uns aux autres.

Il fait bon le matin, l'air frais finit de nous réveiller. On n'entend que le chant des oiseaux et le crac ! familier des fleurs de tilleul qu'on arrache à la branche parmi les feuilles. (Extrait de rédaction, cf. Archive 11)

Nous entendons le bourdonnement des abeilles dans les fleurs jaunes, et une bonne odeur s'échappe des fleurs. Le travail est pénible mais les chansons du transistor nous redonnent du courage. (Extrait de rédaction, cf. Archive 12)

La sensorialité de la cueillette est le creuset de l'expérience subjective et des relations sociales (Robert, 2016), puisque comme le rappelle T. Csordas, les corps ne sont pas des objets, « *they are integral part of the perceiving subject* »⁴³ (Csordas, 1990, p. 36). Elle est en le creuset et l'expression. C'est dans le son du transistor qui retransmet le Tour de France et qui court d'arbre en arbre, de champ en champ que se ressent la co-présence et l'accord rythmé des activités. Cueillir, c'est à la fois être dans les arbres, comme pour Denise qui « *aime être dans la nature* » et être avec les autres. « *Ces diverses formes de plaisirs s'entrecroisent et se nourrissent mutuellement* », elle sont un moteur à l'action, et non pas simplement un effet (Barbier, Cerf, & Lusson, 2015) : c'est pour cela que les cueilleurs tiennent à la cueillette. C'est toute une atmosphère dont la sensorialité est liée à une sociabilité spécifique. Comme le dit Robert : « *C'était une ambiance, on discutait, j'aimais bien* ».

Tout en écoutant le transistor qui est au pied de l'arbre, nous ramassons. On raconte des histoires, on chante, on rit, mais sans s'arrêter de travailler. (Extrait de rédaction, cf. Archive 11)

La sociabilité du tilleul est singulière car elle rassemble, non seulement toutes les professions (agriculteurs ou non), mais aussi toutes les générations : « *C'est la seule cueillette où y'a toute la famille* » (Michèle) (figures 77, 78, 79).

Nous descendons et nous sortons tous les outils et le panier de déjeuner que Pépé place entre deux grosses branches du tilleul. Nous montons dans les échelles que Papa avait placées la veille. Maman, mon frère et ma sœur restent sous l'arbre et cueillent les branches que Papa coupe avec un sécateur. Je suis à côté de Mémé, mais elle va beaucoup plus vite que moi. (Extrait de rédaction, cf. Archive 13)

⁴³ « Ils font partie intégrante du sujet percevant » (ma traduction).

La chorégraphie de la cueillette est réglée, elle rassemble et accorde dans son mouvement tous les membres du foyer ou proches : « *Quand c'était le moment du tilleul, tout le monde était dans les échelles !* » (Evelyne)

C'était quand même une ambiance le tilleul ! Fin du mois de juin et le mois de juillet. Pendant 15 jours, trois semaines, tout le monde était au tilleul. [...] Ce ramassage, c'était un bon moment. Y'avait ceux qui ramassaient sur l'échelle, ceux qui ramassaient en bas au pied. (Robert)

Cette sociabilité est d'autant plus exacerbée qu'elle rentre dans les systèmes d'entraide familiale et agricole. Les cousins, les oncles et tantes, les collègues viennent pour aider à la cueillette. Elle participe des sentiments positifs liés à la cueillette qui caractérisent l'expérience du travail, au delà de son aspect productif (Sabourin, 2007).

Les foires continuent cette expérience à la fois sensorielle et sociale, aussi intense que la cueillette. Elles sont des expériences de l'abondance, avec l'exubérance des tonnes de tilleuls et l'excitation des achats faits avec le « *premier argent frais* » qui marquent les souvenirs :

Je ramassais le tilleul quand j'étais petite, jusqu'à mes 15 ans. On achetait au Buis des robes, des jupes. On vendait le tilleul à Buis. On achetait un coupon et on faisait faire les robes. J'avais la même robe que Brigitte Bardot, celle en vichy avec les petites manches et cintrée. (Raymonde)

À Buis, y'avait un tas de trucs. Quand on était petits, on achetait des canards. On achetait... Mais y'avait plein d'autres trucs. (Martin).

Rassemblant les cueilleurs, les foires amplifient la sociabilité de la cueillette (figures 102, 103). Les cueilleurs se retrouvent aux cafés, parfois improvisés dans les villages les plus reculés, comme on peut le voir sur les photos de la foire de Villefranche-le-Château (figures 100, 101).

Déjà « ivres » d'une journée qui a commencé avant le jour, nous voilà réunis à une table entre amis, au milieu d'une foule d'inconnus, venus pour l'événement et le spectacle, et voilà le Mame, le Mame c'est le serveur et c'est aussi un ami ; tout le monde sait qu'il va revenir dans quelques instants avec une bouteille de Pastis, une calculatrice et du papier pour que nous fassions nos comptes. (Gervasoni, 1999, p. 83)

Malgré les tensions au moment de la vente, les foires sont des moments d'intense convivialité : « *Pour nous, c'était autant un travail qu'une fête* » (Sylvie). Comme la cueillette, les foires rassemblent. Ce sont des expériences qui lient les cueilleurs en réunissant les générations et tissant des liens dans les villages et par-delà les vallées et dont le rythme chorégraphié semble mettre les cueilleurs et les tilleuls à l'unisson.

Les usages de l'argent, le rôle de complémentarité du tilleul, le plaisir de la cueillette et des foires sont autant de phénomènes qui s'ajustent et qui expriment la correspondance des gestes et des émotions dans un monde chaotique. Le sentiment de plénitude qui s'exprime dans les récits est pour moi la marque de cet accord ressenti, entre les différentes dimensions de l'existence (la famille, l'économie, le travail, la socialité) et entre les différentes dimensions de la sensibilité (motrice, émotionnelle, affective, cognitive). Des dimensions dont l'unité est une condition vitale. L'unité, ici, n'est pas homogénéité, mais liaison, cohérence du divers, de l'hétérogène.

Mais le bonheur et le ravissement sont d'un autre ordre. Ils apparaissent sous l'effet d'une plénitude qui touche le tréfonds de notre être, une adaptation de tout notre être aux conditions de l'existence. (Dewey, 2010, p. 52)

« *L'expérience esthétique* » qui résulte du travail d'unification s'exprime par des émotions fortes :

Y'avait un intérêt économique et l'amour pour les anciens.
À l'époque, c'était familial. C'était la carte postale du bonheur. (Ronan)

[Cueillir dans les arbres], c'était merveilleux... On était bien, on était bien ! Oh qu'on était bien ! On était heureux, c'était indescriptible. Bien sûr, le soir, on avait mal aux pieds, mal aux jambes... (Louise)

Amour, bonheur... l'attachement à la cueillette prend les allures d'une passion.

C'est une plante magique, ce n'est pas des blagues ! Mais elle ne le sait pas parce qu'elle a pas encore cueilli. Le tilleul, c'est une plante magique. Ça ensorcelle. Nous, on est nées dans le tilleul. Une fois que vous commencez, vous continuez, vous continuez... Même si on est fatigué comme tout, ça donne une fièvre ! Vous avez toujours envie d'être sur un arbre. (Arlette)

Cette passion s'inscrit dans le temps long des expériences : beaucoup de cueilleurs sont nés avec le tilleul.

Moi, j'adorais car j'étais née au Poët. Au Poët, c'est le tilleul, la lavande. J'adorais ramasser le tilleul. (Flavie)

Je ne me rappelle pas d'être petit et de ne pas en ramasser. On ramassait les branches, j'en ai ramassé tant que j'ai pu, j'en ai ramassé que j'en avais 80 ans. (Chassaing & Ramel, 2012, p 199)

Y'a toujours eu du tilleul. Toute la vie. (Virgile)

Du plus loin de mes souvenirs de petite fille j'ai toujours cueilli du tilleul avec mes parents. (Louise)

Le tilleul fait partie de la vie, il est intégré. Les cueilleurs, en faisant avec les arbres, en ont fait quelque chose pour eux-mêmes qui les a transformé : « *Être paysan c'est être informé par son pays* » dit Marcel Jousse (cité par Cerclet, 2014). La cueillette forme une sensibilité et une socialité particulière. Les gestes du travail les tissent les uns aux autres et donnent lieu à l'expérience esthétique.

C'était l'enfance, ça fait des souvenirs. C'est pour ça qu'on est là aujourd'hui. C'est des moments comme ça qui font que tu apprécies un pays. (Martin)

Ce plaisir de vivre quelque part, je le pense au regard du « faire milieu », cette expérience de la correspondance qui naît du tressage des choses les unes aux autres, à l'image de ce mail d'une connaissance qui a entendu dire que je travaillais sur le tilleul.

J'habitais à Beauvoisin et tous mes voisins ou presque étaient à l'époque des paysans, et tous dans une joyeuse polyculture. [...] Dans mes plus lointains souvenirs, il y avait les cerisiers, les amandiers (et les veillées chez les uns et les autres à émonder les amandes avec moult tartes et liqueurs !!), les oliviers, les abricotiers, la vigne, les troupeaux (moutons + chèvres), les poules, lapins et cochons, les jardins, et bien sûr le tilleul !! Et pour le tilleul, des images de cueillette collective où tout le monde s'y mettait. Les messieurs à faire tomber les branches et femmes et enfants au sol à récolter les fleurs. Pour certains paysans, des membres de leur famille n'habitant pas sur place, venaient pour l'occasion, à la journée pour donner le coup de main. J'aimais bien car c'était l'occasion de voir de nouveaux enfants dans le village. À la fin de la floraison, c'était rare de voir un arbre qui avait encore des bractées !! [...] Bref, même à 7000 bornes, tu m'as mis dans les narines cette odeur incroyable des tilleuls en fleur ... ma petite madeleine... (Marion, mail du 24 avril 2017)

Les souvenirs évoqués dans ce chapitre entrelacent les choses, hommes, femmes, enfants, amandes, tilleuls, chèvres, argent, Yamaha 125m³, maisons et liqueurs. Ils racontent une ambiance, c'est-à-dire « *la qualité d'un milieu* »⁴⁴. Cette qualité exprime des « *relations de mutualité et d'harmonie* » (Ingold, 2017, p. 225) dont naît un sentiment d'accord et d'unité. Je considère alors le milieu comme une dimension de l'expérience : celle de la concordance des phénomènes disparates. Cette concordance se fait par un entrelacement qui les fait tenir ensemble et qui permet une vie cohésive. C'est à ce tressage qu'est relative la valeur donnée au tilleul. Le tilleul vaut parce qu'il fait tenir ensemble les dimensions de la sensibilité et celle de la vie sociale, en une totalité mouvante et accordée. Je rajouterai que la valeur d'une chose ou d'un geste est d'autant plus grande que ceux-ci font tenir ensemble une plus grande quantité de dimensions de la vie. C'est une valeur vitale dont le caractère financier est seulement un élément qui ne prend lui-même de la valeur que parce qu'il est intégré à l'ensemble des systèmes de travail, qu'il participe au développement vital, qu'il participe à l'équilibre des formes de vie.

Cette approche rejoint les débats relatifs à la multifonctionnalité de l'agriculture. Remettant en question la qualification uniquement productive de la valeur donnée au travail agricole, les théories de la multifonctionnalité tendent à en relier les fonctions marchandes et non-marchandes, artificiellement isolées par les approches socio-économiques sectorielles (Sabourin & Djama, 2003). Ces deux auteurs notamment rappellent que « *l'activité agricole repose sur l'hybridation de ressources* » (p. 121). Ainsi, la valorisation marchande n'apparaît que comme un des aspects de la finalité de l'activité de travail, qui a aussi pour fonction de donner lieu à des expériences « *de sociabilité, d'expression des solidarités locales et donc de réactualisation et de renforcement de la cohésion sociale* » (p. 127). La notion de multifonctionnalité me semble rejoindre la théorie de la valuation exprimée au sujet de l'expérience de la cueillette, puisqu'elle appréhende le travail agricole dans toute sa complexité, c'est-à-dire à partir de la « *cohérence d'ensemble et l'aspect inséparable des fonctions de l'agriculture* », au sens de sa part « *au fonctionnement d'un système interdépendant* » (Andrew, Jean, & Lafontaine, 2010, p. xiii).

Partant de la réintégration du travail dans l'ensemble de l'existence, son économie est alors plus proche de son étymologie (« *le mesnagement* ») que de l'image d'un main

⁴⁴ Définition du CNRTL : <https://www.cnrtl.fr/definition/ambiance> (Consulté le 05/03/2021).

invisible régissant un marché, image réductrice née de la « *défaite de la pensée, d'un renoncement à comprendre les phénomènes en ce monde* » selon Jean-Daniel Boyer (2019, p. 139). Si l'argent compte, ce n'est pas uniquement par cause d'un intérêt personnel cherchant la recherche du profit et la satisfaction de l'égoïsme (Boyer, 2019). C'est parce qu'il participe à « *un agencement ou un ordre des choses* » (p. 136). L'économie est, selon lui, « *système et mise en système d'éléments* » et c'est pour cela qu'elle a « *à voir avec la vie* » (p. 136).

Je regarde donc la valeur économique du tilleul comme un symptôme du « faire milieu » auquel son travail participe. L'expérience du milieu est relative à des formes d'ordre que j'ai souligné par l'usage de termes comme rythme, accord, concordance. Cet ordre n'est pas une structure fixe imposée par des règles hétéronomes. C'est un ordre immanent à l'action, mouvant, précaire, qui se réajuste en permanence et qui émerge du tressage. Le sentiment d'harmonie et la passion amoureuse liés à la cueillette du tilleul expriment cet ordonnancement, cette correspondance entre les choses tissées par les gestes du travail.

Dans un monde comme le nôtre, chaque être vivant qui acquiert une sensibilité réagit à la présence de l'ordre avec des sentiments harmonieux toutes les fois qu'il trouve autour de lui un ordre qui lui convient. C'est seulement lorsqu'un organisme participe aux relations ordonnées qui régissent son environnement qu'il préserve la stabilité essentielle à son existence. (Dewey, 2010, p. 48)

Je participe ici, à ma mesure, au projet de Mauss qui l'a mené à formuler la théorie du don-contre-don : à savoir ne pas réduire les formes d'échange et d'intérêt à une morale de marchands qui signe le triomphe des notions d'intérêt individuel et d'animal économique (Mauss, 1950, p. 271). « *L'homme a très longtemps été autre chose ; et il n'y a pas bien longtemps qu'il est une machine, compliquée d'une machine à calculer* » (Mauss, 1950, p. 272). À l'inverse, la théorie de la valuation et de l'expérience esthétique de Dewey nous permet de saisir cet intérêt au regard des fins en vues et des moyens mobilisés pour atteindre l'unité et la stabilité nécessaires à la continuité de l'existence ; des états intermédiaires et sensibles à la vulnérabilité des mouvements, non seulement du monde éloigné, mais aussi des choses ordonnées et reliées elles-mêmes.

Quatrième partie

De fureur et d'enthousiasme

Mort et vie du tilleul au regard de la normativité

Je suis arrivée à considérer le milieu comme une dimension de l'expérience qui est relative au tressage de phénomènes et de dimensions disparates et qui s'exprime par des sentiments d'harmonie. Cette expérience est sujette au changement puisqu'elle naît de la répétition des gestes du travail qui lient les choses ensemble, de manière cohérente, au sein d'un monde chaotique. J'aborde ici la question du changement non pas comme un rapport de causalité à sens unique, mais comme un mouvement qui naît à la fois de la vitalité propre des phénomènes et des gestes répétés, changés ou arrêtés pour les faire tenir ensemble.

Dans cette dernière partie, je regarderai cette question du changement depuis ce double point de vue en portant une attention aux changements de gestes et à leurs incidences sur le milieu en tant qu'expérience vitale. Je décrirai deux mouvements, celui du défilage du milieu et celui de son re-filage, comme autant de fils défaits un par un puis retissés. Cette histoire de mort et de vie est racontée depuis les récits choraux sur l'assassinat et l'enterrement du tilleul dans les années 2000, l'observation et les entretiens sur les nouveaux gestes du travail de cueillette aujourd'hui.

Je m'appuie pour raconter cette histoire sur la théorie de la normativité de Canguilhem, cette capacité créatrice de composition du vivant avec tout ce qui l'environne. Les normes du vivant permettent au vivant de faire milieu. Elles doivent se recomposer sans cesse car elles ont pour enjeu l'accord dans un monde changeant. Elles sont la condition de la santé, qui n'est pas pour Canguilhem, l'absence de maladies : « *sans intention de plaisanterie, la santé c'est le luxe de pouvoir tomber malade et de s'en relever.* » (Canguilhem, 1965, p. 215). Nous verrons comment l'histoire de la mort du tilleul et de sa renaissance nous éclaire sur les conditions de la santé au regard des rapports entretenus par les cueilleurs et les négociants avec ce qui les traverse. À la lumière de la valeur vitale entendue comme capacité à faire tenir ensemble, je considère la normativité comme la possibilité de créer des « manières de faire tenir ensemble » des phénomènes disparates.

Chapitre 7 : « Et après, que ça vaille plus rien »

Pour Cefaï, puisque les situations fourmillent d'histoires, « *le problème est de discerner, dans cette ruche d'histoires de choses et de gens, de problèmes et de collectifs, un fil narratif ou un ressort dramatique comme point de départ* » (Cefaï, 2010a, p. 556). Le point de départ de mon enquête a été la mort du tilleul. J'ai choisi de la réinscrire dans une forme de chronologie, non pas tant pour susciter une rationalité brute dans la succession des événements, mais pour dessiner l'image de la formation d'un milieu et son défilage, pour en suivre les mouvements.

Comme ni les tilleuls, ni les cueilleurs, ni les négociants ne meurent dans cette histoire d'assassinat, ce qui meurt c'est une certaine manière de faire avec et de vivre ensemble, un milieu et son expérience. L'hypothèse principale de cette partie est que la mort du tilleul est liée non seulement à un désajustement de choses auparavant tenues ensemble du fait de changements mais aussi à l'impossibilité de relier les choses éparées par de nouveaux gestes, par de nouvelles manières de faire tenir ensemble les arbres, les négociants, les cueilleurs. Il s'agit là d'un double mouvement : à la fois l'apparition de nouveaux gestes qui intègrent et mettent en correspondance de nouveaux phénomènes, mais aussi l'inadéquation des gestes cherchant à maintenir les formes existantes.

L'intrigue que je propose en suivant ces gestes d'enquête est « *une mise en unité qui agence des faits en système en reliant des éléments multiples et des facteurs hétérogènes tels que les agents, les buts, les moyens, les interactions et les circonstances* » (Ricœur cité par Pueyo, 2020, p. 148), Il s'agit rendre compte de la « *complexité de la vie* », non seulement du fait du croisement des motivations et de la contingence (Pueyo, 2020), mais aussi de l'entrelacement des phénomènes. Le défilage du milieu est un phénomène complexe, tout autant que son tressage. Il est processif et touche, par résonance, à l'ensemble de la vie des cueilleurs.

7.1. « Alors là, ça a calmé tout le monde »

La mort du tilleul, avant d'être une mort, succède à des crises cycliques autour du prix d'achat du tilleul sur les foires. Ces crises sont les symptômes d'un phénomène de

plus large ampleur et qui est lié à des changements de gestes à différentes échelles, principalement dans la sphère du commerce. Les négociants « font milieu » en tressant de nouveaux phénomènes, en se liant différemment à ce qui les environne. Ces gestes impactent les volumes de tilleul achetés et leur prix. Ils en viennent à dissocier le travail des négociants de celui des cueilleurs.

7.1.1. « On est entré dans un autre système »

La diminution des volumes achetés par les négociants sur les foires au tilleul est liée à un faisceau de changements de gestes dans leur travail, dont le plus important est le changement de conditionnement du tilleul. C'est l'utilisation de l'infusette qui va modifier l'ensemble de leur système de travail. Celui-ci comprend le stockage, le conditionnement et le transport du tilleul en vrac sous forme de cartons de cinq à dix kilos. Ce conditionnement assure un renouvellement annuel des achats car, les fleurs se conservant mal dans le temps, « *si le carton n'était pas fini, on le jetait à la fin de l'hiver, ou s'il y avait des mites* » (Maurice).

Quand un pharmacien achetait un carton de 10 kilos par exemple, au bout d'un an ou deux, il trouvait son tilleul pas beau. Même s'il lui en restait, il le jetait. Donc, il s'en consommait 50 ou 60 %. Le reste, ça partait plus ou moins à la poubelle. D'où le fait qu'ils en achetaient beaucoup.
(Georges)

Cependant, se développe progressivement le conditionnement des thés et des tisanes sous forme de petits sachets individuels, sous forme d'infusettes. Inventé en 1930 aux États-Unis, le « *sachet-dose* », ou infusette, arrive en Europe à la fin de la Deuxième Guerre mondiale (Frogerais, 2018, p. 9). Il est de plus en plus utilisé pour le conditionnement des tisanes.

- (Quand est-ce qu'est arrivée l'infusette ?)
- 1970... Un peu plus tard peut-être....1975... Mon père en vendait déjà à Lipton, au Thé l'Éléphant... Mais bon, ça n'avait pas pris une extension... Mais après, c'est devenu...!
(Georges)

Le conditionnement des plantes dans les petits sachets est rendu possible par « *une technique nouvelle de "coupe fine" (0,8/1,2mm), à un dépoussiérage mécanique, et à l'automatisation de la mise en "sachets-doses" sous papier filtre* » (cf. Archive 15). Ce changement de geste de conditionnement a un double effet, ambivalent. D'un côté, le

conditionnement en infusette ouvre le marché des tisanes à l'industrie alimentaire qui prend alors « *la place occupée jusque-là par la pharmacie et les herboristes diplômés* » (cf. Archive 15). Les infusettes occupent progressivement jusqu'à « *80, 90 % du marché* » (Georges). D'un autre côté, ce geste brise le cycle du réapprovisionnement annuel :

Ils ont facilité la consommation de tisanes mais [...] on ne jetait plus. Et avec les dates de consommation, on est entré dans un autre système. (Maurice)

Invisibilisé par l'infusette, le tilleul reste en commercialisation beaucoup plus longtemps. Et les stocks ne sont plus renouvelés aussi fréquemment : « *Après, y'a plus d'intérêt, quand y'a le sachet-dose, on jette plus rien. C'est une réalité ça* » (Georges).

Lorsque le tilleul est conditionné en infusette, il est broyé. Fini le vrac avec ses bractées entières sans brisure ni tâches. Ce nouveau geste change l'évaluation du tilleul qui n'est plus qualifié par son aspect visuel. Les négociants dissocient alors le tilleul « *beau* » du « *moins beau* » selon leurs circuits de distribution.

Moi, après, je leur ai vendu aussi le tilleul que moi je déclassais, que je trouvais pas beau pour vendre à la Cooper. On le vendait moins cher mais bon... (Georges)

Il y avait deux qualités : le petit tilleul vendu au Thé Éléphant et la large bractée en cartons. (Jacques)

Deux marchés différenciés se mettent en place avec deux gestes séparés, qui restent pendant un temps ajustés aux pratiques de différenciation du tilleul sur les foires.

Après, eux, ils passaient tout, ils passaient tout dans leurs machines. Ils broyaient la brou avec la fleur, et tout. Alors que la Cooper, ils vendaient en petits sachets. Il fallait que ce soit équilibré, que ce soit joli. (René)

Le troisième geste qui se développe avec le conditionnement en infusette est le mélange de fleurs issues de régions et d'espèces diverses : le Tilleul *Platyphyllos officinal* des Baronnies est mélangé avec le tilleul importé d'Europe de l'Est ou de Chine.

Le tilleul de Chine était directement broyé puis envoyé sur le tapis, là où on mettait en sachet et cousait les infusettes. (Franck)

On s'est rendu compte qu'on utilisait 25% de tilleul officinal, 25 % de tilleul argenté d'Europe centrale et 50% tilleul de Chine qui valait 10 fois moins. (Jacques)

Ce geste permet aux négociants de s'approvisionner avec du tilleul acheté à plus bas prix. En 1997, le tilleul *Platyphyllos* des Baronnies de qualité Bénivay est acheté 80 francs le kilo sur les foires, les autres qualités 50 francs le kilo. Le tilleul *Platyphyllos* de Pologne entre 44 et 60 francs le kilo. Le tilleul importé de Chine entre 15 et 18 francs le kilo (Gervasoni, 1999). Le développement de l'infusette est intimement lié aux gestes de broyage et de mélange du tilleul.

Le tilleul de Chine, j'en ai entendu parler dans les années 1975, par là... Y'a longtemps que c'est importé, mais pas autant. C'est à partir du moment où les infusettes ont démarré à fond la caisse. Après, on broyait. (Georges)

Ces gestes ont comme répercussion la baisse progressive des volumes de tilleul achetés sur les foires. Cette baisse est aussi liée à un autre phénomène concomitant, celui du développement de nouvelles tisanes fabriquées par l'industrie alimentaire. Jusqu'aux années 1960, ne peuvent être commercialisées que les « Cinq plantes à infusion » données par le Codex de la Pharmacopée Française qui définit la liste des plantes médicinales en vente libre : la menthe poivrée, la verveine odorante, la camomille romaine, l'oranger bigaradier et les fleurs et bractées de tilleul officinal (cf. Archive 15). Mais de nouvelles infusions voient le jour dans le commerce. Tout d'abord, sont consommées dans les départements de l'Est de la France des infusions « *traditionnellement utilisées en Allemagne* » « *obtenues à partir de copeaux de pommes séchées ou déshydratées, de fruits d'églantier, de fleurs de Karkadeh* » (cf. Archive 15). Ensuite en 1979, 29 plantes sont « *libérées* », c'est-à-dire qu'elles peuvent être vendues et mises en commercialisation en dehors des pharmacies. Cette libération entraîne une plus grande offre de tisanes dans l'industrie alimentaire. À ceci s'ajoute le développement des tisanes aromatisées par des procédés synthétiques (cf. Archive 15) comme les infusions aux fruits rouges. (Maurice),

Dans les années 1980, Pagès et le Thé Éléphant, ils faisaient des infusettes naturelles, pas aromatisées, avec du tilleul de Carpentras. Ça a été combattu par les parfumeurs qui faisaient des produits de synthèse. (Jacques)

Selon Maurice, cela change les gestes des consommateurs : « *la verveine, l'hysope, le thym ont eu plus de prises* », et leurs goûts ont évolué.

Rappelons que l'évolution des goûts avait commencé par jouer à la défaveur du tilleul dont le parfum subtil réclame une finesse certaine chez le consommateur. Ce n'est faire offense à personne que de reconnaître que le goût moyen des

français s'est « barbarisé ». Ils réclament du « hard » !
Depuis des décennies la verveine avait ravi sa place au
tilleul. (Texte anonyme, cf. Archive 15)

Le dernier geste ayant une résonance sur les volumes de tilleul achetés est celui de la consommation d'eaux minérales dans les hôpitaux. Si le tilleul « *régnait en maître dans les tisaneries des hôpitaux, les pharmacies d'officine en vendaient pas mal encore... et les "herboristes diplômés"* » (cf. Archive 15), les tisanes préparées « *à l'ancienne* » (Georges) avec du tilleul en vrac dans les hôpitaux sont progressivement remplacées par l'utilisation des eaux minérales en bouteilles :

Dans les hôpitaux, sont arrivées les eaux minérales qui ont le même effet diurétique. Il faut faire boire quelque chose. Les eaux minérales, c'est plus simple que les tisanes à donner pour les infirmières. (Maurice).

À ce faisceau de changements à grande échelle du côté des marchés des grossistes, vont s'ajouter des événements plus directement liés au réseau commercial des Baronnies. Les établissements Ducros sont un des principaux acheteurs de tilleul sur les foires. À la fin des années 1980, la société ferme ses locaux à Buis-les-Baronnies et se délocalise à Carpentras (Gervasoni, 1999). Elle est ensuite vendue en 1992 à Eridani-Beguïn-Say puis en 2000 à l'entreprise McCormick (Clavreul, 2008). Elle ne s'approvisionnera plus en tilleul des Baronnies. C'est aussi le cas du plus gros client de Georges : la Cooper de Melun qui achetait plusieurs dizaines de tonnes de tilleul. Elle est rachetée par l'entreprise pharmaceutique Rhône-Poulenc en 1995.

La Cooper, en je sais pas quelle année, ils ont arrêté l'herbo. Ça a été pour moi une catastrophe. Ils ont vendu l'herbo. Tout le tilleul qu'ils avaient chez eux, ils ont tout vendu et l'ont mis à broyer. Moi, j'y avais mis un soin extraordinaire pour faire des beaux cartons magnifiques. Et ils l'ont fait broyer... De là, c'est parti. J'avais encore quelques clients. Mais, eux, ils en prenaient 500 ou 1000 kilos. Ce n'était pas les 35, 40 tonnes que me demandait la Cooper de Melun. Ça a été un choc. Après ; j'étais coincé... Il a fallu que, petit à petit, ça régresse et que je change mon fusil d'épaule pour pouvoir continuer à vivre. (Georges)

C'est tout un marché qui se transforme par l'entrelacement de ces nouveaux gestes et phénomènes. Il a pour effet une baisse progressive des volumes achetés sur les foires des Baronnies.

La Cooper a été rachetée. L'herboristerie Lyonnaise a arrêté.
Le marché du tilleul s'est trouvé de plus en plus réduit. Et

comme la rémunération n'a pas bougé, c'était moins intéressant. En 1970, 1975, on a bien pris conscience de ça. (Maurice)

L'impact sur le marché du tilleul de ces différents phénomènes se fait sentir fortement et durablement à partir des années 1970. Le chiffre maximum et mythique des 400 tonnes de tilleul annuelles achetées dans les Baronnie correspondent aux décennies 1950-1960 (Liautaud, 1959). Il correspond à une apogée du commerce et de la production. Pour Maurice, ce tonnage est encore acheté « *jusque dans les années 1970* ».

À partir des années 1970, les volumes achetés ne cessent de diminuer mais suivant une ligne en dents de scie. Alors que la moyenne de la consommation de tilleul en France reste aux alentours de 500 tonnes par an depuis les années 1950, le volume de tilleul acheté dans les Baronnie tombe à trois tonnes dans les Baronnie en 1997. On voit, à partir des années 1960, se défaire progressivement tout un commerce lié à des changements de gestes dans l'industrie alimentaire et à un défilage de relations commerciales entre les grossistes et leurs clients. Ce faisceau de changements entraîne un désajustement du travail des négociants et des cueilleurs.

7.1.2. « Noires comme le pneu »

Parce que les dernières années, c'était un peu n'importe quoi aussi. Autant, c'était des cueillettes familiales. Autant, c'était, vous avez entendu la formule, c'était le treizième mois de l'agriculteur, le revenu du tilleul, parce que toute la famille travaillait. L'argent était là de suite, quand ils arrivaient à vendre. Et puis, y'a eu aussi l'arrivée du tilleul chinois. Alors là, ça a calmé tout le monde. (Christian)

Dans les infusettes, ce qui est mélangé ce ne sont pas seulement des espèces mais surtout des fleurs qui ont été cueillies, séchées et conditionnées, travaillées bien différemment .

Ce n'est pas les mêmes qualités. Le tilleul de Chine, il n'est pas greffé. Vu comme c'était colmaté, faut voir comment c'est ! Ça finissait tout en sachet-dose. Et ça finit toujours en sachet-dose. (Georges)

Le tilleul importé de Chine, pour être conditionné, est compacté sous forme de bottes qui sont acheminées par bateau, puis par camion :

Déjà, le tilleul de Chine quand vous voyez que ça arrive en ballots. C'est souvent stocké dans le port, mais pas forcément à l'abri. [...] Je ne dis pas que ça pourrissait. C'est comme si vous mettiez un ballot de foin dehors. (Georges)

Le tilleul de Chine est noirci par effet de son conditionnement :

Il se présente sous forme de ballots compactés de 1m³ environ ; évidemment il n'est ni mature à la cueillette, ni séché convenablement, ce qui donne en finalité un tilleul noir et moisi. (Gervasoni, 1999, p. 83)

De véritables bottes compactes comme du foin avec des vilaines petites fleurs noires. (Glasberg, 1981)

Les balles étaient emballées au fil de fer, noires comme le pneu, dégueulasses. On pouvait danser dessus. Chez Ducros, quand on livrait, ils mélangeaient tout. Ce n'est pas un secret. (Rémi)

Il apparaît comme l'antithèse des inflorescences jaunes, séchées manuellement et conditionnées dans les bourras afin de conserver les bractées entières.

Entre le nôtre que les gens ont fait soigneusement sécher dans leurs greniers et tout... Et celui qu'on va trouver sur les quais. Vous vous rendez compte ! Ça n'a rien à voir ! (Georges)

Ce tilleul importé est disqualifié par les cueilleurs qui le considèrent comme une « *cochonnerie* » qui dégrade leur production.

En 1963, c'était l'hiver. Ils rentraient déjà du tilleul de Chine. C'était écrit « Tilleul » dessus. Mais y'avait que le nom. Le tilleul argenté, c'est dégueulasse. (Bernard)

Puis, il y a eu la chute des cours avec le tilleul d'Asie. Le tilleul est comprimé dans des bateaux, en petites bottes, noirci, dégueulasse. (Ronan)

Ce tilleul de qualité inacceptable n'a du tilleul que le nom et certainement pas la saveur ni l'odeur. (Gervasoni, 1999, p. 89)

Pour les cueilleurs, le mélange des tilleuls dans les infusettes est une disqualification de leur travail. Il induit aussi une disqualification du tilleul des Baronnie.

Y'a aucun intérêt à avoir du tilleul entier dans un sachet. Donc c'est broyé. Et la qualité... On y met ce qu'on veut après, dans un sachet. Même si on y met encore du tilleul...

Mais on n'a pas besoin qu'il soit beau, qu'il soit Bénivay, qu'il soit... (Georges)

Ce n'était plus la qualité qui était recherchée. Mais c'était uniquement le support. Ces gens sont allés se servir à l'étranger, en Bulgarie, en Chine, en Pologne. (Jacques)

Dans ces mélanges, seul le nom reste.

J'ai moi-même vu ces ballots être broyés en toute bonne conscience puis mélangés à un broyat de tilleul des Baronnie qui ne représente que 10% à 20% de la masse finale. (Gervasoni, 1999, p. 84)

Ces mélanges vont faire disparaître le tilleul des Baronnie dont les consommateurs ne connaissent plus ni l'aspect, ni le goût.

- Paul : Les gens ne savent pas ce que c'est que le tilleul. Ils connaissent que les sachets avec de la poussière de je ne sais pas quoi !
- Evelyne : Bien broyé !

Cette invisibilisation s'inscrit dans le temps long, comme en témoigne la réaction d'un saisonnier venu pour la cueillette du tilleul dans les années 1990 :

Je m'en souviens, y'avait un Parisien. Il monte dans l'arbre et il dit : « Ah ! Mais c'est ça, le tilleul ! ». Il l'avait toujours vu en infusette ! (Ronan)

7.1.3. « Une année, je l'ai brûlé carrément »

En plus de la baisse des volumes, l'augmentation des importations a aussi pour effet de faire baisser les prix d'achat du tilleul sur les foires, ce qui va participer du désagrègement du travail de la cueillette.

Ce fameux tilleul chinois importé par Ducros pour les malheurs de la vallée [et] qui a eu pour effet de faire tomber les cours. (Glasberg, 1981)

Les prix pratiqués sur les foires suivent une courbe descendante des années 1960 à 2000, selon une trajectoire en dents de scie. Elle entraîne une dévalorisation monétaire du tilleul qui provoque des crises régulières. Les documents d'archives dessinent un processus cyclique qui est lié aux gestes d'ajustement des négociants et des cueilleurs à la totalité de leur système de travail. Liautaud illustre cette ligne en dents de scie avec les prix d'achat du kilo de tilleul sec en francs de 1945 à 1958 (Liautaud, 1959, p. 80) :

Récolte	Juillet
1945	70
1946	145
1947	105
1948	107
1949	220
1950	420
1951	650
1952	360
1953	340
1954	360
1955	550
1956	750
1957	650
1958	900

Cette fluctuation d'une année sur l'autre est caractéristique du marché du tilleul, ce dont Liautaud fait état dès 1959 :

Malgré la reprise se manifestant à l'heure actuelle sur le marché du tilleul, le souvenir des années de crises subsiste encore dans l'esprit des producteurs qui ne manifestent plus la même confiance à l'égard de cette ressource. Comment expliquer le caractère aléatoire d'une production promise, hier encore, à de brillants lendemains ? (Liautaud, 1959, p. 72)

Les fluctuations de prix sont expliquées par les rapports entre « *l'offre et la demande* » : moins il y a de tilleul cueilli en rapport aux commandes des grossistes, plus il sera cher, et inversement. Nous avons pu voir dans la partie précédente que cette logique était liée à des ajustements systémiques complexes de part et d'autres. Ceux-ci ont des résonances qui produisent de manière récurrente des montées et des baisses des prix d'achat, comme l'année où le prix d'achat est passé de 50 francs à 100 francs pour retomber à 40 francs l'année suivante :

L'année où ils l'ont acheté à 100 francs, les Ducros ont eu du mal à le vendre. Donc, l'année d'après, y'en avait presque plus. Ils n'allaient pas en acheter. Donc ça faisait un acheteur de moins, qui en avait pratiquement pas besoin. [...] Et celui qui l'achète comme ça et qui sait pas à qui il va le vendre, ou il s'est peut-être trompé, je ne sais pas... Mais, je sais qu'il leur en restait des stocks. Donc, ils n'achetaient pas trop sur le marché. Donc, les prix se sont écroulés et après y'a plus le prix. [...] Parce qu'il vaudrait mieux que le tilleul augmente de cinq ou six euros par an toutes les années, que de faire un prix comme ça ! Et après, que ça ne

vale plus rien. Parce qu'après, 40 [francs], c'était encore que le beau ! Et encore, pas toujours ! Des fois c'était 25 ou 30 [francs] qu'il valait ! (Georges)

Entrelacée aux phénomènes de baisse des volumes et au tilleul importé à moindre coût, la baisse des prix d'achat produit des crises régulières, systémiques. Elles émergent de manière cyclique à chaque baisse drastique des prix d'achat. Une des plus anciennes qui soit documentée date de 1959. La crise suivante date des années 1980 :

Je [tombe] en plein drame paysan : mévente et colère. [...] Le tilleul ne se vend plus ou si mal : le prix de vente au kg a diminué de moitié en trois ans. [...] Comme tous les autres, il fait de la polyculture. Le seul moyen pour arriver à « tenir ». [...] Certains producteurs ont encore leur récolte de l'année dernière sur les bras. « Il paraît que cette année, on a murmuré 25F le kilo, dit-il. Alors tout ce travail, payer la main-d'œuvre saisonnière, on ne s'en sort pas. » [...] Cette année, on ne dépasse pas 25F. Plusieurs paysans dégoûtés préfèrent rester avec leur stock et rechargent les remorques de leurs tracteurs. [...]—En trois ans, le prix de vente a baissé de 50% passant de 50F en 77 à 25F cette année. (Glasberg, 1981)

Au début des années 1990, une troisième crise importante éclate.

On était reparti avec le tilleul parce qu'on n'avait pas voulu le brader. [...] Je l'avais eu sur les bras. Je l'avais mauvaise. Je l'ai peut-être vendu l'année d'après, mais une misère. Une année, je l'ai brûlé carrément, plutôt que de le vendre. (Patrick)

Le point final de ces crises se passe en 1998 lorsque, suivant le même phénomène complexe, les prix passent de 80 francs (en 1997) à 40 francs. Année de gel sur les abricotiers et suivant une année où le tilleul s'était acheté à un prix considéré comme haut, la production double et passe de 3 à 6 tonnes.

En ce premier juillet 1998, les trois acheteurs (Saisse, Herbissima, Senteurs Alpes Provence) après s'être longuement concertés et parfaitement entendus sur les prix de misère qu'ils n'allaient pas dépasser, ont royalement offert quarante francs de moyenne à des producteurs incrédules et stupéfaits dans un premier temps, puis peu à peu échauffés, remontés et menaçants. [...] Il faut en effet bien se souvenir qu'en 1997 les menaces que les producteurs laissaient planer depuis longtemps s'étaient concrétisées : devant des cours qui n'en finissaient plus de stagner, ils avaient préféré laisser, comme ils le promettaient chaque année, le tilleul sur les arbres si bien que les apports d'un coup, avaient chuté d'une moyenne de six à moins de trois

tonnes. Le « pool » - que certains vont jusqu'à qualifier de « maffia » - des acheteurs... avait donc revu leurs prix à la hausse, faisant monter les cours jusqu'à quatre-vingt francs le kilo.... [...] D'autant que le gel du dernier lundi de Pâques a généré un autre élément déterminant : la récolte d'abricots quand ce n'est pas celle de cerises, détruite à plus de 90%, on s'est rabattu sur le tilleul pour faire rentrer quelque argent dans les exploitations exsangues et souvent à la limite de la survie. (M.J., 1998)

Ces crises se manifestent par des tensions entre négociants et cueilleurs et par des articles aux titres édifiants. Les journaux de l'époque titrent sur « *la nouvelle crise du tilleul* » et le conflit entre cueilleurs et négociants : « *le clash* », « *la douche froide* », « *la journée de dupes* » « *le baisser de b(our)ras* », « la foire de la misère », « *la colère gronde* » (cf. Archive 14) :

Alors vous voyez, [le prix était] divisé par deux et demi. Les gens n'étaient pas forcément contents. Et je me rappelle cette année, j'avais dit à mon directeur : « Ça barde à Buis ». [...] Et même, à la fin, y'en a qui le donnaient pour rien, le tilleul. Ils ne le voulaient plus. Ils ne voulaient plus en entendre parler de leur truc. « J'y mets le feu ! » Wopouapouap ah ouais ! « Tous des bandits, ces commerçants ! », « Moi j'en ramasse plus ! Qu'est-ce je vais foutre sur les échelles à ces prix-là ! », « Je vais couper les arbres ! ». On a tout entendu, tout. (Georges)

Les changements de gestes sont liés à un faisceau de phénomènes qui produisent une dévalorisation économique du tilleul. Celle-ci est vécue comme un crève-cœur par les cueilleurs car elle touche à la valeur de leur travail.

Y'a du tilleul qui arrive de l'étranger, qui arrive à des prix dix fois moins importants que le nôtre. Notre tilleul sert à ça. Il sert à valoriser les cochonneries qui arrivent de l'étranger. (Evelyne)

Et là, le prix dérisoire ! Tu tombes à 50 francs le kilo ! C'était dur, dur, quand même... C'était dérisoire ! C'est ce qui a fait la perte du tilleul. Parce que y'avait pas la vente qui payait en conséquence le travail. (Régine)

Ça a été une grande tristesse. Ils m'ont proposé deux euros le kilo. 150 kilos de tilleul foutus. Ils me demandaient un travail de qualité. Je faisais le séchage sur claies avec un drap au sol pour les fleurs qui tombaient, qui étaient vendues à part. Il était séché superbement. Je demandais 14 euros les kilos hors taxe. Je n'arrivais pas à le vendre. Il était à deux euros le kilo en Chine ! (Ronan)

Du lever du jour au coucher du soleil, c'est du boulot. C'est un déni de notre travail. (Odile)

Un travail de mise en correspondance qui donne forme à un certain tilleul :

Le tilleul ne pousse pas spontanément dans des petits sacs en papier-filtre accrochés à une ficelle, mais sur les bords des routes et au milieu des prairies et il faut un travail fastidieux pour cueillir quelques bractées. (M.J., 1998)

Cette dévalorisation de leur travail donnent à certains le sentiment d'être dans une relation d'assujettissement.

Les abricots, c'est le marché des esclaves ! C'est la même chose pour le tilleul, faut pas se tromper. Ils rentrent même pas dans leurs frais. C'est vendu brut de cueille, sans connaître les prix ! Ils ont une position de despotisme. Les gens portaient le tilleul sans demander le prix. Les foires, c'était un marché concurrentiel. Ils ont horreur de ça. C'est népotisme et paternalisme. Mais la faute fondatrice, c'est les agriculteurs qui se mettent dans une position servile. Ça, c'est inacceptable ! [...] Les commerçants locaux, c'est dur pour eux de faire des contrats. Ce n'est pas dans leurs mentalités. Ça leur est extrêmement difficile. Y'a 90% des gens qui amènent sans savoir le prix ! La variable d'ajustement de la marge des commerçants, c'est le prix aux agriculteurs. (Patrice)

La crise des prix résonne plus largement sur la valeur du travail et le sentiment de précarité de leur situation vis-à-vis des acheteurs.

On ne demande pas d'être riches. On demande que les agriculteurs soient payés ! C'est tout le temps eux qui ne sont pas payés ! Moi, je suis allée travailler à l'extérieur parce que j'en avais ras-le-bol ! Ras-le-bol de travailler et de ne pas être payée ! Non mais, c'est insupportable, ça ! Tous ceux qui travaillent ont normalement un salaire. Et on leur assure leur santé parce qu'on a la Sécu. L'agriculteur, il n'a pas tout ça. Il cotise à la MSA pour avoir la Sécu. Mais, c'est un régime de merde. T'as pas d'arrêt de travail, t'as rien du tout. Ils ne sont jamais malades. Ils ne peuvent pas. Ils n'ont pas de revenu. (Evelyne)

Sans argent, le travail perd l'une des valeurs : sa capacité à soutenir la vie et à faire face aux mouvements chaotiques, à reformer des équilibres. Il s'en suit des débats de normes quant à la valeur du travail fait avec le tilleul. Les crises sont symptomatiques de la complexité des systèmes de travail et du tressage des phénomènes disparates que les gestes ajustent les uns autres. Les nouveaux gestes des négociants font milieu au sens où ils se mettent en correspondance avec l'industrialisation. En faisant cela, cueilleurs et négociants

se désaccordent. Cet éclatement des lignes auparavant tenues ensemble provoque la lente agonie du tilleul que des cueilleurs et des acteurs du territoire vont chercher à empêcher en tentant de refaire milieu.

7.2. « Le pot de fer contre le pot de terre »

Ingold définit la vie comme « *l'éclosion créatrice d'un champ complet de relations à l'intérieur desquelles les êtres apparaissent et adoptent les formes particulières qui les caractérisent, chacun en relation avec les autres* » (Ingold, 2012, p. 179). Si j'ai décrit dans la première partie de l'ethnographie l'entrelacement des lignes et la formation des liaisons qui ont donné forme à la cueillette du tilleul, je propose ici de comprendre l'échec des actions de revalorisation du tilleul comme l'impossibilité pour les cueilleurs de reformer un champ de relations qui perpétue le tilleul et sa cueillette. Cette impossibilité est liée à l'échec de la mise en correspondance de l'hétérogène et du multiple : hétérogénéité des équilibres de travail des cueilleurs, des modes de transformation des produits industriels, des tactiques de maillage qui ne trouvent pas leur point de convergence et ne se lient pas les unes aux autres. L'enquête, au sens de Dewey, que les cueilleurs mènent ne leur permet pas de reformer des nouveaux équilibres intégrateurs.

7.2.1. « Parfois il faut résister »

Pour lutter contre la baisse des prix, les tactiques des cueilleurs sont d'abord individuelles : il s'agit de « *tenir le prix* » lors des négociations sur les foires. La résistance des cueilleurs est difficile car ils se trouvent « *dans un espace institué par d'autres* », « *dans un réseau de forces* » (Certeau, 1990, p. 35) établi par les négociants.

Les gens, ils essayaient de tenir un peu. Mais bon, les agriculteurs, ils n'arrivent pas bien à se défendre, à lutter en fait, parce que... C'est le pot de fer contre le pot de terre. Les marchands, ils ont un prix. Et ils vont essayer de le tenir le plus bas, pour l'avoir le moins cher possible. Et celui qui vend, il voudrait vendre au mieux. C'est l'éternel problème. (RéGINE)

Ça payait très mal, ou peut-être c'est moi qui me débrouillais mal. Je l'ai gardé une année. Après, je l'ai brûlé. Je ne suis pas agriculteur moi. Mais malgré tout, c'était un boulot énorme. Parfois, il faut résister, pas toujours se laisser... Même si ça coûte. Je dis « coûte »... C'est pas que financièrement. C'est plus moralement. (Patrick)

Ces tactiques restent peu efficaces : elles ne parviennent pas à faire remonter les prix d'achat, hormis par la désaffection de la cueillette qui s'en suit l'année d'après et qui fait remonter les prix d'achat par la bascule de « l'offre et de la demande ». Mais lors des trois grandes crises (années 1980, 1990, 2000), les négociations tendues se transforment en conflits ouverts.

Un grand coup de rogne et de grogne et, sur la foire, encombrée, c'était soudain un souffle d'émeute qui se mêlait aux senteurs entêtantes et suaves des fleurs débordant de leur « bourras » de jute. [...] « Vous êtes des exploités ; vous vivez de la misère du pauvre monde » hurlait une productrice entre deux âges. [...] « C'est un scandale, c'est une honte de nous offrir un prix pareil. On n'est pas là pour demander l'aumône... À ces tarifs-là il vaudrait mieux le brûler. Mais ce qui serait encore mieux ce serait de foutre le feu aux camions de acheteurs. » (M.J., 1998)

Les trois crises donnent chacune lieu à la reformation du Syndicat de Producteurs.

On a barré la route. Dix kilomètres de bouchons fin juillet entre Rosans et Sahune ! Ils ont envoyé un élu par hélicoptère. Le lendemain, on était à Valence. Y'avait toutes les huiles, le Préfet de la Drôme, un envoyé de la Chambre d'Agriculture, le Président de l'Onippam, une vingtaine de personnes. Les cons, ils nous ont pris au sérieux. On s'est reparti les rôles : « Toi, tu fais le bolchevik, toi, tu fais celui qui retient les foules ». Ils nous ont donné un million pour fonder un syndicat. L'Onippam a fait voter une subvention. On était cinq. On leur a fait un sketch ! On a dit que le Syndicat existait. On a dû déposer les statuts en vitesse le jour même. C'est la femme de X. qui les a déposés. Le syndicat n'existait pas ! On a organisé une réunion à Rémuzat. Y'avait 200 personnes. On a eu des sous. [...] On a fait le boycott car les négociants ne sont pas venus. On les a mis dans la merde par rapport aux autorités. (Patrice)

La tactique du regroupement a pour but de forcer les négociants à s'ajuster et à se mettre en correspondance avec les cueilleurs.

Le but, au départ, c'était de se structurer pour faire remonter les prix. [...] On avait essayé de remotiver les gens à cueillir du tilleul. Et surtout à s'organiser, pour que le prix du tilleul remonte. Parce qu'il était tellement descendu bas que plus personne n'en cueillait. Donc, il fallait un peu restructurer pour faire remonter le tilleul, pour être un peu forts, pour faire de la concurrence, pour remettre des gens en concurrence aussi. (Nicole)

Les cueilleurs qui s'engagent dans le Syndicat tentent de rassembler les cueilleurs pour agir sur le principal moment d'ajustement : celui de la formation du prix.

On disait aux gars de ne pas brader les prix. Vous connaissez le cérémonial. Ils connaissaient les vieux du coin. Ils les flattaient dans le sens du poil. Ils passaient les voir, toujours un de mèche avec eux. Ils lui en achetaient un peu et ils venaient chercher le reste chez lui. Ils amorçaient les prix en bradant et tout le monde s'alignait. [...] On passait vers les gens. On leur disait : « Tenez bon ! ». Mais ça finissait. Les grossistes n'achetaient pas et on repartait avec les bourras. On nous isolait. Ça décourageait le peu qui voulaient en découdre. (Henri)

L'échec de ces actions tient au fait que les cueilleurs « ne tiennent pas ensemble ».

On a arrêté en 1998. On ne devait rien vendre. Ils sont tous allés vendre à bas prix chez les négociants. (Richard)

[Les négociants] cherchaient à acheter. Ça se jouait à quelques francs près. Ils revenaient nous voir. Ils voulaient du tilleul. C'était une épreuve de force. Nous n'étions pas gagnants. C'était pour montrer l'exemple. Y'en avait toujours qui vendaient. C'était ceux pour qui c'était un complément, ceux qui prenaient des congés, qui avaient un emploi. Même s'ils vendaient à moindre prix, c'était moins grave. Ce n'était pas comme pour les petites exploitations où c'était un revenu important. (Patrick)

L'hétérogénéité des « *manières de faire* » (Certeau, 1990) est relative, dans la plupart des cas, à la diversité des statut des cueilleurs.

Parce que sur les foires, combien de fois je me suis battue. Ils venaient me trouver. Je me faisais enguirlander à la foire du Buis parce que je passais voir tous les agriculteurs. Et je leur disais : « Non, non, vous ne donnez pas à ce prix là, vous tenez ! ». Nous, on s'entendait pour avoir une base et on ne descend pas au dessous. Et j'ai fait ça plusieurs années. [...] On faisait un stand sur le marché. Et j'allais voir les agriculteurs et on essayait de tenir. Mais y'avait toujours ces gens-là qui lâchaient. Et une fois que ces gens avaient lâché, parce que ça faisait quand même du volume de tilleul, on ne pouvait plus rien faire. On était obligé de lâcher. (Nicole)

De fait, si la cueillette est un complément pour tous, tous n'ajustent pas leurs équilibres de la même manière.

Y'a aussi beaucoup de personnes qui cueillent un tilleul parce qu'ils ont un tilleul devant leurs maisons, comme Raymond. Lui, il avait un métier, il était fonctionnaire. Il

cueillait son tilleul par plaisir, disons. Ça lui payait un peu des vacances, ça lui faisait un plus. Ce n'était pas sa récolte. Ce n'était pas vraiment comme au temps de nos parents où c'était vraiment... (Régine)

On voit, lors des crises, se dessiner une fracture entre cueilleurs-agriculteurs et cueilleurs-non-agriculteurs.

Sur les foires, pour les agriculteurs, c'était un revenu. C'était notre 13^e mois. Ça faisait partie de nos revenus. Les autres, ils lâchaient le tilleul. Nous, on tenait pour le prix, pour avoir le maximum. Eux, c'était un à-côté. Donc, à n'importe quel prix, ils le donnaient. Ils n'avaient pas l'idée de : « Ben non, à ce prix là, on le donne pas ». On n'avait pas la même vision de la vente. Nous, c'était notre gagne-pain. Eux, c'était pour payer leurs vacances ou je ne sais pas quoi. Donc, tu le donnes. N'importe quel prix, ce n'était pas grave. Pour nous, ça l'était plus. (Nicole)

Cette division empêche l'ajustement des prix des négociants par le rapport de force.

[Les salariés qui vendent], ce n'est pas bien vu par les agriculteurs. Même si ce n'est pas la vraie raison du marasme, ça fait partie du schéma de dévalorisation du produit. Une année, les acheteurs s'étaient entendus et ils n'achetaient pas. Ils passaient les mains derrière le dos. Le monde paysan était assez remonté. Les gens ont vendu. Ça a fait la base du prix de l'année. Ce n'est pas leur profession. (Roland)

Dans cette crise entre les cueilleurs, s'inverse la valeur de l'un des éléments qui faisaient par ailleurs la valeur de la cueillette. D'un côté, l'hétérogénéité de la population des cueilleurs rassemble tout le monde dans l'expérience de la cueillette : personnes âgées, agriculteurs, salariés... De l'autre, elle divise au moment des crises car elle ne leur permet pas de « tenir ensemble ».

Si les gens d'ici avaient eu une colonne vertébrale, on aurait pu faire un bras de fer. Ils étaient âgés, ils n'allaient pas se casser la nénette. L'idée de repartir avec les bourras... Ils venaient à la foire. Ils avaient fait 20, 30 km avec un tracteur. Ceux qui étaient plus organisés venaient avec un fourgon. C'était problématique de repartir avec quelque chose qu'on avait passé un mois à cueillir à deux ou trois. Ça ne mettait que du beurre dans les épinards. Ils n'avaient pas envie de s'engager, ils étaient vieux. Les gens, ici, sont courageux mais pas téméraires. [...] Le tilleul, c'était une récolte à consensus. Si on pouvait en tirer un peu d'argent... Le ver était dans le fruit. (Henri)

C'est « *l'éclatement de la production* », analysée par une étude de l'ESC de Lyon en 1996 et reprise par le journaliste Alain Bosmans :

C'est un marché très atomisé et très éclaté, qui reste très peu organisé, ce qui entraîne de grande difficulté de concertation des producteurs et qui les empêche d'avoir un poids important au sein du marché. [...]

[Les producteurs de tilleul] exploitent mal le potentiel de l'industrie car ils n'ont pas de politique d'ensemble... Ils sont dans une position de faiblesse au regard de l'ensemble des autres concurrents. Les manœuvres stratégiques possibles sont nulles en raison de l'éclatement des producteurs. (Bosmans, 1998)

7.2.2. « **Déjà de nous faire venir c'était pas simple !** »

Lors des trois phases du Syndicat, les cueilleurs tentent de normer ce nouvel environnement en milieu : ils mettent en place des stratégies de rassemblement et de mise en correspondance de leur travail avec celui des négociants. En dehors du bras de fer sur les foires, leurs tactiques portent sur des « *objets-frontière* » (Star, 2010) qui ont pour objectif de permettre que les « *acteurs établissent et maintiennent une cohérence entre des mondes sociaux en interaction, sans les uniformiser* », négocient leurs différences et créent une mise en accord de leurs points de vue respectifs, maximisant ainsi « *l'autonomie de ces mondes sociaux et la communication entre eux* » (Trompette & Vinck, 2009, p. 8-9).

Le premier de ces objets, et le plus récurrent, est un label de qualité sur la production. Jusque dans les années 1980, le tilleul est nommé Tilleul de Carpentras, du nom de la gare d'expédition. Il est lié au travail des négociants et est l'enjeu de débats historiques, comme dans cette archive du Syndicat des Négociants en Tilleuls de Carpentras :

Appellation d'Origine :

Exposé par M. Brissac du Buis, demandant de changer l'appellation Tilleul de Carpentras, par Tilleul des Baronnie. Demande repoussée par la grande partie des Membres présents et après explication de Me Chauvet faisant valoir qu'il serait difficilement admis par les Pharmaciens et Herboristes de changer la dénomination de cette qualité de Tilleul qu'ils achètent sous ce nom depuis toujours et qui représente pour eux et pour leur clientèle le plus beau, le meilleur et le plus parfumé des Tilleuls. (cf. Archive 16)

En 1946, Bouvard pense à l'inverse qu'il serait juste de changer le nom du tilleul de Carpentras pour celui de tilleul des Baronnies car, selon elle :

Carpentras et ses environs immédiats ne possèdent pas de plantations de tilleuls et s'il s'en trouve, les fleurs en provenant sont, au point de vue arôme, très inférieures à celles des Baronnies. Il serait donc plus équitable de désigner ce produit sous l'appellation géographique de « Tilleul des Baronnies ». (Bouvard, 1946b, p. 401)

Travail des négociants, travail des cueilleurs, qui « fait » le tilleul ? C'est tout l'enjeu de ce débat. Lorsque le premier Syndicat des producteurs de tilleul des années 1980 s'empare du sujet, c'est l'un de leur premier objectif atteint, « *malgré une résistance marquée des négociants du Vaucluse* » (Varlet, cf. Archive 19) : « *qu'il s'appelle Tilleul des Baronnies* » (Pascal). Cette appellation s'inscrit dans un projet d'Appellation d'Origine Protégée, d'une AOP, qui protège juridiquement le commerce de la fleur de tilleul en « *[identifiant] le tilleul des Baronnies par rapport aux tilleuls étrangers (souvent des tilleuls argentés) qui entrent dans les compositions commerciales et qui sont, cependant, vendus sous le nom de « Tilleul des Baronnies* » (cf. Archive 20). Ce projet de label de qualité est repris lors des trois phases du Syndicat avec l'objectif de forcer l'ajustement des gestes du travail des négociants (notamment les importations, les mélanges et les baisses de prix) aux gestes de travail des cueilleurs :

Permettre aux producteurs locaux d'agir sur le marché en modifiant la donne concurrentielle en leur faveur. Il permettrait en particulier de marquer nettement les différences entre les produits français et les produits importés, interdisant [...] aux négociants et transformateurs de mélanger les différents tilleuls d'origine, de qualités et de prix très différents comme ils le font couramment actuellement. (Bosmans, 1998)

Mais la mise en œuvre d'un label repose sur un dialogue interprofessionnel entre cueilleurs et négociants. Les labels de qualité fonctionnent comme des objets-frontières. Ce sont des objets de mise en correspondance qui peuvent permettre de faire milieu. Cependant, aucun des projets de label ne réussit à établir cette liaison : « *On a voulu créer une zone AOP. On a eu des problèmes avec les négociants* » (Pascal).

Y'en a qui ont voulu le mettre en appellation contrôlée. Ça ne s'est jamais bien fait. On a essayé. On a fait des réunions. On est allés... On en a fait des réunions... ! [...] On y allait tous, tous les commerçants. On se retrouvait à la réunion et on sortait... Rien... On passait deux heures là-bas. [...] Ils

faisaient ce qu'ils pouvaient. Fallait prendre sur notre temps aussi. Passer deux heures pour que rien n'en sorte, c'est pas bien... On a autre chose à faire que de faire des choses comme ça. [...] Déjà de nous faire venir, c'était pas simple ! Des fois, on se posait la question : « Qu'est-ce qu'on va faire là-bas ?! ». (Georges)

L'absence de correspondance se fait pour le premier projet sur la question des zones de production.

Y'en a toujours un qui trouvait quelque chose à dire. Ça ne se faisait pas... [...] Par exemple, y'a le parc du Buis. Mais les parcs d'à côté, ils voulaient y être. Alors que c'est pas le même tilleul ! En fait, ils voulaient tous y être. Par exemple, La Charce, ils n'allaient pas être dans le truc, dans l'appellation de Buis-les-Baronnies ! Il aurait fallu que ce soit pour tout le monde. Et ça, y'en a qui ne l'acceptaient pas. [...] L'opposition, c'était : « Quelles qualités on y met ? ». Y'en a qui disaient qu'il fallait toutes les mettre, d'autres qui disaient que non, qu'il ne fallait pas toutes les mettre. Y'en a, ça les gênait. Ils se sont cassés les dents avec ça. Ça a été long. [...] Pour nous, les commerçants, c'était un peu quand même... Nous, on coinçait un peu quand même. (Georges)

Ce projet d'une appellation contrôlée est remis sur la table à trois reprises par les générations suivantes du Syndicat, dans les années 1990 et 2000 et 2010. Un des motifs d'échec du projet d'IGP (Indication Géographique Protégée) des années 2000 est le manque de producteurs engagés dans la démarche.

Il aurait fallu que les producteurs se prennent en main. Ça allait coûter très cher. Il fallait du volume. Personne n'a voulu se lancer. (Francis)

J'ai essayé de reprendre. On n'y est pas plus arrivé. Et à chaque fois, il faut arriver à trouver du monde motivé pour arriver à faire quelque chose. Et à la fin, on n'avait pas assez de cueilleurs motivés. (Nicole)

Au moins trois autres objets-frontières sont mis en place pour tenter de rassembler les cueilleurs et de mettre en correspondance le travail des négociants. Le premier est une prime à la production versée par l'Onippam (cf. Archive 18). Il s'agit d'une « *aide de sept francs par kilo de tilleul* » données aux cueilleurs affiliés au Syndicat. Les lots de tilleuls sont classés en quatre catégories (A, B, C, D) :

A, c'était le plus clair et le plus fleuri. Si y'avait des tâches, de la rouille, c'était B ou C. S'il était mité, pas beau, c'était D. (Francis)

Cette prime réduit le manque à gagner dû à la baisse des prix d'achats sur les foires. Elle a pour effet, si ce n'est de mobiliser plus de cueilleurs pour la cueillette, de regrouper les cueilleurs autour du Syndicat puisque l'aide est soumise à l'adhésion : « *Tant qu'on eu cette aide, on a eu un bon groupe de cueilleurs, d'agriculteurs* ». Elle permet un financement partiel du Syndicat pour son fonctionnement : « *Ça leur permettait de payer leur organisation et d'avoir une organisation qui tenait la route.* » (Christian).

Ces critères, adaptés aux anciens gestes des négociants, n'ont cependant plus beaucoup de cohérence avec les pratiques des ces années-là où la plupart du tilleul est broyé pour les infusettes. Mais ils s'accordent au fonctionnement de l'Onippam : « *il fallait se baser, c'était ça le critère. Sinon, l'Onippam ne nous aurait pas donné les sept francs.* » (Nicole). Cette mise en cohérence avec les administrations publiques a pour effet d'agrandir le fossé entre agriculteurs et non-agriculteurs. Ainsi, pour être membre du conseil d'administration du Syndicat : « *le statut d'agriculteur prévaudrait [car] les motivations d'un pluriactif [ne sont] pas les mêmes que celles d'un agriculteur* » (Estelle, 1997). Ce choix est relatif à l'intégration des contraintes administratives d'accès aux financements publics : « *pour structurer la filière, on avait besoin de gens qui soient agriculteurs, qui soient là, que ça soit écrit* » (Nicole), c'est-à-dire que la production ait une existence administrative. C'est l'une des raisons de l'échec du projet d'IGP :

Tant qu'on a eu cette aide de sept francs, y'a beaucoup de personnes qui ont payé l'adhésion. Puisqu'ils étaient obligés de payer l'adhésion pour obtenir l'aide. Ils étaient obligés de passer par un syndicat. Mais une fois qu'on n'a plus eu l'aide, on n'a plus eu personne qui a payé. (Nicole)

Axée sur la population des agriculteurs parce que « *c'est écrit* », la stratégie du Syndicat ne lui permet pas de rassembler la population hétérogène des cueilleurs.

Ce qui m'a découragée, c'est qu'on n'était plus beaucoup de producteurs à être motivés pour faire avancer le Syndicat. Si tu n'as plus de producteurs, ça ne sert plus à rien ! On était deux à faire le travail. (Nicole)

Le deuxième objet-frontière est un système de contrats, testé durant quelques années entre certains négociants et des cueilleurs. Ces contrats lient, à un prix donné d'avance et pour une durée de trois ans, un cueilleur et un négociant (cf. Archive 17). Mais les contrats ne parviennent pas à produire l'ajustement nécessaire entre les différents gestes et systèmes de travail.

C'était des contrats de trois ans. Eux bénéficiaient de cette prime de quelques francs sur trois ans et on s'engageait à prendre son produit. [...] L'année d'avant, ils nous ont dit : « Moi j'en veux pas de ton contrat, si j'ai envie de vendre à quelqu'un, je peux plus ». Mais l'année d'après, comme ils arrivaient pas à le vendre, il me dit : « Tu me ferais pas un contrat ? » Pfff... Vous voyez un peu le truc ? Et moi, je lui ai dit : « Tu n'as pas voulu de contrat. Moi, je n'en ai pas besoin de ton tilleul puisque je suis obligé de prendre celui des autres ! » Il n'était pas content non plus. [...] Mais après, faire des contrats comme ça... On ne sait pas si on va en avoir besoin ou pas. C'est quand même difficile. (Georges)

D'un côté, les acheteurs ne peuvent pas être sûrs de la qualité et du volume du tilleul qu'ils vont acheter. De l'autre, les cueilleurs ne peuvent pas continuer leurs manières de s'ajuster au fil de l'année aux événements et aux prix.

Le troisième objet-frontière est la foire au tilleul de la Charce qui est l'une des dernières foires créées. Cette foire a pour but de supprimer les intermédiaires entre cueilleurs et grossistes afin de faire remonter les prix d'achat.

C'est lui qui a voulu organiser ça [le maire de La Charce]. Le tilleul, dans sa vallée se vendait moins cher que Buis. Parce qu'après, c'était des courtiers qui allaient le chercher et eux prenaient leur marge. Et eux, le revendaient à nous. Et nous, on leur donnait encore une commission. Donc, ça faisait un écart de prix quand même. (Georges)

Située dans la vallée de l'Oule, elle se tient fin juillet, au moment où le tilleul est cueilli et séché dans cette vallée où il fleurit tardivement :

La date ne convenait pas bien pour les frères Ducros, car ils donnaient congés à leurs ouvriers au mois d'août. Et ça ne leur laissait pas le temps de décharger leurs camions et de traiter le tilleul contre les mites. On ne pouvait pas non plus avancer la date car le tilleul qui venait de Valdrôme, Bellegarde, jusqu'à 1000 mètres d'altitude, était tardif et n'aurait pas été sec. (Chassaing & Ramel, 2012, p. 187)

Malgré cette difficulté d'ajustement, sa mise en place se réalise par un accord avec Gilbert Ducros.

Tant que y'a eu M. Ducros, ça allait. Puisque c'est même lui qui a créé la dernière foire au tilleul. Tant qu'il était là, c'était quelqu'un qui pesait très lourd dans la balance. Donc personne n'a discuté. Tout le monde est venu. [...] On l'a réussi, pourquoi ? Parce que Ducros a « dealé » avec nous. Ducros, c'était sa danseuse le tilleul. (Christian)

Mais la foire de la Charce est l'une des premières foires à fermer, une fois les frères Ducros partis, car elle repose sur un maillage trop faible et que les foires ne sont plus une ressource pour les négociants :

Ils ont toujours été contre. Ils voulaient supprimer les foires parce que, pour eux, c'était quelque chose qui leur posait problème. Ils préféreraient, comment dirais-je, aller voir les gens, acheter directement que de venir. [...] Le jour où Ducros a vendu, les autres, ils ont tué la première année où il n'était plus là. (Christian)

7.2.3. « Raconter autre chose »

A côté des objets-frontières qui tentent de rassembler les différents mondes professionnels, une autre tactique pour revaloriser le tilleul est de le « faire tenir » à autre chose en racontant de nouvelles histoires. C'est le cas des projets de label de qualité : le tilleul doit être « *reconnu comme un critère de référence* » (« Extrait de presse », 1998). En 1980, il s'agit de « *faire prendre conscience (depuis le producteur jusqu'au consommateur) de la haute valeur du tilleul et d'en assurer sa promotion dans le cadre d'une région qui jouit du quasi-monopole de la production française* » (cf. Archive 20). En 2000, il s'agit de la « *mise en place d'une politique promotionnelle dynamique* » (Bosmans, 1998).

Pour réaliser ce travail de distinction, le Syndicat de 1980 mène une étude marketing « *pour augmenter la valeur ajoutée au produit* » et des études sur les « *qualités neuro-sédatives du tilleul des Baronnies* » en lien avec la Faculté de Pharmacie de Lyon (cf. Archive 20). Selon un des cueilleurs engagés dans ce Syndicat, il n'a pas été possible, à l'époque, de trouver « *un critère chimique ni botanique pour différencier le tilleul de Chine et celui des Baronnies* » (Henri). Cependant, ce travail est repris par les deux générations suivantes du Syndicat. Ils mènent ainsi dans les années 1990 une étude « *pour la caractérisation chimique du tilleul* » (cf. Archive 21) et dans les années 2000 à « *démontrer sa valeur nutritive : le tilleul des Baronnies est plus nutritif et contient beaucoup d'antioxydants* » (Guy).

Ces nouvelles histoires relèvent d'une stratégie de qualification du tilleul selon la logique de « *l'identité-par-contraste* ». Selon Ingold (2018), cette identité se définit par ses frontières et par la transformation de la différence en opposition, avec ce qui est défini comme autre. Mais ce modèle de l'identité-par-contraste ne permet pas, de lui-même, de

refaire milieu, c'est-à-dire de permettre l'éclosion d'un champ de relations nécessaire à la vie. Pour faire milieu, cette identité-par-contraste doit être soutenue par un maillage, par un ensemble de liaisons montrant par là que l'identité est d'abord « *relationnelle* », qu'elle se forme par « *un engagement avec les autres dans un processus social continu* » (Ingold, 2018, p. 375).

Les tentatives de maillage commencent dès les années 1980 avec une collaboration avec un technicien de la Chambre d'Agriculture de la Drôme qui apporte « *un appui technique, économique et scientifique* » (cf. Archive 20). Ce travail en collaboration est repris plus tard avec un autre technicien de la même Chambre d'Agriculture. En 1980, les cueilleurs du Syndicat cherchent des appuis politiques : « *on a tenté avec la Chambre, on a fait des animations, des dégustations, des trucs officiels* » (Henri). Pour ce cueilleur du Syndicat des années 1980, l'échec du maillage vient de ce que l'engagement des acteurs politiques n'est pas assez fort pour transformer les gestes de travail des négociants :

Si la Chambre s'était engagée... Le Conseil Général était partant sur la bio, l'agroforesterie, la biodiversité... On aurait pu dire aux grossistes : « Vous nous suivez ». Mais ils n'en avaient rien à foutre ! Ils pouvaient l'avoir à bas prix. [...] Ça manquait de cohérence. Je comprenais au début, jouer la carte de la bienveillance, la recherche d'un compromis... Mais ça n'a débouché sur rien. Il aurait fallu plus d'appuis politiques. La Confrérie n'allait pas faire de vagues. Les grossistes avaient les mains dans le dos et la calculatrice dans la poche. [...] Il aurait fallu un programme d'ambition, des accords économiques avec les grossistes. (Henri)

Ce maillage repose aussi sur des tentatives d'intégration du tilleul à d'autres histoires pour le « faire tenir avec » tout un ensemble d'autres phénomènes. Dans les années 1980, les négociants tentent de lier le tilleul avec les autres produits de leur filière.

C'était l'époque où on faisait la promotion du sucre. La tisane, avec un sucre. On avait fait un peu de promotion. Ils avaient de l'argent, le sucre. [...] On avait fait un repas avec des plantes aromatiques à l'Odéon. (Maurice)

Des gestes de transformation sont testés pour sortir le tilleul de son usage pour la tisane et le lier aux histoires émergentes du travail des plantes.

On a essayé plusieurs pistes. On a essayé de déshydrater le tilleul chez Ducros pour lui donner un caractère propre. Parce que le séchage à l'ancienne dans les greniers, y'avait les rats qui pissaient dessus. On y trouvait n'importe quoi

dans le tilleul. Mais la machine était mal réglée. Elle était faite pour déshydrater la menthe. Le tilleul n'avait plus du tout de goût. On a essayé le tilleul frais. On le transportait en Allemagne dans des camions frigorifiques pour faire des extraits de bain. On avait la même chose avec le romarin. C'était le début d'une certaine aromathérapie. (Maurice)

Cette piste pour faire tenir le tilleul avec d'autres marchés est suivie par le Syndicat des années 1980. D'un côté, sont menées des recherches sur « *l'exploitation de l'aubier du tilleul, des bourgeons et du tilleul frais* ». D'un autre, des tests sont faits sur la transformation du tilleul en boisson industrielle.

Le tilleul était impropre à faire une boisson industrielle. On a passé des études avec Evian. La quantité d'essence est très faible. On ne peut pas extraire. L'idée, c'était de faire une boisson industrielle du type Coca ou Orangina, fabriquer un extrait pour une boisson industrielle. C'était impossible. Un organisme à Paris a travaillé sur les arômes du tilleul. Il n'y a qu'une dizaine de composants qui sont faciles à reproduire avec des produits de synthèse. On a fait aussi un kir au tilleul. C'est une décoction de tilleul aromatisée au cassis. C'était très bon mais impossible à industrialiser. Y'avait des industriels très intéressés. Y'avait un créneau. Y'avait un intérêt des consommateurs vers les boissons non alcoolisées et nouvelles. Le tilleul est pénalisé par son image de tisane de grand-mère. (Pascal)

Ce travail de liaison est aussi mené par des acteurs hors filière : Syndicat d'Initiative, puis Maison des Plantes et Office du Tourisme. Le tilleul est relié aux autres productions du territoire par de multiples actions. On trouve ainsi dans les archives le programme de la « *Fête du tilleul, de la lavande et de l'olivier* » organisée par le Bureau du Tourisme et le Syndicat d'Initiative de l'époque en 1978 et qui se tient le même jour que les foires. En 1988, elle a encore lieu en 1988 (cf. Archive 22). Les fêtes donnent lieu à des célébrations du tilleul, autant de mises en récit de sa qualité singulière : défilé de chars fleuris, élection de la Reine du Tilleul (« *Moi j'avais 12 ans, ça me faisait rêver !* » me dit Sophie), concours de dessin et de poésie, organisés par le Syndicat d'Initiative de l'époque, et qui rendent hommage aux productions de tilleul et d'olive (cf. Archive 23).

Le tilleul
Tout d'abord il est en boutons
Que ça sent bon, que ça sent bon.
Et puis quelques fleurs se réveillent,
Que ça sent bon, que ça sent bon.
Et toutes sortent de leurs rêves
Que ça sent bon, que ça sent bon.
Naturellement c'est la cueillette,

Que ça sent bon, que ça sent bon.
Et puis après vient le marché,
Que ça sent bon, que ça sent bon.
On en garde un brin en tête
Que ça sent bon, que ça sent bon. (cf. Archive 24)

Dans les années 1990 et 2000, ce travail de narration fait tenir le tilleul avec les autres phénomènes économiques du territoire, telle que la croissance du secteur des PPAM⁴⁵ relié à l’imaginaire du « bien-être » : « *Le tilleul des Baronnie, en Drôme Provençale, une garantie de pleine forme, de sérénité, de bonne santé et de bonne humeur !* » (cf. Archive 26). Par la suite, ce travail est continué par la Maison des Plantes qui organise la « Fête du Tilleul et des Plantes Aromatiques » (cf. Archives 27 et 28). Cette animation prend place à la date de la foire du tilleul de Buis-les-Baronnies.

S’il y a de moins de moins de tilleul pour la foire traditionnelle de début juillet, il y a par contre de plus en plus de touristes attirés par le côté folklorique de cette manifestation... Visiteurs venus de toutes les régions de l’Hexagone mais aussi étrangers bardés d’appareils photo et de caméscopes... (cf. Archive 29)

Toutes ces actions qui lient le tilleul aux autres productions sont, pour Maurice, le signe de la dévaluation du tilleul que l’on cherche à « *sortir du trou* » (Christian) en racontant d’autres histoires : « *c’est déjà la descente du tilleul où on a raconté autre chose* » (Maurice). Pour beaucoup d’anciens cueilleurs, les animations et les histoires qui se développent une fois que les foires ont disparu sont dénigrées car elles ne sont plus en cohérence avec leur travail.

Après, ils ont viré ça sur le tourisme. Et ça a commencé à dégénérer là. La dernière foire où j’ai été, on s’est retrouvé avec le stand de la Maison des Plantes à vendre des livres ! Je n’étais pas venue pour ça. « Ah, on vous a oublié, on vous a mis dans un coin ». Mais bon, si on n’est pas utiles... (Nicole).

C’est aussi ce qui est reproché à la Confrérie des Chevaliers du Tilleul⁴⁶ qui se forme en 1986 (cf. Archive 25) pour « *faire de la communication et créer des liens autour du tilleul* » (Lucienne), c’est-à-dire pour réaliser le maillage nécessaire au faire milieu. À sa naissance, la Confrérie est portée par des élus, ainsi qu’un technicien de la Chambre

⁴⁵ PPAM : Plantes à Parfum, Aromatiques et Médicinales

⁴⁶ Une Confrérie est « *une association qui décide de se lancer dans la protection d’un produit, de gestes ancestraux, de recettes, d’arts de vivre. C’est un peu tout, mais souvent dans le cadre de la gastronomie et des produits de terroir. Ces confréries ont pour but de défendre des produits authentiques.* » Source : <https://www.conseil-francais-confreries.fr/les-confreries> (Consulté le 02/03/2021).

d'Agriculture qui soutenait le Syndicat des années 1980. Les Chevaliers sont intronisés lors d'un événement annuel qui se déroule le jour de la foire de Buis : le Chapitre de la Confrérie. Ce jour-là, une cérémonie rassemble le Grand Maître de la Confrérie, les Dignitaires et les Chevaliers pour introniser des personnes qui s'engagent à être des « *ambassadeurs impliqués sur le territoire* » (Lucienne) et à faire la promotion du tilleul des Baronnie dans leur vie professionnelle.

Essayer d'avoir des gens qui portent. Parce que, la communication, ça passe par des personnalités. Essayer d'avoir un ou deux élus du département ou des départements voisins. Après, y'a des incontournables. Et aprèsn vous avez le préfet, le sous-préfet qu'on intronise. C'est comme ça. Des docteurs. Bourny nous a permis d'introniser des gens qui sont dans la filière ou qui sont scientifiques. [...] Nous, on a eu Rika Zará ! Ça, c'était la super comm' ! [...] La journaliste vedette du Japon qu'on a aussi intronisé. C'était chouette. Y'avait je ne sais pas combien de journalistes qui étaient présents. Y'a eu des professeurs... (Christian)

Cependant le travail de maillage de la Confrérie échoue en partie car il n'arrive pas à faire du lien avec les négociants et les agriculteurs-cueilleurs qui y voient des « *mecs déguisés* » (Christian).

Ici, certains ne sont pas très habitués à ce que certains appellent du folklore. Des mecs déguisés qui ne savent même pas monter sur un arbre pour cueillir du tilleul. [...] Ici, y'en a toujours qui pensent que c'est déshonorant de venir se faire introniser. Le choix, c'était au moins d'avoir un agriculteur par chapitre. [...] Mais c'est difficile d'avoir des agriculteurs, ça les gênait un peu. (Christian)

Le reproche du côté « *folklorique* » de la Confrérie peut se comprendre comme le résultat du manque de correspondance avec les manières de travailler des cueilleurs et des négociants.

Le seul endroit où on n'a pas été forcément brillants, c'est normal, c'est face aux négociants. Les négociants, eux, ce n'était pas leur tasse de thé. Eux, ce qu'ils voulaient, c'est faire leurs petites affaires, on peut le comprendre, s'organiser. Alors qu'à partir du moment où, nous, on a créé cet événement pour une foire qui n'avait pas besoin de nous à l'origine... Eux, ils faisaient venir leurs clients de France et de l'étranger. C'était une journée consacrée au tilleul et à leurs entreprises. [...] Tous les négociants, on n'en a pas eu un qui s'est fait introniser. Alors qu'ils vivaient du tilleul. Alors que c'était de la communication. Alors qu'ils en

bénéficiaient. Parce que, eux, ils savent ce que c'est la communication. (Christian)

Moi, j'avais été intronisé Chevalier du Tilleul à la foire de La Charce. Et je savais que Ducros l'avait un peu mauvaise qu'on m'ait intronisé, moi, ce jour là. [...] On est contents d'y être. Mais, c'est tout. On n'est jamais allés avec eux, ni fait des réunions avec eux, à part ce jour-là. C'était un peu un honneur mais voilà... Après, qu'est-ce qu'on en fait ? Quand on vend notre produit, on va pas dire : « Tiens moi je fais partie de la Confrérie ! ». (Georges)

Comme le reprend Lucie Dupré (2002), le processus de patrimonialisation est enclenché parce qu'il y a « *un mort* » : la mise en valeur est corrélée avec le déclin de l'activité (p. 264) et produit un effet paradoxal. Les « *tentatives en tout sens* » (Canguilhem, 1965, p. 152) des cueilleurs et acteurs du territoire pour refaire milieu échouent. Elles ne parviennent pas à enclencher un processus de développement. Elles sont reprises de manière cyclique à chaque grande crise, comme si rien n'avait été fait auparavant, sans transmission, sans évolution. Le Syndicat de la crise de 1990 se reforme sans avoir connaissance des actions du Syndicat précédent. Le maillage nécessaire ne se tisse pas : le tilleul ne tient plus avec rien, ni le sucre, ni les boissons industrielles, ni les PPAM, ni l'aromathérapie... Les histoires et les objets-frontières ne permettent pas la mise en correspondance du travail des uns et des autres. Plus qu'une dévalorisation monétaire, c'est une dévaluation du tilleul qui s'opère sur une trentaine d'années, une dévaluation vitale. Il entre dans un processus morbide.

Le tilleul est mort quand l'AOP a été impossible et qu'on n'est pas arrivés à faire une boisson industrielle. (Henri)

Il me semble que ce défilage du milieu montre de manière exacerbée que ce n'est pas l'hétérogénéité en soi des cueilleurs ou des négociants qui soit un empêchement au tissage. Ceux-ci avaient des statuts tout aussi divers auparavant. Ce qui empêche le tissage de l'hétérogène tient à l'impossibilité de trouver les gestes qui permettent de les lier, de les faire entrer en correspondance. Plus qu'hétérogènes, ils restent désunis.

7.3. Manque d'amour, manque d'argent : l'enterrement au détergent

Je comprends le processus morbide dans lequel entre le tilleul comme l'impossibilité d'institution de nouvelles normes par les cueilleurs qui puissent intégrer le

tilleul. Ce processus n'est pas uniquement enclenché par les changements de geste des négociants, ni même par les changements qui touchent le monde rural et le travail agricole. Il est enclenché par le fait que les cueilleurs ne parviennent pas à composer avec ces changements, en faisant avec le tilleul. On observe alors le défilage de tout un milieu. Les cueilleurs composent avec ce nouvel environnement et produisent d'autres formes d'équilibre. Cette recomposition provoque l'enterrement du tilleul. Cette mort, parce qu'elle est l'image d'un monde harmonieux qui disparaît, prend un caractère dramatique.

7.3.1. « On veut donc tuer notre production »

La mort du tilleul ne se passe pas dans le silence. Par trois fois annoncée, sa mort est une lente agonie marquée de soubresauts.

Bientôt assassiné par la spéculation, le tilleul des Baronnie,
le merveilleux tilleul des Baronnie, ne sera plus.
(Gervasoni, 1999, p. 90)

Elle provoque colères et accusations de meurtre. Reprenant Ricœur, Cefaï nous permet de penser ce récit de la mort du tilleul comme le « *premier laboratoire du jugement moral* » qui « *donne accès à la texture d'expérience morale et politique des enquêtés : comment ils s'attribuent des vertus ou des vices, la façon dont ils sont affectés par des "incidents effroyables ou pitoyables"* » (Cefaï, 2010b, p. 570). Ce récit est tissé des récits que chaque cueilleur m'a raconté et qui ne sont pas des récits professionnels, ni des anecdotes, mais « *des récits choraux qui parlent de choses majeures* » (Pueyo, 2020, p. 147).

Dans ces récits, l'infusette, de par l'importance des changements que son usage a provoqué, est dans toutes les bouches.

Est-ce que tu sais ce qui a laminé cette culture, cette cueillette, cette tradition du tilleul des Baronnie ? Pour moi, c'est l'infusette qui a anéanti le marché. Comme tu ne vois pas ce que tu mets dans l'eau, tu peux mettre un tilleul tout noir, pourri, dans ton infusette. Ça ne se voit pas. Et vu que tu mets les arômes et tout ce qu'il faut avec... (Martin)

Le tilleul est mort avec le sachet-dose. (Maurice)

Ce qui est visé, derrière l'infusette, ce sont les changements de geste des négociants :

Ce sont les importations qui ont tout tué. (Francis)

Il a tué la valeur du tilleul. Il a mis le tilleul de Chine.
(Francine)

Il a travaillé à tuer le tilleul définitivement. On a fait analyser ses infusettes qui étaient estampillées « Tilleul des Baronniees ». Y'avait 50% de farine de luzerne et de tilleul de Chine. (Henri)

C'est, selon les cueilleurs et commentateurs, un massacre programmé :

On s'est véritablement moqué des agriculteurs ! Sous quel prétexte ? Une quantité plus importante, soit 12 tonnes en vente au lieu de trois ou quatre l'an dernier ? Cet argument est ridicule quand on sait que les besoins en France sont de 500 tonnes par an ! On veut donc tuer notre production artisanale par une politique d'importation aux mains d'un lobby d'acheteurs qui décident de tout en petit comité. (« Questions à Michel Grégoire », 1998)

À Buis-les-Baronnies, le « pool » des acheteurs de tilleul a profité du plus gros apport de ces vingt dernières années (plus de dix tonnes) pour massacrer les prix : quarante francs par kilo en moyenne contre quatre-vingt francs l'an dernier. Une manière comme une autre de tuer l'un des événements les plus populaires de la Drôme Provençale et d'accentuer les difficultés d'agriculteurs déjà fortement touchés par le gel du lundi de Pâques. (M.J., 1998)

La mort du tilleul est actée par la fermeture progressive des foires entre 1995 et 2003, date de la fermeture de la dernière et plus emblématique foire, celle de Buis-les-Baronnies. Les foires ne ferment pas par décisions officielles. Leurs fermetures sont actées par l'absence des négociants au moment des foires :

À Villefranche, en 2004, y'avait pas de courtier, pas un seul. Ils sont repartis avec les bourras. (Odile)

La dernière fois que je suis allé au Buis, y'avait trois bourras et un marchand qui n'achetait pas. Il était là avec sa voiture. Il n'avait même pas apporté le camion. [...] J'ai vu le maire. Il m'a dit : « Vous pouvez vous retourner, y'a aucun marché ». (Pierre)

Dans les mises en récit de la mort du tilleul, les négociants sont les premiers visés.

On a été témoins. Mais bon, on n'a rien pu faire. Parce que c'est les marchands qui ont un peu boycotté la foire. Et du coup, on a été... (Nicole)

On était de moins en moins nombreux à la fin. On était quatre ou cinq vraiment, à acheter du tilleul. Et ça c'est fini

comme ça après. [...] Mes collègues, ça les gonflait d'acheter du tilleul au moment où on est obligés de payer et qu'on vend qu'au mois de septembre ou au mois d'octobre et on est payés... 60 jours après. Ça, ça les embêtait un peu. Alors du coup ils ne sont plus allés ! Moi, je les embêtais parce que j'y allais tout le temps. Je les embêtais. (Georges)

Les foires, elles ont été décimées, toutes celles qui existaient [...]. Parce que la volonté des négociants, c'était de faire disparaître. [...] Ils ont tué la foire de La Charce. Et puis après, ils ont continué à Villefranche-le-Château. (Christian)

La fin des foires signe l'enterrement du tilleul, sa mort, définitive en un sens, après de longues décennies d'agonie :

MORT DU TILLEUL. [...] Depuis pas mal d'années le feu couvait sous la cendre ; on savait que notre bon TILLEUL était malade ; chacun s'interrogeait sur sa maladie mais personne ne pouvait imaginer qu'il finirait par en mourir. Et tout de même nous y sommes parvenus cette année. La « Foire » n'aura pas lieu ! (cf. Archive 15)

Ces accusations de meurtre expriment le défilage des relations entre cueilleurs et négociants. Elles signent une « *rupture de confiance* » (Bruno) qui naît de l'incohérence des gestes de travail des négociants avec ceux des cueilleurs : lorsqu'ils « *mélangent le beau tilleul avec du tilleul de merde qui arrivent on ne sait pas d'où* » (Evelyne) ou lorsque le tilleul passe des bourras aux volumes stockés les jours de foire :

- Paul : Après, ils mettaient tout dans le même semis. L'après-midi, ils sautaient à trois ou quatre dedans pour bien le tasser !
- Evelyne : Alors que quand ils nous l'achetaient...
- Paul : S'il était un peu brisé : « Celui là, il vaut moins... » !
- Evelyne : Je ne sais pas comment expliquer. C'est des pratiques... Une fois que les gens, ils ont compris un petit peu ça, je ne sais pas comment expliquer... On se sent, on se sent... Pfff...

En tuant le tilleul, c'est aussi le travail des cueilleurs qu'on fait disparaître et cet anéantissement est vécu comme une trahison, un coup de poignard dans le dos, d'autant que les négociants sont souvent des « *enfants du pays* ».

Les buxois venaient d'être trahis par leurs herboristes, par les infusettes et par le tilleul chinois. (Gervasoni, 1999, p. 90)

On en veut surtout à cet enfant du pays, ce faux frère né à Sainte Euphémie, ce Ducros grossiste en épices qui, pour les besoins du commerce, est devenu pro-chinois en important

des quantités industrielles de tilleul argenté. (Glasberg, 1981)

La mise en correspondance des gestes des négociants à l'industrie signe le défilage du milieu.

7.3.2. « J'étais tellement amer... »

La mort du tilleul est vécue comme une trahison, comme un sentiment amoureux déçu à la hauteur de la passion :

J'étais tellement amer ! Deux euros le kilo... [...] J'ai tout jeté, ça a été fini. Je suis déçu. (Ronan)

C'était notre plus belle récolte. [...] C'est l'arbre qui m'a le plus déçu. On n'en fait plus rien. On se demande pourquoi on a ça. (Lucien)

Tout ce tilleul qui se perd, ça fait mal au cœur. (Odile)

Le tilleul, avant, c'était « *quelque chose* ». Avec la fermeture des foires, le tilleul est dévalué.

Ce n'est plus ce que c'était. C'est du folklore maintenant. Pour moi, c'est fini. C'est plus rien. (Lucien)

Maintenant c'est plus rien. Avant, il s'en faisait du tilleul. [...] Aujourd'hui, c'est dérisoire le tilleul qui se fait. (Hubert)

Ils ne veulent plus en entendre parler mais ils sont ravis dès qu'on en parle. Ils disent : « C'est plus rien le tilleul ». (Odile)

Ce « *plus rien* » qu'est devenu le tilleul, alors même que les arbres sont encore là, marque la rupture. Il est devenu un folklore pour touristes. Il n'est plus un moyen pour la « *fin-en-vue* » des cueilleurs.

Maintenant c'est touristique. Ça a dégénéré. (Nicole)

Aujourd'hui, c'est du folklore. C'est pour les touristes. À l'époque, c'était un revenu, un complément de revenu. Aujourd'hui, ce n'est plus vrai. Y'a plus que des retraités qui ramassent. Les gens ne ramassent plus le tilleul pour avoir des sous. (Evelyne)

Le Ban du tilleul, c'est des guignols, du folklore pour touristes. (Francis)

La foire aujourd'hui, c'est une plaisanterie. Les gens qui sont ordonnés Chevaliers, ils ont rien à voir avec l'agriculture ou le tilleul. C'est du foutage de gueule. C'est une cause perdue. On ne peut pas se substituer à une conscience collective. Maintenant, les touristes prennent des selfies. (Henri)

L'éclatement des lignes du maillage dissocie le tilleul (emblème d'une région) de sa cueillette (travail nécessaire à la vie).

La fête de l'olive, c'est autre chose. C'est soutenu par une vraie agriculture. C'est vivant. La fête du tilleul, c'est du folklore. (Bruno)

Le tilleul ne permet plus de « faire milieu ». Sa dévaluation provoque sa mort. Il perd sa valeur vitale car il ne permet plus de « faire tenir » ensemble toutes les dimensions de l'existence. Son rôle de complément, auparavant tant valorisé par les cueilleurs, est renversé en marqueur de son « inutilité ».

Avec l'apparition récente dans ces régions de la monoproduction et la nécessité pour les exploitations de se spécialiser (multiplication des vergers d'abricots en particulier), il est désormais clair que de nos jours personne ne peut vivre seulement sur la production de tilleul et que sa cueillette ne peut être considérée que comme un revenu complémentaire. (Bosmans, 1998)

C'est une récolte bouche-trou. Le tilleul rentre dans un espace-temps. Il n'est pas rentré dans une véritable culture. Les fruitiers ont pris le dessus. (Guy)

C'est une activité annexe. Ça n'a jamais été une culture. (Pascal)

Sous le motif qu'elle n'a « *jamais été une culture à part entière* » (Rodolphe), la disqualification du tilleul exprime l'impuissance des cueilleurs à lui retrouver une place dans leurs systèmes de travail et les difficultés à pérenniser les équilibres de vie antérieurs.

7.3.3. « C'est pour ça que c'est tombé à l'eau »

La mort du tilleul prend des accents dramatiques car l'éclatement des correspondances entre travail des négociants et des cueilleurs s'inscrit dans un phénomène plus large. Celui-ci concerne les mutations profondes du monde rural et du travail agricole. L'un des premiers phénomènes est le développement de la culture des fruitiers : « *y'a une chose, c'est les abricots et les cerises qui arrivent en même temps que le tilleul* » (Pierre).

Y'a eu le développement de la partie « arbres fruitiers » dans notre région. Et en particulier à Sainte Jalle et Buis-les-Baronnies où ils ont planté des abricots un petit peu de partout. Y'avait des cerises. Le tout faisait que, en fonction des récoltes qu'ils avaient à faire d'abricots ou de cerises, ils ne pouvaient pas monter sur les arbres pour cueillir du tilleul. (Christian)

Certains agriculteurs tentent de tout faire tenir ensemble en passant d'une récolte à l'autre. Cependant, avec les crises régulières, « *ils gagnent plus à ramasser les cerises ou les abricots que le tilleul. Ceux qui ont des fruitiers, des vergers, ils font forcément ce qui rapporte le plus. C'est pour ça que c'est tombé à l'eau* » (Fabienne). Le désinvestissement de la cueillette suit le développement des fruitiers :

Quand ça a commencé à se développer dans le quartier de Nyons, les gens ils faisaient plus d'argent avec. Et ils ont choisi de faire des cerises plutôt que le tilleul. Y'a que dans les quartiers comme le nôtre où on a continué à faire du tilleul. Parce que, la cerise, elle n'est pas arrivée partout en même temps. (Gilbert)

Le commerce des fruitiers devenant plus rémunérateur, le tilleul devient une variable d'ajustement secondaire. La rentabilité du tilleul est non seulement mise à mal par la baisse des prix d'achat, mais aussi par un autre phénomène économique : l'écart qui se creuse entre le prix d'achat et le coût de la vie. Le phénomène de la baisse du prix de revient est chiffré par Liautaud en 1959 :

Il est donc nécessaire d'employer un personnel nombreux et expérimenté. En outre, le moment de la récolte coïncide avec d'autres travaux agricoles aussi pressants (fenaison, fruits). Il devient donc difficile de trouver de la main-d'œuvre et les salaires réclamés sont élevés : en 1958 on a payé 100 francs par kg de tilleul frais ramassé, on a même donné 200 francs pour le tilleul bordant les routes, le ramassage étant plus long car les fleurs plus petites (tilleuls non greffés). Il faut ajouter à ces salaires les charges sociales, les frais d'assurance... et les avantages divers en nature, dont le total atteint près de 50% du salaire, ce qui porte le prix de revient d'un kg de tilleul sec à 600 francs pour le ramassage seulement. Il faut ajouter à cela les frais de séchage, de transport (25 francs) et l'amortissement des frais de plantation et d'entretien des arbres (taille : 15 francs), ce qui donne un total de 640 francs. [...] Avec le temps, la marge bénéficiaire moyenne s'est réduite. En 1930, le prix de revient : 12 francs. Prix de vente : 18,30 francs. Bénéfice : 6,30 francs. En 1955, prix de revient : 325 francs. Prix de vente : 415 francs. Bénéfice : 90 francs. Avec le franc de 1930 qui vaut trente fois plus, le

bénéfice de 1955 aurait dû être de 189 francs. (Liautaud, 1959, p. 78, 84-85)

Cette dévalorisation monétaire est vécue à l'aune de sa dévaluation : ce que l'argent du tilleul ne permet plus de faire.

- Fabienne : Il faut être logique ! Y'a 40 ans, on vendait le tilleul...
- Pierre : 80 francs à La Charce. Rappelle-toi, on a fait construire.
- Fabienne : Quand on voit l'évolution du coût de la vie, on est loin derrière. [...]
- Pierre : À l'époque on pouvait. Maintenant pour acheter une voiture avec du tilleul... Il faut en ramasser du tilleul !

Le développement des fruitiers engage un troisième phénomène qui joue dans le défilage du milieu, c'est le passage de la polyculture à la monoculture :

Je pense que j'ai dû vivre les dernières heures de cette polyculture de moyenne montagne car j'ai aussi le souvenir du passage de certains au « presque-tout-abricot » puis au « presque-tout-vigne » et plus tard, mais j'étais déjà partie, au « tout-olivier ». (Marion)

Le développement d'une agriculture plus intensive exclut le tilleul et son espace-temps de travail, auparavant complémentaire et intégré dans une suite d'activités.

Avec l'intensification et les nouvelles variétés de cerises, on a abandonné le tilleul. (Thierry)

Les productions agricoles sont tellement spécialisées qu'ils n'ont pas le temps. [Le tilleul] est en concurrence avec les foins et les cerises. Y'a plus de place. (Nathalie)

À ce changement de rythme dans le travail, s'ajoute une disparition de la main-d'œuvre disponible, le quatrième phénomène de défilage du milieu.

Le problème, c'est la main-d'œuvre. Les jeunes couples sont partis en ville. Avant, il y avait quatre générations dans la même maison. (Pascal)

Avant, les gens faisaient plus de choses. Il y avait plus de monde. Nous, ses parents étaient là pendant de nombreuses années. Donc, on n'était pas tout seuls. Y'avait quand même son père et sa mère, même s'ils étaient âgés. (Evelyne)

Ça a toujours été en famille. Dans les fermes, y'avait les enfants de l'assistance. Ils travaillaient. Y'avait de jeunes qui voulaient apprendre un métier. Ils partaient, il en

revenait d'autres. Il y avait beaucoup plus de monde avant.
Aujourd'hui, y'a plus personne. (Virgile)

La baisse de la main-d'œuvre familiale est liée à un processus long de désertification rurale dans les Baronnies, notamment dans les zones les plus éloignées :

Entre 1962 et 2007, la population a augmenté de 30 %, soit un gain de 9 500 habitants. Cet accroissement démographique a principalement concerné l'ouest des Baronnies. [...] Les cantons du centre du territoire ont un niveau de population proche de celui des années 60, leur population ayant diminué jusqu'au début des années 90, voire 1999 pour certains. (Coudène et al., 2011, p. 2)

La rentabilité de la cueillette reposant, dans la plus grande partie des cas, sur une main-d'œuvre familiale non salariée, la désertification rurale enrayer l'équilibre des systèmes de cueillette.

Pour que ce soit un revenu, il faut être cinq, six à travailler.
Et y'en a un qui encaisse. (Rodolphe)

L'embauche de cueilleurs, dans l'histoire du tilleul, a été plus fréquente que ne le laissent entendre certains entretiens. Cependant, avec la baisse des prix du tilleul, les cueilleurs n'engagent plus de salariés.

Le nerf de la guerre, c'est la main-d'œuvre. Quand vous êtes obligés de payer et de déclarer... C'était une récolte d'appoint. Ça marche si c'est une main-d'œuvre familiale. (Virgile)

S'il a des enfants, sa femme, il va ramasser. Il va abandonner s'il doit embaucher quelqu'un. (Guy)

Et pour cueillir du tilleul il fallait du personnel. Le payer, ce n'était pratiquement pas possible. Ça aurait coûté trop cher. Donc petit à petit, tout ça a disparu. (Christian)

La difficulté à recourir à l'embauche pour pallier à la désertification rurale est accentuée par un cinquième phénomène : le changement de législation concernant le travail en hauteur. Il devient interdit pour un salarié de travailler en hauteur, sauf via des systèmes de sécurité telles que des nacelles.

On avait des échelles jusqu'à douze mètres. Maintenant, on voudrait le faire qu'on ne pourrait plus. On ne pourrait pas assurer les ouvriers. [...] Un jeune, il a droit de monter deux barreaux. Plus personne n'est capable de ramasser du tilleul, à part par terre. Les échelles ne sont plus assurables. (Paul)

La législation du travail entraîne une normalisation des manières de travailler. Cette normalisation n'est pas vécue comme une ressource mais comme une « anormalité » : un empêchement à la normativité, c'est-à-dire à la manière de « faire avec » la singularité des situations de travail :

- Paul : C'est infaisable avec les lois qu'il y a aujourd'hui. Ton neveu ou ton enfant, tu n'as pas le droit de le faire monter sur une échelle. [...] Y'a trois ans en arrière, pour ramasser les pommes, ils ont mis des remorques, des plateformes. Ils voulaient verbaliser parce que les mecs ne descendaient pas de la plateforme.

- Evelyne : Il fallait que les gars descendent dès que le tracteur avançait ! C'est l'aberration des normes de l'Union Européenne. [...] Ce n'est pas qu'il ne faut pas de normes. C'est que les normes ne sont pas adaptées du tout à l'artisanat. C'est adapté qu'aux grandes multinationales qui ont de quoi se réjouir.

- Paul : À force de mettre des normes, des normes, un artisan ne peut plus prendre un apprenti.

Les normalisations législatives sont vécues comme une hétéronomie. Ajustées au travail de récolte des fruitiers dans les vergers piéton, ces normes sont vécues comme un empêchement dans le cas de la cueillette du tilleul car impossibles à mettre en correspondance avec des arbres d'une dizaine de mètres de hauteur. Ces processus de normalisation signent la mort de toute un manière de vivre en « faisant avec » :

Y'a beaucoup de productions qui ont disparu. Les gens savaient se nourrir, ils savaient exploiter leur territoire. [...] Les gens faisaient avec ce qu'ils avaient. Et puis après, le fait qu'on a été obligés de tout normaliser... (Evelyne)

Le désajustement de la cueillette aux systèmes de travail des cueilleurs, repose sur un faisceau de phénomènes qui s'entrecroisent, se tressent. La réponse des cueilleurs est une expression de leur normativité, ils vont faire autrement, ils vont faire « avec », participant ainsi à la formation d'un autre milieu.

7.4. « Bientôt ce sera qu'un tas de buissons »

7.4.1. « C'est Jurassic Park, le tilleul »

Le mouvement de défilage exprime l'aspect systémique du « faire milieu » qui repose sur des mises en correspondance complexes entre une grande diversité de phénomènes.

La majorité des cueilleurs ont entre 50 et 75 ans. Dès qu'ils cueilleront plus, y'aura plus personne. Les jeunes sont découragés. Y'a des choses qui payent plus et qui sont moins pénibles. Parce que 12 jours sur une échelle, il faut les faire ! Y'a pas de renouveau sur les cueilleurs, ni de renouveau sur les arbres. S'il faut reprendre les arbres, il faut attendre 20, 25 ans pour avoir une récolte. Ça ne se fera pas comme ça. Le fait d'avoir trop baissé les prix, ça a été catastrophique. Maintenant c'est trop tard. Embaucher du monde, c'est impossible, avec les normes... [...] C'est difficile d'intervenir sur des arbres abandonnés. Les tilleuls des bords de route, ils sont foutus. (Nicolas)

Les gestes de la cueillette sont désajustés à l'actualité des phénomènes avec lesquels les cueilleurs doivent composer.

Aujourd'hui, les vieux sont trop âgés pour monter. Et les jeunes, ils ont autre chose à faire. En 1998, y'a des raisons économiques mais y'a aussi le changement de l'agriculture, d'autres méthodes... Alors, le tilleul avec ses échelles, ses greniers... (Bruno)

Ce défilage est aussi lié à des mutations plus générales, comme des changements de gestes quotidiens :

Je n'ai pas d'espoir que ça reprenne parce que les pratiques ont changé. Avant, la grand-mère faisait la tisane, laissait infuser. Maintenant, c'est hop ! L'infusette ! (Hubert)

Dans la société moderne, y'a pas le temps de préparer les repas, la tisane. Les choses sont instantanées. Le tilleul est victime de ça. (Antoine)

Qualifié de production moderne en 1950 (Bouvard, 1946a), le tilleul devient un repoussoir poussiéreux d'un autre temps.

Elle n'a pas trouvé une place dans le monde moderne. C'est une culture du passé. (Pascal)

C'est une récolte du tiers-monde. (Philippe)

Quand on est tout seul dans une ferme, on fait le choix de productions qui permettent de vivre. C'est Jurassic Park, le tilleul. (Henri)

Le passéisme qui frappe le tilleul 50 ans plus tard est l'expression de cette difficulté à faire milieu par le travail du tilleul.

Comment vivre aujourd'hui dans ces vallées encaissées des Alpes de Haute Provence ? En 1875, avec le déclin de la

sériculture, l'abandon de la Garance, on avait trouvé un remède : le tilleul. En 1980, que peut-on envisager comme solution à la désertification qui menace ? (Glasberg, 1981)

Le désajustement systémique du travail de la cueillette, parce qu'il est lié à des mutations profondes, entraîne le désagrègement de toute une manière de vivre et de travailler ensemble.

7.4.2. « Après moi, plus personne »

Ce désagrègement s'exprime fortement par une série de ruptures dans les récits des cueilleurs. Tout d'abord c'est l'absence de continuité entre les différentes époques du Syndicat de producteurs. À chaque nouvelle crise, celui-ci se reforme entièrement : dépôt de nouveaux statuts à la Préfecture au début des années 1990 ou refonte « *des statuts de l'ancien syndicat, difficiles à retrouver* » (Estelle, 1997) pour le Syndicat de 1997. Durant les entretiens, les actions du Syndicat sont mal connues, souvent on ne sait « *même plus où ça en est* » (Régine).

Lors des entretiens, j'ai du mal à obtenir des noms de cueilleurs dans le village ou la vallée. Non pas par protection de données tenues secrètes. Mais par méconnaissance.

On ne connaît personne qui cueille encore. (Francine)

Je ne connais plus personne. (Martial)

Ces affirmations m'étonnent en premier lieu puisque, au fil de l'enquête de terrain, il se trouve souvent des voisins qui cueillent et vendent le tilleul. Cette méconnaissance touche aussi au commerce actuel du tilleul.

J'ai beau dire qu'on pourrait acheter dix tonnes, personne ne me croit. Même Joël, on lui demande : « À qui tu le vends ? Ce n'est pas possible ! ». Les gens disent : « Le marché est effondré, ça n'existe plus ». (Nathalie)

Y'en a plus [des négociants]. Tu as 20 kilos de tilleul, tu ne sais plus quoi en faire. (Lucien)

La persistance de ce déni et de cette méconnaissance est significative du défilage des liens tissés auparavant par la cueillette et par les foires.

Je trouve ça dommage que ça n'existe plus. C'est carrément nostalgique. (Martin)

Et puis, tout le monde se retrouvait un peu. C'est dommage que ce soit perdu. (René)

Le tilleul ne réunit plus. La rupture des liens se consomme par l'absence de continuité de la cueillette, dont les actuels cueilleurs semblent être les derniers tenants :

J'ai pris ma retraite à 65 ans. On est tous seuls. Y'a plus personne pour prendre la suite. (Louis)

Quand Annie et moi on ne ramassera plus, y'aura plus personne qui ramasse. (Odette)

Y'a plus personne. L'année passée, on a été les seuls à ramasser là dessous. (Lucien)

Après moi, plus personne ne le fera. (Paul Jouve)

Le jour où on arrête, y'a plus personne pour le ramasser. (Rodolphe)

Le défilage des liens tissés par la cueillette donne lieu au chant funèbre de l'enterrement du tilleul, signe de la rupture des liens sociaux :

Le tilleul des Baronnie, j'ai la tristesse de l'écrire, est devenu exsangue. Si vous avez un jour le bonheur de vous promener sur la foire au tilleul, vous observerez que les producteurs sont âgés, ce sont des retraités qui ont la passion, ou de vieux paysans qui ont cela dans les mains. Mais un jour, ces vieux, quand ils seront trop vieux, il faudra les remplacer, et ce jour-là, il n'y aura personne parce que ce tilleul qui ne paye plus, plus personne ne veut se fatiguer à le ramasser. J'ai le triste regret de constater que le savoir-faire de la taille, de la cueillette ne passe plus du père au fils comme ce fut le cas durant 200 ans. J'ai le triste regret de ne pas voir de plus jeunes que moi ni sur les échelles, ni sur la foire au tilleul et j'ai le triste regret de boire une infusette qui n'a pas de goût et cela à cause d'une raison fort simple : le profit. Bientôt assassiné par la spéculation, le tilleul, le merveilleux tilleul des Baronnie, ne sera plus, et les gestes ancestraux se perdront dans l'oubli. (Gervasoni, 1999, p. 90)

7.4.3. « Les temps changent, l'époque c'est différent, maintenant c'est différent »

Ce n'était pas vraiment comme au temps de nos parents où c'était vraiment... Ils avaient le tilleul et les olives. Ils avaient un peu de vigne pour produire leur vin pour leur consommation. Mais ce qu'ils avaient à vendre c'était rien d'autre que ça. Ils élevaient des lapins. Y'avait le marché à Buis. Tout ça, ça n'existe plus. Les temps changent, vous savez. Ça évolue. (Fanny)

En tant que phénomène d'un milieu qui se défile, l'évocation de la mort du tilleul embrasse le déclin de tout un monde qui lui est lié et dans lequel il participait de la vie. Ce qui meurt avec le tilleul, ce n'est pas seulement une cueillette, c'est toute une manière de vivre ensemble qui s'exprime dans les transformations des techniques de travail, des populations, des paysages, des transformations qui mettent en jeu un faisceau de phénomènes complexes.

Sans pourtant mourir, l'agriculture dans les Baronnie est en train de se modifier, la vigne, la lavande, l'olivier, le tilleul ne rapportent plus. C'est toute une vie locale qui change mais c'est aussi un paysage qui disparaît qui risque de subir des transformations irrémédiables. Les terrasses à flanc de coteaux qui ne sont plus entretenues, ne retiennent plus la terre, le rocher est à nu. [...] La disparition des petites exploitations, l'abandon du pâturage, le défrichage du bois pour planter des abricotiers, la fin de la soie qui a supprimé les mûriers. Tout cela a modifié notre paysage mais aussi, ajoute M.Veyrier, en montrant la vue de son balcon, toutes ces résidences secondaires ! (« Quand les tilleuls refluriront », s. d.)

« Diminution du nombre d'agriculteurs, modification des techniques de travail mécanisation généralisée, arrivée de nouvelles populations » (Musset & Dore, 2006)...
Ces mutations sont vécues comme morbides car les cueilleurs n'y trouvent plus leur place.

Les paysans déboussolés voient leur pays « colonisé » par les gens du Nord [...] qui achètent au prix fort de vieilles bastides qu'ils transforment en luxueuses résidences secondaires. C'est la mort lente. « On est bons pour se casser les jambes en tombant des arbres, les gens pour dormir, ils prennent des pilules maintenant ». (Glasberg, 1981)

Ces mutations profondes ne sont pas rejetées parce qu'elles génèrent du mouvement mais parce que, non intégrées, elles délient les valeurs du travail agricole, les manières de travailler qui, avant, permettaient de faire tenir ensemble les choses :

Je trouve dommage que notre métier prenne l'orientation qu'il prend. Si c'était une mutation pour un bien... Mais ce n'est pas pour un bien. Ceux qui s'en sortent, c'est ceux qui ont une production de masse, pas forcément de qualité. Au détriment de celui qui produit moins, mais qui fait un produit de qualité. Le consommateur ne s'y retrouve pas. Le marché est fait sur la base des exploitations et des centrales d'achat. Et ça nous nuit. Eux, pourvu qu'ils rentrent des produits, même s'ils ne margent pas beaucoup... Je trouve dommage qu'on ne puisse pas en vivre et que les consommateurs ne puissent pas acheter. [...] On n'a pas la

nostalgie du passé, parce qu'il faut évoluer quand même.
Mais c'est dommage de tout foutre en l'air pour perdre son
identité. (Roland)

Le débat de normes sur le travail agricole exprime une « normativité » en crise.

Maintenant, les gens travaillent pour l'argent. Il faut gagner
de l'argent. Avant, on ne gagnait pas beaucoup. Mais, on
était contents. Avant, il n'en fallait pas beaucoup pour vivre.
Aujourd'hui, si tu n'as pas 100 tonnes d'abricots, t'es rien.
Avant, avec cinq ou six tonnes, on vivait. 50 brebis, on
vivait. Un peu de poules, un peu de lapins, on vivait. Ils les
portaient sur les marchés. Ils les vendaient. Un peu de tout.
Ça ne faisait pas beaucoup d'argent, mais c'était tout bien.
On payait moins cher ce qu'on achetait. Aujourd'hui, t'as 50
euros et ça coûte 100 euros. (Virgile)

En France l'agriculture, elle amène quelque chose, un plus.
Et tout est dévalorisé parce qu'il faut produire, parce qu'il
faut s'aligner sur les prix des autres. [...] Tous ceux qui ont
un attachement à la terre, on les casse. On les empêche de
travailler. (Evelyne)

En parlant du tilleul, les cueilleurs décrivent un monde en déshérence.

Y'a toute une génération qui est partie travailler ailleurs.
Nos enfants ne sont plus attachés. Y'a plein de terres
abandonnées. (Rodolphe)

Avant, y'avait les jeunes. Tout disparaît. Faut avoir les
échelles, faut monter un peu haut. Faut le coup de main. Ça
n'intéresse pas la jeunesse. On est trop loin des grands
centres. [...] Le machinisme nous tue. C'est très onéreux.
[...] Maintenant, y'a la broussaille jusqu'aux portes de la
Motte. Avant les gens coupaient du bois. [...] Quatre
agneaux, c'est plus rien du tout. [...] Avec les sangliers, on
n'arrive même pas à avoir de récolte. (Martial)

Ce sentiment s'exprime dans des descriptions morbides d'un monde où « *les paysages disparaissent* » (Rodolphe) et dans lequel l'humain ne trouve plus de place.

Y'a plus personne pour ramasser. Que les vieux cons. [...]
Y'a plus personne. Y'a plus que les sangliers, les loups.
Bientôt, ce ne sera qu'un tas de buissons. Ce seront les loups
qui vont manger les randonneurs. (Jean)

Les cueilleurs se décrivent comme des exilés au sein de leur pays parce qu'ils
n'arrivent plus à faire avec, à faire milieu en liant le nouveau et l'ancien, l'arrivant et le
déjà-là, à les ajuster, à les mettre en correspondance pour donner forme à une existence qui
se poursuit.

Moi je vous parle des racines. C'est normal qu'il y ait une évolution, aussi. Moi, dans la vallée je ne me reconnais plus. Parce que les anciens, ils sont morts. Et comme j'y vais, je vais travailler, je ne connais plus personne. Montmorin, Bruis, ça a tout été racheté. Ce n'est pas que ces personnes ne sont pas sympas. Mais, je me reconnais plus, voilà. Les anciennes familles ont disparu. Les enfants sont partis.
(Nicole)

La fin d'une manière de travailler emporte avec elle tout un milieu tissé par ce travail. Elle crée un sentiment de désespoir lié à un sentiment de fin de monde :

Je n'ai plus d'espoir. On est dans des régions mortes.
(Laurent)

C'est douloureux. Pas seulement le tilleul, mais aussi les moutons. C'est la fin d'un rêve. Vivre de l'exploitation.
(Pascal)

Peut-être aurions-nous dû prévoir : transformer nos dernières foires en festivités touristiques, pour que le « mort saisisse le vif ». Heureusement, il reste aux Buxois la jouissance des journées d'intense floraison, en juin. Les connaisseurs pourront continuer à jouir en avars de leur parfum préféré : celui même du Paradis perdu. (cf. Archive 15)

7.4.4. « Pauvre tilleul »

La désaffection de la cueillette du tilleul engendre un « *abandon* » des arbres. La taille s'effectuant au moment de la cueillette, les arbres poussent sans être maintenus par la taille dans la forme ronde qui est la marque du travail des cueilleurs. La forme que prennent les tilleuls génère des plaintes et des regrets au sujet du « *pauvre tilleul* » (Denis).

Ils sont plein de gui les arbres. Oh, ça fait de la peine !
(Odette)

Aux tilleuls taillés dont on vante la beauté, répond le dénigrement des tilleuls abandonnés.

- Fanny : Les tilleuls ne sont plus les mêmes
- Lucien : C'est des peupliers maintenant ! Cette année, on ne les a même pas taillés...
- Fanny : On ne les a pas taillés. Ils sont gros. Ils ne sont pas jolis.

Les gens qui cueillent encore, ils taillent leurs arbres. Ça les entretient. Les arbres qui ne sont pas taillés, ils sont laids.
(Francine)

Tout comme la production dévaluée qui n'est « *plus rien* », le tilleul perd son statut de bel arbre.

On les a trop négligés. Ils ressemblent plus à rien les pauvres tilleuls. (Étienne)

À partir du moment où c'est plus taillé, c'est plus rien. Après, ça monte en hauteur. (Roland)

Ils sont à l'image de la douleur de la fin des foires.

C'est dommage. Les arbres dépérissent. Le patrimoine est laissé à l'abandon. (Odile)

Les arbres sont tordus de misère. (Gilles)

Ils signent, par leurs formes, l'abandon du travail humain et par là, la fin d'une vie « vécue ensemble ». Les arbres se dissocient des humains. Ils suivent leurs propres lignes de développement, autres que celles dirigées par les gestes de travail. Cette dissociation est étonnamment narrée comme la perte d'une trajectoire dite « naturelle », inversant ainsi les rapports entre les pôles de la nature et de la culture. Paradoxalement, les arbres perdent leur « nature » par l'arrêt de la taille, geste profondément culturel.

Ils ont commencé à dégénérer. (Guy).

Les arbres sont blessés, on peut le voir. Les gourmands font des branches énormes. Ils sont un peu bizarres, ils ont des formes pas naturelles du tout. (Antoine)

Parce que là, les trois-quarts des tilleuls qui existent maintenant, ils sont complètement abâtardis. Et ça c'est dramatique parce que, chaque année, ils perdent leur bois. (Christian)

Les tilleuls situés en bord de route renvoient quant à eux des images morbides. Ces arbres ont, pour beaucoup été plantés à la fin du 19^{ème} siècle. Marquant les routes, ils sont aussi plus visibles et plus prégnants dans le paysage que les tilleuls plantés en bord de champs et de chemins par les cueilleurs. Ces arbres sont abandonnés depuis de longues décennies par les cueilleurs, notamment du fait du développement des plantations et du développement du trafic routier. Leur emplacement les soumet cependant au gestes de travail des services techniques chargés de l'entretien des routes, comme la direction départementale des territoires (DDT) ou les services techniques communaux.

Le gars qui passe avec sa voiture, il fait : « Ils ont tout abîmé ! ». Il préférerait que les branches, elles arrivent

comme ça. Que ça fasse un tunnel. Mais bon, pour les camions, ce n'est pas faisable. Ils ne peuvent plus passer.
(Alain)

La forme des tilleuls est donnée par la législation en terme de sécurité routière qui a elle-même évoluée avec le développement du trafic routier, et notamment le passage des camions. Les tilleuls souvent plantés tout au bord de routes relativement étroites et sinueuses, sont alors taillés plus drastiquement. Les charpentières côté routes sont largement élaguées (figures 39 et 40).

Là, y'a une haie. Les gens, ils râlent parce qu'on taille. Mais, le gars, il arrive là, il n'a point de visibilité. Il a un accident. On était obligés de tailler un peu, sinon ça allait arriver sur la route. On est bien obligés d'entretenir. Les gens, là, ils rouspétaient : « Mais vous abîmez tout ! ». (Alain)

À l'inverse des tilleuls abandonnés qui se « *dénaturent* » en devenant des peupliers par manque d'entretien, ces arbres sont « *dénaturés* » par l'entretien des services techniques.

- Alain : Avant, ils laissaient venir. Les gens, ils passaient en vélo ou avec un âne. Mais maintenant, avec les gros camions, ils laissent la moitié du camion dessus !
- Pierre : C'est sûr que ça ne fait pas un arbre joli.
- Alain : Ça ne fait pas un arbre rond.

Il faut voir le tilleul de la cour de l'école ! Y'en a un, soit disant qu'il l'a taillé... Il est venu avec une tronçonneuse. Il l'a ma-ssa-cré ! J'ai honte pour ma commune. (Evelyne)

Les routes se sont agrandies, les virages ont été redressés. Et là, on a maintenant des espèces de tilleuls plus ou moins... Une nuit avec clair de lune... Ils sont un peu inquiétants. Ils partent de partout. Ce n'est pas très... Pas très jojo quoi ! (Christian)

Ces tailles sont vécues comme la dégradation d'un patrimoine, la perte d'un héritage (figures 41 et 42).

Eux, ils élaguent, pourvu que le camion passe. Donc, c'est là, la grande difficulté. Mais d'ailleurs, petit à petit, ils disparaissent tous les tilleuls au bord des routes. (Christian)

L'empreinte la plus forte sur les tilleuls, c'est les arbres de bord de route. Ils sont taillés à la hache. On a perdu les trois-quarts des cultivars. Ça devient insupportable. (Guy)

Y'a de plus en plus de camions. Ils coupent tout le bas, plus toutes les branches qui vont vers la route. Je vais me

plaindre ! Je me suis dit que c'était pour les faire mourir.
(Odile)

À l'inverse du « patrimoine vivant », les tilleuls meurent : ils ne sont plus ancrés dans l'activité présente, ni tournée vers les générations futures et semblent coupés de leur rapport au passé (Tardy & Rautenberg, 2013, p. 121). L'abandon du geste de taille et de cueillette et celui du geste d'entretien des routes marquent la dissociation du tilleul avec le travail humain de cueillette. Ils marquent le défilage du milieu.

Dans ce chapitre, la mort du tilleul est comprise comme un effet de la normativité des négociants et des cueilleurs qui vont s'ajuster à leurs manières aux changements de leur environnement : industrialisation, désertification rurale, monocultures... Les phénomènes qu'ils tressent par leur travail sont de nature très diverses. Chacun à leur manière, ils font milieu et ce geste disjoint les correspondances qui leur permettraient de tenir ensemble.

Plongés dans un trouble qui naît du désajustement de leur travail avec celui des négociants, les cueilleurs mènent une enquête, au sens de Dewey, pour réunifier leur expérience. Ils se lancent dans des actions de développement, dans sa dimension horizontale, comme des « tentatives en tout sens » (Canguilhem, 1965, p. 152) pour résoudre le trouble qui met en péril la continuité de leur travail et de leur existence.

Ces tentatives passent par le retissage de liaisons qui s'opèrent par des objets-frontières (syndicats, nouvelles histoires, label de qualité). Ils tentent de produire de nouvelles normes adaptées à leurs manières de travailler, engageant ainsi un mouvement vital : « *Le milieu de travail qu'ils tiendraient pour normal serait celui qu'ils se seraient fait eux-mêmes, à eux-mêmes, pour eux-mêmes. Tout homme veut être sujet de ses normes* » (Canguilhem, 1947, p. 135). Cependant, aucune des actions menées ne parvient à rétablir de nouvelles concordances. Les désajustements sont trop importants, d'autant qu'ils sont relatifs à des changements à grande échelle du monde rural et du travail agricole.

Ceux des cueilleurs qui n'arrivent pas à « faire avec » ces phénomènes mouvants et à refaire milieu expriment là une « crise de normativité » qui donne à leur récits une dimension morbide.

La maladie est encore une norme de vie, mais c'est une norme inférieure en ce sens qu'elle ne tolère aucun écart des conditions dans lesquelles elle vaut, incapable qu'elle est de se changer en une autre norme. Le vivant malade est normalisé dans des conditions d'existence définies et il a perdu la capacité normative, la capacité d'instituer d'autres normes dans d'autres conditions. (Georges Canguilhem, *Le normal et le pathologique*, p. 157)

La mise en récit du « meurtre » du tilleul exprime l'importance de cet événement pour les cueilleurs car il est le symptôme d'une mutation profonde. Celle de la transformation de manières de vivre et de travailler. La mort du tilleul emporte avec elle tout un monde au sein duquel la vie des cueilleurs est engagée et qu'ils forment par leurs gestes. La formation du milieu, tout comme son défilage, repose sur une succession de gestes répétés, modifiés, arrêtés : « *Le monde qu'impliquent les actions est aussi celui qu'elles répètent au jour le jour ; c'est l'ordinaire de la vie sociale telles qu'elles contribuent par leur accomplissement à le reconduire* » (Bazin, 2008, p. 361). Ce monde ne repose pas sur « *un jeu d'assemblage et de distinction* » mais plutôt sur « *un mouvement global et pourtant localisé qui se perpétue parce que les individus se réalisent eux-mêmes, ensemble dans un flux ininterrompu* » (Cerclet, 2014a, p. 24). Le récit de l'enchevêtrement des phénomènes et des changements de gestes qui leur sont liés permet de suivre les processus de formation en cours dans toute leur complexité et leur continuité.

Chapitre 8 : « On est toujours pas partis »

Le défilage du milieu provoquant la mort du tilleul ne correspond pas à une phase qui succède de manière chronologique et ordonnée à la phase de formation du milieu. Au contraire, les deux mouvements s'entremêlent sur une période d'une trentaine d'années. Il se passe la même chose avec le renouvellement des gestes de commerce et de cueillette qui commence dans les années 1990 alors que le commerce des foires est en pleine agonie.

Le récit du premier mouvement de tressage du milieu, malgré les précautions prises, peut paraître parfaitement synchronisé, si ce n'est orchestré. A contrario, le récit des manières actuelles de faire avec le tilleul nous laisse apercevoir les décisions et les incertitudes des cueilleurs. De fait, une partie de ceux-ci se trouvent dans une situation de forte hétéronomie, sans hériter d'ordonnancements préparés et transmis. Arbres, outils, main-d'œuvre, législation, commerce... tout paraît désajusté. Les suivre dans leurs gestes et leurs décisions me permet de décrire la créativité de leur travail, dans cette rencontre, à chaque fois singulière, avec « *le hic et le nunc* » lié aux circonstances (Schwartz, 2007, p. 127).

Il n'y a pas d'expérience du vivant en général, mais seulement des expériences de vie singulières, qui tirent précisément leur singularité du fait qu'elles sont en permanence confrontées aux valeurs négatives de la vie, pour lesquelles chaque vivant doit en principe découvrir, à ses risques et à ses frais, ses propres réponses de vivant, adaptées à ses dispositions et à ses aspirations particulières de vivant. (Macherey, 2009, p. 81)

C'est une normativité à l'œuvre qui se montre : tout un ensemble de conduites, de valeurs, de sensibilités qui émergent, se cherchent, forment de nouveaux équilibres, génèrent de nouveaux champs relationnels, font vivre ou mourir de nouvelles « choses ». La singularité de chaque cueilleur associé au défilage du milieu dont ils héritent génèrent une prolifération des normes, une pluralisation des manières de faire avec le tilleul pour se développer : « *Cette recomposition d'un nouvel ordre est affaire complexe. Elle mêle volonté et hasard, opportunités et principes. Elle est affaire d'actions et d'engagement* » (Pueyo, 2020, p. 149).

8.1. « Ça commence avec le bio »

À partir de la fin des années 1990, émerge un nouveau commerce développé par des entreprises grossistes en herboristerie qui achètent du tilleul des Baronnie de qualité dite « biologique ». Le commerce du tilleul « bio » se développe progressivement et c'est lui qui prend la place de l'ancien commerce. Ces nouveaux acheteurs mettent en place de nouveaux gestes de travail. Les cueilleurs, pour ceux qui n'ont pas abandonné ou pour ceux qui commencent, développent aussi leurs propres circuits de commercialisation en l'absence des foires. Se tisse tout un nouveau maillage de relations commerciales.

8.1.1. « Tout passe par une nouvelle organisation »

Avant la fermeture des foires, arrivent de nouveaux acheteurs grossistes qui revendent du tilleul de qualité biologique.

Je crois, qu'à la fin, il était venu prospecter un peu quand même. Il me semble que c'est comme ça que ça s'est passé. Mais, c'était en 1997. Je crois que ça fait une vingtaine d'années. Peut-être, ils étaient là avant, parce qu'ils achetaient aussi des tilleuls dans le Vercors. Donc, peut-être que ça existait plus avant. (Nicole)

Ces nouveaux acheteurs sont ancrés dans le Diois et, avec la fermeture des foires, ils développent des relations commerciales directes avec les cueilleurs qui n'ont pas arrêté la cueillette : « *Les foires ont disparu, le négoce ne se fait plus de la même façon* » (Christian). Le « bio » est devenu entre 1995 et 2017, le mode de commercialisation prédominant pour le tilleul : « *Y'a plus que comme ça qu'il se vend.* » (Nicolas). Ces nouveaux acheteurs de tilleul soutiennent une relance du commerce du tilleul qui s'est écroulé dans les anciennes filières des grossistes locaux.

Le tilleul est bio. Ça amène une revalorisation timide. Mais, c'est vingt tonnes aujourd'hui. (Maurice)

Ça a repris de l'envergure y'a quinze ans, avec la demande en bio. (Antoine)

Pendant, cette relance du commerce ne se fait pas à l'identique. Les critères de la qualité biologique entraînent des changements de gestes de travail pour les négociants. Les critères de qualification du tilleul portaient auparavant sur sa qualité visuelle. La qualification biologique repose elle sur l'absence de produits définis comme toxiques dans

le produit final. Ces normes donnent lieu à des processus de normalisation de la production, depuis l'arbre jusqu'à la bractée séchée. Ces normalisations reposent sur la délivrance de certifications et sont appliquées via des contrôles sur les parcelles.

Ils m'avaient mis en « Bio Suisse ». Mais attention, y'en a des contrôles là-haut ! Ils venaient deux fois par an. Ils contrôlaient la terre. Ils prenaient de la terre, puis les feuilles... Et quand il allait fleurir, ils prenaient les fleurs. Ils faisaient des contrôles pour la certification. Une fois, ils sont venus avec le Suisse qui achetait. Il fallait qu'on soit à tant de mètres de la route... (Odette)

Sauf pour les exploitations agricoles qui sont déjà certifiées « agriculture biologique », les certifications des tilleuls sont financées et mises en œuvre par les entreprises grossistes. Une fois le tilleul livré et vendu, d'autres contrôles sont effectués sur le produit.

Quand on va porter notre tilleul, ils font un prélèvement. Ils prélèvent un peu de tilleul, un dans chaque bourras de tilleul. Au départ, c'est pour l'humidité. Parce qu'il faut qu'il y ait un taux d'humidité, je sais plus, entre huit et douze je crois. Et donc, ils font ça. Et je suppose qu'après, ils font des analyses de la matière. Ils nous envoient des papiers de très bonne heure. Au mois d'avril, ils nous envoient des papiers pour savoir la quantité de tilleul qu'on va leur proposer pour faire faire les certifications. Parce que c'est des organismes qui viennent aussi sur le terrain où poussent les arbres. Voir comment ils poussent, voir s'il y a des vergers autour, voir s'il y a des routes, si y'a tout ça. (Odette)

Pour autant que le commerce de qualité biologique soutient une relance de la cueillette, les gestes de certification, à l'inverse, tendent à réduire la production. En effet, les arbres doivent être éloignés des autres cultures où sont utilisés des traitements phytosanitaires, éloignés des routes où circulent les voitures. Les zones où se sont fortement développées les cultures de fruitiers usant de produits phytosanitaires se trouvent ainsi « déclassées » :

À Nyons, Vaison, les tilleuls en bord de route avec les abricots et les vignes, ils prenaient plein de produits. (Georges)

J'avais dix-huit tilleuls. Deux qui ont été déclassés parce qu'ils étaient trop proches des vignes. Les arbres de bord de route ont été déclassés aussi. (Ronan)

Cela réduit d'autant la zone de cueillette :

C'était une production sympa. Sauf que, en bio, je n'y arrive pas. Là, on a fait une analyse, y'avait des pesticides. Il faut éliminer Beauvoisin, ici, tous les fruitiers... (Dominique)

Les gestes de certification impactent aussi les lieux de séchage. Les bractées peuvent y être en contact avec des éléments qui dégradent sa qualité (les plumes d'oiseaux, les crottes de souris, etc.), mais aussi avec des bactéries et des produits volatiles toxiques présents dans les matériaux, tels que les produits de traitement du bois, les vernis...

Le problème sur la bactériologie, c'est que, en fonction de comment il est séché, comment il est ramassé, y'en a qui ne sont pas très propres. On peut pas le débactériser, sinon il va changer de couleur. Et la qualité visuelle n'est plus la même. (Hubert)

Si y'a pas de grenier, c'est la cata. Y'a des pesticides et des bactéries. Si y'a pas de trucs pour le sécher comme il faut, ce n'est pas possible. Y'avait une passionnée. Elle faisait dans sa chambre. Ce n'est pas possible, ça moisit. C'est fini, je ne lui en achète plus. Je l'ai jeté. (Dominique)

Les volumes de tilleul qui peuvent être achetés sont diminués par les critères de qualification, diminuant d'autant le nombre des cueilleurs qui peuvent vendre leur tilleul.

J'ai dû faire des choix parmi les producteurs de tilleul ici. La marque a été certifiée bio en 2010. On faisait du bio avant. Mais les petits papys qui nous amenaient trois, quatre bourras, je ne peux plus les prendre. (Denis)

S'il faut faire des analyses, comment on fait ? C'est sympa de travailler avec des gens du coin. Avant, on ne faisait pas les analyses. Mais si le client... On a le problème sur tous les produits bio. (Dominique)

8.1.2. « Le prix est déjà fixé d'avance. Donc ça change tout »

Le développement du commerce de tilleul de qualité biologique, avec ses nouveaux gestes de qualification, mais aussi de conditionnement, lié à l'abandon de la cueillette, provoque un déséquilibre du travail des négociants historiques.

J'ai perdu deux gros clients l'année passée. Le deuxième a trouvé des pesticides. Il semblerait que y'ait du bio demandé. Mais cette année y'a rien. Et y'a de moins en moins de producteurs. On n'est plus d'accord sur le prix. Y'a de moins en moins d'arbres producteurs. Je ne sais pas à quel prix il faut le vendre. J'en vends quelques kilos aux USA. J'en emmène, j'ai essayé d'en faire la promotion. Mais si j'en trouvais, y'aurait trop de kilos, ça ne pourrait

pas suivre. [...] Moi, j'ai perdu le marché. Je n'ai pas su proposer une alternative pour conserver. Les autres, ils font des sachets sous vide plus adaptés. (Dominique)

Au-delà de la norme bio, c'est tout un ensemble de gestes qu'il faut réajuster : commercialisation, qualification, conditionnement... En prise avec un nouvel environnement, les négociants changent leur gestes de travail, ce qui modifie d'autant le maillage de leurs relations.

Ça commence avec le bio. Parce qu'avec le bio, y'a plus rien de caché. À l'époque des négociants, les noms des clients ne se donnaient pas. Le milieu est très petit. (Hubert)

Parmi les acheteurs de tilleul, on trouve aussi des metteurs en marché, c'est-à-dire des entreprises qui vendent des produits transformés sous leurs propres marques. Les entreprises ne sont plus toutes localisées dans les Baronnie et les négociants ne sont plus liés par un réseau d'interconnaissance aussi fort qu'auparavant.

Y'a entre cinq et dix entreprises aujourd'hui. Elles ont tous des stratégies individuelles concurrentes d'entreprises. Y'a pas de filière. (Charlotte)

Du fait des désajustements d'une partie du travail des cueilleurs avec les normes biologiques, alliés à la désaffection de la cueillette, il devient difficile pour les négociants de trouver des cueilleurs et des volumes de tilleul suffisants pour leurs marchés. La concurrence entre les entreprises s'en trouve d'autant plus accrue et se manifeste par une remontée progressive des prix d'achat du tilleul aux cueilleurs. Les prix doublent en une dizaine d'années. Les noms des cueilleurs deviennent une ressource que l'on garde pour soi. Lors des entretiens, il m'est alors difficile d'obtenir des noms des cueilleurs de la part des négociants. Un négociant qui me fait passer le nom d'un de ses cueilleurs précise :

Ok, si tu connais la fille. C'est un peu comme l'or noir. Il ne faut pas trop diffuser. (Daniel)

En l'absence de foires et compte tenu de ces difficultés, les négociants développent un maillage de relations directes avec les cueilleurs, de manière individualisée. Et c'est notamment les entreprises du Diois qui mettent en place des contrats d'achat sur plusieurs années avec les cueilleurs.

Et puis y'a eu dans la vallée du Diois où ils sont beaucoup plus dynamiques que chez nous. [...] Donc, ils ont commencé à mettre en place des chartes dans tout le coin là où ils achetaient. C'était conventionné là où ils achetaient.

Et à partir de là, le prix était fixé d'avance. Et à partir de là, c'était beaucoup plus logique pour eux, parce qu'ils sélectionnaient en même temps. Ce que de l'autre côté ils n'avaient jamais fait. Les parcelles et les arbres. [...] Tout passe par une nouvelle organisation. [...] D'abord, ils occupent le terrain. Ils vont voir les agriculteurs. Ils signent des conventions avec les agriculteurs. Ils décident qu'ils prennent tant, à tel prix. Ce qui fait que, l'agriculteur, il sait déjà qu'il aura tant de kilos à fournir. Et le prix est déjà fixé d'avance. Donc, ça change tout. (Christian)

En l'absence de foires, les négociants vont d'abord passer chercher le tilleul chez les cueilleurs puis la tendance inverse se met en place progressivement : ce sont les cueilleurs qui se déplacent dans les entreprises pour livrer leurs lots sur des jours dédiés.

Ils me l'apportent de bonne heure, juste après la récolte en juillet. Un jour chaque semaine. Il y en a deux, trois, à chaque fois, à la queue-leu-leu. Sinon, ils amènent vingt kilos, tu discutes un peu. Tu passes trois heures et tu as fait vingt kilos. Ils viennent ensemble, ils parlent entre eux. En trois heures, tu fais 200 ou 300 kilos, le temps de discuter... Comme déjà, ce n'est pas très rentable... (Dominique)

Maintenant, on reste avec eux. On trouve ça pratique. Ils ont des jours ouverts pour la réception. (Fabienne)

Ces nouveaux gestes de certification, de contrôle, de contrat et de livraison amènent les relations entre cueilleurs et négociants à évoluer.

Ils font des efforts. Ils essaient de brosser dans le sens du poil. Ils se rendent compte que y'a de moins en moins de personnes qui cueillent. (Samuel)

La baisse de « l'offre » par rapport à la « demande » combinée aux critères de qualité biologique crée cependant une certaine tension entre le fait de s'assurer d'avoir des cueilleurs et l'exigence de qualité du produit livré.

Y'a que cette année que mon tilleul a été mélangé avec un autre lot. Et ils ont trouvé un herbicide, je crois, qu'on utilise sur la vigne et dans le blé pour enlever je ne sais pas quoi. J'ai reçu ça. Je n'étais pas contente ! Je lui ai fait un courrier, parce que je me suis dit qu'il vaut mieux qu'il y ait un écrit. Que moi, je n'avais jamais utilisé ça, que je ne possédais ni vigne, ni blé et que je ne voyais pas comment cet herbicide serait venu chez moi. (Nicole)

« L'objet-frontière » du contrat utilisé par les négociants ne constitue cependant pas une ressource de manière systématique. Cela dépend de la manière qu'ont les cueilleurs de faire milieu, c'est-à-dire d'équilibrer leurs systèmes de vie en fonction des divers

phénomènes auxquels ils sont confrontés. Pour certains, l'engagement sur les prix est un facteur d'équilibre.

On me dit : « Arrête de dire que le tilleul ça se vend puisqu'il se dit que ça se vend pas ! ». Moi je peux te dire que, mon tilleul, il est payé et que y'a pas de souci. (Joël)

Tout est vendu à l'avance. Y'a un rapport de confiance. (Rémi)

Ce vécu engage des relations de coopération :

Nous, on s'est engagés. On estime qu'ils sont corrects. Ce n'est pas le prix à outrance. (Samuel)

Pour d'autres, qui travaillent en composant au fur et à mesure de l'année, ce qui peut être le cas de certains agriculteurs en polyculture, la contractualisation empêche la souplesse des ajustements continus sur lesquels repose leur système de travail.

Le problème du contrat, c'est qu'on est obligé de l'honorer. [...] On est obligé d'arrêter le fourrage pour cueillir le tilleul. (Nicolas)

On voit ici des manières très diverses de composer avec l'hétérogénéité et la multitude des phénomènes avec lesquels les uns et les autres doivent composer. Qu'elle passe ou non par des objets du type du contrat, ce qui se joue c'est la possibilité de l'ajustement, de la composition.

Précaire ! La vie est précaire ! On ne peut pas contractualiser sur chaque année. Ça change chaque année. On s'adapte ! S'ils veulent durer, ils ne peuvent pas faire des coups sur le marché. Ils veulent être servis. C'est des relations commerciales ouvertes. Si y'a un problème, on peut discuter. Si les gens travaillent correctement, on peut travailler ensemble. On a des clients, ça fait 30 ans, sans relation contractuelle. Ils ont confiance. Parfois si y'a des problèmes de qualité, les paysans ont tendance à pas parler. La franchise... Si y'a un problème qualitatif, il faut qu'ils le sachent à l'avance. Y'a encore une mentalité, essayer de faire avaler. Le bio, c'est la clarté. C'est culturel des fondateurs de la bio. Voir clair. Avoir des relations claires. Y'avait un côté militant dans le bio, que les agriculteurs vivent correctement de leur travail. C'est dans la culture du Nord de l'Europe, avoir des relations commerciales claires et ouvertes. (Patrice)

Au-delà de la discussion sur les différences de pratiques commerciales, ce qui est discuté doit être replacé dans l'enjeu plus global du faire milieu. En effet, ce qui donne sa

valeur aux anciens ou aux nouveaux gestes du commerce, c'est leur valuation, ce qu'ils permettent ou non de faire tenir ensemble, d'ajuster. Chacun engage ce processus de valuation en fonction de son propre système de travail, de sa propre manière de faire face à l'hétéronomie, de normer des environnements en milieu.

8.1.3. « Il n'avait pas pensé à regarder sur le minitel »

À l'enterrement du tilleul, une grande partie des cueilleurs abandonnent la cueillette. C'est l'éclatement du maillage entre cueilleurs. Ceux qui décident de continuer explorent différentes manières de « faire avec » la nouvelle situation et de commercialiser leur tilleul.

Ceux qui continuent à cueillir se sont un petit peu arrangés. Ils ont pris soit avec le Diois des contrats, soit avec les grands groupes pharmaceutiques. Y'a plus d'organisation du tilleul comme il existait avant. (Christian)

Certains continuent de vendre aux mêmes négociants encore installés dans la région aux prix de l'époque. D'autres se dirigent vers les nouveaux acheteurs du Diois suite à la crise de 1998.

Mon père m'envoie à la foire du Buis avec un échantillon pour la vente. Les marchands passent et vous proposent. J'arrive là-bas. Le premier arrive : « 24 francs ». Le deuxième : « 26 francs ». Le troisième : « 21 francs ». Dépité, j'appelle mon père. Il me dit : « Remballe tout, tu rentres ». À midi, j'étais là. On se renseigne sur qui achète. Mon père a dit : « C'est une mascarade ». Avec les autres, le prix n'a jamais régressé. On sait qu'on est payé, ce qui n'était pas le cas des foires. (Samuel)

Ma fille travaille à la mairie de Buis. Il est venu. Ils ont discuté et voilà. Ça c'est trouvé tout à fait par hasard. Elle savait qu'on en ramassait, il en cherchait, et voilà. On ne les connaissait pas. [...] À une époque où personne ne l'achetait plus, on avait été plus satisfaits que les gens d'ici. (Fanny)

Si certains choisissent les contrats, d'autres continuent de faire jouer la mise en concurrence des prix entre entreprises.

Y'a de la concurrence. Y'en a qui appellent les trois et qui demandent les prix. (Samuel)

Enfin, certains cueilleurs décident de développer leurs propres circuits commerciaux, en se passant du travail intermédiaire des grossistes.

En 1987, on a pris le minitel et on trouvé les adresses de 350 magasins bio. J'amène ça à un ami. Il me dit : « Où t'as trouvé ça ?! ». Il n'avait pas pensé à regarder sur le minitel. Y'avait le listing des grosses herboristeries. [...] Je discutais avec un négociant, il me demande : « À qui tu le vends ? Comment ça, t'as des adresses d'herboristeries ?! ». J'ai lu la peur dans ses yeux. Tu vis encore au Moyen-Âge !
(Patrice)

Leurs circuits de commercialisation se mettent en place par des démarches directes auprès d'entreprises en France et à l'étranger ou au hasard des rencontres. Ainsi, plusieurs cueilleurs racontent avoir trouvé des clients, au détail (quelques sachets) ou pour de plus gros volumes (plusieurs dizaines de kilos), sur les lieux dédiés au commerce des plantes, tels que marchés de producteurs ou des salons. Les cueilleurs qui démarchent pour leur propre compte le font afin de se dégager des marchés des grossistes et des marges qui leur sont associées.

Quand j'ai commencé, y'en a qui le vendaient à neuf euros.
C'était quand le tilleul chinois arrivait à trois euros le kilo à Marseille. Ça n'encourage pas. (Gildas)

Ils mettent alors en adéquation leurs manières de travailler avec les critères de leurs nouveaux clients qui pour beaucoup diffèrent de ceux des grossistes.

8.1.4. « Y'a tilleul et tilleul »

Avec la diversification des circuits commerciaux, le tilleul s'hétérogénéise : on trouve plusieurs « qualités de tilleul » qui répondent aux différents gestes de travail des négociants et par conséquent des cueilleurs. Le tilleul était, jusqu'à l'utilisation de l'infusette, uniformément nommé Tilleul de Carpentras et les différences de prix sur la qualité visuelle impactait le prix d'achat aux cueilleurs. Cette différenciation n'était cependant pas répercutée sur la destination finale des lots qui sont mélangés dans les hangars. Par la suite et pour certains négociants uniquement, cette différenciation est ajustée avec l'arrivée de l'infusette : on envoie au broyage le tilleul de moins belle qualité visuelle, acheté à plus bas coût. Avec la valorisation menée par le Syndicat des années 1980, il se nomme Tilleul des Baronnie et sert de support à un produit qui porte son nom, tout en étant mélangé avec du tilleul importé.

Avec la fin des foires et le renouveau du marché, le tilleul est pris entre deux feux. C'est à la fois « *plus rien* » pour ceux qui ont abandonné la cueillette, et encore « *quelque*

chose » pour ceux qui continuent à faire avec. Du côté des grossistes, le tilleul est majoritairement qualifié par son origine française et sa qualité biologique. Il rentre dans les gammes de plantes naturelles dont la traçabilité est assurée.

Maintenant on revient au local, origine France. [...] Depuis trois, quatre ans, on surfe sur le naturel, y'a une forte croissance en bio. (Denis)

Vendu en vrac, le tilleul n'est pas distingué selon les cultivars. Ceci induit un changement de pratiques chez les cueilleurs qui ne trient plus le tilleul.

Maintenant je mélange tout. (Gilles)

À l'époque de mon père, c'était dix francs le petit. Avec le bio, ça n'existe pas. On ne différencie pas les prix. (Rémi)

En plus des critères du bio, ce tilleul reste qualifié par son aspect visuel, comme le remarque ce négociant sur un salon des grossistes en herboristerie au Japon :

Quand j'ai vu la qualité, j'ai vu que c'était des Baronniees.
On a le plus beau tilleul du monde. (Dominique)

Du côté des metteurs en marché qui commercialisent le tilleul dans des produits qui portent leur marque, le tilleul est qualifié Tilleul des Baronniees. Il est conditionné en sachets ou en infusettes. Il est vendu seul ou en mélange dans des gammes de plantes pour infusions. Ce tilleul est mis en vente sur des circuits de commercialisation en tant que « *produit premium de qualité, qui a du goût, origine France et bio* » (Denis). En fonction de son aspect visuel, certains négociants le destinent à la coupe infusette ou au vrac.

Les cueilleurs qui vendent le tilleul sans passer par les grossistes travaillent un tilleul qualifié selon les normes du bio et par l'aspect visuel des bractées vendues entières, en pleine floraison, sans brisure, sans tâche qui est souvent évalué de manière plus drastique que par les grossistes, « *un tilleul haute qualité des Baronniees* » (Gildas).

Y'a tilleul et tilleul. Après c'est une question de qualité, ça dépend où vous le vendez. [...] Aujourd'hui, l'aspect visuel compte plus. Le tilleul qui va être mis en sachet, il faut qu'il soit beau. (Gildas)

Le tilleul, ainsi vendu, fait partie de la filière des PPAM qui regroupe « *des productions allant de la mélisse, à la sauge, la menthe, le thym, le romarin, la sarriette etc. Avec des destinations, elles aussi, très diversifiées (alimentaires, médicinales, parfumerie...)* » (Fralib Gemenos, 2012), dont le Sud-Est de la France est une des régions

de production les plus importantes en France. Son inscription dans cette filière, en tant que fleur pour l'herboristerie, l'inscrit dans le champ des pratiques de travail qui cultivent et commercialisent ces plantes. Cependant, le tilleul reste la seule de ces plantes qui est liée à la culture d'un arbre. En dehors de son usage en infusion qui est majoritaire, il est peu travaillé en parfumerie, et pas du tout en gastronomie.

Il ne rentre pas dans les plantes à parfum. Aromatique...?
On ne sait pas dire. (Clotilde)

Du point de vue de la pharmacopée, le tilleul a un double statut :

Le tilleul a tous les statuts. C'est une plante médicinale dans la pharmacopée. Ils peuvent déposer des produits à base de tilleul. Et puis c'est aussi une plante à infusions. Elle a été libérée avec cette double utilisation. En pharmacie, on peut dire qu'il favorise le sommeil. Mais il n'est pas possible de communiquer sur les informations thérapeutiques. (Guy)

Avec son statut indéfini, le tilleul prolifère à la frontière des catégories.

8.2. « J'évite les Bénivay »

Les différentes « qualités » commerciales de tilleul sont en correspondance avec les gestes du travail des cueilleurs. Ceux-ci composent avec les critères du commerce et avec un nouvel environnement, dont l'actualité me permet de suivre la diversité. Dans ce foisonnement, la question de l'héritage et de la nouveauté, de la tradition et de l'innovation ne correspond pas à une division entre anciens et nouveaux cueilleurs. Il s'agit plutôt de gestes de reprise, transformation, adaptation, intégration, conformation : mille manières de « faire avec ». Les voies explorées par les cueilleurs dessinent tout un paysage varié de gestes de travail qui expriment la dimension constructive de leur activité : « *l'élaboration de leurs instruments (dans leurs composantes psychologiques et matérielles) et plus largement des ressources de leur activité productive, tant sur le versant de l'action que des artefacts* » (Béguin, 2010, p. 35).

8.2.1. « Il appelle trop tard »

Cas exceptionnel et contrairement aux autres cultures qui ont périclité, comme les mûriers ou la prune de Rémuzat, les tilleuls ne sont pas arrachés au moment de l'enterrement des foires.

Ils ne sont pas en vergers, ils sont en bord de champs. On les garde, ils ont des racines pénétrantes. (Francis)

Massivement plantés à la marge..., le long..., en bordure..., des chemins, des champs, ou dans les cours des fermes, ils servent d'arbre de culture, d'arbre d'ornement, d'ombrage et de tenue des sols. Les tilleuls coupés sont ceux de milieu de champ, notamment parce que « *ça enquiquine pour faucher* » (Lucien).

On en a levés. Ils étaient trop gros, ils gênaient. Dans les prés, il faut faire le tour pour faucher. Il fallait faire place. C'est les joies de la mécanisation. (Nicolas)

Du fait de leur emplacement, la majeure partie du patrimoine arboricole reste en place.

- Paul : Ils ne sont que dans des endroits...
- Evelyne : Qui ne nous gênent pas...
- Paul : Qui sont plats comme le mur !

Ces arbres sont généralement « *abandonnés* » (Francis), c'est-à-dire qu'ils ne sont plus taillés chaque année. Ils sont appelés « *tilleuls sauvages* ». Cette catégorie ne désigne pas les arbres qui ont poussés sans intervention humaine, mais ceux que le travail humain laisse se développer selon leurs propres normes (figures 43 et 44).

Dans le mouvement de reprise progressif qui, non pas succède, mais émerge conjointement avec l'abandon de la cueillette, la première question qui se pose pour les cueilleurs est celle de l'accès aux arbres. Pour ceux qui n'ont pas arrêté la cueillette, cette question est résolue d'avance : les arbres sont généralement situés sur les terrains qui leur appartiennent et les arbres sont entretenus par la taille annuelle. C'est le cas d'une partie des agriculteurs et des retraités.

On ne cueillait pas chez nous, jusqu'en 1982. On allait chez le notaire, le médecin. Quand mon père s'est arrêté à 60 ans, on a repris l'exploitation. J'ai 45 arbres, 39 maintenant. (Joël)

Pour ceux qui commencent la cueillette, la question est toute autre. Ces cueilleurs sont souvent des cueilleurs de PPAM sauvages ou non, cueilleurs de métier ou occasionnels, qui sont venus s'installer dans la région. Ils ne possèdent généralement pas de terres agricoles où se trouvent des tilleuls. Ils reprennent les arbres abandonnés.

Je ne fais que du sauvage. Je dis sauvage... C'est du cultivé.
Mais qui se cueillait plus. Ou dans les villages, mais qui n'a
jamais été récolté. (Gildas).

Les cueilleurs qui cherchent des arbres pour la cueillette sont en lien avec des propriétaires de tilleuls qui leur proposent de venir cueillir leurs arbres ou repèrent des tilleuls lors de leurs déplacements. Une fois les arbres repérés, il faut savoir à qui appartient l'arbre, prendre contact, obtenir un accord, jamais formalisé par un contrat. Dans les deux cas, il leur faut examiner les arbres en question pour évaluer leur adéquation avec le travail de cueillette et ainsi estimer la mesure du travail.

Nous sommes au mois de juin. J'accompagne Pascale qui va voir le tilleul qu'une femme lui donne pour la cueillette. Nous nous garons devant une maison aux abords du centre-ville. La maison a un grand jardin avec deux tilleuls qui bordent l'allée goudronnée, parmi des plantations de fleurs. Judith nous accueille, elle est hollandaise et s'est installée dans les Baronnies. Pascale va voir les deux arbres qu'elle pense cueillir l'année prochaine. Les arbres sont assez bas, ils ont été partiellement entretenus par une taille d'élagage. Pascale regarde la manière dont l'arbre est formé, ses charpentières, les rejets, la hauteur de l'arbre. Nous reprenons la voiture pour aller un peu plus loin chez une personne âgée qui est malade et qui lui donnent aussi ses tilleuls pour la cueillette. Nous entrons directement dans le jardin qui ressemble à un petit champ, avec des herbes hautes. Il y a trois tilleuls au fond du jardin qui n'ont pas été taillés depuis plusieurs années. Pascale passe d'un arbre à l'autre en souriant. Elle évalue, comme pour les autres, le type de taille qu'il va falloir faire pour reprendre les arbres. Elle me dit : « On va se régaler ! ». (Carnets de terrain, juin 2017)

Le choix des arbres prend en compte une série de critères liés au travail de cueillette qui comprend l'ensemble des gestes, depuis la taille, jusqu'à la commercialisation. Tout d'abord, c'est l'ampleur du travail de taille qui est pris en compte. Depuis combien de temps l'arbre n'a t'il plus été taillé ? De quelle grosseur sont les rejets qui ont poussé tout droit ? Faut-il toucher aux charpentières ? À quelle hauteur faut-il monter ? Les branches à couper sont-elles trop éloignées du tronc ou de branches solides ?

L'arbre est immense, il n'est plus taillé depuis de longues années. Pascale tourne autour de l'arbre, grimpe dans ses charpentières les plus basses, observe l'arbre de l'intérieur. Elle me sourit en disant : « Je suis comme une fourmi dedans ! ». Elle regarde en haut et se demande à voix haute : « Est-ce que moi, Pascale, je suis capable ? ». Elle descend et regarde l'arbre. Elle m'explique que ses échelles font six

mètres de haut : elles sont trop petites pour atteindre les branches en hauteur. Elle devrait alors couper des grosses charpentières plus basses. Elle me dit : « C'est trop de travail, Sylvain, lui, il pourrait, il porte des échelles de dix mètres comme ça ! ». Elle fait un geste comme si elle soulevait quelque chose de léger. (Carnets de terrain, juin 2017).

Toutes ces questions sont une manière de mettre en correspondance l'arbre tel qu'il est avec les gestes de travail, le corps du cueilleur et ses outils. Va t'il tailler depuis le sol ou monter à l'intérieur ? Utiliser une tronçonneuse, un sécateur, avec ou sans perche ? La mesure du travail repose sur cet entrelacement.

On regarde l'arbre que Pascale vient de tailler. Elle me montre à quelle hauteur elle a pu tailler sans difficulté et là où elle dû s'arrêter. Elle se tourne vers moi et me dit : « La morphologie, ça compte pour le geste ! Si mes parents m'avaient fait un tout petit peu plus grande, mes doigts iraient jusque-là... (Elle me montre quelques centimètres au-delà de sa main). Et tu vas plus loin ! Y'a l'échelle, y'a le sécateur ou la scie et puis y'a ton avant-bras. Tu vois, (elle ouvre ses bras) je travaille à mon gabarit ! ». (Carnets de terrain, juin 2017)

Dans le choix de l'arbre, l'attention est aussi portée au cultivar selon les mêmes critères qu'auparavant : gradient de la floraison, facilité du geste de cueillette, séchage...

Les cueilleurs sont sous l'arbre depuis ce matin. Le nom du cultivar n'est pas connu, il ressemble à celui qu'on appelle le Petit : les bractées sont petites, beaucoup de fleurs, mais les feuilles sont très mêlées. À midi, ils prennent la décision d'arrêter de cueillir cet arbre. Il se ramasse trop mal ! Le volume de fleurs fraîches cueillies a diminué de moitié par rapport à l'arbre de la veille. (Carnets de terrain, juin 2017)

À ces critères, se rajoute la destination commerciale du tilleul. Le fameux Bénivay, à la longue bractée, adapté au conditionnement en vrac et en cartons, n'est plus en correspondance avec les gestes de conditionnement en petits sachets, tels que pour la vente directe ou le vrac des magasins biologiques. Ce sont les cultivars à petites bractées qui sont privilégiées, d'autant qu'ils sont souvent plus fleuris et donc plus parfumés.

J'évite les Bénivay. Je ne récolte pas les grandes tiges. Le Bœuf, c'est ça qui est demandé beaucoup. Il ne jaunit pas trop. (Gildas)

Enfin, le dernier critère pour le choix d'un arbre à cueillir est son emplacement par rapport au lieu de vie et au lieu de séchage. La distance au premier est relative au fait de

pouvoir aller vérifier facilement la maturation des fleurs qui se fait d'un jour sur l'autre. Les vallées très encaissées rendent les déplacements coûteux en terme de temps et d'argent. La distance au deuxième est liée au fait de pouvoir amener les fleurs à sécher sans trop tarder après leur cueillette, si possible une fois à midi et une fois le soir. Ces deux critères définissent des périmètres de cueillette.

Dans ce périmètre, chaque cueilleur dessine un parcours de cueillette sur la saison de floraison. Comme auparavant, ce parcours suit le gradient de floraison, partant des zones les plus chaudes aux plus froides. Il intègre le type de maturation des fleurs en fonction du cultivar. Il se dessine aussi en fonction des propositions de cueillette faites par des propriétaires d'arbres.

Son téléphone sonne. C'est un voisin qui l'appelle pour venir tailler et cueillir son tilleul. Elle lui dit qu'il la prévient trop tard : « Tu le gardes pour l'année prochaine, je viendrai cueillir ». Elle raccroche et me dit : « Il appelle trop tard, j'ai un chemin à suivre, on va là, là, là et là ». (Carnets de terrain, juin 2017)

Enfin, selon les cueilleurs, les mêmes arbres ne sont pas systématiquement repris chaque année et le parcours de cueillette évolue d'une année sur l'autre.

Je fais un parcours, un programme. Y'a des gens qui attendent depuis deux, trois ans pour faire leur allée de tilleuls. Je regarde lequel est prêt. (Pascale)

Pour les cueilleurs ayant planté leurs propres arbres, le travail de greffe permet de composer avec la variabilité, d'ajuster avec souplesse le tilleul aux divers gestes du travail des négociants et de leur propre travail, d'étaler le temps de cueillette. C'est le rôle du verger éclaté des cueilleurs qui cueillent du tilleul sur des terrains qui ne leur appartiennent pas.

On va sur les terres de mon père. Y'a mon jardin. Et puis, on va chez des gens qu'on connaît et qui ne ramassent plus. (Samuel)

Ce verger, pour certains, est plus important en nombre que le nombre d'arbres qu'ils vont réellement cueillir sur une année. Ceci permet d'alterner les arbres à tailler d'une année sur l'autre et, surtout, d'amoinrir la contrainte temporelle liée à la floraison rapide des fleurs et à leur vulnérabilité aux aléas climatiques. Il est ainsi possible, en allant vérifier quotidiennement la maturation des fleurs, de choisir les plus beaux arbres afin de

faire le meilleur itinéraire de cueillette et de ne pas perdre de journées de travail. Ceci permet enfin de réajuster le parcours lorsque le travail de nouveaux arbres apporte des déconvenues.

Le tilleul n'est pas facile à cueillir. Avant de perdre une journée de cueillette, Régis décide de trouver un autre tilleul. Nous prenons la voiture. Direction : les champs sur la colline d'en face. Les arbres repérés sont déjà « boulés ». Trop tard. Il appelle un propriétaire qui lui avait parlé de ses arbres. Ils sont aussi déjà boulés. Retour à l'arbre. La cueillette s'arrête pour aujourd'hui. Il est trop tard pour se déplacer jusqu'aux arbres prévus pour le lendemain. Je l'accompagne voir des tilleuls chez un couple de hollandais qui viennent d'acheter une maison dans la vallée. Une fois passé le portail, nous nous trouvons devant deux arbres gigantesques. Ils sont encore en fleurs mais ils ont gelé. Les branches ne sont pas très fournies en bractées. Il n'y en aura pas assez pour s'engager dans la taille et la cueillette de ces arbres cette année. Régis discute avec les propriétaires. Il explique pourquoi il ne pourra pas venir cette année. On repart vers un autre endroit où se trouvent quelques tilleuls en bord de champ. Ils sont beaucoup plus petits mais le gel n'a pas laissé beaucoup de fleurs sur les branches. De plus, le champ est laissé en pâture à des moutons. Avec les excréments au sol, c'est compliqué de ne pas salir les fleurs. Fin de la tournée. On repart vers le grenier pour retourner le tilleul des journées précédentes. (Carnets de terrain, juin 2017)

Ce type de verger éclaté est donc formé de manière à composer avec toute une série de phénomènes effectifs et potentiels, plus ou moins prévisibles, de manière à faire face aux déconvenues (le cultivar, le gel, les moutons,...) qui peuvent faire éclater le travail de liaison, de mise en cohérence que demande la cueillette pour qu'elle puisse être menée à bien. La composition du verger est une activité complexe, c'est-à-dire de tissage d'un ensemble de critères hétérogènes. Elle est un facteur d'autonomie, une activité par laquelle le cueilleur parvient à répondre à un ensemble de besoins (faire une cueillette selon ses propres critères de rentabilité, de beauté, de qualité) dans un environnement soumis aux flux du changement, marqué par l'hétéronomie. Le verger permet l'adaptation, entendue comme la capacité à composer en gardant la mesure de son propre travail, de donner la mesure aux événements.

Ce verger, alors même qu'il peut paraître éclaté, décousu, repose sur un maillage. En voiture avec Pascale, elle me montre, au fur et à mesure que nous descendons la vallée, prenons des chemins, tournons dans les virages, longeons des champs et des jardins, les

arbres qu'elle a repérés, ceux qu'elle va tailler cette année ou ceux qu'elle a taillé l'année passée. Il s'agit à chaque fois d'un, deux, trois, quatre arbres, mêlés au paysage, à côté d'une maison, d'une grange, d'un cabanon, bordant un champ ou un chemin, marquant un croisement, alignés avec d'autres plantations. Les lignes qui lient les arbres les uns aux autres sont celles du travail de cueillette. Elles donnent lieu, pour chaque arbre, à une histoire : à qui il appartient, comment elle en a obtenu l'accès, comment elle l'a taillé, comment l'arbre a répondu à la taille, a fructifié, repris de la vigueur, comment il s'est développé avec les années... Les histoires dessinent un maillage qui émerge du travail de lien fait par les cueilleurs avec les propriétaires. Elles racontent un milieu en développement, en cours de formation.

8.2.2. « C'est pas mieux taillé à Versailles ! Moi, j'optimise »

La taille des arbres est un geste-clé dans la formation d'une situation de travail adaptée aux cueilleurs.

Il faut des arbres *taillés*, où le tilleul est *trié* avec les feuilles qui montent et le tilleul qui tombe. Sinon on ramasse des feuilles. Ça y fait beaucoup. (Nicolas)

Comme ils n'étaient plus taillés, les branches poussent tout droit et montent. Le tilleul est en haut, il est inaccessible. (Samuel)

Pour ceux qui ont continué la cueillette, le problème de la forme de l'arbre n'est pas un problème. Il s'agit de les maintenir dans la forme « *boule* » habituelle :

On dépointe. On fait plat dessus, puis arrondi sur le côté. Puis, on nettoie le tronc à l'intérieur. On fait pour faire joli. On l'empêche de monter. (Raymond)

Cependant, l'arrêt de la taille est souvent présenté comme un problème insoluble, un frein à la reprise de la cueillette.

Car tout le problème est là désormais. Pour être productif, un arbre doit être entretenu. Or les arbres trop longtemps abandonnés grandissent de telle façon qu'il est totalement impossible de les tailler pour les rendre de nouveau productifs. (Bosmans, 1998)

Les cueilleurs qui continuent, reprennent ou commencent la cueillette du tilleul développent cependant des manières de faire avec ces tilleuls immenses et tout

enchevêtrés. Tenant compte du manque de main-d'œuvre, des difficultés de manipulation des échelles en bois longues de 6 à 10 mètres et des risques du travail en hauteur pour une population de cueilleurs vieillissante, le geste le plus fréquemment développé est celui de « rabaisser » les arbres (figures 80 et 81).

Je les taille pour qu'ils ne montent pas trop, pour ne pas m'emmerder avec les grandes échelles. J'ai des échelles de quatre mètres. Je ne monte jamais tout en haut. (Alfred)

Dans le jardin de Pierre, les arbres ne dépassent pas trois mètres de haut. Cela rend la manipulation des échelles et l'accès aux fleurs plus facile.

Nous, on aime bien quand ils font une boule, assez court. [...] Oui, et puis on va vite ! Ce n'est pas haut ! [Notre petit-fils] peut changer son échelle tout seul. (Fabienne)

Pour « *rabattre* » les arbres au moment où ils sont repris, les cueilleurs développent deux gestes de taille différents. Ces gestes intègrent trois dimensions du développement de l'arbre : garder ou non la cueillette de l'année, garantir ou non la forme considérée comme « belle » de l'arbre, prendre le risque ou non de fragiliser l'arbre.

Le premier geste est celui d'une taille progressive qui touche rarement, voire jamais, aux branches charpentières. Les arbres sont « redescendus » sur plusieurs années.

Je réhabilite les tilleuls disponibles. [...] Ça a toujours été des tilleuls qui n'ont pas été cueilli depuis vingt ou trente ans. C'est toujours un peu pénible quand on les reprend. Il ne faut pas faire des tailles trop fortes mais il faut pouvoir en récolter assez. Quand ils ne sont pas taillés, ils filent. Dès que vous taillez, ça fait des trous. Il faut faire doucement, il faut grimper dedans, c'est un peu sport. (Gildas)

Ce geste expose moins le bois de l'arbre aux rayons du soleil et évite les brûlures qui fragilisent les branches.

Je les couronne pour les redescendre. [...] Dans les grands arbres, j'y vais au sécateur. Le bois du tilleul est très tendre et puis c'est très risqué. Si tu éclaircis une fourche, le soleil fragilise le bois et elle se fend. Ça fait des accidents mortels. Je rentre plus dans le cœur que les anciens. Je tombe des diamètres plus gros. Les rejets montent très haut. [...] Je taille des perches⁴⁷, je n'ai pas de prise, je suis obligée de tomber la perche. [...] Il faut être judicieux, le tilleul peut ne pas apprécier la taille. Il faut faire attention, faut pas le

⁴⁷ « *Des perches* » : des branches hautes comme des perches.

laisser en pleine cagne, ça le brûle, ça nécrose, ça fait des fentes. Faut faire attention avec les échelles. (Pascale)

L'attention des cueilleurs est aussi portée aux diamètres des branches, relativement à un risque de fragilisation à l'endroit de la coupe.

Il ne faut pas couper des branches plus grosses que le verre, sinon le problème, c'est que c'est un bois tendre. L'eau rentre dedans et ça fait des trous. Ça pourrit le temps de la cicatrisation. Quand ils coupent des grosses branches aux abords des routes, ça les fusille. (Nicolas)

Comme le souligne, Baudin (2021), ce geste de taille résulte d'une certaine rencontre avec l'arbre : « *La puissance est liée à la force maîtrisée pour réaliser l'entaille la moins traumatisante, la précision réside dans la stabilité, l'assurance détendue du geste de coupe, investi de la nécessité de soigner la plante* » (p. 59). Il participe de la formation d'un devenir conjoint, celui de l'arbre, celui de la cueillette et celui du cueilleur.

Le deuxième geste pour « rabattre » les tilleuls est celui d'une forte taille, au-delà des repousses annuelles, qui peut aller jusqu'à la taille de branches charpentières. Cette « *taille en plein* » provoque une repousse « *en vert* », c'est-à-dire que l'arbre ne fait que du feuillage.

Ce n'est pas l'abricotier, ça pousse... Ce n'est pas la même chose, c'est très difficile à tailler. Si on taille trop, après y'a pas de récolte. Et le soleil, ça brûle les branches. (Paul)

Ceux qui ne peuvent pas monter dans des arbres trop frêles, ils coupent des grosses branches. Et l'année d'après, il repart tout en vert. Il ne fait pas de fleurs. (Gildas)

Cette année, on a repris des Verdal qui n'avaient pas été ramassés depuis trois ans. On les a coupés. Trois ans qu'ils étaient plus ramassés, ce n'est plus possible. Il faut les reprendre en plein. (Nicolas)

Ce geste a pour effet de repousser la floraison d'un an ou deux.

Un arbre abandonné en plein, la première année, il faut l'escabasser, le couronner. La deuxième, il repart. Mais pour qu'il soit en pleine production, il faut attendre la troisième année. (Nicolas)

J'ai taillé chez des voisins à la retraite. Des fois, je taillais des arbres qui n'avaient pas été taillés depuis au moins vingt ans. Je taillais tout à la tronçonneuse. Je refaisais la forme bien ronde. Et, par contre, de deux ans, trois ans, quand je

taille, de trois ans, y'a plus de tilleul. Le temps que ça...
(Pierrick)

Ces gestes de reformation s'inspirent des techniques d'élagage des paysagistes. Mais ils sont adaptés au tilleul pour lui laisser sa forme « *boule* » quand il repousse. Ils sont donc créés progressivement par les cueilleurs et ajustés à chaque tilleul. Il s'agit de retrouver sur l'arbre les lignes du travail qui a été fait auparavant.

On voit toujours les vieux coudes d'époque. On voit comment c'était quand ça a été taillé parce qu'on voit toutes les branches partir droit. Donc, je suis un peu ça. En deux ans, j'ai appris à tailler. J'arrive à peu près à tailler à peu près comme il faut. Mais avant, ce n'était pas... (Pierrick)

Ce geste permet, pour les cueilleurs qui le pratiquent, de rabattre plus rapidement de très grands arbres, mais surtout de diminuer le temps consacré à la taille au moment de la cueillette. Il touche à l'organisation systémique du travail.

Avant, ils faisaient différemment. Ils taillaient très peu et ils cueillaient sur l'arbre. Moi, je passe mon temps à tailler et y'a que mon père qui ramasse. On le taille un peu plus et on ne le ramasse pas l'année d'après. [...] On fait comme un paysagiste. [...] Au départ, je taillais tout doux. C'est venu petit à petit. (Samuel)

Ce geste nécessite un verger éclaté important car il faut pouvoir faire tourner d'une année sur l'autre en fonction de la reprise de la floraison.

C'est une incidence. Comme je taille plus, y'a pas de récolte l'année d'après. Je me le permets aujourd'hui parce que j'ai un volume d'arbres suffisant. (Samuel)

Le choix du geste de taille est un enjeu important dans l'accès aux arbres et nécessite un dialogue avec les propriétaires des arbres.

Au début, les gens, ils hésitent un peu. Faut qu'il garde son harmonie arrondie et tout. L'année d'après, ça fait que du bois. Mais au bout de deux, trois ans, le tilleul est plus beau.
(Pierrick)

Attachés à la forme de leurs tilleuls, les propriétaires d'arbres peuvent être déçus ou désappointés par les nouvelles formes, voire refuser de laisser leurs arbres pour la cueillette.

Mon ex-beau-père, il avait des façons de procéder... Ce n'est pas mieux taillé à Versailles ! Moi j'optimise. Ce n'est

pas un chef-d'œuvre. Je veux passer plus de temps à ramasser qu'à tailler. [...] Tous les vieux ramasseurs de tilleul me disent : « Ce n'est pas possible, tu fais du bois de chauffage en même temps ! ». [...] Au début, ça a défrayé la chronique ! J'étais un massacreur d'arbres ! Je voulais ramasser celui de la Mairie. Ils m'ont dit : « Non ! Tu ne viens pas le ramasser ! ». (Samuel)

C'est en enjeu du geste de taille de pouvoir intégrer et tresser les critères du travail à ceux des propriétaires.

Chez les particuliers, il faut garder le côté esthétique. Même les arbres sauvages, je fais attention à la forme. (Pascale)

Pour beaucoup, ce sont des arbres d'agrément. Les gens veulent bien qu'on les taille mais ils veulent de l'ombre. Avant, quand ils cueillaient, il n'y avait plus d'ombre dessous. (Gildas)

Les gestes de taille que les cueilleurs inventent leur permettent de composer avec la forme et le développement des arbres, et avec leur propre organisation du travail. Ils participent de la formation d'un système de travail marqué par la complexité de ses gestes.

8.2.3. « Les gens trouvent ça très chiant très vite »

La réalisation de la cueillette nécessite, aujourd'hui comme hier, une main-d'œuvre importante.

Si c'est du beau tilleul, je pourrais en vendre deux fois plus. Pour ça, il faut avoir du monde. (Gildas)

Si t'es tout seul, tu fais rien. Il faut les parents, les grands-parents, une armée de vieux. (Pierrick)

Pour une partie des cueilleurs, dont l'environnement social n'a pas subi de changements importants, la cueillette s'organise toujours avec les membres de la famille.

Ça dure une dizaine de jours. Le tilleul est là. On a fait ce qu'on avait à faire et le reste attend. Y'a ma femme, mon père, ma mère, nos enfants, mon grand-oncle, ma tante. (Rémi)

Les équipes de cueilleurs rassemblent majoritairement des personnes âgées car « c'est les générations de retraités qui ont du temps » (Fabienne). Ce système fonctionne comme la cueillette traditionnelle, sur le travail de cueilleurs non rémunérés et rentre dans le système de l'entraide familiale.

C'est une cueillette familiale, y'a pas de salaire à dégager.
(Rémi)

Je passe cueillir chez Joël. Il est 14h30. Il est entrain de tailler le tilleul qui est à côté de la maison. Sa femme, sa belle-sœur et son beau-frère sont installés au milieu de la cour. Deux bourras sont posés au sol, à l'ombre, et déjà remplis des bractées cueillies depuis le début de l'après-midi. Assis sur une chaise, chacun a une bassine en plastique à ses côtés dans laquelle sont jetées les fleurs au fur à mesure, avant d'être versées sur les bourras. Sa belle-sœur m'explique qu'elle n'aime pas trop la cueillette du tilleul. Mais elle le fait pour rendre service à Gérard : elle a un verger d'oliviers et il vient l'aider pour tailler ses arbres.
(Carnets de terrain, juin 2017)

Les parents retraités de Pascale viennent l'aider pour l'intendance. Sa mère s'occupe des repas et son père vient aider à la cueillette. D'autres font avec des voisins, des amis de la famille, notamment lorsque le conjoint n'est plus là ou occupe un emploi incompatible avec la cueillette.

Je le fais avec mon père, des amis de mon père... On vient nous aider de manière occasionnelle. (Samuel)

Les sœurs ne viennent plus. Ma femme travaille à l'extérieur. Elle n'est pas là souvent. J'ai embauché quatre vieux de Montauban qui voulaient bien m'aider à ramasser.
(Nicolas)

Au sein des familles, la transmission aux plus jeunes est aléatoire. Chez Joël, leur fille aînée vient le week-end pour cueillir avec eux. Les enfants et petits-enfants de Laurent viennent aussi pour aider.

Nous discutons assis à la table de la pièce principale. Devant la maison, il y a quatre tilleuls qui ne sont pas très hauts. Elle me montre les photos de la cueillette du tilleul. On voit leur fils, leur belle-fille et leurs enfants assis dans l'herbe entrain de cueillir les bractées. Elle me dit : « Ils se régalent ! ». (Carnets de terrain, juin 2017)

Cette transmission des parents aux enfants n'est pas évidente. Chez Louis qui a arrêté la cueillette, les trois filles, dont l'une reprend l'exploitation familiale, se sont désintéressées de la cueillette.

- Ça dépend, c'est trop long.
- J'aime pas c'est dangereux,
- Je n'aime pas. Ce n'est pas mon truc, les trucs de la ferme, sauf les petits agneaux.

C'est aussi le cas de Thierry qui cueillent avec ses voisins agriculteurs.

Ma femme m'aide quand elle ne travaille pas. Mais mes enfants, ce n'est pas leur passion.

La transmission s'opère dans certaines familles avec la génération des petits-enfants.

Les jeunes, ils partent en courant ! Y'a que notre petit-fils. Il s'y était mis l'année passée. Mais cette année avec le gel... Il était déçu cette année. En seconde, ça tombait bien. En 3^{ème} aussi avec le Brevet. Depuis petit, il vient en vacances, il a regardé, il a ramassé. (Fabienne)

La cueillette engage très rarement d'autres personnes que celle du cercle familial et amical car la rapidité des gestes de cueillette repose sur une socialisation au long cours qui commence dès l'enfance.

Le gros, gros problème, c'est qu'on ne peut pas embaucher du monde. Et pour avoir du rendement, ça ne s'apprend pas du jour au lendemain. Tu prends un étudiant pour faire l'abricot, il vous les ramasse. Pour le tilleul, ce n'est pas possible. Il faut l'apprentissage de longtemps. Il faut l'apprendre quand on est en culottes courtes. [...] Y'a un couple de normands qui viennent m'aider parce que ça leur plait. Mais ils n'ont pas le rendement ! (Nicolas)

Les nouveaux cueilleurs en font rapidement l'expérience :

Je l'ai fait avec ma mère et ma sœur la première année. C'était de l'épilation ! Là, en faisant des grosses poignées, j'en ai fait autant. (Nathan)

L'absence de socialisation est un frein à la transmission de la cueillette à des nouveaux cueilleurs : elle concerne non seulement l'apprentissage des gestes mais aussi l'expérience de la cueillette, son rythme spécifique.

C'est une fausse cueillette zen. Les gens se disent : « Ah ouais, c'est ancestral, ça va être tranquille ». Mais il faut de la patience, être efficace, avancer. Aujourd'hui la vie est trépidante. C'est toujours le même geste. Les gens trouvent ça très chiant très vite. Ils ont le fantasme d'une cueillette bucolique familiale sous le tilleul. La réalité c'est la même aujourd'hui comme hier. Quand tu cueilles, tu cueilles. Il faut être rentable. (Gildas)

Au delà du nombre de personnes nécessaires, c'est aussi leur connaissance qui est une compétence indispensable pour mener à bien la cueillette. Auparavant intimement

intégrés aux rythmes de la vie familiale et de voisinage, la méconnaissance des gestes et de l'expérience est un trouble important pour les cueilleurs pour mener à bien leur travail.

8.2.4. « Y'en a un sur le capot avec ma sœur »

Que la qualité commerciale du tilleul nécessite une mise en correspondance du tilleul et de leurs situations de travail, nous avons pu le voir. Ce qui change dans ce mouvement de retissage d'un milieu, c'est la prolifération des gestes d'ajustement qui servent à tenir ensemble toutes les étapes dans un entrelacs et un rythme propre à la cueillette.

La qualité du produit, ça tient à comment cueillir, comment sécher, comment conserver. Il faut avoir la maîtrise de l'ensemble. (Gildas)

Dès le repérage des arbres, il s'agit de prendre la mesure du travail (cultivars, taille, distances...). La floraison rapide nécessite toujours une surveillance accrue et les nouveaux cueilleurs apprennent à en reconnaître les signaux visuels ou sonores : « *Quand ça bourdonne, tu guettes* » (Nathan). La tension de la surveillance est d'autant plus accrue pour les cueilleurs qui ont des vergers éclatés.

Il faut être sur place. C'est un peu au jour le jour. Je vais les voir tous les soirs : « Ah mince, ce ne sera pas pour demain ». Ça demande de la disponibilité. C'est une période où la priorité est au tilleul. Ce n'est pas comme la cueillette de la lavande. Vous pouvez la faire le 15, le 20, le 25. Y'a pas des différences énormes sur la distillation. Le tilleul, vous êtes à un à deux jours près. C'est une cueillette de disponibilité. Il faut être là. Les anciens la font encore parce qu'ils sont là. [...] Il faut être disponible. Ça coûte en temps, ça coûte en stress. (Gildas)

Si les cueilleurs qui ont encore de la main-d'œuvre familiale et amicale avertie, cette tension est moindre, c'est un vrai problème pour ceux qui embauchent pour la cueillette ou qui souhaitent le transmettre.

Aujourd'hui, c'est difficile d'avoir une vraie équipe de cueilleurs. J'essaie de former des jeunes pour qu'ils reprennent. Mais ce n'est pas évident parce que, la saison du tilleul, il faut être disponible. Les gens, dans leurs têtes, ils trouvent ça génial. Mais quand il faut passer à l'acte, c'est plus difficile. Ils n'ont pas le temps. (Gildas)

Pour pallier à l'interdiction légale de faire monter des cueilleurs en hauteur, l'organisation des gestes de travail changent. Un seul tailleur monte dans les arbres et les bractées sont cueillies depuis le sol par les autres cueilleurs.

Aujourd'hui, c'est plus facile d'avoir des gens par terre.
Aujourd'hui, ça se ramasse par terre, et plus dessus l'arbre.
(Roland)

Mon voisin, il fait que tailler. Y'a le père, la mère, le grand-père, la grand-mère, l'oncle et la tante et il ravitaille en branchots. (Samuel)

Dans le cas des familles de cueilleurs, c'est souvent le fils qui a repris l'activité qui fait le travail de taille. Fabrice et Samuel ont interdit à leurs parents de monter dans les arbres.

Chaque année, y'a des faits divers. T'entends encore un qui est tombé à 75 ans. Alors moi, j'ai dit à mon père : « Stop ! ». Je comprends leur démarche, ils ont toujours fait ça. Mais c'est des gens qui sont seuls, c'est dangereux. [...] Au tout départ, moi je faisais en bas à pied. Je faisais le tour de l'arbre. Mon père mettait l'échelle et faisait l'intermédiaire. Puis moi, je montais dans l'arbre jusqu'à la cime et la partie centrale. On ramassait l'arbre entier du bas jusqu'à la cime. Ça fait quelques années. Mon père est trop âgé. Y'a plus personne sur les échelles. Ça fait trois, quatre ans, je monte pour tailler mais pas pour cueillir. (Samuel)

Le choix du geste de taille joue un rôle à ce moment : ceux qui pratiquent la taille abrupte passent plus de temps à cueillir que ceux qui font des tailles de reprise progressive qui eux passent plus de temps dans l'arbre.

Je me levais à cinq heures, je coupais chez les gens, je faisais un plein camion de branches. Y'avait mes grands-parents et des gens que j'ai réussi à embaucher comme ça, bénévolement, qui venaient m'aider. Ils étaient cinq ou six à ramasser. Quand ils arrivaient le matin à sept, huit heures, y'avait déjà toutes les branches. On ramassait à l'ombre des noyers. On s'arrêtait à midi et moi je repartais de suite après manger pour qu'à deux heures, y'ait encore un camion de branches. On faisait deux gros camions de branches dans la journée. (Pierrick)

L'enjeu est de mettre en correspondance le rythme isolé du geste de taille au rythme collectif des gestes de cueillette. Dans la famille de Richard, c'est le beau-frère qui est chargé de la taille. Il fait plusieurs allers-retours dans la matinée. Il apporte des branches coupées au fur et à mesure, suivant le rythme du groupe de cueilleurs. Quand

viennent à manquer des branches, il est interpellé avec humour pour ravitailler le groupe de cueilleurs. Il faut trouver le rythme qui permet le ravitaillement permanent et qui permet que les bractées au sol restent faciles à cueillir. En effet, lorsque les branches sont entassées au sol, les feuilles et les bractées flétrissent et se mêlent les unes aux autres. Ceci rend le geste de cueillette moins évident et donc plus lent. À ceci s'ajoute pour Pascale, qui vend un tilleul « *de haute qualité* » une attention à l'aspect visuel des bractées.

Il faut une heure avant que les fleurs ne fanent. Ça amoindrit les qualités esthétiques.

Cette « *haute qualité* » amène des changements dans les gestes de cueillette.

On ne cueille jamais tout l'arbre. Il n'est pas mûr. On le trie, le rendement est moins grand mais on relève le niveau de la qualité. C'est ça qui est intéressant. Y'en a qui mélangent tout, c'est pas du travail. C'est ça qui donne envie ou pas. C'est ce qui donne envie de faire un bon produit. [...] Y'en a encore beaucoup qui le font dans l'ancien système, en triant pas, à quinze euros, en ramassant tout. (Gildas)

Ancien et nouveau système, anciens et nouveaux gestes, anciens et nouveaux outils. À côté de la scie et du sécateur pour la taille, on voit apparaître les tronçonneuses chez ceux qui pratiquent les tailles fortes. Pour équilibrer la fatigue et le risque du travail en hauteur, certains cueilleurs s'équipent avec des échenilloirs⁴⁸ ou des tronçonneuses télescopiques. Les échelles en bois, elles, sont généralement remplacées par des échelles télescopiques en aluminium, ce qui n'est pas sans être sujet à discussion :

- Fanny : Son père nous prêtait les échelles en bois.
- Lucien : Après, on eu les échelles métalliques. Ce n'était pas mieux !
- Fanny : C'était bien aussi. Tu la mettais de la hauteur que tu voulais.
- Lucien : Le barreau de l'échelle était mal fichu.
- Fanny : L'échelle en bois, elle s'en allait en pointu, alors elle montait jusqu'en haut de l'arbre.
- Lucien : C'est plus souple, une échelle en bois.

D'autres cueilleurs utilisent des nacelles mais celles-ci ne peuvent être utilisées que sur des terrains plats, dans une région escarpée où les emplacements privilégiés des tilleuls

⁴⁸ Instrument constitué d'un sécateur monté sur une perche et actionné à l'aide d'une corde.

sont les terrains non exploitables, en pente, en bordure de chemin. D'autres enfin inventent leurs propres systèmes pour cueillir et tailler en hauteur.

Je mets le tracteur avec les arceaux de sécurité. Y'en a un sur le capot avec ma sœur. Un sur la cabine. C'est moins chiant qu'une échelle. (Alfred)

Le moment du séchage est l'une des étapes les plus compliquées pour tous les cueilleurs, anciennes ou nouvelles, car les normes de qualité biologiques restreignent drastiquement les lieux adéquats. De plus, avec la désertification rurale, les difficultés de transmission des exploitations et l'importance du tourisme, beaucoup de greniers ont été réaménagés : « *Les maisons sont reconfigurées, les séchoirs sont transformés en gîtes* » (Francis). Ceux qui tentent de sécher sur le sol carrelé à l'intérieur des maisons obtiennent souvent un tilleul grisé (Francis). Pascale loue des petits greniers dispatchés dans plusieurs villages. Samuel, lui, utilise comme séchoir la maison abandonnée d'un de ses parents au village.

Le plancher en bois, c'est le top. Le bois absorbe l'humidité.

Nicolas, lui, fait sécher le tilleul sous sa serre, pour plus de praticité :

J'en ai marre d'aller dans le grenier, faut le tourner à quatre pattes. On devient flemmard avec le temps.

Au delà des lieux, certains gestes de séchage sont ajustés.

Pascale retourne le tilleul une fois par jour. On se gare devant une maison de village. Juste au-dessus de la porte d'entrée, une petite porte en bois indique l'accès au grenier. L'échelle est adossée au mur, à côté de la porte. On monte un par un dans le grenier. Il fait chaud et l'odeur des fleurs est enivrante. Une partie du tilleul est sec. Elle me montre une fleur et ses pistils qui sont entiers. Elle me dit : « Il est parfait ! » Pour retourner le tilleul qui n'est pas encore sec, elle me montre le geste. Prendre une partie du tas entre ses deux avant-bras et le renverser doucement sur le côté pour le retourner. Il s'agit de ne pas froisser les bractées mais aussi d'éviter que les pistils ne tombent : autant de perte de poids sur le produit final. (Carnets de terrain, juin 2017)

Simone, elle, l'étend en plus fines couches :

Ça sèche plus vite. C'est pour ne pas le retourner. Ça fait moins de gestes à faire.

Les « étapes » du travail de la cueillette sont successives mais non découpées. Elles sont enchevêtrées et c'est par leur ajustement incessant qu'elles ne deviennent pas empêtrées les unes dans les autres mais entrelacées de manière cohérente. Chaque choix de geste résonne sur les autres, comme une onde, et produit des effets qu'il faut contenir, anticiper, devancer.

Il faut penser à mardi, mercredi, jeudi... Je passe le soir et en fonction de s'il est plus ou moins fourni... Il faut sans cesse avoir à l'esprit : « Quel arbre je vais faire demain ? ». On va plus ou moins figoler. Ça fait des vagues. Vous avez trois ou quatre arbres qui vont être prêts. Vous n'allez pas passer du temps à tourner, à virer. Il faut gérer le séchage, sinon il ne vaut plus rien. Il faut éviter de se manquer. C'est intense mais bon, c'est agréable. (Samuel)

La mise en correspondance d'une diversité de critères commerciaux à des tilleuls et à des situations très diverses amènent à une pluralité de gestes de travail pour faire tenir ensemble toutes ces choses. Cette pluralisation dessine des genèses instrumentales et professionnelles qui reposent sur le tressage de nouveaux champs de liaison, de nouveaux milieux. Elle exprime la normativité des cueilleurs, cette dimension constructive de leur activité « *qui renvoie à ce que ce dernier mobilise et déploie de subjectivité, de compréhension, d'expertise voire d'intelligence, mais aussi d'efforts et de peine* » (Robert et al., 2019, p. 159) et qui est, selon Pastré « *transformation de soi grâce à sa propre pratique* ». Puisque c'est « *en se confrontant au réel que le sujet se construit* » (2005) les cueilleurs engagent, en faisant avec tout ce qui les environne pour former des ressources pour leur travail, quelque chose de ce qu'ils deviennent, de ce que devient leur travail et de ce que devient le monde qu'ils habitent.

8.3. « J'ai demandé aux anciens et j'ai aussi regardé sur internet »

8.3.1. « Avec ma petite moto, je me promène »

C'est peut-être la formation du verger et la taille qui m'apparaissent les gestes les plus formateurs d'un nouveau milieu qui concerne la vie collective, au delà de la constitution des ressources du travail. La formation du verger repose sur un maillage de liens avec les propriétaires. Établi par des accords verbaux, l'accès aux arbres est soumis à

une confiance réciproque basée sur la qualité de la taille des arbres. Il reste donc vulnérable. Ce maillage est le fruit d'un travail de plusieurs années. Il s'enrichit au fur et à mesure que la preuve est donnée de la qualité de la taille.

Les propriétaires peuvent être des agriculteurs ou des salariés occupés à d'autres travaux, des personnes trop âgées pour cueillir ou encore des résidents secondaires et des nouveaux arrivants qui ne savent que faire de leurs tilleuls. Les vergers éclatés, formés par les nouveaux cueilleurs qui sont rarement des « enfants du pays », ont un effet intégrateur. D'un côté, ils relient ces cueilleurs aux anciens du pays qui ne voit pas toujours d'un bon œil les nouvelles installations, donnant la preuve de leur capacité de travail. D'un autre, ils relient les résidents secondaires dont l'achat des maisons est souvent vécu comme une dépossession de leur pays par les habitants.

La taille devient, avec l'abandon de la cueillette et des arbres, un service rendu aux propriétaires, inversant les rapports entre propriétaires et cueilleurs. Au plein développement de la cueillette, l'accès aux arbres se faisait sur le modèle du fermage. C'est « *la récolte au tiers* » (Joël) : un tiers de la récolte est laissé en rétribution au propriétaire. Avec la crise, les arbres sont « *donnés* » pour la cueillette.

Ils peuvent également en déléguer l'exploitation ; dans ce cas-là tout le monde s'y retrouve : l'exploitant garde sa récolte et le propriétaire voit ses arbres taillés et entretenus chaque année. (Gervasoni, 1999, p. 36)

Les cueilleurs contactent les propriétaires après avoir repéré les arbres.

Avec ma petite moto, je me promène. Je connais qui ramasse ou pas, en fonction du volume. (Samuel)

Mais ils sont encore plus fréquemment sollicités par les propriétaires eux-mêmes.

Nous sommes dans un champ au bord de la route. Une voiture s'arrête. C'est une voisine qui habite un peu plus haut dans la vallée. Elle discute avec Pascale. Elle lui dit qu'elle peut passer sans problème tailler les arbres sur ses terrains. (Carnets de terrain, juin 2017)

On est sollicités en permanence. Tous les deux jours, y'a quelqu'un qui m'appelle et qui me dit : « Viens ramasser ». [...] Avant, les gens payaient pour cueillir le tilleul. Les gens se battaient au plus offrant. Aujourd'hui, les gens auraient tendance à me donner cinquante euros pour que je taille l'arbre. (Samuel)

L'intérêt, pour certains propriétaires, est que l'arbre soit entretenu sans payer l'élagage. Le développement de la taille contre la cueillette, pour faire milieu, demande parfois à être mise en correspondance avec les pratiques des élagueurs professionnels.

Nous sommes en voiture sur le chemin pour rejoindre la maison. Pascale croise une voiture et s'arrête. C'est un paysagiste qu'elle connaît. Il est en route pour aller tailler, chez un particulier, un tilleul que Pascale avait prévu d'aller cueillir cette année. Elle lui explique qu'elle n'a pas pu y aller car les fleurs avaient boulé trop vite, mais qu'elle a vu avec le propriétaire pour le tailler l'année prochaine. Elle lui dit que, s'il le taille maintenant, l'arbre n'aura pas de floraison l'année prochaine. Le paysagiste repart. Dix minutes plus tard, Pascale reçoit un SMS. Le paysagiste lui écrit que, finalement, ça l'arrange de ne pas tailler cet arbre cette année car il est « plein de boulot », qu'il a beaucoup de chantiers de taille en cours. Pascale est rassurée et me dit : « Je ne veux pas piquer le boulot des autres ». (Carnets de terrain, juin 2017)

Pour beaucoup, l'échange est motivé par l'attachement au tilleul et à sa cueillette, notamment pour les personnes âgées qui ne peuvent plus tailler par eux-mêmes.

De toutes façons, plus personne ne ramasse. Même nous, si notre petit-fils est occupé... Soit on les laisse aller et on fait venir quelqu'un qui taille uniquement. Soit si quelqu'un est intéressé et bien, il ramasse le tilleul. C'est par le bouche-à-oreille que ça se fait. (Fanny)

De ce fait, la qualité de la taille est un enjeu majeur dans l'échange. Les accords verbaux donnés peuvent être remis en question selon la manière dont sont taillés les tilleuls au moment de la cueillette.

- Alain : On ne peut pas donner les arbres à n'importe qui. Y'en a qui arrivent, ils coupent les grosses branches !
- Fabienne : On les avait donnés une fois, il les avait massacré !
- Pierre : Un voisin...
- Fabienne : Il avait fait des trous... Des grosses branches comme le bras ! Une catastrophe !
- Pierre : L'année d'après, y'a rien ! C'est fini !
- Fabienne : Et puis vous avez ça devant le nez toute l'année, donc ce n'est pas très joli. Niveau esthétique, y'a mieux.

Le travail de la cueillette est intégrateur ici à plusieurs titres. Il tisse des liens entre les habitants, il tisse des liens entre les générations et il contribue à la perpétuation de la vie, c'est-à-dire à la transformation d'un milieu où la vie de tous ceux-là est tressée avec les tilleuls.

8.3.2. « Si on creuse, c'est ça qui est intéressant »

C'est aussi, par les gestes du travail que les cueilleurs produisent les valeurs qui les font tenir : la cueillette engage un processus de valuation par lequel ils se tissent à leur environnement et trouvent une cohérence. La cueillette rassemble, comme auparavant, elle permet de faire tenir ensemble la variété des dimensions de l'existence. Immanentes aux gestes, les valeurs attachées au travail du tilleul se pluralisent.

Dans la continuité de ce que permettait de faire tenir le tilleul auparavant, la cueillette garde sa valeur de complément.

Y'a un créneau pour ceux qui ont un peu de courage, qui s'y tiennent. On n'y gagne pas des milles et des cents. Mais, ça fait partie d'un tout. (Gildas)

Dans des systèmes de vie encore largement équilibrés par la polyactivité, le tilleul est encore un soutien face à la précarité.

Aujourd'hui les gens ramassent peu. Y'a les récoltes des cerises pour les gros agriculteurs. Pour les gens pauvres, le tilleul c'est plus adapté. On vous dit que, le tilleul, c'est les fonctionnaires qui le ramassent. Les agriculteurs, ils privilégient autre chose. (Samuel)

Pour les nouveaux arrivants, notamment les cueilleurs de PPAM, le tilleul soutient l'installation.

Aujourd'hui, c'est repris pas des cueilleurs de plantes sauvages. Ils ont un lien avec l'agriculture. C'est repris par des néo-ruraux qui ont des projets PPAM. (Charlotte)

Le tilleul, ça a été ma toute première cueillette en sortant de formation. J'ai découvert que c'était le pays du tilleul. J'en ai fait dix, quinze kilos la première année. [...] Le tilleul a beaucoup aidé au début. Ça demande peu d'investissements. Il faut quand même des séchoirs qui tiennent la route. (Gildas)

Parce qu'elle a participé de la réalisation de son projet, qu'elle lui a permis de se développer, la cueillette, pour Gildas, c'est « *l'autonomie de la paysannerie* », à l'opposé du modèle de « *l'entrepreneur agricole* » qui « *apprend à compter, à gérer ses patrimoines, ses amortissements* ».

Pour les cueilleurs de PPAM, le tilleul s'intègre dans une gamme de plantes, comme chez Pascale avec « *la mauve, le calendula, le thym, la bourrache, le jasmin, la violette* ». Pour une partie des salariés, la cueillette permet de se lier au travail de la terre. C'est le cas de Sylvain, passionné d'agriculture. Jeune, il aurait voulu rester dans la ferme familiale mais c'est son frère « *qui a repris* ». Il est parti travailler dans une entreprise de transport à la ville. À la retraite, avec sa femme, ils sont alors revenus dans la région : « *c'était le rêve de Sylvain* ». C'est lui qui s'occupe de tailler les tilleuls pour la cueillette. Cette passion de l'agriculture contrariée, c'est le cas aussi de Joël qui rêvait lui aussi de reprendre l'exploitation familiale. Toute sa vie, il occupe un travail salarié. Il prend tous ses congés pour cueillir le tilleul. Quand il peut enfin reprendre l'exploitation de son père, il y plante des tilleuls. Cette passion dévorante ne plaît pas à sa femme qui, elle, n'aime pas les travaux agricoles. C'est d'ailleurs bien pour cela que Simone avait choisi un homme qui avait un travail salarié.

Je suis dans le petit salon de Simone et Joël. Celui où il y a la télévision. Simone sort les cassettes VHS sur lesquelles sont enregistrées les reportages où ils ont été filmés. Défilent les reportages des années 1990 où l'on voit les Chevaliers du Tilleul interviewés, les images de la cueillette. Sur l'un de ces reportages, on voit Joël en train de cueillir dans les arbres. On voit aussi sa mère, sa femme et leur fille qui vient de naître. Tous à la cueillette. Joël explique qu'avec la crise (celle de 1990), il va devoir bientôt arrêter la cueillette qui n'est plus rentable. Ainsi, dit-il, il va pouvoir réaliser le rêve de sa femme : partir en vacances. Nous sommes en 2017. Simone est debout à côté de la télé. Elle me regarde et elle me dit : On est toujours pas partis. (Carnets de terrain, juin 2017)

Enfin, cueillir permet de se lier aux autres. Expérience d'une sociabilité singulière et inscrite dans l'histoire, la cueillette nourrit ce par quoi chaque cueilleur tient. Pour les uns, la cueillette perpétue l'existence de la famille par la répétition des gestes. Elle sur-imprime la fonction de rassemblement de la famille en permettant à ses membres de l'éprouver.

- Fabienne : Je pense que c'est le rituel, les habitudes de famille.
- Pierre : On a toujours cueilli le tilleul.
- Fabienne : Si tu ne ramasses pas ton tilleul, tu n'es pas comme tes frères et sœurs. Et donc...
- Alain : Si on n'a pas ramassé cette année, on ramassera plus, ça nous rend malades.
- Fabienne : C'est un rituel !

Des jeunes cueilleurs continuent alors la cueillette avec leurs parents pour le plaisir de ces derniers à la faire.

Ça me plaît modérément, rester planté sur une échelle toute la journée... C'est mon père qui y tient. Il est à la retraite, ça lui plaît. On a fait devant la maison pour les entretenir.
(Nicolas)

L'argent de la cueillette, dans la famille de Richard, est investi dans les travaux de la maison de famille ou dans des projets comme une piscine pour les petits-enfants.

La cueillette lie la vie d'aujourd'hui avec celle de l'enfance, avec le temps passé.

On est représentatifs en terme nostalgique, pas en terme économique. Je le fais avec mon beau-père, des amis, sur les terres de mes grands-parents. Ça rappelle des bons souvenirs. (Benoît)

On le ramasse, on refuse de vieillir. Ça rappelle la jeunesse.
(Rodolphe)

C'est le cas des nouveaux cueilleurs aussi qui vont se lier au passé du pays dans lequel ils ont choisi de vivre.

Je suis tombée sur les anciens. Je me suis intéressée à savoir comment ils cueillaient. (Pascale)

J'ai été séduit par le pays. Je voyais ces arbres qui n'étaient plus récoltés... (Gildas)

Par la cueillette, les nouveaux cueilleurs s'insèrent dans une « tradition » souvent présentée comme très ancienne, reproduisant les gestes du travail des plantes selon un imaginaire singulier : celui de retrouver des usages qui exprimeraient l'harmonie (qui serait aujourd'hui perdue) des anciens habitants avec leur environnement naturel. Il permet à ces nouveaux habitants de se lier à ce nouvel environnement par la reprise des gestes de travail et d'y trouver place. Dans ce mouvement, ils forment de nouveaux imaginaires, qui pour être parfois fantasmés, n'en sont pas moins actuels. La dimension collective est alors éprouvée, pour ceux-ci qui ne travaillent pas en famille, selon des modalités de liens plus élargis

Faire ensemble. Là c'est concret. C'est une vraie occasion de partager une cueillette. Au-delà de l'aspect économique, la cueillette est en elle-même une thérapie. C'est l'arbre de la réconciliation, l'arbre intergénérationnel où on se retrouve

tous dessous. Si on creuse, c'est ça qui est intéressant. Ça donne du sens sur tous les plans. (Gildas)

8.3.3. « Quand on fait du gabarit, on fait pas dans la dentelle »

L'entrelacement des lignes de développement du travail et du végétal donne forme actuellement à un paysage du tilleul très hétérogène. D'un côté, l'abandon de la cueillette et la diversité actuelle des gestes de travail. De l'autre, la dynamique régénérative propre aux tilleuls et un écosystème en changement (développement des friches, régression des terres cultivées...). En circulant sur les routes, je vois les tilleuls « *entretenus* » par la taille annuelle. Où qu'ils soient situés, on les reconnaît à cette fameuse forme « *boule* » qui les caractérise. Les gestes de la taille « *en plein* » donnent à certains des silhouettes plus abruptes. Ceux qui sont taillés pour l'ornement ou pour l'entretien prennent des formes diverses qui laissent souvent voir les repousses de l'année.

Les tilleuls de bord de route sont, eux, taillés selon les normes de sécurité routière, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent. Ces tilleuls sont considérés par les services techniques départementaux comme des arbres « *emblématiques des Baronnie* », comme un « *patrimoine à entretenir* ». Cependant, les contraintes de gestion des routes par la DDT imposent des tailles importantes afin de composer avec les évolutions de l'environnement : non seulement le gabarit des camions, mais aussi les réseaux électriques et téléphoniques, et enfin les normes de sécurité routière qui évoluent et qui définissent les arbres de bord de route comme des « *obstacles agressifs* »⁴⁹. Comme l'explique Claude, les manières de tailler doivent « *trouver l'équilibre entre les valeurs patrimoniales et la sécurité routière. Y'a pas de solution type* ».

On a ni le temps ni les moyens. Quand on fait du gabarit, on ne fait pas dans la dentelle. Y'a des remarques des usagers. (Claude)

Du fait des tailles drastiques, les tilleuls de bord de route deviennent « *un patrimoine vieillissant qui se dégrade* » :

On doit garantir 4m30 de hauteur. Les arbres ont souffert, on a du couper de grosses charpentières. C'est comme pour nous. Couper un pouce c'est douloureux, couper un bras ça devient vital. Les arbres sont devenus fragilisés. Quand on

⁴⁹ Les obstacles agressifs sont des éléments qui risquent, en cas de choc, de provoquer une brusque décélération du véhicule pouvant être fatale à ses occupants : « *L'obstacle ne se déforme pas. Ce sont les véhicules et les passagers qui absorbent l'énergie.* » (Claude)

coupe une charpentière, ça abîme les fibres. Les arbres deviennent dangereux et fragiles. (Claude)

Pour compenser les tailles, le département et les communes replantent des tilleuls :

Si un alignement est dépérissant, on travaille en contact avec les communes et les mairies. On essaie de planter un ou deux arbres pour un arbre coupé. On les plante sur des places publiques, dans des parcs, sur des dépendances, des aires de repos, des lieux sans souci. (Claude)

Ces arbres ne sont généralement pas des tilleuls de l'espèce endémique de la région, à savoir *Tilia Platyphyllos* car « *y'a pas de pépiniériste qui est spécialisé là-dedans* » (Christian). Les tilleuls replantés sont donc souvent du « *tilleul hollandais* » ou du tilleul argenté.

À Ferrassières, ils ont arraché les arbres pour faire des routes larges. Fallait qu'ils replantent derrière. Ils ont planté des tilleuls, des amandiers... Mais ils ont planté des tilleuls argentés des pépiniéristes de Carpentras ! Ils n'ont pas de valeur marchande. Ce n'est pas un joli tilleul comme ceux d'ici. (Fernand)

En dehors de ces replantations, je vois, en bordure de champs, ces tilleuls qui sont devenus des « *peupliers* » : ceux qui se sont « *réensauvagés* » par l'absence de taille et qui suivent leur propre ligne de développement. Entrelacés à ceux-ci, dans les interstices, les haies, les bords de chemin, les talus, du nouveau tilleul « *sauvage* » se déploie de lui-même. C'est ce que me montre Francis sur le chemin en l'appelant « *un sauvage de Bénivay* », un arbre dont les bractées ressemblent au cultivar de Bénivay mais qui a poussé tout seul.

Il en sort de partout des petits tilleuls ! De partout ! Ça se ressème. (Étienne)

Maintenant il en sort de partout. Depuis qu'on ne le ramasse plus, y'en a de partout. J'en ai arraché six. Maintenant, y'en a de partout qui sortent. Mais avant, y'en avait point. (Paul)

Signe de la déprise du travail humain, les tilleuls sauvages sont à l'image de la déprise agricole dans la région et dont le paysage porte les signes, notamment par une extension des zones forestières.

- Paul : La montagne en face... Un lièvre qui partait d'en bas, jusqu'à la cime de la montagne, on le voyait.
- Evelyne : Il n'y avait que des pierres.

- Paul : Ce n'était que des lavandes. Et avant le phylloxéra, ce n'était que des vignobles.
- Evelyne : Aujourd'hui, c'est beaucoup plus vert, c'est le paradis, c'est beaucoup plus vert.

Qu'elles soient vécues comme un signe funeste ou favorable, les évolutions des formes du tilleul accompagnent les mutations d'un monde en perpétuelle transformation qui engage le devenir des habitants qui y vivent. Se projetant dans l'avenir, les cueilleurs qui envisagent de continuer à cueillir réfléchissent aux transformations du travail de l'arbre. Pour certains, tout est là : « *les arbres existent, les échelles sont dans les greniers* » (Francis). Malgré les difficultés liées à la reprise des arbres, à la main-d'œuvre et au séchage, l'avenir de la cueillette est pensé comme la perpétuation du passé. Pour d'autres, cet avenir passe par un renouvellement, par l'adaptation du travail, comme on l'a vu pour les gestes de taille, à partir du patrimoine existant. Pour d'autres enfin, la continuité de la cueillette passe par des replantations afin de modifier les conditions de travail actuelles. Alfred, dont les arbres sont situés sur des talus, explique ainsi :

Si j'étais jeune, j'en planterais cinq, six en bord de champ.

Pour beaucoup, il s'agit d'avoir des arbres plus faciles d'accès, « *de travailler la variété avec une conduite différente, pas à dix mètres de haut* » (Dominique)

Il faudrait refaire des vergers avec des arbres plus petits.
(Rodolphe)

- Paul : C'est le tronc qui est trop haut.
- Evelyne : Il faut partir de ras la terre, comme les abricotiers.

Les modèles de développement auxquels se réfèrent les cueilleurs sont de deux types. D'un côté, l'agroforesterie.

Je voudrais planter des arbres dans des champs vides. Mettre des tilleuls, faire des étages. Des tilleuls. Puis des noisetiers. Puis des groseilles, ou des fraises, en dessous. (Martin)

De l'autre, la culture intensive et mécanisée des fruitiers.

Il faudrait moderniser les vergers, comme avec les fruits. La mécanisation, c'est possible sur des plateformes sur du plat.
(Patrice)

Ils vont trouver des robots. Les robots, ils ramasseront.
(Evelyne)

On voit se dessiner, dans ces imaginaires, la prolifération des mondes possibles à venir par les multiples manières de faire milieu.

La trajectoire de ce chapitre suit un mouvement a priori inverse du chapitre précédent : vie contre mort, vie après la mort. Je souhaite souligner, pour terminer cette dernière partie d'ethnographie, l'idée que ces deux mouvements sont enchevêtrés. La mort du tilleul est provoquée par les gestes de conformation de nouveaux milieux par les négociants et les cueilleurs, qui sont relatifs à une genèse, à de nouvelles manières de vivre. Au delà du débat de normes inhérents à ces changements, ce qui est en jeu, dans ces deux chapitres, est la santé des travailleurs entendue selon la définition de Canguilhem : la capacité à instaurer ses propres normes de vie. Le tilleul fait ressource pour une diversité de cueilleurs et de négociants : il permet de « *de se relever, de se rétablir* », il engage un « *processus de reconstruction* » (Tardy & Rautenberg, 2013, p. 121).

Immergés dans un monde caractérisé par l'hétéronomie, « *qui comprend les autres humains, les animaux, les plantes et toutes les caractéristiques du paysage* » (Ingold, 2018, p. 367), tissé de mille phénomènes, événements et lignes de développement, les cueilleurs travaillent à leur propre autonomie. À l'opposé d'une idée de solipsisme ou de toute-puissance, cette autonomie est relative à la capacité à « *s'engager dans de nouvelles relations* » (Ingold, 2018, p. 367).

La formation d'un milieu adéquat relève dans le cas des cueilleurs, sur le fait de « *recomposer le milieu technicisé, et produire une réponse originale qui lui ressemble et qui est en accord avec ce qu'il est ; c'est aussi mettre en cohérence des manières d'être, de faire, de penser et un objet dont la pensée et l'action peut se saisir afin de trouver une issue possible, et s'en sortir* » (Béguin, 2010, p. 87). La mise en lumière de la nécessité de la cohérence dans la cueillette approfondit d'autant plus la dimension synthétique des gestes. Les gestes engagent, dans un même mouvement, les différentes dimensions de travailleurs (émotion, cognition, sensibilité, imaginaire, mémoire). Ils tressent de manière cohérente un ensemble de critères et de phénomènes disparates. Enfin, par leur manière et leur rythme, ils participent de la formation de l'existence, dans un processus qui concerne « *la relation à autrui et l'intrication au monde sous une forme collective* » (Cerclet, 2010, p. 187). Ils expriment la « *médiation entre l'individuel et le collectif, entre les niveaux*

macroscopiques et microscopiques de la vie sociale » (Schwartz, 2007, p. 131). Le geste « *joue avec et transcende les divers univers que les sciences n'osent franchir* » (Baudin, 2020, p. 3).

La description de la transformation des gestes du travail éclaire des processus « *d'ordres en train d'émerger, d'ordres en train de se faire* » (Cefaï, 2010b, p. 9) et de se défaire dans le même mouvement. C'est « *un nouvel équilibre avec le monde, une nouvelle forme et une nouvelle organisation* » (Canguilhem, 1969/1992, p. 12) qui prend forme. Les normes que ces gestes mettent en œuvre ne sont pas relatives à « *des règles formelles s'appliquant à l'extérieur à des contenus élaborés indépendamment d'elles* ». À l'inverse, les normes « *définissent leur allure et exercent leur puissance à même les processus au cours desquels leur matière ou objet se constitue peu à peu et prend forme* » (Macherey, 2009, p. 4). Elles sont immanentes à l'action : elles « *s'élaborent au fil même du processus antagonique qui fait et défait les formes de cette vie humaine* » (p. 87). Elles sont l'expression de cette rencontre, de cette aventure qu'est l'expérience « *avec son lot d'"imprévisible" et d'"inattendu" qu'aucune connaissance supposée parfaite ne saurait anticiper en totalité* » (Roth, 2010, p. 267). C'est pourquoi chez Canguilhem, la santé est relative à la créativité. Dans cette rencontre, se tissent des liens qui intègrent le monde au travailleur et l'intègre au monde, les projetant ainsi sur une ligne de « devenir », au sens de Deleuze qui génère une « *altération affective réciproque* » (Zourabichvili, 1997) :

Devenir, ce n'est jamais imiter, ni faire comme, ni se conformer à un modèle, fût-il de justice ou de vérité. Il n'y a pas un terme dont on part, ni un auquel on arrive ou auquel on doit arriver. Pas non plus deux termes qui s'échangent. La question « *Qu'est-ce que tu deviens ?* » est particulièrement stupide. Car à mesure que quelqu'un devient, ce qu'il devient change autant que lui-même. Les devenirs ne sont pas des phénomènes d'imitation, ni d'assimilation, mais de doubles captures, d'évolutions non parallèles. (Zourabichvili, 1997, p. 8)

Par l'usage de l'infusette, les mélanges, les importations, les composés chimiques des tisanes, la monoculture de fruitiers, les escabeaux de deux marches, les tronçonneuses, les échenilloirs, par Versailles et les capots de tracteur... par tous ces gestes et la manière de les faire, se tressent et se défilent des devenirs, faisant vivre ou mourir des mondes possibles : des émotions, des sensibilités, des actes, des sentiments, des imaginaires, des mémoires qui lient les choses les unes aux autres.

Conclusion : L'obscur synthèse de l'hétérogène

C'est le moment où il me faut rassembler les fils lancés, montrer ce qu'ils ont permis de tresser et ce qu'ils ont laissé dans l'ombre, ce à quoi ils sont reliés et ce qu'ils permettent de penser et de faire. Née d'un empêchement peu confortable dans la complexité d'une demande initiale et des récits passionnés des cueilleurs, cette thèse a tenté de suivre un axiome, celui de Flusser : « *Tu n'isoleras pas les phénomènes de leur contexte !* » (2005, p. 39). L'histoire que j'ai raconté relève d'une « *gesturographie* »⁵⁰, elle interroge comment ces « *gestes appris, esquissés, montrés et même oubliés* » (Bigé, 2018, p. 3), parce qu'ils sont des gestes du « faire milieu », engagent une certaine « *manière d'habiter le monde (y agir, en être, le percevoir) par le mouvement* » (Bigé, 2018, p. 1). Ils participent de ses processus de formation, en les intégrant dans les flux les plus intimes de nos devenirs.

J'ai écrit la première partie de l'ethnographie comme l'histoire d'un entrelacement progressif et discontinu des lignes du commerce, des plantations et de la cueillette. Cet entrelacs se forme par les gestes du travail qui mettent en correspondance tout un ensemble de phénomènes et de choses pour les mettre en cohérence. Ces gestes sont ouverts et opèrent par synthèse de l'hétérogène. Par leur répétition, leur rythmicité, leur agencement chorégraphique, ils génèrent une mésogenèse au sein de laquelle prend forme un certain tilleul à la valeur singulière.

La deuxième partie de l'ethnographie décrit la manière dont cette valeur se détermine dans les négociations autour du prix d'achat sur les foires. Cette valeur n'est pas seulement économique puisque s'y joue la possibilité de construire un monde commun aux négociants et cueilleurs qui leur permettent de mettre en correspondance une multitude de phénomènes relatifs à leurs propres mondes professionnels. Cette valeur est vitale car elle est relative à la formation d'équilibres au sein d'un champ d'expérience complexe et

⁵⁰ Paul B. Preciado, 2018, Peut-on inventer des gestes ?... In A. Bachzetsis, *An Ideal for Living*, Paris :Centre culturel suisse, (cité par Bigé, 2018).

mouvant. Le processus de valuation collectif repose sur une synchronisation des gestes de travail qui engendre une expérience esthétique qui exprime l'harmonie et l'intégration, par le travail, des différentes dimensions de l'existence.

Dans la dernière partie de l'ethnographie, j'ai montré en quoi la normativité, soit la possibilité de produire ses propres manières de faire pour rester en vie, est prise dans une tension entre continuité et discontinuité. L'ajustement des gestes du travail des négociants avec de nouveaux phénomènes - notamment industriels - défile des correspondances que les cueilleurs ne peuvent retisser, pris eux-mêmes dans de nombreux mouvements de transformation du monde rural et du travail. L'échec des actions de valorisation qui cherchent à retisser un maillage cohérent, notamment par l'usage d'objet-frontières et de nouvelles histoires, amène à l'enterrement du tilleul. Celui-ci est vécu comme la fin d'un monde. Il est cependant enchevêtré à l'émergence de nouveaux gestes du commerce et de la cueillette. Ceux-ci, proliférant de manière singulière, manifestent la dimension constructive du travail et la pluralité créatrice de la vie humaine.

Dans cette histoire, le concept de milieu, appuyé par ceux de normativité, d'expérience esthétique et de faire s'est trouvé déplacé, de l'imaginaire spatialisé du centre et de la périphérie, vers la métaphore du tissage et du champ d'expérience. Opérant la « *reconduction délicate, parce que toujours in situ d'une diversité à l'unité* » (Roth, 2010, p. 187), l'enjeu du concept de milieu est ici, paradoxalement, de rendre compte de la diversité des expériences et de la singularité des manières de vivre en faisant « avec » tout ce qui nous traverse et nous côtoie, d'interroger ce qui se passe de la vie et pour la vie, dans les manières de travailler avec le tilleul. Le geste du « faire milieu » comme tressage tente de répondre à une double exigence, celle de penser l'existence de formes perceptibles, appréhendables et persévérantes (comme ce tilleul devant ma maison) et celle de penser le mouvement et les flux qui l'ont formé et le maintiennent en devenir. Le geste du « faire milieu » est une proposition pour penser l'émergence et la maintenance des formes à partir de la répétition des gestes qui établissent les liaisons entre les choses, « *conciliant forme et rythme comme les deux dimensions des divers processus qui nous environnent* » (Cerlet, 2014a, p. 35). Pensé comme tressage, il a pour ambition de dépasser le dualisme humain-environnement pour rendre compte de la « *complexité dynamique du vivant* » (Cerlet, 2010, p. 178) qui opère par synthèses et discontinuités.

Les processus décrits sont toujours en cours de formation, en devenir. La pluralisation des manières individuelles de travailler avec le tilleul est aujourd'hui en tension avec la nécessité de « faire milieu » à un niveau plus collectif, un processus qui peine à se faire par manque d'ajustements réciproques entre les divers acteurs de la filière et du territoire. À ce sujet, l'enquête ethnographique s'est trouvée prolongée par une mise en projet, dans une rencontre entre anthropologie, ergonomie et les enjeux du Parc naturel régional des Baronnies provençales, afin de saisir cette tension et d'en faire quelque chose pour le développement du territoire entendu comme « *l'exploration d'un espace de possibles* » (Béguin, 2010, p. 140) pour la vie et le travail.

Une dimension de la participation de l'ethnographie à ce développement peut être vue comme celle de l'application de la science, c'est-à-dire « *produire des connaissances scientifiques et [...] identifier les limites des connaissances disponibles* » (Béguin, 2009, p. 19). L'ethnographie a en effet permis de documenter et d'identifier les freins et les leviers à un tel projet, au regard de la singularité et de la diversité des manières de travailler avec le tilleul, concourant ainsi à concevoir un projet en cohérence avec son terrain d'application. Cependant, il me semble que le concept de milieu peut apporter une contribution à « *la visée d'effets pratiques qui tendent à une transformation sociale* » (Pereira, 2015), soulevant ainsi la question de « *l'utilité de ces connaissances, dans des situations chaque fois singulières, et la pertinence de leur contribution à la vie commune et collective* » (Béguin, 2009, p. 19). En ce sens, le travail de recherche n'a pas seulement servi à « *recueillir des matériaux mais [à] négocier la participation mutuelle à un processus de compréhension et à la résolution partagée d'un questionnement* » (Cercllet, 2014b, p. 54). Je finirai donc cette conclusion en présentant trois idées attachées au concept de milieu qui me semblent pouvoir participer de ces enjeux de développement, de vie et de travail en santé, afin d'en examiner l'intérêt pour la conduite du projet, soulignant dans le même mouvement les limites du travail mené.

En premier lieu, j'ai choisi le concept de milieu afin de rendre compte de la totalité. Je m'inscris ici dans une tradition anthropologique dessinée par Mauss (Mauss, 1950). Il ne s'agit pas de pouvoir rendre compte de tout et de toutes choses. Mais plutôt, de pouvoir rendre compte de la manière dont un geste renvoie à l'ensemble des dimensions de l'existence. Pour le dire autrement, ce que les disciplines ont divisé en objets et en champs (le politique, l'économique, le juridique, mais aussi l'individuel et le social, ou la famille, la religion, le travail, ou encore le symbolique, l'affectif, le sensoriel, le mémoriel,

l'imaginaire) sont des dimensions intrinsèquement enchevêtrées dans l'expérience. Un geste entraîne avec lui toutes ces dimensions, comme un fil tiré emporte avec lui le reste de la maille.

Cette idée a deux conséquences. D'abord, elle postule la cohérence. Tout geste est relatif à un tout, il s'y réfère, il l'incorpore, il le modifie, il est une réponse créatrice. Le lien entre l'agir humain et son contexte est « *constitutif et pas seulement contingent* » (Joas, 1999, p. 170). Cette cohérence est une dimension de la santé. Par suite, le geste est un complexe. La diversité des dimensions que le geste tresse dans le cas de la cueillette élargit la focale des théories du cours d'action. Celles-ci sont centrées sur les rapports entre motricité, sensorialité et pensée dans une perspective écologique afin de rendre compte de « *l'engagement du corps en situation dans une compréhension immédiate de l'environnement* » (Baudin & Maillard, 2021, p. 32). Le sujet, développant des « prises », recrée alors son environnement, reconfigure sa situation (Ingold, 2018). Je rajoute à ceci deux autres dimensions qui peuvent participer du cours d'action : la mémoire et l'imaginaire. Cet ajout permet d'ouvrir considérablement les dimensions prises en compte et tressées par les gestes, en y rajoutant tout ce qui n'est pas perçu par la sensorialité, mais qui peut être présent. Comme un cueilleur qui peut ajuster son rythme, non seulement à son arbre, mais aussi à l'horaire de sortie de l'école, aux conseils donnés par un ancien cueilleur ou aux histoires qu'ils se raconte. Dans le geste, c'est tout cela qui est tenu ensemble. L'activité de travail concerne alors non seulement la « *synergie en nous des parties "hétérogènes" de nous-mêmes* » mais aussi la synthèse de dimensions plus externes et plus vastes pour rendre possible l'action et former des équilibres nécessaires à l'existence.

Dans le cadre de la conduite de projet dont un des objectifs est la transformation des situations de travail, et face à une grande diversité de manières de faire avec le tilleul, il me semble que c'est un enjeu de comprendre la diversité des dimensions tenues ensemble par les gestes du travail puisque cette cohérence et cet équilibre sont des dimensions de la santé et qu'elles nécessitent un travail de mise en correspondance pour permettre la formation d'un milieu. Suivant cette idée, le terrain que j'ai mené pourrait être poursuivi selon au moins deux directions. Il pourrait s'agir d'explorer les mondes professionnels des négociants et des autres acteurs du projet (notamment les partenaires institutionnels). Il pourrait s'agir aussi de documenter plus amplement l'hétérogénéité de ces dimensions au sein d'un même monde professionnel afin de saisir cette complexité ou

multidimensionnalité à l'œuvre. Elle représente un frein lorsqu'elle est ignorée en produisant de multiples blocages et désajustements. Son exploration est une ressource dans la conduite du projet car elle permet d'identifier les « *objets-frontière* » (Star, 2010) ou « *objets intermédiaires de la conception* » (Béguin & Robert, À paraître) pertinents afin de « faire milieu », c'est-à-dire de mettre en correspondance les manières de faire des acteurs concernés.

La deuxième idée est que le « faire milieu » repose sur une théorie de l'action que je définis comme un « faire avec ». Cette idée porte en elle une certaine idée du monde car, comme le rappelle Canguilhem, tout modèle théorique de l'action est en soi une métaphysique.

Consciemment ou non, l'idée que l'homme se fait de son pouvoir poétique répond à l'idée qu'il se fait de la création du monde et à la solution du problème de l'origine radicale de toutes choses. (Canguilhem, 1952, p. 171)

Si Canguilhem a choisi de défendre une vision de l'action comme créativité, c'est parce qu'il s'oppose aux théories mécanistes du vivant qui amputent le vivant de ce qui le constitue en tant que vivant. Un des enjeux du « faire avec » est de rééquilibrer l'intérêt qui est porté à la dimension expressive de l'action et d'éclairer ses dimensions réceptives, sans les réduire à des formes de soumission, ce qui appauvrit la compréhension que nous avons de nos expériences. Ressentir, recevoir, être passif demande un engagement spécifique, c'est une part de l'activité elle-même. Faire avec, sur le modèle de la respiration, c'est inspirer et expirer, c'est recevoir et exprimer, dans un mouvement d'aller-retour infini qui est le creuset de la création.

On peut alors reprendre une distinction entre deux dimensions dans le travail. D'un côté, le travail comme production d'objets, comme « *un facteur de production qu'il convient de rationaliser* » (Béguin, Robert, & Ruiz, sous presse), inscrit dans un « *régime socio-historique* » (Béguin et al., sous presse) enchâssé dans des formes d'organisation sociale. Le travail ici en appelle au turbin, au gagne-pain, au boulot, avec son lot de labeur, de peines et de contraintes, mais aussi aux dimensions organisationnelles et productives du travail prescrit (Guérin et al., 2021). De l'autre côté, il y a le travailler. Travailler désigne, au minimum, la mise en œuvre de « *ressources matérielles et immatérielles pour donner forme et faire avec un objet (la pâte que pétrit le boulanger, la plante que cultive le paysan) afin de satisfaire des besoins ou des utilités* » (Béguin et al., sous presse).

Travailler en appelle « à ce qui nous travaille » et à « ce que l'on travaille ». Travailler, ici c'est l'occupation, l'élaboration, le zèle et le soin, la fermentation, le cheminement, l'enfantement... Il désigne le travail « réel », ce que font les travailleurs en travaillant. Travailler, en ce sens, se rapproche du terme « ouvrier » qui signifie « *façonner un matériau, un objet de manière à le rendre propre à être employé* »⁵¹ et dont la racine latine « *opera* » désigne l'activité, le soin, l'effort et l'attention⁵². Travailler désigne cette activité dans laquelle s'engagent les humains pour adjoindre leur énergie à un champ de matières et de forces afin de les mettre en correspondance pour donner forme aux choses. Il est l'expression de la créativité du vivant.

Cette distinction, dans le cas du tilleul, déplace le débat à savoir si, la cueillette est ou n'est pas du travail. Au regard de ce qui est défini comme du travail agricole (la préparation notamment), la cueillette est une activité ambivalente. Mais elle relève du travailler. Un approfondissement des rapports entre travail (comme formes organisationnelles de la productivité) et le travailler permet de ne pas réduire les gestes du travail à la production. Il permet ainsi de rendre visibles des formes de travailler peu reconnues (Robert et al., 2019) et qui participent du maintien d'équilibres complexes, comme ce peut être le cas de toutes les activités de complément ou de « maintenance » (qui sont aussi des activités de développement), comme le cas du travail domestique, entre autres. Il permet aussi de s'intéresser, en fonction de la singularité des « *classes de situations* » (Pueyo, 2020), sur les manières de faire tenir ensemble une diversité d'activités dont l'équilibre a pour objectif la cohésion et l'équilibre vital.

La distinction entre travail et travailler, qui reprend la tension entre travail prescrit et travail réel, amène à reformuler le débat de normes au travail. Ce débat de normes, Canguilhem l'a formulé comme une tension entre le vital et le social. Je ne reprends pas cette formulation à l'identique car, pour Canguilhem, le vital est relatif à la normativité biologique individuelle et le social à la normalisation humaine collective (Canguilhem, 1966). Canguilhem pense cependant bien la possibilité de normativités collectives (qui deviennent normalisations par effet de leur rationalisation) (Le Blanc, 2002). Dans le cadre de ce travail de thèse, l'individuel naît d'un « rassemblement » du divers et les manières de faire milieu sont l'expression d'une normativité qui peut être individuelle ou collective. Je

⁵¹ Définition du CNRTL : <https://www.cnrtl.fr/definition/ouvrier> (Consulté le 14/01/2021).

⁵² Définition du Dicolatin : <https://www.dicolatin.com/Dico/LatinFrancais> (Consulté le 14/01/2021).

reformule donc la question du débat de normes au travail comme étant celle d'une tension entre la généralisation des formes collectives (la nécessité de tenir ensemble) - soit la continuité - et la prolifération de la singularité (qu'elle soit individuelle ou collective) - soit la discontinuité.

Enfin la troisième idée porte sur la diversité dont nos existences sont tissées. Si indéfiniment le vivant prolifère, c'est par la diversité des choses et des phénomènes que le vivant intègre, avec lesquelles il compose pour maintenir sa propre unité dans un monde chaotique. Nous « devenons », pour reprendre l'expression de Deleuze, car nous sommes portés au-delà de nous-mêmes par la vitalité de la diversité qui nous tisse. M'inscrivant ici dans la lignée de Robert Louis Stevenson, rendre compte de cette diversité intime est un des enjeux du concept de milieu.

L'homme n'est pas un mais deux en vérité. Je dis qu'il est deux parce que l'état de mes connaissances ne me permet pas d'aller plus loin. D'autres viendront après moi qui iront plus avant dans la même direction et je me hasarderais même à avancer que l'homme nous apparaîtra un jour comme un royaume peuplé de sujets les plus divers, les plus incongrus, les plus autonomes.⁵³

Cette idée m'engage à enrichir la métaphore du maillage proposée par Ingold (Ingold, 2017). Celui-ci, pour en rendre compte, décrit l'image du lacs des traces des limaces devant le pas de sa porte. Cette image, parce qu'elle rend compte des « *lignes abstraites* », tend à homogénéiser le maillage et peut difficilement rendre compte de la diversité des tressages et des rapports de pouvoir qui peuvent s'y former. Il faudrait pouvoir rendre compte de termes tels que imprégner, traverser, côtoyer, appuyer, alourdir, tendre, alléger, emporter, irradier, conduire, envahir, infuser, féconder, baigner... Autant de qualités qu'il y a de manières de tresser les choses ensemble, d'habiter et d'être habité par le monde. Mais aussi rendre compte de la diversité de gestes pour lier les choses ensemble, depuis la prédation jusqu'au soin, en passant par l'asservissement, la coercition, la contrainte, l'obligation, l'accord, la coopération, le ménagement, le laisser-faire, l'indifférence... pour n'en citer que quelques-uns et qui sont tous des manières de faire milieu.

⁵³ dans « Dr Jekyll and Mr Hyde », citation extraite de Laplantine, 2005, p. 45.

Là réside une des questions de la conduite du projet qui, pour faire émerger « *un projet commun* » (Béguin & Robert, À paraître) dans un mouvement de « *pluralisation des milieux humains* », donne lieu à un débat de normes : à savoir ce qu'il faut faire advenir et comment le faire advenir pour que « *ces milieux visés et perpétuellement reconstruits par notre activité aient une chance de s'enchâsser dans un milieu visé qui soit l'habitat de tous* » (Schwartz, 2020, p. 110). Si la conduite du projet vise un « faire milieu » nécessaire au développement territorial, elle engage l'exploration de ce débat de normes qui doit tenir compte du fait qu'une « *diversité de mondes professionnels est non seulement possible, mais aussi nécessaire* » (Béguin, 2010, p. 77) et qu'on ne peut prédéfinir « *les valeurs au nom desquelles l'humanité cherche à se libérer* » (Roth, 2010, p. 212). Ces controverses entre les manières de faire milieu peuvent être perçues comme des freins. Elles peuvent être aussi « *source de développement, non seulement des situations, mais aussi de l'activité* » car elles permettent « *l'exploration des possibles* » « *par le jeu des échanges entre différents mondes possibles et acceptables, simultanément présents dans l'espace et dans le temps* ». La question est alors autant celle du choix, que celle de l'orchestration de la pluralité. La notion de « développement territorial » sort ainsi de son acception « *macro-économique* » (Baré, 1995) pour s'attacher à la formation de milieux collectifs vivables.

Cette question est de dimension éthique. Si la thèse ne documente pas cet aspect (ce que valent les manières de travailler avec le tilleul au regard de la vie à venir), elle est au cœur de la question du milieu et de la conduite de projet. Non seulement, celle de la responsabilité envers ce avec quoi nous travaillons, par la manière dont nous travaillons avec, mais aussi comment cela nous affecte. C'est ce qui apparaît si expressément dans ce témoignage de Vandana Shiva :

J'ai grandi dans la forêt himalayenne et avant de partir au Canada dans le cadre de mon doctorat, j'ai fait une courte randonnée. J'avais juste envie d'emporter un petit bout de la forêt avec moi en souvenir. Mais la forêt que je connaissais n'existait plus, il n'y avait plus de chêne, la magnifique rivière que je connaissais avait aussi disparu, il ne restait qu'un mince filet d'eau. [...] Quand j'ai vu la forêt détruite, c'était comme si une partie de moi était détruite, parce que j'ai grandi avec cette forêt ! Elle n'était pas à l'extérieur de moi, elle n'était pas séparée de moi, ce n'était pas un objet mais c'était moi. (Bienaimé Charlotte, 2019)

En écoutant la pensée de Vandana Shiva, je m'interroge : qu'il s'agisse d'un végétal, d'un animal, d'un être humain, d'un paysage, d'une poésie, d'une machine, d'une législation, d'une pensée, d'une émotion, qu'il s'agisse d'une taille à la scie ou à la tronçonneuse, d'une manière de cueillir une fleur ou de la conditionner, que faisons-nous vivre ou mourir par nos gestes ? Que faisons-nous vivre ou mourir à l'intérieur de nous-mêmes quand nous faisons vivre ou mourir quelque chose ? Quels possibles ouvrons-nous ou fermons-nous en changeant nos gestes ? Autant de questions portées par le débat de normes.

Pour conclure, je souhaite apporter une contribution à ce débat de normes par l'histoire de la cueillette comme exploration du « faire milieu ». Milles autres histoires auraient été possibles. Celle que j'ai construite est relative à un terrain particulier qui m'a jetée dans un trouble, dans « *un chaos d'impressions, indémêlables les unes des autres, et par conséquent impensables* » (Roth, 2010, p. 108). Le travail de recherche et d'écriture m'a permis d'aboutir à une forme « *d'unité de l'expérience* » (Roth, 2010, p. 244) pour m'en « *sortir* » (Béguin, 2010, p. 87) un peu mieux. Si la thèse m'a permis de « faire milieu » en réalisant « *cette synthèse difficile d'éléments hétérogènes* » (Roth, 2010, p. 185) qui est pour Canguilhem le travail de la pensée, ce travail ne s'adresse pas qu'à moi-même. Il a été et sera l'objet d'une « *mimésis 3* » telle que définie par Ricœur et reprise par Cefaï : « *la refiguration par les lecteurs des récits racontés par l'historien, dans un acte de lecture qui engendre d'autres actions* » (Cefaï, 2010a, p. 548).

Si le récit « *est l'histoire de la résolution d'un trouble qui fait date et appelle au changement* », cette thèse s'inscrit, à sa mesure, dans une ligne tracée par Tim Ingold : « *réveiller nos sens et permettre à la connaissance de croître de l'intérieur, en s'inscrivant dans le déploiement de la vie* », mener « *une recherche radicale et spéculative sur les possibilités de la vie humaine* », se donner la « *tâche prospective d'envisager un futur commun à tous et de frayer des voies nouvelles* » (Ingold, 2017, p. 31-34). Par cette histoire de milieu et de travail, de vie et de mort, j'espère nourrir cet « *élan humain* » qui « *en appelle à un autre monde souhaitable, désirable, sensé ; du point de vue de ceux qui le portent [et qui] précisément rêvent, souhaitent, poursuivent, "expriment", fabriquent cet autre monde* » (Pueyo, 2020, p. 187).

Au delà de la conduite de projet en cours, cette histoire s'adresse donc tout d'abord comme un retour à ceux qui ont travaillé et qui travaillent avec le tilleul. Ainsi que le

souligne Pueyo en citant Davezies, la santé est relative au sentiment « *d'avoir "une vie qui se tient", de percevoir la suite des événements vécus comme une unité susceptible de faire sens et de se constituer une histoire* » (2020, p. 186). J'espère participer à transformer des récits morcelés en une histoire commune, rendre à des expériences passionnées et douloureuses leur continuité et leur cohérence. S'il s'agissait de ressusciter un mort, j'espère, par cette mise en récit, soutenir la vitalité des processus en cours et participer à dessiner des possibles pour l'avenir.

Bibliographie

Absi, P. (2010). Qu'entendons-nous par travail ? Réflexions autour du débat sur le statut de la prostitution. *Cachez ce travail que je ne saurais voir. Ethnographie du travail du sexe*. Lausanne: Antipodes.

Albert, B. (1995a). Anthropologie appliquée ou « anthropologie impliquée » ? In J.-F. Baré (Éd.), *Les applications de l'anthropologie* (p. 87-117). Paris: Karthala.

Andrew, C., Jean, B., & Lafontaine, D. (Éds.). (2010). *La multifonctionnalité de l'agriculture et des territoires ruraux : Enjeux théoriques et d'action publique*. Tendances et débats en développement régional. Rimouski, Québec: Éditions du CRDT et du GRIDEQ.

Arborio, A.-M. (Éd.). (2008). *Observer le travail : Histoire, ethnographie, approches combinées*. Collection Recherches. Paris: La Découverte.

Aubry, A. (1987). Le terrain en recherche-action (Mexique). *Journal des anthropologues*, 29(1), 155-158.

Azémar, G.-P., & de la Pradelle, M. (1981). Une histoire de marché. *Les Annales de la Recherche Urbaine*, 12(1), 70-102.

Barbier, C., Cerf, M., & Lusson, J.-M. (2015). Cours de vie d'agriculteurs allant vers l'économie en intrants : Les plaisirs associés aux changements de pratiques. *Activités*, 12(2). Consulté le 03/04/2021 à l'adresse <http://www.activites.org/v12n2/V12n2.pdf>

Baré, J.-F. (1995). En quoi peut bien consister une anthropologie appliquée au développement ? In J.-F. Baré (Éd.), *Les applications de l'anthropologie. Un essai de réflexion collective depuis la France* (p. 141-177). Karthala.

Baré, J.-F., Albert, B., Gruénais, M.-E., Hubert, A., & Lenclud, G. (2008). *Les applications de l'anthropologie. Un essai de réflexion collective depuis la France*. Paris: Karthala.

Baudin, C. (2020). Gestes du temps. *Anthropotechnology from inside*, (2). Consulté le 28/05/2021 à l'adresse <http://www.blurb.com/b/10507412-anthropotechnology-from-inside-n-2-gestes-du-temp>

Baudin, C. (2021). Mise en abîme des « corps inspirés » : L'urgence du retour au sensible. *Actes 55ème Congrès de la Société d'Ergonomie de Langue Française. L'activité et ses frontières. Penser et agir sur les transformations de nos sociétés* (p. 56-61). Paris:

ARPACT.

Baudin, C., & Maillard, L. (2021). Les enjeux corporels d'une vision augmentée appliquée à l'activité des sapeurs-pompiers. *Activités*, (18-1). Consulté le 15/05/2021 à l'adresse <http://journals.openedition.org/activites/5869>

Bazin, J. (2008). *Des clous dans la Joconde : L'anthropologie autrement*. Essais. Toulouse: Anacharsis.

Beaud, S. (1996). L'usage de l'entretien en sciences sociales. Plaidoyer pour l'«entretien ethnographique». *Politix. Revue des sciences sociales du politique*, 9(35), 226-257.

Bec, L. (2007). Les gestes prolongés Postface1. *Flusser Studies*, 4, 1.

Becker, H. S. (2002). *Les ficelles du métier : Comment conduire sa recherche en sciences sociales*. Guides Repères. Paris: La Découverte.

Béguin, P. (2005). Concevoir pour les génèses professionnelles. In P. Rabardel & P. Pastré (Éds.), *Modèles du sujet pour la conception, dialectiques activités développements* (p. 31-52). Toulouse: Octarès.

Béguin, P. (2006). Acerca de la evolución del concepto de actividad. *Laboreal*, 2(1). Consulté le 12/01/2021 à l'adresse <http://journals.openedition.org/laboreal/13806>

Béguin, P. (2009). Expérience collective et recherche en partenariat. Eléments pour une approche pragmatique de la « recherche en situation ». *Dynamique des savoirs, dynamique des changements*. Toulouse: Octarès.

Béguin, P. (2010). *Conduite de projet et fabrication collective du travail : Une approche développementale* (Habilitation à diriger des recherches). Université Victor Segalen Bordeaux 2, Bordeaux.

Béguin, P. & Robert. (A paraître). Faire milieu : Penser l'espace du travail et de sa transformation. *Activités*.

Béguin, P., Robert, J., & Ruiz, C. (sous presse). Travail et Travailler. In E. Brangier & G. Valery (Éds.), *Dictionnaire encyclopédique de l'Ergonomie. 150 notions clés*. Paris: Dunod.

Bernard, C. (1956). *Histoire du Buis-les-Baronnies*. Buis-les-Baronnies: Caisse des Ecoles.

Berque, A. (2013). Tétralemme et milieu humain : La mésologie à la lumière de Yamauchi. *Ebisu. Études japonaises*, (49), 57-71.

Berque, A. (2016). *Écoumène : Introduction à l'étude des milieux humains*. Paris: Belin.

Bessy, C., & Chateauraynaud, F. (1995). *Experts et faussaires : Pour une sociologie de la*

perception. Collection Leçons de choses. Paris: Editions Métailié.

Biard, C. (2020). « *Serveuses ou servantes?* » : *Le travail des serveuses en restauration traditionnelle et leurs tactiques de résistance* (Mémoire de Master). Université de Paris.

Bienaimé Charlotte. (2019, octobre 6). Entretien avec Vandana Shiva. *Un podcast à soi, Série Féminisme et écologie, la Terre et les corps*, « Premier volet : Ecoféminisme, défendre nos territoires ». Arte Radio. Consulté le 13/10/2020 à l'adresse https://www.arteradio.com/son/61662635/ecofeminisme_1er_volet_defendre_nos_territoires_21

Bigé, R. (2018). Note sur le concept de geste. In M. Bouvier (Éd.), *Pour un atlas des figures*. La Manufacture. Consulté le 04/03/2021 à l'adresse <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-02440249>

Bosmans, A. (1998, août). La crise du tilleul : C'était écrit. *Le Dauphiné Libéré*. Consulté le 18/07/2017 à l'adresse <http://www.tamtamdesbaronnies.com/1999/tilleul7.htm>

Bosmans, A. (2001, juin 15). Le retour du Tilleul. *Le Dauphiné Libéré*. Consulté le 20/07/2017 à l'adresse <http://www.tamtamdesbaronnies.com/2001/articles01/tilleul01.htm>

Bourdelon, P. (2016). *Le Buis : Une enfance turbulente et dorée au quartier des Aires*. Nîmes: Nombre 7.

Bourny, D. E. (2014). Étude du taux des principaux constituants de la fleur de tilleul (*Tilia platyphyllos* Scop) d'origine française. *Phytoreviews*, (2), 11.

Bourny, M., & Ruegg, J.-C. (2012). *Vercoiran, la mémoire d'un village des Baronnies provençales*. Buis-les-Baronnies: Histoire, Patrimoine et Culture des Baronnies.

Bouvard, A. (1946a). Le Bassin du Buis-les-Baronnies. Etude de géographie humaine. *Revue de géographie alpine*, 34(2), 103-169.

Bouvard, A. (1946b). Le Bassin du Buis-les-Baronnies. Etude de géographie humaine (Suite et fin). *Revue de Géographie Alpine*, 34(3), 381-446.

Boyer, J. (2019). Nature de l'économie, économie de la nature. *Au seuil de la Nature, Hommage à Philippe Descola* (p. 135-143). Mirebeau-sur-Bèze: Tautem.

Caillé, A. (2001). Présentation. *Revue du Mauss, Travailler est-il (bien) naturel?*, 2(18), 5-18.

Canguilhem, G. (1947). Milieu et Normes de l'Homme au Travail. *Cahiers Internationaux de Sociologie*, 3, 120-136.

Canguilhem, G. (1952). Réflexions sur la créativité artistique selon Alain. *Revue de Métaphysique et de Morale*, 57(2), 171-186. Presses Universitaires de France.

- Canguilhem, G. (1965). *La connaissance de la vie*. Problèmes et controverses (2^e éd.). Paris: Vrin.
- Canguilhem, G. (1966). *Le normal et le pathologique*. Quadrige (12^e éd.). Paris: Presses Universitaires de France.
- Canguilhem, G. (2011). Descartes et la technique. *Œuvres complètes. Ecrits philosophiques et politiques (1926-1939)* (Vol. 1, p. 490-499). Paris: Vrin.
- Cefaï, D. (2010a). Postafce. In D. Cefaï (Éd.), *L'engagement ethnographique, En temps & lieux* (p. 547-598). Paris: EHESS.
- Cefaï, D. (2010b). Introduction. In D. Cefaï (Éd.), *L'engagement ethnographique, En temps & lieux* (p. 7-21). Paris: EHESS.
- Cerclet, D. (2010). Les corps en mouvement comme lieu de constitution du temps ? In A. Berthoz & B. Andrieu (Éds.), *Le corps en acte. Centenaire Maurice Merleau-Ponty, Epistémologie du corps* (p. 171-185). Nancy: Presses Universitaires de Nancy.
- Cerclet, D. (2014a). Marcel Jousse : À la croisée de l'anthropologie et des neurosciences, le rythme des corps. *Parcours anthropologiques*, 24-38.
- Cerclet, D. (2014b). De la restitution à l'altération. *La restitution des savoirs : Un impensé des sciences sociales ?*, Logiques sociales (p. 52-66). L'Harmattan.
- Certeau, M. de. (1990). *L'invention du quotidien I. Arts de faire*. Folio Essais. Paris: Gallimard.
- Chamois, C. (2016a). Les enjeux épistémologiques de la notion d'Umwelt chez Jakob von Uexküll. *Tétralogiques*, (21), 171-194.
- Chamoux, M.-N. (1994). Sociétés avec et sans concept de travail. *Sociologie du travail*, 36(1), 57-71.
- Chassaing, M.-E., & Ramel, J.-L. (2012). *Récits du pays de Rémuzat*. Nyons: Culture & langue d'oc.
- Chevalier, D. (1983). Les parcs naturels et la recherche ethnologique vers une ethnologie appliquée ? *Journal des anthropologues*, 12(1), 55-59.
- Citton, Y., & Walentowitz, S. (2012). Pour une écologie des lignes et des tissages. *Revue des livres*, (4), 28-39.
- Clavreul, L. (2008, janvier 8). Gilbert Ducros, fondateur du groupe Ducros. *Le Monde*. Consulté le 14/03/2020 à l'adresse https://www.lemonde.fr/disparitions/article/2008/01/08/gilbert-ducros-fondateur-du-groupe-ducros_996986_3382.html

- Coudène, M., Reynard, R., & Lebrun, F. (2011). Les Baronnie Provençales : Un territoire attractif qui doit conforter sa base économique. *La Lettre-Analyses*, INSEE Rhône-Alpes, (4).
- Csordas, T. J. (1990). Embodiment as a Paradigm for Anthropology. *Ethos*, 18(1), 5-47.
- D'Agostino, G. (2010). Introduction. In G. D'Agostino, M. Kilani, & S. Montes (Éds.), *Histoires de vie, témoignages, autobiographies de terrain : Formes d'énonciation et de textualisation*. Berlin, Münster, Vienne, Zürich, Londres: LIT Verlag.
- De Poumeyrol. (1930). Le tilleul de France, dit de Carpentras. *Bulletin des sciences pharmacologiques*.
- Debourdeau, A. (2013). *Les grands textes de l'écologie*. Paris: Flammarion.
- Demazière, D. (2008). L'entretien biographique comme interaction négociations, contre-interprétations, ajustements de sens. *Langage et société*, n° 123(1), 15-35.
- Descola, P. (2013, juin 18). *Anthropologie de la nature : Leçon inaugurale prononcée le jeudi 29 mars 2001*. Collège de France, Paris.
- Descola, P. (2015). *Par-delà nature et culture*. Folio Essais. Paris: Gallimard.
- Descola, P., Ingold, T., & Lussault, M. (2014). *Être au monde : Quelle expérience commune ?* Grands débats mode d'emploi. Lyon: Presses Universitaires de Lyon.
- Desmoulins, A. (1925). *L'Agriculture du département de la Drôme. Concours des Primes d'honneur, prix culturels et de spécialités du département de la Drôme (1923-1924)*. Valence: Granger et Legrand.
- Dewey, J. (2008). La théorie de la valuation. *Tracés*, (15), 217-228.
- Dewey, J. (2010). *L'art comme expérience*. Folio Essais. Gallimard.
- Dewey, J. (2014). *La quête de certitude : Une étude de la relation entre connaissance et action*. Bibliothèque de philosophie. Paris: Gallimard.
- Dupré, L. (2002). *Du marron à la châtaigne d'Ardèche : La relance d'un produit régional* (Vol. 12). Comité des travaux historiques et scientifiques-CTHS.
- Dutreuil, S., & Pocheville, A. (2015). Les organismes et leur environnement : La construction de niche, l'hypothèse Gaïa et la sélection naturelle. *Bulletin d'histoire et d'épistémologie des sciences de la vie*, Volume 22(1), 27-56.
- Estelle, S. (1997, janvier 15). (Sans titre). *L'Agriculture Drômoise*, 4.
- Estés, C. P. (2017). *Femmes qui courent avec les loups : Histoires et mythes de l'archétype de la femme sauvage*. Paris: Grasset.

Extrait de presse. (1998, juillet 3). *La Tribune*, 9.

Faure, O. (1996). Les officines pharmaceutiques françaises : De la réalité au mythe (fin XIXe-début XXe siècle). *Revue d'histoire moderne et contemporaine (1954-)*, 43(4), 672-685.

Feuerhahn, W. (2009). Du milieu à l'Umwelt : Enjeux d'un changement terminologique. *Revue philosophique de la France et de l'étranger, Tome 134(4)*, 419-438.

Feuerhahn, W. (2017). Les catégories de l'entendement écologique : Milieu, Umwelt, environnement, nature... In G. Blanc, É. Demeulenaere, & W. Feuerhahn (Éds.), *Humanités environnementales*. Paris: Edition de la Sorbonne.

Firth, R. (1979). Work and Value : Reflections on Ideas of Karl Marx. In S. Wallman (Éd.), *Social anthropology of Work*, A.S.A. monograph ; 19. London ; New York: Academic Press.

Flusser, Vilém. (2005). *Essais sur la nature et la culture*. Belval: Circé.

Flusser, Vilém. (2014). *Les gestes*. Cahiers du Midi. Bandol/Paris: Al Dante/Aka.

Fralib Gemenos. (2012, mai). Solution alternative présentée par les Syndicats CGT et CGC.

Frogerais, A. (2018). *Les Tisanes pharmaceutiques Histoire de la production industrielle*. Consulté le 16/05/2020 à l'adresse <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01952315>

Garraud, L. (2018, non publié). Les tilleuls non sauvages.

Garraud, L., Robert, J., Ronzani, C., & Vernin, A. (2019). Cohabiter en Ethnobotanie ? Entre sauvage et cultivé, l'hybridation des savoirs de la tillaie sauvage au tilleul de culture des Baronnie. *Actes du séminaire d'ethnobotanique de Salagon, année 2017*. Musée de Salagon et Forcalquier, Éditions C'est-à-dire.

Gervasoni, L. (1999). *La fleur de tilleul, richesse des Baronnie* (Thèse en Sciences pharmaceutiques.). Université Joseph Fourier, Grenoble.

Gibert, M.-P., & Monjaret, A. (2021). *Anthropologie du travail*. Paris :Armand Colin.

Givre, O. (2010). Faire et savoir faire un « territoire patrimonial » : Parc naturel régional du Haut-Jura (France). *Museos y Parques naturales*, 135-158.

Givre, O. (2015). *Du patrimoine comme objet à la patrimonialisation comme processus*. Consulté le 14/04/2021 à l'adresse <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01316132>

Givre, O. (2019). *Patrimonialisations croisées : Jeux d'échelles et enjeux de développement*. Presses universitaires de Lyon.

- Givre, O., & Chauliac, M. (2020). Transmettre l'anthropologie à travers l'enquête collective et partenariale. Réflexions croisées sur le projet Anthropologie, Science & Société (Lyon). *Terrains/Théories*, (12).
- Glasberg, M. (1981, février 6). (Sans titre). *Libération*.
- Godelier, M. (1993). Travail. (P. Bonte & M. Izard, Édés.) *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, Quadrige / Dicos poche. Paris: Presses Univ. de France.
- Goldstein, K. (1951). *La structure de l'organisme*. Paris: Gallimard.
- Goulet, F., Pervanchon, F., Conteau, C., & Cerf, M. (2008). Les agriculteurs innovent par eux-mêmes pour leurs systèmes de culture. In R. Reau & T. Doré (Éds.), *Systèmes de culture innovant et durables*, Transversales (p. 53-69). Dijon: Educagri Éditions.
- Guérin, F., Pueyo, V., Béguin, P., Garrigou, A., Hubault, F., Maline, J., & Morlet, T. (2021). *Concevoir le travail, le défi de l'ergonomie*. Toulouse: Octarès.
- Guy, B. (2016). La mésologie et la pensée des relations entre espace, temps et mouvement : Des convergences. Présenté à "Mésologiques-études des milieux". Consulté le 21/05/2020 à l'adresse emse-02952930
- Harel, Z. (2020). Protocole de recensement des tilleuls domestiques des Baronnies provençales et du Diois. PNR Baronnies provençales.
- Houdart, S., & Thiery, O. (Éds.). (2011). *Humains, non-humains : Comment repeupler les sciences sociales*. Paris: La Découverte.
- Howes, D. (2010). L'esprit multisensoriel, ou la modulation de la perception. *Communications*, n° 86(1), 37-46.
- Hubert, B. (2018, février 8). *Le « milieu » : Dualisme ou dualité nature/culture ?* Conférence présentée à l'Atelier 7 « Epistémologie et heuristique », EVS UMR 5600, Lyon.
- Ingold, T. (2011). *Une brève histoire des lignes*. Bruxelles: Zones sensibles.
- Ingold, T. (2012). Culture, nature et environnement. *Tracés. Revue de Sciences humaines*, (22), 169-187.
- Ingold, T. (2017). *Faire : Anthropologie, archéologie, art et architecture*. Bellevaux: Dehors.
- Ingold, T. (2018). *Marcher avec les dragons*. Points Essais (Points.).
- Ingold, T. (2019). Confessions of a semiophobe. *Au seuil de la forêt : Hommage à Philippe Descola, l'anthropologue de la nature* (p. 471-480). Mirebeau-sur-Bèze: Tautem.

- ISARA. (2002). *Diagnostic de la filière Tilleul*. ESE - ISARA Lyon.
- Jean, A.-K. (2016). *Le tilleul sauvage Tilia platyphyllos Scop. Sur le territoire du Parc Naturel Régional des Baronnies provençales* (Rapport de stage). Université Jean Monet de Saint-Etienne, Faculté des Sciences et Techniques de Saint Etienne.
- Joas, H. (1999). *La créativité de l'agir*. Passages. Paris: les Éditions du Cerf.
- Kilani, M. (2000). *L'invention de l'autre : Essais sur le discours anthropologique*. Anthropologie. Lausanne: Payot.
- Krueger, J. (2011). Extended cognition and the space of social interaction. *Consciousness and Cognition*, 20(3), 643-657.
- Lamouche, A. (1954). *La théorie harmonique : Le principe de simplicité dans les mathématiques et dans les sciences physiques*. Paris: Gauthier-Villars.
- Laplantine, F. (2005). *Le social et le sensible : Introduction à une anthropologie modale*. L'anthropologie au coin de la rue. Paris: Téraèdre.
- Latour, B. (2007). *Changer de société, refaire de la sociologie*. Paris: La Découverte.
- Latour, B. (2010). *Nous n'avons jamais été modernes : Essai d'anthropologie symétrique*. Paris: La Découverte.
- Le Blanc, G. (2002). *La vie humaine : Anthropologie et biologie chez Georges Canguilhem*. Paris: PUF.
- Liautaud, J. (1959). *Contribution à l'étude du Tilleul : Le Tilleul de Carpentras et des Baronnies* (Thèse). Université de Montpellier, Faculté de Médecine de Montpellier.
- Macherey, P. (2009). *De Canguilhem à Foucault, la force des normes*. Paris: La Fabrique éditions.
- Macherey, P. (2016, avril 22). *Canguilhem et l'idée de milieu*. Présenté au Colloque « Georges Canguilhem. Science, technique, politique : perspectives actuelles », Liège. Consulté le 16/06/2020 à l'adresse <https://philolarge.hypotheses.org/1737>
- Manceron, V. (2010). De l'ethnographie à l'écriture : Usages et mésusages du récit de vie. In G. D'Agostino, M. Kilani, & S. Montes (Éds.), *Histoires de vie, témoignages, autobiographies de terrain : Formes d'énonciation et de textualisation* (p. 157-168). Berlin, Münster, Vienne, Zürich, Londres: LIT Verlag.
- Martel, C. (1994). *Amandiers, amandes et cassoirs en Haute Provence suivi d'un Glossaire de l'amande*. Mane: Les Alpes de Lumière.
- Martel, P. (2000). *L'invention rurale : L'économie de la nature*. Les Alpes de Lumière.

- Mauss, M. (1950). *Sociologie et anthropologie* (11^e éd.). Paris: Quadrige/PUF.
- Micoud, A. (2000). Patrimonialiser le vivant. *Espace Temps*, 74(1), 66-77.
- M.J. (1998, juillet 9). La foire de la misère. *L'Actualité Drômoise*, 3.
- Morrisette, J., Didier, D., & Pepin, M. (2014). Introduction. *Recherches Qualitatives. Vigilance ethnographique et réflexivité méthodologique*, 33(1), 9-18.
- Mourier, J. (1997). *Visages du Tilleul*. Buis-les-Baronnies: Office de tourisme du Buis-les-Baronnies.
- Musset, D., & Dore, D. (2006). *La mauve et l'erba bianca. Une introduction aux enquêtes ethnobotaniques*. Mane: Musée départemental ethnologique.
- Olivier, S. (2013). Une plante textile : Le genêt d'Espagne. *Les Rocaires*, (12), 4-7.
- Pacaut, M. (1946). L'industrie des produits pharmaceutiques à Lyon. *Géocarrefour*, 21(1), 55-66.
- Pastré, P. (2005). Genèse et identité. In Pastré, Pierre & P. Rabardel (Éds.), *Modèles du sujet pour la conception, dialectiques activités développements* (p. 231-260). Toulouse: Octarès.
- Pereira, I. (2015). L'expérimentation en immersion. Une méthode d'enquête ethnographique pragmatiste. *Revue des sciences sociales*, (54), 148-155.
- Piault, M. (1986). Préface. *L'herbe qui renouvelle : Un aspect de la médecine traditionnelle en Haute-Provence*, Collection Ethnologie de la France. Paris: Editions de la Maison des sciences de l'homme.
- Pigott, D. (2012). *Lime-trees and basswoods : A biological monograph of the genus Tilia*. Cambridge University Press.
- PNRBP. (2010). *Diagnostic territorial Parc naturel régional des Baronnies Provençales*. PNRBP.
- PNRBP. (2012). *Charte du Parc naturel régional des Baronnies provençales*. PNRBP.
- PNRBP. (2018). *Mon Parc des Baronnies Provençales*. PNRBP.
- PNRBP. (s. d.). Les Baronnies provençales. *Site officiel du Parc naturel régional des Baronnies provençales*. Consulté le 17/01/2021 à l'adresse <http://www.baronnies-provencales.fr/decouvrir/le-pnr-des-baronnies-provencales>
- Pomade, A. (Éd.). (2018). *Hommes-milieus : Vers un croisement des savoirs pour une méthodologie de l'interdisciplinarité*. Rennes :Presses Universitaires de Rennes

Prairat, E. (2014). Valuation et évaluation dans la pensée de Dewey. *Le Télémaque*, 46(2), 167-176.

Pueyo, V. (2020). *Pour une Prospective du Travail. Les mutations et transitions du travail à hauteur d'Hommes* (Habilitation à diriger des recherches). Université Lumière Lyon 2, Lyon.

Quand les tilleuls refleuriront. (s. d.). *Revue du ministère de l'environnement et du ministère de l'urbanisme et du logement*.

Quéré, L. (2015). Retour sur l'agentivité des objets. Présenté à Journée d'étude du groupe Sciences et Technologies de l'IMM, Paris, Institut Marcel Mauss.

Questions à Michel Grégoire. (1998). *Le Buis j'aime*.

Rabardel, P., & Samurçay, R. (2006). *De l'apprentissage par les artefacts à l'apprentissage médiatisé par les instruments*. Paris: Presses Universitaires de France. Consulté le 28/04/2021 à l'adresse <https://www.cairn.info/sujets-activites-environnements-9782130543374-page-31.htm>

Rautenberg, M. (2003). Comment s'inventent de nouveaux patrimoines : Usages sociaux, pratiques institutionnelles et politiques publiques en Savoie. *Culture & Musées*, 1(1), 19-40.

Robert, J.-M. (2016). *La pose détournée. Ethnographie du travail des modèles vivants dans les ateliers de dessin à Lyon* (Mémoire de Master 2). Université Lumière Lyon 2, Lyon.

Robert, J.-M., Ruiz, C., Béguin, P., & Pueyo, V. (2019). Illusionistes et modèles vivants : Processus de subjectivation et reconnaissance du travail. *Journal des anthropologues. Subjectivations du(es) / au travail*, 3/4(158-159).

Rodrigues, P. (2019). Empêtrés dans des histoires. *Mélanges de science religieuse*, 76(3), 55-65.

Roth, X. (2010). *Georges Canguilhem et l'école française de l'activité : Juger, agir (1926-1939)* (Thèse). Université du Québec, Montréal. Consulté le 12/03/2021 à l'adresse <https://archipel.uqam.ca/11114/>

Roux, E. (2006). Figures et composition de l'entrelacement des territoires : L'exemple des Baronnies (Drôme, Hautes-Alpes). *Rives méditerranéennes*, (25), 93-107.

Roux, E., Vollet, D., & Pecqueur, B. (2006). Coordinations d'acteurs et valorisation des ressources territoriales. Les cas de l'Aubrac et des Baronnies. *Économie rurale. Agricultures, alimentations, territoires*, (293), 20-37.

Sabourin, E. (2007). L'entraide rurale, entre échange et réciprocité. *La revue du Mauss*,

n° 30, 198-217.

Sabourin, E., & Djama, M. (2003). Pratiques paysannes de la multifonctionnalité Nordeste brésilien et Nouvelle-Calédonie. *Economie Rurale*, 120-133.

Schapp, W. (1953). *Empêtrés dans des histoires : L'être de l'homme et de la chose*. Paris: Editions du Cerf.

Schippers, T. K. (1986). *Temps vécus, temps perçus : Au fil des saisons en Provence intérieure*. Ed. du CNRS.

Schwartz, Y. (2007). Un bref aperçu de l'histoire culturelle du concept d'activité. *Activités*, 4(122-133). Consulté le 21/04/2021 à l'adresse <http://journals.openedition.org/activites/1728>

Schwartz, Y. (2008). Le travail dans une perspective philosophique. *Ergologia*, (0), 121-154.

Schwartz, Y. (2020). Activité(s) et usages de soi : Quel(s) « milieu(x) » pour l'humain ? *Les Etudes philosophiques*, N° 201(1), 93-123.

Schwimmer, E. (1979). The Self and the Product: Concepts of Work in Comparative Perspective. In S. Wallman (Éd.), *Social anthropology of Work*, A.S.A. monograph ; 19 (p. 287-315). London ; New York: Academic Press.

Selmi, A. (2006). *Administrer la nature : Le Parc national de la Vanoise*. Natures sociales. Paris: Éditions de la Maison des sciences de l'homme, Éditions Quæ.

Serfaty-Garzon, P. (2003). L'appropriation. (M. Ségaud, J. Brun, & J.-C. Driant, Édés.) *Dictionnaire critique de l'habitat et du logement*. Paris: Armand Colin.

Simonet, G. (2009). Le concept d'adaptation : Polysémie interdisciplinaire et implication pour les changements climatiques. *Natures Sciences Sociétés*, 17(4), 392-401.

Star, S. L. (2010). Ceci n'est pas un objet-frontière ! *Revue d'anthropologie des connaissances*, 4(1), 18-35.

Stevens, B., Couteau, P., Berque, A., Boutry-Stadelmann, B., Frogneux, N., & Sadami, S. (2008). Logique du lieu et mésologie : Nouveaux paradigmes pour la position transcendante. *Ebisu—Études Japonaises*, 40(1), 45-53.

Susplugas, J., Lalaurie, M., & Privat, G. (1961). Actualité du Tilleul. *Bulletin de la Société Botanique de France*, 108, 72-77.

Tarbouriech, M. (2009). Prunes et pistoles dans les Alpes du Sud. *La garance voyageuse*, (85), 35-41.

Tardy, C., & Rautenberg, M. (2013). Patrimoine culturel et naturel : Analyse des patrimonialisations. *Culture & Musées. Muséologie et recherches sur la culture*, (Hors-série), 115-138.

Taylan, F. (2010). Centralité et modificabilité.. Trois moments dans l'histoire de la notion de milieu. *Le Portique. Revue de philosophie et de sciences humaines*, (25). Association Les Amis du Portique. Consulté le 29/04/2020 à l'adresse <http://journals.openedition.org/leportique/2475>

Taylan, F. (2018). *Mésopolitique. Connaître, théoriser et gouverner les milieux de vie (1750-1900)*, Paris :Éditions de la Sorbonne.

Teiger, C. (1993). L'approche ergonomique : Du travail humain à l'activité des hommes et des femmes au travail. *Education permanente*, (116), 71-96.

Theureau, J. (2004). L'hypothèse de la cognition (ou action) située et la tradition d'analyse du travail de l'ergonomie de langue française. *Activités*, 01(1-2).

Trompette, P., & Vinck, D. (2009). Retour sur la notion d'objet-frontière. *Revue d'anthropologie des connaissances*, 3(1), 5-27.

Uexküll, J. von. (1956). *Mondes animaux et monde humain*. Hambourg: Gonthier.

Wallman, S. (1979). Introduction. In S. Wallman (Éd.), *Social anthropology of Work*, A.S.A. monograph ; 19. London ; New York: Academic Press.

Weber, F. (2008). Une enquête dans l'histoire. Le travail à-côté, apogée d'une culture ouvrière européenne. *Observer le travail. Histoire, ethnographie, approches combinées* (p. 201-214). Paris: La Découverte.

Zourabichvili, F. (1997). Qu'est-ce qu'un devenir, pour Gilles Deleuze ? Lyon: Horlieu. Consulté le 12/04/2021 à l'adresse horlieu-editions.com/brochures/zourabichvili-qu-est-ce-qu-un-devenir-pour-gilles-deleuze.pdf

Résumé

Faire avec, faire milieu.
Contribution à une anthropologie de la vie
à partir de l'ethnographie du travail du tilleul dans les Baronnies provençales

Résumé

Cette thèse propose une ethnographie du travail de cueillette et de commercialisation des fleurs de tilleul dans les Baronnies tout au long du 20^{ème} siècle, en suivant trois mouvements. Le premier est la formation d'un milieu par la mise en correspondance des gestes de travail et l'entrelacement de trois lignes de croissance, celle des plantations de tilleul, celle du commerce de plantes aromatiques et celle de l'agriculture. Le deuxième mouvement est celui qui amène à la mort du tilleul, entendue comme le défilage de ce milieu. Confrontés à de multiples phénomènes de nature hétérogène qu'ils ne parviennent plus à mettre en correspondance, les gestes de travail des cueilleurs et des négociants se désajustent et amènent à la dévaluation du travail fait avec tilleul. Le troisième mouvement rend compte de la normativité des cueilleurs qui amène à la revitalisation par des nouveaux gestes du travail. La prolifération de ces nouvelles normes amène à une pluralisation des manières de faire avec le tilleul. Cette histoire, tramée à partir des récits des cueilleurs et des négociants et de l'observation du travail, a pour objet de comprendre en quoi les gestes du travail ont à voir avec la vie et la mort, en conceptualisant un geste, celui du « faire milieu ». À la croisée de l'anthropologie, de l'ergonomie et de la philosophie, je tisse un dialogue entre Georges Canguilhem, Tim Ingold et John Dewey afin de déplacer le concept de milieu de l'imaginaire spatialisé du centre et de la périphérie vers la métaphore du tissage et du champ d'expérience. M'appuyant sur le concept de normativité de Canguilhem, entendue comme la nécessité vitale pour les êtres vivants de composer avec un environnement chaotique en produisant leurs propres normes de vie, je comprends cette normativité comme la recherche d'un « expérience esthétique » telle que la définit Dewey. Plongé dans un monde en mouvement, le vivant cherche à retrouver le sentiment d'harmonie entre lui et son environnement par le biais d'une enquête où est mise en jeu la valeur des moyens et fins dans l'action. Cette harmonie repose sur le « faire » au sens d'Ingold : un travail de mise en correspondance de phénomènes mouvants, hétérogènes et multiples, un geste de tressage qui permet aux dimensions de l'existence d'être liées, mises en cohérence, « tenues ensemble ». Ancrée dans une approche pragmatique et écologique de la vie, je mets en histoire les gestes de greffe, de taille, de cueillette, de séchage, de conditionnement, de transport, d'achat et de vente en tant qu'ils expriment cette nécessité de « faire avec » tout ce qui nous environne, de « faire milieu » en composant avec une diversité de phénomènes afin de rendre possible la continuité de la vie, au-delà des activités de travail elles-mêmes.

Mots-clés : milieu, travail, geste, faire, normativité, expérience, valuation, anthropologie pragmatique, ergonomie, écologie, histoire, multitude, hétérogénéité, mouvement, complexité, croissance, tressage.

Summary

To Make With, to Make a Milieu.
Contribution to an Anthropology of Life
from the Ethnography of the Work of the Lime Tree in the Baronnie provençales

Summary

This thesis proposes an ethnography of the work of picking and marketing lime blossoms in the Baronnie throughout the 20th century, following three movements. The first is the formation of a milieu through the matching of work gestures and the intertwining of three lines of growth, that of lime tree plantations, that of the aromatic plant trade and that of agriculture. The second movement is that which leads to the death of the lime tree, understood as the unknot of this milieu. Confronted with multiple phenomena of heterogeneous nature that they no longer manage to match, the working gestures of the pickers and the traders become disadjusted and lead to the devaluation of the work done with lime tree. The third movement shows the normativity of the pickers, which leads to the revitalization of the work through new gestures. The proliferation of these new norms leads to a pluralization of the ways of doing with the lime trees. This story, woven from the stories of the pickers and the traders and from the observation of the work, aims to understand how the gestures of work have to do with life and death, by conceptualizing a gesture, that of "making a milieu". At the crossroads of anthropology, ergonomics and philosophy, I weave a dialogue between Georges Canguilhem, Tim Ingold and John Dewey in order to move the concept of milieu from the spatialized imaginary of center and periphery to the metaphor of weaving and field of experience. Drawing on Canguilhem's concept of normativity, understood as the vital necessity for living beings to deal with a chaotic environment by producing their own norms of life, I understand this normativity as the search for an "aesthetic experience" as Dewey defines it. Plunged into a world in movement, the living being seeks to find the feeling of harmony between itself and its environment by means of an investigation where the value of means and ends in action is put into play. This harmony is based on "making" in Ingold's sense: a work of matching moving, heterogeneous and multiple phenomena, a gesture of braiding that allows the dimensions of existence to be linked, put in coherence, "held together". Anchored in a pragmatic and ecological approach to life, I put into history the gestures of grafting, pruning, picking, drying, packaging, transporting, buying and selling insofar as they express this need to "make with" everything that surrounds us, to "make a milieu" by composing with a diversity of phenomena in order to make possible the continuity of life, beyond the work activities themselves.

Key words : milieu, work, gesture, making, normativity, experience, valuation, pragmatic anthropology, ergonomics, ecology, history, multitude, heterogeneity, movement, complexity, growth, braiding.

UNIVERSITÉ LUMIÈRE LYON 2
ÉCOLE DOCTORALE SCIENCES SOCIALES - E.D. 483

THÈSE

préparée par

Jeanne-Martine ROBERT

au sein du

Laboratoire Environnement Ville Société - UMR 5600

dirigée par Pascal BEGUIN et Denis CERCLET

présentée en vue d'obtenir le grade de

Docteur en Anthropologie

FAIRE AVEC, FAIRE MILIEU

Contribution à une anthropologie de la vie à partir de
l'ethnographie du travail du tilleul dans les Baronnies provençales

ANNEXES

Soutenue publiquement le 20 octobre 2021

Devant le jury composé de :

DIRECTEURS DE THÈSE

M. BÉGUIN Pascal, Professeur des Universités, Institut d'Études du Travail de Lyon - Université
Lyon 2, EVS UMR 5600, IMU

M. CERCLET Denis, Maître de conférence HDR, Université Lyon 2, EVS UMR 5600

RAPPORTEURS

Mme BAUDIN Carole, Professeure, He-arc Ingénierie, *Rapporteuse*

Mme CERF Marianne, Directrice de recherche, INRAe, *Rapporteuse*

M. RAUTENBERG Michel, Professeur des Universités, Université Jean Monnet, Centre Max
Weber UMR 5283

M. SABOURIN Éric, Chercheur CIRAD, CIRAD, Département Environnement et Sociétés ES,
UMR ART-DEV

Tables des Annexes

Tables des Annexes	2
Cartes et tableaux	3
Photographies	9
Documents d'archives	40
Table des figures	79
Table des archives	81

Cartes et tableaux



Figure 1 : Carte de localisation du Parc naturel régional des Baronnies provençales (source : PNRBP)



Figure 2 : Carte du relief du PNRBP (source : PNRBP)

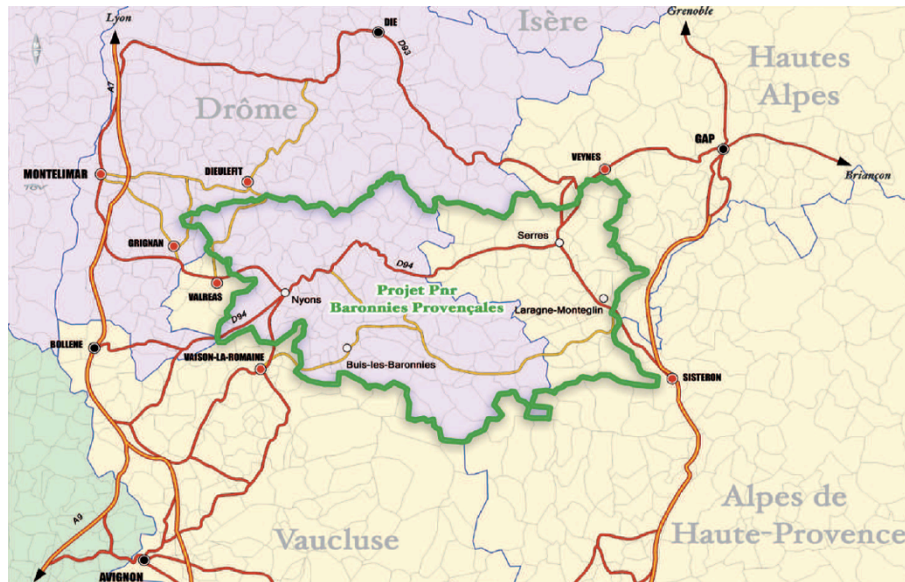


Figure 3 : Carte du PNRBP au croisement des départements et régions (source : PNRBP)



Figure 4 : Carte des limites territoriales du PNRBP (source : PNRBP)

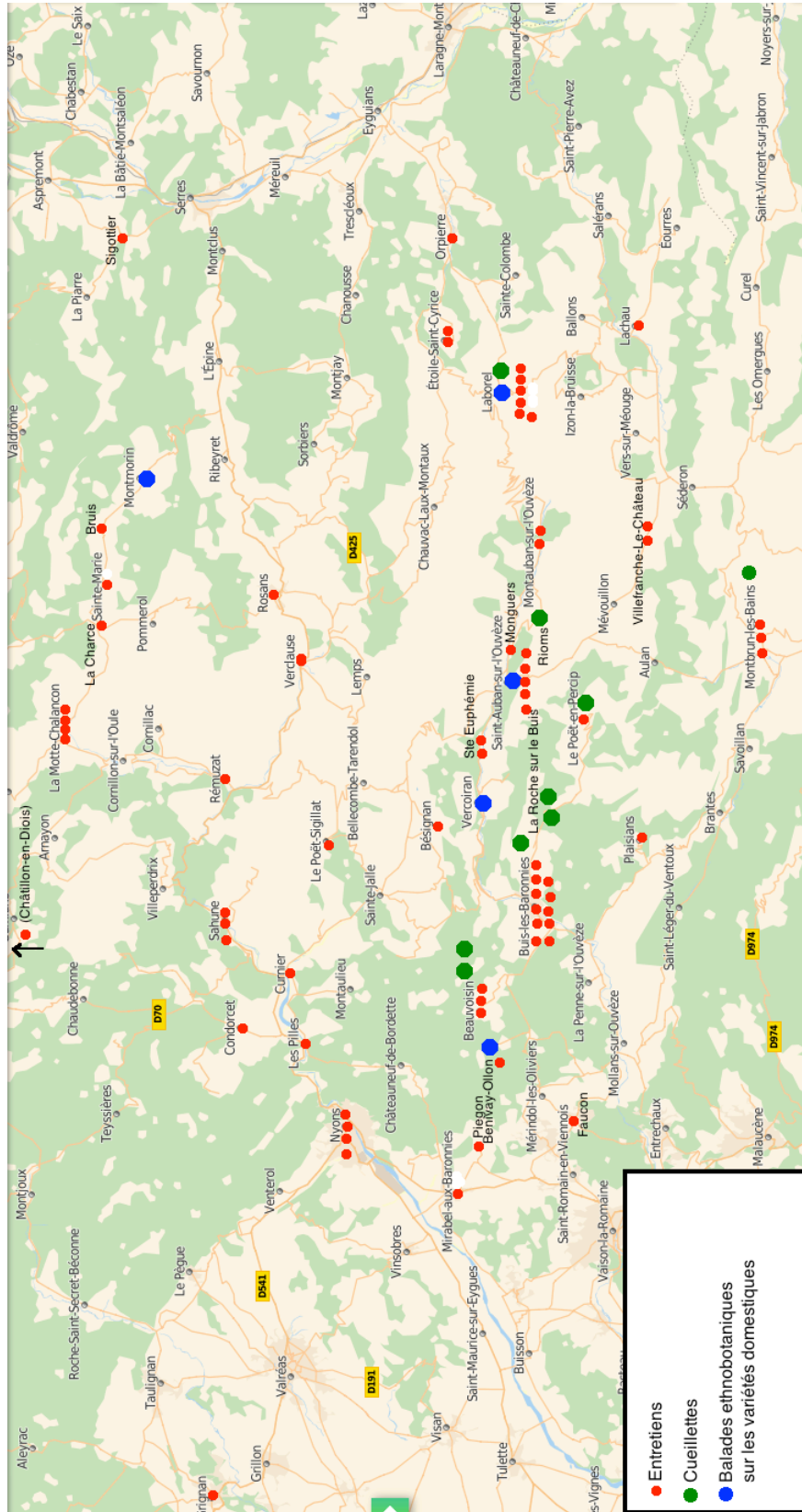


Figure 5 : Carte des entretiens menés durant la phase d'enquête de terrain (février 2017-août 2017)

Figure 6 : Tableau des personnes rencontrées, citées dans le texte de la thèse

Prénoms	Cueilleur	Négociant	Agriculteur, Cueilleur PPAM	Activité agricole*	Travail hors agriculture**	Actif	Retraité***
Alain	x				x		x
Alfred	x		x				x
Antoine					x	x	
Arlette	x		x				x
Benoît	x		x			x	
Bernard	x				x	x	
Bruno					x		x
Charlotte					x	x	
Christian	x				x		x
Claude					x	x	
Clotilde					x	x	
Daniel	x				x	x	
Denis		x				x	
Denise	x				x	x	
Didier	x		x				x
Dominique		x				x	
Etienne	x		x				x
Évelyne	x		x		x		x
Fabienne	x				x		x
Fanny	x		x				x
Fernand	x		x				x
Flavie	x		x		x		x
Francine	x			x	x		x
Francis	x		x				x
Franck	x		x		x	x	
Georges	x	x					x
Gilbert	x		x				x
Gildas	x		x			x	
Gilles	x				x		x
Gilles	x			x	x		x
Guy	x				x	x	
Henri	x		x				x
Hubert		x					x
Jacques		x					x
Jean	x		x				x
Joël	x			x	x		x
Laurence					x		x
Laurent	x		x			x	
Louis	x		x				x
Louise	x		x				x
Lucien	x		x				x
Lucienne					x	x	
Marion	x				x	x	
Martial	x		x				x
Martin	x				x	x	
Maurice		x					x
Michel	x				x		x
Michèle	x				x		x
Nathalie		x				x	
Nathan	x			x	x	x	
Nicole	x		x			x	
Norbert	x			x	x		x
Odette	x		x				x

Odile	x				x		x
Olivia	x				x	x	
Pascal	x		x		x		x
Pascale	x		x			x	
Patrice	x		x			x	
Patrick	x			x	x		x
Paul	x		x				x
Philippe	x		x				x
Pierre	x				x		x
Pierrick	x		x			x	
Raymond	x		x				x
Raymonde	x				x		x
Régine	x		x				x
Rémi	x		x			x	
René	x				x		x
Richard	x		x			x	
Robert	x				x	x	
Rodolphe	x				x	x	
Roland	x		x				x
Ronan	x				x	x	
Samuel	x				x	x	
Simone	x			x	x		x
Sophie	x				x		x
Sylvain	x			x	x	x	
Sylvain	x			x	x		x
Sylvie	x				x		x
Thierry	x		x			x	
Victor	x		x				x
Virgile	x		x				x
Yvonne	x		x			x	

*Activité agricole : La personne n'a pas de statut agricole, mais a une activité agricole régulière qui est une source de revenus.

** Travail hors agriculture : Salarié ou indépendant dont l'activité professionnelle principale n'est pas l'agriculture.

*** Retraité : Les personnes à la retraite peuvent encore travailler et cueillir le tilleul, c'est notamment le cas d'une grande partie des agriculteurs.

Photographies



Figure 7 : Journées d'enquête ethnobotanique - Bénivay (source : C.Ronzani)



Figure 8 : Journées d'enquête ethnobotanique - Vercoiran (source : J.M.Robert)



Figure 9 : Journées d'enquête ethnobotanique - St Auban (source : C.Ronzani)



Figure 10 : Journées d'enquête ethnobotanique - Montmorin 1 (source : J.M.Robert)



Figure 11 : Journées d'enquête ethnobotanique - Montmorin 2 (source : J.M.Robert)



Figure 12 : Journée de cueillette (source : E. Gauthier)



Figure 13 : Tilleul planté en bordure de propriété, aujourd'hui "réensauvagé" en pleine forêt (source : L. Garraud)



Figure 14 : Alignement de tilleuls au col de Perty (source : J.M. Robert)



Figure 15 : Forêts de tilleuls sauvages à l'ubac - 1 (source : PNRBP/A. Vernin)



Figure 16 : Forêts de tilleuls sauvages à l'ubac - 2 (source : PNRBP/A. Vernin)



Figure 17 : Tilleuls sauvages en cépée (source : A.K. Jean)



Figure 18 : Tilleuls d'alignement plantés en doubles rangées (source : PNRBP/A.Laurent)



Figure 19 : Alignements de tilleuls en ville (source : J.M.Robert)



Figure 20 : Tilleuls de bord de route soutenant le talus (source : J.M. Robert)



Figure 21 : Tilleuls de place (source : J.M. Robert)



Figure 22 : Tilleuls en bordure de chemin (source : PNRBP/A.Laurent)



Figure 23 : Vergers de quelques tilleuls plantés sur des terrains difficilement exploitables (source : J.M.Robert)



Figure 24 : Verger planté à proximité des bâtiments (source : J.M.Robert)



Figure 25 : Verger aligné en bordure de champ, en bordure de village (source : J.M.Robert)



Figure 26 : Verger dans un champ inexploité (source : J.M.Robert)



Figure 27 : Verger haute tige en plein champ (source : J.M.Robert)



Figure 28 : Verger plein champ, non aligné (source : J.M.Robert)



Figure 29 : Verger aligné (source : J.M.Robert)



Figure 30 : Verger planté en bordure de champ - 1 (source : J.M. Robert)



Figure 31 : Verger planté en bordure de champ - 2 (source : J.M. Robert)



Figure 32 : Verger planté en bordure de champ - 3 (source : J.M. Robert)



Figure 33 : Verger planté en bordure de champ - 1 (source : J.M. Robert)



Figure 34 : Verger planté dans le jardin (source : J.M.Robert)



Figure 35 : Verger planté dans un jardin potager (source : J.M.Robert)



Figure 36 : Tilleuls omniprésents dans le paysage de Montbrun-les-Bains (source : J.M.Robert)



Figure 37 : Paysages où les tilleuls se tissent à la végétation - 1 (source : J.M.Robert)



Figure 38 : Paysage où les tilleuls se tissent à la végétation - 2 (source : J.M.Robert)



Figure 39 : Alignement de tilleuls de bord de route taillés selon les règles de sécurité routière (source : J.M.Robert)



Figure 40 : Tilleul taillé selon les règles de sécurité routière (source : J.M.Robert)



Figure 41 : Tilleuls de centre-ville - 1 (source : J.M.Robert)



Figure 42 Tilleuls de centre-ville - 2 (source : J.M.Robert)



Figure 43 : Tilleul « réensauvagé » - 1 (source : PNRBP/A.Laurent)



Figure 44 : Tilleul « réensauvagé » - 2 (source : PNRBP/A.Laurent)



Figure 45 : Inflorescences de tilleul Bénivay (source : J.M.Robert)



Figure 46 : Inflorescences à maturité pour la cueillette (source : J.M.Robert)



Figure 47 : Inflorescences avec tâches de rouille (source : L.Garraud)



Figure 48 : Tableau de familles des cultivars (source : L. Garraud)



Figure 49 : Trois cultivars de différentes maturités, récoltés le même jour dans le même jardin (source : L.Garraud)



Figure 50 : Le Verdal à la feuille mûlée (source : J.M.Robert)



Figure 51 : Le Vone aux feuilles triées (source : J.M.Robert)



Figure 52 : Le tilleul Géant et le Petit - 1 (source : J.M.Robert)



Figure 53 : Le tilleul Géant et le Petit - 2 (source : J.M.Robert)



Figure 54 : Le tilleul Géant et le Petit - 3 (source : J.M.Robert)



Figure 55 : Branche aux bractées triées, présentée pour la cueillette au sol (source : J.M.Robert)



Figure 56 : Passer la main (source : J.M.Robert)



Figure 57 : Et crac ! (source : J.M.Robert)



Figure 58 : Cueillette en hauteur dans l'arbre - 1
(source : J.M.Robert)



Figure 59 : Cueillette en hauteur dans l'arbre - 2 (source : J.M.Robert)

Figure 60 : Saquette (source : J.M.Robert)



Figure 61 : Bourras installé au milieu des cueilleurs (source : J.M.Robert)



Figure 62 : Cueillette au sol (source : J.M.Robert)

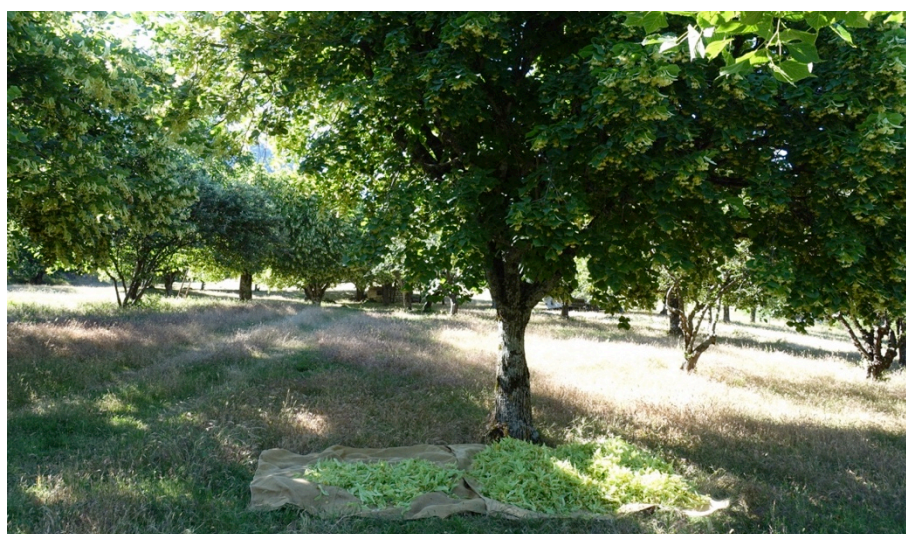


Figure 63 : Bourras mis à l'ombre en attendant le séchage (source : J.M.Robert)



Figure 64 : Retournement du tilleul pour le séchage (source : J.M.Robert)



Figure 65 : Grenier avec tilleul au sol et sur claies (source : J.M.Robert)



Figure 66 : Grandes bractées sur le pourtour de l'arbre (source : J.M.Robert)



Figure 67 : Petites bractées à l'intérieur du même arbre (source : J.M.Robert)



Figure 68 : Marque de greffe (bourrelets) et formation des fourches (source : L. Garraud)



Figure 9 : Vase

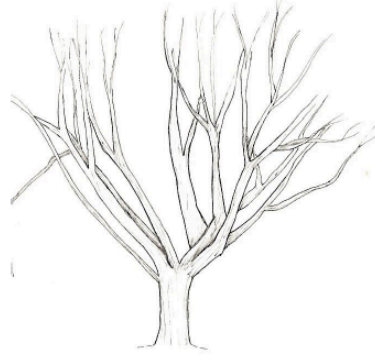


Figure 10 : Gobelet vide



Figure 11 : Boule à toit plat, avec fourches



Figure 12 : Charpentières coudées

Figure 69 : Modèles de formation par la taille (source : Z.Harel)



Figure 70 : Tilleul taillé « bien rond » (source : L. Garraud)



Figure 71 : Échelles à montants doubles et simples (source : J.M.Robert)

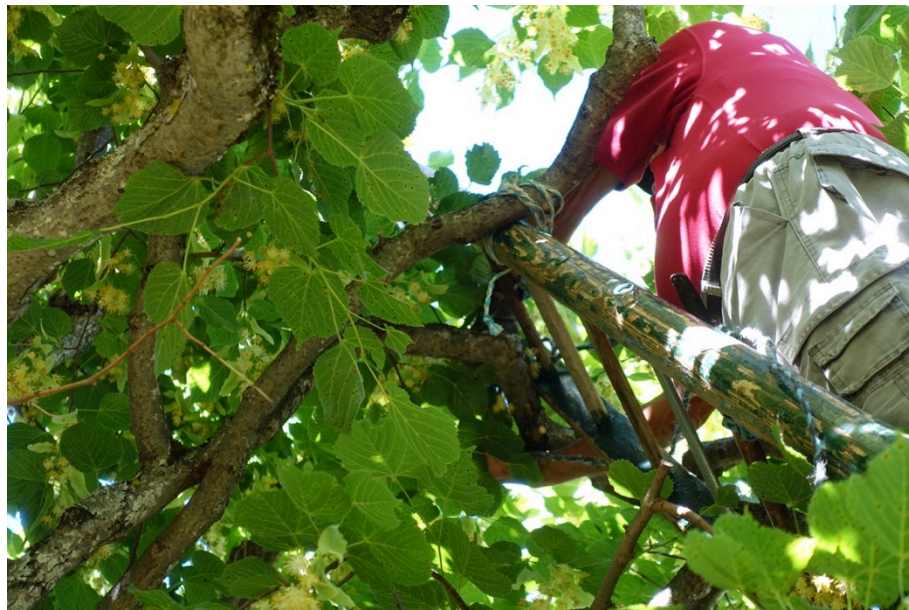


Figure 72 : Système d'accroche de l'échelle (source : J.M.Robert)



Figure 73 : Installation de l'échelle avec estancóns (source : J.M.Robert)



Figure 74 : Organisation du chantier entre tailleurs et cueilleurs (source : J.M.Robert)



Figure 75 : Taille en hauteur -1 (source : J.M.Robert)



Figure 76 : Taille en hauteur - 2 (source : J.M.Robert)



Figure 77 : Dessin du chantier de cueillette (source : Archives municipales de Buis)



Figure 78 : Taille et cueillette en famille dans les arbres (source : J.M.Robert)



Figure 79 : Cueillette en famille à l'ombre des tilleuls (source : J.M.Robert)



Figure 80 : Taille de reprise d'un tilleul abandonné (source : J.M.Robert)



Figure 81 : Taille de reprise d'un tilleul (source : J.M.Robert)



FIG. 2. — Marché du tilleul à Buis-les-Baronnies. Examen et pesage officiel des recettes.

Figure 82 : « Marché du tilleul à Buis-les-Baronnies. Examen et pesage des recettes » (source : Poumeyrol, 1930)



Figure 83 : Transport des bourras en tracteur (1967) (source : M.Lamourdedieu/M.Morard)



Figure 84 : Transport des bourras en camionnettes (1967) (source : M.Lamourdedieu/M.Morard)



Figure 85 : Transport des bourras en 2CV (1967) (source : M.Lamourdedieu/M.Morard)



Figure 86 : Accumulation des bourras sur la foire (source : INA, 1964)



Figure 87 : Les bourras sur la digue (source : INA, 1964)



Figure 88 : La digue de Buis-les-Baronnies - 1 (s.d.) (source : <https://www.herboristerie-grossiste.com>)



Figure 89 : La pesée des bourras, foire de Buis (source : <http://www.tamtamdesbaronnies.com>)



Figure 90 : La pesée des bourras, Villefranche (1967) (source : M.Lamourdedieu/M.Morard)



Figure 91 : Foire de Buis-les-Baronnies - 2 (s.d.) (source : <https://www.herboristerie-grossiste.com>)



Figure 92 : Ecriture des bordereaux (source : INA, 1964)



Figure 93 : A la caisse (source : INA, 1964)



Figure 94 : Le cash (source : INA, 1964)



Figure 95 : Le passage des bourras aux semi-remorques, Villefranche (1967)
(source : M.Lamourdedieu/M.Morard)



Figure 96 : Les bourras avec le « beau tilleul » présenté (source : INA, 1964)



Figure 97 : Envoyer la main (source : INA, 1964)



Figure 98 : Les jugements d'authenticité (source : INA, 1964)



Figure 99 : Évaluation de la qualité (source : INA, 1964)



Figure 100 : Café improvisé, Villefranche (1967) (source : M.Lamourdedieu/M.Morard)



Figure 101 : Discussions au café, Villefranche (1967) (source : M.Lamourdedieu/M.Morard)



Figure 102 : La foule des cueilleurs, Villefranche -1 (1967) (source : M.Lamourdedieu/M.Morard)



Figure 103 : La foule des cueilleurs, Villefranche - 2 (1967) (source : M.Lamourdedieu/M.Morard)

Documents d'archives

Les documents d'archives proviennent des archives départementales et municipales ou sont des documents qui m'ont été partagés par les personnes rencontrées sur le terrain, donnés en l'état. Ces derniers sont sourcés « Archives personnelles ».

Archive 1 : Dossier concernant les arbres situés en bord des routes nationales, (1812, 1827, 1851, 1884)

Sources : Archives départementales de la Drôme. Retranscription et synthèse : Alexandre Vernin

11 juillet 1812, arrêté du Préfet du Département de la Drôme

Le texte reprend le décret impérial du 16 décembre 1811 sur les plantations aux abords des routes impériales.

L'arrêté organise les plantations des arbres le long des routes impériales. Ces plantations seront à la charge des propriétaires riverains des routes impériales. Ces travaux seront faits dans le délai de 4 ans.

Détail par route :

Route de 1^{ere} classe n°8 de Paris à Rome par Nice, Gène et Florence.

Les mentions de tilleuls concernent seulement Livron : « *mûriers excepté aux abords du point de la Drôme qui sont complantés en tilleuls. Il y en manque 244 pieds qui doivent être remplacés aux frais du gouvernement* ».

Pour les autres secteurs, on assigne majoritairement des noyers ou des mûriers. Parfois des saules et des peupliers (Bourg les Valence), des ormes, érables et platanes (aux abords de Loriol, La Garde-Adhémar et Pierrelatte), des érables et platanes (Rac)

Route de 3^e classe n°111 de Valence à Genève et Lauzanne

Pour la majeure partie des secteurs, il s'agit de plantations de mûriers, parfois complétés par des ormes, érables et platanes (Bourg-les-Valence).

Route n°112 de Valence à Sisteron par Crest et Die

À Livron, on doit y planter des mûriers, des ormes, des érables et des platanes. À Alex, des mûriers, des peupliers du Canada. Dans les autres secteurs, des mûriers.

Route n°113 du Pont-Saint-Esprit à Turin par Nyons et Rosans.

Les plantations recommandées sont les oliviers et les mûriers.

Tableau des plantations à faire sur les bords de la route royale n°94 du Pont-Saint-Esprit à Briançon comprise entre le Faubourg de la Maladrerie de Nyons et le torrent de la Tune sous Villeperdrix, an 1827.

Les plantations recommandées sont des mûriers et des oliviers.

« *La route étant développée dans toute sa longueur, hormis la portion située dans la commune des Pilles, sur des coteaux fertiles plus ou moins inclinés, offrent peu la possibilité de régulariser agréablement les plantations projetées ; les plantations existantes sont déjà sans ordre dans leurs espacements et dans leurs distances par rapport à la route qui a partagé ces coteaux complantés en oliviers ou vignes. Les talus au nord sont dans leurs cimes toujours bordés d'oliviers ou vigne et ceux au sud également, si toutefois ils n'aboutissent au lit de la rivière d'Eygues.*

La route est établie sur dix mètres de largeur compris fossés depuis la sortie de la Maladrerie de Nyons jusques au cassis en face de Curnier ou à l'extrême du fonds de Teste et au commencement de ce changement de largeur, Nyons le 24 septembre 1827. »

Rapport de l'ingénieur en chef sur les projets présentés par les ingénieurs des trois arrondissements de Valence, Montélimar et Crest pour la plantations de plusieurs parties des routes nationales, n°7 et 92, 4 mars 1851

L'ingénieur explicite sa méthode avec la volonté d'harmoniser les plantations le long de ces deux routes.

« L'administration trouvera peut être extraordinaire que dans un pays où la principale culture est celle du mûrier on n'ait pas fait choix de cet arbres pour la plantation de quelques parties au moins des routes nationales ; mais la gêne qui causerait la forme de cette espece d'arbre qui est peu élevé, les soins tout particuliers qu'exigent sa taille et sa culture et le peu d'importance que pourroit avoir le produit de la feuille qui aurait très peu de valeur parce qu'elle serait salie par la poussière, ont fait rejeter cette essence d'arbre et adopter les avis de MM les agents des eaux et forêts qui ont proposé de n'admettre pour la plantations des routes de la Drôme que le peuplier, l'ormeau et l'érable ».

Ils ont également suivis les avis des agents des eaux et forêts concernant les soins à apporter aux arbres. Ces plantations ne concernent pas la totalité de ces deux routes. Elles se feront à l'automne prochain. Le crédit voté est de 5000 francs et le travail sera confié à un entrepreneur, avec diverses garanties concernant le succès des plantations.

Envoi d'un modèle de devis et d'instruction pour les plantations le long des routes nationales, circulaire n°6, 17 juin 1851.

À la page 14 de l'instruction, dans le paragraphe concernant le choix des essences à privilégier :

« Enfin certains arbres de pur agrément et d'un mauvais produit, tels que le tilleul et le marronnier d'inde, devront être repoussés par les ingénieurs ».

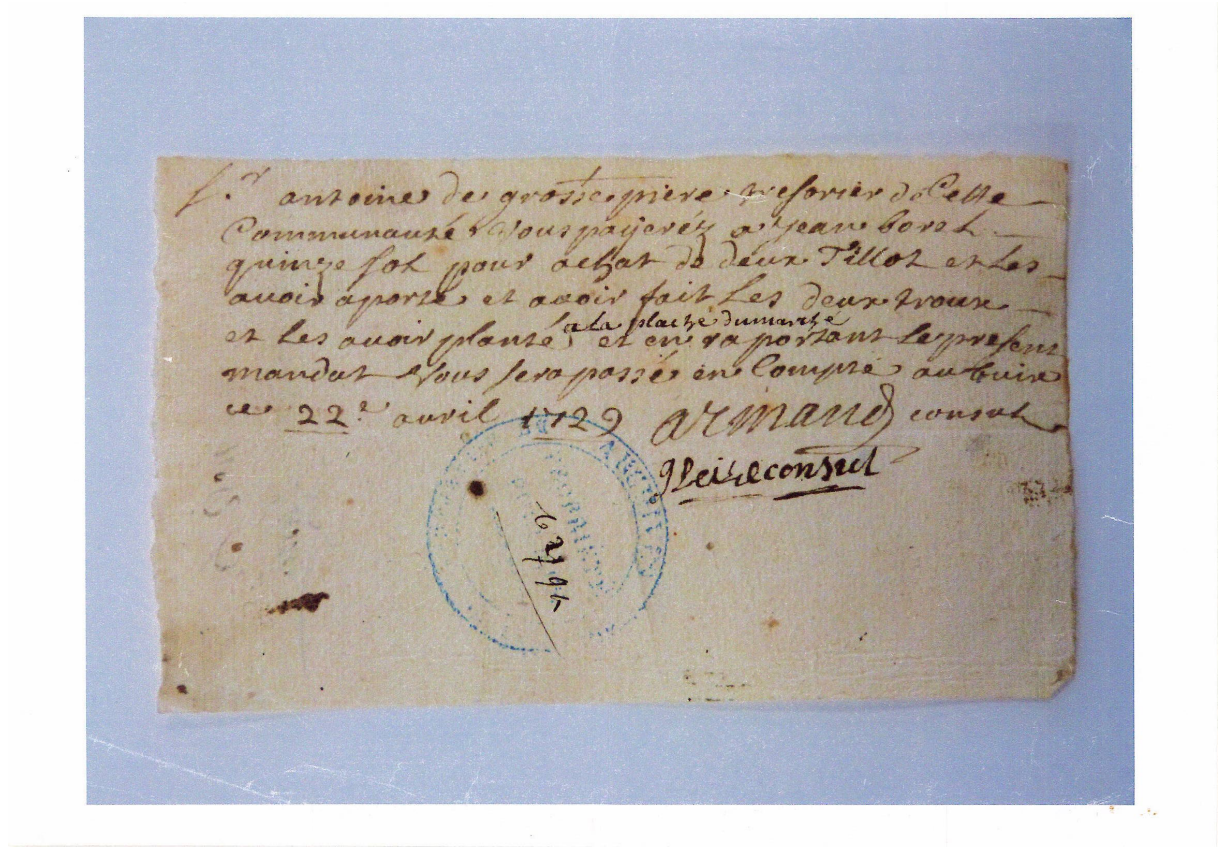
Instructions pratiques sur l'établissement et l'entretien des plantations de routes, de canaux, d'avenues, etc. à l'usage des ingénieurs des ponts et chaussées, des agents voyers, propriétaires, etc. par M. A. Sartiaux, ingénieur des Ponts et Chaussées, Senlis, Imprimerie Ernest Payen, 1875.

pp. 22-23 : *« Ainsi que le dit la circulaire de 1851, les essences à préférer dans chaque localité, sont celles qui satisfont à la double condition d'être bien appropriées au sol et au climat, et de donner un bois de bonne qualité (chapitre II, § II, 5°) ; j'ajouterai qu'il faut choisir de préférence les essences rustiques et, parmi elles, les arbres à haute tige et à racine pivotante, surtout sur les routes peu larges, afin de ne point gêner la végétation sur les terrains riverains de la route. Dans nos climats, je crois que les arbres à planter sont parmi les essences lentes :*

1^e, l'orme et en particulier l'orme tortillard ; 2^e, Le hêtre. Parmi les espèces hâtives, j'indiquerai : 1^e, les peupliers et en particulier le peuplier suisse ; 2^e, Le platane ; 3^e, l'Acacia ; 4^e, l'érable sycomore ou l'érable plane ; 5^e, parmi les espèces de résineux qui peuvent être employées dans des sols spéciaux et dans des cas particuliers, le sapin commun, le pin sylvestre. »

Archive 2 : Billets de paiement pour la plantation de tilleuls (1729)

Source : Archives Départementales de la Drôme E 2794, billet du 22 avril 1729



LE CHARIVARI

PETITE GAZETTE
ROYAUME D'ITALIE

ÉMISSION PUBLIQUE

11,000 obligations de l'Emprunt 1877
DE LA
VILLE DE NAPLES

Voté par le Conseil municipal et ratifié par la
Députation provinciale.

Reportant 20 fr. nets d'impôts, payables en or à Paris
et à Naples : 10 fr. le 1^{er} janvier, 10 fr. le 1^{er} juillet.

Remboursables en or à 400 fr. par tranches semestrielles.

Prix de l'obligation libérée..... 315 fr.

Coupon de jouit à désirer..... 10

Soit net à verser..... 305 fr.

C'est un revenu de 6 42 00 net, sans compter la
prime de remboursement de 95 fr.

Exempt de tous impôts présents ou futurs.

GARANTIES

Naples est la ville la plus importante de l'Italie com-

me population. Elle compte 350,000 habitants. L'Em-
prunt est garanti par tous les revenus directs et indi-
rects, présents et futurs, et par tous les biens et pro-
priétés de la ville. Le produit en est principalement af-
fecté à des travaux d'utilité publique et d'embellisse-
ment.

SOUSCRIPTION OUVERTE

Les Vendredi 28 et Samedi 29 juin

On souscrit :

À la Société du Crédit mobilier, place Vendôme,
15, à Paris, et chez tous les banquiers et les correspon-
dants de la Société en province.

On peut dès maintenant transmettre les demandes
d'obligations par lettres chargées.

EXPOSITION UNIV^{rs}. Ad. **GODCHAUX**, 12, rue de
Faubourg-Montmartre. — Le Lord Maître, Escri-
vaine Paroisses unies, 44, rue d'Orléans. **12 50**

Application spéciale de verres gradués
pour toutes les vues fatiguées ou défectives.

FISCHER, opticien-oculiste, 7, rue de la Paix.

INSTITUTION DES ÉGÈRES. PARIS (Charité), 14, boulevard, 60

B. HAPFNER AINÉ. Coffres-forts, 18, Bd Montmartre,

Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur l'avan-
tage de la maison **VIOLIER**.

Les Produits nouveaux qu'elle vient de créer ont déjà
conquis la vogue du SAVON DE THRIDACE et de la Crème
POMPADOUR.

Nous recommandons tout spécialement les **Fards de
jour** et de **soirée**, de leur maison de détail du boule-
vard des Capucines, où l'on donnera sur leur emploi
toutes indications utiles.

LE SAVON TILIA est une des plus heureuses
créations de la maison RIMMEL. Le célèbre parfumeur a
su y joindre les principes d'uniquement hygiéniques
des fleurs de tilleul : son parfum est doux et distingué.

VINS 50 fr. suffisent pour réaliser 75 litres d'excellent
Bordeaux. — Ecr. directement au régisseur du
domaine de Ronceray, à Bordeaux, ou 7, r. Marivaux, Paris.

GRAND CIRQUE MILANAIS (CIRQUE AMÉRICAIN)
Grandes représentations, tous les soirs, à 8 h. 1/2.
UNE FÊTE À PÉKIN, grand pantomime, avec ballets,
jouée par 150 personnes.

Paris. — Imprimerie J. Veysseux, 24, rue Chauchat.

EXTRAIT — SAVON — HUILE
et
EAU DE TOILETTE
au
CHAMPAKA
Royal Parfum

Les Célébrités Médicales recommandent l'emploi du

SAVON ROYAL de THRIDACE

VIOLET

DE
PARFUMEUR, 225, rue St-Denis, PARIS

VISITER SA MAISON DE DÉTAIL, ROTONDE DU GRAND-HOTEL
FARDS DE JOUR Boulevard des Capucines et rue Serbie. FARDS DE LUMIÈRE

VÉRITABLE
CRÈME POMPADOUR

BRISES de VIOLETTE
DE SAN REMO

pour Gants, Dentelles et Mouchoirs.

RE DELPY
"l'argent" Paris 1873.
25 FRANCS
la minute pour faire
frapper carafes et
éme- et sorbets. Dé-
nulle.
fabricant breveté.
ns de Lampes, Lusa-
suspensions, etc.
enne, 34. — Paris.
1e. Classe 52, Groupe
-Mars, porte Rapp)

AMER

Médailles à toutes les Expositions
(OR À PARIS, PROGRÈS À VIENNE)
DANS TOUTS LES CAFÉS
Entrepôt général pour la France et l'Étranger :
Boulevard National, 26 et 28, à Marseille.

PILON

MINOVA & ROUAT
CONSTRUCTEURS À PARIS,
RUE OBERKAMPF, 161.
BOULEVARD VOLTAIRE, 137.
Anciennement r. Oberkampf.

CEINTURE ÉLASTIQUE

CHARBONNIER BANDAGISTE
RUE HONORÉ, 253
PRES LA PLACE VENDÔME

15 fr. 15 fr.

POUR MONTER A CHEVAL

BANDAGES EN CAOUTCHOUC
ET SUSPENSIOIRS

CHARBONNIER, cabinet d'application, 376,
rue Saint Honoré, à l'entresol.

L. LEROY. Café de la Galerie Véro-Dodat, 37
ENTRÉES : Rues Croix-des-Petits-Champs, du Bouloi,
et du Montpensier.

RENDEZ-VOUS DES VOYAGEURS ET DU COMMERCE.

BIÈRES EXTRA de STRASBOURG et de BAVIÈRE
Consommations Premier Choix.

Cette Maison, placée au centre de Paris, à proximité du Palais-Royal
et de la Bourse, se recommande par ses prix modérés.

ALLEVAUD-LES-BAINS (ISÈRE).

Eaux SULFUREUSES — SAISON DU 20 MAI
Vaste établissement. Théâtre. Télégraphe. Belle
église. Temple. — M. Foré, directeur.
Consulter MM les médecins.

LE SAVON TILIA

Aux Fleurs de Tilleul

joint aux qualités hygiéniques
si connues
des Fleurs de Tilleul
un parfum délicieux

PARFUMERIE RIMMEL
17, boulevard des Italiens, 17

Spéciale

stopol, 102
ALOGUB
rango
ide

vieux St-Emilion 3
fr la pièce de 228 lit

COFFRES-FORTS

EN FER
CONTRE LE VOL ET LE FEU
Système breveté s. g. d. g.

E. PAUBLAN
 Successeur de son Père
RUE SAINT-HONORÉ, 365
Près la Place Vendôme,
PARIS

DOMAINE DU RONCERAY
à Bordeaux

Ce célèbre vigno-
ble vend l'excellent
Bordeaux qu'il rea-
lise à partir de 50 fr.
par fûts, et envoie,
comme échantillon,

MAL DE MER

EUVALIN de D'CALBRIS
Dép. DUPÈRE 1, 3^{me}, r. Mosiers
Riv. Dép. des pharm. 5 fr.

ESSENCE de **SALSEPAREILLE** DEPURÉE
et sans mercure des maladies du sang : *Humeurs*,
par excellence

Archive 4 : Rapport de l'Agent cantonal, Vente du produit de fleurs de tilleul, Routes départementales 4 et 5, Nyons (1909)

Sources : Fonds de l'ancienne subdivision de l'équipement à Buis-les-Baronnies

- 32 -
Le Buis le 7 mai 1909

Routes départementales n^{os} 4 et 5

Vente du produit de la fleur des tilleuls

Rapport de l'Agent. Voie Cantonal

J'ai la soumission en date du 5 mai 1909, M. Riou Eugène, négociant à Venonien, sollicite l'autorisation d'enlever en 1909 la récolte de la fleur des tilleuls plantés sur les Routes départementales n^{os} 4 et 5 dans le canton du Buis.

M. Riou a fait la meilleure offre pour enlever la récolte de la fleur des tilleuls. Le prix de 130^{fr.} de beaucoup inférieur à celui de 1908 est réglé par la baine qui s'est produite vers la fin de 1908 sur cette marchandise. Les offres reçues pour le même objet sont de 124^{fr.} et 125^{fr.} consenties par M. M. Mouton et Piret, tous deux négociants à Millas. M. Bernard herboriste au Buis, nous a déclaré verbalement faire offre de 124^{fr.}.

M. Riou ayant des moyens suffisants pour assurer la bonne exécution du marché qu'il sollicite, peut être autorisé à enlever en 1909 la fleur des tilleuls des Routes départementales n^{os} 4 et 5 dans le canton du Buis.

Au lieu

Avis conforme
Nyons, le 15 Juin 1909
L'Agent. Voie Cantonal

Archive 5 : Rapport de l'Agent cantonal, Vente du produit de fleurs de tilleul, Routes départementales 4 et 5, Nyons (1913)

Sources : Fonds de l'ancienne subdivision de l'équipement à Buis-les-Baronnies

Le Buis; le 25 Mai 1913

Service Vicinal

Communes de Mollans et de Pierrelongue

Routes départementales n° 4 et 5

Vente du produit de la fleur des tilleuls
pour l'année 1913

Rapport de l'Agent-Voyer Cantonal

Par sa soumission en date du 25 mai 1913, M. Glier
Adrien, négociant à Propiac, sollicite l'autorisation de
la récolte de la fleur des tilleuls plantés sur les Routes
départementales n° 4 et 5 dans le canton du Buis.

M. Glier Adrien a fait une offre de 400.00 pour le
de la récolte des tilleuls en 1913. Cette offre est supérieure
à celles présentées par les autres négociants de la région.

Le soumissionnaire ayant des moyens suffisants
pour garantir la bonne exécution du marché qu'il
sollicite, nous soumettons d'avis que la soumission
présentée peut être acceptée.

A. Glier

avis conforme,
Nyons, le 27 Juin 1913
L'Agent-Voyer Cantonal

Archive 6 : Adjudications des lots de tilleuls, Buis-les-Baronnies (1948-1955)

Sources : Archives municipales de Buis-les-Baronnies

RECOLTE 1948 :

A noter la remarque de l'Ingénieur d'Arrondissement des Ponts et Chaussées au 17 avril 1948 aux Subdivisionnaires de Buis, Nyons et la Motte :
 "vous aviez attiré mon attention sur la complexité courtelinesque des formalités à accomplir par notre service pour la vente des fleurs de tilleuls situés sur le domaine public."

vente des fleurs de tilleuls situés en bordure des chemins départementaux n° 4 et 5 dans la traversée des communes de Mollans, Pierrelongue et Buis les Baronnies.

La vente de la récolte sera faite en 9 lots :

Adjudication le 23 mai 1948 à Buis (montant de l'enchère à 20 F minimum)

Résultats :

Lot 1.....	M. FABRE Henri - Mollans	200 F
Lot 2,3,4,..	M. FABRE Henri	200 F
Lot 5.....	M. CHARROL Etienne - Buis les Baronnies	300 F
Lot 6	M. CAYOL Lucien - Pierrelongue	200 F
Lot 7 et 8..	M. BONIFACE Auguste - Mollans	300 F
Lot 9.....	M. BERNARD Maximin - Mollans	200 F
Pour un montant total de.....		<u>1 400 F</u>

- 31 -

RECOLTE 1952 :

9 lots proposés - Adjudication le 25 mai 1952.

Lot 1. M. PASCAL Gustave - Buis les Baronnies.....	2 000 F
Lot 2. M. DUCROS Gilbert - Sainte Euphémie.....	4 100 F
Lot 3. M. VEYRIER Jean - Mollans.....	600 F
Lot 4. M. DUCROS Gilbert - Sainte Euphémie.....	1 000 F
Lot 5. M. CHARROL Etienne - Buis les Baronnies.....	5 500 F
Lot 6. M. BALME Louis - Buis les Baronnies.....	4 300 F
Lot 7. M. TRUC Léon - Mollans.....	1 000 F
Lot 8. M. BONIFACE Auguste - Mollans.....	1 600 F
Lot 9. M. CHARRAS Henri - La Rochette.....	4 100 F
Pour un montant total de	<u>24 000 F</u>

Pour un montant total de	4 100 F
.....	<u>24 000 F</u>

RECOLTE 1955 :

9 lots proposés - Adjudication le 22 mai 1955

Lot 1. M. ARNAUD Jacques - Buis les Baronnies.....	2 500 F
Lot 2. M. GIRARD Jules - Buis les Baronnies.....	1 500 F
Lot 3.6.7. BONFILS René - Vercoiran.....	7 800 F
Lot 4.5. CHARROL Etienne - Buis les Baronnies.....	6 600 F
Lot 8. M. BONIFACE Auguste - Mollans.....	1 700 F
Lot 9. M. JOUVE Abel - Mollans.....	4 000 F
Pour un montant total de	<u>24 100 F</u>

Archive 7 : Rédaction (1), « La cueillette du Tilleul » Concours de rédaction, dessin et poésie, Syndicat d'initiative de Buis-les-Baronnies (1969 et plus tard).

Sources : Archives municipales de Buis-les-Baronnies

mention spéciale
TERANA
c. m. 2
LE TILLEUL

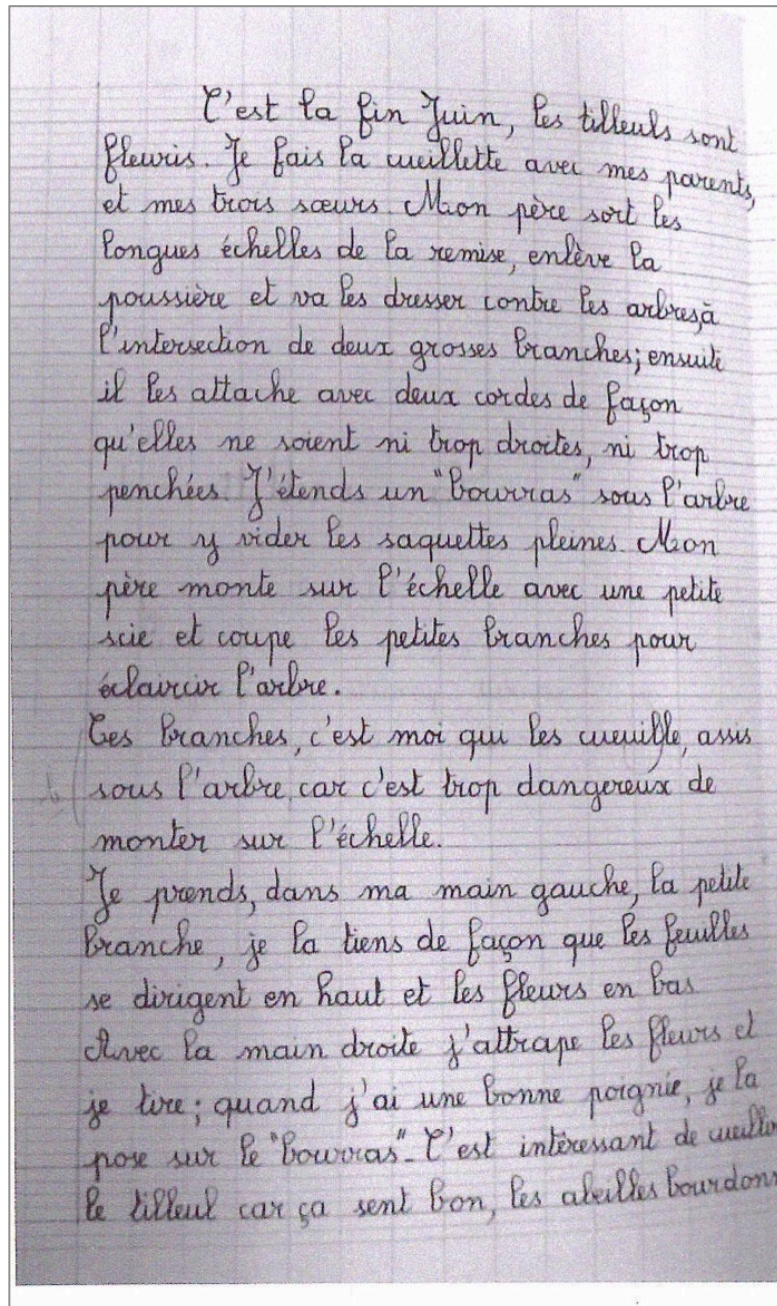
Avec mes cousins j'arrive
aux tilleuls de mon grand
père qui se situent au port-neuf.
On attaque par un bien
vrai un de mes cousins
attache l'échelle à l'arbre
pour qu'elle ne tombe pas. Je
prends la sacquette et je
monte sur l'échelle. Et
à ma première poignée
de tilleul je constate que
cette année il colle. Une fois
que ma sacquette est pleine je
verse le tilleul sur la bourse
bien au soleil pour le faire
sécher.

4

Toutes les heures je me
lave les mains car ça colle
On peut dire que je suis rien
qu'un amateur.

Archive 8 : Rédaction (2), « La cueillette du Tilleul » Concours de rédaction, dessin et poésie, Syndicat d'initiative de Buis-les-Baronnies (1969 et plus tard).

Sources : Archives municipales de Buis-les-Baronnies



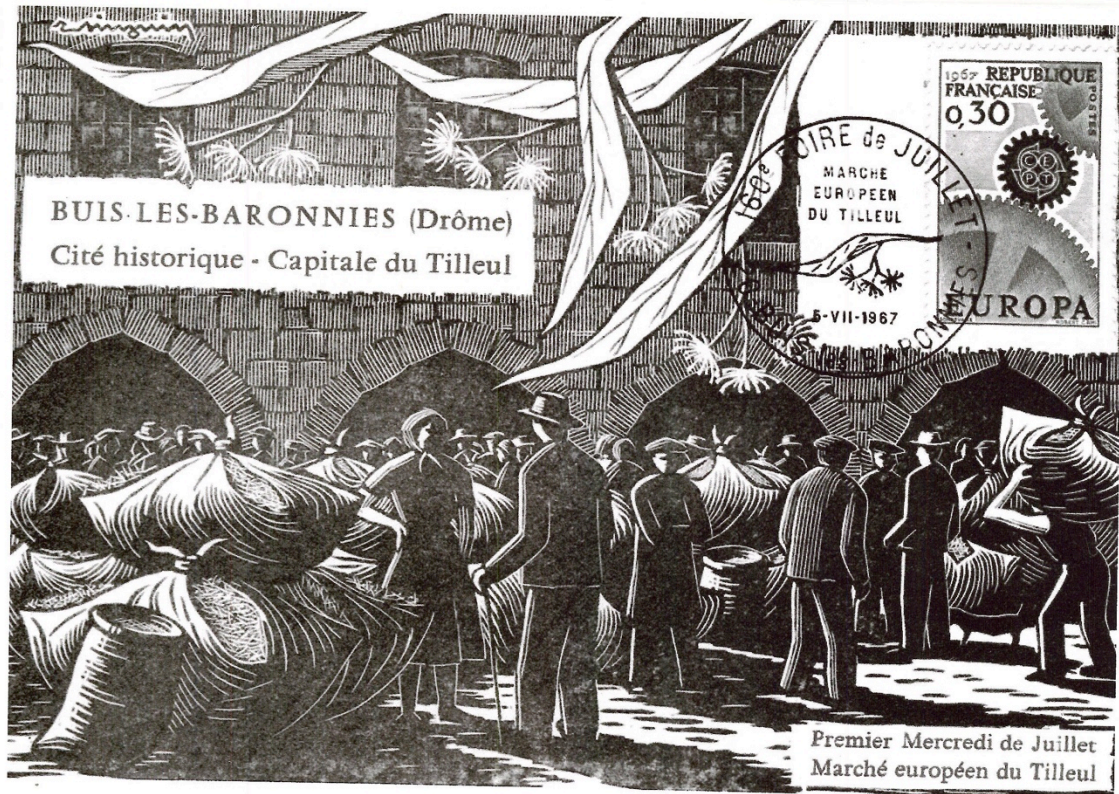
C'est la fin Juin, les tilleuls sont fleuris. Je fais la cueillette avec mes parents et mes trois sœurs. Mon père sort les longues échelles de la remise, enlève la poussière et va les dresser contre les arbres à l'intersection de deux grosses branches; ensuite il les attache avec deux cordes de façon qu'elles ne soient ni trop droites, ni trop penchées. J'étends un "bourras" sous l'arbre pour y vider les saquettes pleines. Mon père monte sur l'échelle avec une petite scie et coupe les petites branches pour éclaircir l'arbre.

Ces branches, c'est moi qui les cueille, assis sous l'arbre car c'est trop dangereux de monter sur l'échelle.

Je prends, dans ma main gauche, la petite branche, je la tiens de façon que les feuilles se dirigent en haut et les fleurs en bas. Avec la main droite j'attrape les fleurs et je tire; quand j'ai une bonne poignée, je la pose sur le "bourras". C'est intéressant de cueillir le tilleul car ça sent bon, les abeilles bourdonnent.

Archive 9 : Carte postale, « Buis-les-Baronnies, Capitale du tilleul, Marché européen du tilleul » (1967)

Sources : Archives municipales de Buis-les-Baronnies



maximum admise par le Codex est de 5 gr. En admettant pour cette teinture le titre alcaloïdique le plus élevé parmi ceux que nous avons obtenus, soit 0,40 ‰ environ, 5 gr. de teinture correspondent à 0 gr. 002 d'alcaloïdes totaux exprimés en lobéline, mais dont la lobéline ne représente qu'une partie. Or, la pharmacopée allemande indique, comme doses maxima pour le chlorhydrate de lobéline : 0 gr. 02 par dose et 0,10 par vingt-quatre heures. Cela correspondrait, pour une teinture à 0,40 ‰ d'alcaloïdes totaux, à 250 gr. On voit, par ce rapprochement, combien la question de l'action physiologique comparée : de la lobéline, des alcaloïdes totaux de la lobélie et de ses formes galéniques peut être intéressante (*).

M. MASCRÉ.

M. CARON.

(Laboratoire de Matière Médicale de la Faculté de Pharmacie de Paris.)

Le tilleul de France dit de « Carpentras ».

De tous temps le tilleul français a fait prime sur le marché intérieur de la France et même de l'étranger. Cette faveur vient de ce que la qualité du tilleul produite par la région provençale, dite « tilleul de Carpentras », est le résultat de nombreux efforts fournis avec méthode, intelligence et persévérance, tant par les administrateurs des communes que par les producteurs et récolteurs de cette région, et peut-être aussi sans doute par les conditions spéciales de climat où se cultive cet arbre.

En effet, nous avons en mainte circonstance constaté ces efforts :

1° De la part des producteurs et récolteurs, qui ont toujours eu l'habitude de cette récolte faite par tous les membres de la famille, hommes, femmes et enfants. Ils y apportent les plus grands soins et opèrent leur travail avec une dextérité merveilleuse.

Les arbres sélectionnés sont élevés en pépinières et particulièrement soignés sous tous les rapports ; plantés à distance suffisante, ces arbres sont bien aérés, piochés au pied au moment voulu et taillés avec méthode.

2° De la part des récolteurs qui cueillent avec soin, évitant de casser les branches. Ils ne montent pas dans les arbres dont le bois est très friable, mais à l'aide d'échelles, et en faisant le tour, récoltent le « tilleul » fleurissant à la périphérie.

1. LESTRA (*Bull. So. Pharm.*, 1926, **33**, p. 20) avait attiré déjà l'attention sur ce point.

Bulle de la So. Pharm. pour un acte gr. 7520.

La cueillette est placée sous la surveillance du garde de la commune qui veille à ce que les arbres ne soient pas abîmés.

Un certain nombre de communes ont fait à leurs frais, le long de leurs routes et chemins, des plantations de ces tilleuls sélectionnés et chaque année, à date fixe, le droit de récolter la fleur de ces arbres est adjugé à la bougie, au plus offrant et dernier enchérisseur. Il s'ensuit que ces communes trouvent là un revenu appréciable qu'elles augmentent chaque année par de nouvelles plantations. C'est cette marchandise qui est dans le commerce sous le nom de « tilleul de Carpentras », dénomination d'origine qu'il est désormais convenu de protéger conformément aux dispositions de la loi de 1903 sur la Répression des fraudes.

Dans une de ces communes, ce droit de récolter a été adjugé il y a deux ans 12.000 francs, l'an dernier 9.000 francs. Pour d'autres, ce droit varie entre 1.000 et 6.000.

Devant ces résultats, une émulation s'est créée et le nombre des communes des départements indiqués ci-après créant des plantations de tilleul va en progressant, ce qui explique que la production augmente annuellement. On a pu voir atteindre jusqu'à la quantité de 40.000 K^{cs}, apportée au seul marché de Buis-les-Baronnies, entre autres. On ne saurait trop encourager cette production d'un revenu assez important, car il ne faut pas perdre de vue que nous achetons encore à l'heure actuelle à l'étranger plus de 300.000 K^{cs} de tilleul qui sont loin de valoir les qualités obtenues en France. C'est pourquoi les maisons de gros et l'Office national des matières premières encouragent de leur mieux cette production.

Les principaux marchés de tilleul ont lieu à Buis-les-Baronnies, Nyons et Vaison, qui reçoivent les apports des départements de la Drôme, Vaucluse, Basses-Alpes et Hautes-Alpes.

C'est un spectacle assez pittoresque de se trouver un jour de marché dans ces villes, où l'on voit arriver de grand matin des centaines de voitures hippomobiles, camionnettes et autres véhicules chargés de fleurs de tilleul, contenues non pas dans des sacs, mais dans des bourrins. Le « bourrin » est une grande toile ayant 2 m. environ de côté, dont les quatre coins sont munis de grands lacets en toile servant à l'attacher diagonalement. Le tilleul contenu dans ces bourrins est légèrement pressé, mais non comprimé comme l'on est obligé de le faire lorsqu'on veut le mettre en sacs.

Ce simple fait fait ressortir les soins que les récolteurs apportent dans la manipulation de ces fleurs. C'est un coup d'œil curieux, comme le montre incomplètement la photographie ci-dessus, ces bourrins installés devant chaque récolteur s'étendant sur de grands emplacements.

Sur ce marché tout se passe suivant les règlements rigoureusement observés. Le récolteur vendeur prend place sur ce marché au fur et à mesure de son arrivée, aucune préférence n'est accordée. La vente ne

commence que lorsque le tambour, le clairon ou la cloche en donne le signal, à 8 heures précises, heure à laquelle les acheteurs peuvent pénétrer sur le marché pour opérer les tractations au cours desquelles les cours s'établissent.

Ils sont tous munis d'un carnet à souche à leurs noms. Une fois l'entente faite sur le prix, ils l'inscrivent sur leur carnet, en détachent la souche qu'ils remettent au vendeur et gardent le talon (voir photo ci-dessus).

Après cette opération, le vendeur prend son tour vers le peseur assermenté qui est venu avec son matériel de pesage, lequel inscrit sur la souche les poids détaillés de chaque bourrin. Ensuite le vendeur porte son lot à l'emplacement réservé à l'acheteur et verse le contenu des bourrins que ce dernier met ensuite, soit dans d'autres bourrins, ou dans des sacs de grandeur suffisante pour contenir 30 à 35 K^{es}. Les bourrins vides sont tarés et le poids de cette tare est déduit du poids reconnu par le *peseur assermenté*.

Il ne reste plus au vendeur qu'à présenter la souche à l'acheteur qui lui règle, séance tenante, le montant de l'achat fait.

Toutes ces opérations se passent au milieu de conversations diverses, animées comme il convient chez nos méridionaux, mais toujours dans l'ordre et dans un calme parfait.

Le marché se continue l'après-midi, mais alors les vendeurs de tilleul, quelquefois toute la famille, père, mère, enfants, se dirigent vers les forains, colporteurs et autres, pour acheter à leur tour ce dont ils ont besoin pour eux-mêmes ou leurs exploitations, ce qui crée le trafic enrichisseur.

C'est alors une scène des plus pittoresques. A côté de conversations faites dans un français curieux, se mêle la langue provençale aux mots, aux expressions si caractéristiques et qu'il est bien difficile de traduire en français si l'on essaye d'interpréter fidèlement le piquant, la poésie ou le martèlement agréables de certaines descriptions.

Retenons surtout de ce simple exposé, l'art, la patience, l'amour du travail caractérisant ces intelligentes et laborieuses populations, accomplissant le tout avec une bonne humeur exemplaire et une satisfaction se lisant sur tous les visages.

DE POUMEYROL,

Herboriste en gros,

Vice-président du Conseil d'administration de l'Office national
des matières premières végétales
pour la droguerie, l'herboristerie,
la distillerie et la parfumerie.

Archive 11 : Rédaction (3), « La cueillette du Tilleul » Concours de rédaction, dessin et poésie, Syndicat d'initiative de Buis-les-Baronnies (1969 et plus tard).

Sources : Archives municipales de Buis-les-Baronnies

Chaque année, j'aide mes voisins à ramasser le tilleul. Ils en ont une allée de quarante gros et beaux tilleuls de toutes sortes. J'aime beaucoup cueillir le tilleul. En ce lieu le matin à six heures, on prépare le déjeuner pour dix heures et nous partons. Nous sommes une dizaine. En arrivant on place les échelles et chacun monte sur la sienne. Il fait bon le matin l'air frais finit de nous réveiller. On n'entend que le chant des oiseaux et le crac! familier des fleurs de tilleul qu'on arrache à la tranche parmi les feuilles. Quand l'échelle est terminée, j'appelle mon voisin qui change mon échelle de place tout de suite pour que je ne perde pas de temps. Pendant qu'il la fixe solidement avec une petite corde aux grosses branches, je vide ma "sacquette" sur un "bourras". Puis je me remet au travail hardiment. La 2^e échelle finie, il est l'heure de déjeuner. Tout le monde est son "casse-croûte" et mange tout en conversant. Après manger le patron fume une cigarette et la besogne finie on se remet au travail. La discussion se poursuit, s'anime. Il est enfin onze heures et demie. Tout le monde descend et porte le tilleul qu'il a ramassé à la bascule. On le pèse et on le mesure sur un carnet. Après, on le verse dans les greniers et on va dîner. Après je vais faire un peu de sieste. A deux heures on recommence. tout en tenant

le transistor qui est au pied de l'arbre nous rassu-
-sons. On raconte des histoires, on chante, on rit
mais sans s'arrêter de transmettre. A quatre heures
et demie, on fait une pose de un quart d'heure
pour goûter et on reprend jusqu'à huit heures. On
le pose encore et on fait le total de la journée pour
essayer chaque jour de battre ce record. Tout en
rapartant je me demande à quoi peut servir tout
ce tilleul qu'on a cueilli aujourd'hui et à toutes
ces tonnes qu'on voit sur les champs de foire. À
mon avis une très grande partie va dans les pharma-
-cies, ou bien à l'exportation; l'autre partie sert
dans les parfumeries par exemple.
Ici nous sommes dans la haute Provence, où le
tilleul joue un ~~grand~~ grand rôle dans le budget
des agriculteurs, car il leur est tout bénéfique.

Archive 12 : Rédaction (4), « La cueillette du Tilleul » Concours de rédaction, dessin et poésie, Syndicat d'initiative de Buis-les-Baronnies (1969 et plus tard).

Sources : Archives municipales de Buis-les-Baronnies

ne un... Paul pas attendre il faut le ramasser dit
Papa. Nous chargeons les saquettes et deux berras et nous partons vers
le vergier. ¶ Nous arrivons, le soleil est déjà haut dans le ciel. Nous
allons chercher les échelles dans le cabanon et les disposons dans les
branches de l'arbre. Nous prenons chacun une saquette et montons sur
l'échelle. Nous accrochons notre saquette à une branche et commençons
la cueillette. Les saquettes pleines nous redescendons, nous étions
un berras et ~~ce~~ les vidons ~~les~~ contenues, ensuite nous répartissons le
tilleul. Un moment après je crie à Papa : « C'est midi, j'ai une faim
de loup. — Tu as raison nous allons manger. Nous redescendons et
mangeons avec un excellent appétit. Le repas terminé nous remontons
sur nos échelles tandis que mon frère et moi ramassons les branches
de Papa coupe. Nous entendons le bourdonnement des abeilles dans les
fleurs jaunes, et une bonne odeur s'échappe des fleurs. Le travail
est pénible mais les chansons du transistor nous redonnent du courage

Archive 13 : Rédaction (5), « La cueillette du Tilleul » Concours de rédaction, dessin et poésie, Syndicat d'initiative de Buis-les-Baronnies (1969 et plus tard).

Sources : Archives municipales de Buis-les-Baronnies

ent Remy
ALUC
1 13
RUPHEMUS. Française. 57
La cueillette du tilleul
Ces matin, de bonne heure, Maman nous réveil-
lent. Nous allons ramasser du tilleul. Papa
à déjà préparé la camionnette : des bourses,
des saquelles, des petits paniers, des sécateurs
sont entassés. Nous montons dans la voiture
et nous partons. Pour la cueillette. Quand
nous arrivons à la terre où sont plantés trois
gros arbres, nous apercevons des gens déjà au
travail. Nous descendons et nous sortons tout
les outils et le panier de déjeuner que Papi
place entre deux grosses branches du tilleul.
Nous montons sur les échelles que Papa avait
placées la veille.
Maman, mon frère et ma sœur restent
sous l'arbre et cueillent les branches que Pa-
pa coupe avec un sécateur. Je suis à côté
de Mémé mais elle va beaucoup plus vite
que moi et d'un geste rapide elle arrache
les bractées de tilleul. Toutain, Mémé descend

Archive 14 : Coupure de presse, « Amère, l'infusion de tilleul », Le Dauphiné Libéré (s.d.)

Sources : Archives personnelles

Dauphiné LIBÉRÉ

NUCLÉAIRE
Imposer la transparence
● EN DERNIÈRE PAGE

EL. 0 46 1, AVENUE JEAN-JAURES B.P. 35 05001 GAP CEDEX A 05

HAUTES-ALPES
Amère, l'infusion de tilleul



Les cours du tilleul ont chuté de près de 50 % cette année. Photo Serge IMBERT

Cette semaine s'achève la cueillette du tilleul dans la vallée de l'Oule. Une bonne vingtaine de familles continue cette production aux vertus médicinales incontestées. Pourtant cette année, les infusions de tilleul auront un goût amer pour les producteurs, en raison de la chute des cours. De 90 francs habituellement, le kilo de tilleul se négocie actuellement entre 40 et 50 francs. Mais en pharmacie, il est commercialisé aux alentours de 500 francs. La colère gronde...

● LIRE EN PAGE 2

ANT-DENIS
MAIS

Après trois demi-finales perdues (1958, 1982 et 1986), les Bleus espèrent enfin franchir ce cap fatidique de la compétition et prendre leur billet pour l'apothéose, l'ultime affrontement de dimanche. Entre eux et le rêve, ce soir au Stade de France : les vainqueurs de l'Allemagne. "Un grand adversaire" reconnaît Aimé Jacquet, qui reste pourtant confiant : "Nous allons être récompensés de tout notre travail", a-t-il dit hier soir. En croisant les doigts tout de même...

● LES ARTICLES DE NOS ENVOYÉS SPÉCIAUX EN PAGES SPORTS

36.15
CYCLISME
Demain

Archive 15 : Article « Mort du tilleul », anonyme, s.d.

Sources : Archives personnelles

MORT DU TILLEUL =====

Depuis pas mal d'années le feu couvait sous la cendre; on savait que notre bon TILLEUL était malade; chacun s'interrogeait sur sa maladie mais personne ne pouvait imaginer qu'il finirait par en mourir. Et tout de même nous y sommes parvenus cette année. La "Foire" n'aura pas lieu !

Le moment est venu d'en comprendre la raison; sereinement et sans nous voiler la face ni mettre la tête sous l'aile, comme l'autruche.

Une hypothèse simpliste était le plus souvent chuchotée; on incriminait les importations de tilleuls d'Europe de l'Est et surtout de l'abominable tilleul de Chine. En réalité le mal est autrement plus complexe; ce n'est pas ^{par} la malice de quelques uns qu'on en est arrivé là, mais du fait d'une véritable maladie de notre civilisation. Il faut bien admettre maintenant que les gros acheteurs traditionnels, feu Ducros, Saisse, la Cooper de Melun... ont cessé de s'intéresser au tilleul pour la simple raison qu'ils n'en vendaient à peu près plus du fait de l'arrêt de sa consommation.

C'est le survol de son histoire que nous devons rappeler :

Le Tilleul faisait partie des fameuses "Cinq Plantes à infusions" connues des pharmaciens. Il en occupait même la première place. Ces "cinq plantes" étaient définies par le sacro-saint "Codex de la Pharmacie", mis en place au début du XIX^e siècle. Le Codex régenteait encore le marché jusqu'aux années 1960; sa réglementation pointilleuse interdisait de sortir de son cadre étroit.

Les "cinq plantes" comprenaient (exclusivement!) : les "fleurs et bractées de tilleul officinal", les "feuilles séchées de menthe poivrée", les "feuilles séchées de verveine odorante", les "capitules de camomille romaine" (à l'exclusion de la "matricaire") et "les feuilles séchées d'oranger bigaradier"

On remarque l'exclusion, entre autres, du "tilleul argenté", en dépit de sa qualité aromatique et de son innocuité !

Le tilleul régnait en maître dans les tisaneries des hopitaux; les pharmaciens d'officines en vendaient pas mal encore... et les "herboristes diplômés", ceux dont le diplôme a été autoritairement supprimé par un décret du Gouvernement de Vichy (créant un vide béant dans la vente des bonnes plantes)

C'est à partir de ce régime strict que les avatars du tilleul se sont abattus sur le malheureux; en plusieurs étapes :

1° par la commercialisation des "infusettes"; rendues possibles grâce à une technique nouvelle de "coupe fine (0,8/1,2 mm), à un dépoussiérage mécanique, et à l'automatisation de la mise en "sachets-doses" sous papier-filtre. C'est cette étape qui a permis à l'industrie alimentaire de prendre la place occupée jusque là par la pharmacie et les "herboristes diplômés"

Sans reproche dans le principe, ces infusettes ouvraient une ère difficile puisque le produit qu'elles contenaient n'était plus visible par le consommateur

et qu'on pouvait le soupçonner de mélanges douteux.

2° l'arrivée, dans les départements de l'Est de la France, qui jouissaient d'un régime particulier dans certains domaines, après 1918, d'un nouveau type d'infusions en faveur traditionnellement en Allemagne: obtenues à partir de copeaux de pommes séchées ou déshydratées, de fruits d'églantier, de fleurs de Karkadeh séchées (c'est l'"Hibiscus du Soudan" ~~ou de l'Inde~~) Ces infusions sont agréables et rafraichissantes et bien innocentes... mais elles n'entraient pas dans le cadre strict de notre réglementation. Finalement pourtant elles ont été tolérées chez nous et s'y sont taillées une belle place . . . au détriment, évidemment, de nos "cinq plantes". Il faut ici rappeler la laxisme qui s'est développé en France à partir des années 1970; on peut le comprendre comme une réaction justifiée contre le caractère insupportable de notre ancienne réglementation tatillonne. Cela a correspondu à la montée de la faveur des "bonnes herbes" (elle-même étant largement un phénomène de société - aujourd'hui dépassé)

3° l'étape finale étant celle de l'arrivée et de la faveur (exploitée par une publicité déferlante) d'un nouveau type d'infusions que l'on peut bien qualifier d'"artificielles", puisqu'elles résultent de la fixation d'arômes (de synthèse!) sur un matériau inerte. Constituant, à la limite, des gammes d'infusions dépourvues de base végétale.

On joue sur la nouveauté, la mode et sur l'exotisme... pour les vieux du métier c'est là l'attrape nigaud même.

Rappelons que l'évolution des goûts avait commencé par jouer à la défaveur du tilleul dont le parfum subtil réclame une finesse certaine chez le consommateur. Ce n'est faire offense à personne que de reconnaître que le goût moyen des français s'est "barbarisé". Ils réclament du "hard" !

Depuis des décennies la verveine avait ravi sa place au tilleul.

Notre bon tilleul est victime de sa timidité et de son excellence même.

Saurons-nous mettre en place un folklore "tilleul"? peut-être aurions nous dû prévoir: transformer nos dernières foires en festivités touristiques, pour que "le mort saisisse le vif". Heureusement il reste au buxois la jouissance des journées d'intense floraison, en juin. Les connaisseurs pourront continuer à jouir en avarés de leur parfum préféré: celui même du Paradis perdu.

Archive 16 : Compte-rendu de la réunion interdépartementale pour la protection et la défense du Tilleul (19 août 1939)

Sources : Archives personnelles

CHAMBRE DE L'AGRICULTURE DE VALENCE - 19 Aout 1939.

REUNION INTERDEPARTEMENTALE pour la défense et la protection du TILLEUL connu sous l'appellation commerciale TILLEUL CARPENTRAS.

COMPTE RENDU PAR MONSIEUR ELIE CHAUVET, Président du Syndicat des Négociants en TILLEULS CARPENTRAS, délégué par la Chambre de commerce d'AVIGNON et du VAUCLUSE.

Réunion présidée par Monsieur LORMAND Directeur du Laboratoire National de contrôle des Médicaments à PARIS., assistés par Messieurs les Présidents, VICE Présidents de la CHAMBRE D'AGRICULTURE DE LA DROME. et secrétaires de cette fédération.

OUVERTURE DE LA SEANCE. Souhaits de bienvenue et remerciements à Monsieur le DIRECTEUR du LABORATOIRE NATIONAL DE PARIS., à Messieurs LES PRESIDENTS, VICE-PRESIDENTS et DELEGUES des CHAMBRES D'AGRICULTURE et du COMMERCE.
Membres présents ,17 --.

EXPOSE PAR MONSIEUR DUMONT DE la Chambre d'Agriculture de la DROME sur le TILLEUL et toutes les démarches déjà faite pour aboutir au but recherché aujourd'hui -Justifications de la qualité EXCEPTIONNELLE, dont jouit le Tilleul CARPENTRAS, auquel aucune qualité de Tilleul ne peut être comparée-. Attribution des raisons de cette qualité au climat, au terrain qui ne doit être ni trop humide, ni trop élevé. Régions produisant la meilleure et la plus belle qualité.-BUIS-les-BARONNIES.-VAISON-la-ROMAINE-NYONS, marchés très importants et Centre les mieux placés.

FRAUDES.

Exposé par Monsieur le Directeur DU LABORATOIRE NATIONAL DU COMPTOIR DES MEDICAMENTS DE PARIS, sur l'insuffisance du contrôle par la chimie ou analyse. Envisage l'étude de la distillation-. assure une étude complète à ce sujet pour prévenir la fraude et envisage surtout la répression de la fraude par la délimitation DE LA ZONE PRODUCTRICE DU VÉRITABLE TILLEUL CARPENTRAS avec déclaration obligatoire aux Mairies, par chaque récoltant, paysans et adjudicataires des quantités récoltées et mises en vente. Contrôle par les bordereaux du poids public et OBLIGATION pour tous les acheteurs Négociants en TILLEULS de tenir un registre spécial portant la totalité des achats avec pièces justificatives des déclarations aux Mairies et bordereaux de poids public; pour toutes les rentrées de TILLEUL CARPENTRAS.

APPELLATION D'ORIGINE.

Exposé par Monsieur ERISSAC du BUIS. demandant de changer l'appellation TILLEUL CARPENTRAS, par TILLEUL des BARONNIES. Demande repoussée par la grande partie des Membres présents et après explications de M^e CHAUVET faisant valoir qu'il serait difficilement admis par les Pharmaciens et Herboriste de changer la dénomination de cette qualité de Tilleul qu'ils achètent sous ce nom depuis toujours et qui représente pour eux et pour leur clientèle le plus beau; le Meilleur et le plus parfumé des Tilleul.

Explications également de Monsieur CHAUVET insistant sur le danger qu'il y aurait à changer cette appellation, car à ce moment là le nom de CARPENTRAS n'étant plus protégé par l'appellations acceptée et contrôlée, deviendrait la propriété de tous les fraudeurs qui livreraient sous cette dénomination universellement connue, des Tilleuls inférieurs, ce qui porterait un préjudice énorme à toute la production et à tout le commerce du Tilleul de notre Région.

Accord complet pour laisser l'Appellation TILLEUL CARPENTRAS.

Archive 17 : Contrat d'achat des inflorescences et bractées de tilleul (1998)

Sources : Archives personnelles

95-31

CONTRAT TYPE
INFLORESCENCES ET BRACTEES DE TILLEUL
RECOLTE 1995

Entre les Soussignés : [REDACTED]
(Nom et adresse du contractant)

Représenté par
Comme acheteur

Et [REDACTED]
(Nom, Prénom ou Raison Sociale et adresse exacte du Producteur contractant)

Représenté par
Comme vendeur

VU La circulaire PAM 494 B de l'ONIPPAM en date du

IL A ETE CONVENU CE QUI SUIT :

ARTICLE 1 - QUANTITE

L'acheteur prend l'engagement d'acquiescer annuellement sur une période de ⁽¹⁾ 2 années, commençant le 1.07. 1995 et portant sur les récoltes 1995 à 19.98, la quantité (quantité supérieure ou égale à 50 Kg) :

100..... kg d'inflorescences et de bractées de tilleul sec (sous réserve d'une tolérance de 10 % en plus ou en moins).

La réception sera effectuée par les soins de l'acheteur en présence du vendeur.

ARTICLE 2 - PRIX

L'acheteur s'engage à acheter les produits de la récolte 1995 au prix de 55..... Francs HT le kg de tilleul sec à grandes bractées (55 F HT/Kg **minimum**).

Pendant toute la durée du contrat, les prix ci-dessus sont révisables chaque année (sans pouvoir différer des prix fixés, le cas échéant, dans le cadre d'un accord interprofessionnel), avant le 1er juillet.

⁽¹⁾ - Trois années au minimum

Archive 18 : Dossier ONIPPAM de prime à la qualité

Sources : Archives personnelles

Office National Interprofessionnel des Plantes à Parfum, Aromatiques et Médicinales

N° :
P.J.

0/0999

Objet : Tilleul Récolte 1996

Volx,
le 31 Juillet 1996

Dossier suivi par :

Madame, Monsieur,

Vous avez signé lors des précédentes récoltes un contrat de commercialisation de trois ans avec un ou plusieurs acheteurs.

Aussi, j'ai l'honneur de vous informer que la prime incitative à l'organisation économique de 7 F/Kg de tilleul sec a été reconduite pour la récolte 1996 (Cf circulaire ci-jointe).

Pour pouvoir bénéficier de cette aide, vous devez :

- compléter et me retourner le mémoire en règlement tilleul « récolte 1996 » (ci-joint)
- joindre la facture de commercialisation correspondante (si vous ne l'avez déjà fait)
- respecter le prix minimum de vente de 55 F HT/Kg de tilleul grandes bractées
- respecter la quantité contractualisée tout en tenant compte d'une tolérance de plus ou moins 10 %

Si pour un cas de force majeure, ce contrat ne pouvait être honoré pour la nouvelle récolte, il conviendrait que vous preniez contact avec les services de l'ONIPPAM.

Restant à votre disposition pour tous renseignements complémentaires, je vous prie d'agréer, Madame, Monsieur, l'expression de mes salutations distinguées.

Le Directeur de l'ONIPPAM



M. VILLARD

B.P. 8 - 25, Rue Maréchal Foch - 04130 VOLX
☎ : 92.79.34.46 - Fax : 92.79.33.22

Sources : Archives municipales de Buis-les-Baronnies

22 M
1997 04 13

HISTOIRE LOCALE

Quelques vieux arbres du Buis

Une récente visite des rédacteurs et photographes de la Revue des Etudes Drômoises, venus au Buis et dans la région pour y repérer les arbres remarquables, sujet d'une prochaine publication, vient attirer l'attention sur ces monuments naturels qui sont autant d'éléments des richesses patrimoniales de notre bourg.

Sans qu'aucun d'eux n'ait connu de planteur phocéen, les oliviers tressent la couronne gris-vert argentée qui enserré le Buis. Cette culture traditionnelle alimente depuis des temps historiques reculés de nombreux moulins à huile dont notre bulletin municipal a déjà traité. Les gels destructeurs de 1929 et de 1956 ont porté une grave atteinte aux plantations et ont eu l'effet de réduire le nombre des moulins. L'arbre de Minerve ou d'Athéna renaît cependant et reprend vie lorsqu'il n'est pas arraché à sa terre nourricière; de dix-sept à vingt ans furent nécessaires pour rétablir les olivettes.

Un héritage commun qui reste à entretenir comme le font si bien les propriétaires d'aujourd'hui en respectant les traditions culturelles de l'antique civilisation de l'huile.

Parmi les plus anciens témoins d'une mûreraie disparue, le vieux mûrier blanc contourné qui occupait l'angle Est de la cour de récréation de l'ancienne école maternelle de la rue de Beauvoisin est encore présent dans le souvenir de ceux et celles qui prirent leurs ébats enfantins auprès de son tronc aux multiples cicatrices et de sa ramure torturée. Comme représentant de cette espèce végétale, dont les feuilles servent de nourriture aux vers à soie, le mûrier du petit jardinet public de la Poste évoque la quarantaine de ses semblables qui croissaient à la fin de l'Ancien Régime le long des anciens remparts et dont la mort, puis l'arrachage des survivants devenus trop gros, désolèrent les responsables de l'économie locale.

Lorsque les procès qui suivirent la construction de la digue contre les colères de l'Ouvèze furent terminés, les officiers municipaux considérèrent, le 27 mars 1806 "qu'il serait agréable pour la ville de faire une plantation d'arbres sur l'esplanade, sur toute sa longueur, et selon deux allées dont une en 'meuriers' et l'autre en platanes". Le préfet impérial autorisa cette réalisation en mai de la même année. Les mûriers ne furent jamais plantés au contraire des platanes tous de la même ancienneté. Quelque deux cents rescapés de la platanaie d'origine qui comptait encore deux cent soixante trois troncs au début du siècle marquent de nos jours cette opération lancée l'année victorieuse des batailles d'Auerstaedt et d'Iéna. C'est le sieur Vachier, placé à la tête de la municipalité par la sourcilieuse administration centrale qui lança la plantation.

Les tilleuls buxois attendirent le mandat du maire Augustin Cheynel pour s'étendre dans différents quartiers de l'agglomération durant les années de la Grande Guerre, cependant que leurs frères de la campagne avoisinante étaient productifs depuis une quarantaine d'années. Le "petit train" facilita les expéditions à partir de 1907. La foire de la fleur des tilleuls du premier mercredi de juillet prit sur place l'extension qu'on lui connaît et créa un commerce, couvert par son appellation d'origine, malgré une résistance marchande des négociants du Vaucluse. Bien d'autres essences se plaisent sous les cieus de la cité, leurs feuillages différents mettent en valeur, par complément de masses ou de colorations, les lumières et les ombres que nous dispensent les plus anciens des arbres du Buis.

Pierre Varlet
responsable agréé des Archives

La Fontaine d'Annibal
Maison Familiale
Séjour famille et individuel
Groupe et séminaire
Route de Sédéron
26170 Le Buis
75-28-03-12

VACANCES
FOUR TOUS

Directeur de publication: Jean-Pierre Buix
Bulletin Municipal publié par Le Buis J'Aime
(Association type Loi 1901).
Pdt: Jean-Pierre Buix
Vice-Pdt: Gilberte Brémont
Secr: Pierre Varlet, Adj.: Jean Tourniaire
Trés: Gérard Jean, Adj.: Louis Trémori

Les articles sont signés et n'engagent que
l'opinion de leur auteur. Le Bulletin est

Archive 20 : Extraits du dossier « Spécial Tilleul », Syndicat des Producteurs de Tilleul Officinal des Baronnie (1982)

Sources : Archives personnelles

- 2 -

II - LES ACTIONS DU SYNDICAT DES PRODUCTEURS DE TILLEUL OFFICINAL DES BARONNIES

Depuis sa création - Assemblée Générale Constitutive au Printemps 1980 - le Conseil d'Administration s'est réuni environ une fois tous les deux mois à ST SAUVEUR GOUVERNET.

La fréquence des réunions est un peu plus soutenue selon l'actualité (préparation des foires ou de l'Assemblée Générale).

L'Assemblée Générale Ordinaire 1981 s'est tenue à BUIS LES BARONNIES en avril. Elle a permis de réunir des producteurs éloignés les uns des autres et de faire connaître notre activité à un plus grand nombre de producteurs et différentes personnalités susceptibles de nous apporter un soutien.

Le Syndicat s'est doté de panneaux d'information qui lui permettent d'être représenté dans différentes manifestations :

- Congrès pharmaceutique européen à MONTPELLIER (septembre 1980),
- Foire au tilleul de BUIS et VILLEFRANCHE (juillet 1980 et 1981),
- Exposition permanente des Syndicats d'Initiative de NYONS (été 1981),
- Journée des plantes aromatiques et médicinales de la GARDE ADHEMAR (juin 1980 et 1981),
- Fête du tilleul de la lavande et de l'olivier de BUIS.

A chacune de ces manifestations des membres du Syndicat assurent une permanence et parfois une intendance par des dégustations de tisanes proposées aux visiteurs du stand.

Les permanences locales assurent une diffusion de tracts auprès des producteurs lors des foires au tilleul.

Outre le côté promotionnel de notre produit, des rencontres sont établies avec nos acheteurs de tilleul. Si la première année (1980) les cours sont

restés très bas, nous avons ressenti que l'action que nous avons menée a porté ses fruits en 1981.

Rien ne doit être laissé au hasard pour faire connaître nos préoccupations syndicales. C'est ainsi qu'au printemps 1981, nous avons pu nous exprimer dans l'émission de VICKY SOMMET sur FR3. Par contre, nous avons déploré notre temps et notre énergie perdue avec l'émission "BONJOUR LA FRANCE" de Pierre BONTE sur Europe n°1.

** FR3 Télé à la foire du tilleul de BUIS-LES-BARONNIES.*

(La suite du bulletin vous fera découvrir les interprétations de divers journalistes et la nécessaire attention que vous devez apporter aux interviews ou enquêtes auxquelles vous êtes amenés parfois à répondre).

(Voir REVUE DE PRESSE : P. 9 à 23)



Le tilleul des Baronnies est une production d'appoint pour de nombreuses exploitations agricoles des Baronnies.

Il nécessite essentiellement de la main d'oeuvre de cueillette et peu de manutention après récolte.

Cette production d'environ 250 tonnes de tilleul par an est sévèrement concurrencée par des importations.

Se conservant guère plus d'un an, le "gros" de la commercialisation s'effectue en juillet et août à l'occasion des foires de BUIS LES BARONNIES et de VILLEFRANCHE LE CHATEAU qui en déterminent les cours.

Sa place dans l'économie locale a contribué à la création d'un Syndicat de Producteurs qui s'est fixé plusieurs objectifs :

- Dénoncer et analyser les effets du marasme économique qui frappe cette production,
- Faire prendre conscience (depuis le producteur jusqu'au consommateur) de la haute valeur du tilleul des Baronnies,
- En assurer sa promotion dans le cadre d'une région qui jouit du quasi monopole de la production française.

En cela, le Syndicat reçoit un appui technique, économique et scientifique important de la Chambre d'Agriculture de la Drôme.

Mais devant la complexité de la situation pour rendre les actions plus efficaces et obtenir une amélioration substantielle de l'économie de ce produit, il a été nécessaire de rechercher les collaborations :

- du Conseil Général de la Drôme,
- du Syndicat d'Aménagement des Baronnies.
- des chambres consulaires,
- de la faculté de pharmacie de Lyon,
- du Groupement de Développement agricole des Baronnies,
- du Syndicat Départemental des Producteurs de plantes aromatiques et médicinales de la Drôme.

III - LE PROGRAMME TECHNIQUE

1° Mise en place d'une appellation d'origine

Il est nécessaire d'identifier le tilleul des Baronnie par rapport aux tilleuls étrangers (souvent des tilleuls argentés) qui entrent dans les compositions commerciales et qui sont, cependant, vendus sous le nom de "tilleul des Baronnie".

Un dossier analytique en cours devra en permettre l'identification par rapport à ses concurrents (Professeur NETIEN, faculté de pharmacie de Lyon).

2° Recherche des qualités neuro-sédatives du tilleul des Baronnie

Depuis très longtemps, le tilleul est considéré comme une tisane calmante. Actuellement, la tendance du consommateur est de connaître d'une façon précise les composants des produits qu'il achète et qu'il consomme.

La détermination des qualités thérapeutiques du tilleul a été confiée à l'équipe du Professeur FERRYS de la Faculté de Pharmacie de Lyon.

3° Technique de conservation

Comme toutes les plantes, le tilleul a ses ennemis -qu'ils soient insectes ou champignons. La lutte doit être appropriée à l'utilisation pharmaceutique du produit ce qui exclut toute intervention chimique.

La teigne du tilleul (mites de conservation) est un insecte très connu des meuniers et boulangers (teigne des farines). La recherche des moyens de lutte, conforme aux qualités demandées au produit, a été confiée à l'I.N.R.A et à l'A.C.T.A.

4° Etude de Marketing

Pour améliorer la situation économique, il est nécessaire d'augmenter la valeur ajoutée au produit. Pour mesurer cette valeur et son effet sur le revenu des producteurs, une étude de marketing est nécessaire.

Les résultats de cette étude visent à proposer aux adhérents du Syndicat des créneaux de commercialisation (cible: secteur médical, pharmaceutique) et permettent à ces derniers d'accéder à une formation commerciale indispensable.

5° Etude du conditionnement à la ferme ou en atelier collectif

A partir des résultats, de l'étude de marketing, une étude technique et économique du conditionnement à la ferme ou en atelier collectif sera nécessaire.

Outre l'activité tilleul, ces ateliers pourraient l'étendre à d'autres plantes aromatiques, médicinales ou productions locales.

6° Recherche de l'exploitation de l'aubier du tilleul des bourgeons et du tilleul frais

A l'heure actuelle, rien n'est entrepris dans ce domaine, cité comme intéressant. Des sociétés pharmaceutiques font des investigations commerciales sur ce sujet.

7° Sélection du tilleul

Afin d'obtenir un produit homogène, une plus grande rigueur doit conduire le producteur dans le choix des variétés :

- Présentation du produit,
- Résistance aux maladies cryptogamiques,
- Teneurs en éléments neuro-sédatifs,
- Amélioration des temps de cueillette, ...

Le Syndicat du Tilleul officinal estime que ces différents axes de travail permettront de bâtir une charte de qualité du Tilleul et aboutir, ainsi, à une appellation d'origine "TILLEUL DES BARONNIES".

SAVARY Robert, conseiller agricole de la
Chambre d'Agriculture, en collaboration
avec MM. BARDE et LAMY, conseillers agricoles de la Chambre d'Agriculture.

Archive 21 : Compte-rendu des actions menées par le Syndicat des Producteurs de Tilleul
(1997)

Sources : Archives personnelles



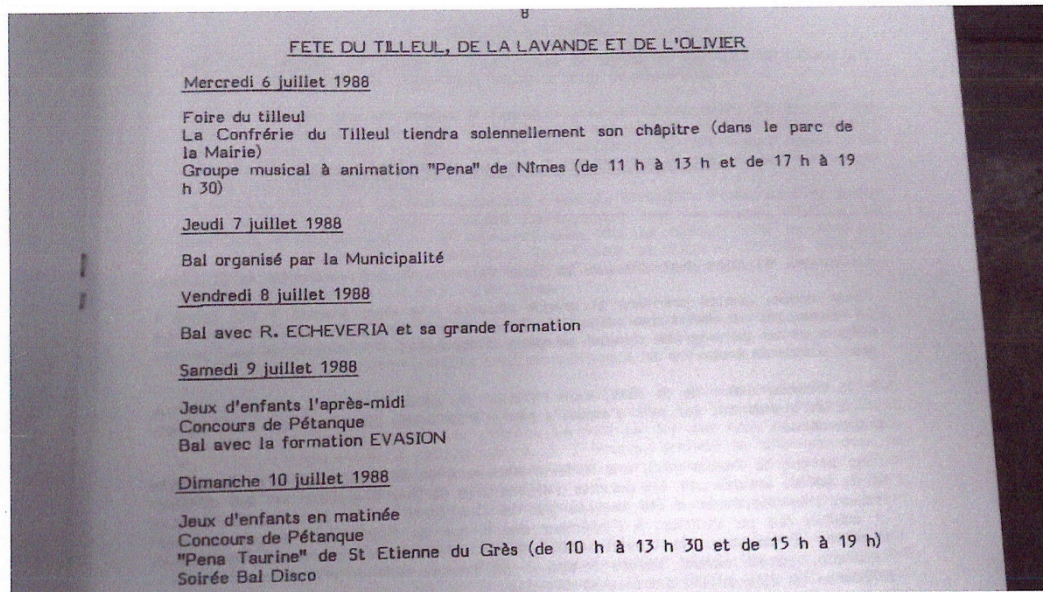
**SYNDICAT DES PRODUCTEURS DE TILLEUL
OFFICINAL DES BARONNIES**

**COMPTE RENDU DES ACTIONS MENEES PAR LE
SYNDICAT DU TILLEUL depuis 1997.**

- En 1997 **Mise en place de l'aide à la qualité** jusqu'en 2003 qui se transformera en agréage des catégories les 2 dernières années.
- En 1999 **Dépôt de la marque « tilleul officinal des Baronnies ».**
Lancement des études pour l'IGP .
- En 2000 **Embauche d'une chargée de mission en emploi jeune pour 5 ans.**
Achat de matériel informatique.
Création du site internet.
Achats de matériels de communication :
Création du LOGO
Création des plaquettes
Création du panneau
Création d'étiquettes
Achats de photos, sachets, cartons
- En 2001 **Etude de la filière**
Recherche des métaux et phytos dans le tilleul sur des échantillons de producteurs de différentes zones.
Propriété du tilleul français par rapport aux tilleuls étrangers.
- En 2002 **Partenariat avec France LAVANDE** pour l'étude du diagnostic de la Filière menées par 4 étudiants de l'ISARA de LYON ;
Traduction du site internet en Anglais.
- En 2003 **Participation à l'étude pour la création du Parc naturel régional des Baronnies.**
- En 2005 **Partenariat avec L'HERBIER DU DIOIS et notre stagiaire** pour la
Création du cahier des charges.
- En 2007 **Finalisation du cahier des charges** par une autre stagiaire pendant 2 mois.
- En 2008 et 2009 **Financement d'une étude auprès du laboratoire des plantes**
Pour la caractérisation chimique du tilleul (recherches des valeurs Nutritionnelles)
- En 2009 et 2010 **Recherche d'un groupe de producteurs motivés pour la mise en place du cahier des charges** qui servira à finaliser l'IGP .

Archive 22 : Programme « Fête du Tilleul, de l'Olive et de la Lavande », Bulletin d'information municipal de Buis-les-Baronnies (juillet 1988)

Sources : Archives municipales de Buis-les-Baronnies



Archive 23 : Récapitulatif, Concours de rédaction, dessin et poésie, Syndicat d'initiative de Buis-les-Baronnies (1969 et plus tard).

Sources : Archives municipales de Buis-les-Baronnies

de Pallique
Pierrelongue (26)
Institrice : M^{me} BARNOUTIN Jeanne

CM

Envoi de dessins, aquarelles
pour le Concours "Tilleul, Olivier"
organisé par le Syndicat d'Initiative
de Buis-les-Baronnies

Cours Élémentaire 1^{ère} Année
COUTURIER Evelyn née le 31 Mars 1962
("Cuisine aux olives")
BARNOUIN Armand né le 6 Mars 1963
("en cueillant les olives")

Cours Moyen 1^{ère} Année
COUTURIER Joëlle née le 5 Mars 1960
("Tilleul")

2^{ème} Année
FAUCHIER Mireille née le 16 Juin 1955
("dans les oliviers")

A Pierrelongue, le 10 juin 1969
L. J. Buis-les-Baronnies

Archive 24 : Poésie, « Le Tilleul » Concours de poésie, Extrait du dossier « Spécial Tilleul »

Sources : Archives personnelles

CONCOURS DE POESIE 1981
2ème prix CEG - classes de 6e et 5e

- 28 -
TESTE Christelle (9 ans et demi)
Ecole primaire - BUIS LES BARONNIES
Avenue Boissy d'Anglas
26170 BUIS LES BARONNIES

LE TILLEUL
=====

*Tout d'abord il est en bouton,
Que ça sent bon, que ça sent bon.
Et puis quelques fleurs se réveillent,
Que ça sent bon, que ça sent bon.*

*Et toutes sortent de leurs rêves,
Que ça sent bon, que ça sent bon.
Naturellement c'est la cueillette,
Que ça sent bon, que ça sent bon.*

*Et après vient le marché,
Que ça sent bon, que ça sent bon.
On en garde un brin en tête
Que ça sent bon, que ça sent bon.*



Naturellement c'est la cueillette.....

Archive 25 : Document de promotion du tilleul (1997)

Sources : Archives personnelles

LES FOIRES AU TILLEUL

Le coup d'envoi est donné le 1^{er} Mercredi de Juillet (189^{ème} année d'existence en 1997) au Buis-les-Baronnies.

C'est alors le temps de La Foire, à partir de 7 h le matin, le spectacle est joyeux, coloré, parfumé, sur le cours, le long de la digue de l'Ouvèze construite à partir de 1770, sous les majestueux platanes plantés en 1811.

Cbant des cigales et du tilleul froissé, jeux d'ombres et de lumière du soleil à travers les arbres séculaires. Une foule bariolée, pittoresque, descendue des villages des Baronnies sous les yeux des curieux venus parfois de très loin, les paysans apportent par tous les moyens de transports, les «bourras» ou «trousies» remplis des abondantes et laborieuses cueillettes, les experts tâtent, bument la récolte. La pesée s'effectue au bout d'une antique balance romaine - les prix se discutent, le cours se fixe et l'achat se conclut.

Les autres foires des Baronnies se déroulent dans le courant du mois à La Charce et Villefranche-Le-Château.

LA DÉFENSE DU PRODUIT

Le complément à la consommation nationale, actuellement au détriment du tilleul des Baronnies est couvert par des importations (Europe de l'Est, Chine) acquis à des prix très faibles par des négociants mais sans garantie de qualité. Commercialisé en sachets-doses où le tilleul est broyé ; sa qualité réelle reste inappréciable.

Le problème principal de la mévente du tilleul des Baronnies est dû tant à la faiblesse chronique des cours qu'à l'existence de ces importations, et à l'absence de réglementation des dénominations «Tilleul de Carpentras» ou «Tilleul des Baronnies».

La création d'un label «Tilleul des Baronnies», d'une aire géographique de production ainsi qu'un développement de sa commercialisation devraient permettre à ce produit l'essor qu'il mérite grâce à ses vertus médicinales incontestables.

LA CONFRÉRIÉ DES CHEVALIERS DU TILLEUL

"Que toujours le tilleul vive en Baronnies".

Créée lors du 1^{er} chapitre le 2 juillet 1986, la Confrérie des Chevaliers du Tilleul des Baronnies avec son Grand Maître Laurent HARO veille à la sauvegarde de ces arbres parfumés et à promouvoir le précieux tilleul. Le costume vert clair pour la robe, vert foncé pour la cape rappelle, outre les couleurs dominantes de l'arbre, la silhouette du berger avec le feutre noir de Provence, il évoque de lourde traditions régionales. L'écusson est frappé de la couronne des barons et de l'arbre Tilleul dans la tradition béraldique.

L'élévation au rang de Dignitaire et de Chevalier se fait lors d'un Chapitre après avoir bu le Castillou et prêté le Serment de la Confrérie :

UT SEMPER IN BARONNIS TILIA VIVAT

Parmi nos Chevaliers, outre producteurs, négociants et personnalités du monde politique et économique, nous comptons Guy Bontempelli, Jean-Pierre Darras, Rika Zarai, la journaliste Hirota Seiko de la télévision japonaise NHK et bien d'autres à venir.

LA CHARTE DU TILLEUL

La Confrérie et le Conseil Général du Département de la Drôme ont signé le 21 mars 1989 la Charte du Tilleul pour protéger, sauvegarder et développer les plantations de tilleuls en bordure des routes départementales des Baronnies drômoises.

Le Castillou breuvage des Chevaliers du Tilleul des Baronnies :

La recette : Faire infuser 25 g de fleurs séchées dans un litre d'eau bouillante, filtrer, laisser tiédir, ajouter 40 g de sirop de cassis, 40 g de sucre en poudre, le jus de 2 citrons, mélanger, laisser reposer et boire frais à la température de 4°C environ... une boisson délicieuse et rafraîchissante !

QUELQUES BONNES RECETTES

LE TILLEUL POUR VOTRE SANTE

C'est un **antispasmodique, sédatif, sudorifique**. Très utile contre les **migraines, les indigestions, les vertiges**.

Une infusion après le repas en plongeant une quarantaine de fleurs dans 1 l d'eau bouillante, retirer du feu, couvrir, laisser infuser 15 mn. Elle possède également la propriété peu connue de combattre l'**artério-sclérose** en diminuant la viscosité sanguine.

L'**aubier de tilleul** (2ème écorce) en décoction est un remède de 1er choix contre les **rhumatismes et les manifestations arthritiques**.

Mettre 30 g dans 1 l d'eau que l'on fait réduire à 3/4 de l par ébullition. Laisser refroidir et boire 2 verres par jour en plusieurs fois à tout moment de la journée, les résultats sont surprenants.

BAIN POUR LA DETENTE

Laisser infuser 20 mn 4 poignées de fleurs dans 2 l d'eau bouillante. Verser cette infusion filtrée dans l'eau du bain à 35 °. Rester environ 20 mn dans votre baignoire. Prenez 2 bains calmants par semaine.

LE TILLEUL POUR VOTRE BEAUTE

LOTION contre les IMPURETES de la PEAU

Dans 1/2 l d'eau de source froide, plonger 20 g de tilleul, laisser bouillir 15 mn puis filtrer. Renouveler tous les 6 jours.

Matin et soir après la toilette, lotionnez-vous le visage et le cou avec cette décoction.

COMPRESSES contre l'IRRITATION de la PEAU

Dans une tasse à thé d'eau bouillante, plonger 1 cuillerée à soupe de fleurs, laisser infuser 15 mn, filtrer. Renouveler l'infusion tous les jours.

Matin et soir, appliquer après la toilette pendant 10 mn une compresse imbibée, puis essuyer avec un mouchoir en papier.

EAU de RINCAGE pour l'ECLAT des CHEVEUX

Mettre 2 poignées de fleurs dans 1 l d'eau bouillante, laisser infuser 1 h, filtrer.

1 fois par semaine, utiliser cette eau après le shampooing comme 2ème eau de rinçage.

LE TILLEUL DES BARONNIES, en Drôme Provençale, UNE GARANTIE DE PLEINE FORME, DE SERENITE, DE BONNE SANTE, DE BONNE HUMEUR !

Avril 91. G. JUILLE

Archive 27 : Article « Plantes aromatiques et tilleul en fête, dimanche », Le Dauphiné Libéré (2017)

Sources : <https://www.ledauphine.com/drome/2017/07/05/plantes-aromatiques-et-tilleul-en-fete-dimanche>

BUIS-LES-BARONNIES

Plantes aromatiques et tilleul en fête, dimanche

Par Le Dauphiné Libéré - 06 juil. 2017 à 06:04 - Temps de lecture : 1 min



<https://cdn-s-www.ledauphine.com/ir/EFAF-473E-A0D4-BC7D02AAA5B0/N/emblematique-des-baronnies-149928>

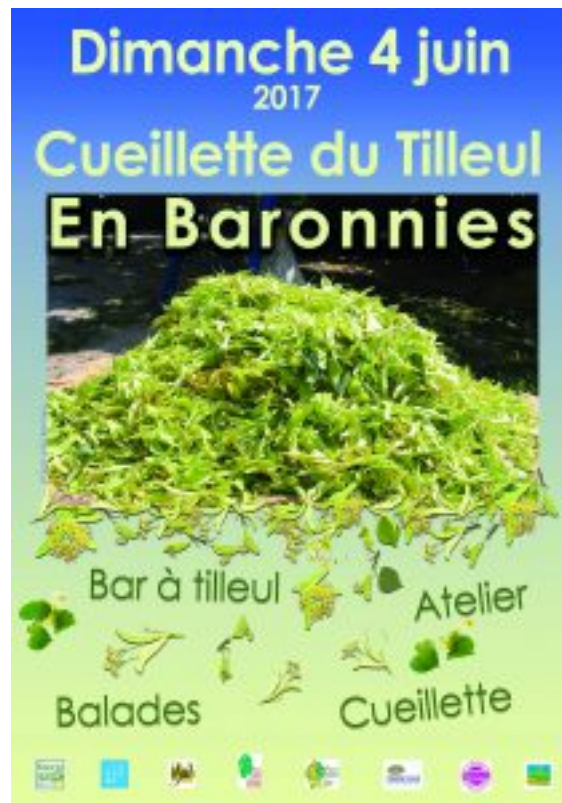
Le tilleul, arbre emblématique des Baronnies.

La fête annuelle dédiée aux plantes aromatiques et au tilleul se déroulera le dimanche 9 juillet, de 9 à 19 h, avec un marché thématique et des ateliers sur la place des arcades. Et aussi un salon du livre des plantes avec de nombreux auteurs qui dédicaceront leurs ouvrages, des randonnées thématiques et une conférence de Jean-Yves Meignen de l'Abbaye de Valsaintes à 13 h 30 au cinéma le Reg'Art. Le nouveau chapitre de la confrérie des chevaliers du tilleul se tiendra sur la place des arcades à 11 h avec le traditionnel apéritif au Castillou.

Renseignements au 04 75 28 04 59.

Archive 28 : Flyer « Cueillette du tilleul en Baronnies » (2017)

Sources : Archives personnelles



Au cœur du village, le tilleul, arbre emblématique de notre région, est mis à l'honneur : en ce mois de juin, alors que flouissent ses branches...

La Maison des Maisons de Bois-les-Baronnies et ses partenaires vous invitent à découvrir les usages et traditions du tilleul, de la cueillette à la transformation, grâce à cette journée dédiée à la filière.

De 9h à 12h	De 14h à 17h
Rendez-vous Place du Quinconce	Rendez-vous dans les jardins de l'hôpital Sous les tilleuls de la maison de retraite
<p>Présentation de la filière Tilleul : Vous possédez des tilleuls que vous souhaitez valoriser ? Vous cherchez du tilleul à cueillir ? Le Syndicat des Producteurs de Tilleul Officiel des Baronnies répondra à vos questions et présentera l'avancée des travaux de la reconquête de la filière.</p>	<p>Cueillette du tilleul : Le moment privilégié de partage avec ses amis. Avec la participation de l'association Caribou, qui nous apprendra quelques mots en provençal, par exemple "boussa" ou encore comment dit-on "tilleul" en provençal.</p>
<p>Cueillette du tilleul : Du tilleul pour tout le monde, repartir avec votre récolte.</p>	<p>Balade découverte à Tarbarehem d'Edmond Bourmy Aller à la rencontre des tilleuls du monde entier dans le cadre d'une balade commentée par Edmond Bourmy de 14h30 à 15h30, et de 16h à 17h. Sur inscription uniquement !</p>
<p>Bar à Tilleul Venez découvrir les boissons à base de tilleul : infusions de tilleul, sirop de tilleul, limonade de tilleul, sirop de tilleul, et le fameux café-tilleul.</p>	<p>Informations et inscriptions : 04 75 28 11 44 rendez-vous à la Maison des Maisons</p>
<p>Bouquets de tilleul frais Rassemblez-vous d'un sécateur et confectionnez un délicat bouquet parfumé.</p>	

Sources : Archives personnelles

BUIS-LES-BARONNIES

C'est la fête du Tilleul



Sil y a de moins en moins de tilleul pour la foire traditionnelle de début juillet (le Dauphiné Libéré du 8 juillet) il y a par contre de plus en plus de touristes attirés par le côté folklorique de cette manifestation. Et cette édition 97 n'a pas fait exception à la règle. Visiteurs venus de toutes les régions de l'hexagone mais aussi étrangers bardés d'appareils photo et de caméscope, représentant des médias divers, personnalités (on saluait entre autre l'enfant du pays, Michel Grégoire, le nouveau député qui veste sur le bras, n'en finissait pas de serrer des mains et de répondre aux félicitations ou Jean Besson le sénateur fidèle à cette manifestation) ils étaient tous là en ce mercredi pour la première journée de ces festivités placées jusqu'à dimanche sous le signe du tilleul. Et si sur la digue les affaires marchaient bon train, les jurys des divers concours avaient fort à faire pour récompenser les concurrents. Le Bouras d'or destiné à récompenser le plus beau lot de tilleul amené sur la foire est revenu cette année à Serge Blanc, un producteur du quartier de Lias à la Roche sur le Buis qui emporte ainsi deux louis d'or. Claude Teste de Sainte-Jalle s'octroie pour sa part le Bouras d'argent (1 louis d'or) alors que les prix d'encouragement aux jeunes (1 louis d'or chacun) sont allés à Vincent Dromel, Fabien Mamelonet, Lionel Gervasoni et Sébastien Bornard. Et tandis que le public gagnait les jardins de l'hôtel de ville on allait se tenir le 23^e chapitre de la Confrérie du Tilleul des Baronnies ont pouvait s'attarder devant le stand où Suzanne Buis vendait son ouvrage illustré par Jean-Paul Jouve "la fête du Tilleul" tout récemment sorti aux éditions lyonnaises du Mot Passant. Très remarquables aussi l'exposition de photos et le livre "Visages du Tilleul" de Jacques Mourier à la salle des Ursulines. Une réalisation coproduite avec l'Office du Tourisme de Buis-les-Baronnies. Mais le grand moment de cette première journée des fêtes du Tilleul fut sans conteste le 23^e chapitre de la Confrérie du Tilleul. 13 nouveaux ont pris place dans les rangs des défenseurs de l'arbre de lumière. Ainsi au fil du chapitre, furent intronisés les Gentes Dames Anne-Marie Domergue, maire de Plan de Baix, suppléante du député Michel Grégoire et Mireille Desbros, président du Syndicat du Tilleul; messires Pierre Descombes, directeur du centre forestier, Pierre Etienne Longeret, de la société le Dauphin, Jacques Mourier, professeur de technologie, Jacques Pipard, directeur du village provençal, Gérard Jean, adjoint au maire du Buis, Raymond Grenier, PDG de Midi Conserves, Guy Triton ingénieur subdivisionnaire du Buis, Roger Beson, maire de la Motte Chalancon, Roger Cagne, grand maître de la Confrérie de l'ail, Klemens Betz, maire de Gomadenjen, la future ville allemande jumelée avec le Buis alors que le général Longeret était élevé à la fonction de chevalier grand dignitaire. ■

Table des figures

Figure 1 : Carte de localisation du Parc naturel régional des Baronnies provençales (source : PNRBP).....	4
Figure 2 : Carte du relief du PNRBP (source : PNRBP).....	4
Figure 3 : Carte du PNRBP au croisement des départements et régions (source : PNRBP).....	5
Figure 4 : Carte des limites territoriales du PNRBP (source : PNRBP).....	5
Figure 5 : Carte des entretiens menés durant la phase d'enquête de terrain.....	6
Figure 6 : Tableau des personnes rencontrées, citées dans le texte de la thèse.....	7
Figure 7 : Journées d'enquête ethnobotanique - Bénivay (source : C.Ronzani).....	1
Figure 8 : Journées d'enquête ethnobotanique - Vercoiran (source : J.M.Robert).....	1
Figure 9 : Journées d'enquête ethnobotanique - St Auban (source : C.Ronzani).....	1
Figure 10 : Journées d'enquête ethnobotanique - Montmorin 1 (source : J.M.Robert).....	2
Figure 11 : Journées d'enquête ethnobotanique - Montmorin 2 (source : J.M.Robert).....	2
Figure 12 : Journée de cueillette (source : E. Gauthier).....	2
Figure 13 : Tilleul planté en bordure de propriété, aujourd'hui "réensauvagé" en pleine forêt (source : L. Garraud).....	3
Figure 14 : Alignement de tilleuls au col de Perty (source : J.M. Robert).....	3
Figure 15 : Forêts de tilleuls sauvages à l'ubac - 1 (source : PNRBP/A. Vernin).....	4
Figure 16 : Forêts de tilleuls sauvages à l'ubac - 2 (source : PNRBP/A. Vernin).....	4
Figure 17 : Tilleuls sauvages en cépée (source : A.K. Jean).....	4
Figure 18 : Tilleuls d'alignement plantés en doubles rangées (source : PNRBP/A.Laurent).....	5
Figure 19 : Alignements de tilleuls en ville (source : J.M.Robert).....	5
Figure 20 : Tilleuls de bord de route soutenant le talus (source : J.M. Robert).....	5
Figure 21 : Tilleuls de place (source : J.M. Robert).....	6
Figure 22 : Tilleuls en bordure de chemin (source : PNRBP/A.Laurent).....	6
Figure 23 : Vergers de quelques tilleuls plantés sur des terrains difficilement exploitables (source : J.M.Robert).....	6
Figure 24 : Vergier planté à proximité des bâtiments (source : J.M.Robert).....	7
Figure 25 : Vergier aligné en bordure de champ, en bordure de village (source : J.M.Robert).....	7
Figure 26 : Vergier dans un champ inexploité (source : J.M.Robert).....	7
Figure 27 : Vergier haute tige en plein champ (source : J.M.Robert).....	8
Figure 28 : Vergier plein champ, non aligné (source : J.M.Robert).....	8
Figure 29 : Vergier aligné (source : J.M.Robert).....	8
Figure 30 : Vergier planté en bordure de champ - 1 (source : J.M. Robert).....	9
Figure 31 : Vergier planté en bordure de champ - 2 (source : J.M. Robert).....	9
Figure 32 : Vergier planté en bordure de champ - 3 (source : J.M. Robert).....	9
Figure 33 : Vergier planté en bordure de champ - 1 (source : J.M. Robert).....	10
Figure 34 : Vergier planté dans le jardin (source : J.M.Robert).....	10
Figure 35 : Vergier planté dans un jardin potager (source : J.M.Robert).....	10
Figure 36 : Tilleuls omniprésents dans le paysage de Montbrun-les-Bains (source : J.M.Robert).....	11
Figure 37 : Paysages où les tilleuls se tissent à la végétation - 1 (source : J.M.Robert).....	11
Figure 38 : Paysage où les tilleuls se tissent à la végétation - 2 (source : J.M.Robert).....	11
Figure 39 : Alignement de tilleuls de bord de route taillés selon les règles de sécurité routière (source : J.M.Robert).....	12
Figure 40 : Tilleul taillé selon les règles de sécurité routière.....	12
Figure 41 : Tilleuls de centre-ville - 1 (source : J.M.Robert).....	13
Figure 42 Tilleuls de centre-ville - 2 (source : J.M.Robert).....	13
Figure 43 : Tilleul « réensauvagé » - 1 (source : PNRBP/A.Laurent).....	14
Figure 44 : Tilleul « réensauvagé » - 2 (source : PNRBP/A.Laurent).....	14
Figure 45 : Inflorescences de tilleul Bénivay (source : J.M.Robert).....	15
Figure 46 : Inflorescences à maturité pour la cueillette (source : J.M.Robert).....	15
Figure 47 : Inflorescences avec tâches de rouille (source : L.Garraud).....	15
Figure 48 : Tableau de familles des cultivars (source : L. Garraud).....	16
Figure 49 : Trois cultivars de différentes maturités, récoltés le même jour dans le même jardin (source : L.Garraud).....	17

Figure 50 : Le Verdal à la feuille mêlée (source : J.M.Robert)	18
Figure 51 : Le Vone aux feuilles triées (source : J.M.Robert).....	18
Figure 52 : Le tilleul Géant et le Petit - 1 (source : J.M.Robert)	19
Figure 53 : Le tilleul Géant et le Petit - 2 (source : J.M.Robert)	19
Figure 54 : Le tilleul Géant et le Petit - 3 (source : J.M.Robert)	19
Figure 55 : Branche aux bractées triées, présentée pour la cueillette au sol (source : J.M.Robert)	20
Figure 56 : Passer la main (source : J.M.Robert).....	20
Figure 57 : Et crac ! (source : J.M.Robert)	20
Figure 58 : Cueillette en hauteur dans l'arbre - 1.....	21
Figure 59 : Cueillette en hauteur dans l'arbre - 2 (source : J.M.Robert).....	21
Figure 60 : Saquette (source : J.M.Robert).....	22
Figure 61 : Bourras installé au milieu des cueilleurs (source : J.M.Robert)	22
Figure 62 : Cueillette au sol (source : J.M.Robert).....	22
Figure 63 : Bourras mis à l'ombre en attendant le séchage (source : J.M.Robert).....	22
Figure 64 : Retournement du tilleul pour le séchage (source : J.M.Robert)	23
Figure 65 : Grenier avec tilleul au sol et sur claies (source : J.M.Robert).....	23
Figure 66 : Grandes bractées sur le pourtour de l'arbre (source : J.M.Robert).....	24
Figure 67 : Petites bractées à l'intérieur du même arbre (source : J.M.Robert).....	24
Figure 68 : Marque de greffe (bourrelets) et formation des fourches (source : L. Garraud).....	24
Figure 69 : Modèles de formation par la taille (source : Z.Harel)	25
Figure 70 : Tilleul taillé « bien rond » (source : L. Garraud).....	25
Figure 71 : Échelles à montants doubles et simples (source : J.M.Robert).....	26
Figure 72 : Système d'accroche de l'échelle (source : J.M.Robert).....	26
Figure 73 : Installation de l'échelle avec estançons (source : J.M.Robert).....	27
Figure 74 : Organisation du chantier entre tailleurs et cueilleurs (source : J.M.Robert).....	27
Figure 75 : Taille en hauteur -1 (source : J.M.Robert)	28
Figure 76 : Taille en hauteur - 2 (source : J.M.Robert).....	28
Figure 77 : Dessin du chantier de cueillette (source : Archives municipales de Buis).....	29
Figure 78 : Taille et cueillette en famille dans les arbres (source : J.M.Robert)	29
Figure 79 : Cueillette en famille à l'ombre des tilleuls (source : J.M.Robert)	29
Figure 80 : Taille de reprise d'un tilleul abandonné (source : J.M.Robert).....	30
Figure 81 : Taille de reprise d'un tilleul (source : J.M.Robert)	30
Figure 82 : « Marché du tilleul à Buis-les-Baronnies. Examen et pesage des recettes » (source : Poumeyrol, 1930).....	31
Figure 83 : Transport des bourras en tracteur (1967) (source : M.Lamourdedieu/M.Morard).....	31
Figure 84 : Transport des bourras en camionnettes (1967) (source : M.Lamourdedieu/M.Morard).....	31
Figure 85 : Transport des bourras en 2CV (1967) (source : M.Lamourdedieu/M.Morard).....	32
Figure 86 : Accumulation des bourras sur la foire (source : INA, 1964)	32
Figure 87 : Les bourras sur la digue (source : INA, 1964)	32
Figure 88 : La digue de Buis-les-Baronnies - 1 (s.d.) (source : https://www.herboristerie-grossiste.com).....	33
Figure 89 : La pesée des bourras, foire de Buis (source : http://www.tamtamdesbaronnies.com).....	33
Figure 90 : La pesée des bourras, Villefranche (1967) (source : M.Lamourdedieu/M.Morard)	34
Figure 91 : Foire de Buis-les-Baronnies - 2 (s.d.) (source : https://www.herboristerie-grossiste.com)	34
Figure 92 : Ecriture des bordereaux (source : INA, 1964).....	35
Figure 93 : A la caisse (source : INA, 1964).....	35
Figure 94 : Le cash (source : INA, 1964).....	35
Figure 95 : Le passage des bourras aux semi-remorques, Villefranche (1967).....	36
Figure 96 : Les bourras avec le « beau tilleul » présenté (source : INA, 1964)	36
Figure 97 : Envoyer la main (source : INA, 1964)	37
Figure 98 : Les jugements d'authenticité (source : INA, 1964).....	37
Figure 99 : Évaluation de la qualité (source : INA, 1964).....	37
Figure 100 : Café improvisé, Villefranche (1967) (source : M.Lamourdedieu/M.Morard)	38
Figure 101 : Discussions au café, Villefranche (1967) (source : M.Lamourdedieu/M.Morard)	38
Figure 102 : La foule des cueilleurs, Villefranche -1 (1967) (source : M.Lamourdedieu/M.Morard).....	39
Figure 103 : La foule des cueilleurs, Villefranche - 2 (1967) (source : M.Lamourdedieu/M.Morard)	39

Table des archives

Archive 1 : Dossier concernant les arbres situés en bord des routes nationales, (1812, 1827, 1851, 1884)	41
Archive 2 : Billets de paiement pour la plantation de tilleuls (1729).....	43
Archive 3 : Publicité « Savon Tilia », Rimmel, Charivari, n°46, 1877	44
Archive 4 : Rapport de l'Agent cantonal, Vente du produit de fleurs de tilleul, Routes départementales 4 et 5, Nyons (1909).....	45
Archive 5 : Rapport de l'Agent cantonal, Vente du produit de fleurs de tilleul, Routes départementales 4 et 5, Nyons (1913).....	46
Archive 6 : Adjudications des lots de tilleuls, Buis-les-Baronnies (1948-1955)	47
Archive 7 : Rédaction (1), « La cueillette du Tilleul » Concours de rédaction, dessin et poésie, Syndicat d'initiative de Buis-les-Baronnies (1969 et plus tard).....	48
Archive 8 : Rédaction (2), « La cueillette du Tilleul » Concours de rédaction, dessin et poésie, Syndicat d'initiative de Buis-les-Baronnies (1969 et plus tard).....	49
Archive 9 : Carte postale, « Buis-les-Baronnies, Capitale du tilleul, Marché européen du tilleul » (1967)	50
Archive 10 : Article « Le tilleul de France dit de Carpentras ».....	51
Archive 11 : Rédaction (3), « La cueillette du Tilleul » Concours de rédaction, dessin et poésie, Syndicat d'initiative de Buis-les-Baronnies (1969 et plus tard).....	54
Archive 12 : Rédaction (4), « La cueillette du Tilleul » Concours de rédaction, dessin et poésie, Syndicat d'initiative de Buis-les-Baronnies (1969 et plus tard).....	56
Archive 13 : Rédaction (5), « La cueillette du Tilleul » Concours de rédaction, dessin et poésie, Syndicat d'initiative de Buis-les-Baronnies (1969 et plus tard).....	57
Archive 14 : Coupure de presse, « Amère, l'infusion de tilleul », Le Dauphiné Libéré (s.d.).....	58
Archive 15 : Article « Mort du tilleul », anonyme, s.d.....	59
Archive 16 : Compte-rendu de la réunion interdépartementale pour la protection et la défense du Tilleul (19 août 1939).....	61
Archive 17 : Contrat d'achat des inflorescences et bractées de tilleul (1998)	62
Archive 18 : Dossier ONIPPAM de prime à la qualité.....	63
Archive 19 : Coupure de presse « Quelques vieux arbres du Buis », Pierre Varlet.....	64
Archive 20 : Extraits du dossier « Spécial Tilleul », Syndicat des Producteurs de Tilleul Officiel des Baronnies (1982).....	65
Archive 21 : Compte-rendu des actions menées par le Syndicat des Producteurs de Tilleul (1997).....	70
Archive 22 : Programme « Fête du Tilleul, de l'Olive et de la Lavande », Bulletin d'information municipal de Buis-les-Baronnies (juillet 1988).....	71
Archive 23 : Récapitulatif, Concours de rédaction, dessin et poésie, Syndicat d'initiative de Buis-les-Baronnies (1969 et plus tard).	72
Archive 24 : Poésie, « Le Tilleul » Concours de poésie, Extrait du dossier « Spécial Tilleul ».....	73
Archive 25 : Document de promotion du tilleul (1997).....	74
Archive 26 : Document de promotion du tilleul (1991).....	75
Archive 27 : Article « Plantes aromatiques et tilleul en fête, dimanche », Le Dauphiné Libéré (2017).....	76
Archive 28 : Flyer « Cueillette du tilleul en Baronnies » (2017).....	77
Archive 29 : Coupure de presse « C'est la fête du tilleul », s.d.....	78